U d'/ of Ottawa
39003000356112

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/essaisurlerirese00sull

151- 153- 155 - 156 - P - 159

23

Cs

2179.72
335 G-2

ESSAI SUR LE RIRE

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUTRES OUVRAGES DE L'AUTEUR TRADUITS EN FRANÇAIS

Le pessimisme. 2e édition. Traduit par MM. Bertrand et Gérard. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*. 7 fr. 50

Études sur l'enfance. Traduit par A. Monod, avec une préface de G. Compayré, recteur de l'Académie de Lyon. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine* . . . . . 10 fr. »

Les illusions des sens et de l'esprit. 3e édition. 1 vol. in-8 avec figures de la *Bibliothèque scientifique internationale*, cartonné à l'anglaise . . . . . 6 fr. »

AUTRES OUVRAGES SUR LE RIRE

Bergson (H.), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — **Le rire.** *Essai sur la signification du comique.* 3e édition. 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

Dugas (L.), docteur ès lettres, agrégé de philosophie. **Psychologie du rire.** 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

Philbert (H.). — **Le rire.** 1 vol. in-8. (*Couronné par l'académie française*) . . . . . 7 fr. 50

ESSAI

SUR

LE RIRE

SES FORMES, SES CAUSES,
SON DÉVELOPPEMENT ET SA VALEUR

PAR

JAMES SULLY
M. A., L. L. D.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR L. ET A. TERRIER

A-4

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
BIBLIOTHÈQUE

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1904
Tous droits réservés

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
BIBLIOTHECA
UNIVERSITATIS OTTAVENSIS

BF
575
.L3S814
1904

A

MES ENFANTS ET A MES ÉLÈVES

DANS L'ESPOIR
QUE S'ILS CULTIVENT A LA FOIS LEUR CERVEAU ET LEUR CŒUR,
S'ILS PRÊTENT L'OREILLE
AUX SOURDS GÉMISSEMENTS QUI S'ÉLÈVENT LE LONG DE LEUR ROUTE,
ILS SAURONT ENTENDRE AUSSI,
AU-DESSUS D'UNE MUSIQUE PLUS PROFONDE,
LES NOTES JOYEUSES DU RIRE.

PRÉFACE

Le présent ouvrage est, si je ne me trompe, le premier où l'on essaie de traiter sur une grande échelle et en entier ce sujet : le *Rire*, envisagé sous ses divers aspects, et dans ses rapports avec les formes sérieuses de notre activité et de nos intérêts. Aussi encourra-t-il, j'en suis sûr, le reproche d'être incomplet ou, du moins, mal proportionné. On lui reprochera encore, j'en suis également sûr, de refléter clairement ce qu'il y a de personnel dans l'expérience de l'écrivain. Cependant je prévois cette objection sans en être troublé. Il est, me semble-t-il, non seulement inévitable, mais désirable, du moins dans l'état actuel de nos connaissances sur ce sujet, que celui qui essaie de bien comprendre un instinct dont nous voyons l'intensité et la forme varier considérablement chez les hommes, dont le jeu est souvent très délicat, et dont la signification est loin d'être claire, sache, tout en mettant pleinement à profit les impressions d'autrui, puiser largement dans sa propre expérience.

Certaines parties de ce volume ont déjà paru dans des Revues. Le chapitre I a été publié sous ce titre « Prolégomènes à une théorie du Rire », dans la *Philosophical Review*, 1900; le chapitre V dans la *Revue Philosophique*,

1902; et le chapitre VIII dans le *International Monthly*, 1901. Les parties des chapitres III et VI qui traitent de la psychologie du chatouillement, ont paru dans le *Compte rendu* du quatrième Congrès International de Psychologie, Paris, 1901. Quelques-unes des idées du chapitre X sont esquissées dans un article sur l'*Utilité de l'Humour*, inséré dans la *National Review*, 1897.

J'ai reconnu, au cours de ce volume, une partie des obligations que j'ai à des écrits et à des travaux antérieurs. Pour l'obligeance amicale avec laquelle on m'a aidé à revoir les épreuves de l'ouvrage, je suis grandement redevable à M. Carveth Read, au Dr Alexander Hill, au professeur W. P. Ker, à M. Ling Roth, au Dr W. H. R. Rivers, à Miss C. Osborn, et à Miss Alice Woods.

Hôtel du Weisshorn, Val d'Anniviers, août 1902.

ESSAI SUR LE RIRE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Un écrivain qui entreprend de traiter du rire s'expose à des objections irritantes de plus d'une sorte. Il découvre avec effroi qu'un grand nombre de ses semblables, malgré le titre flatteur d'animal rieur, par lequel on a désigné l'homme, n'ont jamais exercé ce privilège de l'espèce humaine. Bien plus, il ne tarde pas à apprendre qu'une foule de gens ne veulent pas qu'on en use et sont ennemis déclarés du rire. Une personne de cette sorte (ὁ μισογέλως) est si bien possédée par l'esprit de gravité, que le tempérament contraire ou esprit de gaîté est à ses yeux un horrible défaut. Pour elle le rire, dès qu'il est perceptible à l'oreille, est une preuve de mauvaise éducation ; en effet comme contorsion physique, il blesse la vue, et en même temps, s'écartant du sérieux qui convient à la raison, il constitue une espèce de dégradation mentale. Cette opinion qui considère le rire comme une inconvenance est fort bien représentée par lord Chesterfield qui, dans ses *Lettres*, se félicite de ce que jamais, depuis qu'il est en pleine possession de sa raison, personne ne l'a jamais entendu rire. Parfois ce sentiment de répugnance pour la gaîté et la plaisanterie prend un caractère plus particulièrement moral. Le rieur est alors confondu avec le railleur qui ne sait rien respecter, et condamné comme moralement mauvais. C'est le sentiment qu'exprime cet aphorisme de Pascal : « Diseur de bons mots, mauvais caractère. »

Or il semble évident que l'auteur qui traite du rire est obligé de tenir compte de cette attitude des ennemis du rire. S'il est persuadé que l'hilarité et la jouissance du comique ont leur place légitime dans la vie humaine, il doit être prêt à contester

ce monopole de la sagesse que réclament les champions outrés de la gravité, et à combattre cette affirmation, que le rire franc, honnête, dénote soit des goûts vulgaires soit une nature morale dépravée.

Peut-être cependant notre auteur ne doit-il guère s'inquiéter de ces ennemis moroses du rire. De notre temps nous avons moins à craindre l'opposition que l'indifférence. Au lieu de celui qui dénonce la gaîté comme chose vulgaire ou mauvaise, nous avons celui qui s'abstient de rire, le non-rieur pur et simple. Comme en témoigne son nom grec d' « Agélaste » (ἀγέλαστος), ce personnage assez déplaisant n'était pas inconnu des anciens. Même dans notre joyeuse Angleterre, Shakespeare a rencontré de ces agélastes :

> Qui ne montreraient pas leurs dents pour sourire,
> Quand Nestor même jurerait que la plaisanterie est risible.

Cependant c'est seulement depuis peu de temps que l'espèce s'est montrée dans toute sa force. Ce qui fait voir à quelles maigres proportions s'est réduite dans ces derniers temps la troupe des rieurs, c'est le nom qu'on leur donne communément aujourd'hui ; car ce nom d' « humoriste » désignait, il n'y a pas longtemps encore, un personnage bizarre, un « excentrique ». Et de fait, ainsi que le remarque un écrivain contemporain, « à mesure que le monde tient davantage au décorum, l'humour perd son franc-parler et passe de mode [1] ».

Dussions-nous admettre que les rieurs ne formeront bientôt plus qu'une secte peu nombreuse, cette considération ne doit pas nous empêcher de prendre le rire pour sujet. Les personnes qui ont l'oreille parfaitement organisée pour la musique ne sont probablement qu'une fraction minime de la famille humaine ; et personne cependant n'a vu là un argument qui pût empêcher de composer des livres sur l'art musical, l'harmonie et le reste.

Les amis du rire ont cependant de tout temps existé, et peut-être sont-ils, même à notre époque de sérieux un peu morne, plus nombreux que beaucoup de personnes ne le supposent. A l'appui de cette idée on peut rappeler le fait curieux que, comme le

1. Article sur « l'Humour », dans le *Cornhill Magazine*, vol. XXXIII, p. 318, 325.

remarque l'essayiste cité plus haut, nous craignons tous l'accusation redoutable impliquée dans ces mots : « Vous n'avez pas le moindre sens de l'humour. » Si l'on reconnaît ainsi dans le don d'apprécier une plaisanterie une qualité dont il est bon qu'un homme ne soit pas dépourvu, cela est loin de prouver que ceux qui le reconnaissent aient véritablement le goût de la plaisanterie ; mais du moins cela atteste l'existence de ce goût chez un nombre respectable de leurs semblables.

Le véritable ami du rire (ὁ φιλόγελως) peut à son tour opposer à l'étude que nous nous proposons une objection moins irritante peut-être que celles de l'ennemi déterminé du rire et de l'agélaste indifférent, mais qui, par contre, porte plus sûrement. Il lui déplaît, et la chose est bien naturelle, qu'on ait l'idée de faire de son divertissement quotidien l'objet d'un grave examen. Il ressent sous sa forme la plus aiguë le mécontentement qu'éprouve l'homme naturel en voyant l'objet de son plaisir soumis au scalpel et à la lentille de l'investigateur scientifique. Il représente avec énergie que les rires discrets de l'humour sont la plus légère et la plus insaisissable des choses humaines, et que, prétendre s'en emparer pour les soumettre à un sérieux examen, c'est ressembler à l'enfant qui, d'une main impatiente et naïve, voudrait saisir et examiner ses frêles bulles de savon.

A ces objections des vrais amis de la gaîté on doit une réponse courtoise et développée. Toutefois ce n'est pas au début qu'il convient d'y répondre. Si un ouvrage sur le rire peut écarter les objections de ce genre, c'est uniquement en montrant, par sa façon de traiter le sujet, que la pensée sérieuse peut toucher même aux ailes de gaze du génie de la joie sans les froisser ; que toutes choses, sans excepter les plus légères, peuvent être étudiées, pourvu que nous sachions nous placer au juste point de vue ; et que les problèmes qui surgissent devant nous, dès que nous commençons à réfléchir sur le penchant qui porte l'homme à la gaîté, ont un intérêt tout particulier, auquel nul de ceux qui savent à la fois rire et méditer ne doit rester insensible.

Il semble évident que celui qui se propose d'approfondir l'esprit de plaisanterie dans l'homme et d'en dégager la signi-

fication, doit posséder des qualités toutes spéciales. Il ne suffit certainement pas, comme quelques personnes sembleraient le supposer, qu'il soit capable de penser avec clarté. Il faut qu'il unisse à la gravité du penseur quelque chose de la légèreté et de l'agilité intellectuelle que donne l'habitude de plaisanter. C'est dire qu'il doit être pénétré et rempli de son sujet, qui est l'humeur joyeuse elle-même, qu'il doit le concevoir vivement et dans toute son étendue, grâce à la richesse de son expérience personnelle.

Or on ne peut dire que ceux qui ont essayé de nous enseigner les secrets du rire aient pour la plupart déployé ces qualités dans une mesure très notable. Par un trait de cette bizarrerie qui semble répandue dans les affaires humaines, l'esprit de gaîté est souvent fort mal compris, je ne dis pas de ceux qui lui sont, de leur propre aveu, indifférents ou hostiles, mais de ceux-mêmes qui devraient, semble-t-il, puisqu'ils se proposent d'en examiner les manifestations, être assez familiers avec lui. L'union d'un sentiment délicat des allures déconcertantes de cet esprit avec une analyse scientifique pénétrante, union qui se rencontre dans l'*Essai sur la Comédie* de M. George Meredith, paraît une véritable rareté dans la littérature.

Ce défaut de familiarité avec le sujet s'observe surtout dans la plupart des ouvrages où le rire est étudié par des écrivains philosophiques. Il est inutile d'insister sur les subtilités transcendantes des métaphysiciens qui conçoivent le comique comme un « moment » du processus dialectique que « l'Idée » esthétique doit traverser. L'exposé des mouvements gyratoires que doit décrire « l'Idée », une fois qu'elle sort de cette union harmonique avec l'image sensitive, que nous appelons « le Beau », fait sur le lecteur un effet assez étrange. S'étant, pour des raisons qu'on n'explique pas très clairement, séparée de « l'image », sa paisible compagne, et s'étant posée comme son antagoniste dans le « Sublime », l'auguste Idée subit de la part de l'image qu'elle a repoussée de pénibles représailles dans le « Laid », où la partie offensée nous montre qu'elle est résolue à braver son ex-compagne. Toutefois « l'Idée » finit par revenir de « l'évanouissement » où l'avait plongée cette conduite violente de l'image, et recouvre ses droits légitimes (dont il semblait qu'elle ne fût pas

très satisfaite au début), dans ce que nous appelons « le plaisant ».

Et qu'on ne croie pas voir ici une charge : j'ai simplement essayé de traduire en un anglais intelligible, autant qu'il m'a été possible d'en saisir l'enchaînement, les spéculations subtiles des écrivains Hégéliens. Les critiques même les plus favorables à ces théories ont eu de la peine à en parler sans quelque ironie ; et je ne sache pas que, jusqu'à présent, aucun de ceux qui ont travaillé à réhabiliter la pensée hégélienne en Angleterre ait été assez hardi pour présenter à nos esprits insulaires un chapitre de ces mystères sacro-saints, qui, comme ils devaient bien le supposer, se prête si facilement au rire des profanes.

Combien une telle conception du plaisant s'éloigne du rire familier des simples mortels, c'est ce que montrent les efforts des penseurs hégéliens pour rattacher l'une à l'autre. Hegel lui-même, en parlant de la nature de la comédie, a soutenu « qu'il n'y a de véritable comique que lorsque les personnages de la pièce sont comiques à leurs propres yeux comme aux yeux des spectateurs ». Ceci paraît signifier (on court toujours quelque risque à se prononcer hardiment sur le sens d'une proposition hégélienne) qu'une grande partie des œuvres que le monde a prises sottement pour des comédies, à commencer par les pièces de Molière, ne méritent pas ce nom[1].

Peut-être y aurait-il quelque naïveté à demander à l'ambitieux métaphysicien, lorsqu'il s'est élevé (du moins c'est sa fervente conviction) à ces hauteurs d'où l'on voit se dérouler le processus dialectique de l'Idée universelle, de se préoccuper d'une chose aussi vulgaire que notre rire de tous les jours. Mais le rire prend doucement sa revanche aux dépens de ceux qui le dédaignent, et l'auteur comique d'aujourd'hui, comme celui d'autrefois, aimera probablement mieux tirer des métaphysiciens qui planent dans les nues un nouveau sujet de gaîté qu'un surcroît de lumières sur les mystères de sa profession.

Nous nous arrêterons davantage à ces théoriciens qui sem-

1. Voyez Bosanquet, *Histoire de l'Esthétique*, p. 360 ; on y montre que la haute comédie moderne, par ex. « l'Avare » de Molière, est, selon Hegel, dépourvue de comique.

blent se piquer d'expliquer ce que le commun des hommes entend par le mot de plaisant, et de soumettre leur théorie au contrôle de l'expérience, en faisant appel à des exemples reconnaissables. Il est instructif d'observer avec quelle circonspection ils s'aventurent parfois sur le terrain glissant de « l'empirisme ». Schopenhauer, par exemple, en exposant dans le premier volume de son principal ouvrage sa théorie du plaisant, théorie que nous examinerons plus tard, a jugé « superflu » de l'appuyer sur des exemples. Dans le second volume, cependant, il vient en aide à la « paresse intellectuelle » de ses lecteurs, et daigne leur fournir des exemples explicatifs. Et quel est, croyez-vous, le premier qu'il ait choisi ? C'est l'aspect amusant de l'angle formé par la rencontre de la tangente et de la courbe du cercle ; et l'amusement, nous dit-il, vient de cette réflexion que l'idée d'angle implique la rencontre de deux lignes qui, en se prolongeant, se coupent l'une l'autre, tandis que la ligne droite de la tangente et la courbe du cercle ne peuvent coïncider qu'en un seul point où, à rigoureusement parler, elles sont parallèles. En d'autres termes nous rions ici parce que l'angle dont nos yeux sont bien obligés de constater l'existence, contredit radicalement l'idée d'une rencontre entre une tangente et une ligne courbe. L'écrivain, avec une candeur charmante, continue ainsi : « Le comique, dans le cas présent, est sans doute extrêmement faible ; mais cet exemple montre avec une clarté exceptionnelle que le comique tire son origine de la contradiction entre ce qui est pensé et ce qui est perçu[1]. »

En imaginant ainsi lui-même l'exemple qu'il nous propose, Schopenhauer nous donne à entendre qu'il ne vivait pas emprisonné dans la métaphysique, mais qu'il connaissait le monde et sa littérature. D'autres théoriciens ont été moins hardis et se sont contentés de *trouver* leurs exemples. Trop souvent cependant la manière arbitraire dont certains exemples ont été choisis, tandis que d'autres, qui étaient contraires à la théorie, restaient ignorés, montre assez clairement qu'on n'a fait aucun

1. *Le monde comme volonté et comme représentation*, Vol. II, Livre I, chap. VIII (trad. franç. de A. Burdeau. Paris, F. Alcan).

effort sérieux pour construire sur une base large et solide d'observations. C'est ce qu'on peut établir en citant non seulement les ouvrages des Allemands, mais aussi ceux d'une nation qui s'est déclarée, non sans raison, la nation rieuse par excellence. Dans un récent ouvrage, où brille un rare talent, un penseur des plus remarquables, M. Henri Bergson [1], essaie de ramener toutes les formes du comique à une substitution dans nos mouvements, nos paroles et nos actes, de la raideur d'une machine au jeu souple et varié d'un organisme. L'écrivain n'a aucune peine à trouver dans les gestes et la démarche, par exemple, des cas où cette raideur mécanique nous amuse. Mais ce qui est surprenant, c'est que jamais il ne fait allusion au groupe complémentaire de faits, c'est-à-dire aux cas de spontanéité et de liberté excessives de mouvement qui se produisent alors qu'on s'attendait à une certaine retenue, à une sorte d'uniformité mécanique. Les folles et extravagantes cabrioles d'un clown, l'exubérance de la parole ou du geste dans les relations sociales, et tous les excès du même genre, sont certainement tout aussi comiques que peut l'être, dans d'autres circonstances, l'absence des signes par lesquels se manifeste pleinement le libre jeu de la vie.

Une faute peut-être plus grave encore que d'ignorer les faits, c'est d'essayer, en les combinant avec industrie, de les mettre en apparence d'accord avec une théorie préconçue. C'est ce qui arrive aussi, et fréquemment, aux écrivains qui traitent le même sujet que nous. Voici un exemple tiré d'un des récents théoriciens. Suivant un essayiste français, quand nous rions d'un clown qui pousse de toutes ses forces une porte ouverte, nous ne rions pas simplement d'une disproportion absurde entre le résultat à obtenir et la somme d'effort déployée. Selon lui, nous ne rions que lorsque notre esprit passe à une seconde phase qui est une phase de réflexion, et qu'il reconnaît que le clown ne s'aperçoit pas qu'il pousse une porte ouverte, lorsque, par conséquent, nous pouvons trouver naturel cet effort disproportionné et tout à fait inutile [2]. Il serait difficile de trou-

1. *Le Rire*, Paris, Félix Alcan, 1900.

2. Voyez l'article « *Pourquoi rit-on ?* » par Camille Mélinaud, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1895 (T. 127, p. 612 et suiv.). La théorie de

ver un exemple plus frappant de l'incapacité de comprendre tout ce qu'il y a de rapide et de spontané dans le rire ordinaire. Ainsi que nous le verrons, les théories du rire, comme celles qu'on a faites sur le génie de Shakespeare, ont souvent eu le malheur de laisser entrevoir beaucoup trop, derrière la chose qu'elles cherchent à expliquer, les habitudes de réflexion propres à leur auteur[1].

Peut-être verrons-nous mieux comment il arrive la plupart du temps aux théoriciens d'ignorer ou de comprendre mal la nature du rire chez l'homme simple, si nous examinons un peu longuement la méthode qu'a suivie en traitant ce sujet un écrivain qui tient une place éminente parmi les psychologues contemporains. Le professeur Lipps a récemment élaboré une théorie du comique appuyée sur un assez grand nombre d'observations[2]. On peut envisager cette théorie comme une modification de celle de Kant, suivant laquelle la cause du rire réside dans « la soudaine réduction à rien d'une attente intense ». Suivant Lipps nous avons le comique quand « le petit » entre en comparaison avec quelque chose de tout différent et par là se montre en pleine lumière. Un mouvement mental (Vorstellungs bewegung) se produit d'une présentation relativement grande ou importante à une autre relativement petite ou sans importance; et l'impression de comique dépend de la quasi-annulation de la seconde par son opposition à la première et du désappointement qui en résulte. Ce qu'on peut appeler l'idée rapetissante, et c'est, le lecteur ne doit pas l'oublier, la plus importante des deux, se présente toujours en premier lieu, l'idée rapetissée ou annulée vient toujours la seconde.

M. Mélinaud paraît ressembler de très près à celles de Jean-Paul Richter et de quelques autres, qui a été critiquée par Lotze, *Geschichte der Aesthetik*, p. 346.

1. Lisez ce qu'écrit M. Bergson sur l'aspect visible d'un nez rubicond ou d'une peau noire (*op. cit.*, p. 41 et suiv.); nous voyons là, par quelques exemples frappants, comment on établit de force une théorie sur des faits qui s'y prêtent mal.

2. Je parle ici d'un des articles d'une série intitulée « Psychologie der Komik, dans le *Phil. Monatshefte*, Bd XXIV. Voyez p. 399 et suiv. Les articles remaniés ont formé un volume, *Komik und Humor*. Le point traité ici est abordé dans ce volume au chap. IV, p. 558.

Pour éclaircir sa pensée l'auteur prend, entre autres exemples, celui d'un chapeau sur une tête pour laquelle il n'est pas du tout fait. Un homme coiffé d'une petite toque d'enfant, et un enfant dont la tête s'enfonce dans un grand chapeau d'homme, sont, nous dit-il, également comiques. Mais dans les deux cas la raison est différente. Dans le premier cas, où le point de départ est la perception de l'homme sérieux, nous nous attendons à une coiffure correspondante; et cette attente est déçue par la présence obstinée de cette toque minuscule. Dans le second cas, cependant, le mouvement de la pensée est exactement inverse. Ici nous partons de la perception de la coiffure, non plus de celle de la personne qui la porte. C'est l'imposant chapeau d'homme qui maintenant fixe le premier notre attention, et c'est la présence déconcertante de la tête d'enfant qu'il couvre, alors que nous attendions une tête en rapport avec le chapeau, qui constitue le trait comique. En d'autres termes, quand un homme se coiffe d'une toque d'enfant, c'est la toque qui est ridicule; quand un enfant met le haut de forme de son père, ce qui est ridicule, c'est l'enfant.

Cela est ingénieux, il faut l'avouer; mais ne fait-on pas ici quelque violence aux faits? L'humoriste qui n'est pas un philosophe admettrait-il cette façon d'expliquer le rire? Cette explication montre-t-elle une connaissance familière de ces sortes de choses? C'est ce que nous allons voir.

Tout d'abord on peut contredire modestement cette affirmation tranquille que les deux cas ici présentés sont également risibles. On peut soutenir que, du moins pour le spectateur d'un âge mûr, la vue du bébé enseveli sous le couvre-chef paternel est sans comparaison plus amusante que l'autre. Ici l'auteur nous frappe par une certaine précipitation dans sa façon de procéder, ainsi qu'il le fait d'ailleurs quand il avance qu'un nez exceptionnellement gros et un nez exceptionnellement petit sont des exemples de comique également palpables. Cela est tout au moins contestable. On a peine à se figurer une comédie roulant sur la petitesse du nez d'une personne, comme le Cyrano de Bergerac de M. Rostand roule sur son énormité. Mais il n'est peut-être pas besoin d'insister sur cette objection.

Si maintenant nous passons à l'explication que l'auteur nous

présente au sujet de ses deux exemples, une chose nous frappe tout d'abord. N'est-il pas évidemment arbitraire de supposer que le mouvement de pensée qu'il imagine suit dans l'un des deux cas une direction exactement inverse de celle qu'il suit dans l'autre ? Du moment que nous voyons d'un côté comme de l'autre une coiffure produisant un effet grotesque sur une tête à laquelle elle ne convient pas, ne doit-on pas s'attendre à voir la gaîté qui résulte de cette disproportion naître d'une activité mentale de même nature ?

L'auteur veut dire probablement, que dans chaque cas nous avons une tendance à fixer notre attention sur l'objet le plus sérieux, c'est-à-dire l'homme sous la petite toque et le chapeau d'homme sur la petite tête. Mais rien n'est moins certain. En tout cas il y a de bonnes raisons pour ne pas supposer ici « un mouvement contraire » de la pensée. Le Dr Lipps reconnaîtra sans doute, en psychologue expérimenté, que ces mouvements intellectuels sont soumis à des lois bien reconnues. Une conséquence de ces lois, c'est que la vue d'un chapeau suggèrera l'idée de la figure pour laquelle il est fait, bien plus sûrement et plus fortement que la vue de la figure ne suggèrera l'idée de la coiffure qui lui convient. Je crois que l'expérience de tout le monde confirmera ce que j'avance. Un chapeau, même quand on le voit à l'étalage du marchand, éveille dans l'esprit la pensée d'une tête qui le portera ; mais qui oserait dire qu'une tête humaine, lorsqu'on la voit par exemple de l'autre côté de la table en dînant, ou au théâtre, dans une stalle voisine, vous fait penser à la coiffure qui lui conviendrait ? Il faut, en outre, des circonstances spéciales, par exemple une calvitie exceptionnelle qui excite notre compassion, pour que notre pensée vole vers le couvre-chef absent. En d'autres termes, tout l'intérêt, toute la signification de chapeau gisent dans son rapport avec celui qui le porte, et non vice versa.

Nous devons donc ici rejeter la supposition de deux mouvements contraires de la pensée. S'il se produit un mouvement, il faut admettre que, dans un cas comme dans l'autre, il consiste dans un passage de la perception du chapeau à l'idée de son porteur habituel et légitime.

Et maintenant nous apercevons-nous, quand l'un ou l'autre

de ces spectacles baroques nous fait rire, que nous exécutions ce mouvement de pensée ? Pour nous en tenir au cas de la tête d'enfant sous ou dans le chapeau d'homme, est-ce que, avant d'être secoués par la joyeuse convulsion, nous commençons par saisir mentalement la perception du chapeau pour passer ensuite à l'idée de son légitime propriétaire ? Pour moi du moins, si je consulte ma propre expérience, je ne puis admettre cela comme exact. Mais cette incapacité est peut-être due à une analyse insuffisamment délicate de ce qui se passe en moi. Essayons donc sur ce point d'un autre moyen de vérification.

Si le sourire d'amusement dont nous saluons ce spectacle vient de ce que l'idée d'une figure mâle adulte s'évanouit, nous devons nous attendre à ce que la gaîté produite par cet aspect plaisant sera particulièrement vive, quand le chapeau paraîtra un instant avant l'enfant qui va le porter et que la pensée sera ainsi obligée de se mouvoir dans la direction requise. Supposons que, dans la chambre des enfants, un d'eux mette le chapeau de son père et reste assis sur une chaise ; que vous entriez alors ; que, du premier coup d'œil, vous aperceviez le chapeau seul, par exemple au-dessus d'un meuble quelconque ; et que, pendant un instant, vous vous attendiez à voir sous la coiffure la tête d'un adulte. Assurément vous aurez alors conscience d'un mouvement bien déterminé de la pensée dans la direction requise et de la disparition soudaine de l'idée qui était au fond de notre attente. Mais cet élément d'un objet précis de votre attente et sa disparition soudaine rendra-t-il plus vif le sentiment que vous aurez de la drôlerie du spectacle ? Rendra-t-il même cette drôlerie plus manifeste ? Sans doute, en pareil cas, vous éprouveriez un petit choc, la surprise dans toute son intensité, et cela pourrait rendre un instant plus intense l'ensemble de l'impression subie. Vous pourriez aussi, et cela n'est pas improbable, rire de meilleur cœur ; car vous auriez le sentiment que vous avez été attrapé, et il y aurait comme un courant secondaire d'hilarité dirigé contre vous-même. Mais j'ose affirmer que le spectacle en lui-même ne vous paraîtrait pas d'un iota plus plaisant en se présentant de cette façon, d'abord le chapeau et ensuite la tête qui le porte, que si votre œil était tombé sur les deux en même temps.

Qu'arrive-t-il, à ce qu'il semble, quand nous sommes égayés dans la Nursery par cette petite scène ? Ne percevons-nous pas du premier coup d'œil un ensemble grotesque, savoir un chapeau sur une tête pour laquelle il n'est pas fait ? Et notre gaîté ne se produit-elle pas trop rapidement pour nous permettre d'isoler une partie de ce que nous voyons et de passer par les opérations intellectuelles que décrit l'auteur de cette ingénieuse théorie ? La science paraît confirmer ce que découvre l'observation commune; car la nouvelle psychologie enseigne que, dans le premier moment où nous percevons un objet, nous ne saisissons pas distinctement des parties, mais nous saisissons vaguement un tout dans lequel les détails et la précision ne s'introduisent que plus tard et graduellement.

Un ensemble, qui ne peut être défini que comme un tout fait de parties qui ne s'accordent pas, tel paraît être l'objet sur lequel notre attention est dirigée quand nous rions de l'enfant coiffé du chapeau beaucoup plus grand que de raison. Cette vue d'ensemble implique sans doute une certaine perception rapide des détails ; mais l'attention donnée aux parties ne s'attache pas à des objets séparés, comme tend à le faire croire le langage du Dr Lipps ; elle s'attache à des parties liées entre elles, au chapeau dans son rapport avec la tête qui le porte.

Telle semble bien être la véritable explication de ce qui se passe, puisque c'est la disproportion palpable des dimensions qui excite notre rire. Mais on peut affirmer qu'il y a encore autre chose dans le spectacle risible; que ce qui nous oblige à rire c'est l'arrangement inaccoutumé et le renversement des choses. Et ici, peut-on dire, intervient certainement un mouvement de pensée qui se porte sur quelque chose qui est en dehors du spectacle même, c'est-à-dire sur ce qui est conforme à l'habitude et à l'ordre.

La supposition est extrêmement plausible. De plus, puisque ce que nous percevons est un tout, il est raisonnable d'admettre que, s'il se produit un tel mouvement, il ne doit pas aller, comme le suppose le Dr Lipps, d'une partie à une autre, mais du tout actuel, si étrangement et si déraisonnablement composé, à quelque autre tout composé raisonnablement. Mais ne suivons-nous pas alors, dira-t-on peut-être, un processus assez

bien décrit dans la théorie du comique par Schopenhauer ? C'est-à-dire ne concevons-nous pas « une disconvenance entre l'objet réel et son idée », et, de la sorte, ne revenons-nous pas d'une manière implicite à cette idée ?

Voici quelle serait ma réponse : autant que je puis analyser mon état mental dans un pareil moment, je ne trouve pas que la présence de l'idée d'un autre tout, lequel serait normal, soit un élément nécessaire pour me faire jouir pleinement du tout grotesque qui est devant mes yeux. Le second tout devrait être, apparemment, soit le même chapeau sous la tête à laquelle il convient, soit la même tête sous sa véritable coiffure. Or je me trouve parfaitement capable de jouir de la figure comique de l'enfant coiffé du grand chapeau, sans me représenter à moi-même ni l'une ni l'autre de ces combinaisons.

Ici encore, à ce qu'il me semble, une théorie scientifique plus satisfaisante confirme le résultat de l'examen individuel qu'on fait sur soi-même. La psychologie a clairement établi que pour reconnaître un objet, par exemple une belette qui traverse le chemin où nous marchons, nous n'avons pas besoin d'avoir présente à l'esprit, en plus de la perception de l'objet, une idée-image de la belette formée à la suite d'observations antérieures. Par suite de l'organisation d'une certaine disposition perceptive, d'une promptitude acquise à reconnaître un objet comme objet familier, comme étant d'une sorte particulière, notre esprit salue immédiatement l'animal du nom de belette. En d'autres termes, nous reconnaissons les choses, non pas à l'aide d'images actuellement présentes à la pensée, mais à l'aide de certaines tendances ou attitudes « aperceptives » imprimées en nous. Tous les animaux d'un ordre élevé semblent partager avec nous cette capacité singulièrement utile de reconnaissance immédiate et instantanée.

Et maintenant je crois qu'il y a quelque chose de plus dans ces tendances aperceptives. Non seulement elles nous assurent, sans que nous ayons besoin de faire appel à des idées distinctes, ces reconnaissances instantanées de telle sorte de chose ; elles nous mettent aussi en état, comme les animaux intelligents, de rejeter mentalement les représentations qui ne répondent pas à la chose de cette sorte. Je puis dire, par exemple, que cette

figure de cire n'est pas un homme, sans avoir actuellement présente à l'esprit aucune image distincte de l'homme vivant. Cette capacité de reconnaître ce que nous voyons comme n'étant pas une chose de telle espèce particulière, sans faire appel à une idée bien définie de cette espèce, s'étend à des combinaisons et arrangements de parties formant un tout. Lorsque, mon domestique ayant épousseté mes livres et les ayant remis sur les tablettes, je reconnais instantanément qu'ils sont mal rangés, je puis, sur le moment, être tout à fait incapable de dire quel était le bon arrangement[1].

Selon moi les perceptions du risible que le Dr Lipps nous donne comme exemples, sont des perceptions instantanées. Comme telles elles peuvent, et c'est ce qui arrive d'ordinaire, naître directement, c'est-à-dire sans que l'esprit se reporte à l'idée de l'arrangement ordinaire ou normal.

Mais peut-être le lecteur soutiendra-t-il énergiquement que l'amusement causé par cette charmante comédie enfantine contient plus que la perception de quelque chose d'inaccoutumé et d'irrégulier. Ne saisissons-nous pas tout au moins le fait que ce chapeau n'est pas seulement disproportionné et grotesquement déplacé, mais qu'il est aussi une usurpation commise sur la prérogative d'un supérieur ? Si la conduite de l'enfant est si délicieusement drôle, n'est-ce pas justement parce que nous fixons les yeux de l'esprit sur cet élément de faux-semblant ? Et s'il en est ainsi, cela n'implique-t-il pas que nous avons présents à l'esprit les accompagnements logiques du chapeau, c'est-à-dire la tête et la tournure paternelles ?

Je reconnais volontiers que, si nous réfléchissons sur nos perceptions, ainsi que cela peut arriver, cette idée se présente assez naturellement. Comme on l'a dit plus haut, la vue du chapeau haut de forme tend à éveiller l'idée de celui qui le porte habituellement ; et si notre pensée s'arrête sur cette fantaisie d'enfant, nous nous surprendrons assez probablement nous-même à nous figurer le chapeau sur la tête pour laquelle

1. Cette idée que, lorsque nous jugeons qu'il y a différence entre deux impressions successives, il n'est pas nécessaire que nous nous les représentions toutes deux simultanément, a été récemment soutenue par G. F. Stout et T. Loveday, qui citent les opinions de Wundt et de Schumann. Voyez *Mind*, N. S. IX (1900), pp. 1-7 et p. 386.

il est fait, d'autant mieux que l'enfant cherche en effet dans son jeu à représenter le véritable propriétaire. La même chose peut arriver quand on rit de voir la toque de l'enfant perchée sur la tête du père. En effet le rieur (et, dans ce cas, ce serait plus probablement un enfant) pourrait assez naturellement se figurer en imagination la tête de petit garçon à laquelle la coiffure convient. Il nous semble du moins que cette combinaison se présentera bien plus naturellement à l'imagination que la combinaison opposée qui, tout en retenant la personne réelle, en rapproche l'idée du chapeau approprié.

Jusqu'à quel point une image distincte du chapeau ainsi restitué à son légitime propriétaire entre-t-elle dans l'appréciation de ce spectacle amusant, il serait difficile de le dire. Des esprits différents peuvent ici se comporter différemment. Je dirais, si je jugeais d'après ma propre expérience, que c'est tout au plus si une vague esquisse « schématique » de l'arrangement raisonnable se présente à l'imagination. Et c'est à quoi, me semble-t-il, on peut naturellement s'attendre. Le rire, tel que je le conçois, s'attache à quelque chose d'humain. C'est l'être vivant, le porteur de la coiffure, qui joue le premier rôle dans la juxtaposition comique ; nous y voyons plus naturellement l'enfant coiffé du chapeau de son père que le chapeau du père sur la tête de l'enfant. Le chapeau est devenu un symbole ; il représente pour nous le chapeau viril et la dignité qui lui appartient; bien que nous puissions n'avoir sur le moment dans l'esprit aucune image de ce chapeau comme porté par son légitime propriétaire.

Notre analyse semble montrer qu'on explique d'une façon très imparfaite cet exemple, si simple en apparence, du risible, quand on suppose un mouvement de l'esprit qui passe d'une présentation ou d'une idée à une autre par laquelle la première est combattue et annulée. On peut ajouter que, pour ce qui est certainement présent à notre conscience, nous ne trouvons pas, en considérant cette plaisanterie enfantine, que le rapport d'une partie à l'autre soit un rapport de contraire à contraire. Un fait curieux, qui n'a pas encore été complètement étudié par le psychologue, c'est ce qu'on peut appeler l'inter-diffusion des caractères entre les différentes parties d'une présentation

complexe. Qu'une dame élégamment mise se trouve au milieu d'un groupe de pauvres gens ; elle pourra également, soit faire ressortir par le contraste la mise piteuse de ces derniers, soit diminuer ce qu'elle a de piteux par le reflet de sa propre splendeur. Ce dernier effet est favorisé par une certaine disposition contemplative qui nous prépare à considérer l'ensemble comme ensemble, en accordant le minimum d'attention aux détails et à leurs rapports. Quand nous regardons l'enfant à l'ample chapeau, un reflet de la dignité attachée à la signification de cette coiffure passe sur la petite tête ; et il est essentiel que cette dignité d'emprunt n'échappe pas au spectateur pour qu'il goûte pleinement le spectacle comme un trait de simulation espiègle, d'innocente hypocrisie. Et de même, si nous sommes disposés à rire, non sans un peu de mépris, de l'homme à la coiffure d'enfant, c'est que cette coiffure jette pour un instant fugitif sur la figure aux traits graves et marqués quelque chose de la douce fraîcheur de l'enfance [1].

Il m'a semblé qu'il valait la peine d'examiner assez longuement cette tentative d'étudier un exemple simple du risible faite par le Dr Lipps, parce que, en dépit d'un effort visible pour rattacher la théorie à des faits concrets, cet essai montre bien la tendance trop commune à adapter les faits à la théorie. On y saisit encore la tendance non moins commune à laisser de côté la riche variété des impressions qui concourent à notre rire, la multiplicité des sources de notre gaîté, et la manière dont elles peuvent contribuer ensemble au plaisir que nous cause le spectacle d'un objet comique. Ainsi que nous le verrons, les théoriciens du rire ont bien souvent échoué parce qu'ils s'efforçaient de trouver une cause uniforme dans un domaine où l'action de « la Pluralité des Causes » est particulièrement marquée.

On peut ajouter que de telles théories, alors même qu'elles ne donneraient pas des causes de notre gaîté des explications incomplètes et forcées, seraient encore entachées d'un défaut

1. Le Dr Lipps paraît entrevoir cette action réciproque entre les parties d'une présentation complexe, quand il dit que le haut de forme paraît renoncer à sa dignité (Würde) de coiffure d'homme fait, lorsqu'il se rabaisse jusqu'à orner la tête d'un enfant (*loc. cit.*).

fatal. Comme le dit Lotze de la doctrine de Kant[1], elles n'essaient pas de montrer pourquoi l'attente déçue ou l'effort désappointé pour mettre une présentation sous une idée, doivent nous faire rire, plutôt, par exemple, que de nous faire tousser ou soupirer. Lotze n'était pas seulement psychologue, mais physiologiste aussi ; et le lecteur de son ouvrage, s'il a eu la bonne fortune d'en connaître l'auteur, reverra encore, derrière les mots, sa petite moue ironique et le joyeux scintillement de son œil noir.

Nous avons reconnu que celui qui traite du comique, quelque gravité philosophique qu'il désire garder, doit embrasser dans une étude aussi délicate qu'étendue les expériences communes du genre humain. Pourtant nous pouvons croire, éclairés sur ce point par les tentatives antérieures, que ce serait lui demander trop. Le goût pour les choses qui alimentent notre rire est, nous le savons, fort inégalement partagé. Ainsi que l'a dit le Maître, « la fortune d'une plaisanterie dépend de l'oreille qui la reçoit plus que de la langue d'où elle part ». Les plaisanteries des siècles passés rendent pour nos oreilles modernes un son aussi sourd que celui d'un tambour détendu. Il se peut fort bien que les personnes qui passent dans des réflexions abstruses une part considérable de leur temps deviennent incapables de goûter un grand nombre des variétés communes du rire. Leur capacité de se laisser aller à l'humeur joyeuse subit une diminution considérable, et peut prendre des directions qui semblent singulières à ceux à qui le rire est plus habituel. Schopenhauer, dans sa bizarre petite tentative pour tirer une plaisanterie de la rencontre de la tangente et du cercle, paraît nous offrir un cas de ce genre. En lisant quelques-unes des définitions du comique enfantées par la fertilité de l'esprit allemand, on est forcé de conclure que leurs auteurs avaient des façons de rire toutes particulières et d'un genre ésotérique. Écoutez, par exemple, Herr St. Schütze, dont l' « Essai d'une théorie du Comique » est qualifié d'excellent (vorzüglich) par le célèbre Th. Wischer. Voici comment il définit son sujet : « Le comique est une perception ou idée qui,

1. *Geschichte der Aesthetik in Deutschland.* p. 343.

après quelques instants, excite le sentiment obscur que la nature s'amuse à jouer avec l'homme tandis qu'il se croit libre d'agir ; et dans ce jeu la liberté bornée de l'homme est raillée (verspottet) par rapport à une plus haute liberté. » C'en est assez, semble-t-il, pour reconnaître dans quelle mesure le digne écrivain possède le sens du comique. Que l'ironie des choses dans leurs rapports avec nos désirs et nos projets ait son aspect amusant, c'est chose certaine ; mais qui donc, parmi ceux qui connaissent tant soit peu la diversité des formes de la gaîté humaine, aurait jamais eu l'idée de les enfermer toutes dans une formule si étroite ?

Un sentiment net et vif de la variabilité du sens du risible chez l'homme, des limites, changeantes suivant les individus et les races, du champ où il s'exerce, et des courants qu'il suit sous mille influences inconnues du tempérament ou de l'habitude, pourrait bien décourager non seulement le philosophe solitaire, à qui l'on ne peut guère demander d'avoir suivi bien loin les évolutions sans règle et sans nombre de l'instinct du rire, mais d'autres aussi bien que lui. Ne voyons-nous pas, demandera-t-on peut-être, dans la faculté qui saisit le plaisant ou le risible, un mode de sensibilité essentiellement capricieux, qui ne connaît aucune loi et qui, par conséquent, repousse toute étude méthodique ? Les tentatives plutôt grotesques auxquelles on s'est livré pour construire des théories sur ce sujet ne semblent-elles pas railler d'avance la recherche d'une loi là où aucune loi n'existe ?

Nous pouvons admettre la difficulté tout en rejetant la conclusion pratique qu'on en tire. Certainement aucun penseur ne réussira à jeter la lumière sur ce problème obscur sans lutter énergiquement contre l'influence restrictive de sa propre « subjectivité », sans faire un effort sérieux pour franchir les bornes de ses préférences personnelles et pour embrasser d'une large vue, dans toute son étendue, le champ où se joue l'esprit de gaîté, ainsi que la diversité infinie de ses manifestations. Mais si un homme parvient à remplir ces conditions sans perdre la tête sur cette scène un peu folle, il n'y a rien qui doive nécessairement le détourner de cette tâche ; car la raison nous assure qu'ici encore, comme en d'autres domaines

de l'expérience humaine, où les choses paraissaient au début capricieuses et sans loi, petit à petit l'ordre et la loi se révéleront.

Une enquête sérieuse sur ce sujet, telle que nous nous proposons de la faire, doit évidemment partir de cette présupposition scientifique. A nos yeux le langage de tous les jours affirme implicitement que le rire humain, quelque diversité qu'il présente, quelque capricieux qu'il paraisse, est soumis à des lois. Ne parlons-nous pas d'une région objective du « risible », c'est-à-dire d'objets ou de rapports entre des objets qui sont propres et qui tendent à exciter le rire chez tous également ? Un de nos principaux problèmes sera de déterminer les caractéristiques de ce domaine du risible et d'en préciser les limites.

Mais une recherche sérieuse nous mènera plus loin. Si nous soutenons, et avec raison, que les mouvements légers et capricieux, les allées et venues rapides et déconcertantes, sont de l'essence du rire, un objet essentiel de notre recherche sera de montrer comment nos explosions de gaîté, les railleries qui nous amusent, sont attachées par leurs racines même à nos intérêts serieux. Le rire, envisagé à ce point de vue, a sa signification comme fonction de l'organisme humain, et comme étendant ses bienfaits sur tous les sentiers de la vie. Il nous faudra mesurer cette valeur des moments donnés au rire, si nous voulons traiter complètement notre sujet.

En se proposant ainsi d'assigner au rire un objet sérieux dans le plan de la vie, il faut braver le risque de mécontenter encore plus gravement ceux qui l'aiment. A leurs yeux le rire est en lui-même un bien si précieux, qui se suffit si complètement, qu'en se proposant de le lier à quelque intérêt extrinsèque et sérieux, on a l'air de lui dérober sa délicieuse liberté et de l'asservir à son ennemi traditionnel, l'excès de gravité. A ceux qui feront cette objection il suffit peut-être de répondre, pour le moment, que leur crainte me paraît dépourvue de fondement. Le rire continuera d'être pour ceux qui l'aiment un passe-temps aussi délicieux dans leurs moments de loisir, alors même que nous réussirions à prouver qu'il amène à sa suite d'autres bienfaits. D'autre part ces bienfaits, une fois prouvés, fourniront

peut-être un argument *ad hominem* assez commode pour répondre aux attaques de l'ennemi du rire. Il lui deviendrait difficile, j'imagine, de continuer à se donner des airs de vertu offensée, si nous pouvions le convaincre que le rire, quand une parfaite liberté lui sera garantie sur son territoire légitime, versera, sans qu'on le lui demande, sans même s'en douter, une rosée rafraîchissante et bienfaisante sur les champs desséchés de la vie. Peut-être ces bienfaits du rire étaient-ils présents à l'esprit du philosophe grec (ce même philosophe qui voulait bannir Homère et les autres poètes de sa république idéale), quand il émettait cette jolie pensée, que les Grâces, cherchant un temple qui jamais ne serait détruit, trouvèrent l'âme d'Aristophane.

Notre sujet est vaste, et nous devrons faire nos efforts pour n'en jamais perdre de vue une seule partie. Et tout d'abord nous essaierons d'éviter l'erreur de ceux qui, dans leurs subtiles dissertations sur le comique, ont oublié que le rire est un acte corporel; et nous ne craindrons pas de faire allusion à des objets aussi peu métaphysiques que les poumons et le diaphragme, quand ils nous paraîtront jouer un rôle capital dans les faits. Un examen attentif du fonctionnement très particulier de nos organes respiratoires et autres quand le sentiment du comique s'empare de nous, semble faire partie d'une étude scientifique du sujet. Oui, je suis convaincu que pour essayer d'arriver à la signification de ces douces et agréables secousses de l'esprit, nous ferons bien de commencer par les secousses physiques qui sont, pour ne rien dire de plus, beaucoup plus accessibles à l'étude.

De plus il semble désirable d'étudier les manifestations de l'esprit comique dans toute la gamme de ses expressions. Le gros rire, avec ses ha! ha! discordants, ne doit pas nous paraître trop vulgaire pour figurer ici. Les essais tentés jusqu'à présent pour construire une théorie du comique ont presque toujours échoué, parce qu'on a, par une fausse délicatesse et d'une façon tout artificielle, réservé l'attribut du risible aux manifestations de cet esprit et de cet humour raffinés qui font d'ordinaire le plaisir des intelligences cultivées.

Et ce n'est pas tout. On reconnaîtra peut-être qu'il est im-

possible de trouver une explication satisfaisante de la jouissance que nous cause le risible sans jeter un coup d'œil sur les formes de gaîté qui l'ont précédé. Une des choses étranges qu'on a dites sur le rire est certainement cette phrase de Bacon : « Dans le rire il y a toujours au préalable l'idée de quelque chose de ridicule, et c'est pourquoi il est propre à l'homme. » Que le père de la philosophie inductive ait abordé la sujet de cette façon, c'est là une des ironies que nous rencontrons dans les discussions ; car même en admettant qu'il ait raison d'affirmer ce fait que l'homme seul connaît le rire, nous devons certainement reconnaître que la raison qu'il en donne est d'une faiblesse déplorable. L'idée dont parle ici Bacon n'est pas du tout, nous le savons tous, un accompagnement nécessaire du rire ; et qui plus est, alors même qu'elle intervient, elle devient d'ordinaire distincte, plutôt sous la forme d'une réflexion faite après coup que sous celle d'une pensée antérieure. De toutes les choses humaines, le rire devrait assurément être la dernière à craindre de reconnaître son humble parenté.

Combien il importe de recueillir ainsi dans notre filet scientifique des spécimens du rire à tous ses degrés, on le verra quand on reconnaîtra que la seule méthode qui promette le succès dans l'étude de ce sujet, c'est d'en suivre le développement depuis les formes les plus primitives et les plus élémentaires. Si nous commençons par les formes supérieures de l'évolution, sans tenir compte des degrés les plus bas, probablement nous ne réussirons pas plus que la plupart de nos devanciers à pénétrer au cœur même du risible. Mais ne dédaignons pas de considérer les manifestations du rire au niveau le plus bas où nous puissions les découvrir ; bornons-nous ensuite à l'examen de ce problème relativement modeste : comment le rire primitif, quelque faible part que l'intelligence y paraisse avoir, est-il arrivé, en se développant et en se différenciant, à la variété de formes que nous présente chez l'homme civilisé le domaine du plaisant ? Nous pourrons alors obtenir un modeste succès.

On devra évidemment, si l'on essaie d'appliquer cette méthode de recherche, noter non seulement les faits relatifs au rire primitif représenté aujourd'hui par celui de l'enfant et du sauvage, mais aussi ces forces sociales qui ont eu tant à faire

pour façonner au cours des siècles les manifestations de la gaîté. Les directions ordinaires de notre rire en attestent le caractère social et nous expliquent comment il s'est insinué dans tous les mouvements de la vie sociale.

Pour une raison semblable nous devrons, dans une discussion assez étendue, examiner quelle place tient le rire dans l'art et comment la comédie exploite les sources de la gaîté.

En dernier lieu, nous reconnaîtrons probablement que cette façon large d'envisager le sujet nous amène à l'examen de certaines questions morales ou pratiques, par exemple à chercher quelle valeur on doit assigner au penchant au rire, et dans quelles justes limites il est bon de s'y livrer.

Le sujet ainsi compris est vaste et complexe, et il sera malaisé de le traiter d'une façon à la fois sérieuse et familière, en ayant toujours présent à l'oreille le son franc et naturel du rire. L'auteur de cet ouvrage s'estimera heureux si, dans un ordre de recherches où l'on est si souvent resté loin du succès, il l'obtient dans une certaine mesure.

CHAPITRE II

LE SOURIRE ET LE RIRE

S'il convient d'avoir toujours pour les faits le respect qui leur est dû, ce devoir semble s'imposer tout particulièrement à nous quand nous traitons de la nature et de la signification du rire. Ceci veut dire, on l'a déjà fait entendre, qu'il faut soumettre à un certain examen l'acte même du rire, la manière dont il s'exécute et les circonstances qui l'accompagnent, et que cet examen doit être fait d'une façon aussi complète que possible.

Vieux et graves comme nous le sommes, nous considérons le rire et le sourire comme des choses accidentelles, comme des oublis d'un moment où, de loin en loin, nous sortons de notre attitude persistante de sérieux. C'est une façon de voir qu'il ne faudrait pas exprimer en termes trop absolus. Chez les types les plus simples de l'humanité, l'enfant et le sauvage, le rire de la joie occupe d'ordinaire une partie des heures de la journée plus considérable que cette opinion ne le laisserait supposer. Un garçon plein d'entrain, dont l'état chronique est une bonne humeur capable de mettre à l'épreuve la patience d'un âge plus mûr et plus rassis, dirait peut-être (si toutefois on pouvait l'amener à exposer une théorie de la vie), que le rire est la manière la plus naturelle de passer le temps, et que le sérieux est une ennuyeuse nécessité qui ne se peut tolérer que de temps à autre. En tout cas cette façon de voir représenterait assez exactement l'attitude mentale de ces heureux imbéciles dont on a dit qu'ils sont « continuellement joyeux et bienveillants », ne cessant jamais de rire ou de sourire, et que « sur leur figure siège souvent un sourire stéréotypé[1]. »

1. Voyez Darwin, *Expression of the Emotions*, p. 199.

Toutefois, quelque séduisante que puisse être cette théorie pour l'ami du rire, elle ne s'accorde pas bien avec la rigueur des faits physiologiques. Le rire complet est, comme la toux et le sanglot, une interruption violente du rythme normal des mouvements respiratoires. Aussi sa fonction dans l'organisme humain paraît-elle se borner à celle d'une sorte d'explosion passagère. Même un sourire perpétuel, sans parler de tout ce qu'il aurait d'insipide pour d'autres que celui qui sourit, ne serait guère compatible, il faut bien le reconnaître, avec le cours égal et régulier des opérations de la vie. Ce qu'on a appelé « la niaiserie d'un sempiternel sourire » ne va pas en réalité jusque-là.

Le sourire et le rire, envisagés comme faits physiologiques, sont l'un avec l'autre dans le rapport le plus étroit. Un sourire est, nous le verrons, regardé avec raison comme un rire incomplet. Nous ferons donc bien de les étudier tous deux sans les séparer.

Le sourire comprend un groupe complexe de mouvements de la face. Peut-être suffira-t-il de rappeler au lecteur des changements aussi caractéristiques que la rétraction et l'élévation légère des coins de la bouche, l'élévation de la lèvre supérieure, qui découvre en partie les dents, et l'incurvation des sillons entre les coins de la bouche et les lèvres (sillons naso-labiaux). Il y faut ajouter la formation de rides au-dessous des yeux, élément très caractéristique de l'expression, effet et suite des mouvements précédents. L'augmentation du brillant des yeux est probablement l'effet de leur tension due à la contraction des muscles adjacents et à la pression de la joue qui remonte ; mais une certaine accélération de la circulation du sang dans la prunelle peut y contribuer pour sa part.

Les modifications de la face sont communes au sourire et au rire, quoique les yeux, dans les formes violentes du rire, soient exposés à perdre, sous l'épanchement lacrymal qui les couvre, le scintillement que le sourire amène.

Comme groupe caractéristique de mouvements faciaux le sourire est parfaitement adapté à sa fin qui est l'expression primitive et la plus universelle d'un état d'âme agréable ou heureux. Il fait, du moins par quelques-uns des traits qui le

constituent, un contraste marqué avec l'expression des sentiments opposés. Ainsi il est très différent, et par suite très facile à distinguer, de l'expression que prend la figure quand nous pleurons, alors que les paupières sont étroitement serrées et que la bouche s'ouvre largement en dessinant une cavité presque carrée; il ne diffère pas moins du jeu de physionomie qui trahit l'abattement et la mauvaise humeur par l'abaissement des coins de la bouche, l'obliquité des sourcils et les rides du front.

Je viens de parler du sourire primitif et naturel tel qu'on peut l'observer chez les enfants et chez ces adultes qui n'ont pas appris à maîtriser les mouvements spontanés et instinctifs de la face. Dans les classes cultivées d'une société civilisée, non seulement ce sourire est contenu et modifié, mais encore il sert à d'autres usages qu'à l'expression des sentiments élémentaires de plaisir et de joie. Du sourire méprisant, du sourire légèrement ironique d'un supérieur, du sourire amer et sardonique, nous n'aurons heureusement guère à nous occuper ici. Il suffit de remarquer que ces différenciations répondent exactement à celles qui se produisent dans le rire, et d'établir ainsi l'affinité organique qui existe entre les deux.

Nous pouvons passer maintenant à l'étude plus complexe du rire audible. La continuité physiologique qui le rattache au sourire a déjà été indiquée. L'expression de la face est à peu près la même dans le large sourire et dans le rire tranquille. C'est seulement quand le rire devient immodéré que des traits nouveaux viennent s'ajouter nettement aux précédents : ainsi la contraction énergique des muscles qui entourent l'œil amène le froncement des sourcils et l'épanchement des larmes. Ce qui montre combien le sourire et le rire modéré se tiennent de près, c'est la tendance que nous éprouvons, quand le sourire s'épanouit largement et que la bouche est bien ouverte, à exécuter les mouvements respiratoires du rire. Comme Darwin et d'autres l'ont bien indiqué, on passe par une gradation ininterrompue du sourire le plus léger et le plus décent aux éclats les plus retentissants du rire[1].

1. Voyez, entre autres autorités, Raulin, *Le Rire*, p. 28.

On pourrait aller plus loin peut-être et dire que le rire ordinaire passe avec plus ou moins de rapidité par toute la série des formes que nous venons d'indiquer. Chez les personnes lentes à rire, qui, comme on dit, ont de la peine à « se laisser aller », on peut suivre ces phases successives. Un ingénieux investigateur américain a dit que le rire peut commencer soit par les yeux, soit par la bouche, la fréquence du premier mode par rapport à celle du second étant, dans les exemples qu'il a observés, dans la proportion de 7 à 5 [1].

On peut ajouter qu'à cette continuité de formes dans les actes du sourire et du rire répond une communauté de fonction. Comme on le montrera plus complètement tout à l'heure, tous deux sont, dans leurs formes primitives, des manifestations de plaisir, le rire étant dans le principe l'expression d'une somme plus considérable de contentement ou de joie, et variant dans son énergie et son intensité en raison du degré auquel sont portés ces sentiments.

Les rapports chronologiques du règne du sourire et de celui du rire dans la vie de l'individu nous occuperont bientôt. Peut-être ici suffira-t-il de dire que ces rapports nous permettent de penser que le sourire est tout à la fois le précurseur et le successeur de son frère. Les premiers sourires sont le premier pas de la gravité extrême du nouveau-né à l'hilarité complète ; les derniers reviennent de cette hilarité à l'impassibilité stupide du vieillard retombé en enfance.

Il semblerait suivre de là que la distinction tranchée qu'on fait souvent entre le sourire et le rire est artificielle. La société mondaine, guidée par ses Chesterfield, peut insister sur la différence entre l'acte initial et l'acte complet ; mais l'homme naturel incline à les regarder comme étant de nature identique.

La reconnaissance de cette identité des deux actes est mise en évidence par les habitudes mêmes du langage. Nous voyons dans les langages classiques une tendance à employer pour tous deux le même mot, le sourire et le rire étant regardés, du moins dans le principe et en gros, comme un objet de percep-

1. Voyez l'art. « La Psychologie du chatouillement, du Rire et du Comique », par G. Stanley Hall et A. Allin. — *American Journal of Psychology*, vol. IX, p. 1 et suiv.

tion visuelle. C'est ce qu'on voit dans le latin « ridere », qui signifie sourire aussi bien que rire, la forme « subridere » étant assez rare. Cette tendance à assimiler le sourire et le rire comme expressions de la physionomie appelait naturellement, en grec comme en latin, l'emploi d'un terme supplémentaire, d'un mot tout à fait distinct, « καχάζειν-cachinnare », dans les cas où il était nécessaire d'insister sur le fait de la sonorité. Dans quelques langues modernes le rapport eutre le sourire et le rire est exactement indiqué comme celui d'une action incomplète à une action complète (en italien, « ridere » et « sorridere » ; en français « rire » et « sourire » ; en allemand « lachen » et lächeln »)[1]. Peut-être l'existence dans notre langue et dans d'autres langues modernes de deux mots qui n'ont entre eux aucune parenté, vient-elle de ce que certaines races ont été plus frappées de la différence entre l'acte perçu par l'oreille et celui qu'elle ne perçoit pas, que de la ressemblance entre les manifestations visibles.

Il est bon de noter que là même où les deux modes d'expression ont été distingués par des noms différents, il y a une tendance à employer la métaphore la plus forte « rire, riant », de préférence à la plus faible « sourire », dans la description des aspects brillants des beautés de la nature, ainsi pour parler des prés en fleur. Un peintre que Dante rencontre au Purgatoire, et qu'il place au-dessus de tous les autres dans l'art de l'enluminure, reporte gracieusement cet honneur sur un de ses confrères en disant que les feuilles peintes par ce dernier « sont plus riantes » (piu ridon) que les siennes[2].

Nous pouvons arriver maintenant au caractère distinctif du rire, c'est-à-dire à la production de cette série de sons qui nous est familière. Comme le soupir, le sanglot et quelques autres actes, c'est une interruption du rythme respiratoire normal

1. N'oublions pas, pour bien entendre ce passage, que cette ressemblance verbale n'existe pas du tout en anglais où les deux mots (*laughter*) *rire* et (*Smile*) *sourire*, n'indiquent entre les deux actes aucune communauté d'origine ni de fonction. (*Note du trad.*)

2. *Purgatorio*, Chant XI, vers 82-83. Cf Chant I, vers 20, où le poète dit de la belle planète (Vénus), qu'elle fait rire tout l'Orient. Chaucer a emprunté cette figure, *The Knightes Tale*, v. 636. Addison parle de cet usage poétique du rire, *Spectator*, nº 249.

dans lequel l'inspiration et l'expiration se suivent à intervalles réguliers. Le trait saillant de cette interruption est, dans le rire, la série de mouvements expiratoires courts et spasmodiques par lesquels sont produits les sons. Toutefois ils sont précédés par une inspiration qu'on remarque moins et qui est d'une énergie et d'une profondeur exceptionnelles. Ces interruptions des mouvements respiratoires ordinaires entraînent une action exceptionnellement énergique des grands muscles qui dilatent la poitrine, c'est-à-dire de ceux qui assurent la contraction et par suite l'abaissement de la voûte du diaphragme et de ceux dont l'action élève les côtes.

Les sons qui se produisent par suite des mouvements respiratoires spasmodiques montrent que le passage de la trachée artère au pharynx, c'est-à-dire la glotte ou intervalle entre les cordes vocales, est en partie fermé. La qualité des sons s'explique par les arrangements particuliers de l'appareil vocal au moment du rire sonore, et plus particulièrement par la forme de la chambre de résonnance de la bouche.

Quelque familiers que soient pour nous les sons du rire, nous aurions de la peine à en donner une description exacte. Et d'abord ils semblent varier considérablement chez la même personne et plus encore d'une personne à une autre. Le rire ne s'est pas encore prêté aux méthodes de la psychologie expérimentale et, par suite, n'a pas été étudié avec une précision vraiment scientifique. Bientôt, nous pouvons l'espérer, le phonographe en enregistrera les sons et nous permettra ainsi de les observer à loisir. En attendant nous n'en pouvons donner qu'une analyse très imparfaite.

Si nous prenons le rire de l'adulte mâle, qui est peut-être plus franc et mieux prononcé, nous trouvons que les formes les plus communes des sons vont de la voyelle grave ò (comme dans « hors ») à l'a aigu (comme dans « ma »). L'ô plus long (comme dans « apôtre »), qui exige une ouverture ronde de la bouche, me paraît être beaucoup moins commun. On en peut dire autant des sons î (gîte) et è (procès), et de ceux qui paraissent en être le plus rapprochés [1].

1. Pour tous ces sons il a fallu, bien entendu, donner des voyelles et

Les variations dans le timbre paraissent, autant que j'en puis juger, aller de pair avec des changements dans la hauteur de la note. Les sons plus larges, par exemple l'ò, semblent naturellement s'allier avec une explosion plus vigoureuse et une note plus basse, les autres avec une émission plus semblable à une sorte de caquetage dans les régions élevées du registre. Le rapport se montre aussi dans le changement du timbre-voyelle lorsque, comme il arrive fréquemment, le rire descend, par un changement graduel de ton, d'une note plus haute à une note plus basse.

Ces considérations nous préparent à constater que le timbre-voyelle du son varie en général avec le sexe et l'âge. Selon Haller et Gratiolet les sons du rire des femmes et des enfants, qui correspondent avec les notes les plus élevées de leur voix, approchent par leurs timbres de l'i et de l'é français [1].

Des variations qui s'écartent beaucoup de ces formes typiques paraissent se présenter de temps à autre. Dans les documents américains déjà cités, le son du rire décrit est figuré par d'étranges représentations comme « Gah ! gah ! » « iff ! iff ! » « tse ! tse ! » etc. Ces bizarres onomatopées, si, comme il semble, elles ont l'intention de représenter des façons habituelles d'exprimer la gaîté par la voix, ne peuvent guère, je le crains, s'attribuer à des différences naturelles de vocalisation ; mais elles résultent probablement d'une action nerveuse ou d'une affectation qui, comme nous le savons, contribuent dans une large mesure à déterminer la forme de l'expression de la joie.

La description du rire que nous présentons ici s'applique seulement à la forme typique. Il faudrait la modifier considérablement pour l'accommoder aux formes atténuées auxquelles se réduit l'expression de la gaîté dans la société polie. Nous nous étendrons bientôt davantage sur ce point. Même quand l'explosion vocale conserve sa spontanéité et sa plénitude primitives, on observe des variations considérables liées à des différences dans l'ensemble de l'appareil respiratoire et vocal.

des mots français aussi équivalents que possible aux exemples du texte anglais (*N. d. Tr.*).

1. Gratiolet, *De la Physionomie*, p. 115. Benedick, dans *Much Ado About nothing*, A. IV, sc. I, note ainsi « ha ! ha ! hé » ! les interjections du rire.

L'intensité et le volume du son, la hauteur et le timbre, la rapidité des expirations successives, la longueur de leur série, la manière dont elle commence et dont elle finit, tous ces détails peuvent présenter des variations qui contribuent à rendre le rire d'une personne ou d'une race différent de celui d'une autre.

Nous pouvons passer maintenant à quelques autres circonstances qui accompagnent les mouvements musculaires du rire. Il importe qu'elles soient étudiées avec soin, si nous voulons apprécier exactement la valeur de l'explosion joyeuse dans l'économie de la vie humaine.

Puisque les mouvements du rire sont des interruptions violentes et soudaines du cours égal et rythmique du processus respiratoire, nous pouvons nous attendre à trouver qu'ils ont des effets organiques importants non seulement sur la respiration, mais aussi sur la circulation du sang. Ici, à ce qu'il semble, nous sommes en présence d'un effet double. Tout d'abord, nous dit-on, cette série d'expirations spasmodiques, durant laquelle, ainsi que nous l'avons vu, la glotte est partiellement fermée, augmente la pression dans le thorax, et par suite s'oppose à ce que le sang passe des veines dans le cœur. Cet effet se trahit par la congestion de la tête et du cou, qui se manifeste après un rire violent et prolongé. En second lieu les inspirations exceptionnellement profondes tendent à gonfler d'air les poumons et à attirer le sang des veines dans le cœur. La manière dont ces deux actions, inspiration profonde et expiration prolongée, alternent durant un accès de rire, paraît bien assurer un avantage considérable au double point de vue d'une accélération considérable dans la circulation du sang et de son oxygénation plus complète. Le mouvement plus vif du sang après le rire a été récemment observé dans quelques recherches expérimentales sur les effets que des excitations émotionnelles de divers genres exercent sur le pouls[1].

1. Voyez un article sur « les Processus organiques et les faits de Conscience », par J. R. Angell et H. B. Thompson, dans la *Psychological Review*, vol. VI, p. 55. D'après ces recherches, un rire cordial, provoquant des changements soudains et violents dans la courbe respiratoire, est accompagné par la vaso-dilatation la plus nette et la plus marquée, ainsi que l'attestent les courbes du sphygmomètre, quoique, dans un cas isolé, l'effet opposé de constriction ait été produit.

Il est assez probable que cette accélération de la circulation produit sur l'organisme des effets plus éloignés. Lorsqu'on a bien ri, cela, dit-on, dégage le cerveau, ce qui semblerait indiquer que le rire hâte le mouvement du sang dans les vaisseaux fins et facilement engorgés qui sillonnent tout l'appareil cérébral.

Et ici nous nous trouvons en face de cette question : Qu'y a-t-il de vrai dans cette opinion courante que le rire a des effets physiologiques bienfaisants ? On pourrait écrire un chapitre curieux sur les opinions émises en même temps par le bon vivant au cœur léger et par le grave et philosophique observateur sur les bienfaits hygiéniques de cette forme d'exercice physique. Toutefois on ne peut donner ici que de simples indications sur ce côté du sujet.

Pour commencer par les ignorants qui ne savent rien du diaphragme ni des veines congestionnées qui ont besoin d'être soulagées, ils se sont ingénieusement convaincus que le rire imprime au courant de la vie un mouvement vigoureux. Des proverbes tels que celui-ci : « Ris et tu engraisseras », attestent cette conviction répandue. Les auteurs qui ont fourni de la pâture aux amis du rire ont naturellement fait sonner bien haut cette influence salutaire. Les écrivains du moyen âge qui versifiaient de joyeux récits, « Fabliaux » ou « Contes à rires en vers », croyaient fermement à la « vertu saine [1] » d'un éclat de rire.

Cette opinion populaire a été appuyée par la grave autorité des savants. Les exercices vocaux, parmi lesquels figure évidemment le rire, ont été recommandés par d'habiles gens, dès le temps d'Aristote, comme un moyen de fortifier les poumons et de contribuer à la santé de l'organisme entier. Le rire a même été spécialement recommandé par beaucoup d'entre eux comme mesure hygiénique. Le savant Burton (1577) cite une foule de médecins qui approuvent l'ancienne coutume d'animer les fêtes par la gaîté et les facéties [2]. Le lecteur peut trouver des renseignements sur les effets salutaires du rire dans les plus récents

1. Ces mots, comme les précédents qui sont entre guillemets, sont en français dans le texte. (*N. de Tr.*).

2. *Anatomy of Melancholy*, Part 2, sect 2, « Mirth and merry company ».

manuels de physiologie. De deux façons, d'abord en rendant plus énergique l'action des grands muscles qui exécutent le travail de la respiration, puis, et mieux encore, par les effets bienfaisants de cette action ainsi renforcée sur les fonctions des poumons et de l'appareil respiratoire, le rire trouve une place légitime parmi les « exercices physiques [1] ».

Les effets salutaires du rire n'ont pas été négligés par les pédagogues. Mulcaster (né vers 1530) donne une place importante au rire parmi ses exercices hygiéniques. Les raisons physiologiques qu'il allègue sont quelquefois assez plaisantes, car l'auteur s'appuie sur l'autorité de Galien et sur la théorie des « esprits ». Il pense que le rire fait du bien à ceux qui ont les mains et la poitrine froides et qui sont tourmentés par la mélancolie, attendu « qu'il fait circuler beaucoup d'air dans la poitrine, et qu'il répand des esprits plus chauds ». On pourra y ajouter avec avantage le chatouillement sous les aisselles, « vu que ces parties du corps contiennent une foison de petites veines et de petites artères qui, étant chatouillées, s'échauffent ainsi elles-mêmes, et par suite envoient de la chaleur dans toutes les parties du corps [2] ».

Jusqu'à quel point ces effets favorables à la santé, qui sont reconnus aussi bien par les médecins modernes que par leurs devanciers, sont dus à l'action plus énergique imprimée par le rire au travail de la respiration et à celui de la circulation du sang, c'est ce qu'il n'est pas aisé d'établir. Ce dernier processus nous rappelle la circulation des piétons et des voitures dans nos rues de Londres. En général elle s'opère assez bien d'elle-même. Cependant il est fort vrai que de temps à autre un vigoureux « Circulez ! » lancé par un policeman, paraît rendre des services très appréciables. Des bienfaits analogues peuvent s'étendre aux organes de la digestion et à d'autres encore.

Il est aussi une chose que nous ne devons pas perdre de vue : c'est que le rire peut exercer d'une autre façon une action bien-

1. Le rire est un « bon exercice » selon la déclaration du Dr Leonard Hill dans son ouvrage utile, *Manuel de Physiologie humaine* (1899), p. 236. Les avantages physiologiques sont plus amplement présentés par le Dr Harry Campbell dans sa publication, *Respiratory Exercices in the Treatment of Disease* (1898), p. 125.

2. « *Positions* », éd. par Quick, p. 64-65.

faisante sur notre machine surmenée. Ainsi qu'on l'a indiqué plus haut, le rire vigoureux et sonore est l'expression vocale que la nature donne à l'allégresse, à un soudain accroissement de plaisir. Or, les psychologues ont soutenu que les sentiments agréables tendent à stimuler dans son ensemble le groupe des fonctions organiques en accroissant la force nerveuse qui en entretient le fonctionnement. Le rire doit peut-être une partie de l'influence heureuse qu'il a sur notre état physique au fait qu'il amène un accroissement considérable d'activité vitale en augmentant l'excitation nerveuse [1].

Un des traits qui caractérisent l'explosion du rire peut être attribué sans crainte à cette augmentation de l'activité nerveuse sous l'effet d'une émotion agréable. Dans tous les accès naturels d'hilarité le rire est accompagné d'un déploiement considérable d'activité diffuse dans les muscles qui dépendent de la volonté. On ne le voit nulle part plus clairement que dans le rire franc et naturel des enfants et des sauvages. La joie soudaine qui fait éclater le rire détermine en même temps des mouvements du bras, de la jambe et du tronc, si bien que les bras s'agitent comme des ailes, ou se rencontrent en un battement de mains joyeux, et que le corps entier bondit. Chez les personnes plus mûres les choses ne peuvent aller si loin, bien qu'il y ait là aussi des exemples du rire aux larges secousses, ainsi en particulier chez le Teufelsdröckh de Carlyle, dont le rire énorme « n'était pas seulement un rire de la face et du diaphragme, mais de l'homme tout entier, de pied en cap » ; et peut-être n'est-ce pas sans peine qu'un homme, quel qu'il soit, surpris et touché au vif par une bonne plaisanterie, réussit à tenir ses bras pendants et son corps vertical.

Nous pouvons ajouter que cet accroissement dans l'énergie des actes respiratoires, qui est dû aux mouvements des membres,

1. Angell et Thompson, dans l'article cité plus haut, supposent que la dilatation générale des vaisseaux capillaires pendant le rire est un effet des modifications soudaines de la respiration. Cette conclusion semble raisonnable. Cependant puisque, selon ces écrivains, le sourire, aussi bien que le rire modéré, produit des modifications légères du même genre, il est possible que nous voyions entrer en jeu ici, sous une forme déguisée, la loi générale établie par les mêmes écrivains, savoir que les impressions agréables sont accompagnées par une dilatation des vaisseaux sanguins périphériques.

donne au rire son droit incontestable d'être appelé un exercice musculaire. Comme tel il est énergique, d'une action étendue, et va presque jusqu'à la violence. Son influence salutaire, comme celle de la lame du chirurgien, dépendra donc par conséquent de la rapidité avec laquelle il opère.

Ici nous arrivons au revers de la médaille. Si le rire fait du bien par son irruption accidentelle dans un domaine où règnerait autrement une monotonie somnolente, ses avantages sont rigoureusement délimités. Il ne détermine que trop facilement un afflux de sang excessif, qui inonde et détruit, quand il devrait simplement nettoyer. En d'autres termes, le rire bruyant et joyeux, par cela même qu'il est une irruption, un acte désordonné, ne doit pas être prolongé outre mesure.

A quel moment, dans un accès de rire prolongé, les effets fâcheux commencent-ils à se manifester, il est difficile de le dire. N'oublions pas qu'une bonne part de ce qui reste du rire moderne n'est pas du tout d'hilarité pure. Il y a en lui, dès le moment où il éclate, quelque chose d'une sensation cuisante ou d'une pénible mélancolie. Toutefois, laissons cela de côté et ne considérons que ce qui est tout d'abord une franche hilarité; nous trouverons que ce n'est pas chose si simple que de déterminer le moment où la prolongation de cet exercice sera plutôt affaiblissante que fortifiante. L'excitation du rire, comme celle du vin, a peut-être besoin d'être proportionnée à la constitution de chaque individu. Parmi les humiliations de la vie nous pouvons ranger celle que nous subissons quand nous découvrons que nous sommes incapables de rire désormais des compositions spirituelles d'un caricaturiste, quand nous ressentons un épuisement douloureux, un affaissement flasque, là où d'autres continuent à faire résonner leur chœur exhilarant.

Il est naturel de regarder comme un symptôme fâcheux les larmes qui accompagnent souvent un rire bruyant. En effet, dira-t-on, les choses qui nous font du bien ne devraient pas nous faire pleurer. Réfléchissons cependant qu'on a vu des hommes pleurer uniquement de bonheur. D'ailleurs les larmes peuvent venir plus promptement chez certains rieurs que chez d'autres. Shakespeare pensait-il donc à un rire violent

quand il faisait dire à Imogène par Jachimo, que Léonatus son époux, en raillant l'abattement lugubre de l'amant français « avait les yeux inondés de larmes ? » Peut-être, après tout, au siècle de Shakespeare, alors qu'on lâchait davantage la bride au rire, les larmes venaient plus promptement.

Selon Darwin, qui a étudié avec soin les larmes du rire, leur présence pendant un accès violent d'hilarité est commune à toutes les races humaines. Il les attribue à la contraction des muscles du pourtour de l'œil, laquelle a pour objet de comprimer les vaisseaux sanguins engorgés et de protéger ainsi les yeux. Telle est la signification des larmes, soit dans la douleur, soit dans le cas d'une joie débordante. Le paroxysme d'un rire excessif se rapproche ainsi de l'extrême contraire, c'est-à-dire d'une douleur violente ; et ce fait, ainsi que le pense Darwin, peut nous aider à comprendre comment il arrive que, chez les hystériques et chez les enfants, le rire alterne souvent avec les larmes[1].

Quoi qu'il en soit des larmes, il n'est pas douteux que le rire violent et prolongé ne fasse du mal d'une autre façon. Le soupir qui suit si fréquemment le rire, et dans lequel on a vu une confirmation de cette vérité générale « que tous les plaisirs finissent par un déboire (in caudâ venenum) », ne doit pas être pris trop au sérieux. Il est le signe du rétablissement de l'équilibre qui avait été troublé par l'hilarité. Les effets de prostration produits par un rire violent étaient bien connus de Shakespeare. C'est ainsi qu'il parle d'être « frappé au cœur » par le rire, de rire « jusqu'au point de côté ». C'est probablement à la même sensation que pensait Milton quand il parlait du « Rire qui se tient les côtes », d'un cœur « presque brisé par l'excès du rire », et enfin « de rire jusqu'à ce que mort s'ensuive[2] ». Les rapports américains parlent de tout un monde de

1. Voyez *The Expression of Emotions*, chap. VI, p. 163. Il est curieux de remarquer que Mulcaster et les physiologistes récents cités plus haut trouvent qu'il est également salutaire et de pleurer et de rire tout son soûl. Toutefois ils ne mettent pas explicitement l'un et l'autre au même rang comme exercices à pratiquer de temps en temps.

2. Milton, *Allegro*. — Les paroles de Maria dans *La douzième Nuit* : « If you desire the spleen », semblent se rapporter à quelque trouble organique dont on attribue la cause à un rire immodéré.

suites fâcheuses : fatigue, faiblesse, tristesse, vertige, essoufflement, et ainsi de suite. On peut assurer cependant que ces conséquences désagréables ne nous permettent guère d'appliquer au rire l'épithète par trop forte de « meurtrier ». Dans les circonstances normales ce ne sont que des inconvénients temporaires qui, pour l'ami de la gaîté, ne comptent guère en comparaison des solides bienfaits qu'elle apporte. Quand le rire tue, comme il fait quelquefois, c'est parce qu'il a dégénéré en un état nettement anormal, en s'alliant à une affection nerveuse ou au bouleversement produit par un violent choc moral.

Comme on l'a déjà remarqué, le rire, ainsi que le sourire qui en est le commencement, est en général l'expression d'un sentiment de plaisir. Chez les enfants encore naïfs et les sauvages adultes, il est l'expression ordinaire de tous les plaisirs intenses, quand ils amènent « un accroissement soudain de vivacité dans le « ton de plaisir » de la conscience »[1], par exemple, quand la bonne humeur et la joie débordent. A ce titre il présente une différence marquée avec l'expression des sentiments d'un caractère opposé. Ainsi, tout d'abord, il offre un contraste frappant avec les états de souffrance, de chagrin et d'abattement en général. Il confirme cette loi générale établie par les psychologues, savoir qu'un état de plaisir se manifeste par des mouvements vigoureux et expansifs, tandis qu'un état de peine amène un abaissement de l'énergie musculaire et une sorte de resserrement de l'individu sur lui-même. D'une façon plus spéciale, il forme une antithèse, dans quelques-uns de ses traits du moins, avec l'expression d'une souffrance violente. Darwin remarque que, dans la production des cris de douleur ou de détresse, les expirations sont prolongées et continues, et les expirations courtes et interrompues, tandis que, dans la production du rire nous trouvons, comme on l'a vu, les expirations courtes et entrecoupées, et les inspirations prolongées. Nous avons ici simplement un cas particulier de cette généralisation plus étendue, que « dans leur ensemble les mouvements expressifs chez un homme qui se trouve en veine de gaîté, sont

1. C'est Mr Bergson qui traduit ainsi cette phrase dans l'analyse qu'il a donnée du livre de M. J. Sully. *Revue Philosophique*, octobre 1903. Je ne pouvais mieux faire que de lui emprunter sa traduction. (*N. d. Tr.*)

exactement contraires à ceux d'un homme qu'un chagrin fait souffrir[1]. »

On voit sans peine combien un tel arrangement nous aide à comprendre les sentiments les uns des autres. Parmi les nombreuses méprises que nous avons l'habitude de commettre en cherchant à lire dans l'esprit de nos enfants, celle qui consiste à confondre leur joie et leur douleur ne peut, et c'est heureux, se produire fréquemment. C'est seulement dans les cas exceptionnels et anormaux, où les extrêmes d'une gaîté bruyante et d'une vive douleur semblent se rapprocher, que le langage de l'une peut être pris pour celui de l'autre.

Une question curieuse, que l'esprit ingénieux de quelques psychologues récents nous oblige à considérer, est de savoir si le plaisir, dont on suppose en général que le rire est le résultat ou l'effet, est réellement avec lui dans ce rapport. Selon la théorie à laquelle je fais allusion ici, et dont le professeur W. James est le défenseur le mieux connu dans notre langue, la rougeur ne peut être attribuée à un sentiment antérieur de modestie ou de honte : sans la rougeur il n'y aurait aucun sentiment de modestie ; en réalité c'est la rougeur même, c'est-à-dire la sensation de chaleur qu'elle amène, qui constitue le sentiment. Cette théorie a beaucoup contribué à populariser la psychologie dans ces derniers temps. Elle est, ainsi que je m'en suis aperçu, un morceau délicat pour beaucoup de gens qui n'en trouvent guère de tels dans la psychologie qu'ils étudient en vue des examens. Celui-ci paraît être tout particulièrement du goût des jeunes femmes. L'idée a certainement en sa faveur le charme d'une brillante imagination.

Mais la science, hélas ! est quelquefois obligée de batailler contre la vivacité de l'imagination ; et c'est ici le cas. Quand vous essayez de faire sortir toutes les émotions des modifications organiques, vous vous trouvez dans l'embarras fâcheux de ne pouvoir dire comment ces modifications organiques sont elles-mêmes déterminées. Il faut bien que vous ayez quelque chose du tressaillement émotif et du tressaillement nerveux qu'il amène, avant que vous puissiez faire intervenir l'action

1. *Op. cit.*, p. 207 et 213.

en quelque sorte machinale des muscles des artérioles de la face, qui amène la rougeur.

Non seulement on peut montrer ainsi qu'il faut nécessairement admettre la présence d'un élément de sentiment au début même d'un phénomène émotionnel, mais il est possible, du moins dans certains cas, de la constater nettement. Ceci s'applique plus particulièrement à des sentiments tels que l'admiration provoquée par un beau paysage ou par un beau morceau de musique. Dans ces deux cas n'est-il pas évident pour tous que l'émotion de plaisir est causée et entretenue par de nombreux courants de sensations agréables, courants qui pénètrent en nous par les yeux ou les oreilles, ainsi que par les perceptions agréables qu'ils provoquent directement. Dire que toute l'exaltation joyeuse qui a lieu dans ces circonstances naît des sensations secondaires excitées à l'intérieur de l'organisme, de celles qui accompagnent les modifications des muscles et des glandes, l'accélération du pouls, le tressaillement physique et ainsi de suite, c'est assurément infliger une indignité imméritée aux sens « les plus élevés », c'est faire ressortir dans toute son évidence le plaisant paradoxe que récèle cette théorie [1].

Pour le rire le cas est un peu moins clair. Il présente en effet un trait caractéristique qui paraît favoriser cette idée qu'ici la vibration est tout : c'est qu'il est aisément provoqué d'une manière mécanique ou quasi-mécanique. Le rire est, de tous les mouvements expressifs, celui où la force de l'imitation se fait le mieux sentir. Le rire des enfants et celui qu'excite le jeu populaire appelé le « chœur des rieurs », en montrent clairement le caractère contagieux [2]. De plus, comme nous le savons, un accès de rire peut être déterminé, en partie du moins, par des actes qui probablement rétablissent quelques-uns des éléments physiologiques dont la série constitue le rire même. Ainsi mon fils me dit qu'il lui est arrivé d'être saisi d'une irrésistible envie de rire pendant qu'il montait un cheval non sellé, et une autre fois en prenant part à une course à pied ; ma fille éprouva la même envie lorsqu'elle fit l'ascension de sa première mon-

1. C'est ce que le prof. James semble admettre dans son petit ouvrage. *Psycholog.*, p. 384.

2. Sur la contagion du rire voyez Raulin. *Le Rire*. p. 98 et suiv.

tagne. Il est probable que les mouvements exécutés et la modification des fonctions respiratoires sont en de tels cas les causes principales de cette envie irrésistible.

Toutefois, c'est autre chose d'admettre le fait incontestable que le rire peut être excité de cette façon en apparence toute mécanique, autre chose d'attribuer à la réaction ainsi produite la même valeur qu'à une véritable et complète explosion de joie. Je crois qu'une personne qui observe ce qui se passe en elle peut constater qu'un rire purement imitatif n'amène pas cet état d'âme délicieux où nous entrons quand le mouvement est déterminé au début par quelque impression agréable.

Il faut ajouter d'ailleurs que, dans les cas dont il s'agit, l'imitation n'est pas purement mécanique. Quand nous rions parce que d'autres rient, n'acceptons-nous pas leur rire comme un défi joyeux qui éveille chez nous une disposition à la gaîté ? Et ne sommes-nous pas, du moins la plupart du temps, affectés, quand d'autres rient aux éclats devant nous, comme par un spectacle et des sons comiques qui stimulent directement les muscles expressifs de la gaîté ? Le rire de mon fils, dans les circonstances que je viens de rappeler, semblait s'adresser au mouvement des oreilles de son cheval et à ceux du jeune garçon qui courait devant lui. Les mouvements du rire, chez quelques adultes, sont tombés si complètement sous la dépendance initiale des processus mentaux, que même quand ces mouvements sont déterminés par des forces organiques, on éprouve le besoin de trouver quelque cause apparente de gaîté.

Si nous arrivons maintenant au cas ordinaire de la réaction émotive, nous observons tout d'abord le caractère soudain, explosif de l'accès. Si la décharge motrice suit la première vibration du sentiment joyeux qui passe communément pour l'exciter, elle paraît le faire avec une telle rapidité électrique qu'il est impossible de distinguer nettement cette vibration initiale comme antérieure à la décharge même. Ce fait ne doit pas cependant nous détourner de notre enquête. Quand, par exemple, nous rions de quelque grotesque absurdité de langage ou de manières, ne voyons-nous pas que la perception qui détermine le rire est une perception émotionnelle qui non seulement est dirigée sur une chose ayant un intérêt et une

valeur émotionnels, c'est-à-dire sur les traits absurdes perçus comme tels, mais qui, de plus, est dès le début tout imprégnée de joie et de gaîté ? Dire que la perception que j'ai d'une grosse femme accrochée au bras d'un petit homme est une affaire purement intellectuelle, comme la perception de deux lignes inégales dans une figure géométrique, c'est, j'en ai peur, avouer soit une expérience singulièrement pauvre en matière de rire, soit une aptitude bien faible à l'analyse psychologique.

Mais peut-être la réfutation la plus nette de cet ingénieux paradoxe, quand on le transporte dans le domaine du rire, nous est fournie par l'état déjà mentionné, celui où la fatigue ne nous permet pas de prendre part à un rire général. Quand nous sommes ainsi épuisés et réduits à l'impuissance, il se peut que nous restions tout à fait capables de saisir les traits plaisants d'une bonne histoire, et de sentir toute la force de l'appel retentissant du rire d'autrui. Mais ce qu'un pareil état a de lamentable, c'est justement que le sens joyeux de la gaîté qui est dans l'air a perdu chez nous son vigoureux allié, et se trouve ainsi réduit à une complète inertie. L'appel du comique reste exactement le même, nous le sentons fort bien ; mais le sentiment ne peut avoir son expansion normale.

Ceci nous amène à reconnaître et à considérer la part très intéressante de vérité cachée dans ce qui semble au premier abord un paradoxe vide. Bien que la « répercussion physique », c'est-à-dire ces rapides courants de retour d'une surexcitation ou d'une dépression d'activité nerveuse dans les régions excentriques de l'organisme, ne soit pas tout dans l'émotion, elle en est une partie, et une partie importante. Le fait d'éprouver pleinement les plaisirs du comique, comme d'ailleurs les émotions d'une autre nature, implique que les passages sont libres ; que le tourbillon nerveux qui part des centres au moment où nous accueillons joyeusement l'arrivée du risible, peut trouver son écoulement habituel par les canaux familiers. Et ce n'est pas tout ; mais, comme on l'a indiqué plus haut, cette large extension de l'aire de commotion nerveuse à travers l'organisme donne un surcroît de vie et un caractère plus distinct à la jouissance du risible.

J'ai supposé ici un exemple de rire parfaitement simple dans

lequel un accroissement soudain du plaisir, qui l'élève jusqu'à la joie, détermine la réaction. Cependant, même dans ce cas, il y a quelque complication, quelque réciprocité d'action entre l'épanchement extérieur de la joie mentale et l'épanchement intérieur de l'ébranlement organique. Dans un rire franc et prolongé, le facteur organique réagit certainement sur le processus psycho-physique qui produit la gaîté mentale, ce qui signifie qu'il précède le dernier stage de ce processus. Dans tous les cas où ce facteur psychologique central est complexe et demande quelque temps pour son achèvement, les actions réciproques entre lui et le facteur organique prennent une importance essentielle. Comme on l'a fait entendre dans le chapitre précédent, les intuitions réflectives qui, selon certains théoriciens, sont la cause du rire et qui, par conséquent, le précèdent, sont souvent des réflexions après coup. Cela signifie que, quand l'appareil du rire est monté et prêt à se décharger, la première perception joyeuse d'un objet plaisant, quelque vague qu'elle soit en ce qui regarde les traits et rapports particuliers où réside le comique, suffit pour amener la réaction qui, instantanément, renforce l'humeur joyeuse. Et la gaîté peut se soutenir quelque temps, surtout à l'état d'accès de rire ; bien que l'esprit lance durant tout ce temps à travers les spasmes sur l'objet risible des regards qui rendent de plus en plus clairs pour lui les traits comiques, et par suite accroissent l'énergie du stimulant mental.

Nous avons vu que le rire est probablement, dans de certaines limites, un exercice salutaire qui amène un accroissement considérable d'activité agréable et augmente le sentiment du bien-être physique. S'il en est ainsi, nous comprendrons sans peine combien le rire est essentiel pour porter à leur maximum la bonne humeur et la gaité. Ses mouvements explosifs semblent en effet appartenir à l'état d'exhilaration, d'expansion consciente, et lui donner une grande partie de sa piquante saveur ; d'où le risque de perdre haleine quand on s'y livre de trop bon cœur, ou celui d'étouffer l'envie de rire dès sa naissance quand on est exposé aux regards scandalisés de l'agélaste. Les mouvements profonds et puissants de la poitrine amènent un sentiment d'énergie accrue, de rapidité et de plénitude du courant

vital. La somme considérable de sensations qu'ils fournissent, soit dans les sons excitants qui réagissent sur l'oreille même du rieur, soit par les puissants effets exhilarants produits sur les viscères, constitue en elle-même une vaste extension du sentiment de notre existence. Cette montée soudaine du flot dans notre vie organique est tout au moins une part de ce sentiment de « triomphe soudain » que détermine en nous, dit-on, la vue du comique.

Que cette excitation organique soit un facteur puissant, nous en voyons, il me semble, plus d'une preuve. Citons un fait seulement : il se peut que nous ayons, quand nous commençons à rire, quelque amertume dans le cœur, quelque malignité, mais que, en finissant, nous ayons la conscience plus libre, plus sereine, comme si le rire avait été une sorte de purification, et comme s'il avait, à l'exemple d'une autre κάθαρσις bien différente, substitué un état mental heureux et tranquille à un état de trouble et de souffrance. On verra tout à l'heure que, parmi les causes du rire, l'interruption momentanée d'un effort (que la tension ait été musculaire, intellectuelle ou morale), est sinon nécessaire, du moins une des plus communes. Le sentiment délicieux de soulagement que nous apporte cette détente de notre attitude, peut être dû, sans doute, à la conscience de la transition, à la cessation de la pression dont nous venons d'être délivrés. Mais en même temps il n'est pas improbable que, par lui-même, le processus physiologique du rire, en assurant un soulagement et un délassement organiques, contribue pour une large part à modifier l'ensemble de notre état mental.

Une remarque semblable s'applique à l'élément désagréable qui, souvent du moins, fait que notre rire n'est pas un plaisir sans mélange. Shelley a dit :

> Notre rire le plus sincère
> Est de quelque peine chargé.

Ce poète n'était pas, on s'en doute, particulièrement compétent pour juger de la qualité du rire ; et cependant son distique contient une part de vérité. Sans doute ce mélange d'éléments opposés est dû en grande partie à la perception initiale elle-même ; car, ainsi que nous le verrons, le spectacle risible nous

montre d'ordinaire à l'arrière-plan quelque chose de regrettable. Mais il paraît raisonnable de dire que l'élément de tristesse contenu dans notre hilarité a son support organique dans les tons de sentiment désagréables qui accompagnent les effets de tout rire violent et prolongé[1].

Nous n'avons point de données qui nous permettent de déterminer quelles peuvent être les proportions précises entre la joie initiale ou « cérébrale » et la joie réfléchie par l'organisme ; il semble assez plausible de soutenir que la première, lorsqu'elle n'est pas renforcée par la seconde, n'est qu'un sentiment faible et pâle. Cette opinion peut trouver un appui dans le fait que la réponse du corps n'est jamais complètement réduite au silence. Même lorsqu'une personne se retient de rire, à l'église par exemple, elle n'en sent pas moins dans la gorge un spasme rapide. Mais il y a des faits qui sont très significatifs en sens inverse. Jamais nous ne supprimons la résonnance organique sans avoir recours à d'autres influences nettement contraires. Quand, par un effort énergique, nous retenons notre rire, cet effort même, amenant une attitude artificielle et pénible, fait beaucoup pour gâter toute l'expérience. Le conflit entre l'envie de rire et la volonté qui la réprime est nettement désagréable et peut facilement aller jusqu'à une souffrance aiguë. Quand la répercussion organique fait défaut par suite d'une extrême fatigue, cette fatigue, à la fois par elle-même et par la résistance qu'elle oppose à l'appel de la joie, devient un facteur considérable dans l'ensemble de l'expérience. Nous devons par conséquent attendre, pour connaître avec précision la part qui revient à chacun des deux facteurs, que quelque expérimentateur ingénieux réussisse à exciter l'humeur joyeuse et à supprimer en même temps la répercussion physique, sans introduire un nouvel état de conscience organique ; ou qu'il imagine au contraire une méthode pour nous assurer, en stimulant à l'aide de l'électricité,

1. Un ingénieux écrivain français, L. Dugas, dont l'ouvrage, *Psychologie du rire* (Paris, F. Alcan) a paru pendant que mon livre était sous presse, a montré que même un rire désordonné, incoercible, « le fou rire », en dépit de ses éléments de souffrance, reste dans une large mesure agréable à éprouver (v. p. 25, 26).

par exemple, nos muscles respiratoires pendant une période de sérieux complet, la réverbération physique du rire dans toute sa force. Or on peut prédire avec quelque confiance que nous attendrons longtemps.

Ici encore, comme dans le cas du sourire, nous avons à noter des déviations variées de la forme typique de l'expression. Quand le rire ne naît plus de la joie pure, mais qu'il est empreint d'une amertume sardonique ou d'un air de défi méprisant, l'expérience dans son ensemble est naturellement compliquée par un élément nouveau de conscience. Le changement dans l'expérience est-il dû uniquement à la différence de l'attitude mentale initiale, on peut en douter. Il est assez probable que les processus physiologiques, c'est-à-dire les mouvements respiratoires, la vocalisation et les effets organiques plus généraux, seront altérés en de tels cas. Un rire amer paraît à la fois avoir un autre goût et un autre son qu'un rire parfaitement joyeux.

Dans ces formes qui s'écartent du rire typique de la franche gaîté, nous voyons commencer l'intrusion d'un nouveau facteur, la volonté. L'intention d'être entendu se fait bien autrement sentir, par exemple, dans le rire ironique d'un des partis de la Chambre des Communes, que dans le rire ingénu d'un enfant.

Cette intrusion de la volonté a pour effet, tout à la fois de restreindre le processus naturel du rire en le réduisant à une forme dégénérée et rudimentaire, et de faire naître différentes contrefaçons affectées de l'explosion spontanée. Cette double action confirme l'idée que les conventions de la société polie ne visent pas simplement à supprimer le genre « vulgaire » d'explosion, mais aussi à évoquer les signes de l'amusement quand on fait effort pour nous amuser. Le ricanement, le rire étouffé, le rire sous cape, etc., ne paraissent pas être simplement un rire affaibli et à demi supprimé, mais ils se substituent au rire naturel et sont tout prêts à se produire quand l'occasion les appelle[1]. Ceux qui s'en tiennent à ce rire dégénéré

1. Le vocabulaire de la langue française est particulièrement riche sur cet article : elle possède des expressions comme « rire du bout des dents » et « du bout des lèvres » (comparez l'expression d'Homère ἐγέλασσεν γείλεσιν) « rire dans sa barbe », et d'autres comme « rire jaune ».

excitent naturellement le mépris du grand et vrai rieur. Carlyle, qui avait parfois lui-même le rire copieux, n'a pas, quand il parle du rire largement épanoui de Teufelsdröckh, assez de termes méprisants pour ces petits esprits qui méconnaissent et défigurent ainsi la joie, cette grande chose. « Ces gens là, » selon lui « ne font que renifler, ricaner du fond de la gorge; ils émettent tout au plus une cachinnation sifflante et sourde comme s'ils riaient à travers un paquet de laine[1] ». Un inventaire exact et scientifique de ces étranges perversions du rire, fût-il beaucoup moins pittoresque que la description de Carlyle, aurait une valeur considérable. L'ami du rire peut du moins se consoler de l'injure que lui infligent les imitations de ce genre, en réfléchissant qu'elles sont vides de joie et qu'elles ignorent même ces sensations vivifiantes qui naissent du bon rire naturel. Bien plus; comme elles sont forcées, il est à présumer qu'un sentiment pénible de fatigue les accompagne.

Il est triste de penser que ces variétés bâtardes du rire se montrent souvent de bonne heure dans la vie de l'individu. Preyer nous dit qu'il pouvait distinguer chez son enfant, alors dans sa troisième année, le rire naturel d'hilarité, du rire d'imitation qui probablement avait quelque chose de plus forcé. Peut-être existent-elles déjà dans cette foule prodigieuse de sons hétéroclites pour lesquels l'enfance est fameuse, et peuvent-elles être choisies et adoptées d'une manière permanente par un certain nombre d'enfants « éminemment convenables », de préférence aux sons plus pleins et plus nourris.

1. *Sartor resartus*. L. I. ch. IV.

CHAPITRE III

OCCASIONS ET CAUSES DU RIRE

Il nous a semblé bon d'examiner le processus même du rire avant de soulever la question si souvent discutée de ses causes. En considérant maintenant ce côté de notre sujet, nous allons, comme nous nous proposions de le faire, prendre une idée générale des occasions et des modes de production de l'explosion joyeuse ; puis nous aborderons, à l'aide de cette enquête plus large, le problème plus restreint de la nature et des modes d'action du risible.

On admet en général que le rire, dans les cas ordinaires, est provoqué par quelque excitant, disons avec plus de précision, par quelque présentation sensible ou par son idée représentative, ainsi par une sensation « drôle », une figure humaine bizarre, une imagination étrange. Cependant nous ne devons pas admettre que cette présentation initiale se rencontre dans tous les cas. Comme le faisait supposer ce qui a été dit plus haut sur le rire dû à une disposition joyeuse, et comme nous le verrons plus clairement à présent, il y a des cas où le rire prend l'apparence d'un groupe spontané ou automatique de mouvements.

1. — Il est peut-être bon, cependant, de commencer notre recherche en nous occupant de ces variétés du rire où l'action d'un stimulus sensible est manifeste. Et il conviendra de choisir une forme de rire nettement provoquée, dans laquelle les processus intellectuels ne jouent qu'un rôle secondaire. L'effet du chatouillement satisfait clairement à ces conditions, et, comme il est un des moyens les plus simples d'exciter le rire, il semble ici appeler tout d'abord notre attention. Comme c'est, de plus, la manière d'exciter le rire dont nous avons acquis

par voie expérimentale une connaissance assez précise, je me propose de m'y arrêter assez longuement.

Le phénomène du chatouillement se peut très exactement définir dans son intégralité comme un réflexe sensitif, c'est-à-dire comme une réaction motrice à un processus de stimulation sensible qui produit une variété bien marquée de sensation. Parler de la titillation comme si elle consentait simplement dans la production d'une sensation d'un certain genre, c'est tenir un langage fort peu scientifique. Ce mot implique l'excitation de certains mouvements, et là où ils ne se produisent pas, nous devons conclure, soit que la partie sensorielle du processus est imparfaite, soit que l'impulsion motrice est arrêtée par quelque obstacle.

Le fait stimulant est ici, nous le savons tous, une légère action tactile. L'agent employé d'ordinaire est le doigt ou un corps encore plus délicat, tel qu'une plume. Le contact est léger, ou du moins ne va pas d'ordinaire jusqu'à une forte pression. Il est généralement intermittent, le doigt ou les doigts opérant une série de frôlements courts et discontinus. Des déplacements du doigt d'un point à l'autre accompagnent communément cette série de contacts. Dans quelques cas cependant un seul attouchement léger, ou même un attouchement prolongé, avec mouvement d'un point à l'autre, peuvent suffire pour amener l'effet en question.

La nature précise des sensations n'est pas encore parfaitement comprise. Il apparaît assez clairement que les « minimums d'excitation » employés ici ne donnent pas naissance à des sensations purement tactiles de faible intensité. Ceci semble établi par le fait, mis en évidence par le Dr Louis Robinson, que les parties de la peau douées de la sensibilité tactile la plus fine, c'est-à-dire les extrémités des doigts et celle de la langue, « sont à peine sensibles à la titillation »[1].

Wundt a fait voir que les sensations, dans ce cas comme

1. Article sur « la Sensibilité ou Chatouillement », dans le *Dictionary of Psychological medicine*. L'auteur ajoute que cette sensibilité ne coïncide pas localement avec la sensibilité à la douleur. D'autre part le Dr Charles Richet remarque que les régions les plus sensibles au chatouillement sont aussi les plus riches en nerfs tactiles. Article « Chatouillement », *Dictionnaire de Physiologie* (Paris, F. Alcan).

dans quelques autres sensations de la peau, ont tendance à se propager, d'autres régions, même éloignées, de la surface, étant gagnées à leur tour par le mécanisme de la sensation réflexe[1]. Ceci ferait penser que les sensations de chatouillement sont plus rapprochées des sensations organiques que des sensations purement tactiles. On suppose que ces excitations légères amènent dans la peau certains changements organiques, et plus particulièrement des modifications de la circulation du sang dans les petits vaisseaux[2].

C'est un fait bien connu que toutes les parties de la peau ne sont pas également sensibles au chatouillement. Certaines régions, par exemple la plante du pied et l'aisselle, sont particulièrement chatouilleuses. Dans les réponses au questionnaire publié par le Dr Stanley Hall, nous trouvons les régions rangées dans l'ordre suivant, en allant de celles qui ont été mentionnées le plus souvent à celles qui l'ont été moins : la plante du pied, l'aisselle, le cou et le dessous du menton, les côtes, et ainsi de suite.

L'enquête a constaté le fait qu'il y a sur ce point, d'une personne à l'autre, des différences considérables, les unes déclarant qu'elles sont chatouilleuses dans toutes ces régions, d'autres dans une région seulement. Il est clair que la méthode adoptée dans cette enquête ne fournit aucune mesure précise de sensibilité comparée[3].

Le Dr Louis Robinson a essayé de mesurer comparativement cette sensibilité d'une manière plus scientifique, en faisant un grand nombre d'expériences sur des enfants de deux à quatre ans, dans l'intention bien déterminée d'apprécier le degré de sensibilité au moyen du rire. D'après les résultats qu'il a obtenus, l'ordre de sensibilité décroissante est le suivant : 1° la

1. Voyez Wundt, *Physiologie Psycholog.* (4e édit.), vol. I, p. 434-5. Selon cette autorité la propagation de la stimulation peut s'opérer, soit directement d'une fibre sensitive à une autre, soit indirectement par l'intermédiaire de contractions et de sensations musculaires.

2. Voyez Külpe, *Outlines of Psychology*, p. 148.

3. Voyez l'article sur « la Psychologie du chatouillement, du Rire et du Comique », par G. S. Hall et A. Allin, dans *American Journal of Psychology*, vol. IX, p. 1 et suiv. Les relevés ne disent pas bien clairement si, en parlant de la sensibilité au chatouillement, on s'occupe des cas qui ne provoquent pas le rire aussi bien que ceux qui le provoquent.

partie antérieure du cou ; 2° les côtes ; 3° les aisselles ; 4° le pli du coude ; 5° la jonction des côtes et des muscles abdominaux ; 6° les flancs ; 7° l'articulation de la hanche, la partie antérieure et supérieure de la cuisse[1].

Il suffit de jeter un regard sur ce relevé pour voir que la détermination de l'échelle de sensibilité au chatouillement sur les divers points de la surface n'est pas encore complète. Le Dr Robinson, soit dit en passant, ne mentionne ni la plante du pied, partie extrêmement chatouilleuse, si l'on en croit l'opinion populaire, ni la paume des mains, qui, comme nous le verrons, est incontestablement une région chatouilleuse[2]. Il est bien à désirer que des recherches expérimentales plus précises soient faites sur ces variations locales de la sensibilité, et que, après avoir constaté avec certitude les régions où cette sensibilité est plus développée, on examine si elles se distinguent par quelques particularités déterminées de structure.

Il est probable que les sensations comprises sous ce nom de chatouillement ne sont pas toutes de même qualité. On peut, à ce qu'il semble, dire sans crainte que la sensation est complexe, en ce sens qu'elle est composée de deux facteurs, l'un organique et l'autre tactile. Mais nous pouvons voir qu'elle a souvent une plus grande complexité. Un exemple frappant est l'addition d'un effet particulièrement irritant quand l'orifice de l'oreille ou de la narine est chatouillé, effet dû à l'action du stimulus sur les poils qui sont là particulièrement abondants[3]. Il y a aussi des régions dénuées de poils qui semblent posséder une modification spéciale de la sensibilité au chatouillement. Chez moi, en tout cas, des attouchements légers sur la plante du pied ont toujours, d'aussi loin qu'il m'en souvienne, excité

1. En citant le Dr Robinson je me reporte en partie à l'article de son *Dictionnaire* déjà cité, en partie à des notes pour des leçons faites devant la British association et la West Kent Medical Society, notes qu'il a eu la bonté de me communiquer. J'ai fait grand usage de ses idées intéressantes et souvent brillantes, en traitant ce sujet du chatouillement.

2. Ces deux parties sont considérées par le Dr Richet comme étant des plus sensibles (*loc. cit.*).

3. Dans quelle mesure les résultats sont-ils compliqués par l'action des muscles qui servent à dresser sur le corps les poils isolés, et qui, selon Lister, se contractent dans le voisinage d'une région chatouillée, c'est ce que je ne saurais dire.

des sensations qui paraissent avoir un caractère tout particulier. Une autre complication se rencontre probablement lorsque le chatouillement devient plus rude et que les doigts en viennent presque à creuser les parties molles des aisselles ; alors en effet il est assez certain que les extrémités nerveuses plus éloignées de la surface sont elles-mêmes stimulées.

Enfin il importe d'ajouter qu'une prolongation du chatouillement paraît introduire des changements dans l'intensité et peut-être aussi dans la qualité de la sensation. De là on serait en droit de conclure que les sensations comprises sous le nom de chatouillement, bien qu'elles aient certains caractères communs, peuvent varier considérablement.

Puisque ces sensations nous intéressent ici comme provoquant le rire, il convient que nous examinions attentivement leurs *tons de sentiment*. Comme sensations largement organiques, on peut s'attendre à ce qu'elles possèderont un caractère agréable ou désagréable fortement marqué, et c'est ce que nous trouvons en effet. Pour ma part, du moins, je ne puis me figurer qu'en éprouvant les sensations propres au chatouillement je reste dans un état parfait d'indifférence.

Cependant si nous nous demandons quel est au juste le ton de sentiment de l'une de ces sensations, aucune réponse simple ne s'offre à nous. Quelques psychologues les considèrent comme ayant en général un caractère désagréable [1]. D'autre part les enfants aiment généralement qu'on les chatouille, demandent qu'on le fasse, et s'en font un jeu ; ce qui nous donne immédiatement à penser que nous avons affaire ici à un ton de sentiment complexe, comme nous le ferait en effet supposer notre étude sur les sensations.

Il est, je crois, plausible de supposer qu'aucune des sensations comprises dans le chatouillement n'est purement agréable ou désagréable. Il semble avoir toujours un ton de sentiment mixte, quelques-uns des éléments sensibles étant agréables, d'autres désagréables, quoique l'analyse soit peut-être impuissante à assigner aux différents éléments leurs tons respectifs.

En adoptant cette hypothèse, nous devons nous attendre à

1. Par ex. Kulpe, *op. cit.*, p.147.

trouver, vu la différence de composition des sensations dont nous nous sommes occupés, que les unes sont en somme agréables, tandis que les autres sont plutôt désagréables; et cette supposition s'accorde, je le crois, avec les résultats de l'observation. Les sensations de chatouillement produites en stimulant les orifices velus de l'oreille et de la narine sont, nous dit le Dr Robinson, « franchement déplaisantes ». Les sensations produites par le chatouillement de la plante des pieds sont généralement regardées, du moins par les enfants déjà grands et par les adultes, comme désagréables à tous les degrés d'intensité. Ceci est certainement d'accord avec les observations que j'ai faites sur moi-même. Le plus léger attouchement, par exemple celui de la main d'un masseur, est pour moi nettement intolérable, m'inspire une répugnance et un dégoût que je renonce à caractériser.

Un exemple d'une sensation de chatouillement nettement agréable nous est fourni, chose assez curieuse, par une autre surface dépourvue de poils et très analogue à la plante des pieds, je veux dire la paume de la main. Une dame qui excelle à observer les enfants et qui garde un souvenir exceptionnellement fidèle de ce qu'elle éprouvait dans ses premières années, me dit que dans son enfance elle aimait qu'on lui chatouillât ainsi les mains. Le sentiment qu'elle éprouvait était une sorte de plaisir craintif, la crainte venant d'un vague soupçon que ce divertissement n'était pas tout à fait convenable. D'autres sensations d'un caractère en somme agréable semblent être celles que produit une excitation légère de ces régions qui paraissent tout particulièrement propres à provoquer le rire, c'est-à-dire les aisselles et les côtes. C'est du moins ce que donne à supposer le fait que les très jeunes enfants aiment à être chatouillés modérément à ces endroits-là, et demandent volontiers que le jeu soit renouvelé.

Un caractère important de ces *tons de sentiment* est leur instabilité et leur variabilité. Quoique nous puissions, à un moment déterminé, constater nettement une légère prépondérance du caractère agréable ou désagréable, ce n'est que pour un moment. Une pression un peu plus forte, une durée un peu prolongée de l'excitation, ou même une variation légère dans le mode de

contact, peuvent suffire à amener et à faire prédominer le sentiment opposé.

Nous pouvons maintenant passer aux réactions motrices qui nous intéressent plus spécialement dans cet ensemble de faits. En laissant de côté les éléments moins remarquables, tels que la contraction des muscles des poils, nous trouvons qu'il y a deux groupes de mouvements faciles à distinguer : (*a*) un certain nombre de réactions protectrices ou défensives qui ont pour objet d'écarter ou d'éviter les attaques de l'agent du chatouillement ; (*b*) des mouvements qui expriment le plaisir et une joie folâtre, depuis le sourire jusqu'au rire retentissant et prolongé.

Voici par exemple des mouvements de défense : le pied et la jambe sont rétractés quand la plante est chatouillée ; quand c'est le cou, la tête, pour l'abriter, se penche sur l'épaule ; si c'est le flanc, le corps s'infléchit et se creuse pour se dérober à l'attaque ; on écarte et l'on repousse la main qui chatouille ; quand un enfant couché sur le dos est chatouillé, il se tortille et se débat en agitant les bras. Ces mouvements paraissent introduire des modifications importantes dans les sensations qu'excite le chatouillement. Le Dr Louis Robinson nous dit que la flexion du pied, quand il est chatouillé, rend plutôt agréable une sensation qui était loin de présenter ce caractère.

Maintenant nous pouvons aborder la question qui est d'une importance capitale dans notre étude actuelle : quelles sont les conditions de la réaction du rire pendant le chatouillement ? Cette réaction est, à n'en pas douter, la forme typique du rire de l'enfance.

Ainsi qu'on l'a déjà fait entendre plus ou moins clairement, nous ne pouvons pas affirmer que le rire soit, dans ce cas, un effet déterminé par des différences assignables dans les caractères des sensations produites. Le Dr Louis Robinson pense que le chatouillement qui provoque le rire est une variété spéciale où sont excités les nerfs des couches profondes. Le Dr Léonard Hill, qui a fait à mon intention sur ce point une enquête spéciale, m'écrit : « Que le chatouillement soit profond ou superficiel, il n'y a dans la réaction aucune différence. » Il dit encore : « Je suis certain que l'excitation superficielle la plus légère peut

provoquer le rire. » Et certainement il paraît être d'accord avec l'observation ordinaire. Une des formes du chatouillement les plus propres à provoquer le rire consiste en une série de contacts extrêmement doux.

Nous devons aussi prendre garde, quand nous parlons des régions où la peau est chatouilleuse, de ne limiter à aucune région déterminée la titillation qui amène le rire. Il est incontestable que certaines surfaces répondent plus promptement, surtout chez les enfants, à l'excitation du chatouillement. Peut-être la plupart des lecteurs penseront-ils ici aux aisselles ; et il est à remarquer que Darwin parle des singes anthropoïdes « comme faisant entendre un son répété, analogue à notre rire, quand ils sont chatouillés, et surtout sous les aisselles[1] ». Ce fait cependant ne prouve pas que l'aire de sensibilité soit circonscrite. Le Dr Léonard Hill m'assure, à la suite de ses investigations, que le rire, dans des conditions favorables, peut être excité par le chatouillement d'une partie quelconque du corps. Le Dr L. Robinson m'écrit qu'il est sur ce point d'accord avec le Dr Hill. Il a reconnu que si un enfant se trouve, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans un moment d'humeur chatouilleuse, il suffira, pour le faire rire, de le chatouiller sur une partie quelconque du corps, ou même de faire mine de le chatouiller. D'autre part nous ne pouvons citer aucune région dont le chatouillement provoque régulièrement le rire. Ici encore, ainsi que nous le verrons, l'influence d'actions mentales modifie le résultat.

Or ces faits donnent à supposer que les variétés mêmes du chatouillement qui produisent une sensation d'un caractère nettement désagréable peuvent exciter la réaction du rire. Le chatouillement de la plante du pied ne provoque pas le rire chez l'enfant seulement ; il tend, je crois, à produire le même effet chez un adulte qui peut-être, en même temps, exprimera par une grimace sa répugnance pour cette sensation.

Il semble donc impossible de conclure que le rire né du chatouillement soit simplement l'expression du ton de plaisir amené par un processus sensitif. Même quand nous supposerions que, dans tous les cas, le côté agréable domine dans les

1. Darwin. *Expression of the Emotions*, p. 201.

sensations, il serait encore impossible d'expliquer l'énergie de la réaction par l'intensité du plaisir sensuel éprouvé.

Ce qui montre qu'ici nous n'avons pas simplement affaire à l'effet d'une excitation agréable, c'est le fait que lorsqu'un enfant rit à la suite d'un chatouillement et paraît y trouver du plaisir, *le rire est accompagné de mouvements défensifs*. Si, par exemple, on chatouille un enfant couché sur le dos, on le verra, dit le Dr Robinson, « se tortiller en tous sens, parer et détourner, en agitant les bras, les attaques de ses compagnons de jeu... *sans cesser un instant de rire en ouvrant la bouche et en montrant toutes ses dents.* » Ceci assurément donne lieu de croire que le rire n'est pas purement le résultat d'une sensation agréable, mais plutôt celui d'un état mental complexe dans lequel les éléments agréables et désagréables de la sensation ne paraissent jouer qu'un rôle secondaire.

Il ne paraît pas non plus que la simple transition d'une sensation agréable à une désagréable, ou vice versa, puisse rendre compte du rire qui suit le chatouillement. Une personne éminemment sensible au chatouillement peut se chatouiller elle-même et se procurer ainsi des sensations tout à fait similaires, d'un ton de sentiment variable, *sans éprouver la moindre envie de rire*. Nous savons aussi que d'autres actes analogues, comme celui de gratter une plaie lorsqu'elle est en train de se cicatriser, amènent des impressions agréables et désagréables, sans pour cela provoquer le rire.

Ces faits et d'autres qui nous sont aussi familiers mènent à cette conclusion que le rire excité par le chatouillement n'est pas un pur effet de l'excitation sensible. Sans doute il est, dans une large mesure, déterminé par les caractères des sensations. Le rire ne répondrait certainement pas à des sensations d'un caractère fortement désagréable. Mais les conditions déterminantes comprennent, outre une série de sensations, *un facteur psychique plus élevé*, c'est-à-dire un processus aperceptif par lequel nous déterminons *la signification* des sensations. Cette conclusion est confirmée par le fait que la réaction du rire ne commence à se produire chez l'enfant que lorsqu'il est au moins dans son second mois, et probablement dans la seconde moitié de ce mois. La présence d'un tel facteur psychique est

encore plus fortement confirmée par ce fait que la réaction ne se produit dans les premiers mois qu'avec la coopération de certaines actions mentales, et que, pendant toute la période chatouilleuse de la vie, une excitation appliquée exactement par les mêmes procédés de chatouillement à la même région du corps, tantôt produira le rire, tantôt ne le produira pas, selon les changements d'humeur du sujet[1].

Que l'interprétation de la sensation soit l'élément décisif dans la production du rire, c'est ce dont on peut, à mon avis, s'assurer par une expérience très simple que tout lecteur chatouilleux peut faire sur lui-même. La première fois qu'il vous arrivera d'avoir une sensation toute subjective analogue à celle de quelque chose qui vous ramperait sur la peau, vous verrez que vous pouvez à volonté, déterminer en vous soit le rire, soit un état de sentiment très différent, selon que vous adopterez une façon ou une autre d'envisager mentalement ce qui vous arrive. La seule idée de la présence d'un insecte parasite suffit, j'en suis persuadé, à créer un état mental qui ne laisse aucune place à l'envie de rire.

Nous pouvons maintenant chercher à déterminer avec plus de précision les conditions mentales qui amènent le mode de perception favorable au rire.

Pour commencer par les caractères « objectifs », ceux qui résident dans le fait même du chatouillement, nous pouvons observer combien la façon dont on interprète le fait influe sur l'effet plus ou moins gai de l'expérience. Il faut remarquer tout d'abord que, lorsque nous sommes chatouillés, il y a dans ce qui se passe *un élément d'inconnu*. C'est ce que semble reconnaître Darwin quand il insiste sur le fait que les parties les plus chatouilleuses sont celles qui sont touchées rarement, du moins sur de faibles surfaces, et, pouvons-nous ajouter, d'une façon légère[2]. Le fait bien connu qu'on ne peut se chatouiller

1. Quand je parle de la « période chatouilleuse », je ne veux pas dire que la sensibilité au chatouillement disparaisse après avoir eu pendant quelque temps son maximum d'intensité. Ainsi que le goût du jeu, elle persiste probablement chez un certain nombre de personnes comme une aptitude à laquelle les règles des bienséances laissent peu d'occasions de s'exercer.

2. *Op. cit.*, p. 201, 202. La restriction que j'ajoute permet d'étendre l'observation à la plante du pied.

soi-même conduit à la même conclusion. La personne qui essaie de le faire sait trop bien ce qui se passe. Le Dr Ch. Richet observe cependant qu'on peut se chatouiller *à l'aide d'une plume ;* et il explique, avec raison, je pense, cette exception apparente en disant que, lorsqu'on essaie de se chatouiller soi-même avec le doigt, la double sensation du doigt et de la partie chatouillée semble empêcher l'effet, tandis que, par l'interposition d'une plume, cette cause d'empêchement est éliminée [1].

D'autres faits encore semblent montrer l'importance d'un élément d'inconnu. D'ordinaire on chatouille un enfant en faisant courir les doigts sur la peau avec un contact discontinu. Le Dr Hill décrit sa façon de chatouiller dans un certain cas en disant qu'il fait courir les doigts sur le bras *comme une souris.* Cette façon de procéder introduit évidemment un élément d'incertitude *locale* en même temps que de changement. L'effet est accru lorsque, comme il arrive fréquemment, il y a des pauses entre les attaques des doigts.

Il en est des invasions faites sur le territoire de la peau comme de celles qu'on fait sur des territoires autrement vastes : il semble qu'elles aient plus de chances de réussir quand elles ont quelque chose qu'il est impossible de prévoir. L'incertitude est, je crois, quelquefois accrue par des variations à demi volontaires dans la direction et dans la rapidité des mouvements de chatouillement. Le fait communiqué par le Dr Robinson, savoir qu'un enfant est plus chatouilleux quand il est habillé que lorsqu'il ne l'est pas, s'explique-t-il par une somme plus grande d'incertitude dans le premier cas ? Je n'en suis pas sûr ; mais cependant il est à remarquer que les régions qui sont signalées comme les plus chatouilleuses, par exemple les aisselles et le cou, sont inaccessibles à la vue. Je crois aussi que lorsqu'un enfant se livre de tout son cœur au plaisir d'être chatouillé, il ne fait aucun effort pour voir ce qui se passe.

Or des attouchements d'une origine inconnue sur des points peu faciles à observer ont quelque chose d'inquiétant. Un contact est toujours une attaque : il a besoin, pour ainsi dire,

1. *Loc. cit.* Le Dr L. Hill confirme cette observation et donne la même explication.

d'être pardonné. Cet élément inquiétant est à mes yeux un élément essentiel de l'expérience : il va de pair avec l'élément légèrement désagréable de sensation qui, ainsi que nous l'avons admis, est le plus souvent, sinon toujours, facile à distinguer dans l'expérience [1]. Cependant il est certain que l'effet inquiétant (et de même le caractère désagréable de la sensation) ne doit pas être poussé trop loin. Si l'élément inconnu prend trop d'importance et grossit jusqu'au point d'être alarmant, l'effet de rire est complètement neutralisé. Ceci explique en partie que l'enfant se refuse à être chatouillé par un étranger ; car ici il ne sait pas assez ce qui va arriver, et par conséquent il est porté à la crainte. Le Dr Hill m'informe encore que « si le chatouillement est inattendu pour l'enfant et vient d'un côté d'où il ne le voit pas venir, il ne provoque pas le rire » : il semblerait que dans ce cas l'élément de surprise soit trop considérable. Peut-être la difficulté relative qu'on trouve à faire rire un enfant quand il est nu, peut-elle s'expliquer par l'appréhension plus vive qu'il éprouve en se sentant, à cause de sa nudité, plus complètement sans défense. Le fait bien connu que la disposition à rire s'accroît avec l'habitude, nous indique aussi le besoin d'une certaine sécurité tranquillisante formant comme un fond solide sous les légères appréhensions superficielles provoquées par le stimulus du chatouillement.

Tout ce que nous venons de dire donne à croire que, pour provoquer la joyeuse réponse du rire, nous devons mettre une certaine proportion entre l'excitant et l'attitude mentale. Le chatouillement doit être approprié à une disposition particulière, c'est-à-dire à l'état d'esprit qui fait que la jouissance de la plaisanterie est non seulement possible mais bienvenue.

Or il est clair que le défaut d'appropriation peut provenir, non seulement de la présence de certains caractères fâcheux dans le mode d'excitation, mais aussi de la présence de quelque force contraire dans l'esprit de l'enfant. Il dépend de l'attitude mentale préexistante que l'attaque soit prise en bonne

1. A propos de cette corrélation une observation que m'a communiquée le Dr Hill est significative. Sa fille répondit pour la première fois par le rire au chatouillement au même âge (deux ans et demi) où elle témoigna de la crainte par ses larmes quand on la mit entre les bras d'un étranger.

part. L'attitude terriblement sérieuse de l'enfant qui se tient sur le qui-vive devant les caresses de l'étranger oppose aux avances badines un obstacle efficace. Si l'enfant est de mauvaise humeur, dit le Dr Hill, il ne donnera pas par son rire la joyeuse réponse qu'on attend, quand même la personne qui le provoque serait celle qui le chatouille d'ordinaire, son père par exemple, ou sa bonne. Il en est de même, ajoute-t-il, d'un enfant qui souffre après avoir été vacciné, qui est préoccupé d'un bobo pour lequel il cherche votre compassion, ou d'une histoire qu'il veut vous faire raconter. Comme le dit Darwin, la principale condition subjective du rire par le chatouillement, c'est que l'esprit de l'enfant soit « capable de plaisir », se trouve dans cette disposition qui accueille l'amusement sous toutes ses formes. Selon le Dr Robinson, c'est lorsque l'enfant est couché sur le dos qu'il répond plus volontiers au chatouillement. Cela tient peut-être à ce que cette position, en relâchant les muscles, favorise cette disposition complaisante à s'abandonner aux doigts qui le chatouillent.

Peut-être pouvons-nous résumer comme il suit les conditions spéciales du rire provoqué par le chatouillement : lorsqu'un enfant est chatouillé, cela le jette dans un état d'attente indéterminée. Il s'attend à être touché, mais il ne peut savoir au juste ni quand ni sur quel point. Cet élément d'incertitude pourrait par lui-même le faire passer à une attitude de malaise et d'appréhension ; et c'est ce qui arrive, en effet, s'il ne se trouve pas dans un moment de contentement, disposé à prendre les choses gaîment et comme en jeu. Dans de tels moments, nous pouvons supposer que la crainte légère qui tendait à se développer chez lui est chaque fois rapidement dissipée, l'enfant reconnaissant qu'il n'y a aucune raison de craindre, que les attouchements sont inoffensifs, qu'ils lui viennent par manière de jeu de sa mère ou de sa bonne qui ne lui veulent que du bien. Cette conviction s'accroît à mesure que le chatouillement se prolonge, et alors survient une disposition nouvelle, la disposition au jeu, dans laquelle, toute interprétation sérieuse de ce qui se passe étant abondonnée, il accepte les gentilles attaques comme un amusement ou une attrape.

Si nous avons correctement analysé ce qui se passe pour le

rire excité par le chatouillement, il me semble que nous y trouvons, dès l'âge le plus tendre, des éléments qui se représenteront plus tard, sous une forme plus développée, dans des manifestations joyeuses plus complexes, à savoir : détente après un état de sérieux et de gêne, et passage d'une appréhension momentanée causée par la présentation d'une chose en partie inconnue au sentiment joyeux d'une attrape inoffensive. Ce qui montre encore qu'il en est ainsi, c'est le fait bien connu qu'un enfant, quand il est habitué à ce jeu, commence à rire vigoureusement alors même que vous vous contentez de le menacer en avançant les doigts. Comme le fait observer un écrivain allemand, nous avons évidemment ici un cas qui rentre dans la théorie de Lipps sur l'attente annihilée [1] ; seulement il oublie de remarquer que le rire ne dépend pas uniquement du fait de la cessation brusque de l'attente, mais aussi des conditions particulières où elle se produit ; et ces conditions contiennent d'abord un léger ébranlement à la vue d'un objet en partie inconnu qui approche d'une région de l'organisme particulièrement sensible, puis la disparition soudaine de cette appréhension quand l'innocuité de l'objet est reconnue.

Il semble que le processus de l'excitation soit à peu près le même dans d'autres cas très voisins du rire réflexe ou quasi-réflexe. On sait que certains stimulus sensibles qui excitent des sensations d'un caractère désagréable, mais qui, bien qu'aiguës, ne sont pas violentes, par exemple, l'application d'une douche froide, sont propres à provoquer le rire. Selon l'auteur allemand cité tout à l'heure, l'effet dépend, ici encore, de la variation en ce qui regarde l'intensité et le lieu de l'excitation. Il a trouvé de plus, en poursuivant ses expériences psychologiques que, tandis que l'emploi d'un stimulus plus énergique que ne s'y attendait le sujet est propre à exciter son appréhension, celui d'un stimulus plus faible excite le rire [1]. Ici encore nous paraissons avoir une action réflexe d'origine sensible dans laquelle se trouve un élément mental très distinct, savoir : un ébranlement sans violence et un moment d'appréhension à

1. G. Heymans, *Zeitschrift für die Psychol. und die Physiol. der Sinne*, Bd XI, 55, 31 suiv.

2. Heymans, *loc. cit.*

l'arrivée soudaine d'une chose désagréable et en partie inconnue, suivis aussitôt par un autre moment où cet ébranlement disparaît pour faire place au plaisir qu'on éprouve en reconnaissant que l'assaut était inoffensif.

2. — Cependant le rire n'a pas toujours cette forme réflexe. Il peut naître sans excitation sensible d'une façon automatique, comme résultat d'un processus cérébral et non périphérique. C'est ce que nous voyons dans le rire en apparence dépourvu de cause qui éclate dans certains états anormaux et qui présente à l'observateur de sang-froid un aspect peu rassurant. Un exemple bien connu est l'effet produit par l'action du gaz hilarant et de quelques autres substances sur les centres cérébraux. De tels faits d'automatisme se présentent toutefois dans les limites de l'expérience normale, comme lorsqu'une personne rit durant une crise de haute tension émotive. Je propose de désigner ces réactions en apparence dépourvues de cause par le terme de *rire nerveux* [1].

Une variété commune et simple de ce rire nerveux est l'accès spasmodique qui succède souvent à l'ébranlement de la peur. Un enfant rira après avoir été effrayé par un chien ; une femme éclate souvent d'un rire nerveux après avoir éprouvé une peur rapide mais violente, par exemple dans une voiture dont le cheval s'est emporté, ou dans un bateau qui a failli chavirer. Et il ne semble pas qu'un tel rire soit précédé par la perception de l'absurdité de la peur ou de quelque autre état analogue de conscience ; il semble qu'il soit une sorte de réaction physiologique dont la peur est suivie.

Un effet semblable se produira dans des circonstances qui donnent naissance à une attitude mentale prolongée, entraînant un sentiment d'appréhension et de contrainte. Ainsi un homme timide, s'essayant pour la première fois à parler en public, pourra traduire son état nerveux par de petites explosions de rire bizarres, aussi bien que par des gestes embarrassés. J'ai fait la même remarque sur des étrangers à qui j'ai adressé la parole en voyage à table d'hôte. Si nous cherchons

1. Les formes anormales de rire automatique, y compris celui qui est dû à des stimulants, sont traitées par Raulin, *op. cit.*, 2e partie, chap. IV, et 3e partie.

des exemples de ces petits spasmes de rire involontaire qui se produisent dans des circonstances où l'attention générale attirée sur nous nous plonge dans un sentiment d'embarras et d'insécurité, nous les trouvons encore dans la conduite de beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles lorsqu'on les appelle pour un entretien avec le directeur, dans le rire de celui qui se lève pour recevoir un prix devant une grande assemblée, et ainsi de suite. La forte envie de rire que beaucoup de personnes éprouvent durant une cérémonie solennelle, un service religieux, par exemple, peut encore fournir un exemple du même effet. Quand une attitude forcée, difficile à garder pendant tout le temps nécessaire, amène cette envie, elle s'accroît encore à mesure que grandit la crainte de ne pouvoir nous retenir jusqu'au terme de l'épreuve imposée.

Une autre variété, qui rentre dans le rire nerveux, est cet accès soudain qui survient parfois au cours d'une grande tension émotive présentant un caractère franchement pénible, surtout quand cet état a été déterminé par une sorte de choc. On a vu la nouvelle de la mort d'une personne qu'elles connaissaient exciter un rire bruyant dans une réunion de jeunes personnes de dix-neuf à vingt-quatre ans [1]. On peut supposer ici que l'explosion n'est pas le résultat direct de la nouvelle, mais qu'elle tient à l'effet du choc et de la tension cérébrale anormale qu'il produit.

Un accès analogue de rire spasmodique survient quelquefois pendant un état prolongé d'excitation émotive pénible. Parfois il éclate dans un assaut de souffrance physique. Lange parle d'un jeune homme qui, traité pour une ulcération de la langue à l'aide d'un caustique très douloureux, éclatait régulièrement d'un rire violent quand la douleur atteignait à son plus haut point [2]. Beaucoup de personnes, quand elles sont plongées dans un état prolongé de douleur accompagnée de larmes, sont sujettes à éclater de rire vers la fin de l'accès. C'est ce que nous voyons dans la pièce de Shakespeare lorsque Titus Andronicus, qui vient d'avoir une main tranchée, répond à celui qui lui

1. Cette explosion de rire à la réception de nouvelles tristes se produit dans des cas de désordre cérébral. Voyez Dugas, *op. cit.*, p. 26.

2. Cité par Dugas. *op. cit.*, p. 12.

demande pourquoi il rit par cette exclamation : « Hé! je n'ai pas une autre larme à verser[1]. »

Pouvons-nous trouver un élément commun dans ces formes différentes du rire nerveux dépourvu de motif apparent ? Il me semble qu'elles nous offrent toutes un état de conscience antérieur exceptionnellement intense et concentré. La crainte éprouvée, la gêne que l'on ressent à se trouver contre son habitude l'objet d'une observation attentive, l'audition soudaine d'une nouvelle très grave à laquelle l'esprit n'était pas préparé, une agitation émotive prolongée, tout cela amène une intensité des processus psycho-physiques qui conditionnent immédiatement notre état de conscience. Si nous considérons de plus près ces états de conscience violents, nous observons qu'ils tiennent de la nature d'une pression psychique, qu'ils attestent la présence de forces travaillant à produire le désordre, tandis que la situation demande qu'on reste tout à fait maître de soi-même.

Nous trouvons un exemple de cette tension particulière de la volonté dans l'effort qu'impose une observation plus attentive, une réflexion calme, pendant un accès de crainte ou de quelque autre émotion puissante qui tend à amener un état de mouvement déréglé et d'idées désordonnées. C'est, à mon avis, la *tension particulièrement rigoureuse* qui appartient à une telle attitude mentale qui est la pré-condition essentielle du rire. Elle donne à l'attitude mentale, un caractère on ne peut plus artificiel, et fait qu'il est difficile de la conserver pendant longtemps. En conséquence cette attitude est éminemment instable et tend, pour ainsi dire, à se détruire d'elle-même ; et certainement elle s'affaissera, du moins en partie, si la force qui l'impose devient, ne fût-ce qu'un instant, moins impérieuse. De là vient la facilité avec laquelle un soulagement temporaire, comme celui que fournit indubitablement le rire, est aussitôt saisi.

1. Shakespeare fait commettre un jeu de mots par Lady Macbeth dans un moment d'excitation intense, alors que l'hésitation de Macbeth la pousse à la résolution d'accomplir le meurtre elle-même :

> « I'll *gild* the faces of grooms withal
> for it must seem their *guilt*. »

voulait-il montrer par là comment une tension émotive tend à prendre un instant la forme du rire ?

Il reste à déterminer avec plus de précision le caractère de cette détente soudaine de l'effort d'attention. En raison même de sa soudaineté elle doit être distinguée nettement du relâchement graduel dû à la fatigue mentale et à l'épuisement nerveux. L'énergie psycho-physique qui avait été concentrée dans l'intention spéciale de soutenir l'effort n'est pas du tout consommée : il faut donc qu'elle trouve quelque moyen de s'échapper. Ici il semble bien que nous rencontrions l'idée ingénieuse émise par M. Spencer, que le rire est un dégagement d'énergie nerveuse mise soudainement en liberté. Ce qui n'est pas moins évident, c'est que l'énergie surabondante suit la direction des muscles du rire parce qu'aucun autre objet capable de s'imposer à l'attention ne se présente sur le moment. L'innervation de ces muscles n'est pas une simple diversion offerte à l'attention : c'est une dispersion des énergies qui ont dû être concentrées pour soutenir l'attention. Jamais, dans l'état de veille, nous ne sommes moins attentifs qu'au moment du rire. Cependant ici la théorie d'une sorte de tube d'échappement ne me paraît pas juste. Il y a, je crois, dans le cas actuel, un soulagement des centres nerveux surchargés, dont la comparaison avec une soupape de sûreté me paraît donner une idée plus exacte.

Il n'est pas difficile d'imaginer pourquoi l'énergie mise en liberté doit suivre de préférence cette route nerveuse. Il est certain que l'appareil moteur, dont les perturbations amènent toutes les interruptions similaires du cours régulier de la respiration, est très aisément mis en jeu par les influences émotives. Des modifications dans la respiration, se manifestant par celles de la vocalisation, sont, ainsi qu'on le reconnaît généralement, un des premiers signes de l'agitation émotive ; et cet effet a été rendu plus net et plus précis par des expériences récentes. Nous devions donc nous attendre à voir la cessation brusque des attitudes forcées et le changement considérable qu'elle doit amener à sa suite dans le ton de sentiment, affecter profondément la respiration. Cependant nous en savons davantage. Un effort énergique d'attention est en général accompagné par un arrêt partiel de la respiration, effet auquel semble se rapporter l'expression française — un effort « de longue haleine ». D'autre part nous sommes portés à annoncer par un soupir de

soulagement la fin d'un pareil effort. Or, bien que les mouvements du rire ne soient pas les mêmes que ceux du soupir, ils leur ressemblent par leur stage initial, celui d'une inspiration profonde. Ne pouvons-nous pas conclure alors, que le rire se présente probablement comme un autre mode de soulagement au sortir de l'attitude de tension mentale? Et à supposer, ce qui semble certain, que le rire dans ses formes modérées, en imprimant à la circulation une activité nouvelle, soulage les capillaires congestionnés du cerveau, ne pouvons-nous pas aller plus loin et dire que la nature est venue probablement à notre aide en attachant aux efforts mentaux et aux cruelles tensions dont nous venons de parler, qui entraînent, cela n'est guère douteux, une condition dangereuse du système des capillaires cérébraux, un mode de réaction musculaire particulièrement propre à amener le soulagement désiré?

Des conditions plus spéciales peuvent favoriser dans certains cas les mouvements du rire. Comme je l'ai remarqué plus haut, Darwin suppose que les rapides alternances de larmes et de rires qui se succèdent chez les hystériques peuvent être favorisées par « l'étroite similarité des mouvements spasmodiques [1] ». En d'autres termes, les centres moteurs intéressés, quand ils sont en pleine activité pour l'un de ces modes d'action, peuvent passer facilement à l'autre mode, qui est en partie similaire. Cela nous aiderait à rendre compte des courts éclats de rire qui surviennent durant un état prolongé d'agitation pénible, et à expliquer le fait, noté par Descartes, que nulle cause ne nous dispose si bien à rire qu'un sentiment de tristesse [2].

Notre théorie exige évidemment que ces chutes soudaines ou brusques détentes des attitudes mentales pénibles soient accompagnées, ne fussent-elles que des interruptions momentanées, par un sentiment agréable de soulagement. Ceux qui sont, grâce à leur expérience personnelle, le mieux qualifiés pour juger en pareille matière, diront, je crois, qu'il en est ainsi. Le poids mort de la crainte, l'angoisse de la douleur, l'effet paralysant de la « gêne [3] », semblent disparaître au moment où par-

1. *Op. cit.*, p. 163, 208.
2. Voyez *Les Passions de l'Ame*, 2e partie, art. 25.
3. Mot en français dans le texte. (*Note du trad.*)

vient à se faire entendre ce « rire formidable ». Ce sens réconfortant d'un fardeau allégé, bien qu'il soit en partie le résultat direct d'une interruption de la tension cérébrale, serait ainsi très probablement accru, comme nous l'avons vu, par les sensations de retour qui nous avertissent que la condition de nos organes corporels est améliorée.

3. — Nous avons considéré deux des variétés du rire qui sortent du domaine de notre gaîté de chaque jour ; nous pouvons maintenant entrer dans ce domaine et chercher, tout d'abord, les causes de ces variétés qui rentrent dans la classe du rire joyeux.

Ici ce qu'il y aura de mieux à faire pour commencer ce sera d'aborder la forme simple et primitive où l'on peut voir l'épanchement de la bonne humeur. Darwin, ainsi que nous l'avons dit, regarde avec raison la pleine réaction du rire comme l'expression universelle dans notre espèce de la bonne humeur, d'un état d'esprit joyeux. Nous avons maintenant à examiner comment se produit ce type simple.

Il est à remarquer que tous les genres de plaisir n'amènent pas le rire. Certaines jouissances paisibles, d'un caractère calmant, sont loin d'engendrer la puissante impulsion nécessaire pour ébranler le diaphragme et les côtes. Reposer sur un hamac, dans un bois, par un beau jour d'été, et se livrer aux charmes d'un *dolce far-niente*, c'est être hors des atteintes du joyeux lutin. D'autres jouissances encore qui, tout excitantes qu'elles sont, demandent une certaine somme d'attention sérieuse, ainsi celles que nous procurent un somptueux coucher de soleil, une musique dont le cœur est remué, ne provoquent pas les contractions spasmodiques du muscle.

Le plaisir qui nous pousse au rire doit, cela est évident, s'élever jusqu'à l'allégresse et à la joie. Et ceci veut dire, tout d'abord, que l'état de conscience agréable doit se produire sous la forme d'une augmentation considérable ; qu'il doit, pour un moment du moins, déborder, emplir l'âme et le corps. Comme l'expression de « Good Spirits » le fait entendre, les processus organiques, pendant de tels états de joie, sont amples et bien marqués. Une partie de cette accélération dans le courant de l'activité vitale se trouve dans l'expression motrice caractéris-

tique de l'état de joie, c'est-à-dire dans l'agitation des membres, les cris joyeux et le rire.

Cependant la montée du flot vital ne produit pas toujours le rire. Des accroissements doux et graduels dans le sentiment du bien-être et du contentement ne tendent guère à faire mouvoir les muscles qui doivent entrer en jeu. L'explosion joyeuse dénote un accroissement soudain dans la conscience du bonheur, Elle présente en quelque sorte le caractère d'un afflux violent des esprits dans les canaux destinés à les recevoir.

Il y a aussi une condition négative qu'il n'est pas superflu d'indiquer. Il ne faut pas que le débordement soudain d'humeur joyeuse qui doit produire le rire soit accompagné par un effort nouveau d'attention. Une jeune fille, en lisant la première lettre d'amour de l'homme que son cœur a choisi, ressentira une joie dont l'intensité croîtra par bonds rapides; mais le rire ne se produira pas dans toute sa force tant que des lignes qui restent à lire attacheront encore ses yeux.

Le rire de la joie s'observe surtout, il me semble, dans deux sortes de cas. C'est, en premier lieu, quand nous nous sentons soulagés d'une contrainte extérieure. La joie folle et exubérante des enfants quand ils se précipitent hors de l'école, pourvu qu'ils aient en réserve le fonds de vigueur et d'ardeur nécessaire, est pour ainsi dire l'exemple typique de cette sorte de rire. L'explosion semble ici un moyen de rejeter bien loin la contrainte et l'ennui de la salle d'étude, et de savourer à pleins poumons le sentiment délicieux de la liberté retrouvée. Dans la mesure où ce débordement de joie provient de ce qu'on échappe à une attitude sérieuse et pénible, à un travail qui absorbait les énergies de l'esprit et du corps, il présente une analogie manifeste avec le rire nerveux que nous avons considéré plus haut.

Mais la rapide augmentation de joie peut aussi se produire d'une autre façon, par la transformation soudaine du monde autour de nous, par l'arrivée de quelque bien inattendu qui est en même temps assez considérable pour nous inspirer un vif sentiment de bonheur. Chez les enfants et les sauvages la vue d'un joli jouet, d'un colifichet nouveau, suffit quelquefois à produire cet effet. Le charmant hochet emplit si bien les sens et l'âme que la joie de vivre s'élève d'un bond et qu'elle éclate

en une fusée joyeuse. On nous a parlé d'un petit Américain à qui il suffisait, à la fin d'une longue journée passée dans la nursery, d'entendre tout à coup la voix de son père, pour éclater d'un rire bruyant : c'en était assez pour transporter son âme enfantine dans un autre monde tout resplendissant. Nous autres, vieilles gens, nous avons pour la plupart perdu la faculté d'accueillir les choses délicieuses avec cette joie ingénue et franche où n'entre aucune pensée de leur signification ou de leur utilité. Pourtant nous sommes encore capables de saluer l'arrivée inattendue de nos amis avec une joie qui tient de la simplicité et de la franchise de celle des enfants. Il est bien difficile de ne pas sourire lorsque, dans une rue de Londres, on aperçoit tout à coup un ami dans la foule ; difficile d'empêcher le sourire de prendre les proportions d'un véritable rire, si nous supposions, au moment de la rencontre, que bien des milles nous séparaient de cet ami. Quelques-uns même d'entre nous sont encore capables, comme l'enfant, de rire avec une admiration joyeuse devant les éblouissantes explosions d'un feu d'artifice.

Il reste à rendre compte du rire persistant qui accompagne souvent une joie prolongée. Est-ce que ce fait, que l'enfant et l'homme de la nature, une fois possédés par l'humeur joyeuse, continuent à donner cours à leur gaîté par de longs éclats de rire, n'est pas contraire à notre théorie qui assigne pour cause à l'explosion l'arrivée d'une joie nouvelle ?

Pour répondre à cette objection, il faut examiner d'un peu plus près ce prétendu rire persistant. Le langage des observateurs de la nature humaine non corrompue est ici singulièrement dépourvu de précision. Quand, par exemple, les voyageurs nous racontent que certains sauvages ne cessent jamais de rire, nous savons qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce qu'ils disent. Cela signifie simplement la même chose que les paroles d'une mère disant à son visiteur que son fripon d'enfant ne cesse jamais de rire aux éclats ; c'est-à-dire que dans certaines conditions favorables, l'accès de rire vient plus facilement et persiste plus longuement que chez d'autres. Dans un accès durable de bonne humeur nous sommes tous fortement disposés à rire, et il faut peu de chose pour provoquer une longue explosion.

Cette prolongation contre nature du rire durant un état prolongé d'humeur joyeuse trouve en partie son explication dans une sorte d'inertie physiologique, de tendance à continuer les mêmes mouvements quand une fois l'impulsion a été donnée. La répétition du rire chez un enfant est très analogue à celle du chant qu'il se répète à lui-même d'une façon à demi inconsciente. Cette tendance des mouvements à se perpétuer d'une façon mécanique explique probablement la prolongation de l'explosion unique dans le cas d'un enfant saisi d'un transport de joie. Comme le savent les mères, ce rire, qui dégénère en un mouvement machinalement répété, est sujet à se continuer au delà des limites où commence la fatigue et à amener des effets désagréables tels que le hoquet. Il est probable aussi que la tendance, durant un état de joie prolongé, à recommencer à rire après une courte pause, peut être attribuée à une cause semblable : le ressort physiologique des mouvements étant une fois mis en jeu, l'accès explosif tend à se renouveler.

Déduction faite de cet effet d'inertie physiologique, nous trouvons, semble-t-il, que, dans ces périodes de gaîté prolongée, le rire garde son caractère fondamental et reste un processus comparativement court qui se produit de façon intermittente. Quand le rire n'est pas une simple apparence où nous sommes dupés par le mécanisme organique, mais garde un certain élément mental sous la forme d'une joie consciente d'elle-même, il a ses pauses larges et significatives.

S'il en est ainsi, il paraît raisonnable de supposer que l'antécédent mental qui amène une explosion nouvelle est analogue au sentiment « de triomphe soudain » qui explique l'explosion joyeuse isolée. Vu la disposition à rire qui reste exceptionnellement forte durant une telle période, le sentiment qui précède chaque éclat n'a pas besoin d'être bien puissant, un très léger accroissement momentané du ton de joie suffisant pour mettre de nouveau les muscles en branle.

Il n'est pas difficile d'imaginer les causes possibles de ces renforcements légers et soudains du ton de joie initial. Aucun état prolongé de conscience n'est, à parler rigoureusement, d'une couleur uniforme. Dans la gaîté turbulente d'un grand dîner à l'ancienne mode, il y avait dans le diapason général

des variations alternantes d'intensité ; des moments brillants en suivaient d'autres comparativement ternes. Le cours des sensations organiques est lui-même, dans ces états de joie prolongés, une série de changements où des périodes d'exaltation succèdent à des dépressions relatives du « sens vital ». Le cours des perceptions auditives et visuelles dans un tel état d'allégresse est nécessairement sujet à de semblables fluctuations par rapport à leur action sur le ton de sentiment, et l'on en peut dire autant du cours des idées qui peuvent trouver place dans l'esprit quand il est ainsi affecté. Enfin il ne faut pas oublier que les mouvements de l'attention assureraient à eux seuls des alternatives de hausse et de baisse dans le plaisir. Nous savons tous comment, quand nous nous réjouissons de quelque bonheur nouveau et inattendu, l'esprit revient à l'objet de sa joie après s'en être un moment écarté, et comment, par suite de ce retour, un nouveau flot de joie paraît inonder le cœur.

Il semble qu'il y ait beaucoup à dire en faveur de cette hypothèse que toutes les variétés du rire joyeux (quand il ne dégénère pas en un mouvement machinal) sont excitées par *l'arrivée soudaine d'un état de conscience agréable*. Le rire est-il nouveau, n'a-t-il été préparé par aucune disposition antérieure à l'hilarité, cet afflux de plaisir amènera probablement, comme nous le verrons plus tard, une amélioration dans un état mental qui était relativement déprimé. Si, au contraire, c'est une disposition joyeuse qui se prolonge, tout ce qui semble nécessaire pour exciter de nouveau les mouvements du rire (pourvu que les énergies musculaires suffisent à l'explosion) c'est un accroissement soudain, en quantité appréciable, du ton de plaisir de la conscience.

Nous pouvons éclaircir et vérifier cette observation générale sur les causes du rire joyeux en examinant quelques-unes des circonstances les plus familières où il se produit d'ordinaire. Ici, bien entendu, nous nous occuperons de mentalités simples en quelque sorte à l'état primitif. Les esprits déjà mûrs et dressés aux convenances ne montrent que rarement le phénomène dans toute son intensité.

a) Tout le monde a pu observer que le rire joyeux, surtout dans sa première reprise, accompagne fréquemment l'attitude

de jeu. C'est ce dont nous avons déjà trouvé un exemple dans le rire des enfants tout heureux de sortir de l'école. Ici les conditions indiquées, délivrance après un état de contrainte et soudaine expansion de joyeuse activité, sont manifestes à tous les yeux.

Il y a un rapport étroit entre cette situation où les énergies physiques sont mises en liberté et celle où l'on est délivré d'une contrainte mentale. Au cours des leçons données dans la *nursery*, pourvu que la maîtresse soit une mère indulgente ou quelque personne peu sévère, l'enfant est porté à chercher des moyens d'échapper à l'effort et à l'ennui en détournant la conversation et surtout en y introduisant des sujets « drôles » ; et l'exécution de cette petite manœuvre hardie est souvent annoncée par le rire. Par ces artifices familiers à l'enfance, le poids du travail est un moment allégé, et le rire annonce une escapade de quelques instants dans le monde délicieux de la drôlerie et du faire-semblant.

L'instinct du rire et de la gaîté est de plus continuellement mêlé chez les enfants au plaisir du jeu. Assurément ce jeu peut prendre parfois une apparence extrêmement sérieuse, par exemple quand la maladie d'une poupée, les horreurs de la caverne où gronde un ours, une attaque de Peaux-Rouges armés du couteau à scalper, les émeuvent comme s'ils vivaient tout cela en réalité. Cependant il ne faut pas oublier que cette introduction du sérieux dans le jeu, même en ce qu'elle a de sincère, fait une partie de la jouissance. La terreur momentanée est recherchée par les nerfs sains et jeunes, parce que son frisson, lorsque l'esprit sent qu'il peut s'assurer à chaque instant que tout cela n'est rien, est une émotion délicieuse. Un examen plus complet des rapports entre le rire et le jeu appartient à une période ultérieure de nos recherches.

b) Des effets qui tiennent de très près à ceux du jeu sont ceux de la taquinerie. On entend ici par taquinerie ces feintes attaques, ces agaceries diverses où l'on ne va jamais jusqu'à l'intention d'être sérieusement désagréable. Ainsi définie, la taquinerie entre pour une bonne part dans le jeu de l'enfant. Le chatouillement n'est qu'une modification spéciale de la disposition à la taquinerie. Dans quelques-uns des jeux les plus

enfantins de la *nursery*, le jeu de *bo-peep*[1], par exemple, la taquinerie intervient dans la disparition par laquelle on fait semblant de vouloir alarmer l'enfant et dans le choc de la brusque réapparition. Celui qui taquine un enfant en faisant mine soit de le pincer, soit de lui prendre son joujou, use de menace; mais c'est une menace pour rire, une menace qui effraie à peine pour un moment, si légère et si fugitive qu'elle amène aussitôt, pour peu que l'enfant soit dans un moment de bonne humeur, un rebondissement délicieux dans l'esprit du petit être détrompé et rassuré. Du côté du taquin (quand il reste dans la pure taquinerie), il n'y a aucun désir sérieux de tourmenter, aucun motif plus sérieux que la curiosité à demi scientifique de voir comment l'expérience sera prise par celui qui en est le sujet.

Les explosions de rire chez un enfant soumis à cette aimable taquinerie ressemblent fort à celles d'un enfant chatouillé : elles jaillissent d'un sentiment soudain de soulagement, d'élastique détente après une période de compression. Les rapides alternatives entre les moments de crainte naissante et ceux où l'enfant reconnaît avec joie qu'on a voulu seulement plaisanter, sont éminemment propres à amener un flot soudain de joyeuse humeur. L'enfant qui aime à être taquiné (dans une juste mesure, bien entendu) est parfaitement disposé à payer ces instants de délices par les inquiétudes d'un instant.

Celui qui taquine se trouve lui-même dans une situation très favorable aux accès d'hilarité. S'il réussit, il a la joie de se sentir le personnage supérieur; il est fier d'avoir si habilement mené son expérience. Le sentiment du pouvoir, qui grandit en lui tandis qu'il observe sa victime, lui donne justement ce sentiment de « triomphe soudain » qu'un philosophe met à la base de tout plaisir causé par le risible; et même, hélas! chez ceux qui n'ont pas assez de bonté, ces accroissements de l'état agréable de conscience peuvent continuer; ils

1. Le reste de la phrase indique assez clairement ce qu'est ce jeu. Je ne lui trouve pas d'appellation précise en français; mais nos enfants en ont l'équivalent; par ex. quand leur mère ou leur nourrice se cache un instant et reparaît tout à coup, en faisant alterner ces cris : Coucou! — Ah le voilà! Et l'enfant, rassuré après une demi-inquiétude, éclate d'un rire franc et sonore. (*Note du trad.*)

peuvent s'accentuer encore alors que la taquinerie a cessé d'être un jeu et ne se distingue plus du plaisir de faire souffrir[1].

c) Les plaisanteries en action, farces ou tours joués à autrui (practical jokes) provoquent des remarques très analogues. Ce genre de divertissement, quand il ne s'y mêle pas une intention sérieuse de châtiment ou de correction morale, est une simple extension des attaques joyeuses du chatouillement et de la taquinerie. Quand la victime a le caractère si bien fait qu'elle prend elle-même sa part du divertissement, ce plaisir lui vient d'une appréhension dissipée, ou de ce que, après avoir pris les choses trop au sérieux, elle se détrompe et voit ce qui en est. Toutefois, dans ces plaisanteries, la plus grande part de plaisir, et la plus grande de beaucoup, revient certainement à leur auteur qui, dans ce cas, y trouve le « triomphe soudain », un sentiment plus intense de son pouvoir.

d) Disons encore que le rire accompagne d'ordinaire tous les genres de lutte, de rencontre violente, soit physique, soit morale. Lorsque, chez le sauvage, l'écolier et le soldat civilisé, il éclate après un combat physique, il prend quelques-uns des caractères du rire nerveux. C'est un phénomène concomitant d'une soudaine détente après un effort physique et mental, ou de la cessation de l'attitude de défense et d'appréhension. Dans la plupart des cas, puisque, selon le proverbe, « les rieurs sont les vainqueurs », le sentiment de soulagement est renforcé par celui d'une exultation méprisante que cause la victoire dans les premiers moments où on la savoure.

Un combat prolongé, s'il n'est pas trop inégal, offre des deux côtés des occasions fréquentes à ces détentes et à ces transports d'exultation. J'ai ouï dire qu'un bon boxeur, aux prises avec son adversaire, doit être capable de tempérer de temps en temps par un sourire aimable le sérieux un peu farouche de la situation. Cela est certainement vrai de toute lutte mentale. Rien de plus remarquable, quand on étudie le rire populaire, que la manière dont il semble pénétrer les relations et les

1. La taquinerie collective, quand elle soumet un enfant à des « brimades » méthodiques, parce qu'il lui arrive, par ex. de prendre dans une discussion politique le parti qui n'est pas à la mode, et quand elle fait pour lui de l'école un enfer, devrait (n'en déplaise aux directeurs d'école qui l'excusent) prendre un autre nom.

circonstances de la vie sociale qui amènent de vives rencontres et des assauts d'esprit. C'est ce que nous montrerons bientôt plus amplement. Il suffit ici de faire allusion à l'énorme influence des débats entre les deux sexes sur le développement de l'esprit et d'un sens très vif du plaisant.

e) Comme dernier groupe de situations propres à faire naître des manifestations de joie, nous avons celles où une gravité particulièrement solennelle nous est imposée. On a déjà dit quelques mots à ce sujet. Ici les extrêmes paraissent se rencontrer. On pourrait s'attendre à voir une impulsion née de l'humeur enjouée trouver sa place naturelle dans les scènes de gaîté sociale et les réunions de fête. Et en effet, aux temps où la société était gaie, c'est autour de la table du festin que l'esprit de gaîté déployait toute son activité. De notre temps il semble presque plus naturel d'associer le rire à une cérémonie funèbre qu'à un grand dîner.

Cependant l'art d'extraire le comique des choses solennelles ne date pas d'hier, et l'on peut s'en assurer en jetant un coup d'œil sur les sculptures grotesques de nos vieilles églises et sur le théâtre du moyen âge. Dans cette invasion par la bouffonnerie du domaine de la solennité, il nous semble voir la lutte d'un irrépressible esprit de gaîté contre les liens qui menacent de l'étouffer.

Différentes conditions peuvent faire que cette invasion du domaine du solennel par le plaisant aboutisse à une envie de rire à grand'peine maîtrisée. Souvent sans doute l'esprit frivole, médiocrement touché par la gravité des circonstances, sera le premier à trouver bienvenue la main libératrice ; pourtant c'est une erreur de supposer qu'une tendance à rire dans une occasion solennelle dénote l'absence d'une émotion vraie.

Dans une église le fidèle le plus convaincu peut, s'il a le genre de sensibilité requis, être poussé au rire par quelque incident drôlatique tel qu'une remarque incongrue faite par un enfant babillard. En effet, notre théorie montre précisément qu'en pareil cas le rire est un moyen d'échapper à une sorte de compression. Or l'homme qui, dans ces circonstances, sent profondément, peut subir une pression émotive qui égale, si elle ne la surpasse, celle de la contrainte extérieure imposée au fidèle dépourvu de sérieux. Il est vrai, cela va sans dire, que plus le

sentiment sera profond, plus sera grande la force d'inertie à surmonter pour que l'envie de rire puisse triompher. Cependant, ici encore, nous devons nous rappeler que les tempéraments varient par rapport à l'émotion, et que, chez certaines personnes, un recueillement sincère et même un chagrin intense, peuvent répondre parfois, pour un moment, à l'appel du comique, lorsque sa note frappe l'oreille.

D'après ces dernières remarques, il est à supposer que, lorsqu'on essaie de traiter des conditions favorables au rire, il faut toujours tenir compte de ces caractères physiologiques qui sont supposés déterminer le tempérament particulier d'un homme, de son penchant spécial à la gaîté, par exemple, ou au contraire à une mélancolie habituelle. Nos aïeux avaient des idées assez arrêtées sur le genre de constitution physique qui était, selon eux, le fondement du caractère enjoué. Un embonpoint voisin de l'obésité passait et passe encore, je crois, dans le peuple, pour favoriser particulièrement l'habitude du rire. Le dicton « Riez et engraissez » explique peut-être une vague idée de ce rapport, en même temps que la connaissance des bienfaits du rire. Cependant le substratum organique précis de cet heureux privilège est inconnu. La santé, comme tout ce qui contribue au sentiment du bien-être, est sans doute favorable à un rire abondant et facile du genre élémentaire. D'autre part, ainsi que nous le verrons, l'aptitude au rire coïncide fréquemment avec des conditions physiologiques d'un genre tout différent. On trouve des hommes maigres, très portés aux réflexions graves, qui sont capables cependant, non seulement de provoquer le rire chez les autres, comme le « mélancolique Jacques » de Shakespeare, mais de payer eux-mêmes leur écot par un rire sonore dans les fêtes de la joie intellectuelle. On conçoit que la disposition à rire ait elle-même ses conditions physiologiques restreintes dans une instabilité spéciale du mécanisme *ad hoc*. Celui-ci peut à son tour, et c'est à présumer, mettre en jeu quelque propriété encore indéterminée des centres nerveux, qui favorise un changement rapide dans le mode d'activité cérébrale et provoque ces chutes soudaines de tension qui semblent être l'antécédent physiologique immédiat de la décharge motrice du rire.

CHAPITRE IV

VARIÉTÉS DU RISIBLE

Dans le chapitre précédent nous avons examiné ces formes primitives et élémentaires du rire qui sont provoquées par l'action de causes telles que le chatouillement, l'attitude de jeu, un soudain accroissement d'un sentiment de joie. Les rires de ce genre n'impliquent pas, cela est évident, l'existence de cette faculté spéciale que nous appelons l'aptitude à saisir le ridicule des choses, ou ce qu'on nomme communément le sens du comique. Nous avons maintenant à rechercher comment opère cette cause plus intellectuelle du rire, et à la rattacher, s'il est possible, à celle des processus plus simples d'excitation.

Ce qu'il y a de particulier dans les cas dont nous allons nous occuper, c'est qu'il n'y a pas seulement ici un excitant extérieur, comme les doigts dans le chatouillement, mais un objet du rire. Chez un enfant chatouillé le chatouillement est la cause du rire ; il n'en est pas l'objet. On en peut dire à peu près autant du rire de jeu : c'est seulement lorsque le jeu représente quelque chose de plaisant, ou quand l'illusion du jeu, un moment interrompue, permet un coup d'œil critique sur la pauvreté de la poupée ou d'un autre jouet, qu'on jouit vraiment du risible ; et une remarque analogue reste vraie au sujet du rire qui naît d'une détente bienfaisante ou d'un passage soudain du sérieux à la gaîté. Dans le rire des personnes instruites de l'un et de l'autre sexe, nous voyons un élément intellectuel ; la perception d'une qualité risible dans un objet et la justification de l'acte du rire par la nature de cet objet. L'examen de ce type intellectuel du rire nous amènera à ce qui est incontestablement le problème le plus intéressant et en même temps le plus difficile que nous ayons à étudier.

Le rapport du rire avec un objet, rapport impliqué dans l'emploi même du mot de « risible », se comprendra mieux si nous jetons un regard sur ce rire méprisant du vainqueur considérant son ennemi vaincu. Cet enfant de dix ans qui dansait, vociférait et riait après avoir tué son compagnon de jeu dans une batterie des rues [1], ne pouvait guère être inspiré par ce que nous appelons le sens du comique des choses. Le rire, quoiqu'il s'adressât à *quelque chose*, n'avait pas dans toute l'acception du mot, *son objet*. L'enfant lui-même n'aurait pas ri de ce spectacle dans un autre moment ; il l'aurait regardé avec des sentiments tout différents. Ce spectacle n'aurait pas paru risible non plus à d'autres qui l'auraient vu par hasard. En d'autres termes, le rire n'était pas causé par la simple contemplation d'un objet ; il naissait d'un rapport particulier entre le rieur et cet objet.

Dire qu'une chose est risible, cela implique dans cette chose, tout comme si l'on disait qu'elle est mangeable, un caractère permanent et universel. Cela est vrai même lorsqu'une personne dit d'un certain spectacle, par exemple à la vue d'un ivrogne titubant : « je trouve cela risible » ; car elle veut dire que, chez elle du moins, en règle générale, la vue d'une allure semblable excite le rire. Mais le mot de risible indique clairement quelque chose de plus, c'est-à-dire une qualité générale qui existe pour d'autres aussi bien que pour celui qui rit. On n'a le droit de qualifier ainsi une chose que si on la juge propre à exciter le rire des hommes en général. Le langage a été construit par des hommes vivant de la vie sociale et prenant part aux formes communes des impressions humaines ; et le mot de risible, ainsi que tous les mots analogues, se rapporte évidemment à des formes communes de ce genre.

Cette communauté peut être conçue d'une façon étroite ou d'une façon étendue. Une grande partie des choses appelées risibles par un écolier, par un sauvage ou même par un Anglais instruit, ne lui paraissent telles que par suite des habitudes spéciales, des associations d'idées propres à la société ou à la classe à laquelle il appartient. Ceci est évident pour le rire

1. Donné par Stanley Hall dans l'article déjà cité : *La Psychologie du chatouillement*.

provoqué par des étrangetés dans le costume, dans le langage, et ainsi de suite. Il n'est donc universel que dans des conditions strictement déterminées. En traitant du risible nous devrons constamment rappeler qu'il est en rapport avec des coutumes et des façons de penser particulières. Une partie de notre problème consistera à dégager des causes qui d'ordinaire excitent le rire ce qui paraît posséder un caractère vraiment universel.

Quand nous disons d'un objet risible qu'il possède un pouvoir universel, nous n'entendons pas affirmer par là qu'il excitera en effet toujours le rire. Nous voulons dire seulement qu'un homme sera prêt à rire de cet objet, pourvu qu'il ait certaines perceptions requises, en même temps que la susceptibilité émotive qui y correspond, et pourvu que rien ne s'oppose à leur action. Nous devrons donc présenter le risible comme répondant seulement à une tendance, et noter les circonstances qui sont capables de la contrebalancer. Il est clair, par exemple, que les limitations imposées par les coutumes de telle ou telle classe, en donnant au rire un caractère relatif, rendront un homme aveugle à ce qui est « objectivement » risible dans ses propres coutumes. En réalité, l'adoption de ces types de risible relatifs et accidentels, qui marque tous les premiers stages dans le développement de l'intelligence et du sentiment esthétique, est le grand obstacle qui s'oppose à la reconnaissance de ce qui est risible dans un sens plus étendu et plus vraiment universel.

De plus, quand nous posons la question de fait : « De quoi les hommes rient-ils en réalité ? » il importe de ne pas oublier que la tendance au rire peut, d'un côté, être renforcée par la condition psycho-physique du moment, aussi bien que par des tendances antérieurement acquises à considérer les choses par leur côté risible ; tandis que, d'autre part, elle peut être tenue en échec et complètement neutralisée par des conditions défavorables, telles qu'une disposition passagère à la tristesse ou une habitude acquise de considérer dans les choses ce qui excite des sentiments contraires au rire. Par suite de l'action de ces forces nous trouvons, non seulement qu'un homme peut ne pas distinguer le risible dans un objet qui en fait rire un

autre de bon cœur, mais que, dans beaucoup de cas où deux hommes s'accordent à rire d'une chose, ils peuvent n'être pas frappés du même trait ou du même aspect risible de cette chose. Il n'est rien, en effet, où cette apparence de caprice qui vient de l'influence de certains facteurs subjectifs indéterminés, soit plus sensible que dans le rire des hommes, de ceux même chez qui le sens du plaisant est normalement développé.

Il faut ajouter un mot sur le langage que nous employons. Ces termes de « risible » et de « plaisant » peuvent être employés l'un pour l'autre jusqu'à un certain point sans risque de confusion. En même temps il est bon de noter que le second est employé dans un sens plus strict que le premier. Le terme de plaisant semble désigner particulièrement ce qui est non seulement un objet universel de rire, mais un objet de ce genre de rire plus intellectuel qui implique une perception claire des rapports. Dans le langage de tous les jours, en parlant des incidents, des histoires qui excitent une gaîté facile à la portée de tous, nous disons qu'ils sont risibles, plutôt que d'employer le mot de plaisants. En rapport étroit avec l'indication très accentuée d'un élément intellectuel dans la signification du terme « plaisant », est sa tendance à prendre une signification idéale, à désigner ce que nous jugeons digne en effet qu'on en rie. Ici, comme pour d'autres objets d'un sentiment esthétique, nous trouvons une allusion à demi déguisée aux principes régulateurs de l'art.

Cette autorité d'un principe ou idéal esthétique est plus clairement indiquée dans le mot de « Comique », terme employé, soit dit en passant, dans quelques autres langues européennes, plus librement que dans la nôtre. Un spectacle comique signifie, pour qui veut parler avec précision, un spectacle qui n'est pas ordinaire, qui répond presque aux exigences de l'art, et qui fournirait une excellente matière à la comédie[1].

1. Dans cet alinéa, comme dans le précédent, les termes français « risible », « plaisant », « comique » ne répondent peut-être pas avec une exactitude absolue aux termes anglais « Laughable », Ludicrous », « comic », qu'ils traduisent respectivement. Il est souvent bien malaisé de trouver dans une langue des mots qui expriment exactement la même nuance et qui éveillent les mêmes associations d'idées que ceux d'une langue différente : ainsi la nôtre est sans doute une de celles qui emploient

Le travail que nous nous proposons peut maintenant être défini comme une analyse des objets ordinairement perçus et imaginés par nous, dont le commun des hommes est porté à rire et que l'on qualifie généralement de risibles. Cette enquête inductive sur les faits doit nécessairement, comme il a été indiqué plus haut, précéder une discussion sur la nature du « plaisant » ou « comique » considéré comme conception idéale ou régulatrice.

Afin d'assurer jusqu'à un certain point notre marche dans cette recherche des caractères généraux des choses risibles, nous ferions bien de parcourir au moins d'un regard rapide les objets ordinaires du rire, tels qu'ils se reflètent dans les plaisanteries populaires, les « Contes pour rire [1] », les « chansons comiques » et la littérature amusante en général, comme aussi dans ce qu'on peut appeler les plats de résistance des menus de bouffonnerie qui nous sont servis dans les cirques et les autres endroits où l'on va rire. Personne encore, que je sache, n'a fait un recueil de faits de ce genre approprié aux exigences de la science [2]. Il doit donc nous suffire ici d'indiquer quelques-uns des principaux groupes d'objets risibles qu'une rapide inspection de ce domaine nous révèle.

On peut admettre comme une vérité généralement reconnue que ce domaine du risible s'enferme à peu près dans les limites du spectacle que nous offre la vie humaine. Ce sont les situations, les attitudes et les pensées des hommes, qui fournissent au rire la plus riche part de sa moisson. On fera aussi allusion de temps à autre à des stimulants qui se trouvent en dehors de ces limites et qui certainement se rencontrent dans les exemples les plus simples du risible.

Au moment où nous essayons de former ces groupes, un avertissement est nécessaire. Ce qui a été dit plus haut implique

le mot de « comique » avec plus de liberté que l'Anglais. — A propos de « ludicrous-plaisant », on peut remarquer, puisqu'il vient de « *ludus* » jeu, qu'il implique le rapprochement établi plusieurs fois par M. J. Sully entre l'instinct du rire et celui du jeu (*Note du trad.*).

1. Mots en français dans le texte.

2. On peut trouver çà et là des essais qui ont leur valeur, par exemple dans le volume divertissant d'un comédien français, *Le Rire*, par Coquelin Cadet.

que dans beaucoup de cas, dans la plupart des cas peut-être, on peut distinguer plus d'un côté risible. Par conséquent, dans cet essai de classification, nous devons être guidés par le trait qui paraît le plus important et le plus frappant; et, comme on a déjà pu le comprendre, il n'est pas toujours facile de dire quelle est en réalité la cause principale de notre rire.

1. — Parmi les choses qui passent communément pour risibles nous en trouvons beaucoup qui se distinguent par la *nouveauté*. Un objet qui diffère beaucoup de ceux du type ordinaire et qui, par là, possède une fraîcheur piquante, peut, comme nous l'avons vu, lorsqu'il est agréable et qu'il agit avec assez de force, exciter le rire en soulageant tout à fait celui qui l'aperçoit de l'ennui du commun et du rebattu, et en élevant chez lui le ton de sentiment à la hauteur de l'excitation joyeuse. L'effet propre d'un spectacle reconnu comme risible ne se manifeste que lorsque l'impression commence à se débrouiller et l'esprit du spectateur à percevoir, au moins confusément, une certaine opposition entre l'objet qui lui est actuellement présenté et le cours de ses perceptions habituelles, en d'autres termes à constater un aspect insolite et bizarre. C'est ce que nous montre la plupart du temps le rire des enfants et, comme nous le verrons, des sauvages, en présence de ce qu'on appelle « une chose drôle ». Ainsi un enfant rira à gorge déployée en entendant pour la première fois un mot nouveau et d'un son bizarre, ou en voyant pour la première fois un baudet se rouler sur le dos, un Highlander dans son kilt, les cheveux de sa sœur enroulés en papillotes, et ainsi de suite. Dans quelques-uns, tout au moins, de ces cas, l'effet produit par la singularité et la bizarrerie de l'objet nouveau est secondé par le caractère vivement agréable de l'impression nouvelle. Il en est de même de l'effet amusant de deux figures d'une ressemblance frappante qui se montrent ensemble ; car ici la bizarrerie du fait, qui tient à ce que nous voyons d'ordinaire des figures dissemblables, est secondée par la force stimulante de la ressemblance même.

Cet effet expansif du nouveau et de l'étrange sur notre sensibilité peut se produire à la vue d'êtres ou de choses au-dessous de l'humanité. La vue d'un crabe marchant de travers, d'un

chien aux mouchetures bizarres, d'un tourbillon de feuilles sèches en automne, etc., excitera le rire d'un enfant.

Jetons seulement un coup d'œil sur les termes par lesquels on décrit les objets risibles, et nous reconnaîtrons quel grand rôle l'étrangeté joue dans le rire. Ainsi, le « bizarre » et le « fantastique » dans le domaine des idées, « l'extravagant » dans celui du sentiment, et d'autres mots analogues semblent se rapporter directement à ce qui s'éloigne d'une façon amusante des voies ordinaires de la vie.

Cette gaîté que nous cause l'étrange est tout particulièrement et manifestement quelque chose de relatif. Premièrement l'effet amusant d'une chose est déterminé par son opposition à la mode du moment, et par conséquent dans un rapport étroit avec elle. Comme le prouve le mot « *antic* »[1], une mode ancienne commence à prendre un aspect amusant dès qu'elle est assez complètement remplacée par une mode nouvelle pour devenir insolite.

En second lieu l'étrangeté, ainsi qu'on l'a déjà fait entendre, est toujours relative aux coutumes d'une localité ou d'une classe. Un sauvage et un homme civilisé rient tout autant l'un que l'autre de l'apparence et des manières d'un peuple étranger ; et cela à cause du contraste frappant qu'elles font avec ce qu'ils ont l'habitude de voir.

Ici ce qui contribue le plus à contrebalancer l'effet du risible c'est notre tendance à éprouver devant ce qui est nouveau et insolite un sentiment de défiance et de crainte. On verra souvent un enfant hésiter entre le rire et la peur quand il se trouve tout à coup en présence d'un objet nouveau et inconnu. Un sauvage a besoin de se sentir en sûreté avant de s'abandonner librement au rire qu'excitent chez lui l'accoutrement et les façons étranges de l'homme blanc.

2. — Une variété spéciale du singulier et de l'exceptionnel, qui est propre, dans de certaines limites, à exciter le rire, est la *difformité* ou déviation d'une forme typique. Il est certain que, pour le palais non blasé de l'enfant et du sauvage, la difformité physique est une source inépuisable de gaîté. Le nain,

1. En anglais « *antic* » signifie grotesque et bouffon et ne garde que dans la langue des arts sa signification primitive d'antique. (*Note du trad.*)

le bossu, le boiteux, l'homme pourvu d'un nez phénoménal, etc., ont de tout temps égayé la jeunesse. La tendance à trouver amusantes de pareilles altérations du type normal s'étend, nous le savons, aux impressions que produisent sur nous les animaux et les plantes. Un quadrupède qui marche clopin-clopant, un arbre déformé par une grosse loupe, semblent copier des difformités humaines et partager ce qu'elles ont de risible. Il n'est pas jusqu'aux objets privés de vie qui ne puissent quelquefois nous amuser par une apparence de difformité. Une maison soutenue par des étais produit sur nous un effet analogue à celui d'un homme appuyé sur des béquilles ; et quand une charrette couverte d'une banne branlante descend une rue devant nous en cahotant de droite et de gauche, elle peut amuser nos yeux autant que la vue d'une personne grosse, lourde et mal d'aplomb qui essaierait de courir.

Quand nous présentons l'aspect risible de la difformité physique comme un exemple d'étrangeté, c'est-à-dire de déviation du type normal que nous sommes habitués à rencontrer, nous ne devons pas oublier que ce cas fait appel à ce qu'il y a dans le rire de plus brutal. Toutes les choses laides avaient aux yeux des Grecs quelque chose de méprisable et de honteux. Le rire que provoque souvent la difformité vient en grande partie de la pensée qu'elle abaisse celui en qui elle se rencontre. C'est visiblement une manifestation de la tendance qui pousse l'homme à se réjouir à la vue de ce qui est dégradé, bas ou méprisable. Il n'est pas difficile de découvrir cette note de joie méprisante dans le rire moqueur des enfants mal élevés et des sauvages, dans ce genre de rire que nous montre Homère lorsqu'il décrit l'hilarité des chefs Achéens à la vue du personnage mal bâti de Thersite, avec sa bosse, sa tête en pain de sucre dont le sommet rappelle un chaume, son regard louche[1]. Il me semble qu'il entre ici un élément de satisfaction malveillante, de joie à la vue du mal d'autrui (l'ἐπιχαιρεκακία d'Aristote).

Nous pouvons dire grosso modo que la force risible d'une difformité varie avec le degré qu'elle atteint. L'effet plaisant d'un gros nez ou d'un menton trop petit s'accroît, du moins

1. *Iliade*, II, v. 212 et suiv.

dans de certaines limites, à mesure que la forme s'éloigne des dimensions normales. Toutefois il serait difficile d'établir ici un rapport quantitatif exact.

Disons aussi que tous les genres de difformité ne provoquent pas également le rire. Peut-être qu'en général des additions ou extensions positives, comme un gros nez, de longues oreilles, portent plus à la gaîté que des diminutions ou des pertes : elles semblent frapper nos perceptions d'une manière plus agressive. Puis il y a dans les déformations des variétés qui probablement éveillent des associations d'idées plaisantes d'un genre particulier. Certaines déviations, certaines torsions de la divine face humaine peuvent nous frapper comme expressions de la friponnerie ; un nez rouge ou une épaisse tignasse rousse doivent peut-être leur effet risible à leur symbolisme moral supposé. De longues oreilles et certaines autres difformités nous égaient parce qu'elles font naître l'idée peu flatteuse d'une affinité avec quelque animal ignoble. Souvent, cependant, ce rire d'une espèce grossière a des préférences qui paraissent tout à fait capricieuses et qui ne peuvent être mises sur le compte que de l'habitude et de l'imitation.

La disposition à rire des difformités se heurte à deux sentiments qui la contrarient, l'un plus rarement, l'autre plus fréquemment. Le premier est la pitié, le second un sentiment de répugnance à la vue de la laideur.

Quand le rire que tend à provoquer la difformité est arrêté par la pitié et la bonté, c'est la marque d'une nature d'élite. Si la laideur des traits nous fait penser à des souffrances physiques ou morales, de telles considérations peuvent neutraliser complètement l'impulsion du plaisant.

Puisque la difformité est une variété de la laideur, et que la perception de la laideur en tant que laideur nous repousse, nous avons ici, comme second contrepoids, une répugnance esthétique d'un caractère assez délicat pour ce qui n'est pas beau à voir. Une personne douée de cette répugnance peut voir l'aptitude à rire du côté plaisant d'une difformité complètement paralysée chez elle. A l'extrémité opposée nous trouvons des gens prêts à s'égayer de tous les défauts corporels, même quand le spectacle en est révoltant. La plupart des hommes se

rangent entre ces deux extrêmes et ne trouvent matière à divertissement que lorsque l'élément désagréable de la laideur est atténué, de sorte que l'effet s'en perd, noyé dans le flot d'hilarité que la bizarrerie du spectacle a soulevé.

On peut ajouter que là où la difformité est devenue un objet de risée, la tendance à s'en égayer a d'ordinaire été secondée par d'autres forces, et plus particulièrement par le soulagement qui suit la peur calmée, ainsi que par un sentiment de représailles. C'est évidemment pour des raisons de ce genre que nous voyons le peuple, au moyen âge, rire de Satan et des démons. Peut-être le rire plutôt cruel des enfants à la vue d'un bossu contient-il un élément d'antipathie vindicative pour une personne considérée comme vicieuse et malfaisante.

3. — Un autre groupe d'objets risibles est dans un rapport étroit avec le précédent. Certaines *difformités*, certains *vices moraux,* ont toujours été pour les friands de rire un régal préféré. Nous n'avons qu'à penser aux plaisanteries populaires, aux contes du moyen âge, à ces branches opulentes de la littérature connues sous le nom de comédie et de satire, pour voir avec quelle insatiable avidité l'esprit de gaîté a puisé à ces sources de plaisir.

En tant que ce rire est dirigé contre un penchant vicieux, une dépravation du caractère, telle que la vanité ou la couardise, et non contre une imperfection moins grave dans les manières extérieures, il semble contenir, avec la perception d'une laideur analogue à un défaut physique, un jugement implicite porté sur son aspect honteux et dégradant.

Une opinion communément admise et, comme nous le verrons, confirmée par la pratique de l'art, veut que tous les vices ne soient pas pour le rire des sujets également favorables. Il en est qui semblent avoir un aspect particulièrement amusant. L'expression du penchant vicieux peut présenter des traits spéciaux qui lui donnent de la valeur au point de vue du rieur. Cela est évidemment vrai de l'ivrognerie, par exemple, et presque autant de l'irascibilité, dont les manifestations sont d'un comique saisissant et communicatif. D'autres vices, comme la poltronnerie et l'avarice, offrent au rire un régal de premier ordre dans la bassesse même de leurs allures, dans les pra-

tiques mesquines et méprisables auxquelles ils conduisent souvent. Cette considération semble expliquer en partie que la place d'honneur parmi les imperfections morales risibles soit donnée à la vanité. Rien n'est plus amusant que cette bouffissure de la personne et du langage qu'étale un homme trop content de lui. L'hypocrisie, de son côté, avec ses proches parents, la fourberie et le mensonge, semble posséder aux yeux du rieur une valeur toute particulière en raison de ses déguisements et de ce genre élémentaire de joie que trouvent tous les mortels, jeunes et vieux, à découvrir ce qui se cache sous un masque. Comme derniers exemples, nous pouvons prendre un entêtement de mulet contre tout désir exprimé par autrui, la stupidité contre laquelle « les dieux mêmes luttent en vain », enfin cette variété du plaisant qui chatouille chez nous la fibre comique en nous offrant la raideur de l'automate au lieu de la souplesse intelligente de l'organisme humain.

Ce coup d'œil jeté sur le côté amusant de ce que nous appelons difformités morales nous fait remarquer que, lorsqu'elles nous font rire, il s'en faut de beaucoup que nous nous plaçions toujours au point de vue moral et que nous considérions ces actions et ces traits de caractère en tant qu'immoraux. Ce qui le montre c'est tout d'abord le fait que, en riant de ce que nous regardons comme un vice, nous ne reconnaissons pas toujours qu'il soit sans gravité et sans effet bien nuisible, par cela seul que nous lui appliquons, pour ainsi dire, la peine purement nominale du rire. Nous pouvons faire du mensonge ou de la manifestation d'un appétit brutal un sujet de gaîté, quand la moindre réflexion nous y ferait voir quelque chose d'éminemment malfaisant. Ce qui le montre encore, c'est que le risible, en pareil cas, s'étend bien au delà des limites de ce que nous appelons communément du nom de vice. L'humilité excessive de cet ami de notre jeunesse, M. Toots, offre un spectacle aussi amusant que celui de la vanité. Ce qui semble ici nous amuser, c'est plutôt ce que la structure morale du personnage a d'incomplet et de mal proportionné. C'est ce que met encore plus complètement en lumière la comédie qui, nous le verrons, expose à un rire indulgent le manque de mesure dans les qualités mêmes qu'on admire, comme la chaleur du sentiment, une sen-

sibilité trop raffinée et même une conscience scrupuleuse à l'excès.

Ici encore nous pouvons remarquer que le « risible » est tel par rapport aux habitudes spéciales d'une société particulière et aux idées qui règlent ses jugements. Comparez, par exemple, la somme d'amusement que fournit l'ivresse à des gens habitués à boire sec, fort indulgents par conséquent pour cette habitude, et celle qu'en tirent d'autres personnes qui échappent à ce vice et le jugent avec sévérité. Il est évident, en effet, que notre disposition à être amusés par la vue d'un excès ou d'un défaut de mesure dans un caractère variera avec l'idée que nous nous faisons du type normal. La manière dont les Grecs d'autrefois appréciaient un caractère différait à certains égards de celle qui est habituelle, par exemple, aux Anglais d'aujourd'hui.

Quand il s'agit de vices palpables, nous trouvons, pour contrebalancer la tendance au rire, non seulement la répugnance que la laideur inspire à un esprit délicat, mais la répulsion énergique du sens moral et l'attitude attristée de la réprobation. Aussi peut-on dire que le trait immoral ne doit pas avoir assez d'importance et de gravité pour alarmer en nous le sens moral. Ici encore, des différences dans le tempérament et les habitudes, et, pouvons-nous ajouter, dans l'humeur où nous sommes quand l'objet se présente à nous, modifieront le résultat. On est étonné de voir quel plaisir de très honorables personnages peuvent trouver au spectacle des défaillances morales, quand ils s'abandonnent à cette disposition d'esprit où l'on paraît entrer en prenant place devant la scène comique.

4. — Nous pouvons passer à un groupe d'objets risibles où le trait auquel s'attache spécialement l'esprit de l'observateur est une *infraction à l'ordre et à la règle*. Sans doute les manifestations risibles du vice comprennent cet élément ; mais dans les cas que nous allons considérer maintenant, la violence faite à la règle est le trait le plus saillant. D'un autre côté les infractions risibles à la règle sont étroitement apparentées aux bizarreries dont nous nous sommes occupés plus haut. On peut dire que le baudet qui se roule sur le dos enfreint les règles normales de la conduite des baudets ; dans ce cas, cependant, le ridicule semble naître directement du caractère de nouveauté

piquante et imprévue que présente le spectacle. Pour qu'une action puisse nous frapper comme contraire à l'ordre, il faut que nous reconnaissions, vaguement tout au moins, qu'elle enfreint une règle ou un usage quelconque. La vue d'un âne marchant sur le trottoir de la rue ou broutant paisiblement au milieu d'un parterre nous amuserait comme spectacle contraire à l'ordre. Peut-être l'intermédiaire entre ce qui est étrange et ce qui est contraire à l'ordre se trouve dans l'aspect bizarre que présente au milieu d'une classe d'enfants un grand garçon qui dépasse de beaucoup la taille à peu près uniforme de ses camarades. Le Dr Lipps [1] a montré qu'une maison même peut, dans une rangée d'autres maisons, prendre en des circonstances analogues en aspect amusant. En pareil cas, l'uniformité générale, en se présentant immédiatement au spectateur, semble fournir à l'œil l'idée d'une règle que viole l'individu dont l'aspect est tout différent [2]. Dans le groupe actuel nous ne ferons entrer que les exemples de risible où l'infraction à la règle est palpable.

Disons d'abord que le désordre, le bouleversement de l'ordre habituel qui règne dans la vie, est une source abondante de rire pour les enfants et même pour beaucoup d'adultes. Toutes les formes les plus extravagantes de jovialité ou de joyeuse humeur ont l'habitude d'aboutir au désordonné. Je ne parle pas seulement d'un vacarme joyeux, mais de grosses facéties comme celle qui consiste à casser les vitres, plaisir qui, selon Addison, est pour beaucoup de gens l'expression classique de la belle humeur.

Cela étant, nous pouvons prévoir que toute scène de désordre va prendre un aspect amusant pour le commun des hommes. C'est en effet ce que nous trouvons dans la réalité. La foule aime le spectacle de la licence et du dérèglement dans les mascarades et ailleurs. La gaîté que soulève la vue d'un homme toujours pressé ou changeant à chaque instant d'intention est un exemple de cet effet du désordonné. L'effet comique d'un

1. *Loc. cit.*

2. Dans de tels cas il y a souvent, cela va sans dire, un effet réciproque, l'individu exceptionnel servant à faire ressortir l'absurde monotonie de tous les autres.

homme dans un accès de colère tient aussi en partie à ce même caractère. Toutes les fois que le désordre paraît là où l'ordre était attendu, il amuse et tend à faire sourire. On sait qu'une escouade de soldats qui ne marquent point le pas ou qui sont mal alignés nous donne envie de rire. La vue d'une chambre même qu'on a mise sens dessus dessous pour faire le ménage, la confusion d'une table après un grand dîner, prennent quelque chose de cet aspect amusant du désordonné.

L'effet comique de ce qui est contraire à l'ordre se montre d'une façon toute spéciale quand on manque aux règles de conduite généralement reconnues. Les cas les mieux marqués sont ceux où des fautes sont commises contre le code des bonnes manières et la correction du langage. Une conduite grossière, les gaucheries, les solécismes ou provincialismes, les mots pris à contresens, nous divertissent comme infractions aux règles qui nous sont familières, quoique tout cela puisse aussi nous amuser comme manifestation d'une ignorance naïve.

Est-il besoin d'ajouter que les jugements ainsi portés sur ce qu'il y a de risible dans une infraction à la règle sont tout relatifs ? Le code des manières varie avec la société et la classe, et tend, pour un même groupe, à changer avec le temps. Il suffit de considérer combien diffèrent d'une époque à une autre les manières à la mode de s'aborder, de prononcer certains mots, et ainsi de suite.

La grande force qui tend à contrebalancer en pareil cas la tendance au rire est le respect pour l'ordre et pour la règle, qui s'est développé lentement et avec beaucoup de difficulté, du moins dans la plus grande partie d'une société. Par conséquent, pour que les hommes qui sont les défenseurs de la règle puissent rire de la voir violée, il faut que l'infraction ne paraisse pas assez grave pour blesser ce respect. Cette condition sera remplie s'il est manifeste que l'intention de renverser la règle n'est pas sérieuse mais seulement apparente, ou qu'elle reste inoffensive, comme dans le cas de cet homme en colère qui menaçait vainement de dénoncer tout le monde et d'autres encore, ou enfin qu'on manque d'observer la règle, non par intention mais par ignorance.

5. — Nous pouvons maintenant passer à un groupe de cas où l'élément risible semble résider dans une situation ou une condition qui sont visiblement loin d'être désirables. Les *petits malheurs*, et particulièrement ceux qui entraînent une situation difficile, embarrassante, prennent souvent pour le commun des spectateurs un aspect amusant. Un chapeau enlevé par un coup de vent, une glissade suivie d'une chute, un choc rude entre deux piétons, sont des exemples connus des incidents risibles de la rue. Rappelons-nous Ajax glissant dans la course à pied et se relevant la bouche pleine d'ordure (*Iliade*, XXIII, v. 770-85), John Gilpin cramponné sur son coursier qui s'emporte, une compagnie en détresse dans un bateau échoué sur un banc de sable, le clown qui essaie en vain d'arrêter un cheval au galop en s'accrochant à sa queue : ce sont autant d'exemples qui se présentent d'eux-mêmes, avec beaucoup d'autres encore, à l'esprit à qui les sources du rire sont familières. Les anciens divertissements populaires, comme celui qui consistait, dans les foires de village, à rire des grimaces faites à travers un collier de cheval, devaient une bonne part de leur saveur à ce plaisir de voir un homme acculé à une situation désagréable, ne fût-ce que l'obligation de se rendre ridicule, surtout quand il en était arrivé là par son étourderie [1]. Un sens plus raffiné du risible se donne carrière au sujet des mille situations embarrassantes de la vie sociale, par exemple en voyant cette gêne difficile à cacher qui saisit une dame élégante, quand elle fait une tentative méritoire, mais mal récompensée, pour entrer en contact avec une femme de la classe inférieure.

Il est à remarquer que beaucoup de situations qui entraînent non seulement une somme irritante de désagréments, mais aussi de véritables souffrances, peuvent exciter ce genre de rire chez le vulgaire. La vue d'un boiteux qui s'avance en clopinant péniblement a son côté comique, non seulement pour les mortels d'humeur joviale, mais pour des êtres au-dessus de l'humanité. Homère nous représente les dieux de l'Olympe comme plongés dans un rire inextinguible à la vue de Vulcain essayant de remplir avec toutes ses grâces de forgeron boiteux le ministère de

1. Voyez l'article, « The Analytical Humorist », par H. D. Traill, *Fortnighthy Review* (N. S.) vol LX, p. 141.

leur échanson Ganymède. Nous trouvons la même joie cruelle à la vue du malheur d'autrui dans le rire qu'excitent chez le sauvage et chez les membres les plus grossiers d'une société civilisée certaines formes de châtiment corporel, par exemple une bonne volée administrée à une femme acariâtre ou à un type de laideur et de méchanceté comme Thersite. La « société polie » elle-même semble avoir un faible pour ce genre d'amusement, si nous en pouvons juger par le plaisir que la foule élégante paraît goûter sur un des rivages de la Manche à contempler les attitudes mornes et les figures blêmes des passagers qui débarquent après une traversée orageuse. Ici encore la profonde malignité de l'homme perce dans ce plaisir causé par le mal d'autrui (Schadenfreude).

Parmi ces mésaventures où la gaîté trouve son compte, les situations et les incidents dont les victimes perdent quelque chose de leur dignité tiennent une place considérable. Le spectacle d'un chapeau qui s'envole poursuivi par son propriétaire doit une bonne partie de sa drôlerie à ce fait que ledit propriétaire perd un des symboles de sa dignité. Peut-être certaines difformités physiques, et particulièrement une petitesse exagérée du nez ou du menton, doivent-elles en partie leur pouvoir d'éveiller le rire à ce fait que le visage paraît perdre ainsi un des traits qui contribuent à sa dignité[1]. Nous voyons une cause analogue produire le même effet dans le rire qu'excite d'ordinaire la vue d'un homme qui reste avec un bébé entre les bras. Les situations favorites de la farce populaire, comme celle du mari qui se laisse morigéner par sa femme et tyranniser par sa belle-mère, ne provoquent tant de gaîté que par l'abaissement piteux où tombe le chef de la famille. La force comique des scènes de ce genre s'accroît encore quand celui dont la dignité est compromise est justement un homme qui occupe une position élevée, quand c'est, par exemple, un prédicateur en chaire à qui il échappe une expression par trop familière, ou un juge à son tribunal, qui cède à une envie de dormir irrésistible.

Comme dans les exemples précédents, nous devons ici faire remarquer les limitations introduites par les caractères variés

1. M. Kipling dit que chez les Hindous la petitesse excessive du nez dans une famille est considérée comme une sorte d'opprobre.

des spectateurs et la diversité des circonstances où ils se trouvent. Le malheur, un traitement indigne, font évidemment appel à des sentiments fort différents de la gaîté. Là où la pitié est forte et prompte à s'éveiller, le rire qui naît des accidents fâcheux, des situations pénibles, etc., ne saurait se produire. Mais cette pitié pour les gens à qui un malheur arrive est le fait d'un esprit instruit et qui sait voir ; et quand ces qualités n'ont pas été développées par l'expérience et l'exercice, l'influence capable d'arrêter le rire fait défaut. De là vient que les jeunes gens, pourtant tout aussi capables de pitié que leurs aînés, riront souvent d'incidents — comme celui d'une vieille dame qui glisse et tombe — dont les personnes qui connaissent la gravité d'une telle chute sont sérieusement émues.

6. — Nous pouvons maintenant aborder un groupe d'objets risibles qui se rattache étroitement à plusieurs des groupes déjà traités, mais qui s'en distingue par des particularités bien marquées. Je parle du rire excité par l'*indécent* et l'obscène, soit que les objets mêmes se présentent à nous, ou que l'idée seule nous en soit présentée.

Tout essai sérieux d'étudier dans leur variété les sources ordinaires du rire doit, selon moi, faire une place à ce groupe. Chez les hommes et, si nous en croyons les poètes, chez les dieux, le fait de mettre à nu ce que la décence ordonne de cacher est un stimulant énergique pour le rire. Dans leur mode d'action le plus direct et le plus puissant, les objets indécents font appel à l'hilarité bruyante des esprits grossiers, au *gros rire* de l'homme qui lance à poignées *le gros sel*[1], pour parler comme M. Meredith. Ils tiennent la première place parmi les rudes plaisanteries des tribus sauvages, du moins d'un grand nombre d'entre elles, et de la classe la moins polie des sociétés civilisées. La culture exerce sur ce point une grande influence restrictive. Cependant ce serait se tromper fort que de supposer que les hommes instruits, quand ils sont aussi de ceux qui aiment à rire, sont insensibles à ce genre de comique. Le penchant à accueillir gaîment une allusion indécente, quand elle survient à l'improviste, au moment où nous ne sommes pas sur

1. Mots en français dans le texte.

nos gardes, et qu'elle n'est ni trop appuyée ni trop développée, est, je crois, universel parmi les hommes qui rient.

Le plaisir qui accueille ces allusions à ce que les sociétés civilisées et même sauvages cherchent à dérober aux regards, semble naturellement devoir se ranger parmi les cas où le comique naît d'une inconvenance, d'une infraction à une règle acceptée. Éveiller l'idée d'objets de ce genre, c'est violer une convention sociale bien reconnue. De plus cette infraction entraîne un abandon complet de toute dignité ; car, puisque la société a résolu ici de jeter un voile, toute tentative de le soulever entraîne une certaine honte. La honte retombe sur la personne qui est le sujet de l'allusion, toutes les fois qu'il est question d'une personne déterminée. Dans d'autres cas où l'allusion porte sur une des infirmités communes à la nature humaine, l'indignité, bien entendu, s'étend davantage. Ce n'est pas tout : nous sentons, en entendant une allusion de ce genre, que la dignité de celui qui parle et de ceux qui l'écoutent est également atteinte. La rougeur de l'auditeur délicat atteste ce sentiment de honte.

Et cependant, attribuer cette sorte de gaîté à une infraction à la règle et à une perte de dignité, ce n'est certainement pas expliquer d'une façon complète le mode d'action de cette variété du risible. S'il est défendu de parler de ces choses, si l'on ne peut le faire sans offenser le bon goût, d'autre part la chose à laquelle on fait allusion est en réalité un des attributs inséparables de notre nature. Le plaisir pris à ces allusions peut donc être envisagé sous un autre aspect comme une protestation contre l'artificiel en faveur de la nature simple et sans déguisement. Quand on écarte pour un instant le voile de la décence et qu'on regarde ouvertement ce qui reste caché d'ordinaire, il semble qu'on éprouve un sentiment bien marqué d'allègement et de délivrance, ainsi que d'expansion joyeuse. De là probablement ce fait signalé par les historiens des coutumes du moyen âge, que la grossièreté des divertissements semblait augmenter avec la grandeur de la fête. Le développement d'une hilarité exubérante favorise le relâchement de toutes les contraintes artificielles. Peut-être doit-on expliquer par cette considération la saveur agréable que de rudes plaisanteries, quand elles ont

assez de sel, gardent toujours pour le palais en gaîté des plus forts et des plus virils parmi les intellectuels.

Dans cet aperçu rapide sur le côté comique de l'indécent, je me suis borné à ce que nous découvrons en nous dans les formes modérées du rire communes chez les hommes civilisés habitués jusqu'à un certain point à se contenir. Nous savons cependant que les éclats de gaîté provoqués, du moins chez les gens grossiers, par ce qui a trait aux rapports sexuels, ont une source profonde dans les parties obscures de notre organisation animale. Le rire, ici, semble avoir pour fonction de donner une voix à la révolte triomphante de la partie animale de de notre nature, quand, pour un moment, elle ne connaît plus de frein. De plus, ici comme dans certaines formes du rire nerveux, il paraît avoir des relations organiques avec une condition de paroxysme émotif.

Est-il nécessaire de dire qu'ici encore le risible est quelque chose de très relatif ? L'idée qu'un homme se fait de l'obscène est en rapport avec les règles de décence admises par la société à laquelle il appartient, et ces règles peuvent varier beaucoup. L'Anglais qui vit à l'étranger est souvent frappé de voir que des personnes de l'un et de l'autre sexe, aussi cultivées d'ailleurs qu'on l'est dans le milieu où il a été élevé, hésitent moins à appeler les choses par leur nom et à faire allusion en causant à des sujets interdits en Angleterre par un tabou rigoureux. De même, aujourd'hui, le lecteur de Shakespeare peut être choqué par la liberté de langage des femmes de la société polie d'autrefois.

Enfin, comme nous l'avons fait entendre plus haut, la disposition à rire en pareil cas sera profondément modifiée par le plus ou moins de délicatesse des sentiments. Peut-être est-il vrai que tous les hommes peuvent s'amuser d'une allusion indécente, pourvu qu'elle soit finement présentée ; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que seuls les esprits grossiers sont capables de s'abreuver souvent et largement à cette source fangeuse du rire[1].

1. Il sera peut-être bon d'ajouter, par précaution, que le faible simulacre de rire qui se produit chez l'habitué de notre théâtre moderne lorsqu'il y voit ou entend quelque chose de risqué, n'est pas simplement un effet de

7. — Un autre groupe de présentations risibles a une certaine analogie avec le précédent. La foule a toujours aimé à s'égayer aux dépens de tous les *faux-semblants*. Celui qui soulève les masques et écarte les apparences trompeuses est assuré de ne pas manquer de sujets de rire. La place que l'affectation et le déguisement tiennent dans la vie sociale est si grande, que non seulement la farce populaire, mais la véritable comédie, ont trouvé là la principale source de leur amusement. D'ailleurs la saveur du rire varie beaucoup avec le caractère moral de la tromperie dévoilée. Nous rions sur un certain ton devant les ruses transparentes d'un enfant, sur un autre ton si l'on démasque un charlatanisme à demi inconscient, sur un autre encore quand on fait tomber le masque d'un habile imposteur.

Ce qu'il y a de relatif dans le plaisir produit par cette forme du risible n'est peut-être pas évident au premier abord. Cependant un simple coup d'œil sur cette foule de petites hypocrisies non seulement autorisées, mais exigées même par la société polie, suffira pour montrer combien le point de vue où se place le spectateur peut varier. Le pouvoir que possède l'habitude pour émousser les impressions se montre ici d'une manière exceptionnelle. Les comédies de la vie cessent de nous amuser, sauf de rares exceptions, quand elles se présentent souvent et partout. L'Anglais qui rit des petits mensonges de la société à l'étranger sera peut-être absolument incapable de distinguer le côté plaisant de simulations et de dissimulations tout à fait analogues pratiquées dans la nôtre.

Ici encore, comme en général quand il s'agit d'imperfections morales, l'impulsion du rire sera combattue par la tendance à juger sérieusement et par un tempérament moral d'un degré plus élevé. Les hommes d'une moralité peu exigeante salueront peut-être d'un rire cynique des formes d'imposture qui choqueraient ceux dont la constitution morale est plus délicate.

8. — Passons maintenant à un genre de risible d'un caractère intellectuel plus marqué. Parmi les imperfections humaines il n'en est aucune qui présente un caractère comique plus géné-

l'indécence. C'est l'effet d'une attitude d'esprit extrêmement artificielle qui oscille entre la disposition de l'homme naturel à se laisser aller librement et la crainte qu'éprouve l'homme civilisé de se laisser entraîner trop loin.

ralement reconnu que l'*ignorance, la maladresse*. Ici encore notre vieil ami, le clown du cirque, vient à notre aide. Quand il s'épuise en efforts maladroits pour imiter les prouesses de l'écuyer consommé et des autres artistes de ce genre, il donne à la multitude un spectacle qui élève son hilarité jusqu'au paroxysme. L'ignorance des localités, surtout chez un voyageur qui se trouve tout désorienté, est une occasion fréquente de gaîté pour le paysan qui jouit de son embarras. Les enfants, les sauvages et toutes les natures simples, prennent grand plaisir à de pareilles preuves d'ignorance et d'incompétence. La gaîté plus retenue que procure à la « société » le manque d'usage de ceux qui ne sont pas initiés à ses mystères, montre bien que presque partout le spectacle de l'ignorance réjouit ceux qui sont mieux instruits. Voulez-vous connaître tout le prix de ce spectacle ? Voyez dans une discussion celui qui cherche à mettre les rieurs de son côté : quels efforts ne fait-il pas pour montrer chez ses adversaires une ignorance digne de risée ? Quand la forte tête du village cherche à briller devant son rustique auditoire, la situation est fertile en incidents joyeux. Qu'il me suffise de citer les délicieuses discussions que M. Hardy met dans la bouche des paysans du Wessex.

Ce plaisir qu'on trouve à prendre sur le fait l'ignorance et l'incapacité est un ingrédient savoureux des railleries qu'échangent entre eux les hommes appartenant à des nations ou à des classes différentes, par exemple le sauvage et l'homme blanc, le marin et le terrien. Nous en donnerons des exemples plus tard.

En de semblables cas le spectateur peut ne pas s'attendre à ce que les autres possèdent le savoir ou l'habileté. C'est tout au plus si le rieur pense vaguement que tout le monde devrait en savoir autant qu'on en sait dans son propre milieu. Le rire qu'éveillent l'ignorance et l'incompétence prend un ton différent et plus ironique dans les circonstances où l'on doit raisonnablement s'attendre à trouver la compétence et le savoir, par exemple lorsqu'un fonctionnaire montre une incapacité flagrante dans l'exercice de sa fonction.

Le spectacle de l'ignoranee humaine devient particulièrement réjouissant lorsqu'il s'agit de choses qu'on suppose con-

nues de tout le monde. M. Bergson nous rappelle le mot du voyageur désappointé en apprenant qu'il y a dans le voisinage un volcan éteint : « Ils avaient un volcan, et ils l'ont laissé s'éteindre [1] ! » C'est cette ignorance de ce qui est généralement connu qui fait en partie le comique de beaucoup d'infractions aux règles admises, par exemple, aux règles du langage. Nous supposons si bien que tout le monde, même les étrangers, doit être en état de parler notre langue, que nous ne pouvons entendre une faute grave contre la prononciation ou contre le sens des mots sans y trouver un peu de sottise. Shakespeare nous fait rire, dans une même pièce, du mauvais anglais du Dr Caius et de celui de Sir Hugh Evans. Naturellement la faute est plus réjouissante encore si ce qu'elle fait dire à l'étranger retombe sur lui sans qu'il s'en doute [2].

Le côté plaisant de l'invraisemblable, de ce qui est violemment opposé au bon sens (sujet sur lequel nous nous étendrons plus longuement dans la suite) montre les effets d'une forte naïveté intellectuelle. Toute description naïvement exagérée, toute assertion extravagante, excitent le rire, en partie par cette raison qu'elles montrent chez leur auteur l'ignorance de ce qui est croyable. Insiste-t-on, au contraire, sur ce qui est bien connu, sur ce qui saute aux yeux, et surtout en appuyant l'affirmation d'arguments laborieux, on fait encore rire en montrant qu'on ignore que l'auditeur ou le lecteur sont déjà tout à fait au courant de la question.

La naïveté est des plus amusantes quand elle dénote une ignorance complète au sujet de ce qui arrive, de ce qui se dit actuellement. Le Londonien fera peut-être le bonheur du provincial qui l'écoute, parce qu'il n'entend rien aux choses qui, pour ce dernier, s'expliquent parfaitement d'elles-mêmes. Les

1. Bergson, *op. cit.* p. 45. Il s'agit ici d'un voyageur de comédie.

Le mot est-il authentique ? Est-il (chose plus probable) de l'invention de Gondinet, l'auteur de la comédie ? Peu importe : il est aussi drôle que connu. (*N. du trad.*)

2. Ici quatre lignes dont le comique est intraduisible parce qu'il tient à des fautes commises par un Allemand qui croit parler en bon anglais. Il pense répondre ceci à une question sur la santé de sa femme : « D'ordinaire elle est au lit, et quand elle n'y est pas elle a des vertiges », et il dit en réalité dans son jargon Anglo-Allemand : « D'ordinaire elle ment, et quand elle ne ment pas elle filoute ». (*Note du trad.*)

méprises ainsi commises deviennent plus plaisantes encore quand elles impliquent une idée qui est exactement l'inverse de la vérité. On connaît l'histoire de ce juré du Yorkshire qui disait : « L'avocat Scarlet plaide toutes les bonnes causes »[1]. Ce qui en fait le piquant, c'est cette charmante inversion des rapports de cause à effet. Un jour en chemin de fer j'entendis une mère dire à sa petite fille qui se plaignait de la chaleur : « Plus tu y penseras, plus tu en souffriras. » Sur quoi l'enfant riposta avec une petite moue plaisante : « Dites plutôt que plus j'en souffrirai, plus j'y penserai. » Probablement la remarque de la mère lui avait paru renverser le vrai rapport entre les choses.

D'autres exemples de ce que nous appelons naïveté se rangent, par certains côtés du moins, dans ce groupe. Le manque de tact, l'introduction de choses qui n'ont aucun rapport avec les circonstances et les idées du moment, excitent le rire chez les hommes, quel que soit leur degré de culture. Les moyens inattendus par lesquels un sauvage ou un enfant essaient, dans d'excellentes intentions, de contribuer au bien-être de leur visiteur, sont un exemple assez joli de cette simplicité. Les manques d'à-propos dans la conversation et la discussion, les erreurs sur ce qui est en question, les arguments baroques ou malheureux et ainsi de suite, viennent, personne ne l'ignore, grossir les sources du rire. Tout cela contribue beaucoup aux petits plaisirs et aux amusements de la vie de société. Un genre de naïveté qui ne manque presque jamais son effet, c'est une réponse qui n'a aucun rapport avec la question. Par exemple un aéronaute opérant sa descente en pays inconnu, demande à un paysan, au moment de toucher terre : « Où suis-je ? » Et le rustre de faire cette réponse aussi véridique qu'absurde : « Dans un ballon. »

La naïveté des enfants est une mine inépuisable pour l'amateur en quête de sujets de rire. C'est là qu'on voit combien nous chatouille parfois une candeur parfaite, et ce qu'il y a de comique dans ces quiproquos de conduite ou de paroles dont l'énormité inattendue saisit l'imagination et déconcerte un instant la logique. Une des formes les plus amusantes de cette

1. Il aurait dû dire : « Toutes les causes deviennent bonnes quand c'est l'avocat Scarlet qui les plaide. » (*Note du trad.*)

simplicité drôlatique est cette habitude qu'a l'enfant de substituer tranquillement son point de vue à celui de l'adulte. C'est ce qu'on trouve dans une foule de mots plaisants que nous devons aux enfants. En voici un exemple. Une de ces personnes qui aiment à ne laisser perdre aucune occasion demandait à une petite fille qui avait entraîné son grand-père dans un jeu un peu vif pour un vieillard : « N'est-ce pas que votre grand-papa est bien bon de jouer avec vous, ma chérie ? » « C'est moi », corrigea vivement la petite, « c'est moi qui joue avec lui ».

On peut se contenter d'indiquer d'autres formes de cette simplicité intellectuelle qui réjouit l'amateur de gaîté. L'effet du préjugé et de la passion pour rétrécir et égarer l'intelligence et donner de fausses idées des choses est un des sujets favoris de la comédie. Ainsi que nous le verrons, le spectacle prend plus de valeur quand l'intelligence ainsi dégradée est en même temps presque détraquée, si bien que le personnage ridicule, tout préoccupé de ses illusions, enfile un chapelet de remarques si complètement étrangères aux réalités du moment que les plus graves même des spectateurs ne peuvent tenir leur sérieux.

L'influence limitative de la relativité sur le plaisir que cause ce genre de risible, ressort assez clairement de ce que nous avons dit. La maladresse, la naïveté ou l'ignorance, qui excitent notre gaîté, consistent à manquer de ce que possèdent communément les gens de notre société, de ce que nous nous attendons, par conséquent, à rencontrer chez autrui. Par suite, l'homme du monde rit de voir que vous ignorez certaine sorte de choses, par exemple l'histoire de la pairie anglaise ; le paysan rira de votre ignorance sur un autre point, par exemple sur l'élevage des veaux, et ainsi de suite. La simplicité de l'enfant ne vous frappe que par comparaison avec la maturité et la complexité de nos propres façons de penser. Les absurdités même du paradoxe sont relatives ; car ce que nous nous plaisons à regarder comme le fondement stable et immuable du sens commun est en réalité sujet au changement.

9. — Nous allons nous occuper à présent d'un groupe de faits auquel les écrivains qui s'occupent du plaisant ont l'habitude d'attacher une grande importance. Le spectacle d'un enfant coiffé d'un chapeau d'homme, que nous avons étudié à fond

plus haut, nous montre le risible naissant directement et sans méprise possible de la juxtaposition de deux éléments étrangers l'un à l'autre, de l'apparence d'un tout formé de parties incompatibles. Ici nous voyons le sens du comique fixer son regard sur l'idée de *rapport*. Tout le monde reconnaît que la perception de certains rapports, particulièrement des rapports de disconvenance, de disproportion, d'inconséquence et d'incohérence logiques, jouit d'un grand pouvoir pour éveiller le genre de rire le plus raffiné.

En traitant de cet aspect risible des rapports, il nous faut faire une distinction. Par exemple, lorsqu'une personne rit des efforts maladroits et impuissants d'un patineur pour éviter une chute, d'un costume extravagant, du langage maniéré d'une précieuse, peut-être a-t-elle conscience d'entrevoir un rapport, de constater qu'une chose n'est pas adaptée à sa destination, qu'elle s'écarte follement de la normale. Elle sait cependant que sa vision mentale n'est pas adaptée expressément à ce rapport ; elle a, au contraire, le sentiment que la présentation même de l'objet, en donnant à ses facultés aperceptives la secousse requise, provoque directement sa gaîté.

Mais d'autre part elle reconnaîtra, je crois, que dans certains cas, le plaisir de rire tient à ce que l'œil intellectuel se dirige sur un rapport. Ce rapport peut n'être pas saisi avec une précision parfaite ; mais il est certain qu'il est saisi par l'esprit, ne fût-ce que pendant une fraction de seconde, et, de plus, qu'un certain degré de précision est donné à la perception de ce rapport, tout au moins par un coup d'œil rapide sur les termes qu'il réunit.

Cette localisation du risible dans un rapport est évidente surtout dans le cas de ces présentations complexes où le défaut d'harmonie et de convenance est manifeste dans les parties du tout qui sont offertes à nos yeux, et s'impose à notre attention d'une manière tout à fait agressive. Une femme de la campagne déployant dans sa mise et dans son langage un mélange bizarre de paysanne et de belle dame, un original qui vous propose de faire l'ascension d'une montagne en fins souliers à hauts talons, un vote de remerciement exprimé en des termes qui sont bien au-dessus ou au-dessous de la circonstance, mettent en branle les

muscles du rire en nous frappant comme des assemblages forcés de choses qui se contredisent et refusent de s'associer. On en peut dire autant des cas où la disconvenance existe entre l'objet actuellement perçu et un autre qui, après l'avoir précédé, reste encore présent à l'imagination ; ainsi quand le clown échoue radicalement dans ses efforts pour reproduire les exercices savants de l'artiste qu'il a la prétention d'égaler.

Dans les cas même où la disconvenance risible existe entre deux choses qui ne sont pas présentes en même temps ou presque au même moment, un coup d'œil direct sur leur rapport, amenant au moins à l'esprit une représentation confuse de celui des deux objets qui est absent, est peut-être nécessaire pour que le plaisir soit bien senti. Il est probable, par exemple, que les dieux d'Homère, quand ils riaient si bruyamment à la vue de Vulcain noir et boiteux s'essayant au rôle de Ganymède, revoyaient en esprit l'image de ce dernier et faisaient une comparaison entre les deux échansons. Peut-être aussi que souvent, dans les jugements de notre délicatesse sur des exagérations ridicules dans le costume, le langage et les manières, nous envisageons, ainsi qu'il a été dit plus haut, d'une façon directe, le rapport de ce que nous voyons avec un type qui nous sert d'unité de mesure [1].

On peut assurément se demander si, dans des cas de ce genre, le rapport qui est au foyer de notre vision mentale existe entre deux parties d'un ensemble complexe réellement présent, ou entre cet ensemble considéré comme un tout et un autre ensemble type que nous avons dans l'esprit. Quand, par exemple, nous rions d'un prédicateur dont la gesticulation est excessive, dirigeons-nous notre pensée sur la disproportion qu'il y a entre le discours de l'orateur et son action, ou nous reportons-nous à l'idée du genre d'action qui convient et que nous rencontrons d'ordinaire, et envisageons-nous le désaccord entre ce que nous voyons d'une part et de l'autre ce que nous imaginons ? Cette question peut être réservée pour un examen ultérieur.

Dans les cas que nous venons de présenter il semble bien

1. Comparez ci-dessus, p. 12 et suiv.

que nous avons affaire à une nouvelle variété de rire, au rire de l'esprit ou de l'intelligence ; et nous nous confirmerons dans cette opinion, si nous réfléchissons que ce rire est en grande partie en dehors de la catégorie populaire. La foule peut s'amuser d'une contradiction flagrante entre la profession et les actes, témoin le plaisir que prenait la populace du moyen âge au spectacle des inconséquences morales des moines[1]. Mais quand on en vient à l'appréciation de contradictions inhérentes au caractère, telles que le défaut de suite dans les projets, l'inconstance dans les affections, et ainsi de suite, il faut une certaine pénétration pour apercevoir les rapports des choses, une certaine agilité d'esprit pour réinstaller dans la pensée ce qui n'est pas présent dans la réalité ; et le nombre de ceux qui sont capables de goûter ce genre de plaisir peut se trouver singulièrement restreint. Des contradictions palpables, énormes, comme celles qui sont représentées dans ce délicieux monologue, *l'Indécis*, où M. Coquelin aîné fait notre joie, sont accessibles au rire de la foule ; mais la plupart des inconséquences qui, chez un Molière, chez une George Eliot, un George Meredith, nous charment l'esprit, sont « du caviar pour le vulgaire ». On en peut dire autant du rire qui égaie une intelligence capable de mesurer les choses, en présence de ce qui est démesuré, excessif, disproportionné.

Une subdivision de cette province du risible consiste dans les cas de disconvenance logique ou d'*absurdité*. Ici encore nous abordons une région dont une grande partie n'est accessible qu'à ceux qui ont une certaine culture. Nous trouvons des exemples de cette absurdité risible dans les choses qui sont en contradiction avec nos convictions les plus profondes et les plus inaltérables. Ce qui, au point de vue logique, est tiré de loin, ce qui est paradoxal, provoque d'ordinaire la gaîté. Puisque ce cas, comme celui où on rit d'un costume extravagant, n'implique pas la perception claire et distincte d'un rapport, mais seulement une sorte de choc inoffensif subi par nos tendances aperceptives les mieux enracinées, nous en trouve-

1. Comme le montre notre classification, nous pouvons d'abord regarder ces inconséquences comme des exemples de dégradation risible. Cependant il est évident qu'elles éveillent aussi une idée de contradiction.

rons sans doute des exemples à des degrés inférieurs de l'échelle de l'intelligence.

Ainsi que nous le verrons plus tard, les enfants entrent en gaîté quand se présente à leur esprit une idée radicalement contraire à leur conception naïve du possible, et les sauvages montrent la même tendance à rire de ce qui est manifestement opposé à leur conception traditionnelle et fixe de la vérité. Il en est de même pour les idées et les propositions qui font sur une intelligence plus développée l'impression de paradoxes, qui sont, pour ainsi dire, une sorte d'attaque contre les opinions que l'habitude a enracinées en elle, et contre ce qu'elle se plaît à appeler du nom de « sens commun ». Les idées qui la frappent comme révolutionnaires, qu'elles se fassent jour dans le domaine des usages sociaux, dans celui de l'activité politique, de la morale ou des explications scientifiques, sont toujours accueillies par un immense éclat de rire. La théorie de Darwin, qui fait descendre l'homme d'un ancêtre simiesque, excita probablement, la première fois qu'elle fut énoncée, presque autant d'hilarité que d'indignation.

Le champ des traits amusants fournis par les inconséquences logiques est moins étendu. C'est le fait d'un homme habile que de découvrir dans les divers propos qu'une personne débite des choses plaisamment contradictoires. Il faut qu'une contradiction soit bien palpable, et que les affirmations contradictoires se suivent de bien près, pour donner au rire de la foule un aliment qu'elle puisse goûter. Le meilleur exemple, dans la gaîté populaire, de ce rire provoqué par des idées contradictoires, me paraît être ce genre de « bêtise [1] » où la contradiction vous saute aux yeux dans une même phrase, et vous oblige à vous tenir les côtes. Tel est cet argument attribué à un homme d'état Irlandais : « Oui, dans cette guerre, tout citoyen doit être prêt à sacrifier jusqu'à sa dernière guinée pour sauver le reste [2]. »

1. Le mot français traduit peu exactement le mot anglais « bull ». Il y a, dans ces bêtises, du Calino, du Joseph Prudhomme (« ce sabre est le plus beau jour de ma vie »), etc., et on les met volontiers, en Angleterre, au compte des Irlandais : « an Irish bull », une naïveté irlandaise. (*Note du trad.*)

2. Tiré d'un discours prononcé par Sir John Parnell dans la Chambre des Communes d'Irlande, 1795. Voyez W. R. Le Fanu, *Seventy Years of Irish Life*, ch. XVI (Irish Bulls).

Peut-être pensera-t-on que ces formes plus intellectuelles du risible exercent leur action sur tous également. Il semble en effet qu'une proposition dont les termes mêmes sont inconciliables, devrait avoir le même caractère pour toutes les intelligences, et que l'effet comique en devrait être moins que tout autre affecté par les accidents de tempérament et de circonstances. La supposition est assez naturelle, mais elle n'est pas tout à fait exacte. Les inconséquences morales ou logiques ont, ne l'oublions pas, leur côté désagréable et même leur côté pénible. Se découvrent-elles chez un homme bien connu pour la fermeté de son caractère et de son intelligence, elles doivent naturellement affliger ses admirateurs. Donc nous devons, ici encore, ajouter ce correctif : « pourvu qu'il n'y ait dans les circonstances où se produit la contradiction rien de désagréable ou de répulsif. » Ce n'est pas tout : rappelons-nous, quand il s'agit de ce qu'on appelle communément paradoxe, que le type de vérité généralement admis est loin d'être celui des vérités éternelles. Comme nous l'avons montré en rappelant le ridicule qui s'attacha d'abord à la théorie de Darwin sur la sélection naturelle, ce qui fait rire une génération comme étant en contradiction flagrante avec des notions fondamentales, sera peut-être reconnu tranquillement par la génération suivante comme une vérité familière.

10. — Un groupe d'objets risibles qui fait largement appel au rire intellectuel par excellence, se présente à nous sous la forme *des jeux de mots* et *des traits d'esprit amusants*. Plus tard nous examinerons de plus près la nature de l'esprit. La caractéristique la plus évidente des formes verbales du plaisant paraît être l'intervention de l'esprit de jeu. C'est ce que montrent assez clairement les jeux dont les mots fournissent le sujet aux enfants. Les mots nouveaux sont pour eux des sons qu'il faut ramener à des mots familiers ; et plus le résultat de ce travail est drôlatique, plus leur plaisir est vif. Ceci conduit pas à pas au calembour où des termes et des phrases parfaitement intelligibles sont altérés à dessein, de manière à prendre une signification nouvelle ; ou bien, sans aucune déformation des mots, en substituant un sens nouveau au sens principal qui se présentait tout d'abord, on obtient le changement désiré. L'instinct du

jeu, qui cherche à s'écarter autant que possible de toute règle et de toute restriction, à mettre tout sens dessus dessous, à saisir au vol tout ce qu'il y a d'extravagant et de follement capricieux, se reconnait clairement ici. Souvent aussi ces jeux sur les mots sont étroitement apparentés au plaisir d'attraper autrui : un sens naturel et clair est dans ce cas l'apparence qui trompe, tandis que la réalité est le sens à demi caché introduit dans la phrase par le farceur ingénieux. Malgré tout il me semble que ce groupe d'objets risibles se range tout près de celui qui est caractérisé par le contradictoire et l'absurde. Un jeu de mots qui prétend à quelque mérite intellectuel doit avoir son tranchant, sa morsure; et le moyen le plus naturel pour cela, c'est, semble-t-il, d'y introduire une ironie qui donne au sens principal et d'abord apparent de la phrase un démenti plaisant. Ainsi l'on a dit d'un prédicateur dont l'assommante monotonie avait obligé les fidèles à s'esquiver doucement, qu'il venait de prononcer un discours « vraiment irrésistible ». Ce qui faisait le mordant de la plaisanterie c'était l'opposition complète entre les meilleurs et les pires effets de l'éloquence réunis dans ce seul mot « irrésistible », dont les deux sens opposés donnent à la phrase sa tranchante ironie.

Dans les cas où l'on ne joue pas ainsi sur les mots, l'homme d'esprit aime encore à se livrer aux jeux d'une imagination capricieuse. A nos points de vue ordinaires, à nos associations normales d'idées, il aime à en substituer d'autres qui frappent l'auditeur par leur piquante et extravagante fantaisie. C'est ce qui se voit la plupart du temps dans ces propos où l'on ne cherche qu'à se divertir, et où d'ordinaire on essaie d'échapper un moment aux lisières de la grave raison. C'est ainsi qu'une personne, en voyant, quelques heures après une éclipse, la lune pâle et brouillée, faisait observer qu'elle n'était pas encore remise des effets de l'éclipse.

Dans ces gaîtés de la pensée, nous voyons une fois de plus les limitations introduites par les différences de tempérament et de dispositions mentales, aussi bien que d'expérience et de savoir. Si nous voulons savoir de quel côté incline d'ordinaire chez une personne la balance entre le sérieux et le goût de la plaisanterie, rien peut-être nous renseignera mieux à cet égard

que sa disposition à tolérer et à goûter en général les jeux de mots et le côté amusant des bêtises. Celui pour qui les mots et les pensées sérieuses sont choses sacrées, aura bien de la peine à souffrir aucun divertissement de ce genre. D'autre part, l'aptitude à savourer ces boutades de l'esprit prouve que l'imagination de l'auditeur a le vol suffisamment rapide. Elle prouve aussi, d'ordinaire, que son intelligence sait se mettre au même point de vue que celui dont l'esprit l'égaie, comprendre sa façon de sentir et de penser. L'esprit rustique est un livre fermé pour le citadin ; les gaîtés verbales où se jouent, chacun à sa façon, le juge, l'homme d'état, le théologien, et ainsi de suite, reflétant, comme leurs rêves, leurs impressions journalières et leurs habitudes intellectuelles, risquent de perdre toute leur saveur pour l'oreille de ceux qui n'ont avec eux aucune communauté d'idées.

La classification qui précède suffit peut-être à énumérer les attributs ou caractères les plus saillants des objets risibles qui, les uns dans un cas, les autres dans un autre, font un appel direct à notre gaîté.

Que chacun de ces traits puisse par lui-même éveiller ainsi le rire, c'est, je crois, ce qu'admettront ceux à qui le champ de la gaîté humaine est familier. Il est, je le maintiens, amplement établi par les faits, que ce qui cause l'embarras, ce qui est contraire à la règle, ce qui abaisse, ce qui est hors de la réalité et de la vérité, et ainsi de suite ; que chacune de ces choses, dis-je, sous certaines conditions restrictives, excite en effet le rire des hommes.

Assurément il est difficile de donner une démonstration parfaite du pouvoir propre que possède chacun de ces traits pour provoquer le rire. On a déjà dit que dans les formes les plus agréables du risible souvent divers excitants combinent leurs forces. Cela est si vrai qu'il est quelquefois difficile de décider quel est le plus important des agents en coopération. Ainsi le spectacle d'un laquais déguisé en gentilhomme, ce motif comique cher à Molière et à d'autres, peut nous divertir à titre de tromperie transparente, ou comme manifestation d'une insolente vanité, ou encore comme caricature amusante de l'extravagante absurdité de ce qu'on appelle les belles manières. L'extrava-

gance dans le costume et les sottises analogues se trouvent fréquemment unies à de réjouissantes illusions qu'une personne se fait sur sa propre importance. Pendant que la naïveté intellectuelle s'étale à nos yeux, une naïveté morale peut se laisser entrevoir derrière elle. C'était le cas de cette grande dame que l'astronome Cassini avait invitée à venir voir une éclipse de lune et qui arriva en retard. « M. de Cassini », dit-elle, « voudra bien recommencer pour moi [1] ». Ainsi que je l'ai fait remarquer, le manque de convenance entraîne bien souvent un manque de dignité, par exemple lorsque, dans un grand dîner, un convive mal appris éveille par sa façon de manger l'idée de quelque animal glouton ; ou qu'un orateur, par son débit ou ses gestes, fait penser à une marionnette ; ou qu'une comparaison malheureuse plonge l'auditeur dans les plus basses régions de la trivialité, défaut tourné en ridicule dans les vers bien connus de l'Hudibras de Butler :

> Et, comme un homard bouilli, le matin
> Commença à passer du noir au rouge.

Comme dernier exemple d'un objet qui a plusieurs côtés risibles, nous pouvons citer l'affectation, surtout quand elle consiste à singer les manières d'autrui ; car nous pouvons en rire comme d'un trompe-l'œil percé à jour ; ou comme de l'introduction maladroite d'un élément étranger dans le caractère naturel de l'imitateur ; ou enfin comme d'une pauvreté d'esprit, d'un défaut d'initiative morale ou intellectuelle.

Cependant si les divisions de notre cadre paraissent empiéter les unes sur les autres, ce n'est pas une raison de le rejeter. En réunissant un nombre suffisant d'exemples et en constatant comment la présence d'un certain caractère nous affecte lorsqu'il est, à n'en pouvoir douter, le stimulant prépondérant, et comment il continue à nous affecter à peu près de la même façon lorsque ses concomitants varient, nous pouvons nous convaincre que chacun des aspects indiqués est efficace pour provoquer le rire. Il appartiendra à la psychologie expérimentale, si jamais ses méthodes lui permettent de s'attaquer à ce sujet, de donner à tout ceci plus de clarté.

1. Bergson, *op. cit.*, p. 45.

Il y a une autre objection qui, bien qu'elle se rapproche de la précédente, doit en être soigneusement distinguée. Même dans les cas où le trait risible est rigoureusement localisé, peut-être semblera-t-il qu'il y ait quelque chose d'arbitraire dans notre façon de le définir. On dira peut-être, par exemple : « Pourquoi distinguer le rapport de disconvenance et les rapports similiaires pour en faire un groupe spécial, puisque, dans tous les cas, ils peuvent être regardés comme le résultat ou l'expression d'un manque d'intelligence ou de goût ? » Cependant lever cette difficulté dès à présent, ce serait anticiper sur notre problème théorique qui est celui-ci : dans quelle mesure ces différentes variétés du risible se prêtent-elles à être réduites à un principe commun ? En établissant chacun des groupes ci-dessus, j'ai cherché à envisager l'objet risible ainsi que l'homme ordinaire, innocent de toute visée théorique, l'envisagerait.

Ce qui importe ici c'est de faire ressortir à la fois et la combinaison fréquente de plusieurs éléments plaisants dans les objets qui excitent notre rire, et le fait que le même élément peut être envisagé de plus d'un côté. Ces deux constatations jettent une lumière intéressante sur la signification des longues discussions des théoriciens et sur les divergences qui les séparent.

En dressant cette liste des éléments risibles que contiennent les choses, je n'ai rien dit du lien qui rattache cette partie de notre étude à celle qui la précède. Ce lien, cependant, n'est pas resté complètement caché. Dans l'effet amusant des choses nouvelles, nous avons trouvé un élément du rire qui jaillit d'une soudaine explosion de joie. Dans le rire qu'excite l'indécence, nous avons trouvé une trace du rire « de triomphe soudain » et de ce que j'ai appelé rire nerveux. Enfin, en parlant des propriétés plaisantes que possèdent les jeux de l'esprit, il semble que nous avons été tout près du rire que le jeu fait naître.

Le lien apparaîtrait plus clairement encore si nous ajoutions à notre liste deux autres groupes. Ce sont (11) les objets risibles qui nous affectent comme expressions d'une humeur joyeuse, et (12) les situations risibles qui impliquent un rapport analogue à celui du vainqueur et du vaincu. Quelques mots sur chacun de ces deux groupes devront nous suffire.

11. — Toutes les choses qui, en se présentant à nous, sont

immédiatement interprétées comme des manifestations d'une disposition à la plaisanterie, tendent, cela n'est guère douteux, à exciter notre gaîté. Cela est vrai d'une série de sons, musicaux ou non, qui ont, dans leur mouvement à la fois rapide et saccadé, quelque ressemblance avec ceux du rire. Il en est de même des mouvements analogues à ceux du jeu, tels que les gambades capricieuses d'un poney qu'on vient de lâcher, ou celles d'un clown dans un cirque. L'expression apparente de l'humeur joyeuse dans les choses éveille chez l'observateur un rire sympathique. Peut-être ici semblerait-il plus correct de dire, non pas que nous rions *de* ou *à propos de*, mais que nous rions, pour ainsi dire, *à* ces caprices joyeux. Cependant nous verrons que ce que nous reconnaissons comme objectivement risible ne peut être compris, si l'on ne se reporte à ces apparences de provocation enjouée.

12. — La vue d'un homme qui triomphe dans une lutte, ou qui a le dessus en quelque façon sur un autre, est, on ne saurait le contester, propre à nous égayer. Evidemment cette sorte de rire rentre en partie dans la catégorie de celui qui est provoqué par les difficultés ou embarras d'autrui ; mais il mérite certainement une place séparée dans une énumération des sources de gaîté les plus répandues et les plus populaires.

Il est inutile d'insister sur ce fait que le spectacle de la société doit une grande partie de son intérêt aux combats, aux compétitions, à toutes les situations où l'on voit les hommes se mesurer les uns contre les autres. Le côté amusant de cet intérêt se trouve dans la satisfaction joyeuse qu'éveille chez le spectateur chaque coup heureux, qu'il vienne d'un côté ou de l'autre. Voyez en effet l'attraction qu'exercent les assauts d'esprit dans la place publique, dans le domaine de la politique, sur la scène, etc. La littérature populaire montre que la gaîté de l'homme simple s'est abreuvée largement à cette source.

Les situations qui développent ce sentiment de « triomphe soudain » chez le spectateur, ne sont pas uniquement celles où il y a lutte. Toutes les circonstances où un homme montre qu'il est capable de l'emporter sur un autre semblent divertir la foule. De même que la vue d'un homme corrigeant sa femme est un vrai plaisir pour le sauvage, de même le spectacle d'une

défaite, d'une déconfiture, d'une humiliation, surtout si la déception et la sottise y ont quelque part, et si la chose prend ainsi l'air d'une tromperie qui réussit, peut fournir un excellent divertissement au spectateur civilisé.

Une forme plus raffinée du risible se présente à nous, quand nous considérons les défaites que la nature ou la destinée infligent à l'homme, les tours qu'elles lui jouent, la manière dont elles le dupent. Dans la mesure où cette idée d'ironie entre dans notre façon de considérer les choses, toute déconvenue, surtout si elle implique des espoirs déçus et des efforts inutiles, peut faire vibrer un rire dans lequel on distingue un ton dominant de moquerie triomphante.

Le plaisir que cause la vue d'un homme vainqueur d'un autre ou se montrant supérieur à lui, sera limité dans tous les cas par des conditions déjà suffisamment indiquées. Puisque le rire dont nous parlons ici est probablement, dans son élément caractéristique, un reflet, par voie d'imagination sympathique, du « triomphe soudain » du vainqueur, il doit se classer parmi ceux de l'espèce la plus brutale. Si une vive sensibilité produit assez promptement chez les témoins une participation sympathique aux sentiments du vaincu, l'impulsion au rire sera complètement tenue en échec.

Enfin on peut se contenter d'indiquer comment le rire, venant d'un soulagement après un état de tension émotive ou autre, entre dans notre appréciation de ce qu'il y a de risible dans les choses.

L'amusement que cause tout oubli de la dignité dans les cérémonies religieuses ou autres ne saurait, à mon avis, être regardé simplement comme un effet d'inconséquence ou de manque d'à-propos; il faut le rattacher à la tendance puissante qui nous pousse à nous débarrasser, par un moment de gaîté, d'un fardeau mental pesant et déprimant. Le rire provoqué par le désordonné, et plus encore par l'indécent et le profane, doit certainement une partie de sa saveur au plaisir qu'on sent à être délivré d'une contrainte, plaisir qui est un élément capital de celui que cause toute licence. Mais un examen plus étendu de la manière dont les sources primitives du rire contribuent à l'impression que font sur nous les objets risibles appartient à un autre chapitre.

CHAPITRE V

LES THÉORIES DU PLAISANT

En passant en revue les choses risibles nous avons été amené à distinguer certains groupes qui visiblement produisent la tendance au rire, et dont chacun présente une variété spéciale du plaisant. On peut dire que nous trouvons au premier abord dans un de ces groupes des mésaventures, dans un autre quelqu'un des défauts humains, dans un autre encore le manque de justesse ou de convenance, et ainsi de suite. Nous pouvons maintenant aborder le problème théorique, en cherchant à unifier et à expliquer ces variétés du risible.

Ici, pour la seconde fois, il nous faut parler des vues exposées sur cette matière par les auteurs sous le nom de Théories du Plaisant. Heureusement il n'est pas nécessaire d'en faire un exposé complet, qui fatiguerait le lecteur. Naturellement nous négligerons toutes les doctrines déduites de conceptions métaphysiques *a priori*, et nous nous en tiendrons à celles qui ont tout au moins la prétention de s'appuyer sur les faits. Dans ce nombre je choisirai deux ou trois théories typiques qui se présentent à nous sous les auspices d'autorités considérables. Nous les mettrons à l'épreuve, en examinant jusqu'à quel point elles réussissent à embrasser dans toute leur diversité les faits que nous avons maintenant devant nous.

1. — La première de ces théories typiques fait résider la force secrète du risible dans quelque chose d'indigne ou de dégradé que présente l'objet. Selon cette opinion, la fonction du rire est d'accompagner et de manifester ce qu'on peut appeler la tendance de l'homme à rabaisser son semblable, son penchant à chercher en autrui, pour en jouir, ce qui est bas et

indigne. C'est ce qu'on peut appeler la Théorie Morale ou Théorie de la Dégradation.

Les courtes remarques que fait Aristote sur la comédie dans sa *Poétique* peuvent être prises comme exemple de cette façon d'envisager le risible. La comédie, nous dit-il, est « *une imitation de caractères d'un type bas, non pas cependant tout à fait mauvais* » ; il dit encore que le Plaisant (τὸ γελοῖον) est une division du laid (τοῦ αἰσχροῦ), et consiste en « *quelque défaut ou laideur qui n'est ni pénible ni pernicieuse*[1] ». Bien entendu l'auteur ne prétend guère, en ce passage, nous donner une théorie sérieuse du sujet. Il semble étrange assurément qu'un grand penseur, qui avait sous les yeux les ouvrages de son compatriote Aristophane, ait placé le risible uniquement dans le caractère, en négligeant la valeur comique des situations. Cependant cette définition, qui classe le risible dans la catégorie des choses laides et honteuses (car le laid « τὸ αἰσχρόν » contient par son côté moral le honteux, et cette assimilation qui se trouve aussi dans le latin « turpe »), implique en germe, on peut le dire, le principe de dégradation.

Un essai plus sérieux pour construire une théorie du plaisant en le rapportant à quelque chose de bas ou de dégradé dans l'objet, se présente à vous dans la théorie fameuse de Thomas Hobbes. Selon cet écrivain, « la passion du rire n'est pas autre chose qu'un sentiment soudain de triomphe qui naît de la conception soudaine de quelque supériorité en nous, par comparaison avec l'infériorité d'autrui ou avec notre infériorité antérieure ». Dans cette théorie notre rire est considéré comme naissant, non pas immédiatement de la perception d'une chose basse et sans dignité, mais indirectement de cette même perception, grâce à la reconnaissance de notre propre supériorité ainsi qu'à un mouvement émotif dont elle est accompagnée, c'est-à-dire à une expansion dans la conscience de notre personnalité, à un accroissement soudain du sentiment d'orgueil ou de pouvoir. Néanmoins on peut dire que la théorie est fondée sur le principe de dégradation, en tant qu'elle donne pour point de départ au rire la perception de

1. *Poétique*. V. I.

quelque genre d'infériorité, c'est-à-dire d'une perte relative de dignité, dans l'objet risible.

Le point essentiel de cette théorie, savoir que, lorsque nous jouissons du plaisant, nous avons conscience de notre supériorité sur autrui, ne peut guère, à mon avis, supporter l'examen. Qu'il puisse y avoir, et qu'il y ait souvent, dans cette jouissance, un élément de ce sens agréable d'élévation, je l'accorde volontiers; et j'essaierai bientôt de montrer comment il s'y introduit. Mais la théorie est absolument insuffisante pour expliquer sans exception les genres de plaisirs si variés et si nombreux que donne le rire. Même dans les groupes de cas auxquels elle paraît s'appliquer le plus nettement, par exemple dans les accidents fâcheux et les situations pénibles, elle ne donne pas une explication suffisante. Peut-on découvrir la moindre trace d'un transport de fierté, de cette disposition que les Allemands appellent « Schadenfreude », du plaisir égoïste de considérer tranquillement du rivage les marins ballottés par la tempête, dans l'explosion instantanée de notre gaîté à la vue des mouvements désordonnés du patineur qui perd pour un moment l'équilibre, ou à la vue du chapeau chassé par le vent bien loin de la place légitime qu'il occupait sur la tête d'un citoyen respectable? Avons-nous le temps ici d'évoquer par contraste dans notre esprit l'idée de notre propre sécurité? Ce rire ressemble-t-il en rien à l'explosion si caractéristique de mépris qu'excite en nous le sentiment de la victoire remportée, la vue d'un ennemi abattu?

Pour discuter à fond cette théorie, il n'est que juste de l'examiner sous la forme mieux élaborée que lui a donnée un écrivain récent. Le professeur Alexander Bain assigne au plaisant, comme cause occasionnelle, « la dégradation de quelque personne ou de quelque intérêt possédant une certaine dignité, dans des circonstances qui n'excitent pas d'autre émotion plus forte ». Les améliorations les plus marquées apportées ici à la définition de Hobbes sont : 1° que la conscience de notre supériorité n'est plus nécessaire, puisque nous pouvons rire par sympathie pour une autre personne qui l'emporte sur son adversaire, et ainsi de suite; 2° que l'objet rabaissé n'est pas nécessairement une personne, puisque les affaires humaines

en général, par exemple des institutions politiques, un code de politesse, certain style poétique, peuvent être rabaissés ; 3° que certaines conditions limitatives, ainsi l'absence d'émotions contraires telles que la pitié et le dégoût, sont ici reconnues comme dans Aristote. Ces extensions d'un côté et ces restrictions de l'autre, ont visiblement pour but de mettre le principe de Hobbes à l'abri des attaques si dangereuses auxquelles il prête le flanc[1].

Cependant la théorie, même sous cette forme renouvelée et plus circonspecte, ne supporte pas un examen rigoureux. Elle s'applique assez bien à quelques-unes des formes du risible qui figurent sur notre liste, telles que des malechances et des accidents légers, des défauts moraux ou intellectuels qui ne révoltent ni ne blessent nos sentiments, à certaines formes de tromperie aussi qui sont distinctement hypocrites, qui peuvent par suite être regardées en même temps comme des défauts moraux et (quand ils sont percés à jour) comme des échecs. Elle peut s'appliquer encore, comme on l'a fait entendre plus haut, à l'effet de l'obscène, bien que je pense, pour mon compte, qu'on ne peut sans forcer les choses interpréter cet effet de cette façon. Il me semble en effet que dans notre rire se cache ici quelque chose de la joie de l'enfant, de l'homme de la nature, Walt Whitman, à la vue de ce qu'on tient caché d'ordinaire.

Cependant laissons ce cas douteux et considérons les autres groupes. Est-il possible de regarder tous les spectacles risibles de disconvenance comme des faits de dégradation ? Dans le contraste si délicieusement drôlatique entre l'habit et le chapeau d'une grande personne et la figure de l'enfant qui en est affublé, le spectateur qui éclate de rire a-t-il, en se laissant aller à sa gaîté, le sentiment d'une dégradation ? Est-ce des habits que nous rions, parce que nous les trouvons dégradés pour être ainsi portés ; ou la naïveté de l'enfant nous paraît-elle une dégra-

1. Bain élargit encore, et d'une façon plus importante, le principe de Hobbes, quand il affirme que le spectacle d'une dégradation agit sur nous, non pas simplement en excitant un sentiment de puissance ou de gloire, mais en produisant aussi ce soulagement qui résulte de la cessation d'une contrainte. Ce point sera traité en temps et lieu dans la suite de l'ouvrage.

dation de l'intelligence humaine ? J'avoue qu'une pareille interprétation de ce spectacle me frappe comme ridiculement forcée. La vue de tout ce petit tableau, dans le désaccord complet de ses parties, me paraît réjouir l'œil par sa délicieuse absurdité, avant que l'aimable simplicité qui se cache sous la surface ait été découverte.

Notre auteur fait de son mieux pour montrer que la pure disconvenance, quand elle n'est accompagnée d'aucune dégradation, ne provoque pas le rire. J'accorde volontiers qu'il a réussi à montrer que, dans les exemples piquants et énergiques de disconvenance, on trouve un élément de dégradation, un abaissement quelconque causant un plaisir malin ; mais cela ne suffit pas. La question est de savoir si cet élément est toujours présent, et si, dans les cas où il est présent, il est le seul excitant de notre gaîté. Une analyse attentive montre, à mon avis, qu'il n'en est pas ainsi. Où donc, par exemple, trouvons-nous qu'il y ait dégradation, quand un enfant rit à la vue de sa *nursery* sens dessus dessous dans un jour de grand nettoyage ? Pense-t-il qu'il y ait là une honte pour sa bonne, parce que les chaises sont perchées sur des tables, et que tous les meubles sont bouleversés, au lieu d'être dans leur ordre accoutumé ? Ou bien voit-il dans la chambre quelque chose d'à moitié humain qui prend un aspect malséant, comme il fait lui-même quand il exhibe dans sa petite personne un chef-d'œuvre de désordre ? Peut-être y a-t-il dans son imagination de légers mouvements de ce genre ; mais sont-ils à la source de son rire, et est-ce leur action qui contribue surtout à le faire naître ?

Pour soumettre la théorie à une autre épreuve, nous pouvons jeter un coup d'œil sur ces exemples d'objets bizarres et insolites où nous ne trouvons point de difformité, où nous ne paraissons fixer notre regard mental sur aucune perte de dignité, où enfin le spectacle hétéroclite nous égaie par lui-même. J'ai vu un enfant de trois ans environ plongé dans un long accès de rire par les ébats folâtres d'une paire de chevaux qu'on venait de lâcher dans un pré. L'enfant voyait-il quoi que ce soit de bas, de honteux, d'indigne, dans ces mouvements vifs et nouveaux pour lui ? N'étaient-ils pas pour lui prodigieusement, irrésistiblement drôles, par cette raison même qu'ils s'écartaient abso-

lument de la conduite ordinaire qui est propre aux chevaux quand ils sont sellés ou attelés? A la vue d'un paysan mal fagoté qui, dans la rue, arrête mon regard nonchalant, je me sens une envie de rire longtemps avant de penser que ce costume baroque puisse impliquer aucune perte de dignité. En vérité si, dans ce premier moment de joie, une idée un peu distincte de la personnalité qui porte cette étrange et surprenante enveloppe, flotte à la surface de ma conscience, elle n'a rien que d'amical. Je me sens disposé à une bienveillance reconnaissante pour la personne qui me délivre ainsi pour un instant de l'insupportable monotonie du spectacle que présentent les citoyens de Londres, tous vêtus selon les prescriptions d'une mode stupide.

Prenons, si vous voulez, un autre groupe : le plaisir qu'on prend aux jeux de mots et aux formes les plus légères de l'esprit. Ici encore j'accorde à Bain que nous goûtons une satisfaction intense à voir quelqu'un à qui on rive son clou ; mais il paraît impossible de soutenir que notre gaîté dépende uniquement de cette impression. Quand un bon calembour, un sens inattendu et déconcertant, met soudainement en mouvement chez nous les muscles du rire, sommes-nous égayés parce que nous percevons une certaine dégradation du langage et des habitudes du discours sérieux ? Qui oserait le soutenir ? Bien au contraire, je dirai que toute attention donnée par l'esprit à cette pensée affaiblirait considérablement et pourrait arrêter complètement l'envie de rire. C'est à la personne qui tient ses lèvres obstinément jointes que s'adresse cet aspect des choses. N'y a-t-il pas ici, même quand des hommes faits se livrent à ce genre de gaîté, quelque chose du plaisir de l'enfant qui s'amuse dans ses jeux, en déformant les mots et les expressions, à en tirer, pour la seule drôlerie de la chose, des absurdités bizarres?

2. — Nous pouvons maintenant passer au second type des théories qui ont été proposées pour expliquer l'action du risible sur notre sensibilité et sur le mécanisme musculaire correspondant. Ce qui distingue cette classe de théories, c'est qu'au lieu de donner pour point de départ au plaisir du risible une émotion, un changement dans notre attitude morale, par exemple un vif sentiment de notre propre dignité ou de l'abaissement

d'autrui, elle le fait naître d'une attitude purement intellectuelle, d'une modification de notre activité pensante. Le rire, selon cette seconde théorie, résulte d'un effet particulier produit sur notre mécanisme intellectuel, par exemple de la destruction soudaine d'un processus d'expectation ou d'une tendance expectante. C'est ce processus intellectuel parfaitement désintéressé qui détermine le sentiment du plaisant et le rire qui en est l'expression. Ceci peut s'appeler la Théorie Intellectuelle ou Théorie de Contradiction et de disconvenance. Comme nous avons déjà parlé de cette manière de concevoir l'effet du plaisant en critiquant les idées du Dr Lipps, il suffira peut-être ici d'y revenir brièvement.

On peut noter en passant que cette façon d'envisager le plaisant est surtout celle des Allemands. La note dominante dans la philosophie de Kant et de ses successeurs a été d'attribuer toutes les causes déterminantes de ce que nous éprouvons à un processus rationnel. De même exactement que, dans le domaine de l'éthique, ces penseurs conçoivent comme étant essentiellement un processus de la Raison ce que les penseurs anglais ont l'habitude d'appeler sentiment moral, de même, dans cette branche de l'Esthétique qui traite du Comique, nous les trouvons disposés à considérer le rire comme dû, non pas tant à l'excitation d'une émotion concrète et familière, comme celle de l'orgueil ou de la puissance, qu'à une modification spéciale du processus de la pensée.

Kant peut être considéré comme le premier des grands représentants de cette théorie. Selon lui l'esprit (c'est d'ailleurs la seule variété du plaisant dont il s'occupe) est une sorte de jeu, savoir celui de la pensée. Pour qu'une chose excite vivement le rire, il faut qu'elle contienne quelque absurdité. C'est « une affection naissant de la soudaine réduction à rien d'une expectative intense (gespannte) ». Naturellement ce changement d'attitude n'est pas une jouissance immédiate pour l'intelligence ; il semble produire le plaisir indirectement par l'intermédiaire d'un processus corporel qu'il favorise. Ceci, disons-le en passant, est une concession notable faite par un penseur allemand aux réclamations du pauvre corps qui ne veut pas être oublié dans ces hautes opérations de l'intelligence,

concession que les disciples du philosophe ont bien vite retirée. Comme exemple à l'appui de sa théorie, Kant donne l'histoire de l'Hindou qui, assis à la table d'un Anglais, et voyant des torrents de mousse s'échapper d'une bouteille de bière, en témoignait son étonnement. Comme on lui demandait d'où venait sa surprise, il répondit : « Je ne m'étonne pas du tout qu'elle s'échappe ; mais je me demande comment vous avez pu la faire entrer ».

Si je me suis étendu sur la théorie de Kant, c'est uniquement à cause de son auteur. Les critiques Allemands reconnaissent eux-mêmes combien le peu qu'il dit à ce sujet est absurdement insuffisant pour expliquer les effets du risible [1]. Peut-être suffira-t-il de quelques mots pour le prouver.

Evidemment Kant, en parlant du plaisant, pensait uniquement à ces échanges de mots spirituels et d'histoires amusantes qui faisaient, cela est assez naturel, un des principaux passe-temps de l'infatigable penseur de Königsberg. Cependant sa théorie, même si on la considère à ce point de vue étroit, se montre d'une insuffisance manifeste. Il est à remarquer que Kant, en cherchant à montrer qu'elle s'appliquait à la réponse de l'Hindou, se sent obligé de combattre la supposition que nous rions, « parce que nous nous croyons nous-même plus habile que cet homme ignorant ». Cette objection, qui ne peut manquer de se présenter à l'esprit quand on se souvient de Hobbes, ne saurait cependant être écartée sommairement par une simple négation comme celle que nous offre Kant. Ainsi que le fait remarquer un écrivain récent, « il y a de bonnes raisons de supposer que nous rions de l'ignorance (j'aimerais mieux dire naïveté) de l'homme qui cherche la difficulté où elle n'est pas » [2].

On peut aller plus loin et affirmer sans crainte qu'il est impossible d'expliquer le rire causé par un incident, une histoire, une remarque quelconques, en les attribuant *uniquement*

1. Tout ce que Kant a dit sur la théorie du plaisant est contenu dans une seule « Remarque » en appendice à une discussion sur les Beaux Arts et le goût. Voyez la traduction donnée par le Dr Bernard de la *Critique du Jugement*, p. 221-4.

2. Article on « the Philosophy of Laughing » par l'Éditeur. *The Monist*, 1898, p. 255.

à une attente soudainement trompée, c'est-à-dire à la surprise.

En examinant à ce point de vue la théorie de Kant, je commence par présupposer (et cela est bien naturel) que lorsqu'il emploie le mot — attente —, il n'entend point par là la prévision bien définie de quelque conséquence particulière et déterminée de ce qui est actuellement présenté à la pensée. Dans l'exemple qu'il a donné il ne prétendait pas que le questionneur eût d'avance une idée bien arrêtée sur une autre explication que l'Hindou allait donner de son étonnement. Il n'est pas juste de supposer qu'il donnait simplement au mot « attendre » la signification qu'on lui donne lorsqu'on rencontre dans une rue de Londres un ami qu'on croyait hors d'Angleterre, et qu'on lui dit : « Je ne m'attendais pas à vous voir. » En d'autres termes, « attente » exprime ici une attitude générale de l'esprit, une disposition de l'intelligence à percevoir et à s'assimiler toute idée d'un certain ordre, c'est-à-dire toute idée ayant un rapport sensible avec ce qui nous est présenté. C'est l'attitude où nous sommes pour apprécier dans une fiction le développement de l'intrigue, quand il nous paraît naturel et ne choque point notre esprit.

Si l'on emploie le mot dans ce sens, on peut dire que, même quand nous rions en recevant la solution d'une énigme qui nous a agacés et tourmentés inutilement, ce n'est pas à cause de la cessation soudaine d'une attitude expectante. Ce qui autorise cette conclusion c'est ce fait bien connu : quand, après nous avoir mis le cerveau à la torture, on nous apprend que l'énigme n'a pas de solution, et que, par conséquent, nous sommes incontestablement dans le cas d'une attente tout à coup détruite, nous ne sommes guère disposés à rire, ou, si nous avons assez bon caractère pour le faire, nous rions non pas d'un désappointement quelconque, mais parce que nous découvrons que nous avons été mystifiés. Ce rire à l'idée du piège où nous sommes tombés (et nous ne sommes pas disposés à rire encore si on nous joue une seconde fois le même tour), bien loin de confirmer le principe de l'attente détruite, est un exemple particulièrement clair de celui de la dignité abaissée.

Le meilleur exemple que pourrait nous donner Kant à l'appui de sa théorie serait, il me semble, quelque bizarrerie et quelque

extravagance dans le costume ou les manières. Dans ce cas, comme j'en suis tombé d'accord, une sorte de choc est infligé à nos tendances aperceptives habituelles. Mais il semble bien peu exact ici de parler d'un processus d'attente soudainement dissipé. Comme je l'ai déjà fait entendre, l'apparition soudaine de l'inattendu nous excite au rire, avant tout, à titre d'agréable nouveauté.

Il s'ensuit de là, semble-t-il, que le principe d'attente annulée de Kant n'offre aucune explication suffisante de ces cas du plaisant qui paraissent le plus favorables à sa thèse. J'ajouterai qu'il pêche encore en ce qu'il ne tente pas sérieusement de délimiter le domaine du risible par quelques caractères bien définis. Nous avons vu que les objets qui excitent notre rire sont des choses humaines ou voisines de l'humanité. C'est ce que la théorie de la dégradation admet évidemment. Par le fait même qu'elle fait consister le ridicule dans un abaissement de la dignité, elle indique qu'il a rapport à l'humanité. Mais la théorie qui cherche la source du ridicule dans l'annulation d'un effort d'attente implique qu'il n'a aucune relation spéciale avec le spectacle de la vie humaine.

Comme je n'ai pas compris la propriété de détruire l'attente parmi les caractères risibles des objets, j'indiquerai quel est, à mon avis, le rôle de la surprise dans l'effet produit par le risible. La surprise, cet effet produit quand se présente à nous un objet pour lequel l'esprit n'était pas préparé d'avance, semble être une condition générale des impressions vives et stimulantes, et certainement elle est une condition de celles qui amènent un état de gaîté. Il ne faut donc pas nous étonner si on la trouve parmi les antécédents de cette explosion de gaîté que nous appelons le rire.

Cependant il est probable que le rôle joué par la surprise dans le plaisir du risible a été exagéré. Est-ce que le Londonien qui rit sans se lasser des grosses facéties de Punch et de Judy doit sa gaîté à une attente annulée ou déçue ? La passion de Dogberry pour les vieilles histoires moisies ne lui est pas du tout particulière. Une plaisanterie vraiment bonne continue à nous amuser, longtemps après que le premier effet de surprise s'est émoussé. Nous arrivons à une conclusion semblable si

nous nous rappelons que, même quand on s'est préparé à l'arrivée du trait comique, il n'en est pas moins salué par un rire cordial. Lorsqu'on est lancé, que les histoires épicées se succèdent, et que les lèvres des auditeurs s'agitent en savourant un avant-goût de quelque facétie nouvelle, il me semble que c'est donner une étrange idée de la gaîté que de l'attribuer à une attente dissipée. Certes l'attente est ici bien plutôt remplie que déçue, alors même que la forme précise de l'attaque qui va provoquer notre rire nous serait inconnue. Prenons un autre exemple : quand nous suivons d'un œil curieux et amusé tous les actes de la victime d'un bon tour; comme nous sommes dans le secret du complot, nous pouvons prévoir ces actes avec une assez grande précision, et l'élément de surprise s'amoindrit au point de disparaître. Ce qui excite alors notre rire, ce n'est pas que la scène amusante nous trouve, au moment où elle se produit, dans un état d'esprit qui n'y est nullement préparé ; c'est qu'il y a une telle opposition entre cette scène et nos tendances aperceptives invétérées et irrésistibles, que nous ne pouvons nous empêcher, tout avertis et préparés que nous sommes, d'éprouver sur le moment un choc sans violence[1].

Un exemple, plus soigneusement développé, de la conception du risible, qui en voit l'essence dans la cessation brusque d'une attitude intellectuelle, nous est fourni par Schopenhauer. D'après cet écrivain le processus qui détermine notre rire peut se définir : un effort intellectuel qui tout à coup se trouve sans objet. « Dans tous les exemples », dit-il, « le phénomène du rire indique la perception soudaine d'un désaccord entre une conception (Begriff) et un objet réel qui devait être compris ou imaginé par le moyen de cette conception ». Le désaccord entre l'objet perçu d'un côté, et de l'autre la conception dans laquelle l'intelligence s'efforce nécessairement de le faire rentrer, doit être d'un degré tel que la perception diffère très notablement de la conception. Plus ce désaccord sera considérable et inattendu, plus notre rire sera violent (Heftiger).

1. Je vois, après avoir terminé ce paragaphe, que l'idée qui s'y trouve exprimée, savoir que la surprise, c'est-à-dire l'effet d'un défaut de préparation mentale, n'est pas un antécédent nécessaire de l'impression produite sur nous par le risible, a été exprimée par un Français, M. Courdaveaux. Son critique, M. Dugas, ne me parait pas l'avoir sérieusement réfuté.

L'exemple de contradiction absurde que nous donne l'auteur en nous montrant, dans la tangente au cercle, la figure formée par la ligne droite et la ligne courbe essayant de s'introduire de force dans la conception inconciliable avec elle d'un angle, a la prétention d'appuyer cette théorie[1]. En voici un autre qui paraît un peu plus heureux. Un homme a été arrêté par des soldats qui lui permettent de jouer aux cartes avec eux. Ils reconnaissent bientôt que cet homme triche, et le chassent à coups de pied, oubliant complètement qu'il est leur prisonnier. Ici, selon Schopenhauer, nous rions parce que l'incident, c'est-à-dire le renvoi d'un prisonnier qui vient d'être arrêté, ne rentre pas dans cette règle générale : « Les tricheurs au jeu doivent être mis à la porte. »

La théorie intellectuelle, présentée sous cette forme, évite, cela est clair, l'objection faite à la formule de Kant; savoir que nous rions souvent dans des occasions où l'on ne peut découvrir aucune trace d'une attente préalable impliquant quoi que ce soit de la nature d'une idée. Cette théorie nous paraît, en effet, admettre que la conception naît après la perception et qu'elle en résulte. Il est, en outre, incontestable, comme Kant nous l'a montré, que nos jugements explicites, celui-ci par exemple : « cette peinture est (ou n'est pas) de Rubens », peuvent contenir une sorte de représentation générale ou quelque chose de la nature d'un concept, la perception venant se ranger dans ce concept ou refusant d'y entrer.

En même temps (et nous avons insisté sur ce point dans le premier chapitre), l'évocation distincte de cette représentation générale n'est qu'accidentelle, et par conséquent n'est pas un antécédent nécessaire de la perception de la conformité ou non-conformité avec le type normal. Quand je regarde une personne comme correctement ou comme étrangement vêtue, je n'ai besoin ni dans l'un ni dans l'autre cas d'avoir dans l'esprit une représentation schématique du type d'un costume convenable. On en peut dire autant de beaucoup de cas où nous reconnaissons qu'une règle définie, par exemple du bon langage ou des bonnes manières, est suivie ou violée : nous n'avons

1. Voyez plus haut, p. 6

pas besoin pour cela d'évoquer une représentation distincte de cette règle. Tout au plus pouvons-nous parler ici d'une *tendance conceptive*, d'une acceptation ou d'un rejet aperceptifs d'une présentation dont certains traits attirent spécialement notre attention, comme caractéristiques du type ou forme générale, ou, au contraire, comme déviant sensiblement de ce type.

Même en adoptant cette forme amendée de la théorie de Schopenhauer, nous trouvons qu'elle ne suffit pas pour expliquer ses exemples. Inutile de parler de la drôlerie de l'angle tangentiel. L'exemple des soldats dupes de leur propre bêtise ne supporte pas mieux un examen un peu attentif. Et tout d'abord on peut noter quelque arbitraire dans l'emploi d'un mode d'interprétation qui admet clairement une alternative. Nous pouvons dire tout aussi bien, soit (avec Schopenhauer) que l'expulsion d'un tricheur qui est en même temps un prisonnier, ne rentre pas dans la règle générale — « tout tricheur doit être expulsé » — soit, vice versa, que l'expulsion d'un prisonnier qui est en même temps un tricheur, ne rentre pas dans la règle qui veut que les prisonniers soient tenus enfermés[1]. Il semble plus à propos ici de regarder la contradiction (si tant est que la perception que nous en avons soit la cause directe du rire) comme se produisant entre deux aspects de l'incident présenté. L'homme est envisagé à la fois comme tricheur et comme prisonnier, et à ce titre mérite deux traitements qui sont en opposition directe. Le sentiment de la drôlerie de l'histoire commence certainement là où l'on commence à discerner cette interférence mutuelle de deux règles de nature différente.

Cependant, ce n'est pas là le tout ni même la partie principale de la perception. Nous commençons seulement à rire à gorge déployée quand nous considérons les gardiens comme se livrant eux-mêmes à leur prisonnier par le seul fait qu'ils consentent à jouer avec lui, et se soumettant ainsi à une règle qui détruit complètement leur rôle de gardiens. Ici encore, par conséquent, le principe de disconvenance ou de contradiction se montre insuffisant.

Il reste seulement à ajouter que si la théorie de Scho-

1. Comparez ce qui a été dit à propos de l'enfant et du chapeau, p. 14.

penhauer est inexacte même quand on l'applique à un exemple qu'il a pris soin de choisir, elle le sera certainement aussi quand on l'appliquera à d'autres formes du risible que comprend notre liste et dans lesquels la contradiction ne paraît pas être un élément bien important, si tant est qu'elle y figure. Dira-t-on, par exemple, que notre rire en présence de vices sans gravité et sans danger, comme ceux dont parle Aristote, est l'effet d'une disconvenance soudainement conçue entre un objet réel et présent et une conception de l'esprit ? Cela paraît bien forcé. L'auteur de la théorie était-il prêt à répondre que, dans ces exemples, nous avons présent à l'esprit le concept d'un homme parfaitement vertueux, et que notre rire vient de ce que nous ne pouvons faire coïncider la perception avec la conception ? Mais assurément l'intervention d'un concept si élevé serait fatale au plaisir que nous donne l'aspect risible du vice.

D'ailleurs, les faits contredisent de tous côtés cette thèse. Il suffira peut-être de rappeler un des personnages qui ont le plus égayé l'humanité, Sir John Falstaff. Selon cette théorie, c'est lorsqu'il découvre pour la première fois ses vices que nous devons en rire ; car c'est à ce moment-là surtout que nous serons disposés à lui appliquer le « concept » d'un digne et honnête gentleman. N'est-il pas vrai, au contraire, que nous rions plus librement quand nous avons tout à fait cessé de le considérer comme une personnification possible de la sobriété et de la décence, quand nous apprécions sa conduite à l'aide de la conception qui répond, non pas au type du citoyen vertueux, mais aux traits généraux des manières ou du caractère de John Falstaff lui-même ? Cela n'est pas moins vrai dans la vie réelle. Nous sommes, je pense, plus disposés à rire des faiblesses d'un homme, par exemple de sa vanité ou des exagérations de son langage, quand nous connaissons notre personnage, et que nous pouvons dire : « Oh ! c'est seulement un tel ! »

Ni la théorie de Kant, ni celle de Schopenhauer, ne suffisent donc à expliquer, comme elles prétendent le faire, les formes et les impressions diverses du risible. Ces deux théories, malgré leur différence, s'accordent à regarder la disconvenance qui excite notre rire comme existant entre ce que nous percevons

et ce que notre expérience antérieure, nos idées et nos habitudes de perception préexistantes, nous avaient préparé à accepter comme naturel et convenable. Mais en examinant l'exemple fourni par le Dr Lipps du chapeau et de la tête mal assortis ensemble, comme aussi en discutant à fond le rapport de disconvenance dans le chapitre précédent, nous avons été amené à reconnaître une contradiction réjouissante entre les différentes parties de l'objet ou du spectacle présenté; à constater ce qu'on peut appeler une disconvenance interne, par opposition à la disconvenance externe dont parlent Kant et Schopenhauer. Nous avons donc à chercher quel rapport il y a entre ces deux façons de saisir la disconvenance.

Il semble tout d'abord incontestable que dans ces cas nous nous trouvons en présence d'une différence réelle dans le mode de perception. Que le lecteur compare l'effet des deux spectacles inverses : un homme portant un chapeau d'une petitesse extravagante, et un petit garçon portant un grand chapeau d'homme; ou bien, si l'on veut, que l'on considère un nain tout seul et, d'autre part, un petit homme à côté d'une grande femme. Dans certains cas, en effet, nous pouvons voir une contrariété intrinsèque entre les différentes parties de la chose présentée; comme quand deux couleurs mal assorties se heurtent dans le costume d'une femme, ou quand un récit contient des choses évidemment contradictoires. Ici il semble qu'il n'y ait aucun rappel, même vague, de l'expérience antérieure ni de ce qui est habituel. En même temps nous voyons sans peine que ce champ de la contrariété interne est très peu étendu. La plupart du temps ce qui paraît rentrer dans cette catégorie finit par rentrer, en partie du moins, après un examen plus attentif, dans celles des contrariétés externes. Voyez en effet ce que nous appelons, dans le costume ou les manières, un mélange bizarre d'éléments discordants. En réalité c'est notre expérience antérieure et les habitudes de la vie sociale, qui disposent nos esprits à regarder ces éléments comme étrangers les uns aux autres. La plupart du temps la gaîté qu'excite chez nous l'exhibition d'un assemblage disparate vient de ce que nous percevons l'intrusion de quelque chose d'étranger dans une situation donnée. Lorsque, par exemple, nous observons chez un prédicateur des gestes d'une

vivacité excessive, nous voyons mentalement cette action oratoire se détacher sur un fond qui est la situation du moment. Maintenant cette situation ne se présente pas à nous dans son entier ; elle est pour notre esprit grandement élargie et profondément modifiée par l'addition d'une signification générale. L'attitude mentale du spectateur, en face de cette scène, est déterminée par des tendances aperceptives qui impliquent une disposition à attendre une conduite d'un certain genre. Et ceci, évidemment, signifie que certaines directions de notre activité imaginative, avec quelque chose comme une « image générique » et comme une pensée conceptive, entrent en mouvement. Cet effet de l'expérience antérieure et des habitudes perceptives pour modifier nos perceptions trouve probablement toujours sa place dans notre façon de sentir les contradictions amusantes. Pour revenir une fois de plus au spectacle du chapeau d'homme sur une tête d'enfant, ne pouvons-nous pas dire aussi que, dans ce cas, nous envisageons le chapeau comme un intrus dans le tableau, dans le doux sanctuaire de la nursery ?

Il semble résulter de là que Kant et Schopenhauer avaient raison, en parlant de la disconvenance, d'insister sur le facteur aperceptif. La contradiction avec ce que nous sommes habitués à voir est assurément le principal élément déterminant dans les composés disparates qui provoquent notre rire. Par suite, en examinant les théories de ces deux écrivains, il me semble que nous avons traité du principe intellectuel sous sa forme la plus compréhensive et la plus favorable. Et je ne vois pas comment aucune transformation de ce principe pourra le convertir en une théorie satisfaisante. Les exemples divertissants de mésaventures et de situations embarrassantes, d'abaissements, de défaillances morales et intellectuelles, d'autres variétés encore du risible traitées ci-dessus, refusent de livrer leur secret aux sommations de cette théorie.

Résumons les résultats de la critique que nous venons de faire des théories. Nous avons reconnu, il me semble que, si ni l'un ni l'autre des principaux types de théories ne s'étend à tout le champ du risible, chacun d'eux a un domaine limité qui lui est propre. Il est certain que, dans beaucoup de cas, nous rions d'un incident, d'une situation, d'une action où le stimulant du

rire est en somme fort bien défini comme une perte de dignité. Il est également certain que, dans beaucoup d'autres cas, notre rire naît directement de la perception plus ou moins distincte d'une disconvenance.

Nous avons assez montré, par les exemples du précédent chapitre, que chacun de ces deux principes exerce sur notre rire un grand empire ; que, d'autre part, ils entrent fréquemment en coopération dans une seule et même présentation plaisante. Nous pourrons donc nous attendre à voir le défenseur de chaque théorie trouver des exemples à l'appui de la sienne, et parfois tirer un exemple à lui, quand son adversaire vient de s'en emparer[1].

Mais, dira-t-on, même si la validité des deux principes est reconnue, peut-être est-il possible de les ramener à un seul. Si l'on entend par là que la disconvenance et la perte ou diminution de dignité, considérées comme idées abstraites, sont identiques, ou que, logiquement, l'une comprend l'autre, ce n'est pas mon affaire de discuter ce point. Il suffit, pour l'étude qui nous occupe en ce moment, de constater que les modes de perception et les nuances de sentiment impliqués dans l'une et dans l'autre se distinguent clairement.

La même distinction fondamentale s'opposerait à toute tentative pour subordonner un de ces principes à l'autre, dont il ne serait plus qu'un cas spécial. Si nous partons du principe intellectuel, nous pouvons sans doute réussir à montrer que souvent, sinon toujours, les cas amusants où il y a perte de dignité, par exemple quand on éprouve un petit malheur, ou qu'on est empêtré dans une situation embarrassante, impliquent logiquement une contradiction entre ce qui s'offre à nos yeux et la règle ou habitude normale. Mais notre tâche est d'analyser psychologiquement le processus et non d'en analyser logiquement la signification, et je ne peux rien trouver ici en faveur de la théorie qui veut que, lorsque nous rions de ces choses, nous ayons sur le moment la pensée d'une telle contradiction.

Il en sera de même si nous partons du second principe ou principe moral. Les cas de disconvenance où l'on s'écarte de

1. Cf. ci-dessus, p. 106; voyez aussi l'article de *The Monist* déjà cité.

certain type idéal peuvent assurément, ainsi qu'on l'a déjà accordé, être regardés comme des cas de dégradation. Peut-être aussi pourrait-on montrer que tous les cas de disconvenance impliquent logiquement quelque perte de dignité. Mais, alors même qu'il en serait ainsi, le psychologue n'en soutiendra pas moins que dans beaucoup de cas de disconvenance, y compris celui de notre vieil ami l'enfant au chapeau d'homme, nous sentons parfaitement que nous nous égayons d'une disconvenance sans nous amuser en aucune façon d'une dégradation. Où est la dégradation dans le spectacle d'une corneille perchée sur le dos d'une brebis ? Et cependant cette vue jette un enfant dans un transport de joie. En vérité, si nos théoriciens avaient seulement daigné tenir compte d'une chose aussi humble que la gaîté des enfants et les objets qui la causent, l'hypothèse d'une dégradation n'aurait jamais pu rester si longtemps debout.

Cependant on peut encore imaginer un moyen d'échapper à un dualisme qui saute aux yeux. Tout en accordant que chacun des deux principes est valide, nous pourrions du moins les combiner sous la forme d'une généralisation unique. C'est ce que fait Hazlitt, par exemple, qui pense bien que l'essence du risible est dans la disconvenance, mais qui définit le plaisant comme impliquant une attente désappointée par *quelque difformité ou quelque disconvenance, c'est-à-dire par quelque chose de contraire à ce qui est régulier et désirable* [1]. L'expression de Herbert Spencer, « *une disconvenance descendante* », est visiblement un moyen très analogue de combiner les deux principes [2]. La théorie de disconvenance de Lipps, avec sa distinction d'une présentation petite, et d'une présentation qui rapetisse, pourrait aussi, je pense, être aisément présentée comme un autre mode d'une combinaison analogue. Plus récemment Fouillée et d'autres ont soutenu qu'un des principes supplée l'autre en quelque façon [3].

Il est évident, toutefois, que cette échappatoire ne nous ser-

1. *English Comic Writers*, lect. I, « *Wit and humour* ».

2. *The Physiology of Laughter* », *Essays*, I, p. 206.

3. Selon Fouillée le contraste est l'élément formel, le « défaut » l'élément matériel. Voyez Dugas, *op. cit.*, p. 85 et suiv.

vira de rien. La théorie combinée implique que tous les cas du risible sont à la fois des disconvenances et des dégradations, c'est-à-dire qu'ils sont perçus et sentis comme tels. Cependant, en examinant ces principes séparément, nous avons vu, pour l'un comme pour l'autre, qu'il y a des exemples bien reconnus du risible auxquels il ne s'applique pas. Cette constatation nous amène évidemment à affirmer qu'il y a des cas auxquels une combinaison des deux principes est inapplicable.

On pourrait faire un dernier effort pour échapper à ce dualisme théorique, en disant que les deux principes ont chacun leur domaine distinct. Dans celui du plaisant (*ludicrous*) proprement dit, affirmera-t-on, nous avons affaire au principe intellectuel : c'est seulement lorsque la sphère s'élargit pour enfermer tout ce qui est risible (*ridiculous*), que s'introduit le principe d'un abaissement de dignité[1]. Les théoriciens peuvent insister sur de pareilles distinctions ; mais il me semble qu'on ne peut les maintenir comme formant des lignes de démarcation nettes et rigoureuses. Comme on l'a montré plus haut, les choses risibles ne nous affectent pas toutes d'une façon exactement semblable. Par exemple, une dose de malignité assaisonne la plupart du temps le rire qui accueille le spectacle d'une tromperie couronnée de succès ; pourtant cela ne fait pas une différence fondamentale entre ce cas et celui où nous rions de quelque exemple frappant de disconvenance, par exemple dans quelque bonne « bêtise irlandaise » (*Irish bull*). Dès que la note de la dérision commence à se faire entendre clairement, il va de soi qu'on ne peut plus parler d'un effet du risible pur et simple.

Les efforts qu'on a faits pour découvrir, en analysant nos perceptions du risible, un principe unique qui embrasse tous les cas, ont donc échoué. Nous trouvons en fin de compte que deux causes de rire restent entre nos mains[2].

La manière la plus acceptable de ranger sous une même définition, malgré leur diversité, les qualités et les aspects risibles des choses, serait sans doute de dire qu'ils nous présentent tous quelque chose comme un défaut, une infidélité à quelque

1. Hazlitt définit le ridicule comme étant le plus haut degré du risible, ce qui est « un sujet propre à la satire », *loc. cit.*

2. Comparez Ribot. *La Psychologie des sentiments*, p. 144 (Paris, F. Alcan).

type régulateur tel que celui d'une loi, d'une coutume, pourvu que cet écart soit assez faible pour être envisagé comme un objet inoffensif d'amusement. La plupart du temps, quand nous rions de ce qui est étrange par opposition à ce qui est accoutumé, de ce qui est déformé, de ce qui pèche contre les bonnes manières et les autres convenances de la vie sociale, des faiblesses d'intelligence et de caractère, des embarras et des mésaventures (en tant que la situation implique un manque de prévoyance), d'un sens insuffisant ou nul de la justesse et de l'à-propos, ou enfin d'autres objets risibles, notre rire peut incontestablement être regardé comme provoqué par quelque chose qui *est en désaccord avec une exigence sociale*, et qui cependant est assez peu important pour que nous ne nous sentions pas obligé à juger sévèrement la faute ou l'insuffisance.

Je suis convaincu qu'en envisageant de cette façon le risible on fait un pas indispensable dans la construction d'une théorie à ce sujet. Il faut, ainsi que nous le verrons bientôt, suppléer à la méthode ordinaire qui traite le rire comme un problème psychologique abstrait, en mettant en vue sa fonction *Sociale*. Ce n'est pas à dire cependant que l'étude de cette fonction doive nous conduire droit à une théorie du plaisant. Comme on l'a indiqué dans le précédent chapitre, il est facile d'exagérer la fonction sérieuse du rire ; et c'est un point qui sera éclairci dans les chapitres suivants.

Les effets du risible ne sauraient être tous présentés comme des moyens de correction ou d'amélioration sociale, et c'est ce que nous pouvons montrer dès à présent en considérant un autre point que nous allons aborder. Aucune analyse des qualités des choses ne nous permettra de rendre compte des effets de gaîté que ces qualités possèdent, quand même nous resterions dans les limites de ce qui est généralement reconnu comme plaisant. C'est ce que des exemples ont fait comprendre dans le chapitre précédent, et quelques mots de plus suffiront pour rendre compte de la chose clairement.

J'ai essayé d'établir que quelques-uns tout au moins des spectacles qui éveillent notre rire, produisent cet effet en nous causant une satisfaction analogue à la joie de l'enfant en présence d'une nouveauté splendidement extravagante. Cela signifie

encore que ces spectacles font appel à cette forme primitive du rire dont nous avons parlé plus haut, qui est provoquée par un soudain accroissement de joie. Notre gaîté à la vue du costume grotesque du clown et de ses mouvements drôlatiques, tient du rire joyeux du sauvage à qui l'on montre quelque merveille mécanique venue d'Europe, du rire joyeux de l'enfant quand un rayon de soleil vient tout à coup envahir et illuminer le mur de sa nursery[1].

Si nous considérons un peu plus attentivement les groupes d'objets risibles, nous verrons que d'autres éléments de ce rire primitif interviennent aussi dans l'effet que produit sur nous le plaisant. Le docteur Bain se trouve obligé de combler les lacunes du principe de Hobbes en faisant bien remarquer que le spectacle de la dégradation peut nous pousser au rire, non seulement en excitant le sentiment du pouvoir ou de la supériorité (et c'est à cela que se bornait Hobbes), mais en nous délivrant soudainement d'un état de contrainte. Lorsque, à l'église, quelque incident trivial fait sortir un fidèle de son attitude recueillie, nous trouvons là l'exemple d'une de ces diminutions dans la dignité d'une chose ou d'une situation qui nous récréent par un sentiment de soulagement[2]. Cette idée nous conduit beaucoup plus loin que ne pense l'auteur. La joie que nous éprouvons quand nous sommes délivrés d'une pression ou d'une contrainte vient renforcer, et je pense que nous le reconnaîtrons, d'autres mobiles mentaux, dans bien des cas de spectacle plaisant où l'on ne peut découvrir aucun abaissement. Voyez l'effet produit par une histoire plaisante, lorsque le narrateur sait tendre d'abord le ressort de la terreur jusqu'au point voulu pour nous donner ensuite la délicieuse impression de la détente précipitée du mécanisme mental, au moment où éclate le comique du dénouement. Ici notre rire trouve un vigoureux appui dans le joyeux soulagement qui succède à une tension nerveuse.

Dans d'autres cas, le soulagement se produit comme interruption d'une situation solennelle par l'introduction de quelque chose qui n'a aucun rapport avec elle et qui paraît frivole par le

1. M. Bergson entrevoit la part de la gaîté enfantine dans notre rire, *op. cit.*, p. 69; mais il ne saisit pas toute l'importance de ce facteur.

2. Voyez *Les émotions et la volonté*, « Les Émotions », chap. XIV, §§ 38, 40.

contraste. Les rires étouffés qui circulent dans une église quand survient quelque petit *contretemps*[1] nous ont servi d'exemple. Il y a ici disparate ou disconvenance entre deux ordres d'idées, si vous voulez ; ou, ce qui me paraît plus juste, entre deux degrés différents d'intérêt. Il faut en effet, et c'est le point essentiel, que l'interruption paraisse plaisante par un caractère marqué de frivolité, en suggérant énergiquement un point de vue où le respect ne tient aucune place.

Comme on l'a fait entendre plus haut, ces deux sources du rire, un flot soudain de joie et une détente après la contrainte, se tiennent de bien près. L'objet inattendu qui nous réjouit semble d'ordinaire apporter une sorte de soulagement. C'est ce qu'on peut affirmer avec certitude de tous les cas qui ont été précédés par un état conscient de dépression ou d'ennui. Le rire par lequel les enfants répondent aux efforts souvent un peu importuns que nous faisons pour les amuser, est peut-être un moyen d'échapper à une certaine tension qui tient à un état d'ennui, au sentiment d'isolement et de gêne que fait peser sur eux la pauvreté de leur ambiance du moment[2].

On peut encore concevoir un autre moyen de rapprocher l'effet d'une joie soudaine et le soulagement qui suit une contrainte. On a soutenu que toutes les choses risibles agissent sur nous par un choc de surprise que suit un sentiment de soulagement. Leigh Hunt, par exemple, pense que quand nous rions d'une chose nous recevons un choc de surprise qui produit un arrêt de la respiration, arrêt proportionné à la vivacité de la surprise, et que notre rire vient nous soulager de cet arrêt[3]. Cette théorie contient un principe physiologique solide et que nous avons déjà adopté, mais elle me paraît aller trop loin. Comme j'ai essayé de le montrer, un choc de surprise, dans le sens que nous donnons d'ordinaire à l'expression, n'est pas un antécédent invariable du rire par lequel nous répondons aux objets risibles. D'autre part on peut avancer avec quelque raison que, même dans les cas où ce choc bien marqué de l'inattendu fait défaut, il y a une tension rapide au moment où l'objet provoque

1. En français dans le texte.
2. Cf. Dugas, *op. cit.*, p. 128 et suiv.
3. *Wit and Humour*, p. 7.

l'œil formé par certaines habitudes, et que le rire est l'expression du pardon accordé à cette provocation que l'on accepte comme un jeu inoffensif.

Afin de compléter notre analyse psychologique des tendances qui se combinent dans le plaisir que nous procurent les choses plaisantes, il nous faut jeter un coup d'œil rapide sur une autre variété du rire primitif, le rire du mépris. En en parlant au chapitre III, nous avons marqué la distinction entre ce rire et le plaisir du risible vraiment « objectif ». Cependant on tomberait dans une erreur profonde si l'on ne reconnaissait pas qu'il y a entre ces deux sortes de rire une étroite parenté. Et d'abord, le rire du mépris, celui que nous adressons, par exemple, à un ennemi terrassé, ou à la personne que nous avons taquinée avec succès en lui jouant un bon tour, passe facilement à celui qui naît du risible proprement dit. C'est évidemment en partie un rire qui s'adresse à quelque chose. Ce n'est pas tout : en sa qualité de rire on peut présumer qu'il amène chez le vainqueur une attitude moins sérieuse que ne ferait par exemple un sarcasme ou une apostrophe injurieuse. Il s'adressera donc à quelque chose qui est dans la mine déconfite du vaincu et qui, probablement, serait reconnu par d'autres aussi comme propre à exciter le rire.

Autre chose encore : sans doute je maintiens que la théorie de Hobbes, telle qu'il la formule lui-même, pêche en insistant outre mesure sur cette espèce de gonflement dans la conscience du moi, qui amène chez le spectateur un sentiment de supériorité et de pouvoir ; mais en même temps, il me paraît incontestable que tous les exemples du risible qui rentrent clairement dans la catégorie des dégradations modérées, nous donnent un sentiment d'élévation, quelque chose d'analogue à ce « triomphe soudain » dont parle Hobbes. Comme le Dr Bain nous le rappelle, la malveillance ou malignité a bien des déguisements, et l'un d'eux est assurément l'hilarité du rieur. Certainement la note de la malignité triomphante, de la « Schadenfreude », peut quelquefois s'entendre d'une façon distincte dans le rire que provoquent la satire et les plaisanteries d'un genre brutal. Mais je soupçonne qu'elle se dissimule encore, comme un ennemi battu, très affaibli mais inexpugnable, dans la plupart de nos rires.

Un ou deux faits me semblent mener à cette conclusion, qu'un sentiment de supériorité est impliqué, sinon tacitement affirmé, dans les formes de rire qui s'adressent nettement à une personne. Un de ces faits, et il est bien connu, c'est que tout ce qui ressemble à un sentiment d'infériorité vis-à-vis de la personne risible, ou même de respect pour elle, arrête le rire du spectateur. Mais d'autres faits me semblent plus concluants encore. Le premier, c'est que, si une personne se trouve elle-même enveloppée distinctement dans la mésaventure, la situation absurde, l'incident désagréable, quel qu'il soit, qui provoque le rire, elle ne rit plus ou rit sur un autre ton. Je vois le piéton, mon estimable confrère, perdre son chapeau à un coin de rue où le vent se tenait en embuscade : mon âme s'épanouit et exulte. Un moment après le même ennemi me rend à mon tour victime de la même plaisanterie : dans ce cas-là il est probable que mon rire s'arrêtera net pour faire place à une émotion très différente. Ou, si je suis assez cet « animal rieur » qu'est l'homme, pour conserver mon hilarité, mon rire aura changé. Tout triomphe, tout sentiment d'exaltation se sera évanoui ; et le rire nouveau, qui s'adresse à moi en même temps qu'à un autre infortuné, sera empreint d'une certaine humiliation ; il exprimera tout au plus une joie mitigée.

Le second fait est encore plus décisif. Si, quand nous rions des autres, ce rire n'implique aucune supériorité, comment se fait-il que chacun de nous ressente un déplaisir si obstiné à devenir lui-même l'objet des rires d'autrui ? Le plus aimable des hommes a déjà bien de la peine à supporter le rire des autres : pour y trouver un réel et vif plaisir, pour s'élever jusqu'à cette hauteur sublime, il faut être un héros, ou, diraient quelques autres, un poltron. Il y a des hommes de l'esprit le plus authentique et le plus incontestable, qui ne sont guère moins sensibles, qui sont aussi sensibles peut-être aux attaques d'un autre rieur que le plus solennel des imbéciles. Comment expliquer cela sans supposer que le rire qui s'adresse à une personne est instinctivement interprété comme une affirmation de la supériorité qu'on a sur elle ?

Il semblerait donc raisonnable de penser, que si le rire, dans les cas ordinaires, implique la supériorité et s'il est interprété

en ce sens par celui qui en est l'objet, il est très propre à amener à sa suite chez le rieur le sentiment de cette supériorité. C'est là, selon moi, l'élément de vérité que contient la théorie de Hobbes.

Les considérations précédentes semblent montrer clairement que le domaine du risible n'est pas un territoire bien clos et nettement délimité, comme le supposent la plupart des théoriciens. Le plaisir que nous causent ses aspects divertissants se rattache au point même de les absorber, à des tendances que nous pouvons observer dans le rire des enfants et des adultes non civilisés. Et s'il en est ainsi, le fait semble nous obliger à remonter à ces tendances primitives, pour voir jusqu'où vont ces affinités, c'est-à-dire dans quelle mesure les effets du plaisant peuvent être attribués au jeu de ces tendances.

Une analyse des formes primitives du rire, de celles qu'il prenait avant d'être modifié par ses rapports avec des idées, a mis en lumière le fait qu'il est l'expression du plaisir, non pas cependant de toute sorte de plaisir, mais seulement de celui qui survient ou s'accroît soudainement, de ce que nous appelons allégresse. Cette analyse nous a montré de plus, que cette joie du rire est souvent, sinon toujours, déterminée par la détente soudaine d'une tension mentale. Elle peut donc être définie, par rapport à cette condition déterminante, comme un sentiment de soulagement au sortir d'une pression. Cela est également vrai, nous l'avons vu, et dans les situations graves où le rire nerveux est sujet à se produire ; et dans les situations moins sérieuses, comme celle des enfants qui s'échappent de la classe pour courir au jeu ; et dans celles qui le sont moins encore parce que la tension qui disparaît n'est que momentanée, dans celles dont le rire provoqué par le chatouillement est le meilleur exemple.

Or, il semble évident que nous trouvons dans toutes ces circonstances quelque chose d'analogue au jeu. L'alliance naturelle du rire avec la disposition au jeu a été déjà indiquée[1]. Nous pouvons à présent faire un pas de plus et dire que ces jaillissements de joyeuse humeur qui, dans des natures

1. Voyez p. 70 et suiv.

simples, étrangères à toute contrainte imposée par les convenances, s'expriment par le rire, sont de l'essence du jeu. Se livrer à la joie du rire, rejeter l'attitude guindée et fatigante du sérieux pour s'abandonner à une gaîté folâtre, c'est vraiment commencer à jouer.

L'étroite parenté entre le rire et le jeu se découvre dès que nous commençons à les considérer avec soin. Signalons quelques-uns de leurs caractères communs.

Le jeu contraste avec le travail, non pas de la même façon que le repos ou l'inactivité, mais comme une activité légère et agréable contraste avec celle qui est plus énergique et en partie désagréable. Il en est de même du rire : c'est une activité agréable et légère qui contraste avec l'activité laborieuse de nos heures de sérieux.

De plus le jeu est une activité libre à laquelle on se livre pour elle-même. C'est-à-dire qu'elle ne vise aucun but en dehors d'elle-même, qu'elle ne cherche à satisfaire aucun besoin, si ce n'est l'instinct même du jeu. Par suite elle est libre de toute contrainte extérieure; elle ne connaît pas ce sentiment d'obligation, cet « il faut » qui résonne soit par la voix d'un maître, soit par celle de la partie la plus élevée de nous-même, et qui ne cesse de stimuler le travailleur. De même, quand nous rions, nous sommes soulagés de la contrainte et de la pression d'une concentration sérieuse, de cette tyrannie des besoins pratiques ou autres, qui, en somme, fait de l'homme un être sérieux.

Il suit de là en même temps que le jeu est dans un certain rapport avec le travail, qu'on en jouit comme d'un soulagement après des occupations plus graves, et qu'il ne peut être indéfiniment prolongé. Or, comme on l'a indiqué plus haut, il en est de même du rire et de ce plaisir qu'on a très bien caractérisé par l'expression de « faire le fou »[1].

En disant que le jeu est une activité spontanée, affranchie de la règle impérieuse de la nécessité, je ne prétends pas dire qu'il soit sans but. L'instinct du jeu agit pour ses propres fins;

1. En Anglais le rapprochement est plus frappant par ce qu'on dit, non pas faire le fou, mais *jouer* le fou (play the fool), ce qui implique l'idée de jeu.

car s'il n'avait quelque but où viser, il ne serait pas une activité consciente au vrai sens de l'expression. Ainsi, chez les enfants tout au moins, et peut-être aussi chez les jeunes animaux, le jeu qui prend la forme d'un combat, implique, comme le montre le professeur Groos, une lutte très vive pour quelque chose d'analogue à une victoire. En d'autres termes, l'instinct qui se cache sous cette activité semble apporter avec elle l'idée d'un but qu'elle se propose. Il en est de même pour ces jeux des enfants qui visent à la réalisation d'une idée et, par là, ressemblent à l'art. Dans ce cas aussi un instinct, celui de l'imitation d'une activité productrice, pousse l'enfant à imiter une succession d'efforts sérieux combinés et soutenus en vue d'une fin. Ceci s'applique de même à l'activité joyeuse. Quand nous faisons une farce à quelqu'un, nous avons certainement en vue un but défini. Pourtant ni dans l'un ni dans l'autre cas le but n'est considéré comme sérieux ou important. Le jeu cesse d'être un pur jeu, dès que l'on commence à en considérer le but, par exemple la victoire, comme une chose importante pour le joueur; et le rire, de même, cesse d'être uniquement de la gaîté, dès que l'on envisage le but, par exemple l'invention d'un trait d'esprit, comme un solide avantage personnel, tel qu'un accroissement de réputation[1].

Une remarque analogue s'applique à l'introduction de l'attitude sérieuse dans le jeu lorsqu'il prend une forme étudiée exigeant un certain effort d'attention. Ceci n'enlève pas à l'activité son caractère de jeu tant que le but n'est pas considéré comme une affaire d'importance. Sous ce rapport aussi le rire ressemble au jeu ; car lorsque nous jouons un tour à quelqu'un, nous pouvons nous donner beaucoup de mal pour y réussir, sans jamais oublier cependant que notre but est de nous divertir.

Ceci nous amène à une autre analogie entre le jeu et le rire. Tous deux, quoique bien distincts des choses du monde réel et sérieux, s'y rattachent d'une certaine façon. Le jeu, soit chez

1. Le Prof. Groos ne fait pas, selon moi, ressortir assez clairement cette distinction, bien qu'il paraisse à peu près la reconnaître, quand il représente « la joie de la victoire » comme étant le but des jeux où il y a combat. (*Jeux des animaux*, pp. 291, 292, trad. française, Paris. F. Alcan.)

les enfants soit chez les animaux, est en grande partie un faux semblant, c'est-à-dire qu'il imite un acte de la vie sérieuse, tout en nous laissant jusqu'à un certain point la conscience du caractère illusoire de cette imitation. C'est ce qu'on peut inférer, à ce qu'il semble, dans les jeux des animaux, par exemple dans leurs combats simulés, du soin visible qu'ils ont de modérer leurs mouvements de manière à les rendre inoffensifs[1]. Quant aux jeux de la nursery, il est probable que, dans tout le cours de l'action simulée, il y a chez les enfants, en dépit de leur air de sérieux affairé, le sentiment obscur que tout cela n'est qu'un trompe-l'œil. Il est bien certain que nous nous trouvons ici en présence d'un fait de conscience double ou dédoublée[2]. Or, comme on l'a montré plus haut, le rire aussi voltige d'ordinaire autour du domaine du sérieux. D'un côté comme de l'autre nous voyons le goût de l'illusion faisant des niches au monde réel, en ôtant aux choses le sens et la valeur qu'elles ont pour la partie sérieuse de notre esprit, et en les transformant par l'imagination, pour notre amusement, en pures apparences.

On peut encore indiquer un autre point de ressemblance. De récentes discussions sur la nature du jeu ont servi à en mettre en lumière l'utilité et les services réels. L'activité déployée dans le jeu par les enfants et les jeunes animaux n'est pas seulement pour eux un bienfait physiologique à titre d'exercice salutaire ; on reconnaît maintenant qu'elle leur est utile comme préparation pratique aux actes qui plus tard leur deviendront nécessaires. Ainsi, dans les combats simulés, les enfants et les jeunes animaux commencent à apprendre l'art d'attaquer et de se défendre[3]. Le bienfait de cette activité de jeu est dû en grande partie à ce qu'elle est un mode de coopération organisée, et fournit une sorte d'entraînement pour l'ac-

1. Cette attention à se modérer prend quelquefois l'aspect d'un effort suivi pour se maîtriser soi-même, par exemple quand un vieux chat, qui n'est plus habitué à jouer, est importuné par les provocations folâtres d'un chaton en gaîté.

2. Sur ce « dédoublement de conscience » dans le jeu, voyez Groos, *Play of Animals*, p. 303 et suiv.

3. Sur l'utilité du jeu des animaux, voyez Groos, *The Play of Man*, Part. III, sect. 2, et Lloyd Morgan, *Animal Behaviour*, ch. VI, sect. 2.

tivité sociale sérieuse des années à venir. J'espère montrer plus tard que le rire possède une valeur semblable, non seulement parce qu'il est pour l'individu une source de bienfaits physiologiques, mais parce qu'il nous prépare à tenir convenablement notre place dans la société. Est-il besoin d'ajouter que cette utilité, n'étant connue ni du joueur ni du rieur, n'infirme en rien la vérité de ce que nous avons avancé : savoir que leur activité n'est pas dirigée par des fins extérieures possédant une sérieuse valeur soit pratique, soit d'un autre genre?

La comparaison que nous venons de faire nous donne le droit d'identifier le jeu et la gaîté assez pour dire que, quand nous jouons et quand nous rions, notre disposition d'esprit est au fond la même. Le langage ordinaire semble confirmer cette opinion. Les mots — « divertissement », « ébats folâtres », « amusement », « récréation » — et d'autres encore, semblent désigner à la fois tout jeu joyeux et toutes les variétés de la gaîté. Nous avons donc le droit de donner au principe du jeu une importance fondamentale dans notre théorie du rire[1]. Nous pouvons maintenant continuer à établir plus complètement par des exemples la présence de l'attitude de jeu dans le domaine d'un rire plus élevé, dans le plaisir qu'on prend à un spectacle risible.

Disons tout d'abord qu'une grande partie des formes du risible exposées ci-dessus peut être regardée comme une expression, dans les personnes ou les choses, de la disposition au jeu qui se communique au spectateur par voie de résonance sympathique. On en a donné des exemples dans le rire excité par le spectacle d'actions sans objet qui ont un air de joyeux badinage. Ainsi que l'indique clairement notre terme « jeux de mots » (word play), les plaisanteries verbales sont reconnues comme un effet de la disposition au jeu qui renonce de parti pris à l'usage sérieux et régulier du langage. D'autre part la bizarrerie, quand elle va jusqu'à l'extravagance, ressemble visiblement à la liberté sans frein que se permet le jeu. Dans une grande partie des effets amusants du déguise-

1. Parmi les écrivains qui ont traité avant nous ce sujet, c'est M. Dugas qui paraît avoir reconnu le plus nettement la présence du jeu comme caractère essentiel du rire, *op. cit.*, ch. VI, surtout p. 115 et suiv.

ment, de la feinte, y compris certains genres de singerie, il semble qu'on reconnaisse, comme dans le jeu, que les choses ne sont pas faites pour de bon. Le désordre, même dans le mobilier d'une chambre, rappelle singulièrement, pour ne rien dire de plus, les effets d'un jeu tumultueux. Une foule d'irrégularités de pensée et d'action prennent facilement l'aspect de ce fol abandon avec lequel on se livre au jeu. Ce sont, par exemple, les idées confondues et sans rapport entre elles; les actions bouffonnes et sans but apparent, telles que les allées et venues d'un personnage qui sort de la scène et y rentre à plusieurs reprises; les actes répétés sans aucune raison par la même personne ou par plusieurs personnes différentes, effets de comique des plus fréquents dans les cirques et les théâtres populaires. Comme dernier exemple nous pouvons citer les choses déplacées, quand elles introduisent dans une occasion solennelle un intermède frivole. Certainement elles nous amusent parce qu'elles ressemblent fort aux jeux par lesquels les enfants interrompent les occupations sérieuses.

Jusqu'où peut-on pousser ce principe? Ne peut-on pas dire que souvent ce qui est plaisamment déplacé dans la conduite et les circonstances, que les défaillances intellectuelles et morales, quand elles ont un air de folie, nous affectent comme une expression de la disposition au jeu? Et quand nous nous égayons à la vue de certaines mésaventures dont la victime semble avoir été dupée, bernée, abusée soit par d'autres personnes, soit par les circonstances ou la « fatalité », notre plaisir ne vient-il pas de ce que nous percevons quelque chose qui ressemble à s'y tromper à un jeu où l'on taquinerait les gens?

Toutefois nous ne devons pas attacher une importance exagérée à cette manifestation de l'esprit de jeu. Il semble qu'il y ait bien des cas dans le risible (par exemple les vices comiques, les distractions plaisantes, et tous ces manques d'à-propos qui introduisent le solennel là où il n'a que faire) où ce qui s'exprime est une disposition d'esprit qui est tout le contraire de la disposition au jeu. Mais nous ne devons pas non plus pousser ce principe à l'extrême. Même quand le spectacle risible ne présente pas l'apparence d'une provocation au jeu, il peut introduire la disposition au jeu dans l'esprit du spectateur d'une

autre manière. Il peut nous présenter son trait particulier de manière à nous faire sortir de notre sérieux et à nous contraindre doucement à jouer avec les choses plutôt que de les considérer sérieusement. Il suffira, pour expliquer ceci, de se reporter brièvement à notre liste des choses risibles.

Pour commencer par le rire dont nous avons trouvé la source dans le nouveau, le bizarre, l'extravagant, est-il autre chose que l'effet d'un instinct de jeu, d'un gai caprice qui, pour le moment, ne veut pas prendre les objets au sérieux, qui en néglige la nature et la signification réelles au point de vue pratique, théorique et même esthétique, pour le plaisir d'en faire des jouets dont l'œil s'amusera ? Ou, si l'idée d'une règle enfreinte par l'objet nouveau qui pénètre dans le champ de notre perception s'impose, notre rire annonce que l'infraction ne compte pas ; que nous passons même sur la violation des lois de la coutume ; qu'elle est transformée en sujet d'amusement par le joyeux esprit du jeu qui nous possède.

Il en est de même des mésaventures, des situations fâcheuses et embarrassantes, des insuffisances morales et intellectuelles de toute sorte. Il est clair qu'il y a dans tout cela des choses que nous devrions prendre au sérieux : elles se présentent à notre jugement comme dignes de pitié, comme regrettables, souvent comme nettement coupables. Nous rions cependant et nous rejetons toutes nos responsabilités de juge, précisément parce que l'humeur du moment nous dispose à l'indulgence, et parce que l'attitude que nous prenons en considérant la faute comme légère, amène instantanément en nous l'amour du jeu, la disposition à voir dans ce qui n'a peut-être que trop de sens une réjouissante absurdité.

Passons-nous au rire qui accueille une adroite allusion à l'obscène, c'est la même transition rapide de l'attitude sérieuse à celle du jeu qui semble être au fond de notre amusement. Ici encore c'est la petitesse (quantité qui varie considérablement, ainsi qu'on l'a indiqué, avec la qualité du rieur) qui désarme l'esprit, et le fait passer presque à son insu à l'attitude du jeu.

Quand c'est la tromperie qui éveille le rire, qu'il s'agisse d'hypocrisie ou de feintes moins graves, nous remarquons le même passage rapide à l'attitude de jeu ; car pour jouir de ces

fausses apparences avec une gaîté sans mélange, il faut que nous soyons disposés à détourner notre regard intellectuel de tout ce qu'elles ont de signification sérieuse. Ici encore nous nous jetons dans le monde du jeu et nous transformons tout ce qui pourrait être sérieux, ou même choquant et malfaisant, en un simple amusement.

Dans les variétés plus intellectuelles du plaisant nous trouvons la même caractéristique profondément marquée. La disconvenance, l'absurdité, les tours de passe-passe d'un langage à double sens, sont des choses qui offensent en nous l'homme sérieux qui tient à trouver dans le commerce de la vie des idées logiquement enchaînées et clairement exprimées. Elles provoquent notre rire quand elles prennent une forme telle que nous sortons bon gré mal gré de notre attitude sérieuse et ne voyons plus dans tout cela qu'un spectacle divertissant.

Dans le rire plus intellectuel provoqué par les choses, il me semble que nous trouvons la forme parfaite du jeu de l'esprit. Je dis « parfaite », parce que les psychologues, tout comme les autres hommes, parlent le plus souvent de l'imagination poétique comme s'ils y voyaient une activité de jeu ; et cependant cette imagination, gouvernée comme elle l'est par les fins de l'art, est le sérieux même, si nous la comparons avec les mouvements si libres des idées quand l'humeur du jeu nous saisit.

Un autre exemple du rôle que joue l'esprit de jeu dans la sphère du risible ne saurait être négligé. J'ai présenté l'intrusion inattendue du trivial dans les scènes solennelles comme une expression de cette même disposition au jeu chez l'enfant. Mais, ainsi qu'on l'a fait entendre ci-dessus, c'est quelque chose de plus. Les scènes particulièrement graves et cérémonieuses qui nous imposent un sérieux et un empire sur nous-même véritablement pénibles pour des mortels dont la gravité a des bornes, sont propres à nous jeter dans un état d'équilibre éminemment instable. De là notre disposition à saluer comme bienvenue toute chose qui éveille les tendances au jeu qui sommeillaient en nous. En de telles circonstances de petits incidents qui, en d'autres temps, auraient passé sans être aucunement remarqués, sont saisis au vol et deviennent pour nous

des sujets de rire en raison même de cette nécessité impérieuse qui s'impose à l'homme de s'évader de temps en temps dans la liberté du jeu.

Comme on l'a déjà fait comprendre, cette saturation du rire par l'esprit de jeu ne caractérise que les formes les plus gaies du risible, celles qui sont exemptes de tout mélange de sérieux. Dès que nos mouvements joyeux se prêtent à des intentions sérieuses, comme par exemple dans le rire de la satire, le caractère de jeu tend à devenir moins facilement reconnaissable. Ce n'est pas que nous ne puissions, ici encore, trouver une ressemblance entre le rire et le jeu ; car, ainsi qu'on le sait, bien souvent ce que nous appelons jeu et divertissement a son intérêt sérieux, et le joueur, comme le rieur, franchit aisément, sans s'en apercevoir, la ligne qui sépare l'attitude enjouée de l'attitude sérieuse. Toutefois nous devrons insister sur cette idée que le rire a des tons différents dont quelques-uns sont plus enjoués que les autres, et que sa nature et ses fonctions ne peuvent être clairement déterminées que si l'on distingue ces tons les uns des autres.

Notre examen a eu pour résultat de montrer que les impressions du risible ne peuvent se ramener à un ou deux principes. Notre rire en présence des choses a des tons différents. Il réunit en soi nombre de tendances primitives ; il représente des produits de périodes de l'évolution intellectuelle et morale séparées par de vastes intervalles. Ceci est virtuellement admis par tous ceux qui reconnaissent le principe intellectuel et le principe moral ; car notre rire à la vue de la dignité rabaissée est probablement d'origine plus ancienne que le « rire de l'esprit », auquel pensent la plupart de ceux qui dissertent sur le plaisant. Notre argumentation nous conduit plus loin : elle conclut que l'effet du risible, même de ce qui est donné par les philosophes comme exemple du simple plaisant, est un sentiment extrêmement complexe contenant quelque chose de la surprise joyeuse de l'enfant en présence de ce qui est pour lui nouveau et inconnu ; quelque chose aussi de la gaîté avec laquelle il répond à l'appel du jeu ; quelque chose enfin de ce sentiment triomphant d'expansion au sortir d'un état de compression, qui communique une énergique mobilité aux mem-

bres des jeunes animaux et des enfants, lorsqu'on vient de les délivrer.

Ayant ainsi reconnu que les rapports du risible avec notre rire forment un tout, nous devrons en conséquence changer de méthode pour traiter notre sujet. Notre problème se transforme naturellement en cette question : pouvons-nous découvrir la différenciation et l'intégration organiques des différentes tendances psychiques que notre analyse a révélées? En d'autres termes, nous trouvons que nous devons recourir à la méthode génétique et historique, et, d'une façon modestement scientifique, essayer d'expliquer l'action exercée sur nous par le plaisant, en retraçant les stages qu'elle a traversés dans son développement. Peut-être une telle explication sera-t-elle un jour couronnée par une théorie vraiment philosophique, si une analyse logique plus délicate réussit à découvrir l'essence du plaisant ; en attendant elle me semble la seule chose utile à faire.

On n'hésitera pas à reconnaître qu'une large enquête sur l'origine et le développement de l'instinct du rire doit nous entraîner au delà des limites de la pure psychologie. Nous aurons à considérer comment cet instinct s'est développé au cours de l'évolution de la race ; et cela nous obligera d'adopter le point de vue biologique, et de nous demander comment ce groupe spécial de mouvements a fini par être choisi puis fixé parmi les caractères de notre race. D'autre part le rire est plus qu'un phénomène physiologique et psychologique. Comme on l'a fait entendre plus haut, il a une signification sociale ; et nous verrons que les stages les plus élevés de son évolution ne peuvent être sérieusement étudiés que dans leurs rapports avec le mouvement social.

Enfin ce sera en suivant l'évolution du rire dans la société humaine que nous nous préparerons de la meilleure manière à aborder la recherche de l'idéal qui devrait régler cet instinct assez indocile de l'homme. Une telle étude promet, à ce qu'il semble, de nous faire connaître les tendances qui ont travaillé à élever et à épurer le rire dans le passé, et à la lumière desquelles il pourra se diriger en connaissance de cause dans l'avenir.

CHAPITRE VI

LES ORIGINES DU RIRE

On trouvera peut-être que c'est une tentative bien ambitieuse que d'essayer de remonter aux commencements du rire humain. Les commencements sont choses petites ; même quand ils sont en pleine lumière et presque sous nos yeux, ils se dérobent aisément aux regards. Comment, alors, espérer de les atteindre quand ils se cachent dans les ténèbres d'un passé lointain ?

Il est évident qu'ici notre méthode ne peut être qu'une modeste méthode de conjecture ; qu'elle doit faire de son mieux pour rendre ses conjectures raisonnables, sans jamais oublier qu'elle a affaire au conjectural. Notre but est d'arriver à une supposition intelligible à l'aide de laquelle nous puissions expliquer comment le rire a paru sur la scène terrestre, en ajoutant un son nouveau aux sons étranges et innombrables de la vie animale.

Dans cette enquête conjecturale nous commencerons par essayer de répondre à cette question : par quel processus le rire, qui n'était au début qu'un signe général de plaisir, est-il arrivé, en se spécialisant, à exprimer l'épanouissement de l'esprit de gaîté, d'amusement et de badinage ? Nous nous attaquerons alors à ce problème : par quelles phases ont passé, dans leur développement, l'esprit de gaîté et le rire qui en est l'expression caractéristique ?

Il serait impossible, bien entendu, de tenter une exposition même conjecturale de ces événements lointains et sans histoire, sans les nouveaux instruments de construction hypothétique qui nous ont été fournis par la Théorie de l'Évolution. En entreprenant une tâche si hasardeuse, nous avons du moins pour nous encourager l'exemple du plus modeste des hommes.

Charles Darwin nous a enseigné à nous montrer à la fois prudents et circonspects en essayant de pénétrer dans la nuit des âges écoulés ; et tout ce qu'on peut souhaiter de mieux c'est de pouvoir marcher dignement sur ses traces.

Il est évident que dans une pareille entreprise, dont le résultat le plus heureux ne peut être qu'une conjecture plausible, nous ne devons négliger aucun fil conducteur. C'est dire que non seulement nous essaierons de remonter dans l'histoire de l'expression de la gaîté, en suivant son évolution dans l'individu comme dans l'espèce, jusqu'à ses formes primitives et rudimentaires, mais que nous chercherons aussi dans le reste du monde animal les traces de manifestations vaguement analogues au rire de l'homme.

Le lecteur trouvera peut-être que cette nouvelle idée porte un nouveau coup à l'ancien orgueil de race des humains. Le digne naturaliste qui appelait l'homme « l'animal rieur » ne s'inquiétait probablement guère du plus ou moins de dignité de cet attribut. Le rire, puisqu'il était une des choses dont l'homme seul est capable, fournissait un moyen commode pour le caractériser. Cependant, puisque la psychologie évolutionniste nous a récemment amenés à reconnaître avec plus de générosité dans les animaux inférieurs quelque chose d'étroitement semblable à nos propres procédés de raisonnement, nous ne devons pas être trop choqués d'apprendre qu'elle prête maintenant à des espèces autres que la nôtre un sens simple du plaisant et une manière caractéristique d'exprimer ce sentiment, c'est-à-dire une manifestation qui répond à notre rire.

Or, nous devons ici, plus que jamais, nous tenir sur nos gardes. En essayant de découvrir des traces de l'expression de la joie chez les animaux, nous sommes exposés à un double danger. Le premier, commun à toutes les observations qui portent sur les animaux, est une interprétation trop anthropomorphique ; le second, c'est de croire par méprise dans d'autres êtres, soit humains, soit au-dessous de l'humanité, que ce que nous trouvons chez eux de plaisant est plaisant à leurs propres yeux. Il est on ne peut plus naturel, quand nous ne nous astreignons pas rigoureusement à l'attitude strictement scientifique, de voir dans les animaux des indices du rire de la gaîté. Je me

rappelle avoir observé quelque part en Norvège une pie qui, au lever du jour, passait quelque temps à baisser la tête par saccades et à relever sa longue queue, en accompagnant ces mouvements de sons analogues à ceux du rire ; et j'avais bien de la peine à ne pas croire qu'elle riait cordialement de quelque chose, peut-être, par exemple, des façons absurdes des étrangers qui visitent son pays. Cependant, à en juger d'après les règles de l'observation scientifique, cette interprétation « naturelle » était loin d'être satisfaisante.

Puisque l'objet que nous nous proposons nous oblige d'être scientifique, nous ne pouvons accepter la façon dont on interprète communément les actes « malicieux » des animaux. Souvent les tours d'un singe sont assez « plaisants » ; pourtant nous pouvons douter sérieusement qu'il y prenne plaisir lui-même comme à de bonnes farces. Certainement sa mine solennelle ne donne pas lieu de le supposer, quoiqu'on puisse dire que les farceurs appartenant à l'espèce humaine ont aussi l'habitude de garder un air sérieux. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que ce qui nous paraît ressembler beaucoup à une plaisanterie joyeuse peut être une manifestation de l'instinct de taquinerie quand cet instinct passe la limite du jeu et vise à molester et à nuire sérieusement. Cette remarque s'applique probablement à quelques-unes des histoires bien connues où l'on voit se manifester « l'humour des animaux », à celle, par exemple, du corbeau de Dickens. Cet oiseau, on s'en souvient peut-être, vivait dans le même jardin qu'un aigle en captivité. Ayant soigneusement mesuré la longueur de la chaîne de son formidable voisin, il profitait adroitement du sommeil du géant pour lui dérober son dîner ; et alors, le légitime propriétaire s'étant éveillé, le corbeau affectait impudemment de savourer son butin en se tenant en sûreté tout juste en dehors de la « sphère d'influence » de l'aigle. Assurément il y avait là de la ruse et une certaine méchanceté ; mais rien ne prouve que l'oiseau jouissait du plaisant de la chose.

Que ces taquineries et ces tours joués par des animaux se rapprochent quelquefois de l'attitude de gaîté malicieuse chez l'homme, cela n'est pas improbable. Un chat qui « joue » avec la souris qu'il a prise, et qui fait à demi-semblant, on le dirait,

du moins, de ne pas voir les tentatives désespérées de la bestiole pour s'échapper, éprouve peut-être quelque chose du plaisir qui éclate dans le rire exultant d'un homme qui triomphe. Peut-être aussi les tours malfaisants d'un singe remuant et imparfaitement apprivoisé, qu'un matelot à l'âme simple a rapporté à sa mère en croyant lui faire un grand plaisir, contiennent-ils un germe de l'esprit de drôlerie, d'un enjouement malicieux capable de jouir de ses propres plaisanteries.

Toutefois, si nous pouvons douter que ces actions malicieuses divertissent leurs auteurs comme celles que nous représente l'oncle Rémus, nous ne devons pas hésiter à attribuer aux animaux une forme simple de ce sens de l'amusement qu'on trouve chez l'enfant. Ce trait se montre surtout avec évidence dans les divertissements des jeunes individus de beaucoup d'espèces qui nous sont familières, à commencer par les deux hôtes favoris de la maison, divertissements qu'on regarde avec raison comme un vrai jeu de ces animaux. Les formes particulières de cette activité de jeu, escarmouches, attaques et retraites des deux adversaires, poursuites, etc., sont presque certainement déterminées par des instincts spéciaux [1]. Mais, comme jeu, ces actes expriment l'entrain et la gaîté, et quelque chose d'analogue au plaisir qu'un enfant trouve à « faire semblant ». N'est-ce pas, en effet, par une feinte dont il se fait un jeu, qu'un chien, en voyant approcher un de ses semblables, se rase contre terre, dans l'attitude d'un ennemi sur le qui-vive ? Puis, dès que l'étranger s'approche, adieu cette mine belliqueuse ! Notre chien n'a pas honte de nouer, avec une promptitude inconvenante, des relations plus qu'amicales avec le nouveau venu. Il en est de même quand un chien en taquine un autre en lui faisant une peur subite et en manifestant le plaisir qu'il goûte à ce bon tour. M. Stanley écrit : « Mon chien prenait autant de plaisir à s'approcher tout doucement et par derrière d'un petit chien, pour faire entendre tout à coup un aboiement épouvantable, qu'un enfant à se cacher dans un

1. Karl Groos rattache les petites batailles et les courses en tous sens des jeunes animaux à l'instinct de rivalité sexuelle. (*Les Jeux des animaux*, p. 35 et suiv.).

coin, pour bondir sur son camarade et l'effrayer en criant « hou, hou[1]. »

C'est peut-être surtout grâce à l'éducation qu'il reçoit de l'homme que le chien manifeste beaucoup plus clairement que les autres animaux ce sens de la plaisanterie. Personne ne peut observer un chien en promenade avec des enfants, ses camarades, sans remarquer combien il est prompt à accepter leurs invitations au jeu. Nous voyons ici clairement combien les manifestations de la disposition au jeu sont en quelque sorte contagieuses. Le chien imite les gambades joyeuses de ses petits compagnons de jeu ; il semble même répondre à leurs cris de joie. Darwin a reconnu avec raison un germe de notre « sens de l'humour » dans la manière dont un chien joue avec son maître qui s'amuse à lancer un bâton. Vous jetez un bâton en disant : « apporte ». Il court, le ramasse, file à quelque distance de vous, et s'assied sur son derrière avec le bâton à terre juste devant lui. Vous vous rapprochez alors comme si vous vouliez le lui reprendre : il attend que vous soyez tout près, le saisit de nouveau et l'emporte triomphant, pour répéter cette petite comédie avec un plaisir évident[2].

J'ai souvent observé un chien en jouant avec lui de cette façon, et je me suis assuré qu'il fait vraiment cela pour jouer, et qu'il sait très bien que vous êtes dans la même disposition ; de sorte que si vous faites semblant alors d'être sérieux et si vous lui commandez, en prenant votre voix la plus impérieuse, de vous rendre le bâton, il s'approche de vous doucement avec une obéissance apparente qui ne saurait en imposer à personne, comme pour dire : « Je ne suis pas si bête : vous n'êtes pas réellement sérieux ; alors je continue à jouer ». Toutes les marques d'un véritable sens de la plaisanterie se retrouvent ici : l'humeur gaie et folâtre, une ferme résolution de pratiquer le *desipere in loco*, et une forte inclination à jouer à « faire semblant ».

Le Professeur Lloyd Morgan nous donne un exemple qui certainement a l'air d'une joyeuse petite comédie jouée par un chien sans que l'homme y prenne aucune part. L'écrivain nous

1. *The Psychological Review*, 1829, p. 91.
2. *Descent of Man*, Part. I, chap. III.

raconte qu'il avait l'habitude de conduire un épagneul écossais fort intelligent sur une grève sablonneuse où l'animal se livrait de lui-même au divertissement suivant. Il enfouissait dans le sable quantité de petits crabes, puis restait là immobile, jusqu'à ce qu'il vît reparaître une patte ou une pince ; « sur quoi il se mettait à courir en arrière et en avant, en poussant des aboiements qui témoignaient d'un vif plaisir[1] ».

Il me paraît difficile de ne pas reconnaître là un véritable accès de gaîté, quelque chose qui a tout l'air d'un goût bien marqué pour l'amusement, qui ressemble au plaisir que donne une plaisanterie bien réussie. Le chien, en recommençant à enterrer ses crabes après avoir vu que cela ne servait à rien, montrait clairement qu'il avait conscience que tout ce qu'il faisait n'avait rien de sérieux.

Quelle que soit l'aptitude du chien à se divertir sans être instruit par l'homme, on peut sans crainte, à ce qu'il me semble, attribuer une bonne part de ce sens de la plaisanterie, si développé chez lui, à la facilité exceptionnelle avec laquelle il subit l'influence éducatrice de l'homme : d'autre part, ce fait, ainsi que la différence entre l'éducabilité du chat et celle du chien, indique chez ce dernier la force exceptionnelle de ces instincts d'attachement à l'homme, qui ont fait de lui comme le type de la fidélité.

On se demande jusqu'où peut bien aller cette influence éducatrice de l'homme sur le plus sociable de nos animaux domestiques. W. Preyer nous dit que le chien est capable d'imiter les signes de la gaîté humaine; qu'un chien intelligent, en présence de notre rire, peut retrousser en arrière les coins de sa gueule, et bondir en l'air avec un éclair de gaîté dans les yeux[2]. Il semble que nous ayons là un rudiment de véritable rire; et peut-être devrions-nous cesser de dire, d'une manière assez impropre d'ailleurs, qu'un chien « rit avec sa queue ». G.-J. Romanes raconte qu'il avait un chien qui aurait presque pu revendiquer le titre de clown. Cet animal exécutait souvent

1. *Animal Life and Intelligence*, p. 407. Je suis frappé de voir que l'auteur n'accepte qu'avec une circonspection presque exagérée ces témoignages de gaîté canine.

2. W. Preyer. *L'âme de l'enfant*, p. 197 (trad. franç. Paris, F. Alcan).

nombre de tours qui avaient clairement pour objet d'exciter le rire. « Il lui arrivait, par exemple, de se coucher sur le flanc, et, tout en grimaçant un large ricanement, de tenir une de ses pattes entre ses dents ». Rien alors ne lui faisait plus de plaisir que de voir sa plaisanterie goûtée comme elle le méritait ; si, au contraire, on ne faisait aucune attention à lui, il prenait un air boudeur[1].

Cet animal était probablement à un degré exceptionnel un « chien plaisant ». Il est vraiment regrettable que l'observateur n'ait pas pris un « instantané » de ce ricanement, pour le rendre un peu moins irréel et « en l'air » que le ricanement prêté par M. Lewis Carroll au Chat du Cheshire dans *Alice in Wonderland*. Ce qui paraît clair, c'est que la physionomie du chien parvient à produire une imitation étrangement déformée de notre sourire. Pour ce qui est de la partie vocale du rire, il ne faut pas trop demander. Il est possible que l'aboiement du chien ne se prête pas à nos rapides explosions de gaîté. On dit communément que le chien a un aboiement particulier pour exprimer le plaisir ; et c'est probablement celui-là qu'il fait entendre dans les moments où l'on dit qu'il est frappé du comique des choses.

Au point de vue moral, la possibilité pour le chien de devenir une « bête d'esprit » semble promettre davantage. Il est certain qu'il montre, à l'état rudimentaire, il est vrai, des sentiments et des attitudes mentales qui semblent, chez l'homme, étroitement liés à l'humour réfléchi. Ainsi que le savent ceux qui font partie du cercle intime de ses amis humains, il est capable de s'ennuyer terriblement. J'ai vu, il y a peu de temps, un petit chien dont sa maîtresse soumettait la patience à une rude épreuve en lui mettant la chaîne avant d'entrer avec lui dans un magasin. Son attitude résignée, ses longs bâillements faisaient clairement comprendre qu'il sentait tout ce qu'a d'absurde l'habitude qu'ont les dames de courir les magasins. Il ne manquait à ce sentiment, pour devenir une douce et discrète satire, que les paroles appropriées. N'oublions pas cependant que nous devons nous tenir en garde contre une interprétation trop hâtive d'actes de ce genre.

1. Cité par Lloyd Morgan, *loc. cit.*

Nous pouvons maintenant passer à des animaux beaucoup plus voisins de nous sur l'échelle zoologique. Chez les singes nous trouvons, à n'en pouvoir douter, quelque chose qui ressemble bien davantage au rire et au sourire de l'homme. Darwin a fait une étude approfondie des analogies que présentent à cet égard les deux espèces. Il nous dit que plusieurs des traits essentiels que présente pendant le rire la physionomie humaine, ainsi les plis de la bouche remontés en arrière, les rides qui se forment sous les yeux, etc., caractérisent et expriment un état de satisfaction chez plusieurs espèces de singes[1].

Quant aux sons analogues à ceux du rire, Darwin nous donne plusieurs faits topiques. Ainsi un jeune chimpanzé fera entendre une sorte d'aboiement en voyant revenir une personne à qui il est attaché, et le gardien interprète ce son comme un rire. La justesse de cette interprétation est confirmée par le fait que d'autres singes émettent une sorte de « rire étouffé », quand ils voient une personne qu'ils aiment. Un chimpanzé jeune, quand on le chatouille sous les aisselles, produit un gloussement joyeux qui se rapproche davantage du rire. « Les jeunes orangs aussi, quand on les chatouille, émettent un gloussement du même genre, et leurs lèvres s'écartent comme pour un sourire ».

Le docteur L. Robinson a reconnu que les jeunes individus des espèces anthropoïdes sont particulièrement chatouilleux dans les régions de la surface du corps qui correspondent aux régions chatouilleuses de l'enfant. Ce n'est pas tout : un jeune chimpanzé montrera un vif plaisir à être chatouillé ; il se roulera sur le dos et s'abandonnera à ce divertissement à peu de chose près comme un enfant. Comme l'enfant encore, si l'on prolonge le chatouillement, il cherchera à protéger les parties chatouillées. On peut ajouter encore que les jeunes singes, comme beaucoup d'enfants, font semblant de mordre quand ils sont chatouillés.

Résumons-nous : les jeunes individus des espèces simiesques les plus élevées ont quelque chose qui ressemble à notre sou-

1. *Expression of Emotions*, p. 208 ; Cf 132 et suiv.

rire et à notre rire, et font, pour témoigner leur plaisir, les mêmes mouvements. Leur essai de rire, du moins ce que nous appellerions volontiers ainsi, se produit comme un signe de joie soudaine, dans les circonstances où un enfant a l'habitude de rire, par exemple en voyant reparaître après une absence un peu prolongée un compagnon chéri. Il se produit encore quand l'animal est chatouillé, en même temps que d'autres manifestations qui indiquent la présence à l'état rudimentaire de cette disposition qu'a l'enfant à s'amuser et à feindre par manière de jeu.

Ajoutons encore un fait pour bien montrer l'analogie entre cette attitude à l'égard du risible et celle de l'homme. Il est probable, d'après le témoignage de plusieurs observateurs, que les singes n'aiment pas qu'on rie d'eux[1]. Il est vrai que le plaisir qu'on trouve à la plaisanterie, et le déplaisir qu'on éprouve à en être l'objet, sont deux choses différentes. Elles ne semblent pas varier ensemble et dans la même proportion chez les hommes ; autrement l'ennemi du rire ne se rencontrerait pas si souvent chez ceux qui sont le plus vivement blessés d'être en butte au rire d'autrui. Toutefois ces traits peuvent être regardés comme étant le plus souvent corrélatifs : les êtres qui montrent un déplaisir manifeste à voir qu'on rit d'eux, peuvent être considérés comme capables de prendre l'attitude du rire, assez du moins pour être en état de la comprendre.

Si maintenant nous revenons des formes sub-humaines du rire à son expression complète, telle que nous la connaissons chez nous-mêmes, nous pouvons tracer brièvement l'histoire du sourire et du rire pendant les premières années de la vie. Ici la question de la date où paraissent pour la première fois chez l'enfant ces mouvements expressifs devient importante, et nous avons heureusement sur ce point plus d'un recueil d'observations faites avec soin.

Pour le sourire, qui passe généralement pour être le premier à se montrer, nous avons des notes rédigées par Darwin et par Preyer. Selon Darwin, qui a fait ces observations sur ses enfants, chez d'eux d'entre eux le premier sourire se montra le quarante-

sourire

1. Voyez Darwin, *The Descent of Man*, Part I, chap. III.

cinquième jour ; chez le troisième un peu plus tôt[1]. Non seulement les coins de la bouche étaient relevés en arrière, mais les yeux brillaient et les paupières étaient à demi fermées. Darwin ajoute que les circonstances donnaient lieu de supposer un état mental joyeux. Preyer est ici beaucoup plus complet[2]. Il parle de la difficulté qu'on éprouve à distinguer le premier vrai sourire de plaisir. Chez son petit garçon il vit les mouvements des coins de la bouche, accompagnés par la formation de fossettes sur la joue, se montrer dès la seconde semaine, dans l'état de veille comme dans le sommeil. Le père croit cependant que le premier sourire de plaisir se produisit le vingt-sixième jour, à un moment où, après un bon repas, les yeux de l'enfant tombèrent sur le visage de la mère. Ce premier sourire, ajoute Preyer, n'était pas une imitation du sourire d'une autre personne ; il n'indiquait pas non plus que l'enfant eût plaisir à reconnaître sa mère. C'était uniquement l'expression instinctive d'un sentiment de satisfaction physique.

D'autres observateurs diffèrent aussi pour la date de la première apparition du sourire vraiment expressif. Ainsi le docteur Champneys le place dans la sixième semaine, Sigismund dans la septième semaine, ce qui s'accorde à peu près avec l'indication de Darwin ; tandis que Miss Shinn donne pour date la seconde moitié du premier mois, et confirme ainsi les observations de Preyer. Mrs K. C. Moore, allant plus loin que Preyer, dit que le premier sourire se montre le sixième jour de la vie[3]. On peut ajouter que Miss Shinn rend compte avec plus de précision que Preyer des premiers développements du sourire. Tandis que le premier sourire de sa nièce (nous la désignerons désormais par son nom de Ruth) qui se produisit dans la première moitié du premier mois, était purement la manifestation

1. Voyez *The Expression of Emotions*, p. 211. 212. Dans les notes publiées dans *Mind*, vol. II (1877) p. 288, il est parlé de deux enfants dont l'un sourit le quarante-cinquième jour, l'autre le quarante-sixième.

2. Nous nous reportons à son ouvrage, *die Seele der Kindes*, 4e édit.

3. Champneys et Sigismund sont cités par Preyer. Les observations de Miss Shinn sont données dans son ouvrage, *Notes on the Development of a Child*, p. 238. Celles de Mrs. Moore se trouvent dans son essai, *The mental Development of a Child*, p. 37. Le Dr L. Hill dit avoir noté le premier sourire de son fils quand l'enfant avait trois semaines, et celui de sa fille quand elle avait quelques jours de plus.

d'un bien-être général, on observa dès le second mois un sourire qui impliquait une perception agréable, celle de figures qui se penchaient sur l'enfant et auxquelles elle prit un grand intérêt. Ce sourire dû à un plaisir spécial, et qui exprimait beaucoup de gaîté, se produisit alors qu'elle était couchée après avoir pris sa nourriture, qu'elle avait bien chaud, et qu'elle jouissait d'un bien-être parfait.

Il est bien certain que ces différences indiquent aussi des précocités inégales chez les enfants observés. En même temps il est probable que les différents observateurs parlent de stages différents dans le développement du sourire. Preyer montre clairement qu'il se développe d'une façon considérable, en amenant des mouvements de plus en plus complexes et en s'enrichissant de ce trait important : un éclat plus vif du regard. Mrs Moore ne décrit pas ce qu'elle vit le sixième et le septième jours, et parle sans doute d'une vague apparence ou rudiment de sourire, qui n'avait aucune signification précise; de même certains détails des observations de Preyer donnent à croire que le premier sourire constaté par lui était moins complet et moins développé que celui dont parle Darwin[1].

Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est donc que les mouvements du sourire, comme expression de plaisir, suivent un développement progressif, et que l'on peut constater dans le second mois de la vie quelque chose qui ressemble à un sourire complet de plaisir.

Si nous arrivons maintenant aux dates indiquées pour la première apparition du rire, nous verrons qu'ici les incertitudes sont au moins égales à celles que nous venons de rencontrer pour le sourire. Darwin montre par des exemples comment au sourire peut graduellement s'ajouter un son qui devient de plus en plus semblable à celui du rire. Un de ses enfants qui, pense-t-il, avait souri pour la première fois à l'âge de quarante-cinq jours, eut environ huit jours plus tard un sourire plus distinct et plus frappant accompagné d'un léger « bêlement » qui, ajoute-t-il, « représentait peut-être un rire ». Cependant ce fut

1. Voyez en particulier ce qu'il dit d'une expression inaccoutumée, comprenant « un éclat très vif des yeux », qui se produisit dans la huitième semaine, *op. cit.*, p. 194.

seulement beaucoup plus tard (cent treizième jour), que les sons, en se disjoignant, devinrent saccadés comme ceux du rire. Un autre enfant de Darwin, à l'âge de soixante-cinq jours, accompagnait un sourire de « sons très analogues à ceux du rire ». Un rire suivi de toutes les indications d'une véritable gaîté, se produisit chez un de ses enfants le cent dixième jour, quand on s'avisa d'amuser l'enfant en lui jetant un tablier sur la figure pour le retirer ensuite soudainement ; et, pour varier le jeu, le père découvrait soudainement sa propre figure et l'approchait de celle de l'enfant. Il ajoute que trois ou quatre semaines plus tôt, le petit garçon semblait goûter comme une bonne plaisanterie un petit pincement sur le nez et les joues.

Preyer donne pour les premiers sons du rire, comme pour le sourire, une date antérieure à celle de Darwin. Il dit avoir observé chez son fils, dès le vingt-troisième jour, un rire visible et audible, qui éclata à la vue d'un rideau rose. Les mêmes sons furent répétés dans les semaines suivantes à la vue d'objets colorés qui se balançaient lentement, et à l'audition de sons nouveaux, ceux du piano. Il nous dit aussi qu'un rire éclatant et prolongé, reconnaissable comme tel pour une personne qui ne regardait pas ce qui se passait, survint pour la première fois vers le huitième mois, tandis que l'enfant jouait avec sa mère. Parmi les autres observations, il suffira peut-être de citer celles d'une des personnes qui en ont fait avec le plus grand soin, Miss Shinn. C'est elle, on s'en souviendra, qui fait remonter au premier mois le premier sourire de Ruth : elle donne comme date au premier rire véritable le cent dix-huitième jour. Il fut provoqué par la vue des grimaces que la mère faisait à sa fille. Il n'est pas inutile d'ajouter que la jeune Ruth accomplit son troisième exploit onze jours plus tard[1].

Dans ce cas encore il est probable que nous n'avons pas seulement à tenir compte des différences de précocité chez les enfants observés, mais aussi de la difficulté qu'il y avait à déterminer avec certitude un exemple bien net du mode d'expres-

1. Miss Shinn a bien voulu me laisser voir toutes ses notes originales, auxquelles j'emprunte quelques-uns des faits que je cite.

sion dont il s'agissait[1]. C'est, la chose n'est pas douteuse, par degrés et non d'un seul coup, que l'enfant arrive à exécuter et à répéter complètement notre rire. Darwin l'établit pleinement et Preyer l'admet. Et cependant, de toute la série des sons plus ou moins analogues au rire, qu'émet un enfant dans les états de plaisir, combien en est-il qu'on doive regarder comme rentrant dans le développement du rire, c'est ce qu'il n'est pas facile de dire. Miss Shinn a entendu Ruth émettre de petits gloussements de deux syllabes le cent cinquième jour, c'est-à-dire treize jours avant celui où se produisit le véritable rire. Elle note sous la date suivante, cent treizième jour, c'est-à-dire cinq jours encore avant le rire, que l'enfant a fait entendre de nouveaux sons gutturaux : cris analogues au chant du coq (crowing), croassements, etc., et montré une forte disposition à varier les sons en signe de contentement. Il est difficile de ne pas croire que ces sons étaient comme des stages préparatoires dans le développement du rire[2].

Il est assez certain que le rire vient après le premier sourire. Sans doute les paroles de Preyer paraissent indiquer que le premier rire (vingt-troisième jour), vient avant le premier sourire (vingt-sixième jour) ; mais la manière dont il rend compte du développement de l'un et l'autre, montre clairement que telle n'est pas sa pensée. Il dit nettement que le rire n'est pas autre chose qu'un sourire renforcé et sonore (laut) ; il remarque en outre, que « chez tous les enfants également, l'expression du plaisir commence par un sourire à peine perceptible qui graduellement passe au rire dans le cours des trois premiers mois. » Il ajoute que ce développement dépend de celui des centres cérébraux supérieurs et de la capacité d'avoir des perceptions[3].

Le premier rire est, comme le sourire, une expression de plaisir. Selon Preyer, le rire n'est qu'une manifestation de plaisir

1. Il est regrettable que Preyer ne décrive pas avec quelque précision les sons émis par son enfant le vingt-troisième jour.

2. Miss Shinn insiste sur ce fait que le rire ne sortit pas du gloussement, puisqu'il sembla faire son apparition, ainsi que cela arrive pour beaucoup de sons articulés, comme quelque chose de complet du premier coup : mais c'est justement à cela qu'on doit s'attendre si le rire est un son héréditaire.

3. *Op. cit.*, p. 197

plus marquée. Il indique cependant un degré plus élevé dans la conscience d'un état agréable. Tandis que les premières ébauches maladroites du sourire ne dénotent qu'un état agréable de réplétion, les premiers essais du rire sont des réponses à des perceptions sensibles réjouissantes, comme celle des objets colorés qui se balancent et celle des sons nouveaux du piano. Ce rire à la suite de sensations optiques et acoustiques nouvelles, fut suivi, selon Preyer, entre la sixième et la neuvième semaine, par un rire exprimant plus distinctement la joie ou l'allégresse, dans un moment où l'enfant regardait la figure de sa mère et semblait la reconnaître. Ce rire de la gaîté mentale semble, dans le premier âge, environ au quatrième mois, s'allier à des mouvements des membres (élévation et abaissement des bras, etc.), comme un signe complexe de bonne humeur ou de joie[1].

Je ne saurais dire dans quelle mesure le moyen de provoquer le rire mentionné par Darwin, c'est-à-dire le jeu qui consistait à découvrir tout à coup la tête de l'enfant ou sa propre tête, impliquait un commencement de plaisanterie. Il montre, du moins, l'étroite relation qu'il y a entre le rire et la surprise agréable, c'est-à-dire un choc modéré qui, bien que tout près d'être alarmant, est en somme une cause de joie.

Une autre forme primitive du rire, qui se rencontre aussi chez certains jeunes animaux, est celle qu'excite le chatouillement. Chez les enfants, c'est dans le second ou le troisième mois qu'on l'a observée pour la première fois. Le fils de Preyer répondait par le rire au chatouillement dans le second mois[2]. Le Dr Léonard Hill me dit que sa petite-fille, qui était, soit dit en passant, particulièrement sensible au chatouillement, y répondit pour la première fois par un rire dans la dixième semaine.

Puisque notre analyse nous a conduit à regarder l'effet du chatouillement comme un phénomène en grande partie mental et comme amenant l'attitude de jeu, ce fait confirme la conclusion que le rire spécial qui accompagne le jeu se présente sous une forme bien définie dans les trois premiers mois.

1. *Op. cit.*, p. 197.

2. Preyer place le fait à la fin du premier semestre, ce qui me semble bien tard.

Pour nous résumer, nous trouvons, dans les deux ou trois premiers mois, à la fois le rire et le sourire, comme expressions de plaisir répondant à des sensations internes de bien-être physique et à des perceptions externes qui excitent la joie. Nous trouvons de plus, dans la réaction réflexe du rire amené par le chatouillement, rire observable vers la fin du second mois, le germe d'un sens de la plaisanterie ou du jeu joyeux ; et la même indication est donnée par le rire qu'on excite en pinçant légèrement la joue à la fin du troisième mois.

Il est certain que ce n'est pas à l'imitation que nous devons ces tendances : elles ne sont pas apprises. Ce qui le prouve, c'est le fait établi par Preyer, que les mouvements imitatifs ne se montrent chez l'enfant normal que beaucoup plus tard ; c'est aussi ce fait que, chez la jeune Laura Bridgman, à qui sa surdité et sa cécité ne permettaient pas de subir l'influence de l'imitation, ces expressions s'étaient développées. Par conséquent nous devons conclure que ce sont des tendances héréditaires.

Ici le psychologue pourrait arrêter ses recherches, si Darwin et d'autres n'avaient ouvert par la théorie de l'évolution des espèces une plus vaste perspective. Pouvons-nous, en parcourant cette perspective du regard, conjecturer comment ces mouvements instinctifs ont pu être acquis au cours de l'évolution animale ? Sourire

La première question qui se présente dans cette recherche est celle-ci : est-ce le sourire, est-ce le rire qui a été le premier à faire son apparition au cours du développement de la race ? Les modes d'expression des animaux inférieurs à l'homme ne nous offrent pas ici de fil conducteur satisfaisant. Nous voyons les singes anthropoïdes effectuer une sorte de sourire grimaçant et en même temps émettre des sons analogues à notre rire. On peut cependant soutenir que ce prétendu rire ressemble bien moins au nôtre que cette grimace à notre sourire. En l'absence de meilleures preuves, le fait que le sourire apparaît le premier dans la vie de l'enfant doit, d'après une loi d'évolution bien connue, être regardé comme favorisant l'hypothèse que les ancêtres lointains de l'homme ont appris à sourire avant de pouvoir s'élever jusqu'à l'acquisition du rire. Cette supposi-

tion est encore appuyée par le fait que, chez l'individu, le rire, quand il se produit, annonce une forme plus élevée de l'état de plaisir, c'est-à-dire le niveau de la perception, plus élevé que le niveau de la sensation interne exprimée par le premier sourire. Enfin on m'assure que, chez les idiots, le sourire persiste plus bas que le rire dans l'échelle de la dégénérescence. Le Dr F.-E. Beddard m'écrit : « Je me rappelle avoir vu un monstre humain par défaut (il lui manquait les lobes frontaux), dont le seul signe d'intelligence était de retrousser les lèvres quand il entendait de la musique[1] ».

On pense en général que l'expression de la peine, de la souffrance, de l'appréhension du danger, étant chez les animaux, pour la conservation de la famille et de la tribu, d'une nécessité beaucoup plus pressante que l'expression du plaisir ou du contentement, la première s'est développée longtemps avant la seconde. Conformément à cette opinion, nous pouvons comprendre pourquoi les ébauches du sourire et du rire, que nous trouvons chez les animaux étroitement apparentés à l'homme, se sont développées d'une façon si imparfaite et n'existent qu'à l'état sporadique.

En supposant que le sourire ait été des deux mouvements expressifs le premier à se manifester dans l'espèce humaine, pouvons-nous conjecturer comment il est arrivé à devenir l'expression commune et la mieux définie des états de plaisir ? En examinant ce point nous pouvons nous appuyer plus directement sur les principes de Darwin.

Le fait que la partie essentielle du sourire est un mouvement de la bouche nous fait immédiatement supposer qu'il est en rapport avec la source primitive du plaisir chez l'homme comme chez l'animal : bien mieux, il semble que certains faits témoignent de l'existence d'une pareille relation. Un enfant à la mamelle, après s'être bien repu, continue, si je ne me trompe, à exécuter des mouvements analogues à ceux de la succion. Les premiers sourires peuvent s'être produits comme une modification spéciale de ces mouvements, qui s'est opérée alors qu'il y avait un sentiment particulièrement vif de contentement

1. Sur ce point de la priorité du sourire dans le processus de l'évolution voyez Th. Ribot, *La Psychologie des Sentiments*, p. 346. (Paris, F. Alcan.)

ou de bien-être organiques. Je crois en outre qu'un enfant est porté à exécuter des mouvements de la bouche quand on lui montre de la nourriture. Je trouve une tendance analogue chez ce singe qui, lorsqu'on lui donnait à l'heure de ses repas quelque friandise de choix, relevait légèrement les coins de la bouche par un mouvement qui ressemblait à un « sourire naissant[1] ». Notre hypothèse trouve encore quelque appui dans le fait que, selon Preyer et quelques autres, les premiers sourires des enfants ont été remarqués pendant un état heureux de réplétion après un bon repas[2].

Si nous supposons que le sourire, à son origine, ait été ainsi lié organiquement avec l'état de plaisir qui suit l'appétit rassasié, nous pouvons voir sans peine comment, en se généralisant, il a pu devenir le signe ordinaire du plaisir. Il est un principe avec lequel Darwin et Wundt nous ont familiarisés : c'est que les mouvements expressifs peuvent être transférés à des états de sentiment analogues à ceux dont ils étaient d'abord les manifestations. L'acte de se gratter la tête dans un état d'irritation mentale est un exemple bien connu de ce genre de transfert.

Il y a, je crois, des faits qui ne sont pas loin de vérifier la supposition d'un transfert des signes relatifs à l'acte de manger à des états de vive satisfaction et de plaisir en général. Les sauvages ont l'habitude d'exprimer un vif plaisir par des gestes, tel celui de se frotter le ventre, qui semblent indiquer qu'on a largement satisfait le premier des appétits. Le fait le plus probant en ce genre semble cependant nous être fourni par l'acte de ce babouin dont nous parle Darwin. Cet animal, quand il se réconciliait avec son gardien, qui l'avait d'abord mis en fureur, « agitait rapidement de haut en bas ses mâchoires et ses lèvres et paraissait montrer ainsi sa joie ». Darwin ajoute qu'une agitation analogue des mâchoires peut s'observer chez l'homme qui rit de bon cœur, bien que chez nous les muscles de la poi-

1. Darwin, *Expression of Emotions*, p. 133.

2. A. Lehmann, dans son intéressant exposé du développement des émotions et de leur expression chez l'individu, émet l'idée que le premier sourire imparfait de l'enfant, qui exprime un plaisir tranquille (the pleasure of sweetness) est, par son mode de production même, lié aux mouvements de la succion (*Hauptgesetze des menschl. Gefühlslebens*, pp. 295, 296).

trine soient plutôt que ceux des lèvres et des mâchoires, « affectés d'une manière spasmodique[1] ».

A en juger par l'intervalle qui sépare le premier sourire du premier rire dans la vie de l'individu, nous pouvons conjecturer que le rire n'est devenu un son franc et réitéré chez l'homme primitif ou chez son prédécesseur immédiat, quel qu'il ait été, qu'à une époque bien postérieure. Nous devons supposer qu'un développement considérable de la puissance vocale était une condition nécessaire pour que l'homme se livrât volontiers à ce mode d'expression émotionnelle. L'étude de l'enfant vient certainement à l'appui de cette idée. Le gazouillement du second et du troisième mois, qui est formé de la répétition d'une foule de voyelles et de consonnes, est peut-être une préparation au rire, comme il en est certainement une au langage. Les observations de miss Shinn, citées plus haut, sur l'extension du champ des sons vocaux avant l'apparition du premier rire, ont ici une valeur très significative. Elles semblent amener à cette conclusion que, dans l'évolution de l'espèce, le premier rire fût le résultat d'une sélection entre des sons très variés produits durant les états de plaisir.

Supposons maintenant que notre ancêtre animal immédiat s'est déjà élevé jusqu'à des conceptions claires et s'est habitué à émettre dans ses états de plaisir certains sons réitérés. Concevons-le en outre comme ayant des sympathies développées au point qu'elles demandent un moyen d'exprimer non seulement les peines, mais les plaisirs, et plus particulièrement un moyen d'appeler l'attention des autres sur la présence d'objets qui réjouissent et sont les bienvenus, par exemple sur le retour d'un membre de la famille qui est resté quelque temps absent. Un animal de cette sorte éprouverait le besoin de perfectionner ses grimaces et ses sourires primitifs. Il lui faudrait aussi des manifestations vocales assez fortes pour arriver jusqu'à des oreilles éloignées, quelque chose de correspondant au caquetage de la poule quand elle a découvert un morceau de choix et qu'elle désire attirer ses poussins auprès d'elle. Comment ce perfectionnement s'effectuera-t-il ?

1. Darwin, *Expressions of the Emotions*, pp. 134, 135.

On peut se risquer à supposer que les choses se passèrent à peu près comme il suit. La position de la bouche ouverte pour un large sourire était, on peut le dire, favorable d'elle-même à la production de sons vocaux. Nous pouvons, d'après l'analogie avec la position des yeux, y voir « la position première » de la chambre vocale quand elle est ouverte. Cette position primitive se prêterait assez sûrement d'une façon spéciale à l'émission d'une certaine qualité de son, disons du son « eh »[1], avec quelque chose de l'émission gutturale ou gloussement qui l'accompagne dans le son du rire. Nous pouvons alors supposer que, quand quelques-uns des sons réitérés de babil étaient produits pendant les états de satisfaction et de plaisir, la « position première » était prise. Nous obtiendrions ainsi, comme concomitants psycho-physiques de la position une fois sentie de la bouche ouverte pendant un large sourire ou ricanement, non seulement une disposition à réitérer le « eh » ou quelque son similaire, comme complément de l'acte entier, mais une association et une coordination déterminées entre le mouvement d'ouvrir la bouche et les actions réitérées des muscles de l'appareil respiratoire et vocal. Ainsi nous pouvons comprendre comment, quand l'état agréable exprimé par un sourire augmentait d'intensité, par exemple quand le sentiment de plaisir excité par la vue d'un visage devenait une vraie joie, parce que ce visage était reconnu comme celui d'un membre de la famille, les mouvements s'accentuaient jusqu'à l'émission d'une sorte de rire.

Je trouve que, pour expliquer cet enchaînement, les phases diverses du développement du rire, telles qu'on les observe chez l'individu, ne laissent pas que d'être suggestives. Miss Shinn remarque que la bouche de Ruth était bien ouverte le cent treizième jour, cinq jours avant le premier rire, pendant qu'on balançait l'enfant en l'élevant et en l'abaissant tour à tour. Sous la date du cent trente-quatrième jour nous voyons mentionné un rire prolongé mais non sonore, composé d'une

1. Comme on l'a indiqué plus haut, le son français (é) semble être le plus fréquent dans le rire des enfants. Preyer nous dit que le son allemand correspondant (ä) se présente dans le premier gazouillement enfantin (*Development of Intellect.*, p. 239).

succession de larges sourires; et ces observations montrent avec certitude que, à l'approche du premier rire, un sourire développé, qui ne se distinguait du rire que par l'absence des additions respiratoires et vocales, se produisait fréquemment. En d'autres termes, elles nous apprennent que Ruth, vers le temps où elle fit entendre son premier rire, exécutait librement le mouvement facial intermédiaire entre le sourire primitif et le rire véritable.

Cette théorie serait tout à fait conforme au principe de M. Herbert Spencer, d'après lequel les muscles volontaires sont affectés par les états de sentiment dans l'ordre même où leur volume s'accroît, les plus minces étant mis en jeu par les sentiments de faible intensité, les plus épais par ceux d'une intensité supérieure. Mais cette théorie ne suffit pas : nous devons tenir compte aussi de l'ordre de fréquence dans l'emploi des muscles et de la facilité qui en résulte pour la décharge des centres nerveux connexes. Il paraît probable que les muscles mis en action dans les mouvements de la bouche et ceux qui sont exercés par la phonation, sont, pour ces raisons, spécialement sujets à entrer en jeu. Ces tendances générales seraient, conformément à l'hypothèse émise ci-dessus, secondées par des associations spéciales. Celles-ci assureraient la combinaison des deux groupes de mouvements que j'ai supposés employés d'abord d'une manière indépendante comme expressions de sentiments agréables : d'un côté ceux qui se produisent dans le sourire, de l'autre ceux qui concourent aux premiers sons répétés d'un gazouillement quasi-enfantin de satisfaction.

Un des éléments du rire, sa vigueur explosive, semble rester inexpliqué dans cette hypothèse. Ici on peut, je pense, faire intervenir l'effet du soulagement après un effort, qui est un facteur si commun dans le rire de l'homme. Les premiers rires de l'enfant semblent nous éclairer sur ce point. Par exemple on peut attribuer ce qui se passe dans le chatouillement, dans le jeu de bo-peep (coucou ! ah le voilà !) et à la vue des grimaces de la mère, à l'effet d'une attitude mentale sérieuse tout à coup dissipée. Peut-être le premier rire énergique se produisit-il chez l'homme ou son plus proche ascendant quand le senti-

ment de la sécurité succéda à l'étreinte de la peur ou à l'effort de la lutte. Si le rire primitif fut ainsi l'effet d'une énergie concentrée cherchant à s'épancher, cette circonstance nous aiderait à expliquer la prolongation aussi bien que la force des sons.

Notre conjecture ne peut prétendre à être une véritable hypothèse. Elle n'essaie nullement d'expliquer les formes précises des changements qui affectent à la fois le sourire et le rire. Tout au plus est-elle un aperçu rudimentaire d'un mode possible de la génération du rire.

J'ai traité ici de la genèse du rire considéré sous son aspect le plus général comme expression des états agréables de sentiment. Cependant nous avons vu, dans les trois premiers mois de la vie, surgir une autre variété de rire nettement spécialisée, celle que provoque le chatouillement. Il résulte de notre analyse de cet effet du chatouillement que c'est une des premières manifestations, sous une forme claire, du rire d'amusement ou de jeu. A ce titre, il impose une attention spéciale à quiconque essaie d'expliquer le développement du rire.

Comme réaction spéciale ayant une forme réflexe bien marquée, il est naturel de se demander si le rire qui répond au chatouillement n'est pas héréditaire, et, s'il l'est en effet, comment il a pris naissance dans l'évolution de la race. Or nous trouvons que des idées ont été émises pour expliquer la genèse de ce curieux phénomène. Nous commencerons par jeter un nouveau coup d'œil sur les faits, puis nous examinerons les hypothèses mises en avant pour les expliquer.

Ici encore cette question : dans quelle mesure cet effet se produit-il chez les animaux ? prend de l'importance. J'ai déjà rappelé la remarque de Darwin, savoir qu'un jeune chimpanzé, quand il est chatouillé, particulièrement sous les aisselles, répond par une sorte de rire. Le son a quelque chose du gloussement ou du rire. L'émission de ces sons est accompagnée d'une rétraction des coins de la bouche et quelquefois d'un léger plissement des paupières inférieures [1]. Le Dr Louis Robinson publie d'autres observations au sujet de l'effet du chatouil-

1. *Expression of Emotions*, p. 132-3.

lement sur les jeunes des singes anthropoïdes. Il nous parle d'un jeune chimpanzé qui, quand on le chatouillait quelque temps sous les aisselles, se roulait sur le dos en montrant toutes ses dents et en accompagnant sa grimace simiesque de mouvements défensifs, juste comme fait un enfant. Un jeune orang du Jardin Zoologique de Londres se comportait d'une manière tout à fait analogue. Dans d'autres espèces animales aussi, les jeunes individus se montrent dans une certaine mesure sensibles au chatouillement. Stanley Hall remarque qu'un chien rétracte les coins de sa gueule, et par là donne l'idée d'une sorte de sourire, si on le chatouille au-dessus des côtes[1].

Nous pouvons maintenant arriver à la première apparition chez l'enfant des mouvements réflexes déterminés par le chatouillement. Comme on l'a indiqué plus haut, la réponse des mouvements défensifs apparaît très peu de temps après la naissance, tandis que le premier exemple de la réponse par le rire se produit dans le second mois ou dans la première moitié du troisième. Il est à remarquer que cette date est nettement postérieure à celle du premier rire de plaisir, quoiqu'elle ne soit pas éloignée de celle où paraît pour la première fois avec netteté le rire de gaîté ou de jubilation.

La succession de ces faits confirme la théorie qui attribue au rire de l'enfant chatouillé un antécédent *psychique* distinct. Voici, sur ce point, ce que m'écrit le Dr Robinson : « Jamais je n'ai pu réussir à obtenir par le chatouillement le rire des enfants au-dessous de trois mois, *à moins qu'on ne leur sourît et qu'on n'attirât leur attention par quelque moyen analogue.* » Ceci permet évidemment de conclure à l'influence d'actions mentales dès les premiers stages du rire provoqué par le chatouillement.

Quant aux dates où le chatouillement excite pour la première fois le rire dans telle ou telle partie du corps, différents observateurs ont obtenu des résultats différents. Preyer parle nettement du chatouillement de la plante des pieds comme provoquant le rire dans le second mois. Il ne dit pas s'il a fait l'essai sur d'autres régions du corps. Le Dr Léonard Hill m'ap-

1. Voyez l'article déjà cité sur « *La Psychologie du Chatouillement, le Rire, etc.,* » p. 33.

prend qu'un de ses enfants répondit pour la première fois au chatouillement quand la titillation attaqua la paume de la main ou remonta le long du bras. La réponse au chatouillement du cou et de la plante des pieds vint plus tard.

Le fait que le chatouillement produit son effet précisément à la fin du second mois ou peu de temps après, prouve d'une façon assez concluante qu'il y a là un réflexe héréditaire ; et l'évolutionniste demande naturellement comment il s'explique, quelle en a été la signification dans la vie de nos ancêtres.

Le Dr Stanley Hall, reportant bien loin dans le passé ses spéculations sur l'évolution, émet l'idée que, dans le chatouillement, nous avons peut-être la couche la plus ancienne de notre vie psychique, qu'il est une survivance d'une manière d'être de nos ancêtres reculés dans la vie animale, pour qui il n'y avait pas d'autre sens que le toucher. Il suppose que, chez eux, des contacts même légers et allant jusqu'au minimum du toucher, par exemple celui qu'amenaient les mouvements des petits parasites, étaient souvent accompagnés de réactions d'une énergie disproportionnée. Il n'explique pas comment le rire est né de ces réactions. Sans doute il les appelle des réactions de défense ; mais il ne suit pas son idée en donnant à entendre que les violentes secousses que le rire, quand il survint, imprima au corps, l'aidèrent à se débarrasser de ces ennemis minuscules. En réalité il ne semble pas que ce penseur ingénieux ait fait de l'explication du rire dû au chatouillement, en le distinguant des autres réactions, le sujet d'une recherche spéciale [1].

Un effort plus sérieux pour expliquer l'évolution du rire du chatouillement a été fait par le Dr Louis Robinson. Il pense, lui aussi, aux vestiges héréditaires de l'action des parasites d'autrefois ; mais il paraît croire qu'ils rendent compte seulement des effets désagréables qui se produisent quand les orifices velus de la narine et de l'oreille sont chatouillés. Cette limitation nous frappe comme un peu arbitraire. La réaction du rire, provoquée par le Dr Hill quand il faisait courir ses doigts en remontant sur le bras de l'enfant, nous donne certainement lieu

1. Voyez l'article déjà cité.

de croire à un reste d'action réflexe, qui vient des âges où l'homme était tourmenté par les parasites[1].

Quant à la réaction du rire, qu'il considère, nous l'avons vu, comme demandant un mode distinct de stimulation, il émet l'idée que c'est une forme héréditaire de cette forme de joie commune parmi les jeunes animaux, qui consiste en un échange d'attaques et de défenses qui n'ont rien de violent ni de réel, en une sorte de combat simulé par manière de jeu.

A l'appui de cette théorie il insiste fortement sur le fait que la susceptibilité pour le chatouillement est commune aux jeunes individus de nombre d'espèces haut placées dans l'échelle de l'intelligence et qui comprennent non seulement les singes les plus élevés, mais le chien et le cheval. Il ajoute que, en général, il y a concomitance entre le degré d'enjouement d'un individu jeune et celui de sa sensibilité au chatouillement, quoique les agneaux et les chevaux, qui ne sont pas chatouilleux, soient, il le reconnaît, une exception embarrassante.

Si le chatouillement est un combat simulé par manière de jeu, nous pouvons nous attendre à ce qu'il imitera, comme d'autres genres de jeu, les formes d'une lutte sérieuse. Or nous savons que les premières attaques des hommes primitifs, autant que nous en pouvons juger par les mouvements d'un enfant irritable, se firent en frappant avec les mains, en déchirant avec les ongles et en mordant. On peut dire que le chatouillement est une simulation très adoucie des coups de griffe. Le Dr Robinson nous dit que 10 p. 100 environ des enfants qu'il a examinés faisaient semblant de mordre quand on les chatouillait, exactement comme font les jeunes chiens.

Le Dr Robinson fait un pas de plus et cherche à montrer que les régions de la surface du corps qui sont particulièrement chatouilleuses chez les enfants sont celles qui, dans une lutte sérieuse, seraient probablement attaquées. Dans presque toutes ces régions, dit-il, quelque détail organique important, par exemple une grosse artère, est voisin de la surface, et risquerait d'être atteint si la peau était traversée. Ce seraient donc des régions particulièrement vulnérables et, par conséquent, celles

1. Le Dr Robinson estime qu'un autre effet agréable du chatouillement peut être un écho héréditaire des caresses des ancêtres de l'homme.

qui devraient être choisies pour être attaquées par les dents ou par les griffes. Il fait remarquer que la même relation existe chez les animaux qui s'attaquent les uns les autres de la même façon que les hommes. Les régions qui sont chez eux particulièrement chatouilleuses correspondent aussi, du moins à peu près, aux régions vulnérables. Bien plus, chez le chimpanzé et l'orang jeunes, ces régions chatouilleuses sont, à peu de chose près, les mêmes que chez l'enfant.

De tout cela il conclut que la sensibilité au chatouillement, étant liée à ces combats simulés qui tiennent une si grande place dans la vie de beaucoup de jeunes animaux, a son utilité. Le goût marqué pour le chatouillement, que témoignent les enfants et, à ce qu'il semble, quelques autres jeunes animaux, sert, en se combinant avec l'impulsion qui les porte à s'attaquer sans violence dans leurs jeux, à développer des moyens d'attaque et de défense qui sont d'une grande valeur pour les exercer aux luttes de l'avenir.

Les applications de la théorie de l'évolution sont certainement intéressantes et pleines de promesses. Je crois qu'on pourrait pousser plus loin ce qui a été dit des parasites. Ne peut-on supposer que les attouchements légers des doigts de la mère ou de quelque autre membre de la famille ancestrale, pendant la chasse aux parasites faite sur la peau du jeune animal, ont, en s'associant avec les effets du soulagement produit par la capture des visiteurs importuns, développé un état de sensibilité agréable ? Comme nous l'avons vu, le rire du chatouillement a un antécédent mental distinct : il n'apparaît chez l'enfant que lorsque celui-ci commence à témoigner en riant le plaisir qu'il trouve à avoir les joues pincées légèrement, et à montrer par d'autres indices le germe du sens de la plaisanterie. Les attouchements légers, qui rappellent en même temps des hôtes désagréables et des doigts libérateurs, seraient exactement ce qu'il faut pour amener cette dissipation soudaine d'une appréhension momentanée, qu'indiquait notre analyse du facteur mental dans le chatouillement.

Quant à l'hypothèse du Dr Robinson, reconnaissons-la volontiers comme un brillant exemple de construction hypothétique. Mais, ainsi que l'écrivain l'avoue lui-même franchement, les

faits, sur quelques points, ne la confirment pas. Une objection très sérieuse est le fait que la plante du pied et la paume de la main ne sont pas prises en considération par l'auteur, lorsqu'il essaie d'établir une correspondance entre les régions chatouilleuses de la surface et un degré élevé de vulnérabilité. Dans les enquêtes de Stanley Hall, c'est la plante du pied qui est désignée le plus fréquemment comme région chatouilleuse ; et, comme nous l'avons vu, c'est aussi là que le chatouillement a, pour la première fois, provoqué le rire dans le cas d'un enfant au moins[1].

Autre objection et plus sérieuse à la théorie par laquelle le Dr Robinson explique le rire : on peut lui représenter que ces mouvements violents, en ébranlant fortement le corps et en amenant la fatigue beaucoup plus tôt qu'il ne faudrait, nuiraient certainement à cette pratique prolongée qui rendrait l'individu habile à l'attaque et à la défense, pratique à laquelle le Dr Robinson attache tant d'importance.

La supposition que le chatouillement est une variété de jeu développée par sélection naturelle chez les animaux combatifs est, à mon avis, extrêmement probable. Le jeu des animaux, comme celui des enfants, est, dans une large mesure, une forme d'activité sociale exigeant la présence d'un compagnon de jeu : il prend facilement, comme nous le savons, la forme d'attaques et de défenses où les animaux se poursuivent, se renversent, font mine de mordre, etc. Les attaques enjouées sont, comme nous l'avons vu, très proches parentes de la taquinerie ; bien mieux, la taquinerie peut être considérée comme étant simplement une imitation, par manière de jeu, de la première phase du combat, celle du défi, de l'excitation à la lutte[2]. Il saute aux yeux que le chatouillement trouve naturellement sa place dans les formes les plus simples de jeu combatif qui ont le caractère d'une taquinerie. De plus, ces formes de jeu social semblent toutes présenter d'une façon particulièrement claire l'utilité dont il a été parlé dans le chapitre précédent.

1. Stanley suppose aussi que les régions les plus chatouilleuses, qui, d'après son enquête, sont la plante du pied, la gorge, etc., sont « les plus vulnérables ». Mais il n'explique pas ce qu'il entend ici par vulnérable, et certainement il n'emploie pas le mot dans le sens que lui donne Robinson.

2. Groos traite de la taquinerie chez les animaux sous ce titre : « Fighting Plays » (*Jeux des animaux*).

Maintenant cette idée va, je pense, nous aider à comprendre comment un rire éclatant et prolongé est venu s'ajouter au jeu combatif qui consiste à chatouiller et à être chatouillé. Pour que le jeu, le pur jeu inoffensif et joyeux, pût sortir des attaques de la taquinerie, il était de la plus haute importance que son caractère de jeu fût bien compris. C'est dire que, tout d'abord, l'assaillant devait bien montrer qu'il ne projetait pas une attaque sérieuse, mais un semblant d'attaque pour jouer. Il fallait, en second lieu, que le parti attaqué se montrât prêt à prendre l'assaut en bonne part comme un divertissement. L'animal qui se trouvait en humeur de jouer et qui voulait proposer à un autre un combat amical, avait le plus grand intérêt à s'assurer qu'il trouverait des dispositions également enjouées chez celui à qui s'adressait son défi. On peut s'en convaincre en observant ce qui se passe lorsqu'un chien, qui veut étourdiment en obliger un autre à folâtrer avec lui, obtient pour réponse un grondement accompagné d'une exhibition de crocs fort peu amicale. Or, la nature pouvait-elle rien inventer de mieux que le rire comme signe de bonne humeur, de disposition à accepter l'attaque comme un simple amusement ? Sans doute le sourire donne en certaines circonstances d'assez bonnes indications ; cependant il est à croire que le sourire rudimentaire d'un ancêtre simiesque pouvait, comme cela arrive à nos propres sourires, induire les gens en erreur. Probablement, en de telles circonstances, un rire prêtait moins à l'erreur qu'un sourire et, en tout cas, il avait beaucoup plus de chances pour ne pas échapper à l'attention.

Quand je dis que le rire qui accompagne chez les enfants le chatouillement et d'autres formes de jeu qui en sont très rapprochées, doit sa valeur à ce qu'il est un moyen admirable d'annoncer des dispositions enjouées et amicales, je ne prétends pas qu'il en soit le signe unique. Le Dr Robinson nous rappelle qu'un enfant chatouillé se roule sur le dos exactement comme un jeune chien. Le rire et le fait de se rouler ainsi semblent être deux façons, de même origine et de même signification, de montrer que l'attaque est acceptée comme un jeu. Chez les jeunes individus des autres espèces animales, par exemple chez le jeune chien, le fait de se rouler sur le dos peut

suffire à lui seul pour indiquer des intentions amicales.

Il est assez probable que cette considération de l'utilité du rire pour assurer au provocateur enjoué que ses ouvertures seront reçues comme elles doivent l'être, s'applique à l'évolution de tout rire qui entre dans les jeux en commun où l'on feint d'attaquer, d'effrayer, et en général dans ce que nous appelons les taquineries amicales. On s'est demandé si la taquinerie ne pourrait pas être le point de départ dans l'évolution du jeu [1]. En adoptant cette idée, et en regardant le rire, sous sa forme élémentaire, comme un trait essentiel du jeu en commun, nous pouvons partir de cette considération d'utilité pour construire notre théorie de l'évolution du rire. On est d'ailleurs tenté de suivre cette marche par le fait, reconnu dans le langage commun, que le rire qui vient plus tard et qui est plus raffiné, est souvent analogue à celui que produit le chatouillement [2].

Cependant, ainsi que nous l'avons vu, les indices les plus probants auxquels nous puissions arriver, nous amènent à la conclusion que cette forme simple du rire dans le jeu en commun fut précédée et engendrée par un genre de rire moins spécialisé, celui qui indique un soudain accroissement de plaisir. Nous pouvons conjecturer que notre espèce, dans son évolution, arriva au rire provoqué par le chatouillement peu de temps après que cette réaction se fût éloignée de la forme primitive et non différenciée où elle était le signe général d'une excitation agréable, et commença à se spécialiser comme expression de la gaîté mentale et de quelque chose d'analogue à notre hilarité. Le fait, noté plus haut, que les enfants ne répondent pas au chatouillement par le rire s'ils ne sont dans un état mental agréable, semble confirmer l'hypothèse que le goût de l'amusement, qui est au fond du chatouillement et qui en fait peut-être le premier exemple bien net du jeu joyeux avec son élément de faire-semblant (make believe), commença par émerger petit à petit d'un sentiment plus général de contentement.

1. H. M. Stanley, *Psychological Review*, 1899, p. 89.

2. Cette idée que, lorsque nous rions des choses plaisantes, le processus est au fond analogue à celui du chatouillement, a fourni une curieuse théorie physiologique du rire, développée par un écrivain allemand, Ewald Hecker, *Physiologie und Psychologie des Lachens und des Komischen*.

CHAPITRE VII

DÉVELOPPEMENT DU RIRE PENDANT LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES DE LA VIE

Après avoir examiné les germes primitifs et nettement héréditaires de la tendance au rire chez l'enfant, nous pouvons chercher comment le rire se développe et se spécialise dans les premières années de la vie. Sans doute les études récentes sur l'enfance n'ont pas encore, que je sache, enregistré méthodiquement les changements que subit cette expression intéressante de notre sensibilité ; mais cependant peut-être parviendrons-nous, à l'aide des données qui nous sont accessibles, à en suivre le développement dans ses principales directions.

Nous trouvons ici deux problèmes qui sont étroitement liés : (*a*) comment les mouvements expressifs eux-mêmes, le rire et le sourire, changent-ils et se différencient-ils ? et (*b*) comment le processus psychique qui précède et provoque ces mouvements expressifs, devient-il lui-même plus complexe et plus différencié, en prenant les formes variées de gaîté ou d'amusement énumérées plus haut ?

En traitant de ces manifestations primitives, nous chercherons naturellement les réactions qui sont spontanées en ce sens qu'elles ne sont ni dues à l'imitation, ni enseignées par autrui. Toutefois, il ne sera pas toujours facile de déterminer celles qui ont ce caractère. J'ai déjà fait remarquer ci-dessus que le rire est un des mouvements expressifs les plus contagieux. On peut par conséquent prévoir que les enfants, qui sont très enclins à l'imitation, se montreront particulièrement sensibles à cette contagion.

Cependant les difficultés ne sont pas en réalité aussi formidables qu'elles pourraient le sembler tout d'abord. Si l'enfant

est, d'une part, éminemment sensible à la contagion, d'autre part, dans aucune autre expression de ses sentiments, il n'est plus spontané. Un observateur attentif peut facilement distinguer le rire « naturel » ou spontané, à sa rapidité et à sa franchise. Ce n'est pas tout : on peut observer une différence dans le ton du rire lorsqu'il est entièrement naturel et sincère, et quand il n'est qu'une imitation artificielle. Le ton du rire affecté est bien connu des observateurs attentifs de l'enfance. Il est particulièrement reconnaissable lorsque l'enfant n'imite pas simplement sur le moment le rire des autres, mais que les autres lui ont suggéré l'idée qu'une chose est risible. La nièce de Miss Shinn, à la fin de sa seconde année, faisait entendre un rire forcé quand elle entendait les autres employer le mot « drôle ».

La meilleure garantie contre cette erreur, c'est de choisir un enfant seul et que nul entourage gai n'influence. Ceci n'est pas nécessairement une expérience aussi cruelle qu'elle le paraît. Dans le milieu où vivait la joyeuse petite Ruth, il n'y avait pas, nous dit-on, une seule « personne rieuse ». Cette circonstance donne une grande valeur aux observations faites sur cette enfant. Selon toute probabilité, son rire ne venait que d'elle et lui était aussi personnel qu'aucune chose puisse l'être chez un enfant.

On peut ajouter que, même si nous ne pouvions pas éliminer l'élément imitatif et artificiel, il y aurait toujours, dans la gaîté libre et personnelle de l'enfant, un champ assez étendu pour l'observation attentive. Car, ainsi que le savent ses amis, il rit assez souvent de bon cœur pour des choses qui, sur nous autres, personnages mûrs et mornes, n'ont aucun effet ou en produisent un tout différent.

Sur le développement des mouvements expressifs eux mêmes je ne puis trouver que peu de données. Elles suffisent cependant pour montrer que le processus de différenciation commence dès la première année. Mistress Moore nous dit que son petit garçon acquit dans la trente-troisième semaine une nouvelle forme de sourire, « qui remplaça graduellement, mais non pas entièrement, le sourire à bouche largement ouverte des mois précédents... Le nez était plissé, les yeux presque fer-

més... Ce sourire paraissait exprimer un plaisir extrême et plus conscient[1]. » Preyer remarque qu'il vit se développer chez son fils, dans les trois derniers mois de la première année, « un mouvement de rire plus conscient », qui, on peut le présumer, avait un caractère différent comme mouvement expressif. Dans le cas du petit garçon C..., dont j'ai parlé ailleurs, une note nouvelle et bien distincte fut découverte dans le rire de défi (auquel nous reviendrons plus tard) qui fit son apparition de bonne heure dans la seconde année. Mistress Hogan dit avoir remarqué un « rire malicieux » (mischievous) à l'âge de cinquante-cinq semaines, tandis que Preyer remarque que le premier « rire fripon » (roguish) se présenta chez son fils à la fin de la seconde année. Il est grandement à désirer que l'on enregistre avec plus de précision les changements phonétiques du rire dans les trois premières années.

Les mouvements du rire sont soumis aux lois générales de nos mouvements, la Répétition et l'Habitude. Ils tendent à se perfectionner par la pratique, et ce perfectionnement a probablement pour résultat de renforcer et d'étendre la commotion générale de l'organisme qui produit la réaction. Chatouillez un enfant de quatre ans ; il rira beaucoup plus vigoureusement qu'un enfant de deux ans[2]. De plus l'exercice fréquent de la fonction semblerait, comme on l'a déjà fait entendre, amener dans les centres moteurs d'où sort la décharge du rire un état très marqué d'instabilité ; si bien qu'une très légère application du stimulant, ou (comme dans le cas du chatouillement) la simple menace de l'appliquer, suffit à provoquer la réaction. Enfin, ce travail d'organisation arrivera évidemment à bien fixer la connexion dans les centres cérébraux entre l'effet de l'excitation et la réaction motrice. Nous disons que la tendance au rire s'est associée à un genre défini de présentation sensible. Le rire par lequel un enfant répond immédiatement aux doigts qui menacent de le chatouiller, est un exemple clair du résultat d'une telle coordination sympathique. D'autres exemples s'observent quand un spectacle ou un son particuliers revêtent

1. *Loc. cit.*, p. 89.

2. Je suis redevable de ce fait au Dr Hill. Je crois que la même remarque s'applique à tout le rire de jeu.

d'une façon permanente un caractère plaisant. Lorsqu'un enfant est arrivé à trouver comiques soit une figure dans un livre d'images, soit un son bizarre produit par sa bonne, il rira chaque fois qu'on les lui présentera ou qu'on lui en parlera, pourvu que son humeur du moment s'y prête. Nous voyons là, par un exemple remarquable, comment l'action du nouveau et de l'inattendu qui, ainsi que nous le reconnaissons tous, joue un grand rôle dans l'excitation du rire, peut être remplacée par celle d'une force contraire, l'habitude, qui paraît elle-même assurer la réaction joyeuse.

On peut ajouter que ce pouvoir de l'habitude, assez forte, une fois établie, pour diminuer l'importance du stage psychique initial et pour rendre la réaction automatique, nous montre une application fort satisfaisante de la théorie de Lange et de James. Le sentiment d'hilarité facile et prompte est en ce cas, dans une grande mesure, l'effet mental réflexe des mouvements eux-mêmes, y compris l'ensemble de la commotion organique et déterminée.

En arrivant maintenant au développement de l'élément psychique du rire, nous pouvons, en guise d'introduction, rappeler certains principes qui doivent nous être utiles.

a) Disons d'abord que toute variété de réaction émotive excitée par un genre particulier de présentation paraît, en se répétant, subir des développements graduels qui lui donnent plus de plénitude et de complexité. Ainsi un sentiment d'attachement à une personne ou à un lieu, d'admiration et de prédilection pour une œuvre d'art, devient plus plein et plus profond, à mesure que s'établissent des rapports plus intimes. Les résonances obscures des impressions antérieurement éprouvées se fondent dans le sentiment et l'approfondissent; de nouveaux éléments viennent s'y adjoindre par une association qui l'enrichit et par un accroissement de réflexion. Cette complexité croissante affecte à la fois le groupe des idées qui sont à la base de l'émotion et la vibration émotive qui s'y rattache étroitement [1].

1. La nature du processus du développement émotif est plus amplement traitée, et les rapports entre ses effets et ceux de l'action affaiblissante de la répétition, sont indiqués dans mon ouvrage. *The Human Mind.*, vol. II, p. 75 et suiv.

A première vue nous pourrions être disposés à penser que le sentiment de joie soudaine qui provoque une explosion de gaîté paraît faire exception à cette loi. Puisqu'un élément de nouveauté, un sentiment de joyeux relâchement mental amené par un stimulant soudain mais inoffensif, pénètre tout notre rire, il semblerait qu'il n'y ait là de place pour aucun accroissement de profondeur et de complexité. Mais telle n'est pas la vérité. Le sentiment de gaîté de l'enfant à l'approche de la main qui le chatouille, semble gagner en volume et en intensité à mesure qu'on répète l'expérience. La saveur du plaisir qu'il prend à une folle et joyeuse partie avec sa bonne, ou, mieux encore, avec son père, de celui qu'il trouve à considérer les jeux amusants des petits chats, et ainsi de suite, devient de plus en plus riche à cause de la complexité croissante de la psychose qui est derrière le rire[1].

b) En second lieu le développement d'une émotion est essentiellement une différenciation qui non seulement la transforme dans son ensemble, mais qui amène quantité de sous-variétés de sentiment distinctes les unes des autres. En d'autres termes, la réaction est provoquée par de nouveaux excitants et de nouveaux modes de stimulation, qui donnent naissance à des groupes mentaux quelque peu différents de ceux qu'amenaient les excitants primitifs. Ainsi, à mesure que se développe notre mentalité, des admirations constituées par un tissu plus riche d'idées et par une plus grande complexité du ton de sentiment, prennent la place des admirations simples qui les ont précédées et qui finissent par s'éteindre ou survivre seulement à l'état de processus rudimentaires.

Cet élargissement du champ des objets excitateurs et la différenciation concomitante de l'état émotif, qu'enrichissent des nuances de plus en plus nombreuses, est le résultat du développement général de la mentalité. Il indique tout d'abord la différenciation croissante de l'expérience de l'enfant, c'est-à-dire de ses perceptions et de ses idées, aussi bien que le déve-

1. Naturellement l'accroissement de volume peut être produit par une extension du facteur sensible dans l'expérience, extension due à une plus large diffusion de l'excitation corporelle qui, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer, est un des éléments de l'expansion du rire.

loppement de ses processus de réflexion. C'est ainsi qu'une admiration dont le caractère a changé s'attache à de nouveaux genres d'objets, par exemple à des œuvres d'art, à des actions vertueuses, quand ces objets viennent à être perçus et à provoquer des réflexions, de manière à révéler ce qu'ils ont d'admirable.

Dans toutes les extensions de ce genre la réaction émotive reste, en ses éléments essentiels, un phénomène un et identique. Nous pouvons dire, si nous le voulons, que le mode d'expression a été « transféré » à une situation ou à une impression nouvelle par l'action d'une force qui a été appelée « l'analogie de sentiment »[1].

Ce processus d'extension par analogie de situation et d'attitude intervient, nous pouvons le voir, dans le développement du rire. En admettant que le rire soit, dans sa forme primitive, l'expression d'une élévation soudaine du ton de sentiment de notre conscience jusqu'au diapason de la joie, élévation qui implique tout au moins un sentiment appréciable de soulagement au sortir d'un état antérieur de tension ou d'ennui accablant, nous pouvons voir comment la réaction est transportée, pour ainsi dire, aux attitudes mentales analogues qui se développent plus tard.

Prenons pour exemple un enfant qui, après être arrivé à une notion vague de la manière dont les choses se passent d'ordinaire, commence à rire quand elles s'écartent d'une façon bizarre de leur marche accoutumée. Ici la transition, nous le voyons clairement, est une sorte de transfert opéré grâce à l'identité de l'attitude mentale nouvelle et de celle qui amenait le rire d'un stage antérieur, celui qu'excitait, par exemple, la vue d'un hochet nouveau et amusant. De même lorsqu'un enfant mutin, chez qui s'est développée la notion de la règle, fait semblant, « pour voir », de désobéir, nous pouvons regarder cette manifestation nouvelle de l'esprit de gaîté comme dérivant naturellement d'une variété antérieure, celle où l'enfant

1. Cette expression n'est employée d'ordinaire que lorsqu'un mode d'expression a passé à un sentiment nettement différent. Mais un processus essentiellement similaire a lieu, selon moi, dans les limites de développement d'une même émotion.

faisait semblant de se sauver devant sa mère ou sa bonne.

Cependant nous avons ici quelque chose de plus qu'un simple transfert. De telles extensions impliquent toujours certaine complication et certain enrichissement de l'expérience joyeuse. Les formes postérieures de la gaîté mentale dépendent du développement de psychoses plus complexes à la fois du côté intellectuel et du côté émotionnel. Le premier amusement éprouvé à la vue du disparate, de l'inconséquent, suppose que le pouvoir de réflexion et d'analyse s'est élevé jusqu'à une perception plus ou moins nette des rapports. L'extension du domaine du risible dépend en grande partie de ce progrès intellectuel, d'une appréhension plus délicate et plus précise de l'objet présenté, qui est saisi maintenant dans ses parties, dans son ensemble et dans ses rapports avec d'autres objets. Quant à l'autre condition, c'est-à-dire au progrès de la vie émotionnelle, il suffit de remarquer que certaines formes du rire, qui se présentent dans les premières années de la vie, naissent directement d'un approfondissement de la conscience émotionnelle dans son ensemble, par exemple, de l'éveil du « sentiment de la personnalité », et c'est ce que nous voyons dans le rire de succès ou de triomphe, ou au contraire de ces sentiments de tendresse et de sympathie qui se font jour dans les premières manifestations d'une gaîté bienveillante.

Ainsi, nous le voyons, ce trait du développement, la différenciation, qui multiplie les formes, est inséparablement lié à un autre trait, la complication. L'apparition graduelle d'un grand nombre de rires de tons différents, comme le rire qui exprime une exultation légèrement malveillante à la vue de la dignité abaissée, celui de la gaîté excitée par une inconséquence intellectuelle, celui d'un amusement compatissant en présence d'une petite mésaventure, indique que le sentiment élémentaire de joie est modifié par l'adjonction ou l'absorption de nouveaux éléments psychiques.

Je dois, pour qu'on ne se trompe pas sur ma pensée, faire en finissant une remarque. Parmi les différentes causes de complication qui interviennent dans cette différenciation de la psychose du rire, quelques-unes tendent à affaiblir la réaction. Ainsi, par exemple, quand la sympathie vient s'unir à l'envie

de rire, l'accès de gaîté tend à s'atténuer pour se réduire à quelque chose qui tient le milieu entre le sourire et le rire le plus doux. En addition à cet effet restrictif d'éléments émotifs hétérogènes, nous trouvons celui de nouvelles attitudes d'effort. L'enfant ne tarde pas à reconnaître que son rire joyeux a souvent quelque chose de blessant, et le travail commence qui réprimera les écarts d'une gaîté trop folle [1].

En nous aidant de ces considérations générales, nous pouvons maintenant suivre dans son cours le développement du rire pendant les trois premières années.

On peut faire observer d'abord que le sourire et le rire ne se différencient que graduellement pour exprimer des différences qualitatives d'attitude. Dans le cas de Ruth les deux expressions restèrent pendant quelque temps interéchangeables ; elles alternaient fréquemment dans le même accès de plaisir joyeux. Mais vers le cent vingt-neuvième jour on vit le sourire prendre une de ses fonctions spéciales, la fonction sociale de saluer des visages amis.

Quant au rire, nous avons trouvé qu'il commence de bonne heure à n'être plus le signe général d'un soudain accroissement de plaisir ou de bonne humeur, et qu'il se transforme en une sorte de jeu joyeux. Nous en avons vu des exemples dans celui qui répond de bonne heure au chatouillement, et un peu plus tard dans les formes principales du jeu accompagné de rire (par exemple dans le bo-peep).

On demandera peut-être par quel changement graduel le rire qui venait d'abord d'une joie soudaine devient le rire de jeu. En admettant, comme cela paraît certain, que le penchant au jeu est héréditaire, pouvons-nous indiquer quelque connection physiologique entre l'un et l'autre ?

La réponse à cette question a déjà été donnée en substance dans notre analyse générale des causes du rire. Un accroissement soudain dans la conscience du plaisir, quand elle envahit l'esprit et qu'elle y devient joie, par exemple le transport joyeux de l'enfant à la vue des hochets colorés qu'on agite devant lui,

1. L'application du principe d'arrêt aux changements qui se produisent dans les états émotionnels a été faite avec un succès remarquable par Th. Ribot dans *la Psychologie des sentiments*. p. 260 et suiv.

transforme nécessairement l'attitude tendue et sérieuse qui précédait en une attitude souple et libre comme celle du jeu. L'esprit de l'enfant n'est plus que joie en face de son hochet ; et le jeu est justement une autre façon d'opérer ce passage de l'attitude sérieuse à l'abandon de la joie. Et ce n'est pas tout : la disposition primitive au rire ressemble à la disposition au jeu, puisqu'elle trouve sa satisfaction dans la feinte, le « faire semblant ». L'objet de la joie, dépouillé de tout intérêt sérieux, devient un jouet, une simple image de la chose d'utilité pratique que l'enfant observait dans ses moments sérieux. L'accueil que lui font les sens peut être décrit en réalité comme une sorte de jeu de ces mêmes sens. Ainsi la spécialisation du rire primitif, qui, d'abord expression de plaisir, devient le rire de la plaisanterie, semble être un des processus les plus simples dans tout le développement de l'émotion.

Nous pouvons maintenant tracer brièvement quelques phases du développement de ces deux formes primitives du rire.

En ce qui regarde le rire de plaisir et de gaîté, nous trouvons, d'après les observations soigneusement notées, des manifestations émotionnelles de Ruth, qu'il se développe rapidement pendant et après le quatrième mois[1]. Dans ce mois, disent les notes, l'enfant était jetée dans un état de plaisir intense, qu'exprimaient ses sourires, ses mouvements, ses gazouillements, ses cris, par les figures et les voix qui jouaient, pour ainsi dire, avec elle tandis qu'elle était à table. Quand on servait c'était un nouveau monde de joie qui s'ouvrait pour elle, et si l'enfant avait pu parler, elle se serait sans doute écriée : « Oh ! que c'est amusant ! » Le grand changement qui s'opérait au retour d'une figure et d'une voix familières après une absence, n'était qu'une autre manière de la jeter dans un monde joyeux.

Vers la fin du cinquième mois le carnet mentionne à chaque instant « l'entrain » et la « joyeuse humeur » de l'enfant qui « riait gaiment quand on lui souriait ou qu'on lui parlait », et qui se montrait « excessivement gaie, souriant, gigottant, bredouillant », et ainsi de suite. Cette jovialité croissante paraissait être le résultat d'un développement nouveau de la cons-

1. Les observations de Miss Shinn sont rapportées dans la troisième et la quatrième partie de ses notes.

cience du plaisir, d'un pur « Lebenslust » (bonheur de vivre). Sans doute elle avait sa source obscure dans le sentiment d'un bien-être général qui résultait de l'heureux fonctionnement de l'appareil digestif et des autres processus de la vie organique ; cependant elle avait aussi ses causes plus élevées dans le développement de la vie des sens et dans les progrès variés de l'activité musculaire. Le rire et les cris de joie étaient amenés, nous dit-on, non seulement par l'apparition soudaine de spectacles et de sons agréables, mais aussi par un usage nouveau des facultés physiques pour acquérir des notions et faire des expériences encore inconnues.

Cette gaîté que Ruth éprouvait à prendre possession d'un monde nouveau pour elle, se manifestait dans la façon dont elle accueillait les figures amies. Le cent trente-troisième jour elle se mit à rire en voyant reparaître son grand-père après une absence. A l'âge de six mois environ l'enfant était arrivée, comme le fils de Preyer, à saluer d'un joyeux accueil les personnes de son entourage en leur adressant un signe amical de la tête, avec toutes les marques du plaisir le plus vif.

On voit quelquefois ces éclats de joie et de rire précédés par un état de sensibilité nettement désagréable. Pour Ruth, on nous dit que l'accès de belle humeur se produisit une ou deux fois dans des circonstances où elle venait « d'être instantanément soulagée d'un grand malaise général ». Une autre fois, le deux cent vingt-deuxième jour, comme elle s'était éveillée toute craintive, elle se mit à rire gaîment et parut grandement soulagée quand sa mère entra dans la chambre. J'ai d'autres faits prouvant que ce rire de joie débordante vient souvent, dans une certaine mesure, du soulagement qui succède à une contrainte. Ainsi un enfant d'un an et demi, qui avait une nouvelle bonne, et qui, pendant quelques jours, restait très sérieux tant qu'il était avec elle, se montrait, durant la même période, « extrêmement gai », quand il était seul avec ses parents.

La joie de vivre s'accrut prodigieusement pour cette petite fille lorsque, vers la fin du septième mois, on la fit sortir en plein air et que, peu de temps après, on la laissa s'étendre sur une couverture et se rouler sur le gazon. Les caresses de la fraîcheur qui passe, les jeux du soleil et de l'ombre, l'immense palpitation de

la vie dans les choses mouvantes et sonores, tout cela s'emparait d'elle et la faisait « rire et crier de plaisir ». On peut comparer à ces détails une note sur un garçon de neuf mois, qui, couché dans une corbeille à linge au milieu d'un jardin, par un beau jour d'été, levait les yeux vers les feuilles dansant dans la lumière du soleil, et « riait bruyamment de tout son cœur ».

Le développement des forces physiques dans ce même semestre apporta à notre petite Ruth beaucoup de rire et de joie. Tout mouvement nouveau, qu'il fût actif ou passif, la jetait dans une hilarité bruyante. Une grande personne, en la faisant chevaucher sur son pied, provoquait chez elle, à la fin du cinquième mois, les signes les plus manifestes d'un ravissement joyeux. Un mois plus tard, autre explosion de joie amenée par un nouveau jeu qui consistait à l'élever et à la balancer en l'air. De semblables manifestations de joie se produisaient quand elle exécutait des mouvements actifs nouveaux. Dans le compte rendu du milieu du neuvième mois, on nous la montre se livrant à une foule de mouvements divers, se laissant choir exprès sur le parquet ou le gazon, se remettant sur son séant, s'étendant par terre, se relevant sur les pieds et les mains, etc. ; et tous ces exercices lui causaient une « joie singulière ».

La gaîté occasionnée par ces essais de plus en plus hardis de mouvement est due en partie à leurs résultats inattendus. Il paraît probable que les premiers efforts heureux pour se traîner, pour grimper, et ainsi de suite, donnent lieu à de nouveaux groupes de sensations musculaires et autres, qui causent une surprise joyeuse. Les délicieuses surprises deviennent plus variées et frappent davantage quand les bras et les mains commencent à exercer leur activité. Par exemple, une petite fille de deux ans et trois mois, à qui il était arrivé, en jetant une balle au hasard, de la faire passer par-dessus sa tête, fut saisie d'un spasme d'hilarité. L'accès de gaîté est sujet à se produire aussi, plus tard, quand un enfant accomplit pour la première fois l'exploit moitié merveilleux, moitié amusant, de marcher, de courir et de sauter[1].

1. Voyez les réminiscences des premières impressions de la course et du saut dans Pierre Loti, *Roman d'un Enfant*, II, p. 4 et suiv.

Dans ces manifestations de plus en plus variées de gaîté et de joie nous pouvons découvrir les commencements des formes plus spéciales du rire. Ainsi, dans l'accès de joie qui suit un effort heureux pour grimper, nous reconnaissons le germe de ce mode de réaction qui se produit souvent au moment d'une détente soudaine après qu'on vient d'atteindre son but. Soyons bien sûrs que, pour un enfant de neuf mois, l'effort nécessaire pour se tenir debout est une épreuve très sérieuse et très fatigante, et concluons que le rire qui survient en ce cas est dû en grande partie à la détente momentanée qui suit cet effort.

Mais de plus, ces expériences fournissent certainement les conditions favorables à la naissance de ce « triomphe soudain » qui accompagne un effort couronné de succès. Les « cris joyeux et les rires » de la petite Ruth (au bout de quarante-cinq semaines) quand elle vint à bout (exploit magnifique !) de gravir l'escalier, avaient, ainsi que le constate l'épithète de « triomphants » employée par sa tante, quelque chose de l'allégresse qui dilate les poumons de l'ascensionniste quand il vient d'escalader une cîme. On nous dit encore que Ruth, dans son dixième mois, éclatait du même rire triomphant après être victorieusement sortie de quelque effort mental, par exemple après avoir montré du doigt, sans se tromper, la gravure qu'on lui demandait d'indiquer.

Nous avons donc ici le rire d'un ton de sentiment joyeux compliqué par des éléments nouveaux. Ces éléments comprennent non seulement le sentiment délicieux du soulagement après un effort prolongé, mais une forme obscure de la conscience agréable d'un accroissement de pouvoir, et une extension de la personnalité. Dans la joie d'avoir réalisé un mouvement nouveau, en chevauchant, par exemple, sur le pied d'une grande personne, nous voyons des traces d'une humeur plus distinctement enjouée. Nous pouvons suivre maintenant jusqu'au bout le développement de cette variété si riche, la gaîté du jeu.

Quand débordent les réservoirs d'activité musculaire remplis par la santé, cet épanchement commence de bonne heure à prendre, d'une façon qui ne permet pas de s'y tromper, les caractères de l'esprit de jeu. Les premiers efforts pour se traîner, accompagnés par des sons variés qui expriment le contentement

et la joie, sont certainement, ainsi que tout le monde le reconnaît, une espèce de jeu. A mesure qu'augmentent les forces organiques, apparaît une tendance manifeste à un jeu du genre bruyant. Comme ce jeu a lieu entre plusieurs individus, il amène un développement du sens social, et sa gaîté vient en partie d'un échange de sympathies réciproques. Nous trouvons un bon exemple de l'hilarité qui accompagne ce jeu bruyant dans les cris joyeux que poussait Ruth à son septième mois, alors qu'on la voiturait autour d'une chambre sur un tapis, divertissement qui amenait, on le pense bien, des pertes fréquentes d'équilibre et bon nombre de chocs un peu rudes. Ce qui tendrait à prouver que les chocs étaient un élément essentiel de son plaisir, c'est que, dans son dixième mois, elle aimait à se mettre debout en se tenant à une chaise, et alors à se laisser choir résolument de manière « à tomber assise avec un « poum », puis, après cet exploit, « elle regardait en l'air en riant avec une mine triomphante ». Un autre jeu qui occasionnait des cahots excitants était fort de son goût au milieu du douzième mois. L'enfant, bien établie dans sa petite voiture, était lancée tantôt par la tante à la mère, et tantôt vice versa, chaque voyage se terminant par un cahot vigoureux qui la rendait toute joyeuse. Plus tard (à la fin du vingtième mois), elle riait de bon cœur d'être renversée à terre par son chien qui s'animait trop au jeu ; enfin elle prenait un plaisir du même genre aux façons un peu rudes d'un garçon de neuf ans qui jouait avec elle.

Cette manière un peu violente de s'amuser, qui devait amener une certaine somme de désagréments, est intéressante en ce qu'elle montre comment le rire se joue sur les confins du sérieux. Cette petite fille paraît, du moins jusqu'à l'âge de trois ans, avoir montré pour la souffrance une indifférence curieuse. Pourtant elle avait sa part de la timidité commune aux enfants. On dirait donc que l'amusement qu'elle trouvait à ces jeux assez rudes, faisait disparaître en elle les impressions naissantes de l'appréhension, et que son rire, par conséquent, exprimait une sorte de mépris joyeux pour la peur. Il paraît, en effet, bien vraisemblable que cette réaction joyeuse contre un état de peur à demi développé, entrait pour une grande part dans le rire de cette enfant, rire que nous avions déjà vu succéder à un exer-

cice assez risqué pour elle, qui consistait à grimper un escalier. On nous apprend que, comme d'autres enfants vigoureux, elle recherchait avec ardeur les expériences nouvelles, même alors qu'elle savait qu'il en résulterait pour elle quelque souffrance. Cette passion des nouvelles expériences semble l'avoir entraînée, en dépit de la peur naissante ; et ses cris et l'éclat de rire final annonçaient peut-être, en même temps que la joie d'un effort heureux, le sentiment du triomphe remporté sur la partie la plus faible d'elle-même. La disposition, que manifestaient ces expériences hardies, à convertir des situations qui pouvaient faire craindre quelque danger en un jeu un peu rude, était une preuve singulière du solide fondement sur lequel reposait le mode dominant de gaîté de cette enfant.

Dans certains cas le jeu de Ruth prenait une forme qui indiquait clairement un triomphe remporté sur la peur. Ainsi, on nous dit que le quatre cent vingt-neuvième jour, on lui dit de chercher sa tante dans l'obscurité. Elle commença par rester immobile et silencieuse ; puis, quand elle sentit des mains lui toucher la tête, elle éclata de rire et partit toute seule pour faire dans l'obscurité sa recherche. Plus tard, quand sa hardiesse se fut accrue, ce joyeux triomphe sur la peur se développa si bien que, dans le vingt-neuvième mois, elle jouait à l'ours avec son oncle, entrant dans une chambre toute noire avec sa main dans celle de sa tante, et goûtant « le plaisir d'une alarme sans réalité » ; puis quand l'oncle, avec un grognement formidable, s'élançait du coin noir où il était caché, « elle se mettait à rire, à pousser des cris et à se sauver, le tout en même temps ». Si l'oncle allait un peu trop loin dans l'emploi du terrible, elle le grondait en lui disant : « Ne le faites plus ».

Il est évident que nous avons là un état d'âme complexe avec des phases alternantes. Le plaisir qui se manifeste en même temps par le rire, les cris et la fuite, indique certainement un ton de sentiment mixte. Le rire est la note d'une joie triomphante où cependant, au moment même du triomphe, la crainte naissante laisse sa trace.

Dans ces jeux accompagnés de rire nous trouvons un élément bien net d'illusion volontaire : tout au fond de l'esprit une ferme conviction qu'il n'y a rien à craindre, ni du choc qui se

prépare, ni de l'homme-ours qui se cache dans l'obscurité, permet à la petite fille de garder sa fermeté et fait de l'aventure un amusement. En même temps le jeu, en sa qualité d'attrape, semble impliquer au moins l'attente à demi formée de quelque chose et, probablement aussi, une surprise finale délicieuse quand on est assuré que ce qu'on attendait à demi n'était vraiment rien. Dans quelques formes de jeu d'attrape, cet élément d'attente finalement trompée se distingue plus facilement et devient la source bien reconnaissable de l'exultation joyeuse. Lorsque, par exemple, au onzième mois, Ruth, assise sur le parquet, tendait les bras pour être relevée, et que sa mère, au lieu de faire ce qu'attendait l'enfant, se baissait et l'embrassait, c'était un rire à toute volée qui n'en finissait plus.

L'accroissement d'activité musculaire qui se déploie dans les ébats joyeux et pétulants conduit au développement de l'esprit de gaîté d'une autre façon encore. Un enfant vigoureux, fût-il du sexe féminin, devient agressif et s'essaie, pour jouer, à divers genres d'attaque. Ainsi que nous l'avons vu, le chatouillement n'est qu'une forme entre beaucoup d'autres de la taquinerie, où celui qui est taquiné est supposé trouver son amusement aussi bien que celui qui le taquine. Si maintenant nous considérons l'enfant qui taquine, nous verrons qu'il commence de très bonne heure à exercer son propre pouvoir et la patience d'autrui. Une de ses premières facéties est de tirer les favoris. Ruth se donnait ce divertissement dès la première semaine de son cinquième mois. A la fin du sixième ce petit bourreau connaissait très bien son pouvoir : « elle ne cessait de tirer, avec des rires et des cris de triomphe, le nez, les oreilles et surtout la barbe et les cheveux de la personne qui la tenait ». Le petit C., au même âge, prenait plaisir à tirer les cheveux de sa sœur, et les cris qu'elle poussait n'avaient d'autre résultat que de le faire rire aux éclats. A mesure que l'intelligence se développe, il entre plus de ruse dans ces facéties. A l'âge de dix-sept mois, une autre petite fille, dont j'ai parlé ailleurs en la désignant par l'initiale M., demandait à son père, d'un air très impertinent, son « tic-tic »; et quand il se baissait pour lui donner sa montre, elle lui tirait la moustache de toutes ses forces « en étouffant de rire ».

Ce ne sont pas seulement les personnes, mais aussi les bêtes que les enfants taquinent ainsi. Ruth, âgée de seize mois, poursuivait le chat avec des éclats de rire. Un petit garçon à peu près du même âge allait beaucoup plus loin : il prenait la houppe à poudrer sur la toilette où elle était placée, marchait sans hésiter sur le chat Moses qui, sans défiance, était assis devant le feu, et se mettait à le poudrer en accompagnant d'un ricanement bref chaque application nouvelle de la houppe.

Ne voyons pas dans ce rire l'expression d'une joie cruelle à la vue de la souffrance[1]. Les actes malicieux de Ruth prenaient d'ordinaire des formes qui n'offraient même pas un semblant de cruauté. C'était uniquement par espièglerie que, dans son vingt-deuxième mois, quand sa grand-mère la soulevait entre ses bras pour lui souhaiter une bonne nuit, elle essayait d'empoigner ses lunettes et même son bonnet, en riant de tout son cœur. C'était à peu de chose près dans les mêmes dispositions que l'autre petite fille, M., prenait plaisir, à l'âge de deux ans, à dénouer les cordons du tablier de sa bonne, et s'amusait à d'autres malices pareilles.

En de semblables cas il faut voir dans l'humeur rieuse une sorte de transport causé par la conscience de forces nouvelles, une exultation qui grandit à mesure que devient plus clair chez l'enfant le sentiment qu'il est capable de produire des effets frappants. Ruth, dans son onzième mois, après avoir soufflé vigoureusement dans un sifflet, promenait ses regards en riant sur sa tante et les autres personnes présentes. Certainement ici le rire était causé par le plaisir d'exercer un pouvoir nouveau. Ce sens du pouvoir implique une forme plus nette du sentiment de la personnalité. Il se peut qu'un enfant sente très vivement grandir cette conscience du moi dans ces moments où il vient d'acquérir un pouvoir nouveau, comme il la sent grandir dans les moments de douleur intense. Ce rire fournit donc un bon exemple de ce « triomphe soudain » sur lequel Hobbes insiste.

1. Parmi toutes ces facéties enfantines, voici celle qui m'a paru la plus propre à faire supposer chez son auteur quelque désir de faire du mal. La petite M..., âgée de deux ans, se tenait debout sur le pied de sa mère en disant : « Oh ! mon pauvre orteil ! » Mais il paraît bien probable que dans de pareils amusements l'idée de souffrance ne peut être sérieusement présente à l'esprit de l'enfant.

J'ai supposé que dans ce rire malin nous avons affaire à une forme de taquinerie enjouée. Le petit assaillant trouve du plaisir à son attaque et compte que nous en trouvons aussi. La complaisance des autres, alors même qu'ils apportent à ce jeu moins d'empressement, éloigne toute idée de désobéissance ou d'infraction à la règle de la part de l'enfant.

Toutefois les choses n'en restent pas d'ordinaire à ce point où la plaisanterie est parfaitement innocente. Les énergies croissantes de l'enfant, encouragées par l'indulgence qu'on lui témoigne dans ces jeux par trop vifs, l'entraîneront certainement bientôt à des actes d'une véritable turbulence. Ruth, par exemple, à l'âge de vingt et un mois environ, s'allongeait hardiment sur la table à la fin d'un repas, empoignait les salières, et s'échappait alors en riant pour courir de côté et d'autre. Vers le même temps environ, elle manifesta ce nouvel esprit de turbulence en lançant une assiette à travers la chambre et en commettant d'autres actes de mutinerie. Je crois que les petits garçons se livrent très volontiers à des amusements d'un genre violent dont ils n'ignorent pas le caractère désordonné. Un d'entre eux, âgé de deux ans et huit mois et demi, aimait fort à défier l'autorité en retirant les épingles à cheveux de la coiffure de sa mère, en pataugeant dans les flaques d'eau du chemin à côté d'elle, et ainsi de suite; ce qui la jetait dans une grande perplexité tout en causant à l'enfant un plaisir manifeste.

Dans ces accès de gaîté turbulente nous voyons quelque chose de plus qu'une dépense de forces accumulées, plus qu'un débordement de joyeuse vivacité : ils sont compliqués par un nouveau facteur, par une sorte de défi et de rébellion. Un enfant de deux ans a déjà eu l'occasion d'apprendre ce que c'est qu'une vraie désobéissance, et l'on peut dire qu'il s'est développé chez lui des idées simples d'ordre et de loi. Nous pouvons raisonnablement en inférer que, dans ces amusements turbulents, il n'ignore pas tout à fait qu'il brave la loi. La présence de ce nouveau facteur se reconnaît dans l'altération des sons même du rire. Chez Ruth, on nous dit qu'ils prenaient une certaine rudesse, et n'avaient plus leur intonation naturelle et joyeuse. Elle se reconnaît encore dans le caractère de la plaisanterie; car, ainsi que l'observe Miss Shinn, Ruth « essaya mainte et

mainte fois de voir jusqu'où elle pouvait aller sans danger dans ses espièglerie malignes ».

Cette conduite nous offre, je pense, un exemple assez frappant du rire dont s'accompagne l'attitude d'une personne qui rejette une contrainte habituelle. C'est chez les enfants ce qui correspond au rire des vauriens qui aiment à casser les vitres, aux amusements turbulents et grossiers de la multitude dans ces jours de fête où règne une joyeuse folie.

Assurément il peut y avoir bien des degrés dans ce défi à l'ordre jeté en connaissance de cause. La plupart du temps, dans ce que nous considérons chez un enfant comme une gaîté turbulente, cet élément du rire peut être faible et seulement à demi conscient ; mais par moments il devient distinct et passe au premier plan. Ainsi chez Ruth, au onzième mois, on vit paraître une expression spéciale de défi lorsqu'elle désobéissait : c'était une petite grimace comique, avec un froncement du nez, qui accompagnait le rire. Le petit C., dès le début de sa troisième année, faisait entendre un rire bref et moqueur quand on lui défendait quelque chose, par exemple de frapper le chien qu'il avait pour camarade. Il gardait ensuite le silence et riait d'une sorte de rire dédaigneux. Quelquefois, dans ses moments d'indocilité, il allait jusqu'à frapper un membre de sa famille et à rire ensuite. Son rire prenait parfois un ton frappant de dérision.

Dans cette note de défi belliqueux nous trouvons un trait de parenté avec le rire « claironnant » du vainqueur. Cependant on peut se demander si un enfant si jeune peut prendre l'attitude mentale d'une moquerie méprisante. Preyer nous dit qu'il n'a jamais observé le rire du mépris dans les quatre premières années[1].

Quand la conscience qu'il sort de la règle devient chez l'enfant plus distincte dans ces petites révoltes et commence à le gêner, le rire devient moins bruyant et exprime davantage un enjouement affecté. L'enfant apprend à se contenter d'une feinte de rébellion, d'une turbulence apparente. Ruth, le

1. *Op. cit.*, p. 196. J'ai entendu dire qu'on l'avait rencontré chez une fillette de trois ans et demi. Ce point aurait certainement besoin d'être déterminé par des observations plus précises.

deux cent trente-sixième jour, riait tandis qu'elle faisait semblant de désobéir en arrachant avec ses dents des pétales de fleurs, et, le quatre cent cinquante-cinquième jour, en se fourrant des boutons dans la bouche. Le petit C., à peu près au même âge, avait sa façon à lui de faire de la désobéissance un jeu. Un jour que, dans son dix-septième mois, sa mère lui ordonnait de rendre une image dont il s'était emparé indûment, il s'avança vers elle et fit mine de lui tendre son butin, puis tout à coup il retira les mains avec de grands éclats de rire.

Un état d'esprit plus compliqué se montre quand cette affectation de désobéissance accompagnée de rire prend un air « fripon ». Nous avons alors, non seulement un élément de léger malaise, mais aussi un élément de conscience de soi-même ; et tous deux, en se réunissant, donnent un caractère distinct à l'ensemble de l'attitude mentale et à son expression.

Cet embarras causé par la conscience de soi-même ou la timidité devant l'examen sévère d'autrui, paraît, comme nous le savons, quelque temps après les formes de crainte plus simples. Chez Ruth, ces sentiments paraissent s'être manifestés le cent vingt-troisième jour par une attitude distinctement « friponne ». Son grand-père lui ayant adressé la parole pendant le dîner, elle détourna la tête autant qu'elle put. Le cent quarante et unième jour, tandis que sa bonne la tenait dans ses bras, elle sourit à son grand-père et à d'autres personnes, puis courba la tête bien bas. Cette expression de timidité friponne ressemblait davantage à une explosion nerveuse dans le onzième mois, un jour qu'on plaça la petite fille sur ses pieds dans un coin où tout le monde la regardait, et qu'elle se mit à rire ; elle riait de même lorsque, dans son treizième mois, elle se roulait à terre pour montrer ses petits talents. Ce rire, où l'on sentait qu'elle était un peu embarrassée de sa personne, ne se confondait pas, nous dit-on, avec l'expression du contentement de soi-même.

Cet élément d'embarras timide prend une grande importance lorsque l'enfant s'amuse à chercher jusqu'où il peut s'émanciper. Chez le petit garçon C., dont on vient de parler, il se montrait dans l'expression malicieuse des yeux levés en l'air,

comme dans son rire bref et à demi nerveux lorsqu'il se trouvait en face de l'autorité et qu'il se disposait à jouer à la désobéissance. Un rire fripon plus complet se présente souvent au cours d'un jeu un peu risqué, comme quand un enfant d'un an et demi se désigne lui-même, alors qu'on lui demande de montrer du doigt une autre personne[1]. En pareil cas le rire paraît chercher à écarter un risque possible. Quand la timidité masque davantage l'envie de jouer, et que l'expression ne dépasse pas l'ébauche d'un sourire, l'espièglerie d'un enfant prend facilement un air de parenté avec l'humour des grandes personnes.

Un exposé complet de la façon dont le rire se développe dans ces premières années pour devenir un élément des jeux de l'enfance, serait d'une grande valeur. Il nous aiderait en particulier à voir comment cette réaction en arrive à se coordonner d'une manière déterminée avec le sens de la feinte enjouée et l'état d'esprit où l'on rejette les contraintes fatigantes de la réalité. La gaîté bruyante des enfants quand ils lâchent la bride à leur imagination atteste le poids de ce fardeau et le ravissement qu'on éprouve à s'en décharger pour un moment.

Quand nous cherchons les premières traces du rire de jeu et de défi, l'influence du rire des autres ne nous trouble guère. Sans doute même ici cette influence agit. Bien souvent les parents et la bonne riront des espièglerie hardies de l'enfant, et ce rire réagira sur celui de l'enfant lui-même. De même dans le rire de jeu, auquel d'autres personnes prennent part d'ordinaire, on retrouve cette action du rire des gens plus âgés. Mais en somme les manifestations sont spontanées, et c'est tout au plus si elles sont renforcées par leur liaison sympathique avec celles d'autrui.

Il en est tout autrement quand nous venons à considérer les premières occasions où l'enfant s'égaie et rit en présence d'objets plaisants. L'influence d'autrui complique alors le phénomène d'une manière beaucoup plus sérieuse. Reconnaître un

1. Preyer observa pour la première fois le rire fripon à la fin de la seconde année (*op. cit.*, p. 196). Il ne définit pas son expression « Schelmisches Lachen ».

objet comme plaisant, c'est y découvrir jusqu'à un certain point une qualité qui agit sur les autres aussi bien que sur nous-même. Il faut donc ici prendre quelques précautions quand on veut noter les premiers exemples bien nets de la perception de cette qualité. Avant que le langage vienne fournir à l'individu qui rit le moyen d'expliquer ce qui se passe en lui, nous ne pouvons pas affirmer avec certitude qu'un enfant, par cela seul qu'il rit en présence d'un objet, reconnaît que cet objet a quelque chose d'objectivement plaisant. Comme nous l'avons vu, un tel rire peut s'expliquer complètement par la supposition que l'objet a sur la sensibilité de l'enfant un effet exhilarant ou réjouissant. D'autre part, lorsque l'enfant est capable de parler, nous nous trouvons en face de la difficulté, déjà indiquée, qui vient de ce que les déclarations d'un enfant sont sujettes à être influencées par le fait que les personnes de son entourage rient de certaines choses et les déclarent risibles. Cependant, ici encore, la spontanéité de l'enfant et la manière dont il laisse voir les causes de sa gaîté, peuvent nous permettre de surmonter la difficulté.

L'étude que nous avons faite des conditions de la perception donne lieu de croire qu'il ne faut pas s'attendre à ce que la bizarrerie des choses excite de très bonne heure un véritable plaisir. Et ceci tout d'abord par cette raison que le nouveau, surtout s'il est étrange, fût-il de nature à provoquer un rire joyeux, peut aisément amener d'autres attitudes mentales propres à arrêter le rire. Un enfant, dans la première année de sa vie et peut-être plus tard, est facilement troublé, sinon alarmé, à l'aspect d'objets nouveaux, de sorte qu'il ne sent pas ce qu'ils ont de réjouissant ; ou, s'il le sent, des signes de crainte peuvent accompagner son rire. Ruth, à son deux cent cinquante-quatrième jour, devant un petit chat que son père lui apporta pour le lui montrer, passa par « toutes les gradations qui vont du rire et de la joie à la peur. » En second lieu (et ceci est plus important), le fait de reconnaître un objet comme plaisant suppose que l'expérience a déjà fait son œuvre en organisant un sentiment rudimentaire de ce qui est habituel. Et ceci implique encore un certain développement de la conscience sociale et d'une idée de l'ordre commun des choses.

Or tout cela exige un certain temps. On ne peut raisonnablement chercher une véritable perception du risible par l'enfant que quelque temps après qu'on a vu paraître chez lui l'imitation du rire d'autrui et des gestes du jeu. Cette imitation fut observée pour la première fois chez le petit C..., dans son neuvième mois. On ne peut guère l'attendre non plus avant que l'enfant ait commencé à comprendre assez le langage des autres pour remarquer comment ils s'accordent à désigner et à dépeindre certains objets comme drôles ou plaisants ; or il ne commence à le comprendre que dans la seconde moitié de l'année. Aussi je n'oserais dire qu'il reconnaisse clairement un objet risible comme tel avant le troisième quart de l'année. On allait donc, selon moi, un peu vite lorsqu'on disait d'un enfant de cinq mois, qui riait toujours immodérément lorsqu'un médecin à la mine très joviale, le vrai portrait de Santa Claus, lui faisait une visite, qu'il manifestait le sens de l'humour[1].

Une fois que l'idée des objets ordinaires du rire commence à devenir claire chez lui, l'enfant est capable, bien entendu, de développer des perceptions du plaisant qui lui sont personnelles ; et c'est ce qu'il fait certainement assez vite. La fraîcheur de ses impressions, l'absence des effets de l'habitude, qui, dans un âge plus avancé, ôtent aux perceptions leur vivacité, font de lui un excellent explorateur dans les domaines si vastes et si mal connus de Sa Majesté le Rire.

Parmi les objets sensibles qui éveillent les premiers le rire de l'enfant, citons les sons nouveaux et singuliers de divers genres ; car ils se prêtent fort bien à l'étude des transitions par lesquelles l'enfant passe du simple cri de joie à l'hilarité avec laquelle il accueille un peu plus tard tout ce qu'il trouve « drôle ». De bonne heure dans la seconde moitié de la première année, un enfant bien portant commencera à ne plus se laisser alarmer par les sons inconnus et à trouver de l'amusement dans ce qu'ils ont de nouveau et de bizarre. Au deux cent vingt-deuxième jour environ la brave petite Ruth pouvait rire, non seulement d'un bruit singulier, comme celui que produi-

1. Voyez Miss Hogan, *Study of a Child.*, p. 18. Pour les enfants anglais c'est Santa Claus (sans doute altération de saint Nicolas) qui leur apporte à Noël, s'ils sont sages, friandises et jouets.

sait sa tante en frottant contre ses dents une tasse de métal, mais encore des sons du piano. Le fils de Preyer, vers la fin de sa première année, avait l'habitude de rire des sons nouveaux et peu ordinaires, par exemple des notes du piano, d'un gargouillement dans la gorge ou du bruit qu'on faisait pour se la nettoyer, et même du tonnerre.

Les articulations singulières paraissent, à cet âge, particulièrement propres à provoquer le rire. Dès le cent quarante-neuvième jour, Ruth riait de nouveaux sons inventés par sa tante, comme « Pah ! Pah ! » Les sons gutturaux hétéroclites semblent avoir surtout provoqué son hilarité.

Quand les mots et leurs formes les plus communes ont commencé à devenir familiers, ceux qui sont nouveaux et d'une sonorité peu ordinaire, les noms en particulier, sont souvent salués par un éclat de rire. La petite M..., à l'âge d'un an et neuf mois, fut très frappée de l'exclamation « good gracious ! » (bonté divine !) que sa mère fit entendre en s'apercevant que l'eau filtrait à travers un plafond : l'enfant la répétait, quelquefois, uniquement pour s'amuser, « en riant aux éclats ». A l'âge de deux ans et sept mois, elle se mit à rire en entendant pour la première fois le mot « Periwinkle » (pervenche).

Dans ces cas et dans ceux du même genre où l'hilarité est excitée par des sons, nous trouvons en germe, bien avant la fin des neuf premiers mois, le sentiment de l'étrangeté et de la drôlerie. Le développement précoce de ce sens du plaisant dans les sons est favorisé par le pouvoir qu'ils ont pour frapper la conscience de l'enfant. Ils ont, d'ailleurs, pour ses jeunes oreilles, une physionomie très caractéristique qui s'efface probablement à mesure que l'individu se développe, et qu'il les écoute, non plus pour leurs qualités propres, mais uniquement comme signes représentatifs des choses qui nous intéressent.

On peut décrire comme il suit le processus psychique impliqué dans la transition. Les sons, tandis que par leur soudaineté inattendue ils sont propres à surprendre le moi hors de ses gardes et à produire une sorte de choc nerveux, sont aussi de tous les excitants sensibles le plus propre à faire naître la joie. Le moi vibrant soudainement d'une énergique commotion joyeuse, tel est le fait fondamental. Et la rudesse du choc ne

détruit pas cet effet, quand l'organe du sens s'est développé et fortifié. Au contraire, elle y ajoute quelque chose sous la forme d'un rebondissement agréable après un moment d'inquiétude naissante[1]. Le rire de l'enfant en entendant les premiers sons de piano, qui ont souvent effrayé les enfants et d'autres jeunes animaux, est en partie un cri de victoire. Nous trouvons ici encore dans la joie un élément de « triomphe soudain », alors que le nouveau moi qui se développe a vaguement conscience de sa supériorité sur le moi demi alarmé et frémissant du moment d'avant.

Il est évident que la manière dont le risible sera accueilli variera beaucoup selon la condition psycho-physique de l'enfant. Le même enfant qui rit aujourd'hui d'un son nouveau sera demain alarmé, s'il est d'une humeur différente, par une surprise de l'oreille absolument identique.

Mais il y a quelque chose de plus dans ce rire. L'attaque soudaine et légèrement troublante de l'oreille par des sons nouveaux prend facilement pour la conscience de l'enfant l'aspect d'une sorte de jeu. Rappelons-nous seulement les rimes de la « Nursery », dont parle Miss Shinn : si elles excitent la gaîté à coup sûr, c'est par un choc tout à fait inattendu qui se produit aux derniers mots : et ce jeu ressemble de près à celui où l'enfant, dans sa petite voiture, était lancé d'une personne à l'autre, chaque voyage finissant par un bon coup sec. Le plaisant de ces rimes réside dans le choc, qui n'est cependant qu'à moité inattendu. C'est ce choc même qui est l'âme du jeu badin, puisqu'il arrive à la fin d'une série de sons tranquilles et réguliers. Est-ce que les sons nouveaux, les intonations gutturales et le reste, ne peuvent pas affecter l'enfant de la même manière et comme une sorte de jeu désordonné ? Pour l'oreille d'un enfant, très sensible aux qualités intrinsèques du son, tout cela peut contenir à un haut degré ce qui exprime la disposition au jeu. Et ce que je dis ne s'applique pas seulement à des exclamations comme « Pah ! Pah ! » qui sont clairement reconnues comme un jeu, mais à beaucoup d'autres que la bonne ou la mère font entendre lorsqu'elles veulent divertir l'enfant. Peut-être ces gargouillements qui excitaient la gaîté du petit garçon de Preyer, lui faisaient eux-mêmes l'effet d'un rire.

1. Cf. ce qui a été dit au chap. v, p. 131, à propos de la théorie de Leigh Hunt.

Cette tendance à regarder certains sons comme une sorte de jeu semble nous fournir un anneau de la chaîne psychique dans le développement du goût pour l'étrange et l'extraordinaire. Nous avons vu comment la tendance au jeu cherche à se satisfaire quand la contrainte de la règle est trop à charge. Je suppose que cette joie que font naître le bizarre et l'extraordinaire vient de cette inclination à un jeu désordonné où l'on enfreint la loi. Un enfant est sujet à se sentir accablé par les règles de bienséance qui lui sont imposées. Les règles condamnent une quantité effrayante de bruits comme « vilains » : et la prohibition tend à orienter l'instinct du jeu dans la direction même des sons interdits. Les enfants ont d'ailleurs une façon à eux de projeter leurs impressions et leurs inclinations dans les choses que nous appelons inanimées. N'est-il pas dès lors tout naturel qu'ils voient dans ces bruits violents, qui se produisent avec si peu de cérémonie, une sorte de jeu qui rejette bien loin l'ordre et la règle ?

Dans le domaine du monde visible il est rare que les objets se présentent avec assez de soudaineté pour produire un choc ou une secousse. Cependant il y a, même dans cet ordre de choses, une large place pour l'action de l'inattendu sur la sensibilité de l'enfant. Les premiers excitants visuels du rire : la figure soudainement découverte dans le jeu du « bo-peep », le retour inattendu d'un visage familier après un certain temps d'absence, la transformation instantanée des traits bien connus lorsque la mère fait une grimace, montrent avec quelle promptitude ce qui est nouveau et surprenant en ce genre peut agir dans l'enfance sur les muscles du rire.

Ici encore nous pouvons voir comment l'hilarité excitée par le nouveau et l'insolite sort de la gaîté du jeu. Les déformations volontaires du visage maternel provoquent le rire quand, ayant cessé d'alarmer, elles sont prises comme une plaisanterie[1]. Selon certain observateur, ces grimaces deviennent un divertissement habituel vers la fin de la seconde année[2]. L'accueil joyeux fait par le bébé à son image vue dans un

1. Certainement ce fut de très bonne heure que Ruth commença à rire en voyant les grimaces de sa mère.

2. Hogan, *op. cit.*, p. 71.

miroir, qui se produisit chez Ruth au deux cent vingt et unième jour (huitième mois), et chez le fils de Preyer à la fin du neuvième, n'est-il pas comme une bienvenue adressée à un compagnon de jeu nouvellement découvert? Peut-être ce petit garçon d'un an et demi, que j'ai déjà cité, quand il riait en voyant une balle de ping-pong rebondir, ou un rideau à ressort monter et descendre avec rapidité, montrait-il qu'il trouvait là quelque chose d'analogue à un jeu.

Cette coopération de l'inclination au jeu dans la perception du risible que les objets risibles contiennent, se manifeste encore plus clairement dans l'effet des actions et des postures. La promptitude avec laquelle l'œil de la gaîté saisit tout ce qui ressemble à un jeu turbulent, se voit dans le rire qu'excitait chez cet enfant dont j'ai déjà parlé la vue des gambades d'un cheval ou d'un autre animal. Ruth, à son quatre cent quarante et unième jour, s'amusa beaucoup des gambades joyeuses d'un chien. Ce qui excite surtout la gaîté, ce sont des mouvements rapides et d'apparence folâtre chez de graves personnages dont le maintien est d'ordinaire plein de dignité. La petite M..., à l'âge de dix-huit mois, poussa de bruyants éclats de rire en voyant son père qui courait pour attraper le train tandis que son mouchoir flottait derrière lui hors de sa poche. Cette soudaine révélation de la disposition au jeu, les enfants peuvent la devoir à certaines postures et à certaines manifestations expressives. Les lois redoutables des convenances ne tardent pas à donner un air de licence enjouée à certaines postures, et particulièrement à celle d'une personne étendue de tout son long. Le petit C..., âgé de vingt mois, riait de bon cœur en voyant sa sœur étendue dehors par terre. Les grimaces, la moue et les choses de ce genre, deviennent plaisantes justement parce qu'on sent qu'elles sont contraires aux convenances : ce sont des choses qu'on fait seulement dans un moment de désordre, que ce soit par jeu ou autrement. Il est bien possible que ce qui paraît comique aux yeux de l'enfant dans les formes des animaux, ainsi le cou démesuré de la girafe, lui semble tel en éveillant l'idée d'actions comiques et malséantes, comme si l'on essayait par exemple de s'allonger le cou ainsi qu'Alice in Wonderland.

Cette façon joyeuse de reconnaître l'irrégularité dans la con-

duite des autres nous montre sous la première forme le sens du risible perçu non seulement dans une violation de la règle mais aussi comme perte de dignité. C'est ce que nous reconnaissons dans des cas comme celui du petit garçon riant à la vue de sa sœur étendue à terre, surtout quand nous apprenons que le même enfant, à l'âge de vingt-six mois, exprima un grand mépris en voyant un Japonais allongé sur le gazon dans le parc de Heath. L'enfant, qui allait s'y promener chaque jour, semblait fort disposé à y faire observer rigoureusement son propre code des bienséances. Peut-être devons-nous expliquer aussi par ce sentiment d'une dignité compromise l'attitude du même enfant quand, à l'âge de vingt-huit mois, il s'égaya fort de voir son père aplatir un vieux chapeau. Le rire, compliqué maintenant par un nouvel élément de supériorité consciente d'elle-même, dut prendre un accent de triomphe, bien que nous n'ayons plus l'oreille assez fine pour distinguer avec sûreté ce changement de ton. Ce n'est pas tout ; peut-être le rire qui se produit fréquemment chez les enfants dans leur seconde année, quand ils voient du désordre dans la coiffure ou les vêtements des autres et surtout de leurs supérieurs, implique-t-il chez eux la perception d'une sorte de dérogation.

Le rire produit par la nouveauté dans les objets du monde visible laisse assurément distinguer des tons de gaîté assez variés. A mesure que les formes de perception plus élevées commencent à se développer, le rire de joie, qui a paru le premier, peut persister et se combiner avec des formes postérieures plus spéciales. La gaîté bruyante témoignée par Ruth dans son trentième mois quand on lui mit une nouvelle paire de mitaines, était surtout un transport de joie, bien qu'il s'y mêlât probablement un sentiment vague de la bizarrerie du fait. D'autre part, quand la petite M..., à l'âge de vingt et un mois, éclatait de rire en voyant une poupée qui avait perdu ses bras, ce rire indiquait chez elle, on peut le présumer, avec le sentiment d'une bizarrerie absurde dans cette forme mutilée, cette impression obscure et pourtant vivement ressentie, que les convenances du monde des poupées étaient foulées aux pieds.

On peut dire que d'autres formes du développement de ce rire primitif provoqué par les spectacles amusants ont leur origine

dans le divertissement du jeu avec ses feintes ou petites comédies. Le fils de Mrs Hogan, à l'âge de deux ans et deux mois, riait des efforts prodigieux que sa bonne paraissait faire pour lui mettre ses souliers, lesquels souliers, au lieu de chausser docilement ses petits pieds, s'échappaient comme des fous pour reprendre leur liberté. Ce rire était provoqué par la drôlerie de la chose, et probablement aussi par la pensée que tout ce que faisait la bonne était un jeu. Cependant on y pouvait trouver aussi, je pense, le sentiment naissant de l'absurdité de cet avortement d'un grand effort. En effet l'enfant, vers le même temps, riait aussi quand la bonne, non plus pour jouer cette fois, essayait en sautant de suspendre un vêtement à un clou placé un peu trop haut pour elle. Peut-être, après tout, ne regardait-il cet exercice que comme la continuation du jeu. Cependant il paraît raisonnable de supposer qu'une des sources de ce courant de joie était la perception de l'aspect amusant d'un échec, d'un effort qui manquait son but et n'aboutissait à rien.

J'ai été surpris, je l'avoue, de voir avec quelle précocité certains enfants paraissent rendre hommage à la correction dans les manières. On dit que la petite M..., n'ayant pas plus de quatorze mois, se mit à rire d'un petit garçon qui, debout près de sa voiture d'enfant, lui demandait un baiser. Elle avait l'air, quelque absurde que cela paraisse, de comprendre la situation ; et le baiser, nous dit-on, se faisait attendre. Le rire était-il dû simplement à un accès de timidité nerveuse ; ou indiquait-il le sentiment obscur d'un manque de savoir-vivre de la part du jeune galant ? Il faut être bien prudent quand on veut dégager le sens de ces réactions expressives. Un petit garçon de dix-huit mois éclata de rire en voyant sa culotte glisser sur ses pieds. Mais cette gaîté ne pouvait venir que d'un sentiment du comique que présentait un accident aussi insolite ; peut-être aussi l'amusement des témoins y était-il pour quelque chose. On ne peut, bien entendu, éprouver à cet âge un véritable sentiment de honte ; et cependant l'éducation avait pu déjà faire sentir à l'enfant combien il est inconvenant et choquant de nous délivrer mal à propos des vêtements qui nous gênent.

Le rire des enfants, dans les trois premières années, nous

indique assez clairement comment apparaît chez eux un sentiment sommaire de ce qui est plaisamment disparate dans le costume et la conduite. Leurs yeux sont très attentifs et pénétrants pour tout ce qui a rapport à la correction des vêtements. Ruth qui, dans son treizième mois, s'était si fort égayée de ses mitaines neuves, ne s'égaya pas moins, à peu près à la même date, de voir son chapeau rose sur la tête de sa tante. Dans ce cas, on voit très bien que la chose avait aux yeux de l'enfant le caractère d'un jeu. Il paraît assez certain, en effet, que cette forme déjà élevée de la perception du risible est amenée par l'idée de jeu. Les enfants, lorsqu'ils jouent, ne se contentent pas de rejeter les règles du décorum et de faire des choses déplacées ; ils mettent de côté toutes les idées de convenance, et se lancent dans une foule d'actions et de paroles décousues et contradictoires. L'attitude de jeu, dans sa liberté qui ne connaît pas de loi, tend à l'inconséquence. De là vient la facilité avec laquelle l'enfant interprète de telles inconséquences comme un jeu.

Il en est de même lorsqu'un enfant lit des histoires comiques sur ce que font les bêtes et les gens. Il peut, à certains moments, prendre assez au sérieux les fables et d'autres récits imaginaires ; mais si son esprit est tourné à l'amusement, il appréciera vivement dans les livres de la nursery la conduite follement décousue de leurs héros. La petite M..., à l'âge de deux ans sept mois, riait follement en entendant un passage d'une histoire où il était question de petits chats qui disaient : « Garçon, cette viande de chat est coriace » ; elle demandait, tout en riant : « Avez-vous jamais vu des bêtes si drôles ? »

A côté de ce sentiment naissant du comique que présente le spectacle de l'incohérent, nous trouvons la première manifestation, très rudimentaire, d'un genre d'amusement apparenté de très près au précédent, celui qui vient de l'absurde. Les enfants ne connaissent, dit-on, aucune mesure du probable ni du possible ; ils acceptent de confiance, sans discussion, les imaginations les plus fantasques. Cependant l'expérience commence pendant les trois premières années son œuvre d'éducation, et de temps en temps on peut reconnaître chez eux à certains indices qu'ils sentent ce qui est d'une invraisemblance éclatante. Un

petit garçon d'un an et demi environ, dont nous avons déjà parlé, se mit à rire quand sa tante lui demanda ce que disaient les vagues, qu'il observait gravement. Le petit C..., âgé de vingt-deux mois, eut un véritable accès de gaîté à l'idée de s'envoler en l'air. Quelqu'un lui avait dit qu'il volerait comme un oiseau; et s'emparant de l'idée, il ajouta : « sœur voler air », « dada voler air ». Cette dernière idée d'un cheval ailé charmait surtout ce bébé, qu'on ne pouvait encore soupçonner de connaître la mythologie grecque.

Enfin nous pouvons dire quelques mots de la première apparition du goût pour les jeux de mots et pour l'esprit du genre le plus léger. Ce goût naît, cela est évident au premier coup d'œil, de l'élément du jeu, du plaisir de faire semblant. Les plaisanteries verbales, ces jeux un peu risqués où l'on s'essaie à faire des mots un usage incorrect, et ainsi de suite, sont une manifestation habituelle du besoin de gaîté qu'éprouve l'enfance. Le fils de Mrs Hogan avait vingt mois quand la fantaisie lui prit de donner aux choses des noms qui ne leur appartenaient pas, de dire, par exemple, un couteau au lieu d'une fourchette. Ruth fit la même chose vers la fin de sa troisième année. Beaucoup d'enfants paraissent, vers la fin de cette période, prendre aux jeux de mots un plaisir extraordinaire. Les enfants satisfont encore à peu de frais leur penchant à la gaîté en racontant des choses fausses, non pas sérieusement, mais « pour rire », comme ils disent. Ruth eut à la fin de sa troisième année cette manie d'inventer des menteries pour se divertir. Un enfant hasarde souvent cette sorte de jeu verbal quand on l'appelle pour une leçon de morale [1].

Le même penchant malicieux à tâter les autorités mène à une sorte de jeu où se montre un certain esprit de répartie. Ce joyeux échange intellectuel d'attaques et de ripostes, qui, dans la vie de l'adulte, égaie si souvent la gravité des situations, naît assez naturellement chez les enfants de leur dépendance même à l'égard des grandes personnes. Leurs tentatives enjouées de

1. Ici nous supprimons un jeu de mots enfantins qu'on pourrait se risquer à traduire ainsi : Un enfant entend dire à sa mère qu'elle vient d'aller voir Mme Fouchette; il lui demande si elle n'a pas vu aussi Mme Couteau. (N. *du trad.*)

2. Voyez mes *Etudes sur l'Enfance* (Trad. franç., Paris, F. Alcan).

désobéissance sont souvent accompagnées de jolis exercices d'escrime verbale dont le piquant cause, tout au moins à celui qui livre le combat, un vif plaisir. Cette dialectique divertissante peut même s'élever assez haut en administrant quelque correction sérieuse. Une bonne disait sottement à une petite fille de deux ans et trois mois que, si elle tirait la langue, elle aurait des taches sur la figure. L'enfant, après l'avoir écoutée gravement, se tourna vers elle et, mettant le doigt sur un bouton que la bonne avait au menton, demanda, avec le plus gai des sourires, « comment Lizzie (c'était la bonne), avait attrapé tache là ».

Peut-être en avons-nous dit assez, dans cet examen si rapide du rire des enfants, pour montrer que, pendant les trois premières années, les principales formes de la gaîté des adultes sont toutes esquissées. L'humour même, qui semblerait exiger la maturité du sentiment et de la réflexion, commence pendant cette période à s'annoncer modestement. Le jeune C... dans son vingt et unième mois, avait trouvé moyen de tordre si bien son cheval en caoutchouc que la tête de l'animal était prise entre les jambes et la queue. Il commença par rire très fort, puis s'attendrit en disant d'un ton de compassion : « pauvre dada »; et il oscilla ainsi d'une attitude émotive à l'autre.

Cette apparition de deux sentiments distincts quoique réunis est, cela va sans dire, une chose très différente de ce sentiment d'une nature très complexe que nous appelons « humour ». Miss Shinn nous dit que chez Ruth, à la première période de gaîte enfantine en a succédé une autre d'esprit sérieux et pratique, où l'humour ne trouve pas de place. Peut-être viendra-t-il plus tard. En tout cas nous devons reconnaître dans ce rire des premières années quelque chose qui est bien loin de l'humour des adultes : c'est un fond primitif de pure gaîté qui n'est compliqué ni de réflexion ni de tristesse. J'ai atteint mon but si l'on a pu distinguer dans ce rire des indications légères et rudimentaires des lignes principales de différenciation que le rire humain suivra dans son développement.

CHAPITRE VIII

LE RIRE DES SAUVAGES

Dans le dernier chapitre nous avons jeté un coup d'œil sur les formes primitives du rire humain tel qu'on le trouve chez les enfants. Nous pouvons maintenant, pour être complet, étudier rapidement la gaîté dans l'enfance de la race, autant du moins qu'elle se réfléchit dans le rire de ces tribus sauvages que l'homme civilisé a pu observer directement.

Nous devons nous attendre à trouver des deux côtés des traits similaires : spontanéité, absence de réflexion, entière simplicité. En même temps, et nous devons aussi nous y attendre, le rire des sauvages nous mettra plus directement en contact avec les conditions sociales qui contribuent à déterminer les directions que prendra la gaîté. L'étude des sauvages est l'étude d'une âme collective, c'est-à-dire celle d'une forme typique d'idées, de sentiments et de tendances psychiques répandus dans l'ensemble d'une communauté. Ses formes de gaîté, ainsi que ses manifestations émotives plus sérieuses, ont été observées comme traits communs aux membres de la société constituée par la tribu.

Disons d'abord un mot sur les sources où nous puisons nos informations. Tout le monde sait que l'homme civilisé est aux prises avec les plus grandes difficultés quand il essaie d'entrer en contact avec l'âme du sauvage. Naturellement ces difficultés augmentent quand il s'agit d'étudier une émotion qui d'ordinaire se manifeste avec une franchise et une rapidité instinctives tant que le milieu lui assure la liberté, mais qui tend à se dissimuler dès qu'un élément étranger apparaît pour introduire un sentiment de gêne. La présence d'étrangers aussi complètement en dehors de la vie des sauvages que le sont les mission-

naires ou les fonctionnaires des nations civilisées, doit, à ce qu'il me semble, tenir chez eux en échec l'impulsion du rire. Peut-être aussi l'étranger qui visite une tribu sauvage lui fournit-il, et parfois tout à fait à son insu, dans son aspect, son costume, sa manière d'être, une foule de sujets de rire que neutralise le sentiment de ce qu'on doit à un hôte.

Que l'envie de rire soit en pareil cas contenue et cachée, ce n'est pas là une simple supposition, mais un fait que les voyageurs attestent nettement. Le sauvage étranger à toute discipline montre quelquefois un empire sur lui-même comparable à celui dont fait preuve un Français bien élevé lorsque, dans une rue de Paris, un jeune Anglais lui adresse bravement la parole dans une langue qu'il prend naïvement pour celle du pays. L'anecdote suivante nous en fournit un exemple. Une assemblée publique était réunie dans un village d'Afrique. Un Anglais qui se trouvait là monta sur un de ces troncs d'arbres abattus qui servent de bancs dans les villages indigènes. L'arbre roula et l'Anglais fit une lourde chute. Personne ne sourcilla et l'assemblée entière demeura aussi grave que si l'incident avait fait partie du programme. Un observateur mal instruit aurait pu conclure inconsidérément que la tribu manquait du « sens de l'humour ». Le narrateur de l'incident, qui savait mieux à quoi s'en tenir, nous cite le fait comme une preuve frappante d'empire sur soi-même. Selon le même écrivain les sauvages Africains permettent à un Européen de les traiter comme des enfants ; mais « ils s'amusent à ses dépens quand il est parti, et même en sa présence, s'ils savent qu'il ne comprend pas leur langue » [1].

Ces considérations nous préparent à comprendre comment on a quelquefois pris les sauvages pour des êtres sans vivacité, qui ne savent pas rire. C'est une idée qu'on rencontre souvent chez ceux qui ne les ont pas visités, et que nous trouvons exprimée dans un passage d'une des histoires de Peacock. Dans *Crotchet Castle* M. Mac Queedy soutient cette thèse que le rire est « une action involontaire développée chez l'homme par le progrès de la civilisation », et ajoute « que le sauvage ne rit jamais » [2].

1. Rev. Duff Macdonald, *Africana* (1882), I, p. 266-7.

2. Il est vrai que le Rév. Dr. Folliott répond assez ironiquement à cette

Il est juste de reconnaître que les voyageurs eux-mêmes n'ont pas été assez sots pour soutenir cette opinion. Pourtant quelques-uns d'entre eux ont tiré des conclusions précipitées du fait qu'il ne leur était jamais arrivé d'entendre rire les membres de telle ou telle tribu. Nous trouvons un exemple curieux de cette façon de raisonner sur des preuves négatives tout à fait insuffisantes, dans la discussion qui eut lieu il y a quelque temps pour savoir si certains indigènes de Ceylan, connus sous le nom de Weddas, appartenaient à l'espèce de « l'animal qui sait rire ». Un certain M. Hartshorne affirma hardiment que ces Weddas ne riaient jamais, alors même qu'on mettait leur sérieux à l'épreuve et qu'ils se trouvaient en présence d'autres gens qui se tordaient de rire. Un autre voyageur nous aide à nous expliquer cette discussion en remarquant qu'ils sont tantôt « taciturnes et moroses, lorsqu'ils ont faim, tantôt, quand ils n'ont pas faim, insouciants et prompts à rire ». Évidemment Hartshorne doit les avoir observés dans un moment de faim très sérieuse. Peut-être, après tout, au contraire de Mary Kingsley, dont quelques-uns se rappellent l'observation plaisante, il y avait quelque chose en lui qui excitait l'appétit[1].

On trouve d'autres exemples de conclusions tirées à la légère d'observations insuffisantes. Ainsi un voyageur, Bates, dit que les Indiens du Brésil sont d'un tempérament flegmatique et apathique. Von den Steinen, qui les visita après lui, donne une impression toute différente ; il fait à un certain moment cette remarque « que les Indiens et les Indiennes, silencieux d'ordinaire, ne cessaient de bavarder, et que le rire d'Éva résonnait fort gaîment » (Lustig heraus)[2].

assertion étonnante en disant : « Donnez-lui la moderne Athènes, notre savant ami (Brougham) et la Société de la *Simili-intelligence :* ils lui apprendront à rire ». Pourtant il semble étrange qu'une assertion si hasardée n'ait pas valu à son auteur des reproches sur son ignorance étonnante.

1. Les curieux pourront suivre la discussion dans les publications suivantes : *Indian Antiquary*, vol. VIII, p. 316 ; cf., E. Deschamps, *Pays des Weddas*, p. 378-9 ; *The Taprobanian*, vol. I, p. 192 et suiv. Le voyageur Allemand Sarazin soutient ce dernier écrivain et dit que les Veddas « lachen gerne », quoique quelques-uns d'entre eux aient mauvais caractère et ne rient pas. *Naturforschungen auf Ceylon*, p. 378 et 540.

2. Carl von den Steinen, *Unter der Naturvölkern Zentral-Brasiliens*, p. 61.

Ces contradictions apparentes dans les notes d'observateurs différents indiquent, il me semble, quelque chose de plus que des circonstances accidentelles et l'humeur particulière de la tribu au moment où on la rencontre. Tout le monde ne possède pas l'art de provoquer le rire. Voyez combien de grandes personnes font en vain des efforts méritoires pour exciter l'hilarité des enfants. Il semble qu'on ne puisse amener à son plein épanouissement la gaîté de ces enfants de la nature, si l'on ne possède pas cette bonhomie aisée qui rassure la timidité, un peu de sympathie fraternelle, et le talent de persuader à ses auditeurs qu'on est semblable à eux[1]. Il faut toujours tenir compte de ce facteur dans l'équation personnelle de celui qui observe les mœurs des sauvages. On a plaisir à constater que les missionnaires ont si souvent réussi à voir les païens dans leurs moments de joie : cela fait honneur à leur humanité naturelle.

L'impression générale qui ressort de ces récits, c'est que les tribus sauvages, loin de rester plongées dans un désespoir morne, possèdent au contraire une gaîté facile et copieuse. De même que les enfants, elles semblent exprimer leurs émotions avec une grande liberté, et leur rire et les manifestations de leur humeur joyeuse sont du genre le plus énergique. Darwin nous dit que ses correspondants, missionnaires et autres, l'ont fixé sur ce point. Un rire bruyant accompagné de gambades et de battements de mains, et souvent poussé jusqu'aux larmes, est un des traits remarquables qui caractérisent les Australiens et d'autres tribus sauvages[2]. D'autres témoignages confirment celui de Darwin. Sturt, par exemple, nous dit que les indigènes du centre de l'Australie sont des gens gais, et qu'ils veillent toute la nuit en riant et en causant[3]. Les observations plus récentes de Lumholtz confirment l'opinion que les indigènes sont très enjoués[4]. Les Maoris de la Nouvelle-Zélande

1. Ceci s'applique naturellement à l'ensemble des qualités sociales qui dénotent la bonté. F. Nancen reproche au missionnaire Egede de représenter les Groenlandais sous un faux jour en disant qu'ils sont impassibles.

2. *Expression of the Emotions*. I, p. 209.

3. *Central Australia* (1833), II, p. 138.

4. *Among Cannibals* (1899), p. 291.

sont, dit un voyageur, « remarquables par leur gaîté naturelle ; ce sont de joyeux gaillards, toujours à rire et à plaisanter, surtout pendant les aventures d'un voyage[1]. » Au sujet des Tasmaniens on nous dit : « Cet aborigène qu'on méprise n'a pas un goût médiocre pour la plaisanterie »[2]. De même les Insulaires du Sud du Pacifique « sont plus habitués à la plaisanterie, à la gaîté et à l'humour qu'aux paroles irritantes et aux reproches[3]. De leur côté les natifs de Taïti « se plaisantent les uns les autres avec plus de liberté que les Européens »[4]. De même les indigènes de Tonga ont « un sentiment très marqué du ridicule », qu'ils montrent dans les « relations ordinaires de la vie »[5]. M. Ling Roth, écrivant sur les indigènes de Bornéo, parle « des plaisanteries et de la gaîté si chères au cœur de tout Kanowite »[6].

Dans d'autres régions aussi et parmi d'autres races, nous rencontrons la même exubérance de gaîté. Ceci est vrai des indigènes de l'Afrique lorsqu'ils ne sont pas gâtés par les Européens. « Les Cafres, dit un homme qui les a connus autrefois, étaient en général une race d'humeur joyeuse douée d'un goût très vif pour l'amusement et toujours disposée à se prêter à la plaisanterie »[7]. Des voyageurs qui ont visité la Côte d'Or ont trouvé que les indigènes étaient passionnés pour la plaisanterie et possédaient un sens très vif du comique[8]. Miss Kingsley, le fait est bien connu, trouva dans les naturels de l'Afrique Occidentale un peuple encore adonné à la gaîté et aux facéties. Elle m'écrit dans une de ses lettres : « Je regarde l'Africain de l'Ouest, quand on ne l'a pas gâté, comme le plus gai des êtres humains ; et c'est pourquoi je trouve en lui un « compagnon extrêmement agréable ».

Cette exubérance de joie n'est pas le privilège exclusif des habitants des pays chauds. Nous en trouvons des exemples dans

1. Angas, *Australia und New Zealand* (1847), II, p. 11.
2. Bonwick, *The Daily Life of the Tasmanians* (1870), p. 174.
3. Ellis, *Polynesian Researches* (1832), I, p. 96.
4. Turnbull, *A voyage Round the World* (1813), p. 372.
5. Erskine, *The Western Pacific* (1853), p. 159.
6. *Natives of Sarawak and Brit. N. Borneo*, I, p. 84.
7. Rev. Jos. Shooter, *The Kafirs of Natal* (1857), p. 232.
8. Cruikshank. *The gold Coast of Africa* (1853), II, p. 253.

les glaces du Nord. Selon un voyageur qui visitait, il y a quarante ans environ, les Indiens de la Rivière Rouge au Canada, les Chippeways « sont extrêmement enjoués et passionnés pour les anecdotes; ils rient immodérément de la moindre plaisanterie, de la moindre bêtise, et semblent jouir on ne peut mieux de l'existence »[1].

Les témoignages répétés des voyageurs sur la gaîté des sauvages sont confirmés dans une certaine mesure par d'autres preuves. L'écrivain que nous avons déjà cité à propos des Tasmaniens nous donne nombre de termes différents par lesquels ils désignent ce qui est plaisant. Quand un peuple, et surtout un peuple sauvage, possède un nom pour désigner une chose, on a beaucoup de raisons de conclure que la chose elle-même est loin de lui être étrangère.

Dire que telle ou telle tribu est portée au rire ou à la plaisanterie, cela ne signifie pas, bien entendu, que l'humeur joyeuse est constante ou même prédominante chez elle. On nous dit, en effet, que dans certains cas leur humeur est variable, et que ces hommes et ces femmes qui ignorent toute discipline ressemblent aux enfants par leur passage rapide du sérieux à la gaîté. Ainsi un voyageur nous dit que sur la Côte d'Or les habitants passent sans transition d'une gaîté folle à l'abattement[2]. D'autre part, ainsi qu'on peut le voir par nos citations, la prédominance de l'humeur gaie, exprimée par un sourire joyeux et par la promptitude à rire, paraît être le trait distinctif de certains peuples sauvages. Un voyageur, en parlant des Patagons, nous dit que sur leur visage « brillait d'ordinaire la bonne humeur » et que, en particulier, deux d'entre eux, qu'il connaissait intimement, « avaient toujours le sourire aux lèvres »[3].

Toutefois il y a lieu de supposer que certaines tribus font exception à ce caractère général de bonne humeur et de gaîté et conservent habituellement un maintien grave et austère.

1. Hind, *Canadian Red River Exploring Expedition* (1860), II, p. 135. D'autres exemples du penchant à la gaîté chez les sauvages nous sont donnés par Herbert Spencer, *Descriptive Sociology*, Div. I, Pt 2, A.

2. Cruickshank, *Gold Coast of Africa, loc. cit.*

3. Musters, *At Home with the Patagonians* (1873), p. 167.

Rengger, par exemple, remarque, à propos des Indiens du Paraguay, qu'ils sont sérieux et sombres (düster); que rarement ils rient, et que jamais ils ne se laissent aller à un rire bruyant[1]. Il y a probablement des tribus sauvages sérieuses, comme il y a des enfants sérieux en Angleterre et dans d'autres pays civilisés. Il serait étrange d'ailleurs que les traitements infligés aux Indiens d'Amérique et aux autres races primitives par les conquérants civilisés n'eussent pas fait prendre souvent, même à des hommes naturellement gais, une attitude un peu sombre, du moins en présence de l'homme blanc. Par conséquent ces exceptions ne paraissent pas infirmer notre conclusion générale, savoir que le rire tient une large place dans la vie des peuples non civilisés.

Les descriptions que ces voyageurs nous donnent des mouvements par lesquels s'exprime la gaîté chez les tribus sauvages sont généralement incomplètes ou inexactes. On pourrait induire de là que le rire du sauvage ressemble fort au nôtre. Cependant ce serait une conclusion précipitée; car (ne l'oublions pas), il est difficile, pour celui qui n'est pas habitué aux observations d'un genre délicat, de noter avec précision des mouvements aussi complexes et aussi fugitifs que ceux qui expriment la joie et la gaîté. On n'a pas encore employé, il me semble, l'appareil photographique et le phonographe, pour enregistrer ces formes, probablement primitives, du rire, avant qu'elles disparaissent de la terre.

Darwin, ainsi que nous l'avons vu, s'était assuré des larmes dont les yeux sont baignés dans la joie. Les mouvements concomitants des mains et des pieds semblent être communs. Une description plus précise de ces mouvements est donnée par Ling Roth. Les Tasmaniens, nous dit-il, accompagnaient leurs bruyants éclats de rire de mouvements qui consistaient à porter les mains à la tête et à frapper vivement le sol de leurs pieds[2]. Le son retentissant, émis à pleine poitrine, du rire des hommes, est quelquefois noté spécialement. Un des derniers visiteurs de l'Afrique centrale regrette que, sous l'influence des

1. *Sangethiere von Paraguay* (1830), s. 10.
2. *Aborigines of Tasmania* (2e édit), p. 38.

Européens, le rire cordial, à pleins poumons, des hommes, soit en train de céder la place dans la jeune génération à ce qu'on appelle « le rire étouffé des missions »[1].

J'ai rencontré aussi un écrivain qui essaie de décrire l'expression d'une gaîté plus tranquille. La bonne humeur, chez les naturels des îles Andaman, se manifeste, paraît-il, par le brillant des yeux et par un plissement de la peau qui les entoure, en même temps que par la rétraction en arrière des coins des lèvres qui laissent la bouche entr'ouverte[2]. On peut conclure de là que les mouvements de la face correspondent à peu de chose près avec l'expression caractéristique que nous avons trouvée chez les enfants des races civilisées, quoique les différences physiques de race introduisent aussi de légères différences dans les mouvements expressifs du rire[3].

La plupart du temps ce rire des sauvages est l'effet d'un état d'esprit joyeux ; il est l'épanchement d'un bien-être moral que ne trouble aucun souci, aucune inquiétude. Cette « allégresse » persistante, pour employer notre langage imparfait, est d'une grande utilité pour ceux qui la possèdent. On nous assure que la gaîté naturelle des Maoris les soutient dans les moments d'épreuve. Ils sont pleins de verve alors même lorsqu'ils manquent de nourriture en voyage[4].

Mais nous ne trouvons pas seulement dans le rire des sauvages un signe général de gaîté et d'humeur joyeuse. Il s'est aussi spécialisé pour exprimer des conditions et des attitudes mentales analogues à celle que manifeste le rire de nos propres enfants.

Ainsi nous trouvons des exemples d'un rire qui survient comme une réaction contre certaine honte ou timidité. Un missionnaire nous rapporte que deux jeunes garçons avaient eu la petite vérole et ne s'étaient pas vus depuis un mois. Quand ils se revirent dans la maison du missionnaire, ils commencèrent par cacher l'un à l'autre leurs visages défi-

1. Johnston, *British Central Africa* (1897), p. 403.

2. E. H. Man. « Aboriginal Inhabitants of the Andaman Islands. » *Journal of Anthropol. Institute*, vol. XII, p. 88.

3. Voyez Raulin, *op. cit.*, p. 94 et suiv.

4. Angas, *loc. cit.*

gurés. Enfin ils reprirent courage et, après s'être lancé plusieurs coups d'œil à la dérobée, ils se regardèrent face à face et éclatèrent de rire, le plus âgé disant à l'autre : « Nous sommes marqués tous les deux[1] ». Ici la délivrance d'une gêne et d'une sorte de honte était la cause principale du rire, bien que ce sentiment eût été fortifié sans doute par un sentiment de triomphe, quand chacun d'eux découvrit qu'après tout il n'était pas plus malheureux que l'autre. Un écrivain nous rapporte que dans l'Afrique Orientale « jamais un esclave ne casse un objet sans un rire instinctif de plaisir »[2]. Il attribue ce rire à l'amour de la destruction ; cependant c'est peut-être, en partie du moins, comme celui d'un enfant méchant, un rire de bravade cachant la conscience de la méchanceté, un moyen d'étouffer un sentiment naissant de honte. Il est présumable en effet, d'après ce que nous dit le même écrivain, qu'un esclave de l'Afrique Orientale ne détruit pas impunément ce qui appartient à son maître. En même temps on peut accorder qu'un acte de destruction peut être par lui-même pour un sauvage, comme il l'est souvent, hélas ! pour un jeune garçon d'Angleterre, une manière aisée de se procurer un sentiment de triomphe soudain.

Les sauvages ressemblent plus sensiblement aux enfants par les attaques joyeuses qu'ils introduisent dans leurs jeux. Ici nous voyons une analogie entre l'attitude mentale d'un sauvage et celle d'un enfant un peu âgé. Rien ne ressort plus clairement des relations où l'on nous parle des peuples non civilisés que leur passion pour la taquinerie, y compris les tours qu'ils se jouent réciproquement.

Leur amour de la taquinerie est attesté par plus d'un écrivain. Une bonne autorité nous assure que les sauvages « se taquinent les uns aux autres beaucoup plus librement et plus gaîment (Scherzhaft) que les Européens »[3]. Ce goût prononcé qu'ils ont pour la taquinerie éclate dans la façon dont ils singent entre eux leurs défauts, et c'est un point sur lequel nous allons nous arrêter. Dans certains cas la taquinerie, comme entre nos

1. Ling Roth, *Natives of Sarawak*, etc., I, p. 81.
2. Burton, *Lake Regions of Central Africa*, II, p. 331.
3. Waitz, *Naturvölker*, 6e s. 162.

enfants, prend volontiers une forme brutale. Une dame qui écrit sur les habitants de Founafouti fait cette observation : « On trouve à Founafouti que c'est de la part d'une jeune fille une très bonne farce à faire à un jeune homme qui ne s'attend à rien que de lui scier la peau avec une feuille de pandanus », ce qui produit des égratignures très douloureuses. « De grands éclats de rire d'un côté et un flot de paroles de l'autre sont l'effet ordinaire de cette plaisanterie [1] ».

Les farces viennent de l'instinct de la taquinerie : ce sont des inventions nouvelles qui prennent la victime par surprise, quand elles ne la trompent pas complètement. L'intelligence du sauvage ressemble tout à fait à celle de l'enfant par la fécondité de ses inventions en ce genre.

La jeunesse semble pratiquer chez eux des farces très analogues à celles où se plaisent nos jeunes écoliers. En voici un exemple. Un jeune nègre d'Afrique, voyant une vieille femme qui portait une citrouille, s'approcha d'elle et lui cria qu'elle avait quelque chose sur la tête. Oubliant tout à fait sa citrouille elle poussa un cri de terreur à la pensée qu'elle avait sur la tête quelque objet hideux, et s'enfuit à toutes jambes, tandis que son agresseur ramassait en riant la proie qu'elle avait laissé tomber [2]. Naturellement ces farces sont parfois dirigées, avec quelques précautions, bien entendu, contre les Européens. Un jour un jeune Tasmanien déroba adroitement un sac de coquillages qu'un matelot avait déposé au pied d'un arbre, et le lui laissa chercher inutilement; puis, quand il eut assez joui de sa plaisanterie, il remit le sac à sa place en se montrant « on ne peut plus content du tour qu'il avait joué à l'Européen » [1].

Comme chez nous, on rend quelquefois la pareille, et avec usure, aux auteurs de ces tours. On raconte une histoire de certains Hottentots qui firent une farce à quelques-uns de leurs compagnons endormis, en décochant tout près d'eux une couple de flèches; les dormeurs éveillés au bruit se levèrent au plus vite et coururent chercher des armes à leurs chariots, où ils furent accueillis par une salve d'éclats de rire. Ceux qui avaient

1. Mrs Edgeworth David, *Founafouti*, p. 230.
2. Shooter, *The Kafirs of Natal* (1857), p. 232.
3. Ling Roth, *Aborigines of Tasmania* (2e édit.), p. 29.

été victimes de cette fausse alarme la firent payer plus tard aux mystificateurs. Ils réussirent à les épouvanter en imitant si bien le rugissement du lion que les autres s'enfuirent jusque dans le camp en poussant des cris de terreur. Dans d'autres cas la plaisanterie sert à venger quelque grief sérieux et peut même être dirigée contre un supérieur européen. Miss Kingsley raconte que quelques-unes de ses « dames » africaines en voulaient à l'employé d'une compagnie de commerce, qui avait essayé de les séparer pendant qu'elles plantaient du manioc, pour les empêcher de bavarder. Elles se vengèrent plaisamment en enterrant leur tyran sous une petite meule de foin et en criant : « Sortez de là, homme blanc! Moi femme mariée respectable! » et ainsi de suite. Elle donne un autre exemple de la disposition de ces dames à se venger en riant. Un jeune officier noir avait été grossier avec elles; elles l'en punirent par une plaisanterie un peu forte, en le jetant dans « le liquide boueux qui passe pour de l'eau »[1].

En rapport étroit avec ces taquineries nous trouvons l'habitude de railler les défauts physiques en les contrefaisant et en inventant des sobriquets. Ces sortes d'attaques plaisantes semblent être dirigées le plus souvent contre les étrangers; mais on cite des cas où un membre de la tribu a été discrètement contrefait en son absence. Il paraît probable, bien que je n'aie pas trouvé le fait rapporté expressément, que souvent le divertissement que ces hommes simples tirent de leurs causeries nocturnes égayées par le rire, consiste en des attaques taquines contre les imperfections ou particularités physiques de certains membres de la tribu; mais pourtant, de ce que nous verrons plus loin, on devrait inférer qu'un rire général à l'adresse d'un étranger est le trait le plus habituel de ces divertissements pris en commun.

Dans toutes ces gaîtés taquines il est facile de voir beaucoup de cas qui nous frappent comme des marques de cruauté ou du moins d'insensibilité. Il est trop naturel que l'hilarité des peuples qui sont aux degrés les plus bas de l'échelle de la civilisation prenne de temps en temps cet aspect. On dit, par exemple,

1. Tiré d'un article sur *Les femmes de l'Ouest-Afrique*, publié par le « Daily Telegraph ».

qu'ils rient aux éclats des efforts désespérés d'un homme qui se noie [1]. En somme, cependant, la gaîté de ces peuplades, quand elle ne prend pas pour cible un membre de la même tribu, est rude sans doute et souvent très grossière; mais elle ne paraît pas si brutale qu'on pourrait s'y attendre.

Nous comprendrons que les sauvages fassent une si large dépense de gaîté dans ces plaisanteries en action, taquineries, moqueries, tours joués aux membres de la même tribu, si nous réfléchissons que le rire est un fait social et qu'il contribue pour une grande part, comme nous le verrons bientôt, au jeu régulier et facile, sinon à la conservation même de l'organisme social.

Pour voir quelle est la significatian de ces taquineries joyeuses, il nous faut considérer de quelle façon elles sont reçues. Et tout d'abord, ce qui n'est pas douteux, c'est que les sauvages, de leur nature, n'aiment pas du tout qu'on rie d'eux. Il serait bien étrange qu'il en fût autrement, puisque les singes au-dessous d'eux, et au-dessus d'eux les hommes civilisés, manifestent la même aversion. C'est un fait qui paraît avoir été remarqué tout particulièrement chez certaines races. Les Weddas de Ceylan, qui, nous l'avons vu, n'ont pas frappé tous leurs visiteurs par leur amour pour le rire, témoignent, quand des plaisanteries sont dirigées contre eux, un déplaisir marqué. On nous dit qu'ils sont très vexés (gereizt) quand on rit d'eux (ausgelacht). On nous rapporte qu'un de ces hommes qui, pendant une danse, se voyait ainsi traité par un Européen, décocha une flèche contre le rieur [2]. Même chez nous, de pauvres barbons puniraient bien aussi rudement, je le sais, les sarcasmes de jeunes étourdis; et l'on a vu un jeune homme même lancer une pierre à un railleur qui allait trop loin. Le mécontentement excité par l'attention moqueuse dont on est l'objet, se remarque aussi chez d'autres sauvages. Un écrivain

1. C'est ce que déclare le professeur Bain dans son *English Composition and Rhetoric*, p. 237. Il m'a été impossible de vérifier cette assertion; mais M. Ling Roth m'assure qu'elle est probablement exacte. Il dit qu'il se souvient d'avoir lu dernièrement un récit où des Chinois se divertissaient d'un spectacle semblable: un d'entre eux mit bien son bateau à l'eau, mais uniquement pour sauver un chapeau.

2. Sarasin, *Forschungen auf Ceylan*, p. 557.

nous rapporte que les membres de certaine tribu, quand ils sont assis autour du feu, s'amusent à taquiner les femmes jusqu'à les mettre en colère, ce qui excite toujours une grande gaîté. La taquinerie, ajoute-t-on, est rude d'ailleurs et peu décente [1]. D'autres exemples d'une pareille aversion pour ces douches de bruyante raillerie nous sont fournis par les curieuses épreuves des Groenlandais, dont nous parlerons bientôt.

D'autre part de nombreux témoignages nous montrent que les jeux taquins, avec leurs rudes plaisanteries, sont généralement pris en bonne part. Le jeune homme qui supportait la farce piquante de la feuille de pandanus peut se comparer sans désavantage à ce policeman de Londres qui se plaignait à cet égard récemment aux juges des attentions délicates qu'avait eues pour lui une beauté de l'East End en chatouillant d'une plume légère certaine partie de son visage officiel. On nous assure quelquefois que les plaisanteries sont reçues avec bonne humeur tant qu'on voit qu'elles sont faites de même. Il en est ainsi en Afrique chez les Hottentots et chez les Cafres, d'après des autorités déjà citées [2]. On nous dit des Taïtiens que les plaisanteries faites à leurs dépens ne sont jamais prises en mauvaise part [3].

Il est évident que dans les formes rudes de gaîté que nous venons de décrire, il y a beaucoup de place pour un certain sentiment de supériorité et de mépris. J'ai peur que tel n'ait été l'avis des femmes qui étaient en butte à la grossière taquinerie des hommes. Chez les sauvages, comme chez les enfants, nous pouvons supposer que ces provocations enjouées ne restent pas toujours dans de justes limites, et que de temps à autre elles se laissent pénétrer par l'élément brutal de l'humaine nature. Nous n'en serons pas surpris si nous nous rappelons combien de fois il arrive à ce que nous appelons humour chez les hommes civilisés de devoir à ce même élément une partie de son piquant.

Cette attitude de supériorité et de mépris semble, comme on

1. Sproat, *Scenes and Studies of Savage Life* (1858), p. 51.
2. Wood, *op. cit.*, I, p. 261, et Shooter, *op. cit.*, p. 233.
3. Turnbull, *op. cit.*, p. 372.

pouvait s'y attendre, se manifester plus clairement dans les plaisanteries qui s'adressent à d'autres qu'aux membres de la tribu, et particulièrement dans le rire général qu'excitent dans une tribu les membres des tribus rivales et peut-être hostiles. On nous dit que dans certains cas il tient de la moquerie et de la dérision. Parmi les sauvages et dans les sociétés primitives, écrit une autorité, quand le chef siégeait dans sa grande salle au milieu de ses guerriers, on s'amusait à tourner en ridicule ennemis et adversaires, à rire de leurs faiblesses, à plaisanter sur leurs défauts, à leur donner des sobriquets, et ainsi de suite [1]. Le sauvage, qui en cela ressemble encore à l'enfant, est sujet à la vanité ; il croit volontiers que ses façons de faire l'emportent de beaucoup sur celles des autres hommes. Par suite il rira, avec un certain mépris au fond du cœur, des efforts maladroits d'un homme d'une autre tribu pour tuer, par exemple, une tortue ; il donnera un sobriquet à l'homme blanc ; il contrefera avec un talent d'imitation admirable quelques-unes de ses manies, par exemple celle qu'il a d'ouvrir des routes et de faire des échanges.

Un des caractères de cette jovialité des sauvages est si souvent indiqué par les voyageurs que je ne puis le passer sous silence. Nous avons vu que la taquinerie qui s'adresse aux femmes prend fréquemment une forme indécente. On ne cesse de nous répéter que les facéties des sauvages ont ordinairement quelque chose de bas et d'immoral. Plus la plaisanterie est grossière, nous dit un observateur, et plus elle est goûtée par les naturels de la Côte d'Or [2]. Les plaisanteries des insulaires du Pacifique sont, nous dit-on encore, basses, immorales et dégoûtantes [3].

Peut-être n'est-il pas permis à l'Européen de savoir ce que la gaîté du sauvage a de pire en ce genre. Toutefois il ne faut pas prendre trop au sérieux cette grossièreté. Pour la simplicité de ces peuples primitifs, peu entravés par les lois de la décence telles que les connaissent les peuples civilisés, il est possible qu'il n'y ait ici aucune idée de prendre plaisir à l'immoralité

1. Wright. *History of caricature and grotesque*, p. 2.
2. Cruickshank, *loc. cit.*
3. Ellis, *op. cit.*, I, p. 37.

reconnue comme telle. Leur rire peut fort bien signifier que pour eux il n'y a rien de malséant à parler sans déguisement des choses que nous voulons tenir cachées; qu'ils sont à peine arrivés au degré de culture où la convention commence à flétrir comme obscènes certaines allusions. C'est à peu près ainsi que, même chez nous, les jeunes enfants rient souvent d'entendre désigner ouvertement par leur nom les choses qu'on ne doit pas nommer. La plupart du temps ce n'est guère pour eux qu'une petite bravade où ils font par vanité une chose insolite qu'ils commencent à croire défendue ; et pourtant ils ont souvent en même temps le sentiment de l'humiliation infligée par un tel langage à la personne mise en jeu[1].

Nous pouvons aborder maintenant ces formes du rire des sauvages qui impliquent une façon plus désintéressée de considérer les choses, et un sens rudimentaire de ce qu'elles ont de plaisant. Le plaisir qu'ils prennent à envisager sous ses aspects comiques le monde qui les entoure tient certainement une grande place dans leur existence. On est en droit de supposer qu'ils trouvent là une source d'amusement bien plus abondante pour eux que pour la plupart de nos jeunes garçons. En effet, quoique l'intelligence du sauvage ne soit peut-être pas supérieure à celle de nos enfants, son expérience et son bon sens plus mûr lui permettent de distinguer avec autant de pénétration que de rapidité les inconvenances et les absurdités, et d'y trouver des occasions sans nombre de s'égayer.

Si nous cherchons la forme la plus simple de cette gaîté qui sert, comme chez l'enfant, de transition entre l'explosion joyeuse amenée par une excitation soudaine de la sensibilité et la gaîté intellectuelle provoquée par le bizarre, nous la trouvons dans le rire auquel s'abandonnent les sauvages en présence d'une nouveauté qui les frappe et qui en même temps captive leur imagination. Par exemple les indigènes de Bornéo s'amusèrent fort à la vue d'un piano, et quand ils virent les mar-

1. Pour comprendre combien il est facile d'exagérer ce reproche d'immoralité grossière, rappelons-nous ce que dit Von den Steinen de la gaîté à laquelle se livraient les Indiennes du Brésil quand il leur demandait le nom des différentes parties du corps. On aurait pu voir là les basses plaisanteries de femmes effrontées. Or, nous dit nettement l'auteur, « ce n'était pas autre chose qu'un rire simple et innocent », *op. cit.*, p. 165.

teaux sautiller, aller et venir, ils éclatèrent d'un rire bruyant[1]. De même les Indiens de la Baie d'Hudson prirent une boussole pour un joujou et se mirent à rire, sans vouloir écouter le propriétaire de l'instrument qui leur en expliquait l'usage[2]. Ce sont là des exemples assez clairs du plaisir et de la gaîté causés par un objet nouveau auquel on n'attribue aucune valeur sérieuse et qui éveille l'instinct du jeu. Peut-être, dans sa dernière phase, le rire excité par la boussole, ce petit jouet animé, exprimait-il un sentiment obscur de l'absurdité qu'il y avait à supposer que ce joujou si mignon pût opérer tant de merveilles. Ces éclats de rire saluant un objet à la fois nouveau et divertissant, correspondent chez ces hommes simples à ce qui serait chez nous une admiration joyeuse. C'est encore ainsi, lisons-nous ailleurs, que certaines dames africaines, épouses d'un roi nègre, exprimèrent par de bruyants éclats de rire le plaisir que leur causaient quelques œuvres d'art venues d'Europe[3]. Nous voyons, chez nos enfants même, comment les objets nouveaux, quand ils ne frappent pas seulement l'esprit par leur nouveauté, mais le retiennent par leur charme, peuvent recevoir cet accueil où il n'entre qu'une gaîté pure également éloignée de l'attitude d'une curiosité attentive et de celle de la crainte.

Si de cette manière enfantine de s'abandonner à l'amusement causé par un jouet nouveau, nous passons au fait de reconnaître une chose comme étrangère et opposée aux coutumes de la tribu, la distance est assez grande. Dans ces sociétés primitives les lois non écrites de la coutume jouent un rôle considérable. Tout membre de la tribu qui les viole risque d'être traité sévèrement. Cette raison à elle seule tend chez les sauvages à limiter le domaine du rire. La pression de la coutume est trop tyrannique pour permettre à l'étrangeté et à l'irrégularité de se donner carrière dans la conduite des membres de la tribu. Il faut donc que ces éléments de divertissement leur viennent du dehors ; mais ils leur sont fournis en assez grande abondance par les autres tribus du voisinage dont ils peuvent observer les manières, et plus libéralement

1. Ling Roth, *op. cit.*, I, p. 72.
2. Barrow, *Hudson's Bay*, p. 32.
3. Lichtenstein, *Travels in South africa*, II, p. 312.

encore par les Européens qui viennent leur rendre visite, poussés par un désir vertueux de les réformer et de les civiliser.

Disons d'abord quelques mots de l'hilarité qui accueille les manières d'une tribu différente. Le spectacle de l'étranger sera particulièrement amusant quand il s'y prendra maladroitement pour faire une chose tout à fait familière à la tribu de l'observateur. Les Taïtiens, à ce qu'il paraît, excitent la risée des insulaires du voisinage quand ils essaient de tuer les tortues en les étranglant. Comme on peut le supposer, c'est la promptitude, si souvent salutaire pour l'animal, avec laquelle il rentre sa tête sous sa carapace, qui donne à ces tentatives un air d'absurdité. Ainsi encore les naturels de certaine île furent prodigieusement amusés d'apprendre que ceux d'une autre île, où l'on était moins éclairé, venaient d'entrer en possession d'un instrument tout nouveau pour eux, une paire de ciseaux ; et qu'ils avaient essayé de les aiguiser en les passant au four [1]. Ces deux exemples nous montrent cette idée encore à l'état obscur, que la justesse des choses est déterminée non par « notre manière à nous » de les faire, règle toute relative, mais par une règle objective.

Si les sauvages aiment à s'égayer des manières des étrangers, la conduite des blancs qui viennent les visiter paraît être pour eux le champ le plus fertile en divertissements de ce genre. Ici les différences sont si tranchées, la distance qui sépare les façons de l'étranger de celles de leur tribu est si grande, l'impossibilité où il est de la franchir si visible, que leur sens primitif du ridicule est énergiquement excité. Ils voient cette race étrange des blancs faire une foule de choses qui les frappent comme extraordinaires et absolument inutiles. Si l'Anglais rit de l'étranger qui ne prend pas son « tub » chaque matin, le simple enfant de la nature, renversant les rôles, s'égaie de nos ablutions compliquées. C'est ainsi que les Fuégiens, quoiqu'ils passent une partie de leur vie dans l'eau, n'ont jamais l'idée de se laver ; aussi « lorsque les Européens arrivèrent chez eux pour la première fois, la vue d'un homme

1. Ellis, *op. cit.*, I, p. 97.

qui se débarbouillait leur parut d'une drôlerie si irrésistible qu'ils firent entendre des éclats de rire retentissants »[1]. Voici un exemple d'un sentiment un peu plus complexe en présence des usages, si nouveau pour les sauvages, de la vie européenne. Il paraît qu'un prince de l'Afrique du Sud, désirant sans doute flatter l'homme blanc en imitant ses habitudes, voulut se raser lui-même et, comme cela arrive fréquemment à nos jeunes gens quand ils s'y essaient pour la première fois, se fit une coupure. Il demanda alors à son visiteur européen d'achever l'opération pour lui. Les naturels qui l'entouraient « demeurèrent muets d'admiration tant que l'opération dura, ouvrant de grands yeux et témoignant par toute leur attitude l'intérêt le plus intense ; puis enfin ils poussèrent en chœur de grands éclats de rire, ce qui est leur façon ordinaire d'exprimer le plaisir, l'étonnement, et même l'embarras et la crainte »[2]. La dernière partie de ce récit n'est pas tout à fait exacte, car, ainsi que nous l'avons vu, ce que le rire exprime c'est moins l'étonnement, l'embarras et la crainte en eux-mêmes, que la détente qui suit la contrainte causée par ces sentiments.

Le rire excité prend un caractère un peu plus intellectuel quand l'action de l'homme blanc se présente comme absurde, non seulement parce qu'elle s'écarte complètement des usages des indigènes, mais parce qu'elle contient quelque chose qui dépasse la portée de leur intelligence et qui, en conséquence, leur paraît incroyable. C'est alors que le rire même qu'excite le blanc proclame sa supériorité; ses arts, ses instruments (quand ils n'excitent pas la crainte, comme l'appareil photographique) éveillent souvent le rire de l'incrédulité. Un voyageur dans l'Afrique du Sud avait appris de son serviteur noir quelques phrases du langage de la tribu des Sichuanas. Il les mit par écrit et les lut devant cet homme. Cet être simple se mit à rire de bon cœur quand son maître lui dit que c'étaient les signes marqués par lui sur le livre qui lui montraient ce qu'il devait dire[3]. Un enfant rirait certainement comme le sauvage à l'idée d'extraire des sons de ces signes inertes et

1. Wood, *op. cit.*, II. p. 322.
2. Lichtenstein, *op. cit.*, II, p. 308.
3. Burchell, *Travels in Southera Africa* (1822), vol. II, p. 339.

dépourvus de tout sens apparent, si on les lui présentait tout à coup de la même façon.

Quand les actes de l'homme blanc ne sont pas absolument nouveaux, il peut s'exposer par leur apparente bizarrerie au rire de ces peuplades joyeuses. On aimerait à connaître toutes les plaisanteries que les naturels de l'Afrique du Sud, de la Polynésie et des autres régions encore habitées par le joyeux « Enfant de la Nature » (Naturkind), ont faites sur les gestes et le langage de leurs visiteurs blancs ! Seulement il ne serait pas facile d'y parvenir. Nous savons du moins quel accueil ils font d'ordinaire à quelques-unes des manifestations les plus remarquables de notre civilisation. Voici comment se comportèrent quelques femmes de la Tasmanie quand elles entendirent pour la première fois chanter à la façon des Européens. Tant que dura le chant elles écoutèrent attentivement, et quelques-unes ensuite applaudirent par de bruyantes acclamations ; d'autres riaient à se tenir les côtes, tandis que les jeunes filles, plus timides sans doute, gardaient le silence [1]. Ce rire était probablement autre chose que l'expression d'un plaisir sans bornes. On peut supposer que celles qui riaient étaient plus frappées que les autres de ce qu'il y avait d'absurde dans cette manière extraordinaire de chanter. Si nous passons à un art tout voisin du précédent, on nous assure que les danses qui nous charment peuvent paraître ridicules aux sauvages qui les regardent. Les indigènes de Sumatra, nous dit un auteur, ont des danses très lentes que les Européens trouvent risibles. Mais, chose assez plaisante, ils trouvent à leur tour que nos danses ordinaires sont « on ne peut plus ridicules ». Ils comparaient nos menuets (?) à une bataille entre deux coqs de combat [2]. On se demande ce qu'auraient dit ces amateurs des danses lentes, s'ils avaient vu danser aussi un galop. Les arts raffinés des hommes civilisés risquent toujours d'exciter le rire des peuples inférieurs.

Le rire de ces êtres ignorants éclate quand l'homme blanc, avec toute son intelligence, ne peut réussir aux choses qu'ils font eux-mêmes avec tant de facilité. Rien ne leur cause plus

1. Ling Roth, *op. cit.* (2e édit.), p. 134.
2. Marsden, *History of Sumatra*, p. 230.

d'amusement que l'impossibilité où il se trouve de prononcer les sons de leur langage. Les Tasmaniens, écrit un auteur que nous avons cité plus d'une fois, riaient souvent à se tordre lorsque, cherchant à répéter leurs paroles, je me trompais sur les mots ou que je les prononçais mal[1]. Un autre voyageur, en parlant des naturels de la côte Ouest de l'île Vancouver, écrit : « Ce qui prouvait qu'ils avaient quelque règle pour juger de la correction du langage, c'était la promptitude des enfants à tourner en ridicule l'étranger qui prononçait mal les mots de leur langue[2]. » Un troisième exemple nous vient de Bornéo. Les filles du pays, nous dit un voyageur, faisaient répéter aux Européens après elles des phrases de leur langue, et éclataient en rires bruyants, « soit à cause de notre prononciation, soit à cause des choses comiques qu'elles nous faisaient dire[3] ». Rien peut-être ne montre mieux qu'une façon incorrecte de parler une langue ce qu'il y a de comique dans la violation d'une coutume parfaitement uniforme. Et ce n'est pas tout : un sauvage trouve absurde, exactement comme le ferait un de nos enfants anglais ordinaires, que l'étranger ne puisse faire ce qui lui semble à lui-même n'exiger aucun effort, bien plus, ce qu'on ne peut s'empêcher de faire, pas plus qu'on ne s'empêche de rire ou de pleurer. Assurément un sentiment de supériorité personnelle sur l'étranger ignare entre ici pour quelque chose dans le plaisir du rieur. Peut-être les enfants de l'île de Vancouver avaient-ils au plus haut degré le sentiment de cette supériorité. Cependant on nous assure que, dans certains cas, si l'incapacité de l'Européen provoque les rires, ils sont aussi accompagnés, ce qui peut le consoler, d'encouragements bienveillants.

L'étranger provoque encore d'une autre façon, et au plus haut point, l'hilarité, en se montrant incapable de faire ce que tout le monde fait, lorsqu'il pèche contre les bonnes manières. Ici, en effet, intervient un sentiment de supériorité sociale auquel s'ajoute la joie d'être soulagé pour quelques instants des règles gênantes de l'étiquette. De même que notre « Société » ne rit jamais d'aussi bon cœur qu'en face de Midas,

1. Ling Roth, *op. cit.* (2e édit.), p. 36.
2. Sproat, *Savage Life*, p. 266.
3. Cité par Ling Roth, *Sarawak and British North Borneo*, I, p. 93.

lorsqu'il parvient à introduire dans le sanctuaire du bon ton sa personne vulgaire, de même exactement le sauvage prend le plaisir le plus vif à constater à l'occasion chez ses visiteurs de race blanche la *gaucherie* et le *manque de savoir-faire* [1]. Il semble en effet disposé, quand il est sûr de ne pas blesser les gens, à se livrer, devant ces infractions à l'étiquette, à une gaîté pleine de bonhomie. Un voyageur nous raconte qu'en visitant la demeure d'un chef indien du Canada, il s'assit sur ce qu'il crut être un ballot de fourrures de bison. Son sang-froid et la gravité qu'il lui convenait de garder en présence d'un hôte royal durent être légèrement troublés, quand il s'aperçut que les fourrures commençaient à s'agiter et à onduler sous lui ; et surtout quand il se sentit, à son extrême confusion projeté jusqu'au milieu de la tente parmi les cendres. Le chef, trois de ses femmes et les autres assistants indigènes riaient cependant aux éclats de la catastrophe. Le visiteur blanc put apprécier pleinement tout ce qu'il y avait de bonne humeur dans ce rire, quand il vit émerger de l'amas de fourrures la quatrième femme du chef, la plus jeune de toutes, et qu'elle-même d'ailleurs (ceci soit dit à son éloge) se joignit à l'hilarité générale [2].

On voit poindre, à ce qu'il me semble, un commencement de réflexion dans une des variétés de ce rire provoqué par les façons bizarres de l'homme blanc. Certain missionnaire, un de ceux qui savent voir, paraît-il, trouva les Dayaks de la côte disposés à regarder nos services religieux comme une plaisanterie. Ils étaient curieux d'apprendre ce qu'on demandait à celui qui prenait part au culte, et surtout voulaient savoir s'il lui était défendu de rire ; ils expliquèrent leur curiosité en avouant, comme « l'Humoriste » de M. Barrie, qu'ils n'étaient pas du tout sûrs de pouvoir se retenir [3]. Les cérémonies solennelles, avec la sévérité de leurs exigences, sont de nature, quand on n'en pénètre pas la signification, à provoquer chez les sauvages, tout comme chez les enfants, le désir impérieux d'un rire de soulagement.

1. Mots en français dans le texte.
2. Hind, *Canadian Red River expedition*, II, p. 135.
3. Voyez Ling Roth, *Sarawak and British Borneo*, I, p. 75.

Nous trouvons un élément intellectuel incontestable dans le rire que provoquent chez les sauvages les idées de l'homme blanc sur le commencement et sur la fin des choses. Celui qui les interroge sur leurs croyances leur fait peut-être l'effet d'un sceptique parfaitement déraisonnable fouillant jusqu'à la racine de ces choses que les hommes sensés acceptent comme s'expliquant d'elles-mêmes. Les membres d'une tribu de l'Australie Centrale (la tribu Arunta) furent pris d'une folle gaîté, quand on leur demanda comment leurs ancêtres lointains s'étaient procuré les pierres ou les bâtons sacrés qu'il leur avaient transmis de génération en génération. Cette idée qu'il pouvait avoir existé quelque chose avant leurs premiers pères, les frappait par son ridicule. Pour eux, l'explication dernière de toutes les coutumes de la tribu était celle-ci : « nos pères l'ont fait, et c'est pourquoi nous le faisons aussi. » Essayer de remonter au delà de la tradition, c'était contester qu'elle se suffit à elle-même et par suite émettre un paradoxe absurde [1]. Nous avons ici une attitude mentale qui se rapproche et se distingue tout à la fois de celle de nos enfants ; car ceux-ci conservent la tradition et sont disposés à accepter l'autorité ; mais en même temps ils s'obstinent énergiquement à demander « ce qu'il y avait avant ».

Il semble que l'intelligence n'en soit plus seulement à s'éveiller, mais qu'elle soit déjà capable de fonctionner assez subtilement chez le sauvage, quand il découvre le ridicule dans les idées de l'homme blanc au sujet de la vie à venir. Parmi ces êtres simples à qui on enseigne les dogmes de la religion chrétienne, combien s'en trouve-t-il qui les acceptent comme indubitables ? On aurait bien de la peine à le dire. Peut-être en est-il beaucoup qui n'attachent aucun sens précis à ce qu'ils entendent. Parfois, cependant, nous les voyons rire hardiment de ce qui les frappe comme vraiment absurde. Un maître qui intruisait les indigènes australiens avait un jour essayé d'expliquer à un noir intelligent la doctrine de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme. Il apprit plus tard que son élève avait quitté la leçon pour rire à son aise de cette idée absurde « qu'un homme pût vivre, aller

1. Spencer and Gillen. *The Native Tribes of Central Australia*. p. 136. 137.

et venir sans bras, sans jambes et sans bouche pour manger »[1]. Le matérialisme grossier de ce néophyte et la peine qu'il avait à s'assimiler des idées spiritualistes ressemblaient beaucoup à ce que nous observons chez nos enfants.

Dans ce rire que provoquent nos manières et nos idées notre supériorité incline à ne voir que l'ignorance et l'étroitesse d'esprit des rieurs. Il est possible cependant que de temps en temps le sauvage, en s'égayant à nos dépens, se montre réellement supérieur à nous. Son bon sens est peut-être capable de découvrir les énormes folies dans lesquelles l'Européen éclairé montre, soit en matière d'habillement, soit sur d'autres points, une obstination si comique. On l'a vu aussi faire résonner la note satirique et regarder avec un rire méprisant « l'Européen stupide et content de soi, qui prêche si bien et pratique si mal ce qu'il prêche[2] ».

Voyons maintenant rapidement comment agit l'instinct du rire dans les limites mêmes de la tribu. Il tient une certaine place dans la vie des sociétés sauvages, ainsi que nous l'avons fait voir en parlant de leurs taquineries. Il ne faut pas s'attendre à trouver ici un large champ pour le jeu de ce que nous appelons l'esprit comique. Comme nous le verrons plus tard, cet esprit ne prend hardiment son essor que lorsque le progrès de la civilisation introduit une plus grande diversité de classes et une plus grande liberté dans les manifestations de la personnalité, pour les femmes comme pour les hommes.

Un exemple assez clair du rire qui s'adresse à des membres de la même tribu nous est fourni par la gaîté qui se déploie, dit-on, dans les concours athlétiques ou autres où l'adresse est mise à l'épreuve. Chez les naturels de Victoria, nous dit-on, un amusement favori des jeunes gens consiste à lancer la javeline et à se livrer à des exercices du même genre. Ces luttes d'adresse sont assaisonnées d'une forte dose de rire, bien que les hommes plus âgés soient là pour instruire la jeunesse, et que l'on fasse

1. Gideon Lang cité par Bonwick, *Daily Life of the Tasmanians*, p. 174.

2. C'est ce que Nansen dit de l'attitude des Esquimaux à l'égard des Danois qui s'établirent au Groenland en 1728. *Voyez Esquimo Life*, pp. 106, 107.

quelques efforts pour maintenir la discipline[1]. Assurément cette gaîté correspond, ou peu s'en faut, au rire de nos écoliers sur leurs terrains de jeu. Elle exprime la vive jouissance que causent le jeu et ses triomphes. En même temps si, comme on peut le supposer, elle est dirigée contre les maladroits, elle prend une signification sociale. Elle devient une sanction « sociale » qui excite le jeune homme à faire de son mieux dans l'épreuve. Un autre exemple nous montre le rire s'exerçant aux dépens d'un camarade qui tente sans succès de faire une chose à laquelle il n'était pas du tout préparé. Parmi quelques Européens qui voyageaient chez les Weddas, il y en avait un qui possédait le talent de remuer les oreilles. On demanda à l'un des naturels d'en faire autant ; et les autres, sachant ce qu'il avait à faire, l'observaient attentivement. L'homme désigné pour cette épreuve levait au ciel des yeux ahuris, et les oreilles restaient « comme clouées à sa tête ». Devant la drôlerie de cette attitude un des regardants éclata de rire tout à coup, et les autres aussitôt firent chorus[2]. Ici nous voyons un rire qui s'exerce aux dépens d'un membre de la tribu en face des Européens, et qui ressemble exactement à celui qui s'adresse à l'Européen même. Certainement c'est à peu près cette espèce de rire qu'excitent les gens qui étalent leur incapacité, surtout lorsqu'avant leur échec ils ont fait éclater leur vanité et leur jactance. A cet égard encore nous trouvons dans le rire du sauvage la même note de gaîté que sur nos terrains de jeu et dans nos cirques.

Une des premières formes que prennent les assauts réciproques de rires et de railleries entre groupes différents, est celle qui se produit d'un sexe à l'autre. La vie sauvage nous fournit des exemples fort nets de plaisanterie inter-sexuelle, sans parler de la taquinerie qui, ainsi que nous l'avons vu, est un jeu à deux. Dans une collection de dictons et d'anecdotes de l'Afrique Occidentale nous trouvons celle qui suit : Une femme chargea son mari de surveiller son pot au feu en son absence. A son retour elle vit qu'il avait recueilli toute l'écume et l'avait déposée avec

1. Brough Smith, *Aborigines of Victoria* (1878), II, p. 278.
2. Sarazin, *op. cit.*, III. p. 540.

soin dans une calebasse, croyant que c'était la crème du plat. Elle le gronda alors de sa sottise et lui fit voir que cette crème savoureuse, une fois fondue, s'était réduite à rien[1]. Ceci nous fait penser aux contes innombrables du moyen âge et nous montre combien, par tous pays, l'incompétence de l'homme est exposée aux joyeux sarcasmes de la satire féminine.

Ces traits fréquents lancés par un sexe à l'autre sont intéressants en ce qu'ils font bien comprendre la différence des règles d'après lesquelles juge chaque groupe social. Si le mâle fait rire de lui quand il intervient maladroitement dans les mystères de la cuisine, que sera-ce lorsque, sur son propre terrain, il sera battu par l'autre sexe ? M. Ling Roth, dont l'attention semble s'être dirigée tout particulièrement sur les manifestations de la gaîté des sauvages, nous raconte que des femmes qui étaient allées dans un bateau à rames recueillir des huîtres, joutèrent de vitesse avec l'équipage d'un canot européen, et parvinrent à battre leurs adversaires ; sur quoi il y eut une belle explosion d'hilarité féminine et maint quolibet à l'adresse des hommes qui s'étaient laissé battre par des femmes[2]. Ici certainement nous trouvons une nuance d'un sentiment plus élevé, et tout au moins une idée obscure des formes permanentes et universelles de la convenance des choses.

L'exemple le plus clair que j'aie rencontré de ce que nous pourrions appeler une plaisanterie de pince-sans-rire, se trouve dans l'ouvrage que je viens de citer. Il paraît qu'un vieux sorcier stupide convoqua un jour une grande réunion de chefs pour décider avec eux du nom qu'il donnerait à ses enfants. Ces enfants, assurait-il n'étaient pas véritablement les siens, mais ils avaient été engendrés par certains esprits, (les Antus ou Hantus). Un des chefs ne fut pas du tout charmé d'être venu de si loin pour entendre de pareilles sottises : que fit-il ? « Il feignit, au milieu du discours du sorcier, d'avoir une attaque de nerfs, tomba sur le dos, haletant comme un homme qui suffoque et agitant en même temps ses pieds en l'air convulsivement ». L'interruption mit fin à cette séance fastidieuse et du coup le chef fut délivré de son ennui. Ce ne fut pas du tout : le charlatan

1. Burton, *Wit and Wisdom of West Africa*. p. 52.
2. Ling Roth, *Sarawak and British North Borneo*, I, p. 83.

désappointé dut payer, pour avoir permis aux esprits d'attaquer un de ses hôtes, une indemnité de quelques volailles au chef qui avait interrompu la cérémonie[1]. L'histoire est instructive en ce qu'elle montre la tendance qui se produit, aussitôt qu'il y a des classes bien tranchées, à s'entendre contre un homme d'une autre classe. Peut-être en effet trouvons-nous, dans cette amusante façon de tromper le trompeur, quelque chose comme cette disposition des rois et des peuples à se divertir aux dépens du clergé, qui était un des traits si marqués de la gaîté du moyen âge.

Nous pouvons bien ici dire en quelques mots comment la tendance au rire s'organise chez les tribus sauvages en divertissements réguliers. Une des choses que l'homme blanc peut apprendre de ces populations si mal comprises est l'art de se divertir en commun. Sans salons somptueux, sans vaisselle plate ni vins rares, sans salles de théâtre ou de concert, ils savent se procurer en abondance, en se réunissant, des plaisirs naturels et sans prétention. Lorsqu'ils sont délivrés, nous dit un voyageur, de la présence des étrangers, ils ont d'ordinaire entre eux des relations faciles et cordiales. Autour de leurs feux ils chantent et devisent, et les vieillards, avec force inventions et hâbleries, content leurs prouesses de guerre et de chasse. « Les plaisanteries circulent sans contrainte, et le rire est prolongé sinon bruyant[2] ».

Le plaisir par excellence, dans ces réunions, c'est de contrefaire les particularités des autres tribus et des Européens. La mimique, fondement de l'art du comédien, est souvent portée, chez ces sauvages ignorants, à un rare degré de perfection, et ils y attachent un grand prix. Lorsque, nous dit un missionnaire qui a visité les tribus les plus reculées de Victoria, lorsqu'un naturel sait imiter les particularités de quelque membre absent de la tribu, rien n'est plus commun que de voir tout le camp se tordre de rire. Les Indiens du Brésil excitent le rire aux dépens des particularités des autres tribus, de leur barbe par exemple, à l'aide d'une vive pantomime[3]. Cette

1. Ling Roth, *op. cit.* I, pp. 83-4.
2. Sproat, *op. cit.*, p. 51.
3. Von den Steinen, *op. cit.*, p. 71.

mimique, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, reproduit aussi les manières étranges de l'homme blanc. Les indigènes de la Nouvelle-Galles du Sud étaient devenus si habiles dans cet art qu'on a écrit d'eux ceci : « Ils reproduisent si exactement les bizarreries, le costume, la démarche, le maintien, la mine de tous les Européens qu'ils ont vus depuis le gouverneur Philipps jusqu'à l'époque actuelle, qu'on trouve dans ces imitations une sorte de registre historique où revivent les actes et les caractères[1] ». Selon la même autorité, les Taïtiens observent d'un regard pénétrant les manières, les actions et même la physionomie des étrangers ; et s'ils trouvent chez eux quelques défauts singuliers ou quelques bizarreries, ils ne manquent pas de s'en égayer[2]! Un autre voyageur nous assure que les aborigènes de Victoria étaient des mimes admirables, qu'on les voyait souvent, après avoir assisté au service religieux chez les blancs, « prendre un livre et, avec beaucoup de succès, imiter tout ce qu'avait fait l'ecclésiastique, puis rire et prendre grand plaisir aux applaudissements qui les acccueillaient[3] ». On rencontre aussi ce talent d'imitation chez les Indiens de l'Amérique du Nord. Les indigènes de la Californie donnèrent aux blancs d'Amérique le surnom de « Who'hah », d'après le cri « Whoa-Haw », qu'ils entendaient pousser par les premiers émigrants conduisant leurs bœufs. « Quand un Indien voit un Américain venir à lui sur la route, qu'il crie à ses compagnons : « Voici un Wo'hah qui arrive », et qu'il agite ses bras en même temps comme s'il conduisait des bœufs, il soulève aussitôt des rires convulsifs[4] ».

A côté de cette habileté pour la mimique, les sauvages possèdent une aptitude remarquable à se servir de la parole pour les caricatures descriptives, les bons mots et les piquantes réparties, et font, nous dit-on, dans toutes ces occasions, un usage fréquent de l'ironie.

La culture de ces germes de talent amène naturellement ceux qui les possèdent à se spécialiser dans une certaine mesure.

1. Turnbull, *op. cit.*, p. 88.
2. *Op. cit.*, p. 372.
3. Brough Smyth, *op. cit.*, I, p. 29.
4. *North American Ethnology*, (J.-W. Powell), vol. III., p. 410.

De nombreux témoignages nous apprennent que ces peuplades sauvages sans culture possèdent leurs pantomimes, leurs bouffons, leurs beaux esprits en titre. Nous lisons même qu'on trouve des formes rudimentaires d'un art comique chez des races tout à fait inférieures, comme celles des Australiens et des Tasmaniens. Ainsi Lumholtz parle des pantomimes dansées des noirs de l'Australie[1], et Ling Roth nous assure que les Tasmaniens ont leurs bouffons et leurs bateleurs qui représentent les particularités des individus avec une vérité surprenante[2]. Chez les indigènes de Sumatra on trouve de même des plaisants attitrés qui, par la bouffonnerie, la pantomime, les jeux de mots, les réparties, la satire, tiennent la compagnie en joie pendant les nuits de fête[3]. Dans certains cas ces plaisants sont nommés par un chef, de même que chez nous un bouffon était d'ordinaire choisi par le roi. A Samoa, chaque chef a son farceur en titre, et ce personnage privilégié peut, entre autres libertés, se permettre d'ôter les morceaux de la bouche du chef[4]. A Kanowit un bouffon privilégié, à qui l'on avait donné un vieux fusil, dit au Résident qu'il avait tué quatorze daims d'une seule balle. Le Résident paraissant étonné, il lui expliqua qu'il avait chaque fois extrait la balle[5]. Nous trouvons ici la contre-partie exacte des facéties auxquelles se livre le clown dans les cirques d'Europe.

Chez les Esquimaux du Groenland il y a, paraît-il, une sorte de concours en règle où ceux qui aspirent au titre d' « amuseurs » se disputent la faveur populaire. Après un repas, chacun d'eux se lève à son tour et d'abord bat du tambour et chante pour montrer son talent musical ; il fait aussi ses preuves comme acteur en faisant des gestes comiques, en exécutant avec la figure, la tête et les membres, des grimaces grotesques[6]. Ils engagent aussi entre eux une lutte analogue sur la façon dont ils savent remplir leur fonction propre, qu'on vient d'in-

1. *Op. cit.*, pp. 239, 291.
2. Ling Roth, *Tasmania* (2e édit.), p. 38.
3. Marsden. *op. cit.*, p. 230.
4. Cité par Waitz, *Naturvölker*, 6 Prat. p. 102.
5. Ling Roth. *Sarawak and British North Borneo*, I, p. 84.
6. Hans Egede, *Nat. Hist. of Greenland*, pp. 156-7.

diquer. Chacun des deux concurrents essaie de tourner l'autre en ridicule en chantant sur lui des chansons satiriques, en racontant ses méfaits ; et celui qui réussit le mieux à faire rire l'auditoire par ses sarcasmes ou ses invectives est déclaré vainqueur. Souvent même des crimes tels que le meurtre sont effacés par cette joyeuse expiation [1].

Dans un ou deux cas on nous parle de divertissements plus raffinés. Ainsi quelques-uns des naturels du Pacifique Occidental ont une mascarade en règle qui s'exécute devant le roi : on y verra, par exemple, une scène grotesque où un matelot anglais, armé de son coutelas, est représenté par un bouffon « di primo cartello », qui joint à son rôle de premier sujet le privilège d'enfreindre les lois rigoureuses du décorum en montrant du doigt le roi et en demandant ironiquement, au milieu d'un tonnerre d'éclats de rire, si c'est bien là le Roi [2].

On trouve d'autres traces d'un art comique rudimentaire dans les chansons et histoires plaisantes imaginées par les sauvages. Les Australiens avaient des chants où ils décrivaient en charge les traits particuliers des Européens, et dont le refrain, repris en chœur, provoquait des rires bruyants [3]. Une autre chanson comique, entendue chez certains aborigènes de l'Australie, raillait la conformation particulière de quelques individus, appartenant sans doute à une autre tribu, dans les jolis vers que voici :

Oh ! quelles jambes, oh ! quelles jambes !
Les gaillards à la croupe de kanguroo.
Oh ! quelles jambes, oh ! quelles jambes ! [4]

Dans ces grossières formes d'art nous trouvons probablement les traces de l'influence de modèles européens. Cependant certaines histoires paraissent des productions parfaitement spontanées. Il suffit de rappeler les originaux des contes délicieux de l'Oncle Remus, dont le fond est emprunté, ainsi que nous

1. F. Nansen. *Eskimo Life*, p. 187 ; cf. Egede, *Loc. cit.*

2. Cité d'après la relation de Jackson (1840) par Erskine, *Westein Pacific*. p. 468.

3. Bonwick, *op. cit.*, p. 29.

4. Grey, *Two Expeditions in Australia* (1841), II, pp. 307-8.

l'apprend l'auteur même, aux noirs des plantations américaines[1]. Miss Kingsley m'écrit au sujet de ces contes : « Je sais qu'ils sont authentiques. J'ai entendu conter les Histoires de Tar Baby dans le Congo Inférieur ». On peut ajouter que le sujet de Tar Baby se trouve, en ses lignes essentielles, dans une collection de contes africains[2].

De cette étude on peut conclure, il me semble, que le rire des sauvages représente, comme le nôtre, différents degrés de culture. On n'y trouve la plupart du temps qu'une gaîté naïve, irréfléchie, comme celle de la petite fille dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Avec cette gaîté enfantine nous voyons coexister les formes de rire rudes et brutales que nous rapprochons des plaisanteries plus grossières de l'écolier. A côté de ces formes inférieures, nous en trouvons de plus élevées où l'on distingue déjà la préoccupation de certaines règles sociales. Enfin nous pouvons découvrir çà et là, comme dans l'histoire de l'homme qui riait à l'idée de morts allant et venant sans bras, sans jambes, etc., et de celui qui démasqua gaîment l'imposture d'un charlatan, les germes d'un rire plus réfléchi. D'autre part, dans la gaîté indulgente des jeunes filles qui riaient de voir une Anglaise incapable de tresser des nattes, nous voyons une ébauche du rire sympathique. En d'autres termes, nous démêlons les commencements obscurs de ce sentiment ou attitude complexe que nous nommons humour. Il est probable qu'il y a progrès pour la qualité, sinon pour la quantité, à mesure que nous passons des tribus les plus basses et les plus dégradées à celles qui occupent un rang plus élevé[3].

De là sans doute la difficulté qu'ont trouvée les voyageurs à décrire les caractères généraux de la gaîté des peuplades sauvages. Miss Kingsley m'écrit, au sujet de l'humour des habitants

1. J. Chandler Harris, *Uncle Remus and his Friends*.

2. R. E. Dennett, *Folklore of the Fjort*, pp. 92-3.

3. M. Ling Roth m'a fait remarquer que le rire provoqué chez l'Australien par l'absurdité de l'idée d'un mort vaguant sans jambes et sans bras, se rencontre dans une race qu'on place d'ordinaire au plus bas degré de l'échelle. Cependant cette exception apparente ne me semble pas contredire la règle générale indiquée dans le texte. L'intelligence déployée dans cet exemple de gaîté n'est pas d'un ordre élevé : en outre on nous dit qu'en cette occurence le railleur était un indigène intelligent, c'est-à-dire qu'il dépassait la moyennne intellectuelle de sa tribu.

de l'Ouest Africain : « Il est d'une qualité particulière, non pas enfantine, mais plutôt féminine. Il est difficile à définir. Tout ce que je puis dire, c'est qu'une plaisanterie qui me paraît excellente fait au nègre le même effet. Il y a une foule de plaisanteries auxquelles ni lui ni moi ne trouvons aucun sel ; d'autres, qui nous font tous deux éclater de rire, sont regardées avec mépris par des esprits supérieurs qui les traiteraient de bouffonneries[1].

Une réflexion pratique pour conclure : il serait très sage assurément pour toute société civilisée qui a de fréquentes occasions de traiter avec « les races inférieures », de tenir compte de leur passion pour la plaisanterie. On a reconnu, en effet, qu'en les prenant par là, on obtenait souvent plus de succès qu'en recourant à ces mesures vigoureuses que l'Anglais le plus bienveillant peut se croire parfois obligé de prendre. Un missionnaire africain déjà cité écrit que, lorsque les indigènes se montrent disposés à vous chercher querelle, « une plaisanterie vaut dix arguments[2] ». Ceci est confirmé par un homme qui ne trouve pas beaucoup de bien à dire de ses sauvages, lorsqu'il nous dit que l'Africain de l'Est prend un vif plaisir à une plaisanterie « où vous le traitez comme un Napolitain[3] ». Dans une lettre que m'écrit Miss Kingsley je lis ceci : « J'ai toujours trouvé que je pouvais obtenir d'eux en les raillant des choses que d'autres ne pouvaient en obtenir par les coups ; j'ai pu d'autre part empêcher par le rire des choses que d'autres n'empêcheraient qu'à coups de fusil. »

1. M. Ling Roth m'écrit qu'il est d'accord avec Miss Kingsley sur la différence entre le rire des sauvages et celui des enfants. J'accepterai très volontiers cette opinion en ce qui concerne les formes spéciales et les directions de la gaîté. Les différences de capacité, d'expérience et d'habitudes qu'amène la différence d'âge entre l'enfant et l'adulte, doivent naturellement introduire beaucoup de dissemblance entre les manifestations de la gaîté chez les uns et chez les autres. Je soutiens cependant qu'en ce qui regarde les processus psychiques fondamentaux, la ressemblance est réelle et grande.

2. Macdonald, *op. cit.*, p. 266.

3. Burton, *op. cit.*, pp. 338-9.

CHAPITRE IX

LE RIRE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALE

Dans les deux chapitres précédents nous avons suivi les premières phases du développement du rire dans l'individu, et nous avons jeté un coup d'œil sur ce qui correspond à ce développement dans la vie des sociétés sauvages. Si maintenant nous cherchons à pousser plus loin cette recherche psychologique, et si nous nous demandons comment la gaîté de l'enfant, en se développant, se transforme en ce sentiment complexe qu'on appelle de notre temps l'humour, nous nous trouvons forcément arrêtés. Cependant une chose est claire : aucun de nous n'aurait acquis ce don précieux sans l'action éducatrice de la culture sociale très avancée qui constitue notre milieu intellectuel et moral. Il semble donc qu'il nous faille étudier à présent ce mouvement de culture sociale lui-même, considérer l'impulsion du rire comme un des traits de la vie de société, et chercher comment elle a été transformée, jusqu'à devenir presque méconnaissable, par le mouvement du progrès social.

Si nous tentions de donner une énumération complète de tous ces changements sociaux, cela nous mènerait évidemment fort loin. On pourrait soutenir avec beaucoup de vraisemblance que chacune des principales manifestations de l'évolution sociale — dans les conceptions intellectuelles, les sentiments moraux, la liberté sociale et politique, la richesse, la différenciation des classes et des rangs — a entraîné comme effets des modifications de l'impulsion du rire, dans son intensité, dans son mode de distribution, dans la manière dont elle se manifeste, soit dans la vie de chaque jour, soit dans l'art. Mais nous n'avons pas besoin de considérations si profondes. Il suffira de retracer brièvement celles des phases de l'évolution sociale qui amènent manifeste-

ment comme conséquences directes des modifications considérables de l'esprit de gaîté.

Il nous faut, dans cette recherche, commencer par définir l'aspect social du rire. Nous avons touché ce point dans le dernier chapitre à l'occasion de notre étude sur la gaîté des sauvages ; nous avons maintenant à l'examiner de plus près.

Un de ses caractères les plus manifestes est sa nature contagieuse, dont nous avons déjà parlé[1]. Le pouvoir si marqué que possède le rire de provoquer une imitation machinale est significatif à plusieurs points de vue. Il montre d'abord qu'une partie considérable de l'hilarité humaine n'est, pour ainsi dire, qu'une résonance de surface, aussi vide d'idées qu'une toux ou un bâillement contagieux. Mais il montre aussi que le rire est social en ce sens qu'il est essentiellement choral et par suite propre à unir. Un rassemblement de rustres qui rient en regardant un pitre à la foire, tend momentanément à former un groupe cohérent; et l'habitude de rire ensemble tendra à consolider ce groupe.

Lorsque le rire collectif est moins machinal et naît de la communauté des idées et des sentiments, son pouvoir de contagion joue encore un certain rôle. Le rire des autres, qui nous répond sur le champ, les éclats de notre propre gaîté se noyant dans le bruit de la gaîté générale, tout cela semble effacer pour un moment les limites de notre personnalité. Le fait de nous être réjouis ensemble en donnant libre cours au rire, bien qu'il nous touche moins profondément que le fait d'avoir pleuré ensemble, n'est peut-être pas moins efficace pour cimenter une camaraderie durable.

Cependant le côté social du rire comprend encore bien autre chose. On reconnaît en général que le sentiment qu'il exprime a pour objet quelque chose d'humain. Or ceux qui, directement ou indirectement, lui servent de cible, sont disposés par tous pays, tant que la grâce d'une aimable patience ne prévient pas cet effet, à trouver désagréable et blessant le rôle qu'on leur fait jouer. En cela donc le rire semblerait être anti-social, propre à diviser les hommes ; et l'histoire de la littérature nous fournit,

1. Voyez page 38.

hélas! des exemples éclatants de cette action fâcheuse. Et cependant ce côté blessant du rire devient une de ses propriétés sociales les plus précieuses. Ainsi que les obscurs Groenlandais peuvent nous l'apprendre, le rire fournit un genre de punition qui unit à l'efficacité, à l'économie et à l'humanité, une proportion notable d'amusement pour les spectateurs. Toutes les sociétés, si elles ne l'emploient pas exactement comme les Groenlandais, lui ont accordé une place importante parmi les agents qui cherchent, en châtiant les vices et les folies, à en affaiblir la vitalité.

Cependant le côté blessant du rire ne présente qu'un de ses effets sur la sensibilité de celui qui en est l'objet. La vie des sauvages nous a donné des exemples, non seulement de ses conséquences désagréables, qui en font une sorte de pénalité efficace, mais aussi de ses conséquences agréables, lorsqu'il fait quitter aux autres par la douceur une attitude d'hostilité ou d'entêtement. Cet effet, qui peut sembler curieux, d'une manière d'agir vexatoire en principe, s'explique en somme par son caractère de jeu. Substituer une plaisanterie à un argument ou à la contrainte, c'est produire un effet analogue à celui du chatouillement, c'est provoquer au jeu celui à qui l'on s'adresse et éveiller chez lui l'humeur enjouée. Les taquineries réciproques des sauvages sont, ainsi que nous l'avons vu, un exercice, une ἄσκησις, qui prépare à pratiquer des vertus simples et dignes d'estime, telles qu'une bonne humeur constante, la patience, le sacrifice des sentiments personnels à l'esprit de camaraderie.

Un autre aspect social du rire est mis en lumière par la vie des sauvages, et nous devons en dire un mot. Dans la tendance instinctive qui porte les sauvages à ridiculiser les coutumes et les idées des étrangers, nous trouvons une des expressions de l'attitude que prend une société pour se préserver des influences insidieuses de l'extérieur. De même que les Hébreux, en tournant en ridicule les idées des adorateurs de Baal, travaillaient ainsi à garder intacte leur foi nationale, de même les tribus placées à un degré très inférieur de culture trouvent dans le rire par lequel elles accueillent ce qui leur est étranger un préservatif contre toute influence contagieuse des autres peuples. Sans doute cette tendance du rire contribuera à conserver dans

la tribu des coutumes autrefois utiles, alors que des changements introduits, par l'arrivée des blancs, par exemple, exigent des adaptations nouvelles. Nous voyons ici la fonction essentiellement conservatrice du rire dans la vie des sociétés. D'autre part, ainsi que nous l'avons vu, les nouveautés dans le costume, introduites par l'homme blanc, peuvent attirer et charmer. En traitant des rapports entre le mouvement social et le rire, il nous faudra examiner très attentivement comment se comporte l'esprit de gaîté en présence des changements sociaux.

Or ces aspects du rire indiquent, ainsi que nous l'avons vu, qu'il possède une utilité sociale. Comme issu de l'instinct du jeu, on peut s'attendre à ce qu'il ait sa part dans les effets bienfaisants qui, comme l'ont établi des recherches récentes, appartiennent au jeu. En étudiant son développement et sa persistance dans la vie des sociétés en progrès, nous aurons l'occasion de montrer mieux cette utilité par des exemples. Que le rire soit bon physiquement et moralement pour les individus, c'est depuis longtemps un lieu commun, du moins chez ceux qui sont familiers avec la littérature. Ce qui nous intéresse ici ce sont ses avantages nettement sociaux; par exemple lorsqu'il conserve des coutumes qui, au point de vue de la communauté ou de quelqu'une des classes qui la composent, doivent être tenues pour bonnes; lorsqu'il réprime les vices et les folies; lorsqu'il favorise la coopération sociale.

Jusqu'où s'étend cette utilité, c'est une question à laquelle il n'est pas aisé de répondre. On reconnaîtra que les sociétés, loin de voir toujours dans le rire un auxiliaire utile, se sont donné bien du mal pour le réprimer. Oui, en étudiant l'histoire de la gaîté dans le progrès de la vie sociale, nous verrons qu'elle a toujours eu à lutter pour son existence.

De ce qui vient d'être dit il résulte clairement que nous aurons à considérer l'histoire du rire et le mouvement de l'évolution sociale comme étroitement liés entre eux. Non seulement un changement dans les idées, les sentiments ou les institutions, tend à modifier l'expression de la gaîté, mais le rire exerce à son tour une influence sur les idées, les sentiments et les institutions. Cette action réciproque s'exerce d'ailleurs d'une façon générale entre les amusements et les occupations sé-

rieuses : les récréations d'une société fournissent des moyens très précieux de déterminer la mesure de la vigueur qu'elle dépense dans les formes sérieuses de son activité. Dans le cas du rire cette influence réciproque est beaucoup plus marquée qu'ailleurs, attendu que la gaîté s'exerce le plus souvent sur les choses sérieuses, en fait la cible ordinaire de ses traits finement aiguisés, et va quelquefois jusqu'à frapper sa victime au milieu des solennités de la vie sociale.

Dans la tribu sauvage nous ne trouvons guère de classes distinctes. La perception du déplacé et le rire qui l'accompagne sont provoqués la plupart du temps par les membres des autres tribus. Le rire est « choral », parce que toute la tribu s'y joint ou est prête à s'y joindre; mais, pour cette raison même, il rend un son monotone. Il semble qu'une certaine différenciation de groupes soit nécessaire, non seulement pour la constitution d'une société, mais pour assurer un libre jeu à l'impulsion du rire. La diversité dans les pensées et dans les conduites est une condition essentielle pour le plein épanouissement de la gaîté sociale.

Le germe de cette diversité existe dans le type de société le plus rudimentaire qu'on puisse concevoir. La distinction entre le mâle et la femelle que la nature, comme pour combiner l'œuvre de la divinité avec celle de l'homme, réunit et oppose l'un à l'autre, a existé parmi nous depuis les commencements de la société humaine; et peut-être serait-il divertissant d'essayer de se figurer comment les mâles de nos ancêtres simiesques grognèrent leurs premières railleries sur l'infériorité du sexe féminin, et comment les femelles firent pour la première fois usage de leur talent rudimentaire de parole pour rendre la pareille à leurs maîtres et seigneurs. Les plus simples des sociétés humaines doivent avoir aussi présenté quelques différences de rangs dans le contraste entre jeunes et vieux, ainsi que dans l'opposition, étroitement liée à celle-là, entre gouvernants et gouvernés. Mais il serait téméraire de conclure de là que, dans les premières phases de l'évolution sociale, il se soit échangé beaucoup de plaisanteries entre ceux que devait tenir dans une réserve solennelle le sentiment de leur situation relative.

C'est seulement quand nous arrivons à une société présentant une différenciation de classes considérable, que nous voyons ces différences mêmes alimenter et répartir l'esprit de gaîté. En les parcourant du regard nous empruntons à M. Tarde son expression de « Groupe social ». Un tel groupe peut être formé par une classe dont les membres ont les mêmes fonctions et un caractère commun en rapport avec ces fonctions, par exemple les prêtres et les commerçants ; ou bien il peut être un assemblage constitué simplement par des connaissances et des goûts communs, par exemple ceux des membres d'une société qui se tiennent à un niveau de culture particulier. Bien que cette manière double de concevoir les groupes sociaux conduise à des superpositions et à des interpénétrations inévitables, il paraît à propos de l'adopter ici pour expliquer d'une manière satisfaisante les rapports entre la formation groupale et les directions particulières du rire social.

Le développement de groupes distincts dans l'intérieur d'une société fait subir des modifications diverses à l'impulsion du rire, tout d'abord en introduisant la diversité des occupations, des capacités et des intelligences. Par là, il prépare un champ plus large à ces jugements relatifs sur les compétences et les aptitudes qui, comme le montre le rire des sauvages, prennent tant d'importance dans les formes simples de la gaîté. Ainsi les différences qui s'établirent entre les occupations et le genre de vie des deux sexes, contribuèrent largement à ce joyeux échange de quolibets qui paraît avoir été, dès l'époque de la culture la plus rudimentaire, le premier élément de la jovialité humaine. Le rire légèrement malveillant que provoque dans le sexe masculin la faiblesse féminine, et que nous trouvons chez l'écolier dans ses rapports avec sa sœur, se rencontre à toutes les époques de la littérature ; nous ne manquons pas non plus de bons exemples qui nous montrent le sexe féminin prenant sur l'autre sa revanche. L'histoire de la mésaventure du Roi Alfred à propos de gâteaux, dont nous avons trouvé la contre-partie dans la vie sauvage, nous montre la critique acariâtre de la femme entendue s'exerçant aux dépens de l'ignorance masculine. Quand le sentiment du tort subi est moins vif, et que l'esprit est tout entier sous l'impression de la sottise qui vient

d'être commise, la note querelleuse retombe facilement au joyeux diapason du rire. Les différences introduites par la variété des industries et par d'autres causes, ainsi celles qui distinguent le campagnard et le citadin, le marin et le terrien, le soldat et le civil, servent à déterminer de nouveaux centres de rire collectif et de nouveaux points d'attaque.

La formation des groupes sociaux multiplie encore les aliments et les occasions du rire en introduisant des différences notables et frappantes de conduite, de costume et de langage. C'est ainsi que le champ du bizarre, de l'absurde, de ce qui choque nos propres habitudes et les règles reconnues par nous, a été élargi et fertilisé. Une simple différence de localité peut suffire à produire des différences de ce genre. Il n'y a pas si longtemps encore, on pouvait entendre, dans l'Ouest de l'Angleterre, les brocards que les gens de telle petite ville faisaient pleuvoir sur ceux de telle autre. Nous lisons qu'au moyen âge, quand les différences de costume et de langage étaient beaucoup plus marquées qu'à présent, les satires sur les habitants de certaines localités étaient assez communes; quoiqu'il y eût probablement dans ces railleries, parfois blessantes, autre chose que le sentiment du comique qui réside dans la bizarrerie[1].

L'utilité immédiate de cette moquerie joyeuse à l'adresse des autres groupes consiste principalement, comme celle des railleries qui s'échangent d'une tribu sauvage à l'autre, à conserver les caractères propres de chaque groupe. Mais la manière dont s'exerce le rire qui porte sur les distinctions de classe nous le montre rendant encore un autre service. Quand un groupe s'est familiarisé avec les façons distinctives d'un autre, il tend à les regarder comme légitimes et convenables pour ce dernier ; et il peut porter cette idée qu'il a de leur convenance jusqu'à fortifier le sentiment particulier du groupe voisin en raillant ceux de ses membres qui ne se conforment pas à leurs coutumes groupales. Des coutumes distinctives ont été conservées non seulement (adoptons, en en modifiant le sens, des termes employés par le moraliste) par des « Sanctions internes », consistant soit dans des pénalités sérieuses, soit dans le ridicule infligé par les mem-

1. Wright, *History of Caricature and Grotesque*, p. 181.

bres du même groupe, mais aussi par des « sanctions externes » prenant la forme de moqueries venues du dehors. Si le soldat a conservé son attitude imposante, peut-être le doit-il autant aux joyeuses attaques des civils contre ceux à qui elle fait défaut qu'à la discipline militaire et à l'esprit de corps. Comment un pauvre héros marchant d'un pas chancelant sous son uniforme aurait-il pu échapper à l'œil des bourgeois en quête d'un sujet de risée?

Les plus belles occasions pour maintenir ainsi bon gré mal gré, par le rire, les membres des autres groupes à la hauteur morale qui leur était propre, s'offraient quand un genre de vie particulier leur imposait une règle spéciale de conduite, et surtout quand cette règle était sévère. Le héros de pacotille, essayant de cacher sous ses airs de bravache sa lâcheté réelle, a été, chez les anciens comme chez les modernes, un des personnages favoris de la comédie. Un exemple bien frappant de cet usage du rire se trouve dans les railleries dont le peuple criblait le clergé au moyen âge. Les caricatures qui nous représentent, par exemple, le moine sous la figure de Maître Renard occupant la chaire, tandis que plus bas un Coq lui sert de sacristain, les Contes sans nombre qui racontaient ses actes d'immoralité ingénieusement combinés, et leur infligeaient souvent un châtiment bien mérité, prouvent bien qu'il y avait dans ce rire populaire de la haine et du mépris, et qu'il avait en partie pour objet de démasquer et de châtier la classe des célibataires. C'est ce qu'on peut affirmer, bien que souvent, dans ces Contes (et il ne faut pas l'oublier) le saint homme sorte sain et sauf de ses expériences dangereuses ; et ce fait nous donne lieu de croire qu'au fond du sentiment populaire se cachait quelque chose, non seulement de l'étonnement joyeux de l'enfant en présence de la ruse hardie, mais je ne sais quelle tolérance sympathique pour une caste dont les épaules supportaient un joug passablement pesant. L'attitude mentale du narrateur nous rappelle assez bien, de temps à autre, celle d'un bon bourgeois Anglais en présence d'un matelot ou d'un soldat ivre [1].

1. M. Jos. Bédier, dans son étude intéressante sur *L'esprit des Fabliaux*, bien qu'il soutienne que les fabliaux n'avaient pas, en général, de portée sociale, est obligé d'admettre que, lorsqu'il s'agit des prêtres, ces « Contes à rire en vers » trahissent une véritable haine, haine que respirent, ajoute-t-il, d'autres formes de la littérature du moyen âge.

Une autre classe affichant de hautes prétentions et sur laquelle s'exerça largement ce contrôle du rire, est celle des médecins. Ce sont eux qui, après le guérisseur des âmes, font aux mortels les plus belles promesses. Dans Gil Blas, dans les comédies de Molière, dans une foule d'autres ouvrages, nous pouvons voir comment leurs méthodes et leur pédantisme d'autrefois égayaient par leur ridicule les profanes intelligents.

Jusqu'ici nous n'avons rien dit du rang occupé par les groupes ainsi formés. La distinction entre deux castes, l'une plus élevée, l'autre plus basse, la première ayant plus ou moins d'autorité, l'autre étant plus ou moins dépendante, finit par devenir le trait le plus important du groupement social par l'énergie avec laquelle elle développe le rire social. Ainsi que nous l'avons vu, notre gaîté dépend beaucoup des dignités, des droits que prétendent avoir à notre respect les choses qui sont au-dessus de nous ; tandis que, d'autre part, le rire dédaigneux qui s'est produit bruyamment et longtemps implique un rapport de supérieur à inférieur, ne fût-ce que la supériorité momentanée que donne la moquerie. Toutes les phases de la formation groupale paraissent indiquer dans une certaine mesure cette distinction entre une classe élevée et une classe inférieure. La forme de société la plus simple qu'on puisse imaginer comporte des sujets et un chef qui gouverne la famille, le clan, ou la tribu. De là l'importance énorme du groupement social comme condition de rire collectif.

Dans quelle mesure les personnages à qui l'autorité appartenait ont-ils donné satisfaction à leur sentiment d'autorité en se moquant et en riant de leurs inférieurs, il serait, bien entendu, difficile de le dire. Quand le pouvoir est réel et absolu, il a d'autres manières d'exprimer le mépris. Sans doute la littérature nous montre parfois la classe inférieure tournée en ridicule par un personnage d'un rang élevé ; et c'est ainsi que le poème provençal de Bertrand de Born (vers 1180) traite avec mépris les vilains. Toutefois, comme la plupart du temps les auteurs des œuvres littéraires n'appartiennent pas à la classe qui gouverne, elles jettent sur ce sujet peu de lumière[1]. Tout

1. Bédier fait remarquer, dans l'ouvrage cité plus haut, que les fabliaux,

ce qu'on peut supposer avec quelque probabilité, d'après les rapports ordinaires des parents et des adultes avec les enfants, et ceux des blancs avec leurs esclaves de couleur, c'est que le pouvoir a toujours été tempéré par une certaine bonté, et que de ce mélange il est résulté une certaine somme de gaîté et d'enjouement, propre en même temps à corriger et à rapprocher.

Le rire moqueur du supérieur éclate particulièrement dans certains cas où l'autorité n'est pas aussi réelle qu'elle pourrait l'être. On pourrait presque dire que le rire de l'homme à l'adresse de sa peu docile moitié retentit aigrement à travers les siècles. Nous pouvons lire, dans des papyrus égyptiens du XIVe ou du XIIIe siècle avant Jésus-Christ, les infortunes d'un mari nommé Anoupou[1]. Les comiques de la Grèce ne trouvaient aucune injure trop amère ou trop grossière pour les femmes[2]. Dans la littérature latine nous trouvons des portraits satiriques de différents types de femmes présentés sous diverses figures d'animaux : renard, jument, etc.[3]. Ce qui prouve quelle triste opinion avaient des femmes leurs maîtres et seigneurs dans la société du moyen âge, c'est qu'ils étaient bien convaincus qu'il n'y avait pas autre chose à faire avec elles que de les frapper sans pitié (toute surveillance étant parfaitement vaine), afin qu'elles fussent toute la journée occupées à pleurer[4]. Quelquefois, comme dans les *Mille et une Nuits*, ce mépris prend la forme d'un blâme amer ; mais dans la plupart des cas il résonne, avec une note plus éclatante, dans le rire de la comédie. Ici la satire même laisse le plus souvent de côté tout ce qu'elle a de farouche, et prend un ton de bonne humeur pour accepter l'irrémédiable.

Si l'établissement des rangs sociaux a de la sorte ouvert une

sortis de la classe bourgeoise et composés pour elle, prennent le parti des vilains et de leur faiblesse plutôt que celui des chevaliers qui possédaient la force (p. 291 et suiv.). Cf. cependant Wright, *op. cit.*, p. 114.

1. Voyez Maspero, *Les contes populaires de l'Egypte*, Introduction (« Conte des deux frères »).

2. Perey Gardner, *Greek Antiquities*, p. 353.

3. Tyrrell, *Latin Poetry*, p. 220. — Ces rapprochements satiriques se trouvaient déjà dans Simonide d'Amorgos. (VIe siècle AC.)

4. Bédier, *op. cit.*, p. 279.

vaste carrière à la moquerie hautaine des supérieurs, elle a aussi assuré aux inférieurs des occasions sans nombre de prendre leur revanche en riant des autorités.

Il serait difficile de dire à quel moment dans l'histoire de l'humanité un tel rire devint possible. Dans les sociétés du type le plus simple, le contrôle sévère exercé sur les jeunes gens par les hommes faits de la tribu doit avoir empêché, par un obstacle insurmontable, les fils de rire aux dépens des pères, comme nous le leur voyons souvent faire dans la comédie ancienne et moderne. Les peines qui attendaient quiconque eût enfreint les règles du cérémonial étouffaient nécessairement toute envie de rire, si parfois il s'en produisait. On dit que, dans une certaine tribu, lorsqu'il arrivait au chef de trébucher, ses sujets devaient faire semblant de trébucher aussi pour cacher sa maladresse[1]. L'utilité de cette coutume singulière consistait peut-être en ce qu'elle supprimait radicalement l'envie de rire. Toutefois cette théorie suppose une espèce de courtisans bien différents de ceux d'aujourd'hui; car on peut affirmer des nôtres qu'ils verraient bien des faux-pas, et des choses pires de beaucoup, sans éprouver une envie de rire trop irrésistible.

Tout ce qu'on peut supposer c'est que quand les hommes commencèrent à discerner et à railler gaîment ce qu'il y avait de plaisant dans l'autorité et dans ses façons solennelles de s'affirmer, ce fut dans leurs moments de liberté, quand ils étaient à l'abri des regards des dénonciateurs.

Ce que nous savons du rude labeur des esclaves dans l'antiquité nous donne lieu de croire, non seulement qu'ils savouraient le jeu après la peine, mais aussi qu'ils s'égayaient, quand ils pouvaient le faire sans danger, aux dépens du maître. Quand nous lisons que l'ouvrier égyptien s'amusait « du plus petit incident qui survenait au cours du travail : d'un apprenti qui se faisait une coupure au doigt, d'un camarade endormi sur sa tâche et que le surveillant réveillait à coups de fouet », et ainsi de suite, ne pensons-nous pas que cette gaîté exprimait en même temps un esprit de bravade à l'égard du

1. H. Spencer. *Principles of Sociology*, « Ceremonial Institutions », p. 205, 206. (Trad. fr., Paris, F. Alcan.)

surveillant ? Nous trouverons facilement la réponse à cette question, si nous songeons aux écoliers anglais d'aujourd'hui et aux rires que prudemment ils étouffent à demi sur le terrain de jeu ou au dortoir. Il ne faut pas s'étonner si ces escapades périlleuses de l'esprit de gaîté ne nous ont pas été transmises. Ce qui est encore plus significatif, c'est une autre peinture tracée par la même main, et qui représente une dispute entre ouvriers et surveillants où « le bâton a beau intervenir », si bien « qu'il se passe au moins une heure avant que le calme soit rétabli »[1]. Ceci ne nous rappelle-t-il pas le fou rire des écoliers à la vue d'une cérémonie bien ordonnée se changeant tout à coup en une scène de désordre ? Ce qui confirme cette interprétation, c'est que ces mêmes égyptiens étaient très capables de s'égayer quand un incident imprévu troublait une solennité ; par exemple quand un abordage culbutait la table richement servie du repas funéraire, ou qu'une momie tombait sur le prêtre en train de la conduire en grande pompe à sa dernière demeure[2].

Chez les Romains il était certainement permis à l'esclave, dans une certaine mesure, de rendre au maître ses rires méprisants. Cela devint un privilège bien reconnu pendant une des principales fêtes de l'année (Saturnalia). Dans les pièces de Plaute les esclaves déploient à l'égard de la tyrannie sous laquelle ils vivent « un esprit de joyeuse bravade »[3], et nous ne devrons pas être surpris de ces libertés, si nous nous rappelons que de nos jours il faut que l'instituteur soit presque parfait pour ne pas trouver opportun, je ne dis pas de laisser ses élèves *desipere in loco*, mais de souffrir qu'ils s'égaient légèrement de temps à autre à ses dépens. L'art d'amadouer les gens par des plaisanteries, que miss Kingsley trouvait si utile quand elle avait affaire aux nègres de l'Afrique Occidentale, peut sans doute manquer son but, et sa vertu ne consiste peut-être qu'à substituer aux façons tyranniques des manières légères et enjouées. Cependant un rire franc, quand tout senti-

Hist des lettres

1. Maspero, *Jeux de l'ancienne Egypte*, chap. I.

2. Wilkinson, *Manners and customs of Ancient Egyptians*, III, p. 447, 429.

3. Simcox, *Hist. of Latin Liter.*, I, p. 46.

ment de mépris en a disparu, tend nécessairement à mettre pour un moment les gens au même niveau, ainsi que le prouve la revendication immédiate du droit de réciprocité. C'est peut-être la principale raison pour laquelle l'institutéur est d'ordinaire si sobre dans l'emploi de la manière enjouée. Le son souvent un peu grinçant de son rire paraît y attester la présence de quelques grains de mépris.

Un exemple véritablement charmant de revanche prise sur les maîtres par les personnes qui sont dans leur dépendance se trouve dans les représailles de la femme traitée par l'homme avec mépris. Elle a bien souvent trouvé moyen d'être plus fine que lui, ainsi qu'il en a fait assez piteusement l'aveu ; et elle a pu rire tout son soûl de la peine qu'il se donnait pour venir à bout d'elle. Certainement les fabliaux du moyen âge lui décernent plutôt qu'à son maître le prix de cette joyeuse stratégie. Souvent aussi elle emploie pour le tromper des moyens si simples (lorsqu'elle lui persuade, par exemple, qu'il a rêvé ce qu'il s'imagine avoir bien vu) que la pauvre dupe aurait dû, à ce qu'il semble, en mourir de chagrin. Quand il lui faut recourir à des malices plus subtiles, elle range dans son parti le lecteur impartial en déployant une fécondité et une subtilité d'invention admirables, qualités que M. Herbert Spencer regarderait probablement comme des caractères sexuels secondaires développés par des siècles de tyrannie maritale. Sur les moyens qu'elle a employés de notre temps pour prendre sur l'homme sa revanche, il est inutile de s'étendre. Dans cette bataille éternelle les éclats du rire méprisant semblent avoir aujourd'hui passé d'un camp dans l'autre. Mais ceci ne rentre guère pour le moment dans notre sujet.

On peut ajouter que le rire des laïques contre le clergé nous montre, outre la tendance dont nous venons de parler, un exemple de cette ardeur qui pousse les esprits généreux à s'attaquer aux oppresseurs. Les menaces et les anathèmes de cette classe, soutenus, elle le prétend du moins, par des sanctions surnaturelles, ont toujours irrité les esprits fiers de l'un et de l'autre sexe. Le goût passionné de nos ancêtres pour les récits où moines et prêtres jouaient un rôle scandaleux devait une partie de son âpreté à cette rébellion de l'homme naturel

contre les tyrannies spirituelles. Voici un échantillon des ripostes féminines. Comme une commère babillait à l'église avec sa voisine, le religieux qui prêchait lui enjoignit de se taire. « Je voudrais bien savoir », s'écria-t-elle, « quel est le plus bavard de nous deux »[1].

Il est encore une autre variété du rire social qui naît de cette distinction en groupes supérieurs et inférieurs. La tendance des personnages de haut rang à s'affirmer et à frapper leurs inférieurs de respect (tendance, soit dit en passant, que le paon et d'autres oiseaux manifestent en présence de leur inférieur, l'homme) risque de déplaire à ceux devant qui l'on se pavane. Pour ceux-ci c'est autre chose de reconnaître la véritable autorité, autre chose de s'incliner devant ses prétentions exagérées, devant un étalage fastueux de dignité et de pouvoir. De là vient peut-être en partie cette promptitude avec laquelle l'œil égayé découvre le comique que recèle toute fanfaronnade. Le soldat qui, sans aucune nécessité, semble dire à tout venant, par sa démarche hautaine, par les éclats formidables de sa voix et le reste, qu'il possède la fierté et le courage de sa profession, fut probablement de tout temps une source de jouissances comiques, ainsi que nous le rappellent le *Miles gloriosus* de Plaute et le *Bobadil* de Ben Jonson.

Il est évident que toute cette gaîté déployée par les inférieurs aux dépens du supérieur (que celui-ci fût tel en réalité ou seulement dans sa propre opinion), doit avoir exercé, dans la mesure où elle arrivait à son but, une action corrective considérable. Si la raillerie aide le maître à tenir à leur place la femme ou le vassal qui sont dans sa dépendance, le rire de son inférieur est bien plus efficace pour l'empêcher de manquer à ce qui convient à son rang. *Noblesse oblige*[1] est un principe qui contribue beaucoup à maintenir la surveillance railleuse de ceux dont on attend l'hommage. Ceux-ci, nous le savons, ont fait bien des efforts pour obtenir de leurs supérieurs des droits bien modestes. Pour mettre un frein à la tyrannie d'un roi il a fallu peut-être une ligue de ses barons ou une révolte

1. Hazlitt, *New London Jest Book*, p. 31, 32.
2. En français dans le texte.

de son peuple; cependant une arme qui ne fait point couler de sang, le ridicule, a fait beaucoup aussi pour tenir en échec les penchants tyranniques. Même dans une nation libre et éclairée, nous pouvons observer parfois chez les fonctionnaires un sentiment exagéré de leur dignité; d'où nous pouvons conclure que la force répressive du rire des inférieurs compte encore.

Le ver de terre, en se redressant ainsi vaillamment, a obtenu des résultats considérables. Comme un lutin familier, l'esprit de gaîté a fixé sa demeure parmi les gens du peuple, et leur a enseigné les sources de rire qui jaillissent pour eux de tout ce qui est honneur et dignité. D'autre part « les grands et les puissants », par un véritable instinct de conservation, ont engagé une guerre impitoyable contre cette attitude irrévérencieuse de la multitude. Nous parlerons bientôt de ces luttes.

La carrière que les distinctions de groupes et de rangs ouvrent au rire, cette disposition étant donnée, est encore élargie par la circonstance essentielle que les groupes d'une même société ont nécessairement entre eux des relations diverses. Un alliage judicieux d'opposition et d'harmonie dans les intérêts paraît être on ne peut plus favorable à une riche production de gaîté. C'est ce que nous montrent même les situations où l'on commande avec autorité, comme celles du contremaître et de l'officier : ils peuvent se convaincre l'un comme l'autre que la contrainte et la verge sont insuffisantes pour obtenir de leurs subordonnés la somme de travail requise; ils doivent en conséquence chercher d'autres instruments.

Nous avons déjà montré ce qu'on gagne à faire un adroit usage du rire de cajolerie. Ces effets heureux se manifestent surtout dans les relations entre mari et femme. En effet ce que la situation des conjoints a de plaisant, c'est que, en dépit de profondes différences dans les goûts et les inclinations, et malgré un antagonisme très âpre quelquefois, la communauté nécessaire des intérêts et des vues les attache l'un à l'autre dans une association de tous les jours. Cette nécessité, toujours présente à l'esprit du plus sage des deux, a tempéré le mépris et forcé le railleur à se donner tout au moins les apparences de la bonne humeur. On en peut dire autant des relations générales

entre un sexe et l'autre. La nature et la portée de la plaisanterie qui assaisonne d'ordinaire les premières conversations entre un jeune homme et une jeune femme, sont assez rigoureusement déterminées, d'un côté comme de l'autre, par la conscience des relations qui existent entre les deux sexes. La réserve, une certaine disposition à regarder l'autre avec défiance comme un adversaire, en même temps l'instinct de plaire et de se faire admirer, et le désir de rencontrer des points de sympathie, tout cela se réunit et se réfléchit dans les tours et détours particuliers par lesquels l'esprit de gaîté s'exprime en de telles occasions.

Marché

Les plaisanteries du marché fournissent un des meilleurs exemples des effets combinés de l'hostilité et du désir de s'entendre. Les rapports entre acheteur et vendeur amènent mille occasions de dire, d'un côté comme de l'autre, de joyeuses folies. L'opposition directe et vivement sentie des intérêts entraînerait facilement les gens aux façons les plus brusques de « river le clou ». Non seulement la parole est aiguisée par le sarcasme, mais la situation peut même amener des représailles sous la forme de plaisanteries de fait. Le marchand, qui est sur son terrain, a toujours eu l'avantage dans ces joutes d'esprit. Son client a dû chercher des consolations dans des satires sur sa friponnerie, comme nous en trouvons tant au moyen âge [1]. D'autre part le besoin d'en venir à un accommodement a servi à introduire dans les débats du marchandage une bonne dose du rire conciliant. Le marchand a toujours su ce que vaut, comme moyen de persuasion, une bonne humeur goguenarde. Si l'on veut voir comment l'esprit de gaîté sait se faire sa place au milieu du sérieux des affaires, on trouvera encore de faibles restes des gaîtés d'autrefois dans ce qui se passe autour de l'éventaire d'un marchand des rues. George Eliott, dans un chapitre de Romola intitulé « Les Paysans à la foire », a peint un charmant tableau où nous voyons comment, dans les pays du Midi, cet esprit se déploie.

Cette intervention de la plaisanterie employée comme auxi-

1. Wright, *op. cit.*, p. 133. Nous trouvons dans Bédier, *op. cit.*, III, p. 272 et suiv., une bonne histoire d'un tour joué par un jeune bachelier à un tavernier qui, en lui servant du vin, en avait répandu une partie.

liaire dans les relations sérieuses des groupes se voit dans beaucoup d'autres cas où il faut adoucir une opposition et arriver à un *modus vivendi ;* par exemple dans les luttes entre partis politiques, entre corps religieux, et ainsi de suite. L'apparition du joyeux lutin dans ces rencontres parfois chaudes entre groupes opposés sert, pourvu qu'il sache se contenir, à rafraîchir l'atmosphère et à tempérer l'animosité par l'impression du moins momentanée d'un contact cordial. Il a beaucoup de pouvoir, en effet, pour calmer le malaise et la défiance que les membres d'un groupe quelconque sont sujets à éprouver lorsqu'ils ont affaire pour la première fois à ceux d'un groupe étranger, surtout si ces derniers sont d'un rang plus élevé.

Nous pouvons maintenant résumer les principaux avantages sociaux du rire qu'échangent entre elles les classes différentes. En premier lieu il sert, comme le rire de la tribu sauvage à la vue de ce que font les autres tribus, à neutraliser toute tendance à imiter les manières et les usages des groupes étrangers Quand nous avons ri d'une chose, il y a peu de chance pour que nous l'adoptions. Grâce à cette fonction du rire les groupes se protègent eux-mêmes. De plus, rire des façons d'un autre groupe, c'est, du moins dans la plupart des cas, goûter le sentiment de notre propre supériorité ; or cette attitude doit avoir encore une influence conservatrice, surtout quand c'est le rire de l'homme fort qui excelle dans sa spécialité, en présence de l'ignorance des profanes.

Voyons maintenant l'effet produit sur le groupe aux dépens duquel on rit. Si nous sommes tournés en ridicule par les gens d'une autre classe, il s'en faut de beaucoup que ces railleries nous détachent nécessairement des choses qui en sont l'objet : elles peuvent au contraire, surtout si nous avons le droit de représailles, nous y attacher davantage. Tel est souvent l'effet du rire d'autrui quand il s'exerce sur ce qui nous est cher. Dans ce cas le rire est excellent pour nous exercer à supporter avec bonne humeur les railleries d'autrui ; et cet exercice a sur notre moral les effets d'un fortifiant.

Cependant ce rire inter-groupal ne sert pas uniquement à maintenir les différences caractéristiques. Du moins il possède

aussi, dans toutes les sociétés d'un type élevé, un pouvoir d'assimilation. Il travaille dans une certaine mesure, en introduisant dans chacun des groupes la critique de soi-même, à les débarrasser des excroissances inutiles. Ainsi il contribue à réprimer la vanité de classe, cette infatuation professionnelle qui s'écrie : « Il n'y a rien de tel que le cuir ! » cette étroitesse d'esprit qui a été si délicieusement ridiculisée par Molière dans la dispute des professeurs de M. Jourdain. Correct

Les rires du dehors ont toujours été à l'œuvre pour corriger chaque groupe de ce sentiment exclusif de sa propre importance ; ils ont servi à entretenir entre les groupes différents des relations amicales, à empêcher l'esprit de corps de chaque section ou profession d'étouffer cette forme plus large de conscience sociale que nous appelons sentiment national, et le sens commun de la communauté. Nous nous étendrons bientôt davantage sur ce point.

Jusqu'à présent nous avons montré comment le développement du rire a favorisé ce qu'on pourrait appeler les formes constructives des sociétés. Nous n'avons rien dit de l'effet des mouvements sociaux, de toutes ces modes successives qui transforment les manières, le costume, etc., et de ces mouvements plus durables qui constituent ce que nous appelons le progrès social. La moindre réflexion fera voir que dans ce flux continuel de tout ce qui compose une société, dans les modifications incessantes de la coiffure et du reste, dans l'écroulement des croyances et des institutions anciennes foulées aux pieds par « la marche irrésistible de l'intelligence », nous avons pour les ébats des esprits du rire un champ au moins aussi vaste que dans les distinctions et les rapports étrangement complexes des classes.

Peut-être convient-il de parler tout d'abord des mouvements de la mode. On peut les définir des changements dans le costume, les manières, et ainsi de suite, qui se distinguent des améliorations contribuant au progrès par deux caractères : 1° ils sont capricieux et non pas dus à un choix rationnel de ce qui est le meilleur ; 2° la durée en est relativement courte. Quand nous disons d'une certaine manière de faire qu'elle est à la mode, nous donnons à entendre peut-être tout à fait à

notre insu, qu'elle n'a pas le cachet d'une amélioration, et que par conséquent elle n'est pas sûre de durer.

Une mode diffère d'une coutume en ce que par essence elle se communique avec une extrême facilité d'un groupe à un autre, et même d'une nation à une autre. Ainsi son développement appartient à une période relativement avancée de l'évolution sociale. L'empire passager qu'elle exerce sur les hommes et les femmes s'explique par le fait qu'elle s'adresse à deux de leurs instincts les plus puissants : passion de la nouveauté et tendance à imiter ceux qui sont au-dessus de nous.

Sans sortir de la diffusion intra-nationale des manières, nous remarquons que le mouvement normal de la mode va du rang ou des rangs les plus élevés aux rangs inférieurs. Il est possible que ce mouvement ait commencé de très bonne heure dans l'évolution des sociétés où les distinctions de classe étaient rigoureusement maintenues. L'attitude du respect à l'égard des supérieurs a comme concomitant psychologique la tendance à les imiter. De même que les enfants copient volontiers la voix et les gestes de celui qu'ils respectent, de même les sauvages sont portés à copier les Européens qui savent se faire respecter. Les cérémonies des sociétés primitives, et même celles des sociétés d'une haute complexité, par exemple les rites de l'Église, offrent une assez large carrière à cette flatterie par l'imitation. Nous pouvons supposer sans témérité que la tendance à adopter les manières des personnages d'un rang élevé a toujours été à l'œuvre. Dans les phases primitives de l'histoire des hommes, cette tendance était tenue en échec par la force de la coutume et de la législation, par exemple par les lois somptuaires. Cette imitation venue d'en bas frappe nécessairement à la racine ces différences extérieures, celle du costume, par exemple, dont le respect avait grandement contribué à maintenir entre un groupe et un autre les distinctions de classes. Elle ne pouvait faire céder ces barrières que graduellement. Et la chose, en vérité, paraît si difficile que, selon une supposition de M. Herbert Spencer, la mode, en tant qu'imitation des personnes élevées par leur rang et leur autorité, commença par un changement de coutume ; ainsi, par exemple, dans la règle dont nous avons déjà parlé, qui voulait que, quand le roi

faisait un faux-pas, les courtisans présents imitassent sur le champ sa maladresse.

Il est probable que l'imitation de ce qui est distinctif et permanent dans le costume et les manières de la classe supérieure précéda sensiblement l'imitation des changements que nous appelons du nom de modes. Comment ces deux sortes d'imitation sont-elles liées entre elles, c'est ce qui ne me paraît pas tout à fait clair. Les gouvernants et leur entourage immédiat, piqués de voir le vulgaire adopter leur manière d'être, essayèrent-ils de gagner une marche sur les imitateurs en changeant leurs usages ? A en juger d'après ce qui se passe aujourd'hui, on répondrait volontiers « oui ». On m'assure que nos dames ont une très grande répugnance à porter un chapeau à la mode, dès qu'il commence à être porté par les ouvrières ou quelque autre groupe inférieur. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que les « leaders de la société », tandis qu'ils conservent pour des cérémonies spéciales un costume distinctif, certaines formes de langage, et ainsi de suite, se plaisent, en dehors de ces circonstances, à changer tout cela de temps en temps. De tels changements peuvent provenir des caprices d'un « leader » guidé lui-même par quelque inventeur, ou bien ils peuvent être un emprunt fait à une mode étrangère. Enfin les leaders peuvent ne pas appartenir tous à la cour : on met au compte des universités l'invention d'un grand nombre de ces jolis termes d'argot, dont l'emploi semble indiquer qu'on occupe un certain rang dans l'échelle sociale, qu'on est tout à fait « dernier cri ».

Parmi tous ces changements de modes on peut voir persister certaines parties de la coutume. Si nous prenons le costume féminin d'aujourd'hui, nous remarquons qu'en dépit de tentatives comme celles des Bloomeristes, les jupes continuent à être une partie caractéristique du vêtement des femmes. Pour la largeur et même pour la longueur, les modes peuvent changer, passer, revenir ; la jupe, en tant que jupe, semblent ne devoir jamais passer.

Même lorsque la tendance à adopter le costume et les manières des hautes classes put se manifester avec une certaine liberté, il dut s'écouler un temps considérable avant qu'elle pût agir sur tous les rangs. Chaque classe, tandis qu'elle

s'empressait d'imiter celle qui était au-dessus d'elle, devait naturellement s'opposer à ce que le mouvement d'imitation descendît davantage.

Nous voyons la mode, en descendant ainsi des rangs supérieurs aux rangs inférieurs, agir sur la coutume et en subir les effets à son tour. Dans quelques cas l'imitation qui vient d'en bas peut s'arrêter assez rapidement parce que les moyens lui manquent pour se rapprocher de son modèle. Le bonheur de porter des perles ou les autres pierres précieuses qui sont à la mode du jour, est refusé à la jeune couturière. Encore y a-t-il ici des consolations sous la forme « d'imitations ». Il est peu probable aussi que les rangs inférieurs de la classe moyenne, pour ne rien dire des villageois, soient atteints d'une passion folle pour le style de la Reine Anne dans l'architecture domestique. Même quand il s'agit de costume, des distinctions délicates, que l'œil purement masculin aurait bien de la peine à préciser, semblent s'imposer, par exemple dans l'architecture du chapeau féminin, quand les rangs inférieurs prétendent s'approprier un nouveau modèle. Ici encore la mode est visiblement contrariée par les coutumes de la classe. Des idées de simplicité coquette, sans rien de tapageur ni de prétentieux, paraissent prévaloir, du moins en théorie, chez les modistes, les femmes de chambre et les autres personnes qui travaillent à satisfaire les besoins de l'aristocratie et de l'opulence. Cette expression même « le monde à la mode » (fashionable World) mplique que la mode, dans tout son luxe et sa magnificence, est un monopole.

L'imitation des manières du « grand monde » par la classe moyenne est, dans la plupart des cas, une reconnaissance assez claire d'une certaine supériorité sociale. Un des exemples les plus amusants de ce snobisme peu dissimulé est la poignée de main en l'air dernièrement en vogue. Une mode pareille arrive aisément à la connaissance du vulgaire dont l'œil est toujours prêt à saisir dès leur première apparition, par la voie du théâtre et des journaux illustrés, toutes les nouveautés caractéristiques du « High Life ». Un point qui mérite d'être noté ici, c'est l'exagération de ce que les imitateurs regardent comme l'essence de la nouvelle mode. Il serait curieux de savoir quelle

idée symbolique (s'ils en avaient une) les gens qui paraissent tenir tant à élever la poignée de main jusqu'à la hauteur des yeux, attachaient à ce rite fashionable.

Cette imitation empressée et presque simiesque des façons de la haute société doit tendre, cela est évident, à effacer dans la vie ordinaire les traits visibles auxquels on reconnaît les classes. Il suffit de comparer le spectacle qu'offre une foule dans le Londres d'aujourd'hui à celui d'une foule dans une ville du moyen âge, tel que le représentent les vieilles gravures, pour voir quelle triste monotonie le pouvoir de la mode a fait régner dans les costumes.

Les rapports entre ces mouvements de la mode et le rire sont nombreux et assez visibles. Le premier de ces mouvements à lui seul, l'adoption d'une mode étrangère par les chefs d'une société, offre un spectacle des plus amusants à ceux qui sont à l'affût du ridicule. Comme nous voyons bien grimacer la folie qui se cache au fond de toute soumission servile à la mode, dans cette histoire des chefs néo-zélandais qui, poussant jusqu'à la fureur la mode établie par d'autres de donner de grandes fêtes, allaient souvent, pour rendre leurs banquets plus somptueux [1], jusqu'à réduire leurs peuples à la famine ! D'ailleurs, quand une cour suit une mode étrangère, il y a toujours là quelque chose qui éveille chez les sujets l'esprit malicieux du rire. Il n'y a pas si longtemps de cela, les costumes dont certaine cour européenne fit l'emprunt à une autre, et ceux qu'elle lui prêta à son tour par suite de relations de famille, donnèrent lieu à bien des rires moqueurs dans chacune des nations intéressées.

Cependant c'est dans la descente précipitée de la mode de rang en rang, et dans les incidents qui l'accompagnent, que l'amateur de ridicule trouve surtout de quoi se satisfaire. La hâte folle des personnes qui ne veulent pas se laisser distancer dans cette sorte de course suffit à faire naître en foule les spectacles plaisants ; car l'apparition soudaine d'une grande et séduisante nouveauté, celle, par exemple, d'un chapeau ou d'une locution de haute marque, nous apporte quelque chose

1. H. Spencer, *op. cit.*, p. 208.

de cette gaîté délicieuse où la vue d'un clown plonge nos enfants. C'est une absurdité énorme que nous saluons d'une explosion retentissante d'hilarité. Jamais en effet, l'irrationalité des actions humaines ne se révèle d'une façon si directe et si évidente que lorsqu'une mode, qui a régné assez longtemps pour être acceptée de tous, est ainsi brusquement supplantée par une nouvelle venue. De là le rire méprisant déversé à flots sur les modes nouvelles par les poètes comiques et les satiriques[1].

Et ce n'est pas tout ; il y a mieux encore. La conduite de l'ambitieux imitateur a son absurdité comique même pour les yeux les moins pénétrants. Cette sorte de vanité qui consiste à vouloir sortir de notre rang est toujours observée, par ceux à qui l'on fausse compagnie, avec une gaîté qui n'est pas sans aigreur : or, ceux qui montrent un empressement trop manifeste à s'approprier une mode nouvelle sont facilement regardés comme des personnes qui essaient de s'élever au-dessus de leurs pareils. Si le vernis de la mode s'applique en couche trop épaisse, comme c'est presque toujours le cas pour ceux que tourmente la forme la plus vulgaire d'ambition sociale, le comique devient plus irrésistible encore. Dans ce cas, le spectacle unit aux transformations impayables du clown quelque chose de l'effronterie du charlatan.

De nouvelles occasions de gaîté naissent du conflit entre l'instinct d'imitation, qui veut qu'on soit à la mode, et le respect pour les coutumes de notre propre groupe. Une exagération dans le costume ou le langage, qui semble dénoter un effort pour franchir les barrières de la classe, ne peut que divertir le spectateur porté à la gaîté. Les ménagères de la classe moyenne égaient, dit-on, la monotonie de leurs après-midis dominicales en faisant à la dérobée gorge-chaude de leurs bonnes qui sortent endimanchées. Les villageoises qui connaissent ces bonnes, si elles pouvaient étouffer une admiration envieuse, jouiraient sans doute encore plus gaîment de ce spectacle. En général, toutes les fois qu'on a l'air de se dresser sur la pointe des pieds

1. Curtius fait cette remarque à propos des poètes comiques : « Ce fut d'abord contre la nouvelle mode du jour qu'ils dirigèrent leurs coups ». (*Hist. of Greece*, II, p. 539.)

pour dépasser de la tête ses pareils, on excite autour de soi un rire légèrement malveillant : or l'adoption hardie de la toilette à la mode est la manifestation la plus reconnaissable de cette manie de nous grandir. La situation a aussi sa drôlerie réjouissante pour un spectateur plus complètement désintéressé. La lutte qui s'engage dans le cœur palpitant d'une jeune femme, qu'elle soit blanche ou de couleur, quand le désir passionné de quelque charmante nouveauté, rendue plus séduisante encore à ses yeux par l'exemple de ceux qui sont au-dessus d'elle, est vivement combattu par le sentiment de sa modeste situation et peut-être aussi par une crainte vague de se couvrir de ridicule, produit sur l'œil qui sait voir un effet en même temps comique et pathétique.

Il est encore, parmi les gaités de la vie, une autre cause d'amusement que nous fournit cet empressement violent à rendre hommage à la supériorité du rang; et peut-être mérite-t-elle qu'on l'indique. Souvent la flatterie de l'imitation n'est pas plus sincère que celle qui se sert des paroles. Quand l'âme de l'homme ou de la femme est dominée par la nécessité de faire ce qui est fait par d'autres, et surtout par des personnes d'un rang plus élevé, il ne faut plus parler de sincérité. De là mille conséquences, et entre autres celle-ci : que pour le simple spectateur prêt à saisir et à savourer le comique des choses, le spectacle d'une grande démonstration nationale de fidélité au souverain ne peut manquer d'avoir un côté divertissant.

Sans doute, les adorateurs trop pressés de la mode, pour peu qu'ils sachent attendre, trouvent de quoi rire à leur tour. Dès que cette nouveauté, qui excitait d'abord tant de risées, a cessé d'étonner, et que tous les yeux s'y sont habitués, le moment arrive où l'on se moque de l'imitateur attardé. Ce personnage si populaire sur le théâtre, « the old dowdy, la vieille ganache », nous est représenté d'ordinaire comme étant par sa mise ridiculement en retard sur notre temps. Cependant le champ de la gaîté qu'inspire uniquement le respect d'une nouveauté sur laquelle jamais la raison n'eut à se prononcer, est évidemment assez limité.

Nous pouvons arriver maintenant à ces courants plus profonds de changement, dont l'ensemble compose le progrès

social. Ils comprennent tout ce qui porte visiblement l'homme à des formes plus hautes d'intelligence, de sentiment et de caractère, à des types plus élevés de vie sociale, et, parallèlement, le développement des institutions par lesquelles ces changements s'expriment.

Nous pouvons supposer que ces changements progressifs sont dus, soit à l'adoption des produits d'une capacité mentale supérieure qui se manifeste chez certains membres de la communauté, soit à la propagation d'idées, d'inventions, d'institutions, qui passent d'un pays à un autre.

Il est malaisé de dire avec précision comment apparaît et comment se répand une amélioration sociale. Il y faut des hommes d'un esprit imaginatif, possédant une connaissance vaste des arts mécaniques, de la législation, et ainsi de suite, ou doués d'un sentiment délicat des choses de la beauté et de l'ordre moral. Cependant toute innovation qui tend à s'établir, qu'elle vienne du dedans ou du dehors, trouve dans l'attitude seule des conservateurs un obstacle sérieux. Ici encore il nous semble reconnaître l'influence et le charme du rang. C'est seulement quand quelque autorité reconnue proclame la valeur de la découverte nouvelle que la multitude, qui peut être un moment auparavant faisait tout son possible pour la fouler aux pieds, la regarde avec respect et ploie les genoux. Quant à l'adopter librement comme vraie et comme bonne, cela ne vient d'ordinaire que beaucoup plus tard,

Une idée d'une nouveauté saisissante, soit dans la science, soit dans la religion, soit dans les commodités de la vie, a beau être en soi conforme à la raison ; cela ne sert à rien pour la défendre contre les attaques de la gaîté malveillante. L'homme ordinaire, qu'il rie ou qu'il reste sérieux, juge les choses sur la règle de la coutume. Ce qui la choque violemment devient pour lui la proie légitime du ridicule. L'histoire des idées et des mouvements sociaux qu'elles déterminent, n'est qu'une longue démonstration de cette vérité L'idée de donner aux femmes plus de liberté et un rôle plus élevé excitait chez les comiques de l'ancienne Grèce et chez leurs spectateurs une hilarité sans bornes. Cette idée a souvent reparu depuis lors, grâce au zèle et au courage de quelques défenseurs isolés ; mais elle conti-

nuait à provoquer dans la foule des rires bruyants. Il y a moins d'un demi siècle, lorsque J.-S. Mill plaida pour l'émancipation intellectuelle et légale des femmes, l'effet produit fut d'abord une impression presque générale de gaîté. Aujourd'hui seulement, une partie du monde civilisé commence à reconnaître combien est naturelle et juste cette idée que les femmes doivent avoir leur part, à la fois dans les gains intellectuels dus aux progrès de l'éducation, et dans la grande œuvre du monde.

Cet exemple nous montre combien est puissante la force que doit combattre et surmonter toute idée dont le caractère est profondément révolutionnaire. Il y a trente ou quarante ans, l'idée de Darwin sur les origines de l'homme et sur l'évolution faisait sur la masse des Anglais, y compris un évêque d'Oxford et beaucoup d'autres personnages très haut placés dans l'échelle de la culture intellectuelle, à peu près le même effet que certains enseignements de nos missionnaires sur un sauvage intelligent. La figure du singe, qui est, soit dit en passant, un des plus anciens symboles de la caricature, rendait d'excellents services à ceux qui saluèrent, assez naturellement d'ailleurs, par de bruyants éclats de rire, la théorie subversive de Darwin.

L'attitude de la foule est à peu près la même en face des premières applications d'une invention pratique. On s'égaya beaucoup en Angleterre quand les élégants de la Restauration empruntèrent à l'étranger une innovation aussi simple que l'emploi de la fourchette[1] ; et c'est ce que ne doit pas oublier le touriste anglais, quand il est disposé à rire des étrangers qui font du couteau un usage immodéré. En pareil cas, ceux qui sont les premiers à adopter la nouveauté provoquent à peu près autant de rires que les partisans d'une mode nouvelle. D'un côté comme de l'autre, ce qui fait l'absurdité comique de l'adoption, c'est l'originalité délicieuse et l'irrégularité splendide de la chose.

D'autre part nous voyons, ici encore, le rire se retourner contre le rieur. Quoique le respect de la coutume nous porte tout d'abord à tourner en ridicule tout changement soudain et frappant dans les idées ou dans les habitudes de la vie, cependant,

1. Voyez Ward, *Engl. Dram. Poets*, II, p. 401.

quand ce changement est en bonne voie de devenir définitif, le même sentiment nous pousse à nous moquer de ceux qu'un préjugé obstiné attache à la chose d'autrefois. Une des principales fonctions du rire est de discréditer gaîment les idées usées, les croyances dont on a reconnu le caractère illusoire, les pratiques tombées en désuétude. Nulle part peut-être l'orgueil que contient la gaîté ne se manifeste plus clairement que dans ces railleries que prodigue la jeune génération à ce qui survit des manières surannées de ses prédécesseurs. Bien souvent nous voyons l'art s'égayer de ces choses caduques qui ne sont plus bonnes à rien. Toute époque d'agitation et de mouvement a eu probablement sa littérature satirique poursuivant d'une gaîté turbulente les fantômes en fuite. La comédie hardie et généreuse d'Aristophane frappait à coups redoublés la mythologie ruineuse de son temps, et l'écroulement soulevait de larges explosions de gaîté. Le grand ouvrage de Cervantes et les satires ou pasquinades de la même époque déversaient des flots de ridicule sur les partisans sentimentaux et surannés de la chevalerie à demi-morte et de la féodalité en décadence[1].

Cette gaîté dont les idées et les institutions usées font les frais, a souvent été fortifiée par cette impression qui nous ranime et nous fait respirer à pleins poumons quand nous sommes délivrés d'une pénible contrainte. Cette forme élémentaire du rire a eu sa place dans tous les heureux moments de la vie nationale, où le peuple entier s'est senti étroitement uni dans un abandon joyeux. Plaute, le comique de la foule, reflète dans sa jovialité plébéienne le soulagement d'un peuple qui, après la seconde guerre Punique, respirait au sortir d'une tension violente et prolongée, et l'impatience des masses avides de jouir plus librement des plaisirs de la vie[2]. L'art populaire du moyen âge, où les démons semblent jouer le rôle inoffensif du policeman dans une pantomime moderne, montre les esprits se soulageant d'une superstition oppressive. La même détente au sortir de la contrainte, la même évasion des esprits tenus longtemps captifs, sont reconnaissables dans la littérature de la Réformation et de la Restauration anglaise.

1. Wright, *op. cit.*, ch. XIX.
2. Sellar, *Roman Poets*, p. 167.

Le même aspect réjouissant de la disparition des choses surannées nous inspire une gaîté plus tranquille, quand nous rions des coutumes et des rites qui survivent à leurs causes et qui n'ont plus de sens. Nous considérerons plus tard de plus près cette forme de plaisir et de gaîté, où se manifeste un esprit qui perce à jour les apparences et qui cherche à pénétrer au fond des choses.

Il semble résulter de ce que nous avons dit, que l'action du rire s'exerce de deux manières sur les changements des habitudes sociales. En premier lieu il résiste à la passion folle de la nouveauté (neomania). Comme les écoliers, qui souvent maltraitent un nouveau venu, il cingle vigoureusement du fouet l'innovation qui se présente, afin de voir ce qu'elle vaut et si elle peut justifier son existence : par là il modère la rapidité des changements. En second lieu il rend définitif le rejet d'une habitude surannée en lui donnant pour ainsi dire le « coup de grâce[1] ». Il rend ainsi à la fois les services que rendent au troupeau de moutons le berger qui marche en tête et le chien qui court derrière pour presser les traînards. Il semble faire observer la maxime de Gœthe :

« Ohne Hast
Aber ohne Rast. »

Nous pouvons maintenant donner un coup d'œil à quelques-uns des cas où ce mouvement complexe du progrès social agit sur la formation des groupes sociaux et sur leurs attitudes réciproques.

Il est évident que, en subdivisant de plus en plus les emplois et en exigeant pour chacun d'eux des connaissances spéciales, le progrès tendra à élargir le champ des moqueries et des plaisanteries réciproques dont on a déjà parlé. Ce qu'il est plus important d'indiquer, c'est que les progrès de savoir et de culture faits par une société amèneront la formation de nouveaux groupes impliquant certaines différences de rang. L'importance de ce genre de distinction entre les groupes se montre dans la comédie classique. Juvénal exprime aussi le mépris railleur du

1. En français dans le texte.

Romain de la capitale pour les provinciaux ses inférieurs[1], et chez nous la comédie de la Restauration, prenant pour modèle la vie des citadins, déverse le ridicule sur la petite noblesse de province[2]. On voit encore cette importance dans les rapports entre le clergé considéré comme classe savante et les laïques ignorants. Ainsi que nous l'apprennent les contes amusants du moyen âge, l'autorité du clergé pendant ces siècles d'ignorance reposait en grande partie sur sa supériorité intellectuelle. Si nous considérons la culture des esprits dans son ensemble, nous y pouvons distinguer le nombre indéfini de niveaux différents qui constituent comme une échelle de dignité intellectuelle. On suppose en général que ces degrés coïncident avec certains groupes tels que les professions libérales, les commerçants et la basse classe. Mais on ne peut plus admettre aucune coïncidence de ce genre lorsque l'éducation est devenue un bien commum. Une grande partie de notre classe « supérieure », dont les limites ne sont plus déterminées par la naissance, mais, dans une large mesure, par la richesse, n'est ni cultivée ni même bien informée. Un employé possède souvent plus de connaissances générales et de goût littéraire que son riche patron, et un ouvrier, malgré tous les obstacles de la pauvreté, peut, sur des sujets comme la philosophie et l'histoire, être plus instruit que la grande majorité de la classe moyenne. Nous voyons donc que les couches qui représentent des degrés de culture différents sont en grande partie indépendantes des divisions généralement reconnues. Ces distinctions anciennes peuvent en effet avoir été singulièrement atténuées par les progrès de l'instruction. L'ancienne ligne de démarcation entre l'homme, être supérieur, et l'épouse son inférieure, a été à demi effacée par le droit reconnu aux femmes de pénétrer dans la sphère de la haute culture. Ces divisions établies par la culture sont de véritables groupes sociaux dont chacun est formé par une large communion d'idées, de goûts et d'intérêts, et leur importance dans le groupement social tend à s'accroître.

1. Tyrrell, *op. cit.*, p. 52.

2. Ward, *Engl. Dram. Poets*, II, pp. 338-9. La comédie de la Restauration ridiculisant aussi le bourgeois (the cit) comme l'inférieur du gentleman du West-End.

Le développement des groupes de culture introduit un changement nouveau et important dans les règles de convenances auxquelles le rire est, pour ainsi dire, lié. Quand la supériorité ne repose pas sur une base reconnaissable de raison, le ridicule jeté sur les inférieurs ne peut avoir sa source que dans un orgueil qui peut être et est en effet souvent une pure sottise. Mais quand elle consiste dans la possession d'une plus grande richesse intellectuelle, d'idées plus épurées, et d'un sens plus délicat de ce qui convient, le rire même est d'une qualité plus fine. Il est moins bruyant, plus judicieux et plus pénétrant. Aussi ne devons-nous pas nous étonner si ceux mêmes qui le trouvent irritant ne le comprennent pas. Le *nouveau riche*[1], dont la vulgarité se révèle dès qu'ils se montre dans une société dont les manières sont vraiment distinguées, reculera peut-être, bien qu'il semble la plupart du temps protégé par l'épaisseur de son épiderme, devant le sourire à demi réprimé qui l'accueille. Ainsi que l'a remarqué Schopenhauer, l'homme d'intelligence médiocre n'aime pas du tout rencontrer son supérieur intellectuel : la rencontre a-t-elle lieu, il se peut qu'au grand amusement des spectateurs malicieux, l'ambition sociale précipite celui qui en est possédé dans de vives escarmouches avec ceux qui ont tout un monde d'idées dont il ne connaît pas le premier mot.

Ce n'est pas que l'inférieur, ici encore, ne puisse trouver de temps à autre l'occasion de rire à son tour. La délicatesse du goût et des idées paraît facilement une affectation à celui qui en est dépourvu. Midas, accoutumé à mesurer la valeur des gens sur leur revenu, et à confondre l'intelligence avec le savoir-faire qui enrichit son homme, doit tout naturellement regarder l'habitude d'en appeler aux idées comme une superfluité excentrique ; ainsi le rire peut offrir une consolation à celui qui est battu à plate couture dans un assaut d'intelligence. Le « sens commun » de l'Anglais ordinaire marque à son actif bien des rires retentissants, pendant qu'il proteste avec une hardiesse confiante contre tous ceux qui prétendent introduire les idées dans le domaine de la pratique et des affaires.

1. En français dans le texte.

Un effet ultérieur du mouvement de la culture sur la formation des groupes est la division en sectes, phénomène qui semble particulièrement remarquable dans les sociétés édifiées par notre race. Cette tendance à se subdiviser en une foule de petits corps religieux, politiques et autres, introduit des rapports d'un nouveau genre. Ici nous ne pouvons guère dire qu'un groupe surpasse ses rivaux en intelligence. Qu'il en soit ainsi ou autrement, les règles du jeu social nous obligent à laisser la question ouverte. D'autre part cette différenciation de l'opinion organisée, en un certain nombre de « credos » ou « d'opinions » différentes, dont la nuance est souvent fort délicate, amène à une nouvelle bifurcation de groupes « plus élevés » et de groupes « inférieurs ». Les plus élevés sont formés ici par la masse ou la majorité qui, naturellement, rit des minorités chétives, dont elle traite les idées de manies et de lubies. Mais ici encore la belle impartialité du dieu du rire, aux yeux de qui la plus grande partie du genre humain n'est rien moins que sage, et qui compte pour peu de chose la différence du nombre, donne parfois à la minorité dédaignée l'occasion de prendre sa revanche; car les minorités représentent quelquefois des idées nées pour régner.

Tandis que le progrès des idées et des institutions dans une nation contribue ainsi d'une part à multiplier les groupes et par conséquent à introduire des occasions nouvelles pour les attaques et représailles d'un groupe à l'autre, il tend, dans l'ensemble, à en faire tomber les barrières. Il y travaille par la chaire, la presse et les sociétés d'éducation qui aident les idées nouvelles à circuler dans toutes les classes Ces idées conduisent, directement et indirectement à la fois, à une certaine assimilation des groupes; et cette action assimilatrice se produit rapidement aujourd'hui. Toutefois, comme nous l'avons vu, elle laisse beaucoup de place pour des degrés de culture différents ; car les différences naturelles de rudesse et de souplesse dans la fibre intellectuelle assureront toujours un contraste marqué entre ceux qui sont cultivés et ceux qui ne le sont pas.

La diffusion du savoir et de la culture à travers toutes les classes agit indirectement sur les distinctions de groupes en

faisant connaître les occupations d'une classe aux membres des autres, et particulièrement à ceux des classes inférieures. Le fils de l'ouvrier, qui a de l'intelligence et qui la cultive, peut, on nous le dit souvent, se frayer un chemin jusqu'à l'université et prendre sa place, sans que personne la lui conteste, parmi les hommes de loi, les docteurs, parmi les maîtres les plus respectés.

Or tous les changements de classe soudains, surtout quand ils vous élèvent, sont sujets à paraître risibles. Même quand l'élévation est due à la faveur royale, nous sentons qu'il y a quelque chose d'anormal dans ce passage rapide à une sphère supérieure, et nous avons l'habitude de contrôler de près le nouveau titre. Les instincts conservateurs des hommes s'opposent à l'apparition de dignitaires nouveaux, à peu près comme ils s'opposent à l'apparition d'idées nouvelles; et l'on peut s'attendre à trouver pendant quelque temps le personnage un peu emprunté dans sa nouvelle case sociale. On nous dit que la Comédie de la Restauration « déverse à flots le mépris sur ces champignons d'un jour, les chevaliers de récente création[1]. »

Même quand l'ascension dans l'échelle sociale est parfaitement méritée, cette impression de nouveauté déplacée se produit un moment. La famille et les relations du personnage de fraîche date, continuant à vivre dans une lumière moins éclatante, ne pourront s'empêcher de rire, bien que ce soit peut-être avec une admiration sympathique, de l'étrangeté de cette élévation soudaine ; et le jeune homme qui s'élève ainsi sera bien heureux, s'il ne laisse pas voir de temps en temps aux observateurs égayés, qu'il est peu familier avec les manières de la société dans laquelle il vient d'entrer.

Cependant la confusion des rangs amenée par la diffusion générale de l'instruction est peu de chose et ne frappe guère, si on la compare à celle qui vient d'une autre cause. L'agent de destruction le plus actif des limites établies entre les classes est la force qui tend à transformer une société en ploutocratie. Cette tendance peut sans doute faire ressortir elle-même les effets de l'instruction largement répandue; car l'homme qui a

1. Ward, *op. cit.*, II, pp. 399, 400.

édifié une fortune a quelquefois obtenu le succès par l'habile emploi de son savoir ; cependant la présence, ou l'absence, de qualités autres que les qualités intellectuelles, paraît jouer de notre temps un grand rôle dans les mouvements soudains d'ascension sur l'échelle ploutocratique.

Ainsi que nous pouvons l'apprendre dans la comédie de Molière, le spectacle d'un homme qui, du bas de l'échelle sociale, jette sur les degrés les plus élevés d'ardents regards de convoitise, a quelque chose de comique, à la fois pour ceux qui sont au même niveau que lui et pour ceux dont il ambitionne l'élévation. Plus tard, lorsque le regard de convoitise est suivi d'un effort pour grimper réellement, les tentatives malheureuses peuvent provoquer la gaîté au point que les larmes obscurcissent la vue. Et quand l'ambitieux atteint son but, la gaîté y trouve encore son compte ; car il est peut-être plus difficile de garder convenablement l'équilibre à cette hauteur nouvelle, qu'il ne l'était d'y parvenir ; surtout quand les parents et les autres attributs de son humble état d'autrefois persistent à s'attacher au parvenu.

D'autre part ces rapides ascensions nous donnent fréquemment le spectacle d'impostures amusantes : en effet on a vu, comme le dit Schopenhaner, des hommes qui n'avaient aucun des mérites requis, de vrais profanes, se pousser jusque dans les cercles littéraires, et usurper une sorte de distinction d'emprunt, à l'aide d'artifices d'ailleurs aussi anciens que vulgaires.

Les changements de classe nous procurent encore d'une autre façon le spectacle amusant de la fraude. Quand les personnages les plus haut placés dans le monde rendent hommage à la divinité des hommes d'argent ambitieux, en se livrant eux-mêmes au trafic sous des noms empruntés, la gaîté de Midas et de toute sa caste méprisée trouve l'occasion de se donner carrière.

Nous pouvons à présent indiquer l'effet général des mouvements sociaux que nous venons d'esquisser, sur la qualité et le mode de distribution des manifestations de l'hilarité dans une nation.

a. — Tout d'abord, le flot de la culture, à mesure qu'il avance et se répand, tend visiblement à élever le niveau général du goût et à développer l'aptitude à juger la qualité du plaisant.

Ce résultat, bien qu'il soit dû en partie au développement de l'art et à l'extension de son influence éducatrice, est au fond l'effet direct du progrès intellectuel et de cette augmentation de la délicatesse de sentiment qui paraît dépeindre de ce progrès. On peut décrire ce changement en disant que le criterium de l'idée tend graduellement à gagner du terrain en enveloppant, sinon en réduisant celui de la coutume. Le rire primitif, vide de tout contenu intellectuel, devient moins général; le rire de l'intelligence plus fréquent. Cet effet de l'introduction des idées se produit chez les membres de toutes les classes, dans la mesure où ils entrent dans le groupe de culture le plus élevé. C'est ainsi que les façons de penser particulières à telle localité, à tel groupe social, commencent à perdre de leur importance dans notre rire.

Cet effet de l'extension du point de vue intellectuel se réfléchit dans toutes les variétés distinguées de l'art comique. Tout sentiment trop marqué de la dignité du rang, surtout quand le groupe présente un aspect peu imposant, qu'il s'agisse de la « petite noblesse » dans quelque capitale en miniature sur le continent, ou des familles qui composent « la société » dans une ville obscure de province en Angleterre, frise de bien près le ridicule. D'autre part, si la classe inférieure s'exagère la dignité d'une personne ou d'une classe qui est au-dessus d'elle, surtout si cet excès de respect s'accompagne d'humbles courbettes, il prend un air de servilité plaisante dont la juste appréciation suppose une certaine maturité de l'esprit.

La tendance générale de ce progres des idées n'est jusqu'à présent que très imparfaitement comprise. La marche de l'esprit, comme parfois la marche des armées, n'est pas si uniformément triomphante qu'on se le figure communément Une partie considérable de la gaîté de ce qu'on appelle les classes instruites, n'est encore que légèrement influencée par la perception délicate et profonde des qualités du plaisant ; tandis que, pour la majorité non cultivée appartenant à tous les niveaux sociaux, il serait difficile de découvrir dans ses rires aucune trace distincte d'un dépôt dû au flot montant de l'instruction. On pourrait aller jusqu'à supposer qu'aujourd'hui même, dans leur appréciation du plaisant, les habitués d'un « Music Hall »

de la première classe à Londres, ne sont guère, ou peut-être ne sont pas du tout, pour la pénétration intellectuelle et la délicatesse du sentiment, au-dessus de ces foules du moyen âge qui accouraient pour voir et pour entendre les facéties *du jongleur*[1]; tant l'influence des causes de raffinement est lente à s'infiltrer des couches de culture les plus élevées dans les couches inférieures.

b. — Le changement amené dans la qualité du rire social par une infusion d'idées a été certainement accompagné par un changement dans sa quantité, comme le montre le déclin de la gaîté populaire si démonstrative autrefois. Cette diminution du rire collectif, dont on a déjà dit un mot, et que reconnaissent tous ceux qui ont étudié le passé, est due en grande partie à ce que les manifestations plus simples et plus cordiales de l'hilarité populaire ont baissé le ton. Le changement est assez important pour motiver une étude rapide.

Dans les sociétés d'un type simple le rire le plus franc et le plus bruyant venait probablement des couches les plus basses. Il suffit de rappeler celui de l'esclave chez les Égyptiens ou chez les Romains. Ce qui permit plus tard au rire de se donner carrière, ce fut *l'organisation* de la joie sous forme de spectacles et de divertissements populaires. Peut-être le germe d'une telle organisation se trouvait-il dans cette fête annuelle célébrée « en l'honneur du très joyeux dieu du rire », qui nous est rappelée par Apulée[2]. On peut citer en exemples les réjouissances à l'occasion de la moisson et des vendanges, d'où naquit la comédie grecque, et les divertissements tumultueux de la multitude dans les foires et les fêtes du moyen âge. Ce qui fait croire que le peuple possédait par excellence les secrets du rire, c'est le fait que des esclaves, soit Grecs, soit Romains, étaient choisis comme bouffons par les grandes maisons. Les fous qu'entretenaient les Orientaux appartenaient probablement à la même classe[3]. Plus tard les fous des cours européennes étaient tirés des classes les plus humbles.

Un mot peut résumer les caractères de ce type primitif de la

1. En français dans le texte.
2. *L'âne d'or*, L. III, ch. 55.
3. Doran, *History of Court Fools*. pp. 18, 37, 75.

gaîté populaire : elle était enfantine. L'esclave ou tout autre travailleur opprimé pouvait écarter sans efforts, dans les heures données au jeu, les idées de labeur et de châtiment. Devant son maître et les traitements qu'il recevait de lui, son attitude paraît avoir été celle de la résignation produite par une habitude de toute la vie. Il est probable qu'il pouvait s'égayer doucement aux dépens de son surveillant ; mais il ne paraît pas avoir nourri contre lui une animosité profonde.

Cette forme naïve du rire populaire fit place à un type moins enfantin quand le menu peuple commença à comprendre un bon nombre d'hommes libres qui étaient capables de se faire des opinions à eux et ne manquaient pas de hardiesse pour revendiquer le droit de les exprimer. Il suit de ce qui a été dit plus haut, que la liberté nouvellement conquise dut amener naturellement quelques critiques moqueuses des autorités. Cette tendance de la foule en joyeuse humeur fut aussitôt reconnue par les autorités, qui la combattirent par une censure rigoureuse. Nous avons un exemple de cette censure dans les règlements de police qui gênèrent l'introduction à Rome de la comédie athénienne. Les magistrats exigèrent que le lieu de la scène fût toujours placé hors de Rome, comme pour prévenir toute attaque directe contre les institutions et les personnes romaines[1]. L'église du moyen âge montra la même hostilité contre les éclats d'une gaîté libre et sans scrupules. Peut-être ce sentiment était-il en partie inspiré par une réprobation morale très légitime de la grossièreté qui s'étalait dans les chansons, les contes, et ainsi de suite. Il semble cependant que la plupart des ordonnances prohibitives eurent pour cause la crainte qu'avaient les ecclésiastiques de ne plus dominer en sûreté l'esprit du peuple.

Toutefois il ne fut pas facile d'imposer silence au rire populaire, une fois qu'il se fut entendu lui-même et qu'il eut reconnu sa force. Aristophane et le public dont il excitait le rire furent, pour quelque temps du moins, plus forts que le démagogue

1. Tyrrell, *Latin Poetry*, p. 43 et suiv. Les licences de la comédie grecque primitive la firent interdire par Pisistrate. Comme le remarque le Professeur P. Gardner, « les tyrans n'ont point le sens de l'humour et craignent le ridicule ». (*Greek Antiquities*, p. 666 .

qu'ils tournaient en ridicule. Sans doute le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiatique sont souvent parvenus à étouffer à demi pendant quelque temps les formes grossières du rire : mais on a reconnu qu'il était impossible de l'étouffer complètement dans les sociétés libres. Au moyen âge, nous dit-on, l'atmosphère de gaîté s'élevait parfois à de si hautes températures que les hommes d'église eux-mêmes se joignaient à des chants qui n'étaient guère décents[1]. L'histoire moderne de la satire politique fournit mille exemples de la puissance du rire populaire. C'est ainsi que, du temps des Stuarts, le peuple protesta par des satires contre l'abus des monopoles[2]. Le rire se montra si fort que les politiques, n'ayant pu le débusquer de la scène, entreprirent de le faire servir à leurs propres fins[3]. Si les genres les plus licencieux sont maintenant bannis de la scène, la caricature politique est florissante et vigoureuse ; elle a osé attaquer la royauté même, pendant une période de quelque durée[3].

Certainement c'est dans le peuple que la bienfaisante habitude de la gaîté a trouvé son soutien. Si nous regardons le peuple comme représenté aujourd'hui par les paysans, les ouvriers et la partie inférieure de la classe moyenne, il faut avouer qu'il semble avoir perdu sa note joyeuse. Le réservoir qui, dans le passé, entretenait le courant de la gaîté nationale, a certainement baissé de niveau et menace même de se dessécher. Mais nous reviendrons bientôt sur ce point.

c. — Comme dernier effet sur lequel il faut insister ici, nous trouvons sous le rire d'un peuple une attitude singulièrement composite. J'entends par là une agglomération de tendances mentales qui impliquent des manières de voir différentes, et différents types des convenances, et par conséquent du risible.

Dans le chapitre précédent nous avons vu comment le rire choral des sauvages suivait les directions des tendances autoconservatrices de la tribu. Ce mouvement inconscient, par lequel l'humeur joyeuse s'adapte d'elle-même aux fins de la vie collective de la tribu, a persisté à travers tous les changements intro-

1. Wright, *op. cit.*, p. 44 suiv.

2. Ward, *Engl. dram Poets*, II, pp. 392,3.

3. On dit que la satire de Cibber « *Non-Juror* » valut à son auteur une pension et le titre de Poète Lauréat (Wright, *op. cit.*, chap. XXII).

duits par le jeu de la mode et par les mouvements de l'évolution sociale. Nous, Anglais d'aujourd'hui, qui voyageons beaucoup plus que nos ancêtres dans les pays étrangers, qui pouvons même apprendre les langues qu'on y parle, nous conservons la tendance à résister à l'importation des choses qui nous frappent comme non anglaises. Dans certaines circonstances, par exemple quand la fièvre guerrière échauffe le sang, et qu'on se sent critiqué par des étrangers, cet attachement à ce qui est national croît en netteté et en vivacité et se réfléchit d'une manière évidente dans les manifestations de la gaîté compatible avec les dispositions du moment.

Ce point de vue de la tribu a toujours coexisté avec le point de vue plus étroit et plus relatif du groupe, tel que nous l'avons fait connaître plus haut, bien que, dans les circonstances ordinaires, il ait moins prédominé dans les manifestations joyeuses des hommes. Le rire du moyen âge à l'adresse des prêtres fut de temps en temps inspiré par le sentiment patriotique ou national, quand le peuple commença à voir en eux les serviteurs d'un pouvoir étranger.

Ce n'est pas tout : bien souvent, quand le peuple rit de ce qui est à ses yeux « l'absurde », dans ce rire, que nous pouvons appeler le rire du sens commun, c'est encore le point de vue de la tribu ou de la société qui est adopté; et ceci est encore vrai de la majeure partie au moins d'une communauté qui marche à l'avant-garde de la civilisation. Quand nous sourions de ce qui nous paraît une idée peu naturelle ou une habitude étrange, nous sommes en réalité guidés par cette préoccupation : « qu'est-ce que disent et pensent les gens qui nous entourent ? Quelles paroles et quelles pensées attendent-ils de nous ? » Cette soumission docile à une coutume vaguement formulée, où l'on ne s'inquiète pas un instant de ce que cette coutume peut avoir en soi de raisonnable, se retrouve aussi dans les jugements portés par les hommes ordinaires sur les côtés risibles de l'immoral. L'empressement à payer ses dettes, par exemple, semblera à la plupart des hommes sagesse ou sottise, selon la coutume de leur tribu, bien que sur ce point deux opinions de classe puissent se faire distinctement sentir : par suite le rire peut se porter, quand la coutume change, de celui dont la lenteur à tenir ses

engagements donne à supposer qu'il se trouve dans une gêne d'ailleurs soigneusement cachée, sur celui qui témoigne, dans des questions insignifiantes, une hâte indigne d'un homme comme il faut.

Il semble résulter de ce qui précède que les adataptions du rire à des normes plus universelles, à l'idée d'une convenance inhérente aux choses, est une sorte d'addition artificielle à des tendances plus profondes et plus instinctives. L'homme du commun, quand il s'égaie du spectacle de quelque folie ou vice risibles, ne dépasse guère le point de vue de la coutume, en vertu duquel ce que tout le monde fait est bien fait. C'est seulement quand une culture plus élevée a dégagé ce qu'il y a d'universel dans le risible comme dans son opposé le raisonnable, que les idées interviennent fréquemment. Cette épuration de notre rire par l'intervention des idées est surtout l'œuvre des hommes de pensée, par exemple du moraliste, du critiqne littéraire, et par-dessus tout de l'artiste, dont c'est le rôle propre d'enrichir de beauté le domaine du plaisant. Cette fonction de l'art sera le sujet d'un chapitre ultérieur.

Dans ce chapitre-ci nous avons traité uniquement de ce que j'ai appelé le rire choral, celui des groupes grands ou petits. Il y a cependant un autre genre de rire, le rire particulier à l'individu quand il est seul ou en compagnie d'amis qui pensent comme lui. Ce genre a aussi ses pré-conditions dans les processus de l'évolution sociale tels que nous venons de les indiquer.

Il est évident que ce rire indépendant serait impossible dans les stages les plus bas de cette évolution. Dans l'état sauvage ou demi-sauvage, le membre bizarrement constitué d'une tribu (si toutefois un tel être était possible), qui serait sujet à éclater de rire devant les cérémonies absurdes de sa communauté, courrait certainement des risques sérieux. Il a fallu des siècles de progrès social pour établir les conditions où l'individu peut librement et sans danger se livrer à l'humeur joyeuse.

Cette liberté pour chacun de choisir ses propres façons et sujets de rire s'est affirmée graduellement comme une partie de ce tout qui constitue à nos yeux la liberté individuelle. Peut-être même peut-on la regarder comme la phase la plus élevée et la plus complète de cette liberté.

Ce n'est pas le moment d'étudier plus à fond les conditions complexes d'où dépend ce développement d'un rire individuel plus libre. Peut-être suffit-il ici d'indiquer la nécessité d'un progrès dans les idées, et la possibilité pour les hommes, pour le petit nombre, tout au moins, de se faire des jugements personnels, que ce progrès implique. Pour rire de son propre rire, un homme doit commencer par avoir des idées et des perceptions qui lui soient propres.

On ne pourra comprendre plus complètement les conditions préalables d'un rire indépendant que lorsqu'on en aura soigneusement examiné les traits caractéristiques. Dans le chapitre suivant je me propose d'examiner cette variété de l'humeur joyeuse, qui semble être un attribut de l'individu arrivé à son développement complet. Cet attribut est ce qu'on désigne spécialement, de notre temps, par le terme d'humour.

CHAPITRE X

LE RIRE DE L'INDIVIDU : L'HUMOUR

Dans le chapitre précédent nous avons vu comment les progrès de la civilisation ont tendu à calmer les éclats retentissants du rire choral ou collectif. Cependant le meilleur ami de l'homme n'est pas fait pour prendre un affront trop au sérieux. Chassé de la multitude, il a su se déguiser et rentrer à la dérobée dans les demeures des hommes, animant de temps en temps quelque esprit mortel, et le poussant à tirer des objets risibles un plaisir plus tranquille que n'accompagne aucun danger. Ce nouveau don, cette dernière inspiration du mortel par le dieu, est ce que nous appelons l'Humour.

Il n'y a peut-être pas de mot dans la langue anglaise (à laquelle il semble appartenir exclusivement) qui soit plus difficile à définir avec une précision scientifique que ce mot qui nous est si familier. On l'emploie souvent d'une manière extrêment vague, comme lorsqu'on dit d'un homme qu'il a de l'humour, parce qu'il rit volontiers[1]. Et pourtant quiconque se donne la peine d'employer les mots dans leur véritable sens, sait combien cette façon de parler est peu exacte. Une incontinence chronique du rire, telle qu'on la trouve dans le type que M. Meredith appelle « l'hypergélaste », forme en effet un contraste marqué avec ce qu'on appelle « l'humour » quand on veut s'exprimer avec justesse. Le terme, ainsi que peut nous l'apprendre son étymologie, désigne moins la propriété générale de la « risibilité », qu'un certain tempérament particulier, une certaine complexion du sentiment, je dirai plus, un mode

1. Ceci vient sans doute en partie de ce que la langue anglaise ne possède pas d'autre mot qui, à lui seul, désigne directement et clairement la disposition ou sentiment subjectif qui se manifeste par le rire.

d'organisation mentale. Nous ne pouvons donc penser à l'appliquer à la race ; nous trouverions même difficile d'accorder à cette qualité un caractère assez général pour parler des humoristes comme d'une classe. L'homme ou la femme qui possède l'humour doit ce privilège, avant tout et essentiellement, à la possession, qui ne s'achète à aucun prix, d'un esprit vraiment individuel.

Il ne faut jamais perdre de vue ce mélange tout à fait particulier d'éléments chez la personne qu'on appelle humoriste. Il la voue à un isolement relatif dans l'expression vocale d'un sentiment qui fut primitivement social et communicatif. Qu'un grand nombre de personnes s'accordent pour exprimer ensemble leur humour, c'est une idée inadmissible. Un homme qui a développé ses dispositions humoristiques devra s'estimer heureux si, dans son entonrage, il en trouve un ou deux autres capables de comprendre et de partager quelquefois son rire discret.

Et pourtant, bien que l'humour consiste essentiellement, dans chaque cas particulier, en un mélange unique d'éléments divers, il a certains caractères généraux. A quelle sorte de tempérament, de constitution mentale pensons-nous, quand nous nous accordons à voir dans Shakespeare, Cervantes, Goldsmith, Sterne, Lamb, Dickens et George Eliot des humoristes ?

Ce que nous pouvons dire avec confiance, c'est que quelques-uns des caractères que présente le rire ordinaire ne se trouvent pas dans l'humour. Il est bien éloigné de la gaîté prompte, réflexe, de l'enfant ou de l'adulte insouciant. Son rire n'est pas seulement plus calme, il est aussi plus lent et chargé d'un sens plus profond. En outre, il est émis sur un ton bien différent de la fanfare brutale et méprisante des premiers hommes. Il s'exhale en notes contenues et presque tendres. C'est en même temps le rire où l'on sent le moins le point de vue de l'intérêt personnel : on n'y entend rien du clairon triomphal ; à peine y devine-t-on la conscience de la supériorité à laquelle la production même de ce rire peut donner un droit momentané. C'est pourquoi on peut hésiter à décerner le titre d'humoriste à un écrivain dont le rire (même quand le public lui donnerait le nom d'humour) commence à laisser dominer une note de dérision méprisante.

Ces contrastes nous indiquent assez clairement certains caractères positifs des manifestations de l'humour. Un regard à la fois enjoué et réfléchi, promené tranquillement sur les choses ; une manière d'accueillir les spectacles amusants, qui semble, dans sa modération, donner satisfaction au sens du ridicule et demander pardon de ce qu'il y a de peu délicat dans une pareille jouissance ; un mouvement expansif des esprits du dedans au dehors, rencontré et retardé par le courant contraire d'une sorte de bienveillance pensive, voilà quelques-uns des traits dominants qui se révèlent clairement dans l'humour.

Au premier abord, il paraît impossible de considérer cette attitude mentale subtile et complexe comme un développement de la gaîté naïve et plutôt grossière des temps primitifs. Pourtant un examen rapide des exemples les mieux choisis de ce que les connaisseurs appellent humour, suffirait à montrer qu'il se nourrit, à bien peu de chose près, des mêmes aliments que la gaîté des Grecs ou celle du moyen âge. Le bouleversement des choses, surtout quand il les fait tomber de haut ; les bévues et les maladresses de toute sorte ; les bizarreries humaines, quand elles atteignent des proportions surprenantes ; toute vanité qui se gonfle pour forcer une attention qui se refuse ; les mille déguisements des mortels ; la disproportion entre les choses et les exigences des circonstances ; les extravagances, les perversités et les folies sans nombre de l'humanité ; tout ce qui fait éclater le rire sans pensée de l'homme sans culture, fait aussi vibrer *sotto voce* la note plus lente de l'humoriste.

Notre grande humoriste a dit : « Quelque étrange que semble une pareille filiation, cette admirable et délicieuse combinaison de plaisanterie, d'imagination, de philosophie et de sentiment, qui constitue l'humour moderne, tire probablement sa première origine de la moquerie cruelle du sauvage devant son ennemi torturé ; tant est forte la tendance des choses vers le bien et vers le beau[1]. »

Certes, quand nous affirmons que l'humour, si noble et si doux, descend d'une origine si barbare, nous ne voulons pas dire que sa genèse ait été ni soudaine ni directe. Ainsi que nous

1. Georges Eliot *Essays*, pp. 82, 83.

l'avons déjà dit, c'est un sentiment singulièrement complexe. Il suppose chez celui qui le possède une réunion toute particulière de qualités, qui ne peut se produire que rarement. Or, l'étude du développement de l'individu, comme de celui de la race, nous apprend que ce groupement de qualités est, parmi tous les produits qui sortent du laboratoire de la nature, un des plus délicats, et qu'il exige d'elle un effort de préparation très spécial.

Quoiqu'on ait raison d'appeler l'humour un sentiment, sa condition la plus apparente, sinon la plus importante, est un développement de l'intelligence. C'est un excellent exemple de ce que M. Meredith appelle « le rire de l'esprit », expression qui suppose, cela va sans dire, que nous possédons cet esprit. Nulle part il ne prospère mieux que sur le terrain des idées. Cependant cet élément intellectuel, qui est pour l'humour d'une importance vitale, n'exige pas la subtilité de l'esprit; moins encore la présence d'idées qui dépassent le niveau des intelligences ordinaires. Ce qui est nécessaire, c'est un esprit porté à réfléchir sur ce qu'il observe (une ménagère entendue peut le posséder), ayant en lui assez de vie et d'initiative pour s'élever au-dessus d'une banale et passive acceptation des choses, pour les pénétrer des clartés d'une critique toute fraîche.

L'élément intellectuel qui distingue surtout l'observation humoristique est un large développement de ce pouvoir d'embrasser les choses dans leur ensemble et dans leurs rapports, qui est à la racine de toutes les perceptions élevées du risible. C'est, plus particulièrement, une habitude mentale de projeter les choses sur leurs arrière-plans, de les considérer au milieu de tout leur entourage, en tant que cela implique ces relations de contrariété qui sont, comme nous l'avons reconnu, de l'essence du plaisant, au sens rigoureux du terme. Cette compréhension de l'entourage dépend d'un processus de *réflexion imaginative;* car l'arrière-plan que demande l'humour n'est pas l'arrière-plan visible, mais il doit, dans une large mesure, être une restauration ou plutôt une construction.

Cette introduction dans l'humour d'une certaine activité de pensée ou de réflexion, a cette conséquence curieuse qu'il ne se

contente pas de se jouer autour du domaine du sérieux, comme fait le rire primitif et simple, mais qu'il embrasse et s'assimile une sorte de demi-jeu où un certain sentiment de l'importance des choses, de leur valeur et des effets qu'elles ont sur notre bonheur, met une sourdine à la gaîté. C'est là le paradoxe, le secret de l'âme à qui l'humour est cher, secret irritant à la fois pour les personnes purement sérieuses et pour les plaisantins au cœur léger. Pour le bien comprendre, nous aurons besoin, comme on le verra bientôt, de considérer d'aufres éléments que l'élément intellectuel. Cependant nous ferons bien de noter le fait que la possibilité de cette réunion de l'esprit de jeu et du sérieux dans l'humour trouve sa condition intellectuelle dans un pouvoir mental plus large pour embrasser et saisir les choses.

Notre analyse des objets qui excitent l'homme à rire a fait voir que l'aspect risible coexiste presque toujours avec d'autres aspects. Le même défaut physique qui est plaisant peut être fâcheux au point de vue esthétique ou hygiénique, et ainsi de suite. Et quoique bien des écrivains, depuis Aristote jusqu'à Bain, aient eu soin d'indiquer que le défaut ou la dégradation risibles ne doivent pas atteindre par leur importance la limite où commence la laideur pénible et où naît le blâme, il est parfaitement clair que, étant donnée une faculté de perception prompte et compréhensive, avec la disposition à réfléchir sur les objets perçus, le caractère sérieux de ce qui nous amuse pénétrera aussi dans le champ de la vision.

C'est ainsi que, chez ceux en qui s'est développé l'organe de combinaison nécessaire, une sorte de vision mentale binoculaire est devenue possible. Nous trouvons un plaisir pensif à considérer Don Quichotte, l'Oncle Toby et les autres héros de l'humorisme, justement parce que nous sommes dans des dispositions où, tout en nous livrant à un spectacle amusant, nous embrassons néanmoins dans nos réflexions le sens plus profond qu'il contient, et nous en subissons l'impression.

Pour expliquer comment l'humour considère les choses, il faudrait suivre et retracer toutes les interpénétrations subtiles du joyeux badinage et de l'observation sérieuse, d'une imagination légère et enjouée et d'une grave raison. Nous ne pouvons ici qu'indiquer leurs modes de combinaison.

Une appréciation plus délicate des contrastes et en général des rapports servira souvent à enrichir l'impression donnée par un objet manifestement risible. Un petit enfant aux formes rebondies tombe sur le parquet qui résonne ; le bruit soudain de sa chute égaie tout le monde. L'observateur habitué à une contemplation pensive s'en amuse aussi, mais plus tranquillement ; et tout un travail mental vient se mêler à sa gaîté. Son esprit distingue dans cet incident banal bien des choses : peut-être, par exemple, la résistance énergique de la nature qui travaille à rétablir l'équilibre détruit, par de vigoureux efforts qu'atteste maint grognement ; peut-être l'innocuité des chutes quand les os et les articulations sont jeunes, tandis qu'il n'en est pas de même des chutes du vieillard, que celle de l'enfant rappelle de bien des façons à la pensée. C'est une succession d'idées de ce genre, bien que l'esprit ne les suive que d'une façon presque inconsciente, qui donne à cette chute retentissante une partie de sa valeur pour l'observation de l'humoriste.

Ce n'est pas tout : l'intelligence, quand elle s'est habituée à une activité large et variée, va, en aiguisant la faculté de saisir les rapports, ouvrir de nouveaux et vastes domaines à la contemplation paisible de l'humoriste. Pour l'homme dont le regard intellectuel est exercé à saisir les rapprochements divertissants, et dont l'esprit est disposé à ruminer ce qu'il a vu, combien de sujets d'amusement peuvent se révéler dans les spectacles les plus ordinaires ; ainsi dans celui d'un homme étique et poussif joignant son filet de voix aux acclamations tonnantes d'une cohue de Jingos au sang riche ; ou dans celui d'une femme qui, vigoureusement rossée par son seigneur et maître, se retourne avec un torrent d'injures contre le spectateur malavisé qui essaie de mettre un terme à cet abus de la puissance maritale [1] ! La possession d'idées personnelles aidera aussi un homme à bien comprendre par sympathie, et en même temps, à dépasser les points de vue exclusifs, quand ils entrent en collision ; elle lui ménagera ainsi beaucoup de réflexions divertissantes. Ainsi quelle source d'amusement tranquille

1. La première scène du *Médecin malgré lui* prouve que Molière avait observé cette forme originale de fidélité conjugale.

nous ouvre la réponse de Mrs Flynn, cette bonne dame irlandaise qu'on avait fait comparaître devant le juge pour coups portés à son mari ! Comme ce magistrat compâtissant la plaignait de se présenter en piteux état, avec un œil poché et la tête entourée de bandages ; « Oh ! Votre Honneur », cria-t-elle, « attendez donc que vous ayez vu Flynn ». La recherche des proportions exactes dans lesquelles se mélangeaient chez la vigoureuse Irlandaise le goût de la bataille et le désir d'être plainte, nous ouvre tout un champ de réflexions à demi sérieuses, à demi amusantes, sur les rapports des êtres humains entre eux.

Ainsi qu'on peut le voir par ces exemples, le point de vue auquel se place l'observateur humoriste est loin d'être fixe. Tantôt la nouveauté piquante, le sentiment de délivrance au sortir du stupide lieu commun, viendra de l'application d'une idée raisonnable à des choses qu'on n'est pas habitué à envisager de cette façon ; tantôt, au contraire, l'intelligence se trouvant plus gaillarde, ce qui produit un point de vue nouveau c'est une joyeuse envolée de l'imagination qui va se percher sur quelque sommet bien au-dessus du niveau où s'arrête le jugement de la raison. C'est pour les esprits humoristiques un jeu commun de renverser l'ordre accoutumé des choses, par exemple d'intervertir les rôles entre l'homme et la bête, entre le père et le fils, où, comme nous le voyons dans l'expérience imaginaire si joliment racontée par Lewis Carroll, d'enfermer les gens sensés dans les maisons de fous et de mettre les fous en liberté [1].

Il suit de là que la réflexion de l'humoriste aura bien des nuances de sérieux. Dans quelques cas la proportion de l'élément rationnel nous amène à parler de l'humour comme d'une sagesse qui s'égaie (ridentem dicere verum) ; dans d'autres, où la prédominance d'une fantaisie capricieuse se rapproche de l'attitude d'un jeu spirituel, nous le décrirons plutôt comme un rire tempéré par un grain de sagesse. On peut dire cependant que, dans toutes les circonstances où se déploie le véritable humour, l'élément rationnel lui-même, sous l'influence de son

1. *Sylvie and Bruno*. Part II., p. 132.

allié, revêt comme un costume de fête, si bien qu'en somme l'esprit tout entier prend vraiment part au jeu[1].

L'état humoristique est cependant bien autre chose qu'une modification particulière des processus de l'intelligence. Il ne saurait résulter d'un simple et froid enchaînement de perceptions et d'idées. Il signifie que l'état de conscience tout entier est pour quelque temps modifié par l'adoption d'une attitude ou d'une disposition nouvelle. Le jeu de la jeune imagination autour de la figure grave et vénérable de la raison qui se laisse à moitié entraîner à jouer comme elle, vient de cette disposition générale de l'esprit.

Cette disposition mentale amène une modification particulière des processus conatifs. Tout examen plaisant des choses est, comme attitude de jeu, une sorte de relâchement de la concentration rigoureuse d'une intention d'effort. Toutes les fois que nous rions, ne fût-ce qu'avec un enfant devant les facéties d'un clown, nous sommes délivrés de la contrainte exercée sur nous par les intérêts pratiques et même théoriques, qui tiennent d'ordinaire nos esprits assujettis quand nous nous livrons à une observation attentive. Dans ces moments de gaîté nous nous abandonnons au chatouillement exercé par l'objet sur nos perceptions et nos tendances idéationnelles. Dans l'humour cet abandon prend une nuance de sérieux, non parce que le relâchement de la tension conative est moins complet, mais parce que l'abandon est celui d'un esprit si bien habitué à la réflexion que, même quand il joue, il ne perd pas complètement de vue la signification sérieuse des pensées qui lui procurent son divertissement ; en effet il reconnaît vaguement la valeur des idées régulatrices auxquelles il suffit que la plus légère allusion soit faite pour qu'il soit en état de se livrer à une critique enjouée des objets qui se présentent.

Cependant le secret le plus profond de la disposition humoristique gît dans une modification particulière du ton de sentiment de la conscience. Ici, et cela saute aux yeux, nous avons affaire à un exemple spécial de complexité. Le rire coloré

1. Ainsi lorsque Addison dit (*Spectator*, N° 35) que l'humour devrait toujours être sous le contrôle de la raison, sa remarque paraît, d'une manière qu'on est tenté d'appeler caractéristique, tomber à faux.

d'une teinte légère de tristesse, est un mélange de tons de sentiment, de tons aussi qui semblent directement opposés et en apparence inconciliables entre eux.

La gaîté du rire commence à être compliquée d'un ton secondaire plus grave par l'introduction à demi forcée dans la conscience de la signification sérieuse des choses. Avoir la pensée, même peu distincte, que le monde a son côté sérieux, c'est perdre la note purement gaie du rire de l'enfant, c'est ajouter au rire une nuance de tristesse.

Cependant une complication plus sérieuse survient quand le côté regrettable de l'objet risible se fait sentir. L'effet produit alors sur l'humoriste n'a rien de commun avec celui que produit le spectacle de la sottise sur la personne portée au mépris. Il est le contraire même du sentiment de l'homme qui se réjouit de la déconfiture d'autrui. On y trouve le sens de la pitié qu'inspirent les choses. Un véritable humoriste est essentiellement un être de sympathie, exercé dans l'art si humain de se mettre à la place d'autrui, de considérer les actes et les paroles des hommes sous la chaude lumière que projettent les affections humaines. Quelques-uns, en effet, regardent la sympathie comme le premier des caractères distinctifs de l'humour[1]. Mais il paraît bon d'ajouter que c'est seulement l'infusion d'une certaine dose de sympathie dans notre contemplation joyeuse des choses, qui nous permet d'aller loin sur le chemin de l'appréciation humoristique. Une sympathie qui marcherait d'un pas trop rapide pour que le sens du plaisant pût aller de front avec elle dans une camaraderie amicale, finirait, comme Flaubert nous dit que cela lui est arrivé dans la dernière partie de sa vie[2], par imposer silence au rire.

Quand nous sommes ainsi arrivés à reconnaître le côté regrettable de ce qui nous amuse, faisons un pas de plus, et nous arrivons à distinguer ce qui, à son tour, adoucit la tristesse du regret, c'est-à-dire ces fils déliés qui rattachent le défaut risible à des éléments d'une réelle valeur. L'humour, du

1. Voyez, par exemple, Höffding, *Outlines of Psychology*, pp. 294, 295.

2. Cité par Dugas, *op. cit.*, p. 98. Flaubert indique peut-être ici une cause qui contribue beaucoup à arrêter le développement du sentiment complexe de l'humour.

moins quand il est de l'espèce la plus riche, arrive certainement à considérer, à découvrir dans la qualité risible ou dans ce qui s'y rattache, des indices de ce qui est estimable et aimable.

La disposition à penser du bien de ce qui nous amuse peut venir tout d'abord d'un mouvement de gratitude. Nous sommes en général si bien disposés à la reconnaissance envers celui qui nous divertit que, même quand nous savons qu'il nous a procuré ce plaisir d'une façon complètement involontaire, nous ne pouvons nous empêcher tout à fait de lui offrir nos remerciements.

Poursuivons : souvent, si nous considérons avec réflexion la chose qui nous amuse, nous voyons qu'elle est liée avec ce qui est réellement estimable. Ce sont les exagérations des bonnes qualités qui sont si amusantes, surtout lorsque, par pure obstination, elles tendent à envahir la personne entière et à fâcher en même temps qu'elles divertissent. Quelquefois la comédie (ainsi dans l'Alceste de Molière) nous montre le risible inséparablement uni à l'excellent. Mais c'est seulement l'humour du genre le plus réfléchi, celui auquel nous verrons que la comédie ne fait pas appel, qui sait reconnaître pleinement cette coexistence de la qualité et du défaut.

Quelquefois aussi, même quand nous ne pouvons discerner comment il est en partie racheté par sa connexion organique avec une chose louable, le défaut risible peut prendre l'apparence d'une imperfection de caractère pardonnable et presque aimable. Il en est ainsi de ces petites imperfections qui se rencontrent chez des hommes reconnus comme foncièrement bons, qui les rapprochent de nous et par là nous permettent de les comprendre. Il en est ainsi encore des ignorances et des simplicités des enfants, qui, alors même qu'elles nous font sourire, font voir tout ce qu'elles valent comme manifestations sincères de la nature enfantine.

En parlant d'un *sentiment* d'humour nous entendons dire que la disposition bienveillante se combine avec la gaîté du rire dans un type nouveau de conscience émotionnelle. De plus cette combinaison paraît amener la présence simultanée dans la conscience des deux éléments, et non pas seulement une

alternance rapide de deux phases de sentiment. C'est la naissance simultanée et la fusion partielle d'un ton de sentiment gai et d'un triste, qui différencient l'humour proprement dit du sentiment de certaines époques auxquelles le voisinage intime du risible et du pathétique dans les choses était assez familier, comme nous pouvons le voir dans les vers de Pope sur Addison :

> Qui ne rirait de voir qu'un tel homme existe ?
> Qui ne pleurerait en songeant que c'est Addison[1] ?

D'ailleurs, comme fusion harmonieuse d'éléments, le sentiment de l'humour contraste avec ce simple mélange d'ingrédients, les uns agréables, les autres pénibles, que Platon pensait découvrir dans le rire[2].

La psychologie des émotions est encore arriérée et nous savons bien peu de chose sur les lois de leur fusion[3]. Un ou deux points cependant peuvent être effleurés ici.

Rappelons-nous que deux sentiments excités en même temps peuvent s'entre-choquer et refuser de se combiner pacifiquement en un même tout. C'est en effet ce qui arrive le plus souvent quand ils sont de nature contraire, comme l'orgueil et la tendresse, et quand tous deux sont excités énergiquement. La fusion émotionnelle signifie que cette contrariété est surmontée de façon ou d'autre, que les processus émotifs constituants se combinent pour former un courant nouveau de conscience. Ce n'est pas que les éléments doivent disparaître complètement dans le produit : ils peuvent y rester, comme des tons subsistent dans une corde, à demi perçus, quoique profondément modifiés par leurs concomitants. L'exercice de notre mémoire nous montre cet état de fusion partielle, dans les moments où le plaisir de retrouver les impressions perdues est tempéré par le regret.

Les conditions de cette réunion paisible et harmonieuse de

1. Pope. *Prologue of the Satires. To Arbuthnot.*

2. Platon, *Philèbe*, Traduction de Jowett. IV, p. 94 et suiv.

3. Une des meilleurs discussions qui aient paru récemment sur ce sujet se trouve dans l'ouvrage de Lehmann déjà cité : voyez pp. 247-251 et 259.

sentiments dissimilaires sont variées. L'effet peut être favorisé par la présence de points d'affinité entre les éléments; ainsi les sentiments qui élèvent leurs objets, comme l'amour et l'admiration, se combinent sans peine. Cela est vrai, dans une certaine mesure, des éléments constituants de l'humour; puisque l'amusement et un sentiment de bienveillance pour celui qui nous amuse, s'accordent naturellement ensemble. Pourtant cette considération ne paraît pas nous aider à comprendre comment deux dispositions diamétralement opposées, comme l'hilarité et la tristesse, peuvent arriver à se combiner.

Peut-être approcherons-nous de la solution en partant de ce fait, que la même présentation fait appel simultanément aux sentiments dissimilaires. Quand le fait se produit à plusieurs reprises, il est probable que des modifications organiques peuvent être opérées par l'action simultanée du double stimulus. Personne ne commence par se sentir gai et triste au même moment. L'enfant et le sauvage peuvent avoir un mouvement de pitié tendre pour une difformité désagréable à voir; mais ce mouvement ne vient qu'après que le rire a cessé. La co-présentation du triste et de l'amusant avait été répétée, soyons-en sûr, pendant bien des générations humaines, avant que les deux courants pussent se réunir et couler paisiblement dans le même lit.

Ceux qui trouvent le fait fondamental d'une émotion dans un processus organique largement diffusé, peuvent supposer que de semblables répétitions d'une excitation émotionnelle complexe sont capables de modifier en quelque façon le système nerveux, de manière à permettre la combinaison de quelques parties au moins des résonnances corporelles des émotions constituantes. Une chose en effet, et c'est le fait déjà rappelé qu'il y a une certaine communauté de processus physiologique dans le cas du rire et dans l'expression de la douleur, peut nous aider jusqu'à un certain point à comprendre la combinaison[1]. Cependant une inhibition réciproque des deux groupes de processus organiques en jeu semble ici être le facteur principal. Les mouvements plus énergiques du rire sont contenus sans

1. Conf. ci-dessus. p. 64.

doute par un mélange de sympathie. Peut-être, si nous connaissions les conditions physiques des processus organiques, nous pourrions parler ici « d'interférence », ou du moins de quelque action antagonistique entre les impulsions motrices du rire et celles du soupir.

Il est une autre condition qui paraît importante. Quand les émotions sont franchement dissimilaires et sujettes à entrer en antagonisme, il est nécessaire qu'elles ne soient pas toutes les deux excitées avec énergie. Nous pouvons réussir à obtenir une fusion entre un rire modéré et une douce pitié; mais nous ne l'obtiendrons certainement pas entre un état de vive excitation joyeuse et un état de compassion profonde. Le cours de l'humour n'a rien de bruyant, le rire et le sentiment bienveillant mettant l'un et l'autre une sourdine, comme pour se fondre en un accord plus doux. Cette nécessité d'une diminution dans l'énergie des émotions associées peut aussi trouver son explication dans les conditions des processus organiques qui doivent se combiner. Ceci n'implique pas cependant que les deux sentiments qui s'unissent dans l'humour soient d'égale force. Comme on l'a indiqué plus haut, l'humour paraît toujours, même quand il est pénétré d'une tristesse presque poignante, se maintenir au niveau d'un plaisir tranquille. Il répond à cette disposition d'esprit qu'on a appelée le luxe de la pitié et dans laquelle le sentiment de la peine s'est effacé jusqu'à n'être plus qu'une résonnance à peine perceptible, tandis que la note fondamentale de tendresse adoucissante rend un son clair et plein.

Cette analyse peut nous aider à comprendre pourquoi M. Meredith voit dans le rire de Shakespeare et de Cervantes « les richesses réunies du rire du cœur et de celui de l'esprit[1] ». Elle peut nous aider à comprendre aussi certaines choses que les métaphysiciens allemands ont dites sur le rire. Kant, par exemple, rachète la pauvreté d'ensemble de sa théorie par un passage digne d'être retenu sur l'aspect amusant d'une naïveté de conduite qui ne sait pas se cacher. Il admet que dans ce cas il se mêle au rire (qu'il suppose né de la réduction à rien de

1. *Op. cit.*, p. 95.

l'attente de ce qui est habituel) une certaine somme de sérieux et de respect, quand nous réfléchissons qu'une chose qui vaut infiniment mieux que les règles conventionnelles des manières (Sitte), c'est-à-dire la pureté des dispositions naturelles (Denkungsart), n'est pas complètement éteinte dans la nature humaine[1].

Notre analyse de l'humour peut encore nous aider à comprendre quelques faits bien reconnus. Elle nous enseigne qu'il ne faut pas nous attendre à trouver chez les jeunes gens un sentiment si complexe qui implique aussi une amère réflexion; il est le privilège d'un âge qui s'est fait un trésor d'expérience et qui a appris à réfléchir. Il ne faut pas non plus, ainsi que cela ressort de ce qui a été dit plus haut, le chercher dans la jeunesse du monde. Et si l'humour, du moins dans ses manifestations les plus nettes et les plus complètes, est propre aux temps modernes, à la période dont le début est marqué par le grand trio, Rabelais, Cervantes, Shakespeare, c'est que, comme la musique, il s'adapte à merveille aux tendances de l'esprit nouveau.

Si nous saisissons bien cette complexité fondamentale de l'humour, nous comprendrons aussi plus facilement les variations curieuses d'attitude entre les races et les peuples. Il y a des régions de la civilisation dans lesquelles, autant du moins que nous pouvons en juger par les manifestations de la littérature, le rire semble rester au niveau de la gaîté simple de l'enfant, ou tout au plus un peu au-dessus. Ceci paraît être vrai de certaines contrées de l'Orient où un goût très marqué pour le plaisant coexiste avec une gravité d'esprit prédominante, sans qu'il y ait interpénétration de l'une par l'autre et presque sans contact[2]. De même chez certaines races de l'Europe méridionale, dont la littérature amusante est fort riche, la fusion du sérieux et de l'enjoué, qui est l'essence de l'humour, paraît n'être que très imparfaitement atteinte. La gaîté des

1. Pour tout ce passage, écrit peut-être sous l'influence de réminiscences inconscientes de l'époque de Rousseau, voyez *Critique du Jugement*, trad. du Dr Bernard, p. 227.

2. L'absence dans l'Orient de l'esprit comique tel qu'il s'exprime dans l'art de la comédie, fait noté par M. Meredith, ne permet pas, bien entendu, de conclure qu'il en est de même pour l'esprit humoristique.

contes du moyen âge et la gaîté du Français qui, en dépit d'une ou deux exceptions littéraires, aime à tenir séparées sa pensée et sa gaîté dans leur pureté et leur netteté originelles[1]. Des Français comme MM. Taine et Scherer ont pleinement reconnu le fait que l'humour et un produit du *triste Nord*. Quels caractères de race ont servi à en favoriser le développement dans cette région, c'est ce qu'il n'est pas facile de dire. Peut-être l'explication la plus acceptable se trouve dans cette hypothèse qu'un vigoureux germe de rire, fécondé par la disposition à une mélancolie méditative, tend toujours à engendrer quelque chose du genre de l'humour, et que, comme nous le verrons bientôt, l'utilité semble n'être pas étrangère à sa conservation.

La complexité de ce sentiment peut encore, si l'on en tient compte, jeter la lumière sur les modifications qu'il subit chez les peuples à qui l'on a raison d'en attribuer la possession. On rend compte en gros de ces différences en disant que les proportions de la gaîté et de la gravité, de la réflexion sérieuse et de l'imagination enjouée, varient indéfiniment. Elles ne sont certainement pas les mêmes, par exemple, chez l'Anglais, l'Américain, l'Ecossais et l'Irlandais. Cependant cette considération n'explique pas toute la dissemblance. Puisque l'humour est un enjouement modifié par tout ce qu'il y a de sérieux dans le tempérament d'un homme, nous devons nous attendre à le voir se différencier en une foule de nuances, selon le courant d'idées, d'intérêts, d'impulsions, etc., qui distingue une sorte d'esprit ou de caractère d'une autre.

Nous ne pouvons bien comprendre le contraste entre l'humour de l'Anglais et celui de l'Américain, ou entre celui de l'Irlandais et celui de l'Ecossais, que lorsque nous comprenons les différences du caractère de ces peuples. Une histoire amusante venue d'Irlande ou d'Écosse, lorsqu'elle a été, bien entendu, produite pour la consommation locale, semble rappeler par son parfum tout le tempérament, l'esprit et le caractère du peuple où elle est née. C'est cette complexité de

1. M. Bédier caractérise d'une façon délicate cet esprit français tel qu'on le trouve dans les Contes : il montre son manque de profondeur et d'arrière-pensée, son assaisonnement de malice, son joyeux bon sens, son ironie qui, bien qu'un peu rude, est cependant précise et nette. *Op. cit.*, p. 278.

sentiment qui est cause que certains efforts aimables pour faire comprendre l'humour des autres pays par la publication d'un choix d'exemples sont d'une touchante inutilité. Comment espérer, par exemple, que l'Anglais ordinaire sache bien savourer ce délicieux mélange de gaîté enfantine, de prompte imagination, de sympathie alerte, d'ouverture de cœur et de sentiment profond et contenu, qui s'offre à lui dans l'humour de l'Irlandais ? Il suffit de se rappeler avec quel air de supériorité il rit le plus souvent d'une naïveté irlandaise, comme si elle était nécessairement une bourde inconsciente ; tandis qu'elle peut être, en réalité, l'expression charmante du trait de caractère le plus aimable[1].

Une reconnaissance exacte de la complexité de l'humour nous révèle un point d'une importance capitale : ce sentiment, en ce qu'il implique une fusion parfaite de l'enjouement et de la gravité, du rire agressif et de la réflexion bienveillante, est de sa nature, comme on l'a déjà fait entendre, un don des individus plutôt que des races. Il présuppose comme base un tempérament que sans doute certains caractères de race peuvent favoriser, mais qui ne se réalise que là où la nature tombe sur des proportions déterminées des éléments par la réunion desquels elle produit un individu ; et ce mélange est une opération si délicate que l'humour, du moins celui de la qualité la plus riche, se transmet peut-être moins fréquemment des parents aux enfants que les formes spécifiques du talent.

Les écrivains d'autrefois, en traitant de l'humour, avaient recours à leur théorie générale d'après laquelle les tempéraments étaient formés de certains éléments physiques. Le savant Burton, par exemple, dans le chapitre déjà cité, discourt agréablement de douces vapeurs qui s'échappent du cœur, et pense qu'elles peuvent nous expliquer pourquoi les mélancoliques ont de l'esprit, comme l'avait remarqué Aristote. Le passage est intéressant en ce qu'il indique que l'antiquité reconnaissait la connexion entre le rire et la disposition mélancolique. On

1. Cette qualité, qui rachète les naïvetés irlandaises (Irish bulls), a été entre aperçue par les Edgeworth dans leur essai sur ce sujet, où ils parlent de l'habitude qu'ont les Irlandais d'employer un langage figuré et spirituel. Voyez *The Book of Bulls* par G. R. Nelson, dans lequel est reproduit l'essai des Edgeworth.

peut citer aussi des témoignages modernes. Ainsi Savage Lindor remarque que l'humour authentique, aussi bien que le véritable esprit, demande une intelligence solide et étendue qui se trouve toujours unie à la gravité [1] ; et Tennyson observe que l'humour « est généralement plus fécond dans les esprits humains les plus élevés et les plus graves [2]. »

La nécessité de cette gravité profonde et robuste, sinon d'une tendance marquée à la réflexion sombre, semble confirmée par ce que nous savons des grands humoristes. Sainte-Beuve représente Rabelais, qui était un grave docteur et qui personnifiait si bien, dans ses leçons publiques à Lyon « la majesté de la science », comme écrivant dans le dessein tout à fait sérieux de jeter en avant certaines idées de *grand sens*, « dans un rire immense ». On en peut dire autant de Cervantès qui, dit-on (bien que l'assertion ait été contestée), imagina son délicieux roman dans l'enceinte lugubre d'une prison pour dettes [3]. La germination du sens de la gaîté dans le terrain d'un caractère sérieux a été notée en effet chez quelques-uns de ceux qui représentent les inspirations légères de la comédie ; et ce fait nous rappelle le rapport plus général entre le rire et le sérieux, dont on a parlé dans un des chapitres précédents. C'est ainsi que Sainte-Beuve écrit au sujet de Molière : « On l'appelait le contemplatif; il avait même de la tristesse, de la mélancolie, quand il était seul [4] ». Victor Hugo l'a appelé quelque part « ce moqueur pensif comme un apôtre ». Ceux qui ont connu Sheridan et d'autres comiques de profession ont remarqué qu'on ne les voyait presque jamais sourire.

Il est facile de voir que la transformation du rire opérée dans l'humour entraînera une modification considérable dans l'étendue du plaisir. Tandis que, comme on l'a admis, les changements opérés dans le sentiment et dans l'attitude mentale tendront à restreindre la gaîté débridée d'autrefois, ils ajouteront de vastes régions au domaine du risible.

1. Cité par Meredith, *op. cit.*, p. 37.

2. Voyez la *Vie* de son fils, chap. VII (vol. I, p. 167).

3. La question est laissée ouverte par son biographe J. Fitzmaurice-Kelly. Voyez *Life of Cervantes*, p. 207.

4. *Causeries du Lundi*, vol. III, p. 3, 4.

Quant à ce qui regarde la restriction, on peut protester contre une idée fausse fort répandue, suivant laquelle le développement de l'humour fait perdre le goût des formes de gaîté plus simples. J'ai connu des humoristes à l'air mélancolique qui possédaient la faculté précieuse de s'unir aux rires des enfants. Ce que l'humour restreint incontestablement, ce sont toutes les tendances du rire où il reste des vestiges de violence et de brutalité.

D'autre part, le champ où l'humour voltige en butinant son miel est beaucoup plus vaste que toutes les régions que connaît une gaîté plus rude et plus brutale. L'introduction d'un élément de réflexion et celle de points de vue plus élevés étendent l'horizon jusqu'à des distances incalculables.

Le changement de point de vue signifie, d'un autre côté, que nous pénétrons au-dessous de la surface des choses, pour atteindre les réalités voilées à demi, et que nous les envisageons au milieu d'un réseau de relations. De ces deux facultés, la première se manifeste par la façon plus délicate dont l'humoriste considère la conduite des hommes comme une révélation de leur caractère.

Ce qui multiplie les sources de jouissance, c'est que, même chez l'homme qui se surveille, les faiblesses intellectuelles et morales ont une manière de se trahir au dehors très favorable au spectateur humoriste dont l'œil mental est adapté comme il convient. Quand, par exemple, une jeune institutrice, à qui un examinateur demandait d'expliquer ces mots « tendance congénitale », écrivait : « c'est une tendance à être congénial et aimable : les enfants sont loin de se ressembler sous ce rapport », ce qui rendait l'erreur amusante pour le lecteur, c'était la naïveté avec laquelle se trahissait la préoccupation de l'aspirante qui pensait aux ennuis et aux plaisirs de sa profession[1]. Et quand une autre aspirante, en énumérant les qualités d'un

1. Congénial étant beaucoup moins usité dans notre langue qu'en Anglais et n'ayant pas tout à fait le même sens, la réponse est moins plaisante assurément dans notre traduction que dans l'original. Dédommageons, s'il se peut, le lecteur, en l'avertissant que notre Dictionnaire de l'Académie a fait entre les deux mots (congénial, congénital) une confusion analogue à celle de l'institutrice Anglaise : du moins c'est Littré qui l'affirme. On aime à croire que cette erreur ne fit pas refuser l'aspirante. (*N. du trad.*)

maître, écrivait : « Il devrait être aussi intimement familiarisé avec le fonctionnement d'un esprit d'enfant que le mécanicien avec sa machine », la drôlerie de la comparaison pour le lecteur venait de ce qu'il découvrait une habitude anti-scientifique d'esprit, assez naturelle d'ailleurs chez une travailleuse zélée à l'excès, et que cette habitude s'introduisait, sans qu'elle s'en aperçut, dans une réflexion théorique.

Ces révélations involontaires et naïves s'offrent à l'œil vigilant de l'humoriste partout où se trouvent des hommes. Pareilles à du givre au soleil, elles recouvrent tout ce qui l'entoure, et il y projette inconsciemment le reflet de ses habitudes d'esprit et de ses goûts : c'est ainsi que, dans une grande ville, l'œil de l'observateur est frappé par une juxtaposition bizarre du vulgaire et de l'héroïque dans les noms des rues ou dans ceux des locomotives qui vont et viennent sur les rails.

A ce don de pénétration subtile, la faculté de l'humour joint cette vision des rapports qui caractérise un jugement supérieur. En effet, ce que nous qualifions de plaisant dans les caractères est toujours jusqu'à un certain point une question de rapports. Ainsi que je l'ai fait entendre plus haut, c'est le spectacle d'un certain trait placé dans un milieu particulier qui amène le sourire. Une faiblesse cachée peut amuser par sa juxtaposition avec quelque chose qui est respectable ou du moins qui paraît l'être. Chez certaines personnes impulsives, par exemple, l'œil de l'humoriste discerne une régularité presque admirable dans le retour fréquent des inconséquences ; tandis qu'au contraire, dans un caractère d'une autre sorte, le même observateur notera plutôt de l'inconséquence dans l'exercice d'une qualité ; par exemple lorsqu'une personne, généreuse d'ordinaire, se laisse aller à une sorte de lésinerie dans certaines petites dépenses particulières, comme pour montrer que même une qualité morale solidement enracinée a besoin des lumières de l'intelligence. Dans bien des cas, l'amusement fourni par l'observation des caractères est causé, moins par la perception de la juxtaposition de quelque chose de respectable avec quelque chose de légèrement méprisable, que par la découverte d'une contradiction entre le caractère et le rôle assumé à un certain moment. Ainsi, par exemple, un sentiment énergique de jus-

tice se montre chez un grand garçon dans l'exagération originale qui consiste à se faire plus que justice à soi-même. Si l'on voulait rechercher tout ce qui se masque imparfaitement, on ne saurait trouver de champ plus fertile que les manières des personnes qui sont bien au-dessus de tout soupçon de faute grave. C'est peut-être chez certaines femmes que nous trouvons la finesse la plus pénétrante pour cette divination humoristique des caractères ; par exemple lorsqu'elles entreprennent de déchiffrer le palimpseste des manières chez l'homme dont l'éducation s'est faite assez tard : elles découvrent en effet des traits de la main lourde et maladroite d'autrefois sous l'écriture légère conquise à l'aide d'une culture récente.

C'est encore à une perception délicate des rapports qu'il faut attribuer l'aptitude à jouir des spectacles sans nombre qu'offrent à notre amusement les hommes jetés dans les circonstances où ils sont le moins à leur place. Les situations dans lesquelles se plaît souvent à nous placer le dieu malin qui semble le metteur en scène du grand spectacle de marionnettes, suggèrent à l'observateur humoriste une multitude de réflexions ironiques. La nécessité d'affronter les choses que la destinée ne nous destine jamais à affronter fait de nos actes un spectacle divertissant pour les yeux pétillants qui nous surveillent.

Comme elles sont amusantes, par exemple, ces mille rencontres que la juxtaposition sociale amène et qui plongent dans l'embarras les personnages mis en présence ! Lorsque ce n'est pas un accident, mais bien l'initiative étourdie des gens oublieux des bornes de leur capacité, qui les fait tomber dans la situation gênante, par exemple lorsqu'on s'embarque par politesse dans une conversation en langue étrangère avec un compagnon de voyage, ou que le plus hésitant des hommes entreprend de faire une proposition de mariage, la valeur comique de la situation s'accroît singulièrement pour l'observation de l'humoriste.

Ce qui est vrai pour un sens dessus dessous passager dans les choses l'est aussi pour un contraste plus durable entre le caractère et le milieu. Dans ce cas un don plus spécial de vision humoristique devient nécessaire ; car pour la plupart des gens ce qui dure semble se légitimer par le fait même de

sa durée. Vous pouvez faire de l'homme le moins qualifié pour ces emplois, soit un évêque, soit l'éditeur d'un journal comique ; et vous verrez que le temps fera bientôt son œuvre, et que la plupart des spectateurs trouveront le personnage à sa place. Voyez même deux époux mal assortis : ils finiront par sembler jusqu'à un certain point faits l'un pour l'autre, grâce à cette influence de l'habitude sur les jugements humains. Mais l'œil du spectateur humoriste, éclairé par la réflexion, s'amuse à percer tous les voiles de la convention et de l'habitude.

Cette observation moqueuse des caractères et des habitudes mentales de ceux qui nous entourent est devenue pour quelques personnes un passe-temps favori. L'intérêt plus vif qui s'attache de nos jours à l'étude des caractères, et que la fiction moderne reflète en même temps qu'elle le développe, a fait contracter à ce petit nombre de personnes une habitude presque méthodique d'observer leurs amis et leurs connaissances, qui peut fournir une ample matière au rire tranquille de l'humoriste. Une partie de la joie discrète qu'il éprouve naît des agréables surprises qui résultent, d'un côté de la complexité des produits organiques, de l'autre des limites de notre faculté de prévoir. La vue de la métamorphose morale qui semble se produire chez un homme soumis à l'influence d'une force nouvelle, soit par exemple qu'il se marie, soit que la folie guerrière envahisse le milieu social où il vit, peut fournir à l'observateur humoriste un divertissement très analogue à celui qu'il trouverait dans l'apparence d'une transformation physique. Il est évident que dans cette habitude contractée par l'humoriste d'observer ceux qu'il connaît, il y a un mélange d'amusement et d'intérêt bienveillant. C'est en effet la note dominante de cette psychologie à laquelle s'essaient aujourd'hui beaucoup de personnes instruites par nos meilleurs romans. La combinaison de l'attitude enjouée et de l'attitude respectueuse ne se montre nulle part plus clairement que dans nos jugements nouveaux sur la diversité des caractères et des individualités. En observant le résultat de quelque nouvelle expérience de la nature sur la variabilité du type humain, on éprouvera toujours quelque chose de cette gaîté que provoque la vue d'une bizarrerie nouvelle ; mais l'intérêt nouveau que

nous inspire l'individualité, que nous ne confondons pas avec l'excentricité, ramène les manifestations de la gaîté aux notes discrètes de l'humour.

Le développement de la faculté humoristique étend d'une autre manière encore la sphère du risible. Dans la nature simple des enfants et des adultes sans culture, la plaisanterie et le sérieux tendent à rester séparés. L'introduction d'un élément sérieux dans l'amusement, qui est à la base de l'humour, fait brèche dans le mur qui les sépare. En conséquence l'humoriste, quoique profondément sérieux, se montrera disposé, au milieu des occupations graves, à céder un moment à la sollicitation de quelque suggestion plaisante. Ceux qui excellent dans la causerie et la correspondance, y compris les femmes, dont l'oreille est si prompte à saisir les bouillonnements de la gaîté, sont ainsi sujets à interrompre momentanément le discours sérieux par des regards jetés à la dérobée sur les côtés amusants des choses ; et bien des personnes qui se prennent pour des humoristes sont sujettes à être choquées de cette manière d'agir. Cependant, à vrai dire, la proportion dans laquelle un homme réussit à laisser le rire pénétrer dans la sphère du sérieux sans que le solide fondement de sa gravité en soit ébranlé, donne peut-être la meilleure mesure de la vitalité de son humour. Sans cette invasion résolue, bien que parfaitement respectueuse, de l'humour dans le domaine du sérieux, une bonne partie de notre littérature moderne fût restée impossible. Nous reviendrons sur ce point : peut-être suffit-il en ce moment d'appeler l'attention sur un ouvrage d'un de mes amis dont le sujet pourrait paraître terriblement sérieux, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de la logique; ouvrage qui essaie, avec un succès remarquable, tout en conservant la dignité de la science, d'en égayer l'austérité par un bon nombre de remarques et d'exemples amusants [1].

Cependant la multiplication des sources de plaisir, qui se produit quand la gaîté réfléchie fait place à l'humour, n'est pas due uniquement à l'introduction d'un élément sérieux. Une des raisons qui apportent le plus d'obstacles au rire ordinaire, c'est

1. *Logic deductive and Inductive*, par Carveth Read.

qu'il est le plus souvent désagréable pour la personne qui en est l'objet. Ce déplaisir, nous l'avons vu aussi, est dû au ressentiment naturel que nous éprouvons d'être humiliés et traités en inférieurs. Tant que résonne distinctement dans le rire la note primitive du mépris, il faut le combattre ; mais quand il s'adoucit et s'imprègne de bienveillance, nous sommes prêts à retirer notre opposition. Il n'y a rien de bien terrible à voir la gaîté s'exercer sur nos faiblesses et même sur nos petits malheurs, tant que nous savons qu'un visage ami se cache sous le masque rieur. Dès qu'une personne, par sa façon de rire, donne l'assurance que tout mépris est noyé dans un sentiment plus bienveillant, elle peut rire de ses enfants, que dis-je ? de ses parents mêmes, fussent-ils âgés et infirmes. Et il n'est pas toujours nécessaire que l'on connaisse d'avance cette disposition amicale : il y a quelques personnes dont le rire sans aigreur désarmera sur le champ toute résistance chez un étranger, par exemple chez l'enfant des rues, quoique celui-ci ait la double susceptibilité de la pauvreté et de la jeunesse.

De cette franche acceptation par nous du rire amical d'autrui à l'habitude de nous juger nous-même avec humour, il semble qu'il n'y a qu'un pas à faire. Si l'humour implique en quelque mesure une projection sympathique du moi dans l'objet observé, il ne doit pas être difficile de tourner un regard humoristique sur nos propres faiblesses. Il y a bien des façons de s'observer soi-même, et il en est quelques-unes (par exemple les jugements portés par le « moi spectateur » chez cette jeune femme si curieuse, Marie Bashkirtseff), qu'un abîme sépare de l'observation humoristique de soi-même. Cette dernière façon est peut-être la plus rarement pratiquée. Avant d'en être capable, il faut qu'une personne ait non seulement développé en elle un « moi plus élevé », capable de juger à la lumière des idées, mais qu'elle ait appris à se voir elle-même telle que la voient les autres et surtout les spectateurs doués d'humour : or c'est là une chose presque aussi difficile que de jeter un regard sur le sommet de sa propre tête.

Les actes du moi inférieur, ou plutôt du groupe inférieur des divers moi, sont de nature à fournir un ample fonds d'amusement, cela va sans dire. La nature humaine est un composé si

étrange, même chez les meilleurs d'entre nous, qu'il suffit d'avoir de bons yeux pour y découvrir des contradictions, ainsi que de fausses apparences qui masquent la vérité. Ainsi on y surprend fréquemment les progrès furtifs de tendances naissantes qui semblent nous appartenir à peine et que nous sommes tout prêt à désavouer ; plus souvent encore on rencontre toute une moisson de petites inconséquences dues à la complexité de nos opérations mentales et à cette circonstance en quelque sorte fatale que, malgré la prédominance temporaire dans notre être de la meilleure partie de nous-même, les forces en apparence domptées se trouvent, en fin de compte, seulement réprimées à demi; trop heureux quand nous pouvons poursuivre cet examen rigoureux de nous-même sans rencontrer de telles formes de laideur morale et des symptômes si inquiétants qu'ils détruiraient bien vite tout le plaisir d'un pareil exercice.

L'amusement paisible que nous pouvons savourer en jetant de temps à autre les yeux sur nous-même est si évident qu'on peut à peine concevoir qu'un véritable humoriste puisse se défendre de cueillir un fruit si tentant. Cependant, quand on trouve un homme complètement incapable de supporter le rire enjoué d'autrui, on a bien le droit de conclure, semble-t-il, qu'il ne sera pas capable non plus de trouver un divertissement dans l'observation de ses propres actes. Parfois l'homme qui excelle à découvrir des sources d'amusement et de gaîté s'irritera d'être traité lui-même avec une liberté humoristique ; il repoussera, par exemple, avec plus d'énergie qu'il ne convient, les provocations enjouées de quelque spirituelle causeuse, et prouvera ainsi qu'un esprit qui sait découvrir autour de lui le plaisant dans le grand spectacle de la vie, peut rester aveugle à tous les aspects comiques de son microcosme intérieur. Peut-être, parmi tous les contemplateurs, n'en est-il pas un seul qui n'ait son « punctum cæcum » mental, dont il ne soupçonne pas plus l'existence que celle de son « punctum cæcum » rétinien ; or si cette lacune de la sensibilité rend invisible pour l'humoriste tout l'ensemble de sa propre conduite, il est certain que le champ de sa vision en sera considérablement restreint.

Nous avons vu que les formes primitives du rire humain ont leur utilité en ce qu'elles contribuent à la stabilité ou au perfectionnement d'une société ou d'un groupe social. Cependant, lorsque nous arrivons au sentiment plus doux et plus complexe de l'humour, nous semblons perdre ces bénéfices sociaux. Ainsi qu'on l'a indiqué, tout développement vigoureux et fécond du sens de l'humour est une rareté, au point de condamner son possesseur, dans une large mesure, à une satisfaction d'un genre solitaire. On peut donc s'attendre à ce que le changement transformera la fonction utile du rire qui deviendra en somme une chose salutaire, un soulagement et une force pour l'individu même.

Sans doute il est vrai qu'un humour raffiné peut servir aux mêmes usages sociaux que son ancêtre, le rire élémentaire du peuple. On peut voir dans la littérature et le journalisme d'aujourd'hui les faiblesses, les exagérations et les autres travers amusants, traités sur un ton humoristique ou quasi-humoristique. La douceur à laquelle incline l'humour permet en effet, contre les partis, les écoles et les personnalités, des attaques qui risqueraient, autrement, d'être accusées de « mauvais ton ». Cependant on peut toujours, dans ce genre d'écrits, découvrir un but pratique sérieux, celui de ridiculiser quelqu'un ou quelque chose : aussi y voit-on avec raison non de l'humour, mais de la « satire sociale ».

D'autre part la disposition à l'humour convient admirablement à cette adaptation *indirecte* de l'individu aux conditions sociales, que nous pouvons appeler « la critique de soi-même » ou « auto-critique. » Cette observation moqueuse et humoristique du moi peut être inspirée, à son début, par le spectacle de la comédie, ainsi que Lessing et d'autres l'ont dit; cependant, comme nous le verrons plus tard, il n'y faut pas trop compter. Si un homme veut arriver à découvrir promptement sur la surface brillante du caractère les premiers grains de poussière, il faut qu'il ait pris l'habitude d'observer cette surface.

Dans le service que nous rend l'humour en nous aidant à détruire dans le bourgeon les tendances mauvaises, nous pouvons voir l'auto-critique remplissant en partie par substitution la fonction coercitive de la communauté à l'égard de l'individu.

Nul d'entre nous ne peut sans danger s'égarer longtemps loin du contact salutaire de la société, c'est-à-dire loin du bon sens et de la justesse de sentiment incarnés dans une société. Quand nous possédons l'art difficile de nous voir nous-même tel que nous voient ceux dont le jugement mérite d'être pris en considération, nous sommes assurément dans une situation on ne peut plus favorable à ceux qui veulent rire de ce qui est véritablement risible.

Cependant il ne faut pas supposer que, dans cette correction personnelle de nous-même, nous nous placions toujours au point de vue social. L'humour est le produit d'une individualité bien marquée; il semble donc indiquer toujours que celui qui le possède se fait à lui-même ses propres idées sur la valeur des choses, en se laissant guider sans doute par ceux dont le monde écoute les leçons, mais en s'inquiétant peu de savoir si ses idées s'accordent avec celles qui peuvent prévaloir actuellement dans la communauté. Ici encore, dans le service éminent que rend un humour toujours en éveil, nous trouvons l'œuvre de la réflexion accomplie à l'aide d'idées ou de conceptions idéales qui sont produites en partie par l'esprit individuel. La leçon joyeuse administrée à quelque folie qui s'obstine à relever la tête après avoir été mainte fois réprimée et frappée, vient du moi idéal qui sans doute a été nourri dans quelque « communion de saints », mais qui finit par devenir libre et suivre sa propre loi. Le mot de « correction » semble trop fort pour qu'on l'applique à cette fonction prophylactique; car, comme nous l'avons vu, il répugne à l'humour de servir à des desseins sérieux. Peut-être ne saurait-on mieux décrire le service que rend ici à celui qui la possède l'habitude d'une prompte perception humoristique, qu'en disant qu'elle entretient autour de l'âme une atmosphère pure et salubre où tous les germes morbides meurent nécessairement d'inanition.

Nous pouvons maintenant arriver à ces avantages de l'humour dans la conception desquels la pensée d'un but pratique ne peut guère trouver de place. L'humour est, à titre d'amusement, agréable et réjouissant. Il a, pour nous délasser, les propriétés du rire primitif et dans une mesure bien plus large; car se nourrissant d'une contemplation réfléchie, il soutient et con-

sole comme ne saurait le faire la pure gaîté, même quand elle devient comme une disposition permanente de l'esprit. A propos du mot de Voltaire disant que le ciel nous a donné deux choses, l'espoir et le sommeil, pour compenser toutes les misères de la vie, Kant fait cette remarque : « Il aurait pu ajouter le rire, s'il était aussi facile de le faire naître chez les hommes raisonnables, et si l'esprit ou l'originalité d'humeur nécessaires n'étaient des qualités si rares[1]. »

Si le penchant à l'humour est vif et original, il sera précieux pour son possesseur, et de plus d'une façon, au milieu des fatigues et des dangers de la vie. Puisque le rire a toujours pour effet, dans une certaine mesure, de rejeter le fardeau du sérieux, nous devons nous attendre à ce qu'il vienne à notre aide dans les heures du travail journalier. Mais c'est seulement lorsque la réflexion humoristique a exercé l'œil à saisir le comique qui étincelle dans les choses, que l'enjouement de l'esprit rend tous les services que nous en attendons pour notre soulagement.

Il est une chose pour laquelle la possession d'une rare pénétration humoristique donnera bien plus de portée à la fonction conciliatrice du rire. Le rire de cajolerie doit toujours être imprégné de bonne humeur, ou du moins cacher son aiguillon ; mais c'est la réflexion pénétrante de l'humoriste qui fournit les moyens les plus délicats de désarmer les hommes par la gaîté. C'est ce qu'on voit sans peine chez ceux qui possèdent l'art de concilier leurs adversaires politiques ou autres. La séduction d'une bonhomie qui se manifeste agira quelquefois sur ceux qui sont loin d'apprécier le jeu d'esprit auquel elle se mêle. La gêne amenée par une situation embarrassante[2], les causes qui tendent dans toutes les relations humaines à faire naître l'ennui et la lassitude, à empêcher un contact vraiment sympathique, tout cela trouve son remède le plus efficace dans l'intervention opportune de l'esprit humoristique. Je pense, en écrivant ceci, à un homme qui n'est plus parmi nous, avec qui j'eus autrefois la bonne fortune de collaborer dans une affaire

1. Traduction de *La Critique du jugement*, par Bernard, p. 226.

2. On trouvera de forts bons exemples dans le récit de M. Bernard Capes, *The Lake of Wine*, chap. II et chap. XXXII.

longue et difficile d'intérêt public; je me rappelle comment il savait prévenir toute lassitude, en écarter jusqu'à l'idée, par des traits légers et plaisants qu'il lançait sur des absurdités imminentes, et qui se répétaient assez fréquemement pour faire supposer chez lui un dessein prémédité, s'il n'avaient été d'une spontanéité si charmante.

L'obstacle le plus sérieux qui s'oppose à la facilité des relations sociales est peut-être la tendance des hommes à se faire une haute idée de leur importance personnelle. Les airs de supériorité qui, aux yeux de quelques personnes, semblent être de rigueur comme la correction de leur mise, sont funestes à la cordialité des rapports, qu'il s'agisse de votre femme ou d'un collaborateur de votre journal. Le seul préservatif efficace contre le stupide frottement des rouages sociaux qu'amène cette raideur chronique d'attitude, est le don d'un humour enjoué dont le regard alerte saisit sur le champ tout ce qui peut éveiller la gaîté des spectateurs. On peut apprécier cette fonction de l'humour dans l'aisance prompte et comme instinctive avec laquelle le parfait homme du monde sait écarter en souriant de la conversation toute allusion à lui-même et à ses droits, dès qu'il la voit poindre.

Dans tout cela, quoiqu'on ne vise peut-être aucun but déterminé, l'intérêt social trouve bien un peu son compte. Cependant l'humour, par cela même qu'il est lié à un tempérament individuel, réserve ses principaux avantages à son possesseur dans la vie privée. Celui qui en est doué trouve des délassements et des consolations dans une manière nouvelle et récréative de réfléchir sur ses mésaventures et ses ennuis.

La plupart des hommes qui se sont fait un fonds d'humour un peu appréciable, savent comment on peut chasser par le rire les petits ennuis de la vie presque aussitôt qu'on les voit approcher. Quand, par exemple, vous croyez votre crayon perdu, et que vous le découvrez caché entre les feuillets d'un livre rarement consulté; ou que, après l'avoir soupçonné de s'être évadé par toutes sortes d'artifices malicieux, vous l'apercevez reposant tout à côté de vous sur votre bureau où il obéissait scrupuleusement, comme c'est son devoir, aux lois de l'inertie, vous pouvez tirer un rire de dédommagement d'une réflexion rapide sur

les petites ironies des choses, ou sur le prodigieux gaspillage d'hypothèses auxquelles se livrent les hommes. Vous vous impatientez d'abord contre des enfants qui jouent sur la route devant votre bicyclette et qui ne consentent à s'écarter qu'à la troisième sommation de votre sonnette; puis, tout à coup, changeant de point de vue, vous souriez avec une bonne humeur sympathique, et vous vous rappelez qu'après tout ils sont sur leur propre terrain de jeu. La sombre tristesse d'une rue de Londres en hiver s'égaiera pour vous de temps à autre comme d'un rayon de soleil, si votre œil est adapté pour saisir tout incident amusant; quand vous verrez, par exemple, le cocher d'un camion tardigrade continuer à sommeiller sur son siège dans une ignorance bienheureuse, tandis que derrière lui le cocher de votre omnibus, justement fier de la rapidité de son véhicule, fait pleuvoir sur lui sans pitié les épithètes les plus propres à le réveiller.

Il en est à peu près de même des petites vexations que nous impose notre milieu social. Nous pouvons sans doute éprouver un mouvement d'irritation lorsque, au milieu d'un concert, un immense chapeau s'interpose tout à coup entre nos yeux et un visage qui les tenait charmés, dans lequel nous pensions voir le visage même de la Muse tragique, émue et palpitante, se courber sur le violon, dont il semblait, avec une sollicitude maternelle, recueillir les notes sanglotantes. Et cependant, tandis que nos nerfs sont irrités, nous pouvons savourer à demi la splendide absurdité du chapeau et de tous ses accessoires flottants. Une autre fois, c'est une visite intempestive qui vient nous interrompre au beau milieu d'une méditation intéressante et nous agace les nerfs; et cependant nous sourions un instant en voyant la foi naïve du visiteur dans l'importance suprême de la cause qu'il plaide; car tout à coup surgit confusément dans notre esprit cette idée que nous aussi nous nous faisons illusion sur l'importance de notre propre tâche. Peut-être ne doit-on pas ranger parmi les petites contrariétés celles que causent les gens ennuyeux. Il semble que les personnes qui ont de l'humour soient spécialement exposées à leurs attaques, parce qu'elles sont d'ordinaire patientes, et qu'en somme elles aiment mieux souffrir que de blesser autrui. Mais, ici encore,

l'humoriste ne manque pas de remèdes. Il lui suffit, par exemple, de remarquer un moment combien il est bizarre et surprenant que des personnes à qui nous ne nous sentons rattaché par aucune sorte de sympathie, nous honorent entre tous de leurs attentions importunes. Même quand la destinée nous rapproche étroitement d'hommes et de femmes pour qui nous avons une aversion instinctive, parce que, si ce sont des êtres d'une classe très voisine de la nôtre, ils sont en même temps séparés de nous par des barrières infranchissables, un humour réfléchi peut encore imaginer des soulagements. L'air d'importance d'un ploutocrate, son regard insolent qui semble dire : « je pourrais vous acheter », peuvent vous blesser la moitié d'un instant ; mais le rire consolateur suit aussitôt l'ennui ; on goûte un tranquille plaisir à réfléchir un instant, à voir de quels matériaux grossiers le parvenu vulgaire est bâti ; enfin un regard de bonne humeur, jeté à la dérobée sur des mesures de valeur plus élevées que la richesse, remet le calme dans l'esprit.

Même dans des peines plus graves, le regard de l'humoriste exercé peut trouver des aspects ou des détails amusants, si bien que le soulagement nous arrive quand nous sentons encore la douleur du coup. Le sourire bienfaisant peut naître de la contemplation enjouée de notre propre personne enfermée comme en champ clos avec ces adversaires invincibles, les circonstances. Oui, on peut trouver dans les ironies de la destinée une source d'amusement aussi bien que d'irritation. L'idée d'une lutte contre le destin, qui, pour les braves cœurs, est l'assaisonnement de la vie, aide aussi l'esprit qui réfléchit à reprendre une humeur riante. Ceux qui ont lu les *voyages* de Miss Kingsley n'ont pas besoin qu'on leur rappelle cette multitude de réflexions amusantes que lui inspirait son humour dans des circonstances où bien des hommes se seraient laissé abattre[1]. C'est avec la même promptitude de sourire que Goldsmith, dans sa vaillance joyeuse, affrontant les coups de la destinée, convertissait, comme le dit son biographe, en gaîté humoristique ou en leçons plaisantes ce qu'il recevait de mortifications ou de chagrins.

1. Pour ne citer qu'un exemple parmi beaucoup d'autres, lisez, au chapitre IX de *Travels in Africa*, « Les Rapides de l'Ogoué ».

Dickens, dans son fameux personnage Mark Tapley, nous a sans doute fait voir comment, aux jours sombres de sa jeunesse, il apprit à tirer un amusement humoristique des embarras les plus sérieux. Le joyeux miroitement de la lumière qu'une idée divertissante projette sur la surface d'un malheur lui ôte ce qu'il a de plus lugubre.

Guidés par cette méditation humoritisque dont on a déjà parlé, nous pouvons, dans tous les moments de trouble moral et d'inquiétude, arriver à cette idée consolante, que nous nous étions, au premier abord, singulièrement exagéré le mal. Au moment où le tissu sensible est déchiré, le choc de la douleur nous aveugle sur les proportions des choses; notre déception nous éblouit comme le flamboiement des éclairs. L'organisme nerveux, s'il est sain, montre alors sa vitalité par la rapidité avec laquelle il reprend son équilibre; et l'on y parvient souvent en dirigeant la pensée sur d'autres parties de la perspective plus brillantes, que la douleur avait un instant plongées dans l'ombre, et sur les proportions des parties entre elles. Une peine, ainsi qu'un orage accompagné d'éclairs, commence à se retirer presque en souriant, dès que nous en distinguons les limites.

Souvent, quand l'humour nous soulage ainsi, le rire qui nous délivre de la tyrannie du moment présent est un rire dont nous faisons nous-même les frais. En effet, on peut dire sans crainte que les bienfaits dont nous parlons ici présupposent l'habitude d'une réflexion moqueuse qui s'adresse à nous-même. Le bienheureux soulagement vient de ce que nous discernons combien est déraisonnable l'exagération de nos plaintes, combien il y a de folie à céder aux courants du sentiment, qui répandent leurs brouillards sur le royaume de la réalité. L'arrivée du sourire annonce un changement dans notre point de vue; et les torts, qui semblaient tout à l'heure être tous du côté du monde, nous voyons maintenant qu'ils sont aussi bien de notre côté.

Dans quelle mesure l'humour aide-t-il un homme à se débarrasser du chagrin, c'est ce qu'on ne peut dire avec précision. Même quand l'éclat soudain d'une réflexion joyeuse ne réussit pas à dissiper les ténèbres, il peut nous assurer un moment de répit bien précieux. Quand le chagrin est vraiment grand, le

sourire sauveur qui doit l'écarter est bien difficile pour tous, sauf pour l'élu. Bien peu parmi nous, peut-être, seraient capables de s'élever à la hauteur d'ironie sereine qu'atteignit ce musicien allemand à qui son maître avait enlevé sa femme [1]. Beaucoup de personnes seront portées à penser que cette autre femme qui, après avoir soigné son mari durant une maladie mortelle, avoua que le sens de l'humour l'avait seule empêchée de succomber à la peine, était plutôt au-dessous qu'au-dessus de l'humanité. Cependant c'est hasarder beaucoup que de conclure, de l'intervention du sentiment de l'humour dans une situation désastreuse, à un défaut de sensibilité morale. Pensons plutôt que ceux qui souffrent le plus ont des obligations toutes spéciales à ce consolateur bienfaisant des afflictions humaines.

Cette double utilité de l'humour qui, en même temps, console la souffrance et corrige une vue trop étroite des choses, s'accroît à mesure que se développe la vision plus large et plus compréhensive qu'on obtient quand le point de vue de l'égoïsme est dépassé. La naissance même de l'humour indique qu'on s'est déjà assez affranchi du point de vue individuel pour en embrasser d'autres momentanément. La grande valeur éducative du rire dont nous sommes l'objet nous-même, c'est qu'il nous oblige à reconnaître comme un fait cette diversité dans la façon de juger les choses. Quelle excellente leçon dut recevoir ce professeur écossais qui jouait au golf, et qui entendit le marqueur, rebuté de sa maladresse, faire cette remarque : « Tout le monde peut enseigner le grec ; mais pour le golf, il faut de la tête ! »

Il reste à exposer brièvement un autre service que l'humour rend à son possesseur, bien que ce service ne soit peut-être en somme qu'une extension de celui dont nous venons de parler. Le rire qui a pour objet les choses, accompagnant primitivement l'observation, reste essentiellement, sous sa forme la plus élevée, un amusement fourni par les spectacles du dehors. Quand la faculté de l'humour s'est développée et mûrie, elle permet à l'homme de trouver du plaisir dans la contemplation de son

1. L'histoire de la conduite presque surhumaine que tint dans cette circonstance Hans von Bulow est racontée dans le *National Observer* du 17 février 1894.

propre milieu social considéré à la fois dans son tout et dans ses parties. En effet, on ne peut mesurer exactement la valeur que l'humour possède pour l'individu, que si l'on pense aux innombrables occasions d'amusement que nous trouvons dans la critique de ce qui nous entoure.

Ce plaisir que l'observateur doué d'humour sait trouver dans le spectacle de la société, suppose qu'il choisit son propre point de vue, qu'il évite la partie la plus turbulente du monde social, et qu'il cherche loin des agitations les eaux calmes d'où il peut considérer les choses à la lumière tranquille des idées. Celui qui vit dans le tourbillon de la foule ne pourra jamais voir les choses avec le recul qui est nécessaire pour les apprécier en humoriste. Il y a plus : si c'est là qu'il vit, se meut, trouve son existence, il sera forcé de résister aux impulsions de la gaîté et de témoigner quelques égards pour les figures agitées qui l'entourent ; car un exercice trop libre des joies du rire l'exposerait fort probablement à des collisions désagréables.

Il est certain que beaucoup de détails du spectacle social échappent à celui qui ne vit pas dans une demi-retraite. Les bizarreries de la « société », en prenant ce mot dans son sens conventionnel, sont un des aliments traditionnels du rire : nos journaux comiques ont éclairé sur ce point jusqu'aux esprits les plus obtus. C'est un plaisir pour l'humoriste d'observer les hautes prétentions du « grand monde », de voir, par exemple, avec quelle naïveté il se figure qu'il tient à son service tous les hommes intelligents et tous les bons causeurs[1] ; c'est un plaisir, entendons-nous, pour celui qui connaît quelques-uns des traits caractéristiques de ce monde : ainsi une certaine pauvreté d'idées ; une disposition à suivre le chef qui s'est intronisé lui-même, assez analogue à celle qu'on trouve chez certaines races de chiens ; une aimable impartialité pour couronner tout « héros » dont le nom est trompetté par la renommée, que ce soit un potentat oriental ou un Barnum venu de l'Occident. Il est amusant aussi d'observer comment elle reste emprisonnée dans ses

1. Voyez, comme exemple, une lettre d'une dame titrée, dans le *Times* du 1er juin 1894, où ce droit que revendique la « Société » aux services de « ce qu'il y a de plus distingué par la naissance et la pensée » est assez joliment affirmé.

manières de penser purement arbitraires, surprise, par exemple ple, et choquée, de voir, quand elle voyage, qu'il y ait en Italie « une sorte de société » qui n'est pas « une société où l'on dîne ». Ces traits, avec beaucoup d'autres, feront souvent prendre à l'œil de l'humoriste, et la chose est assez originale, la même direction qu'à l'œil ébloui du plat admirateur.

Notre observateur, dans sa demi-retraite, trouve un agréable passe-temps à suivre les luttes acharnées auxquelles se livrent aujourd'hui hommes et femmes pour obtenir leurs entrées dans ce cercle enchanté. Ici certainement les évolutions du personnage moral touchent au comble de l'absurdité. Nulle part l'homme qui réfléchit ne trouvera autant de disproportion entre l'effort et sa douteuse récompense que dans ces labeurs obstinés, ces efforts haletants pour pénétrer et prendre pied dans le monde des salons.

Ce qui rend le spectacle d'un comique plus saisissant, c'est que jamais le contentement ne paraît suivre le succès : au besoin de s'introduire dans la place succède un besoin non moins implacable de rester toujours en vue dans cette foule compacte. Comment l'humoriste ne serait-il pas délicieusement chatouillé en voyant des hommes haut placés si sensibles au moindre signe d'indifférence de leur divinité ? On dit qu'il est arrivé à des personnages officiels du rang le plus élevé de passer des jours et des nuits sur les épines, dans l'attente d'une invitation à dîner. Il s'agissait d'un festival national où quelques dames à l'esprit inventif, se croyant apparemment tout à fait qualifiées pour représenter les femmes de notre temps, se réservèrent le droit de choisir chacune un invité pour représenter le sexe masculin. Ainsi les dieux nous assurent une riche moisson de rire en semant dans l'esprit des hommes la vanité avec ses méchancetés mesquines, et en organisant la « société » pour les leurrer et les asservir.

Aux yeux d'une froide raison, jamais « société » fondée sur la naissance ou sur un mélange de noblesse et de richesse, n'a paru mériter cette attitude servile. Certainement la société étant de notre temps un peu mêlée (ein bischen gemischt), comme le faisait, dit-on, remarquer au Prince Bismarck, pendant un bal de l'Opéra, le Tailleur de la Cour à Berlin, on

devait supposer que les hommes raisonnables laisseraient ce genre d'hommages aux pauvres d'esprit. C'est ce que les hommes d'intelligence pris au piège ont dû reconnaître bien vite. On peut se demander toutefois si, en mettant sur le compte de l'ambition sociale de leurs femmes la résignation avec laquelle ils endurent l'ennui des dîners en ville, ils échappent par une telle excuse au rire des dieux.

Devant ces scènes absurdes la pitié peut trouver place à côté du rire. Qu'on soulève un instant les masques et l'on verra, ici encore, ce que cache à peine une apparence de gaîté. Un mortel ennui est d'ordinaire imprimé sur le visage des convives âgés, alors même qu'ils se forcent à exécuter des grimaces de satisfaction et des ricanements spasmodiques aussi grêles et aussi anémiques que leur personne. Ce n'est pas du plaisir, c'est une excitation malsaine que paraissent chercher ces fidèles adorateurs de la société ; et peut-être, en fin de compte, l'espoir même de l'excitation n'est-il plus pour eux qu'une illusion.

Toutefois, quand on parle des aspects divertissants du spectacle social, on n'est pas obligé de s'en tenir au monde à la mode. La « société », quelque délicieusement déraisonnable qu'elle soit, n'a pas le monopole de l'absurdité. La classe moyenne et même les masses, ont aussi leur côté amusant pour l'œil impartial. En effet toutes les phases de la vie sociale peuvent fournir une ample matière de divertissement à celui dont le regard mental est adapté comme il convient.

Ce qui frappe l'œil tout d'abord ici, c'est peut-être le riche déploiement des bizarreries humaines. Le journal, qui connaît si bien le prix de toute nouveauté, s'empresse d'accueillir toutes les manifestations de la folie humaine, du talent dévoyé, de l'indomptable vanité. Pour conquérir une place dans ses colonnes, on ne lutte guère avec moins d'acharnement que pour forcer l'entrée du monde fashionable. Il semble que la suprême nécessité soit de se montrer, d'attirer, ne fût-ce qu'un instant, les yeux importunés et excédés de la foule. Nombreux et surprenants sont les mouvements et les bruits auxquels on a vu recourir, pour forcer l'attention, des enfants qui se trouvaient oubliés; mais les efforts frénétiques des hommes et des

femmes pour se faire connaître du public ne sont assurément ni moins multipliés ni moins étranges. Même après qu'ils ont quitté la scène sociale, ces fanatiques de la réclame essaient quelquefois de vous obliger encore à tourner les yeux sur eux en vous envoyant une autobiographie qui, peut-être, consistera en comptes rendus de tous les grands dîners auxquels ils ont pris part; document sans prix pour les historiens à venir, pour peu que l'écrivain ait été un homme politique.

La vanité, dans cette auto-réclame, n'est pas toujours une vanité de surface; ce qui contribue à la rendre amusante c'est la partialité et l'aveuglement du personnage en faveur de lui-même. Une personne peut être plongée dans une insondable folie par la conviction qu'elle est investie d'une mission spéciale, et cette foi peut être assez sérieuse pour lui cacher complètement l'excès de vanité qui se cache dans une pareille attitude. Alors le tranquille observateur, reconnaissant la malice de la nature qui dissimule aux hommes une si grande partie de leurs propres motifs, sourit encore d'un plus large sourire.

Nous comprenons mieux tout ce qu'il y a d'absurde à s'imposer ainsi à l'attention du public, comme à se pousser dans la « société », quand nous réfléchissons à la valeur réelle de l'objet de tant d'efforts. C'est la mode aujourd'hui de déifier l'opinion publique. Cependant, en dépit du dicton classique, cette assimilation de la voix du peuple à la voix de Dieu n'est pas flatteuse pour la divinité. Sous la main d'un modeleur habile une démocratie moderne montre à peu près autant de plasticité que celles sur lesquelles autrefois le Grec intelligent distillait sa fine ironie. Quand vous savez ce qu'il y a de vrai au fond de cette jolie plaisanterie, que le « Dèmos » se forme lui-même ses propres opinions, et que ses jugements sur les hommes d'État, les généraux, les autres personnages connus, sont par conséquent sacrés, vous possédez une des principales qualités requises pour goûter ce que le spectacle a de comique. Quoi de plus amusant, par exemple, que de voir le directeur d'un journal consulter l'opinion publique sur la valeur d'un livre ou sur d'autres sujets qui demandent quelque discernement? Dans ce cas encore, ce qu'il y a de plaisant, c'est que les

braves gens qui donnent dans le panneau se figurent de bonne foi exprimer leur opinion personnelle. Le comble du comique, dans les consultations de ce genre, c'est quand un éditeur, sachant le prestige des noms, s'adresse à des célébrités et nous fait savoir, par exemple, comment tel grand dignitaire de l'église conçoit la salle de concert idéale, ou quelles sont les idées d'un jockey populaire sur les proportions qui conviennent à un manuel scientifique.

Ces appels faits à l'autorité pour guider le public montrent assez avec quelle docilité il suit tous ceux qui s'offrent pour le diriger. L'énormité même du dèmos moderne, jointe à sa « sainte simplicité » d'esprit, le livre à la rouerie du charlatan. Comment le digne commerçant qui lit dans la solitude de son arrière-boutique pourrait-il contrôler l'autorité du journal qui le guide ? Est-il capable d'apprécier la valeur de son mentor hebdomadaire ? L'homme qui réfléchit trouvera ainsi, pour son divertissement particulier, une foule de duperies et d'illusions, quand il examinera sur quoi se fondent les réputations imposantes et la fière prétention des leaders politiques à entraîner « le Pays » derrière eux.

La presse, institution assurément des plus respectables, fournit encore d'autres plaisirs à l'humoriste en quête de gaîté. Son rôle même de propagatrice des nouvelles l'entraîne à exagérer d'une façon plaisante l'importance de tout ce qui sort momentanément de l'ordinaire. Une idée, fût-elle fausse, fût-elle vieille comme le monde, est sûre d'attirer l'attention, pour peu qu'elle soit avancée de nouveau par un homme qui a de la notoriété. De là cette néomanie qui sévit en tout genre, ces absurdes exagérations dans l'éloge du dernier roman, et ainsi de suite. Ce qui est plus risible encore, c'est la naïveté avec laquelle le journal et ses abonnés se figurent que tout arrive pour leur fournir des nouvelles. Je me rappelle une feuille, et non des moindres, qui prétendit sérieusement, alors qu'une *cause célèbre* désagréable allait être remise en jugement, que tout le monde avait son opinion faite sur ce point, et que par conséquent une enquête nouvelle était regrettable. Quand le rédacteur donnait si franchement à entendre que l'objet principal des enquêtes de nos tribunaux est de satisfaire l'avidité

pour les nouvelles des lecteurs de journaux, c'était sans doute par inadvertance ; mais c'est une opinion qui se trahit quelquefois pour un œil pénétrant. Ce point de vue rappelle les joyeuses gambades des petits Italiens qui suivent en courant et en faisant la roue les diligences quand elles descendent à grand bruit les pentes couvertes d'oliviers : ils sont convaincus, dans leur allégresse, que ce bruit et ce mouvement, comme les « soldi » qu'on leur jette, n'ont pas d'autre objet que leur propre plaisir. En pensant au spectacle divertissant que nous donne la presse d'aujourd'hui, on se demande quelquefois si l'expression de « journal comique » n'est pas un vrai pléonasme.

L'humour nous tiendra encore compagnie si nous allons plus au fond des choses, et si, écartant les apparences dont elle est enveloppée par la convention, nous tenons à voir la réalité. Les circonlocutions dont on se sert pour le public, lorsque, par exemple, on veut défendre une nomination équivoque, sont en elles-mêmes une exhibition de naïveté se trahissant sous tous les voiles amassés à grand'peine, aussi divertissante que les mensonges forgés par un enfant qui cherche à excuser ses fautes. Peut-être aucun spectacle n'est plus divertissant pour un esprit disposé à ce genre de réflexions, aucun ne promet une variété plus inépuisable et plus amusante, que les tortillements de l'esprit humain empêtré dans des apparences fâcheuses et forcé de trouver pour en sortir quelque chose qui ressemble à une explication logique.

Comme le savent tous ceux qui lisent, les bizarreries de la « Société » et les bouffonneries de la vie publique ne sont pas un spectacle nouveau. D'autres temps, des sociétés d'un autre type, ont eu leurs aspects amusants, dont le chroniqueur, dans sa demi-retraite, a tracé pour nous la peinture. Il y a pourtant bien des raisons de croire que la scène sociale d'aujourd'hui remporte la palme pour la quantité et l'infinie variété du risible. Les vastes proportions de notre système social, son instabilité, sa continuelle « marche en avant », son activité fébrile et sans trève, et d'autres traits encore, étalés au grand jour, grâce à la manie qui possède les gens d'attirer la publicité sur tout ce qu'ils font et à l'empressement des journaux à la leur

procurer, semblent assurer aujourd'hui des plaisirs sans nombre à l'observateur de sang-froid, par la multitude des bizarreries individuelles, des ambitions, des déguisements, des contrastes entre la position et les aptitudes, de tous les éléments enfin de la comédie sociale.

La plupart des traits du spectacle social qui viennent d'être indiqués peuvent être savourés avec un certain détachement ; l'observateur même y peut apporter un grain de cette malignité qui caractérise le rire de ceux qui vivent hors du groupe social où le saltimbanque dresse ses tréteaux. La note bienveillante de l'humour n'entre ici que comme un élément secondaire : elle vient d'une bonté naturelle qui tolère la folie, en qui elle voit, d'une façon plus ou moins distincte, des qualités estimables tristement perverties. Il ne peut en être de même si le spectacle bizarre et irritant de la folie s'impose à nous dans une période de tempête et de crise nationale, par exemple pendant une guerre, alors que l'observateur, à moins d'être un cynique insociable, ne peut se résigner plus longtemps au détachement. Il semble que la possibilité même d'un rire, d'un sourire, doive ici être exclue comme une profanation. S'il devient possible, cela ne peut se produire que par la découverte d'un modus vivendi entre l'instinct de la gaîté et quelques-uns de nos instincts les plus profonds et les plus absorbants. Notre analyse de l'humour nous a préparés à voir cette forme adoucie de la gaîté pénétrer fort avant au cœur du sérieux, attendu que l'œil exercé excelle à découvrir du premier coup les aspects amusants des situations et des faits qui font un appel direct et puissant à des sentiments poignants et à des attitudes sévères. Nous trouvons peut-être l'exemple le plus saisissant de l'interpénétration du sérieux et du plaisant dans le fait qu'il est possible de jeter un regard humoristique sur des choses qui doivent remuer jusqu'au fond le cœur de tout vrai citoyen.

Peut-être a-t-on suffisamment reconnu cette vérité, que l'état de guerre développe chez des citoyens beaucoup de belles et d'admirables qualités ; et, d'autre part, les ravages et les souffrances qu'il cause ont servi fréquemment de thème à l'éloquence des écrivains et des orateurs. On n'a pas, et pour des raisons assez visibles, accordé la même attention aux

aspects et aux conséquences de cet état, qui paraissent, quand on se place, pour les considérer, au point de vue de la conscience normale, étaler la folie humaine dans une de ses manifestations les plus complètes. Ces aspects, qui ne peuvent manquer d'amuser, quand il ne les verrait qu'un instant, l'homme capable d'observer, deviennent de plus en plus distincts, on peut le dire, à mesure qu'une société s'élève sur l'échelle de la civilisation. Et de plus, comme l'humoriste s'est exercé à découvrir promptement les accompagnements et les rapports des objets qu'il observe, comme il a l'habitude de regarder les côtés des choses qu'on néglige d'ordinaire, il est probable qu'on le trouvera de temps en temps parmi ceux qui, dans une atmosphère troublée, conservent jusqu'à un certain point la clairvoyance de leur observation.

Pour cet humoriste le facteur essentiel dans ces situations est l'hypertrophie temporaire du plus puissant des instincts de l'homme, de celui qui est profondément enraciné dans la tendance primitive de l'être à se conserver lui-même, et qui se manifeste alors dans le milieu organique d'un type élevé de conscience sociale, qui possède ses habitudes fixes d'apprécier et de juger les choses. L'état d'hypertrophie engendre une série d'extravagances qui, par leurs proportions, arrivent jusqu'au burlesque. Les manifestations sans nombre de la jactance et de l'orgueil ; les formes exagérées de la haine avec tout son cortège de soupçons, de dénonciations et de diffamations; les proportions démesurées que prennent la crédulité ainsi que l'incrédulité par rapport aux choses qui touchent la passion patriotique ; tout cela, avec bien d'autres choses encore, sera probablement l'accompagnement inséparable de la psychose nationale, surtout si l'on conteste, soit du dedans, soit du dehors, la justice de « notre cause ».

Un milieu organique tel que peut le fournir ce qui subsiste alors de la conscience normale ne prend que peu de part à ces grandes manifestations de l'esprit guerrier. Les mouvements intellectuels qu'on peut observer sont assez clairement ceux d'une intelligence subjuguée par la passion dominante ; ils travaillent pour elle en fourrageant de tous côtés pour fournir des aliments à son appétit d'excitants et de consolations.

Encore n'est-ce là qu'une faible partie du côté plaisant de la situation : ce qui en est le trait vraiment amusant, c'est le conflit entre le nouvel état mental et les façons de sentir et de juger qui se sont fortifiées et enracinées pendant une longue période de civilisation. Car ce qu'il y a de singulier, c'est que l'intelligence assoupie essaie de temps en temps de se redresser et de donner un coup de coude à son compagnon de lit trop bruyant. C'est la juxtaposition et l'action réciproque de deux tendances dont le niveau moral est très différent et dont les forces sont tout à fait disproportionnées, qui donne au plaisir autant de variété que d'abondance. C'est ainsi, par exemple, que nous obtenons le spectacle bouffon d'un avocat trop confiant de la cause nationale tout à coup amené à se taire par un vague soupçon que son auditeur ne répond pas assez à son enthousiasme, soupçon qui met immédiatement en lumière ce qui reste du désir qu'éprouve l'homme normal d'être soutenu par autrui. Ou bien encore la tendance puissante qui nous pousse à rabaisser l'ennemi, tendance qui remonte au delà du siècle de Goliath peut fort bien, quand elle emporte un patriote, le pousser jusqu'au point d'où il entrevoit vaguement le bord d'un précipice dialectique, la nécessité fatale d'avouer que la victoire est dépouillée de toute sa gloire. Ou bien enfin la peinture imaginaire de l'ennemi, que la passion guerrière préfère de beaucoup à un portrait d'après nature, peut jeter dans un cruel embarras celui qui la tient pour fidèle, alors qu'il se trouve tout à fait incapable de faire une chose qui est cependant absolument nécessaire, c'est-à-dire de comprendre les projets et les méthodes de l'ennemi.

Un léger examen montrera qu'on trouve dans ce spectacle la plupart des formes du risible reconnues dans un des chapitres précédents. La situation dans son ensemble tend à prendre les formes d'un vaste gâchis d'où ceux qui y sont plongés cherchent en vain à se dépêtrer. L'attitude émotive et conative fortement tendue aboutira certainement à des déceptions, par exemple lorsque des prédictions trop confiantes viendront se heurter au démenti brutal des faits. La situation sera en outre fertile en contradictions comprenant, outre la contradiction fondamentale déjà traitée, les divergences d'affirmation qui se pro-

duisent à mesure que la proportion des intensités du normal et de l'anormal varie dans les limites indiquées plus haut.

On a déjà laissé entendre que la situation psychologique donnera naissance alors à une multitude de simulations. En effet la survivance chez le patriote belliqueux, d'une intelligence en partie oblitérée, se manifestera surtout par un effort laborieux pour cacher la laideur réelle des choses sous des voiles semés, s'il se peut, de paillettes brillantes, en donnant un air de noblesse aux buts et aux méthodes de la guerre. L'œil calme de l'observateur verra clairement dans ces efforts, du moins la plupart du temps, non pas des hypocrisies ayant conscience d'elles-mêmes, mais des illusions volontaires nées de l'action réciproque des deux « moi » si étrangement forcés de vivre ensemble.

Est il nécessaire de dire que le désordre, le sens dessus dessous, les confusions de rôles, et en général les renversements des relations normales, sont des traits essentiels du spectacle? Un monde si complètement dévié du type normal que les hommes habitués à garder un silence qui est d'or, parlent un langage qui n'est même pas d'argent; que les conducteurs du peuple prennent l'aspect comique de bergers poussés en avant par leurs troupeaux; qu'un certain genre d'inconséquence morale paraît s'être fait place, d'autorité, parmi les vertus; « et que les représentants de la religion, renversant leur rôle, prennent à tâche de justifier devant Dieu la conduite des hommes; un tel monde, disons-nous, ne peut manquer de paraître désordonné aux yeux qui ont pris l'habitude de l'ordre. Il semble que, devant une telle situation, où les hommes se dépouillent généralement de leurs traits individuels, il ne devrait pas y avoir place pour un développement de singularités personnelles. Cependant une observation attentive nous montrera que, malgré les tendances énergiques qui travaillent à rendre les conduites uniformes, des lambeaux d'individualité subsistent. La disposition générale, ainsi qu'une fièvre, saisit les hommes en raison de leur tempérament individuel; et l'on peut suivre le processus par lequel partis, sectes et individus se conforment au type du moment, comme un médecin perspicace constate les modifications singulières que subit le type d'une maladie dans

famille ou une chez des individus d'un tempérament fortement marqué.

On a dit plus haut que ce qui rendait possible cette observation humoristique c'était la découverte d'un modus vivendi avec la partie sérieuse et plus sensible de nous-même. Ceci veut dire que l'observation ne saurait être un passe-temps paisible et prolongé, mais qu'elle doit plutôt ressembler à ces intuitions momentanées du côté amusant des choses, qui viennent à notre aide quand nous bataillons contre les ennuis de la vie et que nous affrontons ses peines. Une appréciation du risible, telle qu'elle est possible en pareil cas, est dite à bon droit humoristique, lorsqu'elle accompagne une attitude sérieuse complexe qui, d'une part, discerne à la fois ce qu'il y a de blessant et de pitoyable dans la folie dont on sourit, et d'autre part fait effort pour retenir ce qui repousse et découvrir les qualités estimables qui s'y trouvent cachées. Le sourire amènera un soulagement momentané de l'effort, comme dans d'autres cas de haute tension mentale et morale. L'humoriste s'y laissera insensiblement aller, parce que la réflexion le met en état de tout comprendre ; parce qu'il se rappellera, par exemple, ce que Platon, Montaigne et d'autres nous disent sur ce qui arrive d'ordinaire, quand les hommes subissent la tyrannie de la foule. Il s'inclinera plus facilement à la tolérance si l'histoire vient à son aide, de même que l'histoire du malade peut tranquilliser le médecin inquiet, en l'assurant que la santé doit revenir et que les fonctions vont reprendre leur cours normal. L'indulgence lui sera plus facile encore, si les circonstances qui divisent les citoyens, et qui l'ont frappé lui-même dans ses affections sociales, l'ont mis en rapports intimes avec des hommes et des femmes dont la nature noble et délicate semble adoucir l'effervescence du moment, et dont les figures lui apparaîtront désormais dans une vision consolatrice : anges de la terre dont le sourire accompagne, non pas les feux brillants du matin, mais l'obscurité croissante de la nuit.

CHAPITRE XI

LE RISIBLE DANS L'ART : LA COMÉDIE

Nous avons suivi le développement du rire chez l'individu et dans la société en faisant abstraction autant que possible de l'influence de l'art. Nous avons admis que les sentiments qui nous poussent au rire sont de nature primitive et capables de s'étendre et de s'approfondir indépendamment de cette influence. D'autre part, il est certain que l'action éducatrice de l'artiste a commencé son œuvre dans un stage très ancien du développement de l'humanité. Même dans la vie sauvage nous avons trouvé la figure de « l'amuseur », homme expert à ouvrir les écluses du rire social par ses plaisanteries et sa pantomime. Dans la période historique, l'usage d'engager des bouffons pour les banquets et en général les réunions de fête paraît remonter à des âges reculés et à des formes de société très simples [1]. En cultivant le don du rire avec plus d'art et plus de méthode que les autres hommes, ces chorèges habiles doivent avoir puissamment contribué à son développement. Nous pouvons maintenant jeter un regard sur l'évolution de l'art envisagé sous son côté amusant et comique.

Ce n'est pas ici qu'il convient de sonder jusque dans ses profondeurs le problème obscur de la fonction de l'art. Si nous nous en tenons aux origines de l'art d'exciter le rire, telles que nous pouvons les étudier chez les sauvages et chez nos propres

1. Pour l'emploi des bouffons et des nains dans le palais des rois égyptiens, voyez Maspero, *L'Aurore de la Civilisation*, p. 278, 279. Sur les bouffons Grecs et Romains (γελωτοποιοί ἀρεταλόγοι, mimi, scurrae) voyez P. Gardner, *Greek Antiquites*, p. 335 (cf. Doran, *Court fools*). Sur les bouffons ou fous du Moyen Age voyez Wright, *op. cit.*, ch. VII ; Lacroix, *Le Moyen Age*, p. 233 et suiv. et Jusserand, *English wayfaring Life*, p. 187.

enfants, les théories qui voient dans l'art l'expression d'une idée ou même d'une émotion cherchant à se communiquer, n'ont pas grand'chose à faire ici. Il semble que l'art d'amuser naquit de ce simple acte social que j'ai appelé une provocation au jeu, et dont nous voyons un exemple dans le jeu du chatouillement réciproque. Par suite la théorie qui rattache l'art au jeu convient plus particulièrement à notre objet présent. La qualité de productivité bienfaisante, qui est essentielle dans l'art, commença sans doute à se montrer distinctement, dès qu'un individu particulièrement habile à faire vibrer les cordes de la gaîte se trouva vis-à-vis d'un auditoire. Aucune tendance sociale ayant un caractère d'art ne fait éclater ses effets sur les yeux et sur les oreilles d'une façon plus directe et plus frappante que le désir d'exciter le rire.

Cette idée admise, nous voyons que l'art qui nous excite à la joie fournit un exemple du processus conatif dans la production artistique. Pour amuser les hommes, pour élever leur humeur au diapason aigu de la gaîté, il faut évidemment avoir le désir de plaire. Dans toute forme simple d'activité artistique ce motif essentiellement social agit d'une façon consciente et directe, si nous laissons ici de côté, bien entendu, l'art en partie inconscient du « fou ». Dans les formes plus élevées, la volonté d'égayer est, je crois, toujours présente dans les cas normaux, et gouverne tout le processus artistique, bien que l'artiste même ne s'en rende pas compte à tout moment. Chez l'acteur comique, en tous cas, le contrôle de la volonté sur le sentiment qu'il éprouve et l'expression qu'il lui donne, paraît être de toute nécessité. C'est ce qu'on reconnaît assez à la physionomie solennelle que prend le bouffon populaire pour ajouter à l'effet comique de ses facéties.

Si les limites de notre sujet le permettaient, il serait intéressant de rechercher les moyens que l'art, dans son ensemble, possède pour exciter le rire. Ceci nous conduirait à la question curieuse des couleurs et des sons ainsi que de leurs combinaisons, considérés comme expressions du sentiment de la joie et des intentions joyeuses.

Puisque les stimulants propres du rire ce sont les hommes et leurs faits et gestes, on voit du premier coup d'œil que seuls

les arts qui représentent les idées et les actions humaines sur une grande échelle, disposent d'un vaste champ pour la production du comique. Ici l'architecture, sculpture à part, est dans une condition fort désavantageuse. La musique, qui est l'art expressif par excellence, possède à cet égard des ressources incontestables, mais très limitées, comme on peut le voir dans les rythmes caractéristiques tels que des combinaisons de notes aiguës et saccadées avec des notes profondes et appuyées, des phrases incomplètes, etc., qui ont leur place dans l'opéra-comique. Quelques-uns de ces effets chatouillants sont dus certainement non à l'expansion d'un sentiment joyeux, mais à l'aspect bizarre de la combinaison des sons. Il en est de même probablement des effets légèrement amusants de ces combinaisons grotesques de couleurs, qui se voient dans le costume d'Arlequin, ce prince des moqueurs, et dans celui d'autres personnages plus ou moins comiques. Ce qu'il y a d'amusant et de grotesque dans les vêtements, par exemple dans ceux du clown, est évidemment fondé sur les idées qu'ils éveillent, surtout quand ils ne conviennent ni au sexe ni à l'âge, et ainsi de suite.

Si nous laissons de côté les applications comiques des arts du dessin, y compris la caricature politique ou non, qui a un si grand développement dans les temps modernes, le rôle principal pour exciter dans toute son étendue chez les hommes la faculté du rire échoit à la littérature, et tout particulièrement à la littérature dramatique et au théâtre où elle se produit. Ici seulement nous voyons se déployer, avec une partie de sa richesse et de sa variété infinies, le spectacle des sottises humaines. C'est ici qu'il nous faut venir si nous voulons rire à notre aise et tout notre soûl, et connaître toutes les ressources que l'art possède pour faire vibrer la gamme entière de notre « risibilité ».

Nous serions heureux de connaître les débuts de la littérature comique. Peut-être dans les recueils de facéties trouverions-nous encore quelques formes analogues à celles que prit d'abord l'esprit de jovialité. Un bref récit de quelques farces ou de quelques réparties sortit peut-être assez naturellement des causeries du soir au coin du feu, pour prendre une forme fixe et se transmettre à de nouvelles générations. Les fabliaux du moyen âge

peuvent être considérés comme un léger développement des récits de ce genre et de ces fragments de conversation. Ces courts récits anecdotiques donnaient une certaine place à la mimique et à un art grossier d'élocution. Une forme rudimentaire d'action comique, avec ses gestes imitatifs et son dialogue facétieux, devait sortir naturellement des réunions où d'habiles gens, dont on goûtait le talent, répétaient ces récits. Des bouts de dialogue, tout au moins, ajoutaient à l'effet plaisant des sons et des gestes imitatifs.

Les débuts de la comédie, autant que nous pouvons y remonter, confirment ces conjectures. L'humble berceau de la comédie grecque fut la fête rustique des vendangeurs, quelque chose d'analogue à notre joyeuse fête de la moisson. D'abord, nous dit-on, il n'y avait pas d'acteur, mais seulement un chef de chœur « qui se livrait à de grossières et grotesques improvisations »[1]. Ou, s'il faut en croire un autre écrivain, la farce commença en Grèce dans des processions joyeuses, par des chants moqueurs et des discours ironiques, les Grecs étant portés à la mimique et à l'improvisation[2].

Les débuts de notre comédie montrent quelque chose d'assez analogue. C'est dans une atmosphère de gaîté que naquit cet enfant qui se mit à plaisanter sur les choses avec un demi-sérieux, pour n'en rire que mieux. C'est ce qu'on peut voir en se reportant aux joyeuses compagnies dont les ébats tumultueux étaient un des traits caractéristiques de la vie anglaise au moyen âge. La « fête des fous » était la grande occasion pour des chants satiriques, et plus tard pour des pièces où le clergé surtout était pris à partie. Il est certain, comme nous le verrons, qu'il y eut, dans les « miracles » d'autrefois et dans les « moralités », une forme dramatique simple qui était propre à se transformer en comédie. Cependant, ce qui rendit la transformation possible, ce fut l'esprit de joie et de licence qui, quelque temps auparavant, avait fait violemment irruption dans la solennité du Miracle[3].

1, P. Gardner, *Greek Antiquities*, p. 666.
2. Bergk, *Griech. Literaturgesch.*, IV, p. 9, 10.
3. Voyez Wright, *op. cit.*, chap. XII et XIV.

L'avènement du véritable théâtre comique répondit à certaines conditions sociales. M. Meredith en a indiqué quelques-unes, particulièrement l'existence d'une classe moyenne intelligente et la reconnaissance de la dignité de la femme; nous pouvons ajouter celle de son esprit de conversation[1]. A ces conditions sociales on pourrait encore ajouter un esprit de gaîté répandu dans la nation qui se sentait chargée d'un fardeau moins pesant et respirait plus librement.

Ce que vaut pour nous la comédie comme principale dispensatrice du rire, il suffit, pour le reconnaître, de jeter un regard sur l'abondance prodigieuse de ses ressources. Elle est en mesure d'offrir à l'œil et à l'oreille toutes les variétés du plaisant. Comme spectacle, elle garde tout ce qu'il y a d'amusant dans les jeux où les enfants simulent toutes sortes de choses. Elle peut étaler devant nous les aberrations les plus grotesques du costume, de l'air et des manières. Elle nous présente aussi dans ses personnages, sous des formes de son choix, toute la variété des traits risibles de l'esprit et du caractère. Eufin elle peut mettre en œuvre dans ses intrigues toute la gamme des taquineries et des farces qui amusent le commun des hommes dans la vie réelle.

Nous pouvons laisser provisoirement de côté la manière dont elle met à profit les traits risibles du caractère, et considérer pendant quelques instants comment les incidents de la comédie continuent les mouvements de la gaîté primitive.

Un coup d'œil nous suffira pour reconnaître que les jeux et les plaisanteries en action de la gaîté juvénile fournissaient la trame de ces incidents. Le spectacle bruyant et divertissant d'une bonne volée de coups, que goûtent si fort les sauvages les plus grossiers, et qui est un plat de résistance dans nos cirques, est un incident fréquent de la comédie ; soit dans le théâtre populaire et brutal d'Aristophane et de Plaute, soit dans l'art plus tranquille et plus intellectuel de Molière[2].

1. *Essay on comedy*, p. 24, 25 (sur les auditeurs de Molière) ; p. 8, 47 et suivantes (sur la reconnaissance de la dignité de la femme).

2. Voir le *Médecin malgré lui*, *l'Avare*, et autres pièces. Un exemple on ne peut plus divertissant de ces mêlées où les coups pleuvent de tous côtés et qui font encore la joie de nos cirques, nous est fourni par les maîtres du *Bourgeois gentilhomme*.

Un autre genre d'incidents amusants empruntés aux jeux de l'enfance et aux charges populaires du cirque, est la répétition de paroles, de gestes et de mouvements divers. Ces répétitions sont particulièrement drôles quand elles prennent la forme d'allées et venues alternatives, ou de discours qui ne finissent que pour recommencer. Déjà amusantes par leur apparence de jeux sans but, elles deviennent encore plus drôles quand elles semblent l'effet d'un mécanisme irrésistible ; par exemple, lorsque, dans le *Mariage forcé*, le philosophe Pancrace, sans cesse repoussé dans la coulisse, en sort sans cesse pour continuer son discours. On a dit que les mouvements de ce genre nous amusaient un peu à la façon du jouet qu'on appelle jack-in-the-box (Le diable en boîte)[1].

Une autre sorte de répétitions que nous pouvons appeler des imitations, et qui se produisent fréquemment aussi sur la scène comique, paraît reproduire de même certains traits fort reconnaissables du jeu de l'enfant. Rien ne caractérise plus nettement que la répétition du mouvement par l'imitation, la disposition au jeu, chez les enfants comme chez les jeunes animaux. Ce jeu d'enfant, qui consiste à échanger des grimaces, est un exemple excellent. Le goût prononcé du théâtre pour des imitations de ce genre montre les rapports étroits qui les rattachent encore à la gaîté primitive. Cela est assez clair quand l'action imitée est désordonnée, comme nous pouvons le voir dans les gourmades et contre-gourmades du cirque. Les volées répétées, administrées à sa moitié par le mari frappeur dans le *Médecin malgré lui*, ont quelque chose de cet effet divertissant.

Les répétitions amusantes introduites dans le mécanisme de la comédie ont d'ordinaire, comme peut nous l'apprendre Molière, quelque chose de beaucoup moins matériel. Ecoutez, dans *le Bourgeois Gentilhomme*, les exclamations de Cléonte

1. M. Bergson, qui explique d'une façon charmante l'effet que produisent dans la comédie ces mouvements mécaniques, cherche à les rattacher à sa théorie, d'après laquelle le risible consiste dans la substitution de la raideur monotone de la machine à la variété souple de l'organisme (*op. cit.*, p. 72 et suiv.). Je soupçonne cependant que le pouvoir qu'ils exercent sur les muscles du rire est dû en grande partie à ce qu'ils font penser aux jeux de l'enfant.

contre la perfidie de sa maîtresse, reproduites par son valet Covielle, et un peu plus loin les reproches de Lucile à Cléonte, répétés avec de légères variantes par la servante Nicole : ces scènes sont vraiment délicieuses et feraient croire que l'amour s'est perfidement proposé de réduire ses victimes à la même imbécillité[1].

La comédie, soit ancienne, soit moderne, est pleine de stratagèmes et de duperies. Une pièce entière peut rouler sur quelque énorme mystification, et le dénouement consister principalement dans une scène joyeuse qui dessille les yeux des victimes. Le spectateur, qui est dans le secret, s'associe sympathiquement au rire de celui qui a tramé l'artifice.

Un des procédés les plus simples et les plus anciens, et qui sort, lui aussi, des jeux enfantins, paraît être le déguisement. Les personnages de comédie de qui nous rions ne sont pas en général doués d'un coup d'œil bien perçant ; et il n'est pas besoin qu'un déguisement soit bien épais, surtout quand il flatte leurs désirs, pour les abuser complètement. La comédie classique et celle de Shakespeare usent largement de ce genre de stratagèmes.

Mais un changement de costume et d'autres moyens de déguisement sont loin d'être toujours nécessaires pour tromper les gens. Quand la victime, homme ou poisson, est disposée à se laisser attraper, elle cède à l'amorce des imitations les plus grossières ; et c'est alors que la comédie s'acharne contre elle, comme dans le cas de Malvolio, de M. Jourdain et de tant d'autres.

Quelquefois l'auteur prépare la déception dont il a besoin en jetant au préalable la victime dans un accès de distraction. *L'École des Femmes* de Molière nous fournit un bon exemple de ce genre dans la scène entre Alnolphe et le notaire, où les paroles des deux personnages ont l'air de s'accorder parfaitement, tandis que, entre les cerveaux d'où elles partent, subsiste un malentendu complet. Nous rions encore d'un autre genre d'auto-déception, quand le personnage comique, montrant encore en cela qu'il descend du bouffon, entreprend de faire

1. Comparez la querelle amusante du *Tartuffe*, dans la scène où Dorine retient tour à tour chacun des deux amants exprimant les mêmes griefs presque dans les mêmes termes (Act. II, sc. IV).

une chose et se montre sur le champ tout à fait incapable de l'exécuter. Nous voyons de ceci un exemple, moins frappant, il est vrai, que n'était le précédent, dans *le Bourgeois Gentilhomme*, lorsque Cléante, irrité contre sa maîtresse, dit d'abord à son valet : « Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle »: puis aussitôt il proteste, quand Covielle, trop docile, s'applique à lui dire du mal de sa belle.

Il faut que le personnage ridicule soit de temps en temps attaqué sans pitié, pour que le plaisir du spectateur arrive au plus haut degré. Ici encore Molière nous fournit l'exemple. La scène où Cléante, fils d'Harpagon, s'amuse à serrer son père comme dans un étau, en tirant la bague du doigt de l'avare et en l'offrant à la jeune femme que tous deux désirent épouser, a toute la saveur d'une revanche plaisante.

Le rire qui est « malicieux » sans être « amer »[1] coule à flots quand la tromperie s'emploie à briser un joug devenu intolérable. Les ruses qui ont pour victimes des pères ou des tuteurs trop sévères dans les *Adelphes* de Térence, dans *L'École des Femmes, L'École des Maris*, et d'autres pièces de Molière, réjouissent au plus haut point le spectateur comme bons tours joués à un oppresseur.

On verra sans peine qu'une bonne partie du plaisir de la comédie naît des situations bizarres où elle met les gens, surtout quand ils sont obligés d'y faire ce qui n'est pas du tout dans leurs habitudes. Ont-ils à soutenir longtemps de fausses apparences, c'est mieux encore. Les ruses par lesquelles Sganarelle, improvisé malgré lui médecin, essaie de soutenir son personnage, sont éminement comiques. Il y a d'autres situations plaisantes, par exemple quand des amants qui ont rompu ensemble et qui en sont désolés, viennent à se rencontrer. La surveillance que le fils d'Orgon exerce sur la conduite de Tartuffe, ce monstre d'hypocrisie, est riche en effets comiques.

Comme on l'a déjà indiqué, la comédie reflète ces mouvements du rire social, dont on a parlé dans un des chapitres précédents. Les ouvrages d'Aristophane sont tout un répertoire

1. Mots en français dans le texte.

d'exemples pour qui veut étudier l'attitude du peuple en face des nouveautés qui se prêtent à un grossissement bouffon. Le théâtre comique est conservateur, en ce sens qu'il est disposé à ridiculiser tout ce qui porte le caractère d'une nouveauté bizarre. Les auteurs modernes ont bien su reconnaître tout ce que leur fournissait de plaisant l'importation des manières et des costumes étrangers.

A côté des innovations grotesques nous pouvons mettre l'imitation maladroite du costume, du langage, etc., des classes supérieures, qui frappe bien vite l'œil perçant du public ami du rire. La peinture d'un amour exagéré pour l'élégance du langage, surtout quand il s'agit d'expressions empruntées à l'étranger, a toujours eu, semble-t-il, le don de divertir un auditoire instruit. Les Précieuses de Molière resteront comme le grand exemple d'un culte pour la « délicatesse des termes » poussé jusqu'à une exagération d'une drôlerie irrésistible.

Les antagonismes sociaux bien reconnus prêtent aussi à la comédie tout leur répertoire amusant. Le côté plaisant de la lutte sans effusion de sang entre l'homme et la femme, s'offre à nos yeux dans toutes les phases du développement de l'art. Naturellement la manière dont il se présente change selon les conditions sociales de l'époque représentée, et plus particulièrement avec le rang que la femme occupe dans la société. Dans le théâtre d'Aristophane, les moqueries réciproques entre les deux sexes sont une source intarissable d'incidents amusants, et forment le motif principal de deux pièces[1]. Cependant la femme ne prend qu'une très faible part au dialogue[2]. L'opinion que les Grecs avaient de son infériorité s'étale avec une franchise charmante. L'idée de lui accorder un rang plus élevé dans la vie de la cité est traitée avec une extravagance grotesque qui devait plaire singulièrement aux maris conservateurs. Quand le poète veut nous montrer la folie du parti de la guerre, il imagine une révolte des dames Athéniennes qui, par certaines mesures efficaces, dont quelques-unes d'ordre très intime, par-

1. Moulton, *Ancient Class. Drama.*, p. 344.

2. Les jeunes filles, qui paraissent très rarement dans Aristophane, sont des personnages muets. (Neil. *The Knights of Aristophanes*. Introduction. p. XIV.)

viennent enfin, à la honte du sexe fort, à rétablir la paix. Le triomphe du sexe inférieur nous rappelle ici l'hilarité triomphante des femmes sauvages qui avaient battu des matelots européens dans une course à l'aviron. En somme la comédie grecque prodiguait aux femmes, y compris les hétaïres, les railleries insultantes[1]. Cependant la comédie latine donne quelquefois à la femme la supériorité sur l'homme. Dans l'*Asinaria* de Plaute un barbon amoureux (c'est là un des personnages favoris de la comédie) est gaîment châtié par sa femme qui découvre son infidélité.

La lutte éternelle entre l'homme et la femme amène avec elle la rivalité entre le foyer et la taverne, ou, comme nous dirions aujourd'hui, le club. Plaute, qui prend plaisir à la licence, insiste crûment sur l'opposition. Térence, en introduisant une conception plus convenable de la nature féminine et de la vie conjugale, prépara les voies pour des rapports plus équitables entre l'homme et la femme. Cependant c'est seulement grâce aux améliorations opérées dans la famille moderne et dans la vie sociale, que la lutte de paroles entre les deux sexes dans la comédie a pris plus de piquant et d'éclat.

D'autres rapports tout aussi primitifs, ceux de la vieillesse avec la jeunesse, ou, sous une forme plus spéciale, des pères avec les enfants, fournissent à la scène une ample matière. Chez les Athéniens, la Nouvelle Comédie représenta, dit-on, fréquemment les vieillards, tantôt comme avares et austères, tantôt comme indulgents et affectueux[2]. Le contraste entre le sévère chef de famille et le « papa » indulgent, que nous avons vu mis en lumière par Térence et par Molière, nous montre clairement que la comédie, spectacle qui s'adresse plus particulièrement à la joyeuse jeunesse, favorise les fils et cherche à leur rendre plus légère l'autorité paternelle.

De même qu'elle combat souvent par le rire la rigueur excessive des pères, elle s'attaque aussi à celle des maîtres. Le valet intrigant et le fourbe de la comédie latine ont eu pour descendants maints fripons domestiques, jusqu'à ce M. Morgan dont

1. P. Gardner, *Greek antiquities*. p. 353.
2. Mommsen, *History of Rome*. vol. III. p. 144.

le Major Pendennis regrettait la disparition soudaine. Le maître dupé, comme le mari trompé, est un personnage comique qui n'excite guère de pitié ; peut-être parce que la défaite de celui qui détient le pouvoir par celui qui le subit, nous offre toujours un spectacle agréable, en rétablissant gaîment l'égalité. D'autres traits plaisants de certains groupes sociaux, par exemple la physionomie du trafiquant, du prêteur sur gages et de leurs clients, sont, comme on l'a indiqué dans un des précédents chapitres, reflétés par la comédie.

La même saveur de drôlerie, la même parenté avec le jeu de l'enfant, se reconnaissent dans le langage de la scène comique. La plaisanterie verbale n'est ici qu'un intermède léger dans un ensemble dont le caractère tient beaucoup de celui du jeu, dans cette escrime du dialogue, où les langues font assaut.

On a écrit lourdement sur la nature de l'esprit et sur ses rapports avec l'intelligence en général et l'humour. Ces dissertations n'en ont guère saisi l'essence subtile. Locke ouvrit la discussion par sa distinction bien connue entre l'esprit et le jugement : le premier consistait selon lui à rapprocher avec promptitude et variété des idées entre lesquelles on peut trouver des ressemblances ou des convenances, le second à distinguer et à séparer les idées[1]. Addison, qui accepte cette définition dans son ensemble, est obligé d'ajouter, que si l'esprit est produit en général par une ressemblance et une convenance des idées, il résulte très souvent de leur opposition[2]. Hazlitt admet, après Addison, la ressemblance et l'opposition. L'esprit, selon lui, « est une juxtaposition arbitraire d'idées différentes, qui vise à un effet piquant d'assimilation ou de contraste et ordinairement de l'un et de l'autre en même temps[3] ». Toutes ces définitions, bien qu'elles désignent une forme distincte d'activité intellectuelle, manquent le but, parce qu'elles s'occupent en somme d'un genre particulier de rapport entre les idées.

La manière un peu solennelle dont ces graves écrivains ont traité les jeux de mots est caractéristique. Addison les traite de

1. *Essay*. Livre II, chap. XI.
2. *Spectator*. N° 62.
3. *English Comic Writers*. Leçon I, « Wit and Humour ».

faux esprit, et bravement attaque les siècles pour en avoir maintenu la pratique [1]. En punition de ce mépris pour l'humble calembour, le Dieu du rire l'aveugle sur la véritable nature de l'esprit, qui est essentiellement une forme du jeu intellectuel.

Comme l'indique l'étymologie du mot [2], l'esprit est moins une faculté spéciale qui s'occupe d'une classe particulière de rapports, qu'une attitude ou une conduite générale de l'intelligence dans son ensemble. Il en montre l'allure la plus vive et la plus agile ; il est caractérisé par la promptitude de l'intelligence, par sa vivacité de perception, son habileté à suivre jusqu'au bout les indications les plus fugitives de constrastes, d'analogies, de buts, de causes, de raisons, et de tout ce qui paraît se rattacher à une idée donnée. Comme tendance au divertissement, il aime une poursuite intellectuelle pour elle-même ; il se plaît aux transitions soudaines, aux détours inattendus, à tout le jeu de cache-cache des mots.

Selon cette façon de voir, l'esprit est un talent qui a été développé surtout par un exercice convenable d'une des fonctions principales de l'animal sociable, la conversation. Celle-ci a sa variété légère et divertissante, la causerie qui, lorsqu'elle atteint la perfection d'un art, devient une sorte de jeu. On se lance un sujet comme une balle, et chacun essaie de le relancer à son tour, sans le laisser tomber. Il peut y avoir une intention sérieuse, par exemple une demi-volonté d'éclairer le sujet ; mais l'intérêt principal est dans le jeu lui-même, dans le plaisir entraînant de faire un assaut intellectuel avec un digne adversaire.

Cependant la causerie, quoiqu'elle soit un jeu, est en général soutenue par des gens qui ne sont pas de simples joueurs. Comme nous l'avons vu, l'esprit de conversation se déploie

1. *Spectator*, n° 6.

2. Le mot anglais « Wit », comme notre mot « esprit », a désigné et désigne encore la finesse et la force de l'intelligence en général, par conséquent quelque chose de bien plus étendu que le don de saisir rapidement et d'exprimer d'une façon piquante, des rapports inattendus entre les choses et entre les mots.

L'anglais possède, à côté du substantif, le verbe « *to wit* » savoir ; tous deux se rattachent étymologiquement a « *wise* », sage, « *wisdom* » sagesse. (*Note du trad.*)

quand il y a en jeu certaines forces de répulsion aussi bien que d'attraction ; par exemple entre le marchand qui voudrait vendre et le client qui a besoin d'acheter mais qui tente de se défendre ; entre le galant qui attaque et la femme qui tient à ne pas céder une victoire trop aisée. Lorsque, comme entre deux rivaux, la situation tend à s'échauffer, l'esprit tend à devenir acerbe. Comme nous le rappelle Addison, l'esprit se manifeste souvent dans un jeu inégal entre celui qui sert de « plastron » et ses assaillants, le « plastron » sachant de temps en temps, comme Sir John Falstaff, « mettre les rieurs de son côté[1] ».

L'art de causer avec esprit, comme celui de manier le fleuret, exige évidemment qu'on ait de l'empire sur soi-même ; et dans l'un comme dans l'autre le sang-froid nécessaire est grandement facilité par la présence du spectateur impartial. Il est possible que maris et femmes aient tout d'abord appris à s'escrimer gaîment, en soutenant des disputes devant des auditeurs étrangers.

Si nous nous faisons cette idée de l'esprit, nous pouvons voir comment les jeux de mots s'y introduisent inévitablement. On n'a pas besoin de considérer ici le calembour de l'âge enfantin, qui se contente de tromper l'oreille par un double-sens accidentel. C'est seulement quand l'ambiguité présente quelque chose de risible, et qu'on peut la faire servir à quelque intention amusante, que l'art peut s'en occuper. Le jeu de mots tend à se changer en un jeu de la pensée. Examinez quelques-uns des « mots » les plus connus, vous verrez qu'ils contiennent le double sens du calembour : tel cet éloge qu'un roi connu pour son esprit donnait à un de ses courtisans en remarquant qu'il n'était jamais « in the way, and never out of the way[2] ». Ce qui amuse et charme ici, c'est le sens profond qui se laisse apercevoir sous la contradiction apparente des termes[3].

1. *Spectator*, n° 47.

2. Ce jeu de mots me paraît intraduisible en français. Voici du moins le sens : on ne trouvait jamais ce courtisan sur la route (in the way) pour embarrasser et gêner, ni hors de la route (out of the way) ; c'est-à-dire qu'il était toujours là, prêt à entendre, et sans doute à servir. (*Note du trad.*)

3. On peut trouver une classification très soigneusement faite des différentes formes de jeux de mots, dans un article du Dr Emile Kräpelin, dans les *Philos. Studien* de Wundt, tome II, p. 144 et suiv.

Il semble résulter de là que le rire excité chez le spectateur ou le lecteur par un déploiement d'esprit est légèrement complexe. Il renferme quelque chose du rire admiratif de l'enfant pour ce qui est nouveau, subtil et un peu étonnant; de sa joyeuse réponse à un appel au jeu; d'une sympathie qui fait partager la joie d'un des combattants, quand il obtient par son adresse l'avantage sur son antagoniste.

Le dialogue de la comédie, comme celui du roman qui adopte le point de vue comique, fait souvent usage de ces jeux de paroles, de ces feintes de l'escrime intellectuelle, de ces ambiguités de langage. Il y a là quelque chose qui délasse, qui élargit le champ du combat d'esprit, qui aide à entretenir les dispositions joyeuses du spectateur. On en peut voir l'effet dans toute l'histoire de la comédie. C'est ainsi que nous trouvons à chaque pas, dans les œuvres d'Aristophane, des échanges de railleries et de jeux de mots entre les deux sexes. On en peut dire autant de Plaute. Dans le théâtre comique de Shakespeare nous trouvons encore des jeux de mots à foison, avec une pratique bien plus adroite de l'escrime verbale, surtout quand elle s'exerce entre l'homme et la femme, et plus particulièrement à l'avantage de cette dernière. Le dialogue plus tranquille et plus réfléchi de Molière, quoiqu'il admette de temps en temps un jeu de mots, nous montre pour les combats d'esprit un art plus délicat, où les fleurets semblent mieux mouchetés.

Jusqu'à présent nous nous en sommes tenus à ces éléments de la comédie, qui paraissent clairement dériver des formes simples de la gaîté, telles qu'on les trouve dans les jeux de l'enfant et dans le rire des peuples primitifs. Il nous reste à examiner ce qui est à certains égards le plus intéressant : la manière dont la comédie présente les caractères dans l'action et dans le dialogue.

On distingue dans la classification habituelle les comédies d'intrigue, de mœurs et de caractère. Cependant cette division ne doit pas nous abuser. Point de comédie où ne se rencontrent ces trois éléments. Si Aristophane compte beaucoup sur la multiplicité des incidents, il n'arrive à être plaisant qu'en choisissant des caractères comiques, le sophiste, par exemple, ou l'explorateur commercial pourvu d'ailes. Dans la comédie de

mœurs de Congreve et de son école, les personnages, quels qu'ils soient, fournissent à l'action qui nous divertit un support essentiel. Molière, bien qu'il compte surtout sur les caractères, ne peut construire sa comédie qu'en inventant des situations où ruissellera sur ses personnages la lumière rejouissante de la scène comique. La classification consacrée signifie simplement, que dans certaines comédies les caractères ont plus d'importance, sont plus soigneusement étudiés, et attirent l'attention bien davantage.

L'évolution de la comédie a donc été, en somme, un progrès dans la représentation des caractères, si l'on en juge à la fois par la diversité et la complexité des personnages qu'elle peignait, et par l'ampleur et la précision de la peinture ; et c'est justement à quoi l'on pouvait s'attendre. Il paraît certain qu'avec les progrès de la civilisation hommes et femmes sont devenus plus complexes, plus différents au point de vue intellectuel comme au point de vue moral, et qu'en même temps se sont développés l'intérêt pris aux caractères et l'aptitude à les comprendre.

Disons quelques mots sur les conditions générales de la représentation des caractères dans la comédie. Sur un point l'œuvre dramatique, comparée à celle du romancier, impose évidemment des limites plus étroites à la peinture des caractères. L'art ne commettra pas la maladresse d'essayer de nous présenter en son entier un groupe de traits aussi complexes que ceux qui se réunissent dans une individualité bien développée. Toutefois il réussit à nous présenter assez complètement un personnage ; et l'auteur dramatique qui possède bien son art sait donner l'impression d'une personnalité concrète, à peu près comme un peintre y parvient dans une rapide ébauche, avec quelques touches magistrales. Cependant si l'acteur ne donne du rôle une incarnation visible, l'impression complète d'un individu concret sera bien difficile à obtenir dans les limites de l'œuvre dramatique.

Il y a de plus une autre raison qui, dans la comédie, oppose des limites à l'art de développer les caractères individuels. La valeur esthétique tout à fait prédominante du côté comique du caractère impose à l'auteur une simplification excessive, l'oblige à réduire la personnalité complète à une sorte d'abstraction.

Le plaisir comique que nous cause, par exemple, la vue d'une vanité gonflée d'elle-même, vient de ce que le regard de l'esprit se fixe dans une joyeuse attente des développements sucessifs du trait risible. Si donc ce trait principal du caractère, seul essentiel au goût du spectateur, est clairement présenté et suffisamment mis en lumière, à la fois dans ses manifestations immédiates et dans ses effets sur le reste de l'homme, il suffira d'esquisser assez légèrement les autres.

Cette conclusion paraît pleinement confirmée par le terme ordinairement employé pour désigner les grands caractères comiques : ce sont, dit-on, des « types ». En effet, quand nous envisageons un caractère comme typique, cela signifie que ce qui nous intéresse dans le personnage, c'est moins l'individu même que l'exemplaire qu'il nous fournit d'une certaine sorte de personnes. L'habitude commune aux comiques anciens et modernes de désigner souvent leurs caractères par des noms appropriés, le Fanfaron, l'Avare, le Misanthrope, etc., montre que leurs créateurs mêmes leur reconnaissent cette fonction de types.

Il y aura toujours dans cette représentation comique du type une certaine exagération. Le trait risible, pour élever la gaîté jusqu'au comble, doit lui-même être élevé jusqu'au plus haut degré, et prendre ces proportions démesurées qu'il atteint quand les forces qui le neutralisent dans l'homme normal ont subi une diminution considérable. Cependant ce n'est pas à dire que la distinction qu'on fait d'ordinaire entre une abstraction dépourvue de vie et un caractère vivant, soit insignifiante dans la comédie. Il y a une différence énorme entre les froides abstractions que présentait la comédie moderne à ses débuts, alors qu'elle ne s'était pas encore affranchie des lisières des vieilles Moralités, et les figures relativement complètes, vivantes et souples, que nous trouvons dans les pièces de Molière. D'autre part le grossissement d'un trait amusant de caractère, toujours contenu par la comédie dans de certaines limites, doit se distinguer très nettement de cette exagération énorme et de cette déformation, qui sont l'essence même de la caricature.

Un regard jeté sur l'histoire de la comédie nous fera voir comment, en se développant, elle a amené une reconnaissance

plus exacte de la valeur comique du caractère, et un progrès parallèle dans l'art de le représenter.

Le théâtre d'Aristophane nous montre l'art de peindre les caractères comiques encore dans son enfance. Ici la Muse de la comédie n'a pas encore renoncé à la licence des Bacchanales : la scène est transportée brusquement tantôt au milieu des airs, tantôt dans le séjour des dieux, tantôt chez Hadès; la gaîté sans frein n'épargne, dans ses attaques joyeuses, ni la divinité, ni le poète, ni l'homme d'état; la farce ne craint pas de nous montrer les compétiteurs qui se disputent la faveur de Dèmos s'offrant à moucher son auguste nez : on dirait qu'il n'y a là aucune place pour la peinture des caractères. Et en effet le problème de la création des caractères existait à peine, quand on présentait au spectateur des personnages vivants ou historiques qui lui étaient familiers. Cependant, même dans cette atmosphère tumultueuse, où les yeux des spectateurs devaient être à moitié aveuglés par le rire, nous pouvons distinguer les commencements obscurs de l'art du portrait comique. Non seulement nous avons de temps en temps, comme dans le vieil amateur de procès des *Guêpes*, l'esquisse d'un personnage typique; nous trouvons aussi, dans les figures historiques elles-mêmes, dans celles de Socrate, de Cléon, d'Euripide, un art primitif de dessiner les types[1].

Plus tard la comédie grecque et la comédie latine nous transportent sur une scène moins turbulente, où l'air est plus limpide, où l'on peut considérer les choses d'un sens plus rassis. Dans Plaute, le poète des foules et des tavernes, l'esprit de bouffonnerie licencieuse se montre vivace encore. Cependant, comme la scène ne s'éloigne pas de la terre et même de ses régions familières, comme l'amour, bien que ce soit sous une forme assez grossière, s'est introduit au théâtre, un nouveau champ s'est ouvert pour la peinture des variétés comiques de caractères. Même dans Plaute nous trouvons des esquisses, non pas, à vrai dire, d'un type normal, comme nous en voyons ailleurs, mais de la représentation de quelque classe sociale ou de quelque profession, avec ses traits saillants fortement mis en relief; ainsi le soldat fanfaron, l'esclave fripon, l'usurier sor-

1. Bergk remarque que ce sont des figures à la fois individuelles et typiques (*Griech. Litteratur Geschichte*, vol. IV, p. 91).

dide. Peut-être découvrirait-on dans le vieillard amoureux de l'*Asinaria* quelque chose qui approche de la représentation d'un type moral. Cependant c'est dans l'œuvre de Ménandre et dans les adaptations que Térence en fit en latin, que nous devons chercher un progrès réel. Dans les pièces de Térence, écrites pour les Romains instruits, les personnages deviennent presque respectables. Ainsi le père cesse d'être, comme chez Plaute, un fantoche grotesque dont le fils s'amuse à tirer les ficelles, et devient un caractère digne d'étude ; si bien que le contraste entre un excès ridicule d'autorité et une sage indulgence, contraste que nous présentent les deux pères des *Adelphes*, a servi de modèle à plus d'un écrivain moderne. La famille commence aussi, dans Térence, à obtenir ce qui lui est dû dans sa bataille contre les plaisirs grossiers de la taverne ; et c'est un gain sérieux pour la peinture comique des caractères [1].

Le fait que la comédie moderne prit naissance dans les Moralités, où le mal et tant d'autres choses étaient personnifiés, nous explique facilement comment elle mit au premier plan sur la scène certains types grossiers de caractères ignobles. On les trouvait déjà dans les dernières moralités, par exemple dans « Like will to Like » (Qui se ressemble s'assemble). Dans la pièce qui marque nettement la transition de l'intermède de la moralité didactique à la comédie, « *Ralph Roister Doister* » (vers 1550), nous trouvons esquissée une des figures familières du monde comique, le poltron vantard, victime de la plus amusante des mystifications [2].

Dans le théâtre de Ben Jonson et de Massinger, contemporains d'Elisabeth, il est facile de suivre cette influence, quoiqu'elle y soit quelquefois déguisée par celle de la comédie classique. Dans « *Every man in his own humour* », de Jonson, qu'on regarde comme la première comédie de caractère qui ait marqué dans notre littérature, l'intérêt comique provient, non d'une intrigue amusante, mais de la peinture de caractères

1. Mommsen remarque que dans Térence nous trouvons une conception plus convenable, sinon plus morale, de la nature féminine et de la vie conjugale (*Histoire de Rome*, L. IV, chap. XIII).

2. Courthope. *History of English Poetry*, vol. II, p. 345 et suiv., et 346.

variés qui se manifestent par des manières étranges et des conduites excentriques. Taine a peut-être raison en gros de dire, en le comparant toujours dans sa pensée à Molière, que la méthode de Ben Jonson est de prendre une qualité abstraite, et de réunir toutes les actions auxquelles elle peut donner naissance[1]. En d'autres termes, la leçon de choses de la Moralité est encore trop voisine ; et le dramaturge n'a pas encore appris à faire agir et vivre ses personnages sous les yeux du spectateur. Cependant, si nous comparons Bobadil à un fanfaron de Plaute, nous pouvons voir que la comédie a fait un progrès réel dans la manière de saisir et de traiter un caractère.

Dans les comédies de Shakespeare un lecteur superficiel pourrait croire que, pour ce qui est de la peinture des caractères purement comiques, l'art est ramené en arrière. L'atmosphère lumineuse du roman, la scène transportée loin du monde réel de tous les jours, l'abandon avec lequel le poète se livre parfois à sa fantaisie poétique et aux délices de la rêverie, tout cela semblerait exclure la construction de figures bien arrêtées, propres à contenter l'humeur joyeuse du spectateur. La supposition ne serait pas tout à fait dépourvue de fondement. Le « mélange de tons », qui se produit dans les comédies du poète aussi bien que dans ses tragédies, tend certainement à limiter chez lui la peinture de types purement comiques[2]. Le fond romantique du tableau ne saurait, comme les conditions bien précises de la vie réelle, faire ressortir avec un relief vigoureux les folies et les perversités des personnages. Demandez-vous un moment quelle signification et quelle valeur d'art aurait prises la figure mélancolique de Jacques, si on l'avait montrée non dans la solitude de la forêt, mais dans un des intérieurs bien ordonnés de Molière.

Le mélange des tons introduit dans l'œuvre une influence qui adoucit et transforme les choses, et qui affecte notre attitude à l'égard des personnages bizarres eux-mêmes. Benedik et les autres hommes que les leçons féminines ramènent doucement à la raison, ont, dans leur perversité même, quelque

1. Taine, *Litt. Anglaise*, vol. II. ch. III.

2. Sur ce mélange de tons voyez Moulton, *Shakespeare as dramatic artist.*, p. 291.

chose d'aimable. Malvolio même et les autres personnages dont la sottise a quelque chose de l'extravagance sans bornes des vieilles comédies, sont touchés d'un rayon charmant de ces chaudes clartés dont le monde où ils vivent est inondé. Nous rions de bon cœur, et pourtant le sentiment qui domine dans la pièce nous incline en même temps à une douce indulgence.

Devons-nous donc dire que Shakespeare, parce qu'il nous permet rarement de garder, en considérant la sottise ou le vice, la pure attitude d'un observateur amusé, n'est pas un poète comique? Peu importe en somme la réponse que nous faisons à cette question, pourvu que nous pensions que, dans ce monde qu'il a créé pour nous, monde où la beauté s'attendrit d'une douce mélancolie, et que traverse pourtant le rayon électrique de la gaîté, nous possédons quelque chose d'aussi délicieux que les scènes si franchement comiques de Molière. Parfois d'ailleurs, quand les clartés chaudes et empourprées du roman font place à la lumière plus froide de la réalité, comme dans « The Merry Wives » et dans « The taming of the Shrew », nous voyons de quel regard perçant notre poète savait saisir les ressources comiques d'un caractère. Nous ne devons pas oublier non plus quel art il a déployé pour la peinture comique des caractères, dans ces dialogues où l'homme et la femme, à la fois attirés et repoussés, se livrent de si jolis assauts d'esprit, et où la femme, quoique de temps en temps châtiée, joue un rôle important, en guérissant l'homme de ses folies et en développant ce qu'il y a de meilleur en lui.

Pour la comédie de caractère dans sa forme la plus haute et la plus pure, c'est à Molière qu'on nous dit, et avec raison, de nous adresser. Dans le monde qu'il nous présente, non seulement la gaîté bruyante et trépignante de la comédie classique s'apaise, mais la bouffonnerie des intrigues extravagantes, de leurs déguisements et quiproquos, bien qu'elle n'ait pas disparu, est réduite à une juste mesure. C'est le monde domestique qui nous est familier, dans lequel nous nous transportons sans effort. Il est peuplé d'êtres pour la plupart calmes et raisonnables. Sur cette scène bien ordonnée paraissent quelques-uns des grands types représentatifs de la folie humaine. Dans certains cas c'est un des personnages amusants d'autre-

fois qui revit; par exemple l'avare insatiable, tremblant pour son or, le fanfaron qui ne cesse de se vanter. Mais l'idée comique s'incarne aussi dans une riche variété de formes nouvelles : c'est le faux dévôt et sa victime ; le censeur de la société qui jette sur ses conventions un regard morose ; l'esprit faux qui élève la femme au rebours de la raison ; le charlatan à la langue agile ; le pédant imbécile, et beaucoup d'autres.

Et ce n'est pas seulement en enrichissant la galerie des portraits ridicules que Molière a fait faire des progrès à la comédie ; ce n'est même pas là son plus grand mérite. L'excellence de la peinture est chez lui ce qui attache surtout les yeux. On ne trouve plus ici aucune trace de la raideur des vieilles abstractions. Tous les personnages restent typiques, comme le veut leur fonction ; et pourtant ils ont cette individualité qui satisfait à toutes les conditions de l'art[1].

La maîtrise souveraine de Molière dans l'emploi des caractères comiques se reconnaît, avant tout, au choix de ses types, dont chacun présente un aspect franchement amusant qui est inhérent au caractère même, et qui se prête à un nombre suffisant de manifestations variées. C'est ce que nous voyons du premier coup d'œil en comparant ses caractères les plus connus à ceux de ses prédécesseurs. Chez Molière nous avons ce qui, selon Coleridge, manquait à Ben Jonson : il nous présente le défaut risible comme « une excroissance qui naît du caractère, qui en est nourrie, dans les vaisseaux de laquelle il circule[2]. L'ambition naïve du Bourgeois gentilhomme, la pieuse crédulité d'Orgon, la misanthropie intraitable d'Alceste, solidement fondées sur le caractère des personnages, offrent à ce titre de grandes ressources au développement comique.

Le second point à noter dans cet art nouveau est la façon de présenter le caractère qui doit retenir l'œil dans une contemplation amusée. Les effets frappants de contraste s'y trouvent, comme dans tout art digne de ce nom ; ce qui est remarquable c'est l'admirable simplicité de la méthode par laquelle le contraste est obtenu. Cette simplicité est rendue possible par le

1. M. Meredith a montré comment Molière s'inspirait pour ses caractères des personnes de sa connaissance (*op. cit.*, p. 53).

2. *Lectures and Notes on Shakespeare*, p. 416.

choix du type et le point de vue adopté. Pour Molière l'homme gonflé de vanité et d'amour-propre, le fat entêté de sa personne, le censeur insociable de la société, et les autres, sont autant d'anomalies qui s'écartent du type normal, c'est-à-dire de l'homme dûment adapté à la société. Les Harpagon, les Orgon, les Arnolphe, les Alceste, les Sganarelle, etc., ont leur travers amusant, leur tendance caractéristique, grossis jusqu'aux proportions ridicules d'une gibbosité, et sont définis dès l'abord par l'antithèse qu'ils font avec les membres normaux de la société. Le monde bien ordonné, qui soutient la cause d'une adaptation raisonnable aux usages établis, est quelquefois représenté par l'ami judicieux, celui, par exemple, d'Alceste, d'Arnolphe ; quelquefois par la femme, ainsi Mme Jourdain ; d'autres fois par le frère, celui, par exemple, de Sganarelle ; et même, de temps en temps, par la servante privilégiée et mutine, celles, par exemple, d'Orgon, de M. Jourdain.

Par cette juxtaposition le poète comique fait ressortir assez clairement la tendance anti-sociale de la caractéristique qu'il grossit. L'outrage que font à la femme Arnolphe et Sganarelle en maltraitant leurs pupilles ; les sévères exigences d'Alceste à l'égard de la fière et coquette Célimène ; le désordre que la manie de M. Jourdain menace d'introduire dans sa maison ; la cruelle lésinerie d'Harpagon à l'égard de son fils, tout cela est mis en pleine lumière pour le spectateur, et l'exposition des effets malfaisants du travers et du vice sert toujours à fortifier l'effet comique.

Quand il nous présente ainsi l'hypertrophie d'une tendance morale, Molière donne du mouvement à la personnification en nous faisant saisir l'action organique de la partie malade sur les autres parties de l'homme. L'avarice d'Harpagon fait qu'il tremble d'être volé, comme si un vol devait le ruiner. Il trouve que c'est l'insulter que de dire qu'il est riche, et il assure que « rien n'est plus faux ». Ceci montre cet effet de la passion outrée, sur lequel Molière insiste partout, de cet aveuglement d'un esprit dominé par des idées fixes. Que de fois on a remarqué cette sorte de surdité mentale qui se manifeste chez Orgon, lorsque sa servante lui annonce à plusieurs reprises que sa femme est souffrante, et qu'il répète, sans l'entendre, ses

exclamations « et Tartuffe ? » et « le pauvre homme ! » Frappant exemple de la valeur comique d'une idée fixe qui détache l'esprit de sa victime des réalités dont les sens de tous les autres sont frappés.

Cet état de l'intelligence réduite à une sorte de « monoidéisme » entraîne à sa suite une perte de la clarté normale de la conscience. L'absurde Arnolphe qui, pour prévenir toute infidélité de sa future femme, la soumet à une intolérable captivité, en vient à s'imaginer qu'il est un grand réformateur, et prend le ton d'un pédagogue triomphant, pour affirmer que la femme est « une cire molle »[1]. Ici comme ailleurs on fait voir au spectateur qu'un être aussi étrange agit, comme un somnambule, sans se rendre aucun compte des conséquences de ses actions. L'auteur étale ainsi le spectacle de la folie humaine, des déviations étranges et des pompeuses extravagances, qui sont le cortège inévitable de la folie.

Sans doute il y a ici quelque peu d'abstraction. Donner à un penchant une domination complète et faire de l'intelligence sa très humble servante, c'est détruire la complexité organique de l'être humain. Pourtant ce n'est pas porter un jugement exact sur cette manière de mettre en lumière le côté plaisant d'une déviation morale, que de la qualifier d'abstraite. Le mécanisme, tout simplifié qu'il est, vit encore dans un certain sens : on pourrait dire que l'esprit de l'homme mûr est rabaissé au même niveau que celui de l'enfant. Il y a en effet quelque chose qui fait penser à un moment d'accalmie chez un enfant d'un caractère emporté dans les questions d'Harpagon demandant à son cocher ce que les gens disent de lui. Ce qui ressemble de façon encore plus frappante à un enfantillage, c'est la naïveté de M. Jourdain étalant à sa femme et à sa servante la supériorité qu'il vient d'acquérir en découvrant la signification du mot de « prose ».

On peut ajouter que l'auteur échappe encore à la rigidité de l'abstraction par le développement de la déviation même. Tant que l'on voit grandir les choses, on les trouve vivantes. L'ambi-

1. « Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît. »

Acte III, sc. III.

tion ridicule de M. Jourdain lui donne, par son épanouissement même, une certaine plénitude de vie. Cette vie peut se développer tout entière dans un même sens, et, par comparaison avec la vie de l'homme normal, nous rappeler la raideur d'une machine ; cependant c'est encore un organisme détraqué qui agit, et non un mécanisme[1].

Il est à noter aussi que ces caractères, bien qu'ils ressemblent à des déformations morbides du type normal, n'atteignent pas véritablement le niveau de la folie. Sans doute M. Jourdain, dans les scènes de la cérémonie finale, approche de la limite qui sépare la raison de l'insanité[1] ; mais le poète comique a grand soin de retenir son personnage hétéroclite en deçà de cette limite.

Souvent, au dénouement de ce genre de comédie, l'action arrive à un point culminant où la sottise du personnage comique devient si énorme et si débordante qu'elle entraîne les spectateurs avec elle dans un tourbillon de gaîté folle. La mystification finale dont M. Jourdain est la dupe en est un exemple. Molière connaissait trop bien son art, était un homme trop sensé, pour essayer en aucun cas de dépasser les bornes d'une « justice poétique », en donnant à la société, dans la lutte qu'elle soutient contre une perversion profonde et obstinée de la nature humaine, une autre victoire que celle du rire. Le malheureux Alceste n'a plus qu'à fuir au désert sans sa Célimène, au milieu de l'hilarité des spectateurs. Sans doute Arnolphe et Sganarelle voient leurs plans déjoués, et sont trompés dans leurs espérances ; Tartuffe est démasqué et se trouve en fort mauvaise posture ; cependant rien ne prouve chez l'auteur une intention générale de punir. Orgon, quoiqu'il faille pour le guérir de son pieux aveuglement une médication héroïque, n'est pas plus sévèrement puni que M. Jourdain, pour avoir sacrifié sa famille aux intérêts et à l'autorité d'un étranger. Harpagon même, cette incarnation d'un vice odieux, ne se voit rien infliger qui mérite d'être appelé un châtiment.

1. M. Henri Bergson (*op. cit.*, chap. III) me paraît pousser un peu trop loin son idée d'une certaine raideur mécanique dans les caractères de Molière, bien qu'il en tire un bon parti.

2. La pièce se termine sur cet aparté de Covielle :
« Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome. »

Dans tout ceci le maître nous montre combien il excellait à s'en tenir au point de vue qu'il avait choisi comme étant celui de la comédie. Essayons, après avoir étudié ses pièces, de définir ce point de vue.

Quand nous comparons le monde, tranquille et bien ordonné la plupart du temps, que nous présentent ces comédies, avec les scènes tumultueuses d'une pièce d'Aristophane, nous sommes tentés de dire, comme on l'a déjà dit, que Molière expose à nos yeux les réalités de la vie journalière. Cependant ces caractères comiques, enflés jusqu'à des proportions ridicules, ne sont certainement pas tirés tels quels du monde qui nous est familier. Ce sont toujours des transformations, en ce sens que nous y trouvons des personnifications simplifiées où se montrent pleinement développées des tendances qui ne se rencontrent qu'à l'état de germes, et plus ou moins associées à des tendances contraires, dans le monde réel dont le théâtre est censé nous offrir l'image. Il semble donc que nous avons ici un élément irréel qui se détache sur un fond de réalité.

Nous ne trouvons là aucune anomalie, dès que nous nous rendons compte du point de vue de l'auteur comique. Chez Molière le rire naît de l'intrusion même du personnage mal conformé dans une société où toutes les formes sont comme arrondies par et pour l'usage. C'est sur l'intrus que nos yeux se fixent ; ce sont les incartades impossibles à prévoir auxquelles il se livre, dans un monde pour lequel il n'est pas fait, qui attachent notre attention. L'arrière-plan sérieux est là, mais ne retient pas fortement notre pensée. Ainsi nous ne sommes pas fort émus de voir ce que souffrent les filles ou les pupilles de ces barbons bourrus, ni même des anxiétés domestiques qui tourmentent Mme Jourdain. Le monde régulier, raisonnable, auquel s'ajustent si mal ces ridicules absurdités, n'est ici qu'un arrière-plan, et en cette qualité il rend les plus grands services, en mettant en relief et en détachant nettement la figure pour laquelle l'œil du spectateur a été mis au point.

A peine exagère-t-on en disant que toute l'intrigue d'une de ces comédies consiste à bien montrer l'incompatibilité grotesque du caractère comique avec le milieu ambiant. Elle groupe les personnages, elle combine les scènes, pour démon-

trer combien est vain l'effort de ce personnage bizarre et mal bâti, à la démarche maladroite, pour se mouvoir dans notre monde bien ordonné. C'est ce qui nous aide à comprendre pourquoi Molière, bien qu'il ait recours de temps en temps, ainsi qu'on l'a remarqué plus haut, à des sources de gaîté plus anciennes et plus élémentaires, peut se montrer si réservé dans l'emploi des déguisements, des rencontres invraisemblables et des autres expédients mécaniques par lesquels on amuse les spectateurs. Les situations mêmes, aussi bien que l'action, semblent naître des faits fondamentaux, des caractères donnés et de leurs rapports. Ainsi nous ne sommes guère surpris de reconnaître Harpagon dans l'ignoble personnage de cet usurier à qui s'adresse Cléante réduit aux abois par l'avarice paternelle.

Pour goûter la comédie ainsi conçue, il faut une espèce d'entraînement. Il y faut apporter l'œil vif et observateur qui, d'un regard rapide, saisit tous les rapports, et cependant reste au point pour le risible. Pas de place ici pour un mélange de tons, pour une fusion du rire avec la mélancolie. Le sérieux est moins envisagé comme tel que comme un cadre où se meut la figure comique. On est prédisposé à une observation purement gaie, qui n'accorde de place ni à la pitié ni à l'indignation, ni à aucune autre émotion, qui laisse l'intelligence claire et froide, qui se contente de voir juste et de se laisser amuser.

Si nous voulons bien comprendre la portée du rire dans la comédie, il nous faut jeter un coup d'œil sur un développement qu'elle a pris ailleurs. Dans ce qu'on appelle la « Comédie de Mœurs », telle que nous la fait connaître en Angleterre le théâtre de la Restauration, nous avons certainement affaire à une direction très spéciale de l'esprit comique.

L'art de Molière nous présente la plupart du temps un individu qu'une déformation plaisante distingue du type ordinaire de son milieu social. Quelques comédies seulement, comme *Les Femmes savantes* et *Les Précieuses ridicules*, offrent à notre gaîté les traits caractéristiques d'un groupe de personnes. Dans ces pièces la société moyenne et raisonnable, qui donne, par contraste, une physionomie si plaisante aux personnages qui cherchent « le fin du fin », figure encore, quoique la pein-

ture en soit, cela va sans dire, moins nette et moins poussée.

Dans les comédies de Congreve et de ses contemporains, nous trouvons une peinture plus directe et plus générale des mœurs de l'époque. Les sources de leur comique sont assez visibles. Il y a ici quelque chose de cet abandon complet au désordre et à l'orgie que nous avons rencontré dans les œuvres d'Aristophane[1]. La société régulière, avec l'action réciproque que les caractères normaux exercent les uns sur les autres, semble ne plus exister. La fable de la pièce est, comme chez Plaute, une intrigue d'amour, et se rapproche singulièrement de la grossièreté licencieuse qui caractérise les situations dans la comédie latine populaire. Un trait du moins l'en distingue ; c'est que les hommes ne confient plus à des valets l'infâme commission de marchander l'objet qu'ils convoitent : ils s'y trouvent face à face avec les femmes qu'ils ont résolu d'obtenir. Les belles, d'autre part, ne sont pas des jeunes filles timides, mais vont de la femme mariée riche en expérience, à la soi-disant ingénue qui arrive de son village. D'ailleurs, si elles sont impertinentes et disposées à faire pour la montre une belle résistance, elles ne sont gênées par aucun attachement sentimental ou autre à leurs chaînes.

Cette comédie « artificielle » peut se vanter d'être amusante, comme elle y vise. Elle a de la vivacité, un mouvement endiablé, tout le fol entrain de la farce ; elle abonde en scènes d'une gaîté débordante. Le dialogue, dans les meilleurs endroits, y est, avec toute sa grossièreté, pétillant d'esprit.

Mais comment expliquerons-nous ce point de vue qui ne montre à l'arrière-plan aucune société réglée ? Il ne peut être question ici, semble-t-il, de rire de quelques personnes dont les travers sont considérés comme des déviations d'un type raisonnable : le monde entier est en proie à un désordre joyeux.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'attitude mentale des spectateurs pour qui ces comédies furent écrites. Pour eux,

1. M. Meredith remarque que ce théâtre rappelait « de temps à autre la licence des Bacchanales, de plus près encore qu'Aristophane ». (*Op. cit.*, p. 11.)

sans aucun doute, le spectacle était réjouissant parce qu'il les reposait de la sombre austérité du règne des Puritains. Il se peut qu'il ait été servi, comme Taine le donne à entendre, ainsi qu'une sorte d' « Appetitbischen » entre les repas, pour mettre en appétit les galants qui fréquentaient le théâtre, bien qu'il soit difficile d'attribuer cette fonction aux choses qui, avec l'assentiment général, se proposaient de provoquer le rire. Ce qui est plus intéressant c'est d'examiner le point de vue de Charles Lamb et de quelques autres, qui confessent trouver ici une vraie comédie.

Lamb lui-même nous a dit dans quelles dispositions doit être le spectateur pour apprécier cette comédie : il doit regarder « ces jeux d'une spirituelle fantaisie » comme formant en eux-mêmes « un monde, presque au même titre que le pays des fées ». Il a laissé au logis ses idées morales avec son costume du matin. Il va au théâtre « pour échapper à l'étreinte de la réalité ». Pour lui les personnages qui courent les uns après les autres sur la scène n'ont aucune existence morale et ne se prêtent à cet égard ni à l'approbation ni au blâme. En d'autres termes, Lamb nous dit que la comédie de Congreve et de son école doit être acceptée comme une pure parade n'ayant aucun rapport avec le monde réel de tous les jours.

Cette conception a été rejetée avec mépris par Macaulay, dans son Essai bien connu, comme renversant toute morale. Pour lui la comédie de la Restauration est une chose foncièrement immorale en esprit et en intention, et il s'acharne à l'accabler sous le poids de ses invectives.

Son argumentation aurait été juste s'il s'était agi d'une question pratique telle que celle-ci : devons-nous mettre aujourd'hui cette comédie sur la scène pour y conduire nos fils et nos filles? Comme attaque contre l'apologie de Lamb, j'y vois un exemple curieux de raisonnement qui porte à faux. Lorsque Macaulay, par exemple, se plaint que les maris soient traités dans ces pièces comme des objets de mépris et d'aversion, tandis que les galants y sont parés de toutes les grâces, il pourrait se rappeler les contes d'autrefois et se dire qu'il y avait déjà là, à l'état rudimentaire, un monde artificiel créé à seule fin de nous amuser. Quand il répond à Lamb que

certaines préoccupations morales se glissent de temps à autre dans ce monde imaginaire, il n'ébranle en rien la principale assertion du critique, et prouve seulement (en tant qu'il est dans le vrai) que les auteurs n'étaient pas des architectes infaillibles, et qu'ils essayaient de combiner des styles incompatibles. L'ordre moral se trouve encore, même ici, à l'arrière-plan, confusément entrevu; mais le plaisir que donne l'œuvre est essentiellement, comme le dit Lamb, un sentiment de délivrance, parce que nous échappons momentanément à des règles auxquelles nous savons bien que nous ne pouvons nous dérober dans le monde réel. Or cette idée même d'une délivrance implique que ce que nous fuyons ne doit pas être traîné sur la scène.

Notre étude de la comédie et des sources du rire nous a préparés à accepter la manière de voir de Lamb. Le spectacle comique s'adresse à l'homme en disposition de jouer. Une fois là, le spectateur peut considérer les gaîtés turbulentes du monde aristophanesque sans être troublé par la pensée qu'il n'est pas à souhaiter qu'elles passent dans la réalité. Même quand il s'amuse à une comédie de Molière, il ne prend pas tout à fait au sérieux ce qui reste au second plan, en partageant, par exemple, sympathiquement l'indignation du fils d'Harpagon si mal traité par son père, ou celle de Mme Jourdain traitée si mal par son mari. Pour peu qu'il s'écarte du point de vue de la comédie, qu'il regarde les choses sous un autre angle, tout est gâté. Alors il commencera, comme Rousseau, à se plaindre qu'on lui présente un aussi honnête homme qu'Alceste sous un jour ridicule. La comédie de la Restauration fait appel à la même disposition au jeu, simplifiée par la suppression temporaire de toutes les tendances étrangères.

C'est, selon moi, une profonde erreur que de supposer que l'écrivain comique ou son auditoire se placent au point de vue moral et envisagent la conduite des personnages comme moralement louable ou blâmable. Peut-être l'influence des Moralités didactiques sur les débuts de notre comédie ont aidé cette erreur à se développer. Il est vrai que Molière trouve ses matériaux comiques dans certains défauts de caractère : toute-

fois les choix que fait l'art comique ne sont pas déterminés par le degré de turpitude morale. Comme on l'a fait entendre plus haut, des vices très faibles et comparativement inoffensifs peuvent être préférés, comme prenant sur la scène l'aspect le plus divertissant[1]. La vanité est, entre toutes les imperfections morales, celle qui offre le plus de ressources comiques, et par conséquent elle a été employée largement par la comédie ancienne et moderne; cependant on ne la regarde pas comme aussi odieusement immorale que le sont, par exemple, la haine et la cruauté[2]. Cela suffit à montrer toute la distance qui sépare le point de vue du spectateur d'une comédie de celui du juge moral.

Il me semble beaucoup plus juste de dire, avec M. Bergson, que la comédie choisit le point de vue social de préférence au point de vue moral. Je veux dire par là que le poète comique pense à l'effet que produiront les choses sur la personne sociale dont l'organe de perception est bien exercé, selon qu'elles paraissent bien ou mal adaptées aux usages et aux opinions courantes de la société, tels que les voient et les interprètent ses représentants les plus intelligents. Toutefois, en parlant du point de vue social, je ne prétends pas dire, qu'on le sache bien, que l'auteur ou le spectateur de la scène comique jugent sérieusement les personnages d'après la valeur sociale de leur conduite. Il y a sans doute quelque chose de cela, non seulement dans les premières comédies modernes, mais dans les formes sérieuses qui se sont produites plus tard, y compris quelques pièces de Molière; mais le sentiment artistique de l'auteur, qui est clairvoyant, empêche le rapprochement des points de vue de devenir une cause de confusion. La comédie s'adresse elle-même à une sorte de contemplation esthétique qui laisse bien quelque place à une observation pénétrante, et même à l'idée obscure d'une importance sérieuse dans l'arrière-plan sur lequel se détachent les marionnettes,

1. Voyez plus haut, p. 129 et suiv.

2. Coleridge a vu clairement de combien il s'en faut que la comédie soit fondée sur la morale. Il remarque que la Comédie Nouvelle de Ménandre et l'ensemble de la comédie moderne (Shakespeare mis à part) sont fondés sur des règles de prudence (*Lectures and Notes on Shakespeare*. Edition de Bell, 1884, p. 191).

mais qui reste dans l'ensemble une attitude de jeu. Le spectateur est agréablement occupé du spectacle des choses; et ce qui reste éveillé en lui de conscience sociale sert uniquement à lui donner une mesure précise du convenable, ou tout au plus à lui permettre de saisir au vol une fine expression de censure moqueuse sur la figure malicieuse de celui qui fait jouer les fils.

Dans la comédie la morale se présente à titre de « *mores* », comme une partie, et une partie essentielle de la coutume telle que nous l'avons dans une société civilisée. Cependant elle n'est pas dégagée et présentée comme morale. Molière, le comique de la société par excellence, nous montre assez clairement qu'il n'essaie pas de distinguer cette base plus permanente et plus universelle de la société, qui consiste dans la moralité, des accidents variables qui entrent à une époque donnée dans les mœurs d'une société particulière. Cette manière « impétueuse » de saluer les gens, qu'affectaient alors de simples connaissances, et qui irrite Alceste, est acceptée par le poète comme un modèle de bienséance, simplement parce que, en tant que mode, elle est une institution sociale que doivent accepter sans protestation les personnes faites pour la société. Quand M. Jourdain essaie de sortir de sa bourgeoisie, le rire qu'il provoque vient surtout de ce qu'il y a de déplacé dans son ambition. Pourtant, à la fin du XIXe siècle, à Paris ou à Londres, cette sorte d'ambition est si commune et obtient tant de succès, que nous avons presque oublié d'en sourire. Par conséquent, lorsque Taine parle de Molière comme d'un « philosophe » mettant en lumière « des vérités universelles », il commet une erreur qu'on peut d'ailleurs lui pardonner, car elle vient d'un penchant tout naturel à surfaire l'œuvre d'un grand compatriote[1]. Ce que Molière se propose, c'est de trouver, pour le groupe assez étrange de coutumes et de manières adopté par la société particulière qu'il dépeint, des interprètes fidèles qui, en défendant le système social contre ce qui est

1. *Hist. de la Litt. anglaise*, vol. III, ch. I, M. Meredith est plus près de la vérité quand il montre le poète comme étant enfermé « dans le champ étroit ou dans l'enclos de la société qu'il dépeint » (*op. cit.*, p. 85).

mauvais au point de vue de la société, non seulement dégagent et rendent plus claires les lois non écrites, mais encore peuvent, tant qu'ils n'en mettent pas en question les fondements profonds, chercher à les recommander, en les présentant de la manière la plus plausible au nom du sens commun le plus éclairé.

Or, en substituant le point de vue social au point de vue moral, l'auteur comique tend nécessairement à desserrer les liens dont nous sommes garrottés dans la société. Ce qui ressort le plus clairement, dans la comédie de Molière, c'est un heureux et doux accommodement des exigences sociales avec les faiblesses humaines. L'auteur renonce, à n'en pas douter, à essayer d'améliorer les coutumes sociales, par exemple quand il nous fait rire d'Alceste et d'Arnolphe. Au fond du cœur, comme ses prédécesseurs Romains, il est du parti de l'indulgence contre toute contrainte pénible. Il a la large tolérance, la facilité à excuser et à pardonner, de l'homme du monde indulgent. Les coquetteries de Célimène, par exemple, il les accepte comme naturelles, de la part « d'une âme de vingt ans ». Il en doit être ainsi ; car la comédie est écrite pour nous mettre dans une heureuse disposition d'esprit où nous serons parfaitement contents du monde tel qu'il existe.

Si l'on se place à ce point de vue, on peut voir que la comédie de mœurs n'est pas, au fond, aussi différente de la comédie de caractère qu'on le soutient souvent. Elle rompt, cela n'est pas douteux, avec l'ordre moral des sociétés stables, et lui tourne le dos résolument. Et cependant on peut encore, en un sens, dire qu'elle adopte le point de vue social. C'est-à-dire qu'elle voit le convenable dans ce qui s'accorde avec le code de manières en vigueur pour le moment. Sa règle de convenance est, comme celle du sauvage et de Molière, la coutume de la tribu. C'est le mari revêche et soupçonneux, à qui Macaulay témoigne un intérêt si plaisant, qui, dans ce monde à l'envers, devient l'être anti-social. L'indulgence sans bornes de cette société n'est qu'une extension de l'indulgence commune à Térence et à Molière. En regardant les choses, nous avons à moitié conscience qu'elles sont sens dessus dessous, et la bizarre fantaisie de ce renversement (pourvu

que, comme Lamb, nous puissions refuser un instant de rien prendre au sérieux) est pour nous une véritable récréation.

Quand nous disons que nous allons à la comédie dans une disposition de jeu, où nos habitudes d'approbation et de désapprobation morale, et même notre façon ordinaire d'apprécier ce qui a de la valeur au point de vue social, sont plongées dans un assoupissement plus ou moins profond, nous ne voulons pas dire que ces tendances sérieuses qui sont en nous puissent être ignorées de l'auteur comique. Comme on l'a admis plus haut, elles façonnent en nous l'idée du convenable, sans que nous le sachions peut-être, même quand nous ouvrons les yeux. Et de plus ces tendances, quoique suspendues par la disposition au jeu, ne perdent pas toute leur force. Si par hasard l'auteur comique va trop loin; s'il écarte, par exemple, le voile de la décence, elles peuvent s'éveiller et mettre un terme au plaisir de la comédie. De même que, dans la tragédie, la crainte et la pitié peuvent faire place à une révolte physique, quand l'horreur est trop forte, ainsi dans la comédie, quand l'obscénité montre sa face immonde, une sorte de révolte physique peut imposer silence au rire. La latitude accordée de temps en temps à l'art comique en ces matières variera beaucoup, cela est évident, avec la proportion particulière entre l'énergie des tendances joyeuses et celle des tendances morales.

La représentation sur la scène des côtés comiques de la conduite des hommes est resserrée dans des limites étroites. Ainsi que nous le rappelle Sainte-Beuve, un peuple entier peut avoir un accès de folie. Si c'est la folie guerrière, elle nous fournira, comme nous l'avons indiqué plus haut, des éléments incontestables de situations et de caractères comiques. En effet, si une personne qui, sans perdre la tête elle-même, vient de se trouver au milieu d'une foule en proie à un accès de jingoïsme aigu, vient à lire des pièces de Molière, elle ne manquera pas d'être frappée par des analogies nombreuses. Et ici, comme dans la comédie, les silhouettes comiques et les poses des personnages ressortent sur un arrière-plan social, qui ne l'emporte pas moins en importance sur telle société prise dans un moment déterminé, que cette société sur un de ses membres. Et malgré tout, en de pareilles circonstances,

aucune comédie nationale ne pourrait suivre Aristophane et mettre à profit de si riches matériaux ; et nous ne sommes pas près encore, semble-t-il, d'avoir une comédie qui s'adresse au monde civilisé tout entier.

Avant de quitter la comédie, nous pouvons jeter un coup d'œil sur d'autres formes littéraires dont le point de vue semble se rapprocher du sien. Je ne me propose pas de parler de certaines formes de ce qu'on a appelé dans ces derniers temps la comédie sérieuse. Il me paraît plus important de faire remarquer que la fiction en prose peut de temps à autre se rapprocher du point de vue comique. Elle nous présente quelquefois, par exemple dans les différents Tartarins d'Alphonse Daudet, un tissu de situations et d'aventures imaginaires, qui nous rappelle le burlesque d'Aristophane. Une fiction de ce genre nous donne le rire élémentaire, sans aucun mélange de réflexion triste, bien qu'il puisse s'y glisser un peu de la tendance de l'humour. Le ton du récit peut aussi se rapprocher si bien de celui de la comédie tranquille que l'un ne se distingue guère de l'autre que par la forme narrative. Cela est vrai, par exemple, des romans de Miss Austen. Le point de vue social y est nettement indiqué et soigneusement conservé ; la réflexion critique se borne à donner une interprétation plus complète et plus claire des idées dominantes de la société qui s'y trouve représentée.

Le point de vue comique peut aussi envahir, avec une tendance à y prédominer, des fictions d'une signification plus profonde et plus pénétrante. Il semble qu'il se soit présenté, par moments du moins, à Balzac et à Thackeray. Mais c'est dans les romans de M. Meredith que nous pouvons étudier un usage nouveau et plus délicat du comique employé parallèlement à un genre d'intérêt plus captivant. Les sujets mêmes ; par exemple l'égoïste empêtré dans une situation où sa considération court de grands risques ; le père appliquant un système pédagogique de son invention ; le tailleur qui prend son essor avec plus de succès que M. Jourdain, non sans certaines conséquences pour sa famille ; le brillant cadet d'une ancienne maison épris d'un beau zèle pour le radicalisme, font penser à autant de titres de comédies. Et quoique l'écrivain laisse entendre de temps à autre le chalumeau paisible de l'humour, il fait prédominer les

notes vives et claires de la flûte comique et quelque chose aussi de sa correction tranchante. Il lui arrive en effet, comme dans *Beauchamp's career*, de faire résonner distinctement cette note caractéristique à la fin d'un récit qui se termine sur un désastre tragique.

Cependant, en y regardant de plus près, on verra que, si le point de vue de ces écrivains peut se rapprocher de celui du théâtre comique, il en reste distinct. Et de plus la différence n'est pas due uniquement à la présence d'un grand intérêt sérieux qui donne de la gravité au récit. Elle vient de ce que le romancier, qui s'adresse à l'attention réfléchie d'un lecteur solitaire et non à la perception directe d'un spectateur, aura une tendance inévitable, même en présentant les côtés comiques de son sujet, à dépasser les règles de convenance adoptées par une société particulière, et à y substituer les règles idéales d'une société composée d'êtres sages et bons.

Dans la comédie nous avons l'appel au rire tout pur : c'est le rire de l'enfant en présence d'un spectacle drôle ; mais il est guidé par une connaissance intelligente des habitudes sociales. Il s'adresse à la foule des hommes unis par des manières communes de juger et par des règles communes de convenance. La littérature nous offre cependant des appels d'un autre genre. Du moins l'écrivain qui nous amuse peut paraître fort éloigné du point de vue social, et l'état d'esprit où il nous met peut être tout autre que celui de la gaîté pure. Après ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, quelques mots doivent suffire pour indiquer ces autres formes littéraires sous lesquelles s'exprimer le joyeux esprit du rire.

Nous pouvons distinguer deux variétés principales de ce ton mixte : (*a*) la combinaison du rire avec l'attitude d'une attaque sérieuse, et c'est ce que nous offre la satire ; (*b*) sa combinaison avec des sentiments doux, et nous l'avons vue réalisée par l'humour moderne.

La note distinctive de la satire est celle d'une réprobation irritée. Ici les vices et les sottises ne sont plus étalés à nos yeux comme un spectacle divertissant : on insiste sur leur indignité morale. Le satirique se place au point de vue du juge moral ; seulement, au lieu de garder le calme du juge, il a

quelque chose de l'attitude vengeresse d'un homme qui dévoile et qui accuse une turpitude coupable.

La chose étant ainsi, nous voyons que le rire entre dans la satire comme expression de mépris et comme instrument de châtiment. Il y prend sa forme la plus mordante et la plus redoutée, le ridicule ou la dérision. Il est moins alors un sentiment spontané qu'un effet de la volonté : le satirique *veut* railler. Comme satirique il subordonne son indignation personnelle à un dessein artistique ; il tient à présenter sa victime aux auditeurs ou aux lecteurs de manière à exciter contre elle le rire le plus méprisant. De là toutes les libertés qu'il se donne dans l'emploi de l'hyperbole et des artifices de la caricature, dans l'invention de situations avilissantes, dans l'usage des comparaisons et des figures du discours les plus humiliantes et des autres ressources que son art lui fournit.

Il est clair que l'esprit de gaîté, quand il seconde ainsi les efforts d'une attaque acharnée, se modifie au point d'en être transformé. Rire avec Juvénal ou avec Swift, c'est moins se livrer à la gaîté qu'à une malignité amère. Nous pouvons dire que la satire nous ramène au rire brutal du sauvage exultant de joie sur le corps de son ennemi terrassé. Nous pouvons encore décrire ce rire comme un sentiment « de triomphe soudain », profondément imprégné de la colère qui domine dans l'attitude de celui qui rit.

Cependant, en s'introduisant dans l'invective, le rire, par cela même qu'il est un dissolvant pour toute disposition sérieuse, tend, comme nous l'avons vu, à amener, ne fût-ce que pour un instant, un ton plus léger. De là cette gamme de tons divers dans la satire qui tantôt accuse avec fureur, tantôt devient presque un jeu et un badinage exempt d'amertume. Le *Cómos* primitif des Grecs, avec ses discours moqueurs et ironiques, et les chants satiriques du moyen âge, étaient probablement d'une gaîté désordonnée comme la comédie d'Aristophane, et la note satirique y était à demi noyée dans un rire bouffon. Là cependant où l'œuvre est manifestement une satire, on peut voir l'intention sérieuse dominer et donner sa couleur à tout l'ensemble.

Les traits caractéristiques de la satire, que nous venons d'in-

diquer sommairement, subsistent également, que les vices attaqués soient ceux d'un individu, d'une classe sociale, d'une société prise à un moment particulier, ou du genre humain tout entier. Dans chacun de ces cas le point de vue est, sans qu'on s'y puisse tromper, celui d'un juge moral supposé qui prononce une condamnation.

L'intention d'attaquer sérieusement est loin de se manifester avec la même clarté dans tous les cas; et de là vient que la signification du mot satire n'est pas très nettement délimitée. On a dit de la comédie même, qu'elle contient un élément satirique considérable; et cela paraît certainement vrai des compositions d'Aristophane, qui, selon la remarque de Bergh, présentent dans le mélange de leurs tons « un mépris mordant » et une « amère ironie[1] ». Les romans, en tant qu'ils peignent les hommes et leurs mœurs, sont souvent qualifiés de satiriques, probablement parce qu'on pense qu'une libre peinture des vices humains implique une attitude de condamnation et l'intention de corriger. Cependant ici la correction peut être des plus douces, comme dans « Gil Blas », qui, selon Sainte-Beuve, ne couvre pas tous les hommes en masse de ridicule comme fous et méchants, mais fait plutôt ressortir leur bêtise et leur médiocrité[2]. M. Taine trouve que l'école des romanciers anglais manie vigoureusement le fouet de la satire, même dans les écrits de Thackeray[3]. Cependant les jugements qu'on porte sur les intentions d'un écrivain, en se fondant sur le ton dominant du monde qu'il représente, risquent de paraître subjectifs et arbitraires.

La satire proprement dite, où l'intention de jeter le ridicule sur les hommes n'est pas dissimulée, est une chose bien différente. Nous le voyons dans les œuvres de Juvénal sur qui le professeur Tyrrell écrit : « Il est toujours en fureur et le rire semble étrange sur ses lèvres[4]. » Dans cette satire sérieuse et poignante entre toutes, le rire emprunte à son entourage[5] » mental une note stridente de malignité. La virulence de la satire

1. *Op. cit.*, vol. IV, p. 2.
2. Voyez sa « *Notice sur Gil Blas* », pp. XII, XIII.
3. *Hist. de la Lttt. Anglaise*, vol. IV, p. 173.
4. *Op. cit.*, p. 240.
5. En français dans le texte. (*Note du trad.*)

antique s'est depuis adoucie[1]. Cet effet est souvent obtenu par un déguisement allégorique. Les satires du moyen âge, comme celle de la ruse et de la perfidie dans le roman du Renard, en sont des exemples. Les satires de Voltaire et des satiriques anglais, sans en excepter Swift et son amertume impitoyable, montrent la même tendance.

Cet artifice qui consiste à déguiser une attaque violente, qu'elle soit politique ou morale, sous la forme d'une allégorie, bien qu'il semble cacher le but de l'assaillant, rend en réalité l'assaut plus dangereux. Du moins, dans les attaques de la dérision, un coup de revers fait souvent plus de mal que celui qui part droit de l'épaule. La satisfaction du lecteur vient sans doute en partie de son admiration pour l'art déployé par le combattant ; mais cependant il me semble qu'il y a ici quelque chose de plus. Si Swift avait voulu montrer par une attaque directe les absurdités de nos institutions sociales et politiques, jamais, à beaucoup près, il n'y aurait aussi bien réussi que par l'attaque indirecte à laquelle il se livre dans les *Voyages de Gulliver*. L'indignité d'une folie ou d'un vice particuliers semble rendue palpable, quand on les tourne ainsi en ridicule sous une forme nouvelle. De plus le rire que provoque chez nous le vice est renforcé par celui qui provient de ce que nous levons le masque de l'allégorie. L'élément de jeu emprunte probablement un certain caractère de malignité au ton de satire qui prédomine dans l'œuvre ; et peut-être finissons-nous par rire encore plus cruellement de la victime, que l'on découvre, pour ainsi dire, à chaque instant, d'une façon plus complète, sous le déguisement dont l'avait affublée l'auteur.

Des remarques du même genre s'appliquent à l'effet de la comparaison, de l'insinuation, de l'ironie et de tout ce que nous appelons esprit dans la satire. Nous avons indiqué, en traitant de la comédie, en quoi l'esprit tient du jeu ; mais ce n'est là qu'une partie de ce qu'on entend d'ordinaire sous le nom d'esprit. Le dialogue comique même a quelque chose d'agressif, et les femmes d'esprit et les autres écrivains de la Restauration

1. Non pas toutefois dans les *Tragiques* de D'Aubigné, ni dans les *Châtiments* de V. Hugo. (*Note du trad.*)

emportent souvent le morceau. Cependant c'est dans la satire que nous voyons la malignité profonde de l'esprit. Les sarcasmes spirituels de Voltaire et de ses contemporains semblent des lutins malfaisants déguisés en jouets. Le sens cruel qui se dégage de ce qui paraissait une absurdité inoffensive ou même un pur lapsus (par exemple dans cette réprimande polie d'un Master de Trinity College à un Junior Fellow un peu présomptueux : « Nous sommes tous faillibles, même les plus jeunes d'entre nous »), blesse plus au vif que l'expression directe de la même pensée. L'effet est plus considérable encore, quand un échec malheureux est présenté, sous le voile d'une ironie transparente, comme un exploit glorieux ; ainsi dans ces vers de Pope sur la procession du Lord Maire, qui faisaient dire à Leigh Hunt qu'il ne connaissait rien de plus spirituel :

> « La nuit qui tombe met fin à ces pompes superbes ;
> mais elles revivent dans les vers de Settle un jour de plus ».

Dans toute surprise ironique de ce genre, le satirique trouve moyen, en éveillant d'abord l'idée de ce qui est respectable et honorable, d'enfoncer plus avant dans l'esprit la vérité humiliante. Tel est le mot connu de Cicéron sur une dame âgée qui prétendait n'avoir que quarante ans : « Il faut bien que je le croie, puisqu'il y a dix ans que je le lui entends dire ». Dans ce cas la présentation d'une idée que l'on cache d'abord, et qu'ensuite on dévoile tout à coup, peut évoquer un souvenir du jeu enfantin du « bo-peep[1] ». Cela tendrait, semble-t-il, à introduire dans l'attaque un ton plus doux d'enjouement ; toutefois, vu l'attitude dominante d'âpre dérision, cet enjouement lui-même paraît, on ne sait comment, faire pénétrer plus avant la pointe de la satire.

Rien ne ressemble moins au rire virulent de la satire que celui que fait naître l'expression littéraire de l'humour. Ainsi qu'on devait s'y attendre après notre analyse, nous trouvons, chez l'écrivain véritablement humoristique, les influences adoucissantes de la bonté et de la sympathie, avec une intelligence large et indulgente de l'objet même sur lequel il exerce sa gaîté.

1. Il a déjà été dit quelques mots (p. 71) de ce jeu qui consiste à se cacher aux yeux de l'enfant pour reparaître soudainement.

Tandis que la satire, le sarcasme, et ce qui leur ressemble, paraissent vouloir condamner les choses ou du moins les corriger, l'humour, chose assez curieuse, semble s'attacher avec une sorte d'affection à ce monde qui l'amuse. Cependant, bien que les écrits humoristiques montrent tous ces tendances, le caractère subjectif et personnel de l'humour se reconnaît à ce que chaque écrivain apporte à l'examen des choses un nouveau tour d'esprit et une attitude particulière.

On fera bien, pour étudier le contraste entre le point de vue satirique et le point de vue humoristique, de s'arrêter un instant à la distinction courante et si souvent reprise entre l'esprit et l'humour. D'après l'analyse que nous avons faite de l'un et de l'autre, on peut voir qu'il n'y a pas là un couple de choses logiquement opposées. Peut-être ne trouverons-nous nulle part deux mots qui aient causé plus d'erreurs. L'esprit, qui est essentiellement une certaine manière d'être et de se comporter de l'intelligence, ne saurait se trouver dans un rapport simple et direct avec une disposition émotive commme l'humour.

Sans doute il y a des faits qui donnent ici quelque vraisemblance à l'idée d'une opposition. Ainsi ce qui est indubitable, c'est que l'humour favorise surtout certains genres d'activité de l'imagination et de la réflexion, tandis que l'esprit paraît toujours préférer, même dans ses jeux, une sorte de processus logique incisif[1]. Mais nous trouvons ailleurs un fondement plus solide pour cette distinction, et, si je ne me trompe, le voici : c'est que l'esprit, qui est extrêmement brillant, acéré, qui porte des coups redoutables, paraît toujours naître, pour y rester associé, de ces dispositions à la satire et à la moquerie incisive auxquelles l'humour, étant de sa nature doux et tolérant, est directement opposé. Tel est, du moins, l'esprit de Voltaire et de ses contemporains.

Un examen plus attentif nous montrera cependant qu'il n'y a rien d'incompatible entre la façon de sentir qui se trouve dans l'humour et l'activité spirituelle de l'intelligence. Comme jeu, en effet, l'esprit s'associe tout naturellement à l'attitude de l'humour. On reconnaîtra que bien souvent les choses qu'on s'ac-

1. C'est ce que fait bien voir George Eliot qui remarque avec raison que l'esprit est allié au raisonnement (*Essays*. « German Wit, » p. 81).

corde à trouver spirituelles produisent les effets adoucissants de l'humour, et pourraient, en fait, être cités tout aussi bien comme exemples d'humour. Ceux qui connaissent bien les Irlandais se demanderont souvent avec hésitation s'ils doivent parler de leur esprit ou de leur humour. On en peut dire autant, je n'en doute pas, d'un grand nombre de traits spirituels de Shakespeare[1]. Dans tous les cas de ce genre l'esprit, qui, lorsqu'il sert les intentions agressives du satirique, est armé d'un aiguillon venimeux, non seulement devient inoffensif, mais prend un caractère positif de bienveillance, tempéré qu'il est par une infusion bienfaisante d'humour. Cette remarque faite à propos d'un personnage trop irréprochable : « Il n'a pas un seul vice qui nous dédommage », peut expliquer ce que je veux dire[2]. L'esprit peut même, sous cette forme inoffensive, amener un rire qui retombe sur l'auteur de la plaisanterie ; tel cet aveu d'un paresseux : « Je n'aime pas travailler entre mes repas »[3].

Cependant l'esprit satirique et l'humour, quoiqu'ils se différencient ainsi dans leurs formes bien tranchées, peuvent se pénétrer l'un l'autre de telle sorte qu'il soit difficile d'établir la ligne de démarcation. Heine, dans quelques-uns de ses écrits, par exemple dans son poème *Deutschland*, tempère si bien sa moquerie de sentiment et d'humour, qu'on a de la peine à la qualifier de satire. Par moments en effet, ce génie, si simple en apparence, et en réalité si profond, semble devenir un parfait humoriste qui, d'un seul trait, fait jaillir tout le rire et toutes les larmes des choses. Lewis Carroll était-il un satirique lorsqu'il

1. Je me rappelle avoir discuté ce point avec feu Henri Sidgwick (c'est une autorité sérieuse) qui convenait que beaucoup des citations qu'il avait données comme exemples d'esprit pouvaient aussi bien être qualifiées d'humoristiques. Le germe de l'idée exprimée dans le texte est contenu dans quelques remarques pleines de sens de feu le Prof^r Pinto (*English Prose Literature*. Introduction, p. 23).

2. N'est-ce pas Rubinstein qui disait d'un artiste froidement impeccable : « Il ne sait même pas faire une fausse note » ? Quant au mot cité dans le texte, il paraît bien être une interversion spirituelle de Juvénal :

« monstrum nulla virtute redemptum
« a vitiis ». Sat. IV. (*Note du trad.*)

3. Le texte parle ici de l'humeur et de l'esprit envisagés subjectivement, comme éléments d'une œuvre littéraire. Considéré objectivement comme attribut d'une personne. l'esprit d'un certain genre peut figurer dans un passage humoristique : tel l'esprit simple et un peu borné des campagnards dans les romans de George Eliot et de M. Hardy,

mettait, derrière la drôlerie de ses contes enfantins, quelque signification profonde qui déjoue tous nos efforts pour la pénétrer? Ou bien cette apparence de signification faisait-elle partie de sa plaisanterie même? Etait-ce une façon amusante de punir les grandes personnes qui se permettaient de lire un livre écrit pour les enfants?

Dans la littérature moderne, ce qu'il y a d'intéressant à noter, c'est l'interpénétration croissante du rire et du sérieux, la fusion de l'esprit de gaîté et du sentiment. Les deux processus, quoique distincts, peuvent se dérouler ensemble, comme nous le voyons dans les pièces de Shakespeare. L'élément humoristique introduit par le fou dans *Le Roi Lear* et ailleurs, diminue sur le champ la tension tragique, et met en jeu pour un moment cette disposition à une critique légère et enjouée, qui s'éveille toujours en nous en présence d'une sottise colossale, alors même que le regard de l'esprit en observe les effets désastreux. Le rire est tempéré, il est maintenu dans un ton tendrement humoristique et à moitié triste, par une réflexion assez large pour ne pas perdre de vue, même pendant que le plaisant nous soulage, la catastrophe lamentable. Le maître emploie simplement un autre moyen de fondre ensemble la plaisanterie et la pitié, quand il introduit un aimable humour dans la comédie; quand il nous amène, par exemple, à aimer à moitié et à plaindre plus qu'à moitié, comme le fait son fidèle compagnon Bardolph, le chevalier qui n'est ni sans peur ni sans reproche, mais qui nous fait rire si joyeusement[1].

Ainsi que nous l'avons vu, la fiction en prose peut s'inspirer de l'esprit comique et de l'humeur plus agressive de la satire. Le rire y entre encore sous une autre forme. Il doit s'y adapter à la présence d'intérêts sérieux et d'une fable qui amène par sympathie la crainte et l'angoisse. Aussi se montre-t-il, dans les récits d'un ton mixte, sous la forme de l'humour, comme il le fait dans la comédie qui n'est pas purement comique, par exemple dans la comédie héroïque, telle que nous la fait connaître le Cyrano de M. Rostand; c'est-à-dire que sa note joyeuse et claire est doublée d'une note plus grave, résonnance de la

1. Le lecteur a sans doute reconnu Falstaff.

tristesse ambiante. On n'a qu'à se rappeler comment on rit de Moses et des lunettes qu'il achète dans le *Vicaire de Wakefield*, ou du nez phénoménal qui défigure Cyrano.

Un roman peut, bien entendu, présenter le grave et le plaisant en simple juxtaposition, de sorte que l'inter-action et l'inter-modification dont nous parlons ici ne sont que très imparfaitement réalisées. Pour beaucoup de personnes un bon roman est celui qui promène rapidement l'imagination du lecteur à travers une succession de scènes très diverses, tantôt graves et pathétiques, tantôt gaies et joyeuses. Une grande partie des fictions modernes donnent satisfaction à ce besoin. Les romans d'aventures, depuis Gil Blas jusqu'à Tom Jones, sont en ce sens « humoristiques » aux yeux de la multitude. Même chez un véritable humoriste comme Dickens, dont les personnages amusants sont là pour toucher le cœur autant que pour égayer l'imagination, les tons ne sont peut-être pas toujours parfaitement harmonisés. Un humoriste d'un autre tempérament, Laurence Sterne, ne semble pas avoir mélangé d'une façon bien judicieuse le rire et le sentiment dans son *Voyage Sentimental*[1].

L'art d'écrire avec humour consiste en partie à choisir les caractères, les incidents et le reste, de manière à mettre en lumière les rapports intimes qui existent entre ce qui amuse et ce qui éveille des sentiments sérieux comme le respect et la pitié ; il doit développer aussi cet état de conscience méditatif qui soutient la disposition humoristique. L'histoire du Vicaire et de sa famille par Goldsmith est un des meilleurs exemples à citer. L'antiquaire de Walter Scott et le Pasteur Adams de Fielding, sont des caractères qui en même temps nous amusent et nous attachent. Des types humoristiques de ce genre impliquent, comme l'a indiqué Leigh Hunt, un contraste frappant entre les éléments du caractère, par exemple, chez le Pasteur Adams, entre la crédulité et le courage[2] ; et la vivacité du contraste se répercute dans celle des sentiments excités par ce mélange. Les personnages choisis par la fiction humoristique peuvent avoir

1. Voyez la critique de M. Traill, *Sterne*, p. 156 et suiv.
2. *Wit and Humour*, p. 11.

conscience de l'amusement qu'ils procurent, tel le Joyeux Chevalier Falstaff, ou rester tout à fait inconscients du pouvoir qu'ils possèdent de provoquer le rire. Une partie importante de ces peintures amusantes consiste à mettre en lumière les traits originaux et bizarres, non seulement des individus, mais des classes et même des races.

Outre cette présentation objective des aspects humoristiques du caractère et de ses rapports, l'écrivain peut augmenter l'effet en faisant entendre de temps à autre, en guise d'accompagnement, des notes de réflexion fantasque, et en introduisant ainsi un élément d'humour subjectif. L'idée que ce genre de réflexion est déplacé dans l'art narratif paraîtra étrange à celui qui connaît l'histoire de la littérature. Si les commentaires du chœur en présence des événements étaient à leur place dans le drame Grec et de même, dans le drame Shakespearien, les réflexions plus profondes encore exprimées par certains personnages au cours de l'action qui se déroule devant eux, de telles réflexions ne sauraient être bannies d'un récit en prose. Quelques-uns de nos meilleurs romanciers, Fielding, Thackeray et George Eliot entre autres, emploient très heureusement ces réflexions qui accompagnent le récit. Dans les meilleurs ouvrages du dernier de ces écrivains nous trouvons quelque chose de cet art, où excellait Shakespeare, d'ajouter à l'action une observation pénétrante qui favorise, loin de la troubler, la disposition nécessaire pour bien apprécier les événements.

Dans les écrits des grands humoristes, de Rabelais, de Cervantes, et, à une certaine distance derrière eux, de Sterne, il semble que nous trouvions, dans le sujet et dans la manière de le traiter, une ampleur qui s'adresse directement à la réflexion aussi bien qu'à la perception. Il vous faut connaître le moyen âge, que l'auteur repousse si joyeusement du pied, avant de vous intéresser tant soit peu à Gargantua ; il faut que vous considériez Don Quichotte et son écuyer, non pas comme deux individus, ni même comme deux types de caractère, mais comme des incarnations de deux niveaux de culture bien éloignés l'un de l'autre : je dirai plus, de deux manières différentes de voir les choses de ce monde, avant de sentir tout ce qu'il y a de piquant et de profond dans leur juxtaposition. Il en est de même du

contraste si marqué entre M. Shandy et son frère le capitaine. Il n'est pas nécessaire que l'auteur s'interrompe pour réfléchir : les proportions du sujet, la largeur avec laquelle il est traité, la richesse des idées exprimées, nous obligent à la réflexion. Le rire qui naît quand on perçoit l'opposition complète entre les organismes mentaux et moraux ainsi juxtaposés et liés, est tout saturé de réflexion. Il y a plus : chacun de ces caractères opposés est si vrai, si aimable, si estimable même, avec son tempérament et sa manière de voir si bien marqués, que nos sympathies vont vers tous les deux à la fois. Ainsi nous laissons bien loin derrière nous la simple perception des choses présentes et le point de vue relatif de la comédie ; nous nous élevons presque à la hauteur du penseur qui embrasse tous les points de vue particuliers, et qui finit cependant par rire d'un rire qui lui est propre. Lorsque, comme dans les *Siebenkäs* de Jean Paul et mieux encore dans le *Sartor Resartus* de Carlyle, le contraste semble engager la grande bataille qui se livre dans l'expérience humaine entre le sentiment et la réalité prosaïque, entre l'idéalisme et les instincts terre à terre de la vie pratique, nous nous tenons en vérité sur la frontière où se rencontrent l'humour de la fiction et celui de la philosophie.

L'humour a sa place, et là encore elle a son importance, dans les Essais et les autres genres littéraires qui ont affaire directement à la réalité, et qui sont moins des productions de l'imagination que de la pensée. Là le contraste entre le sérieux et le plaisant se montre dans le passage d'un genre de réflexion parfaitement grave à un genre humoristique. On peut, ici encore, observer des différences de ton marquées. La remarque humoristique peut n'être qu'une diversion momentanée de l'attention, un coup d'œil enjoué lancé de côté au cours d'une argumentation sérieuse. Dans quelques écrits, ceux de Sir Thomas Browne et de Lamb par exemple, on ne peut pas dire que l'élément humoristique figure sous forme de digressions ou même d'interruptions momentanées, car il est fondu et presque invisible dans le sérieux de l'argumentation[1]. Chez des écrivains plus récents, dont quelques-uns vivent encore,

1. Voyez l'introduction aux *Essays of Elia* par le Chanoine Ainger, p. 8.

nous avons aussi des exemples admirables de récits historiques et d'études critiques où brillent çà et là, douces comme celles du ver luisant, les lueurs discrètes de l'humour. En d'autres cas le caractère humoristique est si marqué qu'il modifie la teinte générale, ainsi que dans les *Travels in Africa* de Miss Kingley. Un Essai, enfin, peut être dans son ensemble un jeu d'esprit où le plaisant semble prédominer, tandis que le ton est d'un bout à l'autre celui d'une argumentation grave ; ou bien, plus subtilement ouvré, comme cela se voit parfois chez Charles Lamb, il donne l'idée d'un sandwich où l'on trouve le plaisant entre une apparence de sérieux par-dessus et un sens véritablement sérieux par-dessous. La fusion des tons laisse beaucoup à désirer chez nombre d'écrivains que le public regarde comme de parfaits humoristes. Une simple interruption de la pensée sérieuse par une sorte d'a-parte enjoué ne prouve pas qu'on possède le don de l'humour, qui est, dans son essence, le pouvoir de jouer sur des tons non seulement différents mais d'ordinaire opposés, avec assez d'art pour éviter tout choc et toute impression de discontinuité.

CHAPITRE XII

VALEUR DÉFINITIVE ET LIMITATIONS DU RIRE

Cette étude a promené nos recherches dans des régions variées. En cherchant les germes du rire, nous nous sommes trouvés dans les plaines vastes et embrumées de la spéculation biologique. En suivant son développement, nous nous sommes plongés dans les fraîches vallées de la psychologie de l'enfant et de l'anthropologie ; et nous avons alors essayé de gravir les sentiers tortueux de l'évolution sociale. Après avoir atteint de la sorte les hauteurs de la civilisation moderne, nous avons dirigé une investigation spéciale sur l'organisation du rire telle que nous la trouvons dans l'art de la comédie, et sur l'apparition d'un nouveau genre de rire essentiellement individuel et indépendant du critérium social, genre auquel on a donné le nom d'humour. Dans ce voyage de découverte nous n'avons jamais perdu de vue la question de la fonction du rire dans la vie de l'individu et dans celle de la communauté. Il nous reste à déterminer cette fonction avec plus de précision.

Afin d'assigner la place et la valeur qui lui appartiennent à une grande tendance de l'esprit comme celle que manifeste la gaîté humaine, il nous faut pour un moment porter notre investigation dans une région plus ardue encore et plus obscure, celle de la philosophie. Cela est nécessaire pour plus d'une raison. Tout d'abord nous ne pouvons guère espérer d'arriver à une vue claire de ce que vaut le penchant au rire sans le secours d'une vue claire de la vie considérée dans son ensemble. Or une telle « Weltanschaung » (contemplation du monde) ne semble possible que si nous nous élevons à la réflexion philosophique. Il y a toutefois une autre raison pour pénétrer dans cette région plus reculée et plus réservée de la science. La

philosophie porte à son plus haut point de développement cette critique individuelle de la vie, avec laquelle, comme nous l'avons vu, les tons d'un rire paisible sont associés. Il semblerait donc désirable de rechercher jusqu'où l'esprit de gaîté, sous cette forme paisible, peut nous accompagner sur la route de la spéculation philosophique. En même temps cette recherche ne sera pas déplacée comme complément de l'étude que nous avons faite de l'humour.

Ainsi que nous l'avons indiqué dans le chapitre consacré à ce sujet, l'humour réfléchi naît du rapprochement mutuel de deux tendances qui, aux yeux d'un observateur superficiel, peuvent sembler directement opposées : savoir un tour d'esprit tout à fait sérieux, porté à la réflexion grave, et un aimable penchant au jeu et au rire. Dans l'humour philosophique, dont nous avons dit un mot en considérant le rire dans la littérature, cet antagonisme semble, à première vue, particulièrement prononcé. L'esprit simple, à qui la spéculation philosophique se présente comme une chose fort éloignée de tous les intérêts humains tels qu'il les conçoit, sera sans doute fort surpris d'entendre dire qu'elle peut fournir des occasions de sourire tout au moins, sinon de rire, je ne dis pas à celui qui s'en occupe en passant, mais à celui qui en fait sa véritable occupation. Nous devons donc, et cela rentre dans notre tâche, essayer de rendre un peu plus intelligible cette association étroite de deux tendances qui semblent contradictoires.

L'humoriste, tel que nous l'avons représenté, est en état, grâce au développement de son individualité, de se détacher d'une foule de jugements, et en même temps d'une foule de sujets de rire, communs à la société particulière à laquelle il appartient. Il développe sa propre manière de s'amuser de la contemplation des choses, qui substitue dans une large mesure aux critériums de la coutume et du sens commun ceux de la raison idéale. L'habitude de la pensée philosophique aide certainement l'individu à s'élever à ces hauteurs de l'idée ; elle favorise aussi le progrès qui se produit en même temps chez lui et qui étend son point de vue sur l'irrationnel, sur ce qui est essentiellement déplacé, sur le plaisant. Un mot doit suffire pour indiquer comment elle produit cet effet.

La philosophie, nous le savons, s'avançant hardiment au delà des sciences particulières, vise à une connaissance plus profonde des choses, veut en connaître tout l'ensemble, c'est-à-dire ce que nous appelons l'univers. Dans cet effort, elle doit les considérer d'une manière qui diffère essentiellement de l'observation ordinaire. Le philosophe moderne peut faire tout son possible pour arriver à sa conception de la réalité des choses par une analyse scrupuleuse de l'expérience ; mais, en fin de compte, sa théorie paraît avoir si bien transformé le monde qui nous est familier, qu'il ne nous est plus possible de le reconnaître.

Dans cette reconstruction philosophique du monde réel, l'homme, ses rapports avec la nature, son histoire, doivent être l'objet d'un examen nouveau. Elle manifeste une tendance puissante à considérer la vie humaine et tout ce qui s'y rattache, comme une phase d'un vaste mouvement cosmique déterminé par une fin idéale. L'introduction de conceptions idéales, en nous élevant au-dessus des réalités, paraît leur donner un caractère de petitesse, de futilité, d'avortement piteux. Rien, ou presque rien du monde où nous vivons, ne donne satisfaction aux exigences de l'idéal. Par conséquent, tant que nous restons à ce point de vue, les objets qui nous sont familiers ; c'est-à-dire les personnes au milieu desquelles nous nous trouvons jetés ; une bonne partie de ce que nous voyons en nous-mêmes ; les expériences sociales qui naissent de quelque direction passagère de la pensée populaire ; et même de longues périodes de l'histoire, ont l'air de contradictions, de choses frivoles qui ne doivent pas compter, si même elles ne vont pas jusqu'à retarder réellement l'avènement de l'idéal.

Il en est de même encore quand la philosophie passe nettement dans la pratique. Que nous prenions le bonheur, ou la perfection morale, ou la complète réalisation du moi, comme fin idéale de la conduite humaine, une foule d'actions qui se déroulent sous nos yeux, y compris une grande partie des nôtres, commencent à nous paraître singulièrement mesquines et misérables, dès que nous en venons à les soumettre sérieusement au contrôle de l'idéal. Une grande partie tout au moins de ce que les hommes louent sous le nom de vertu

ne présente plus qu'une valeur douteuse, ou nous paraît en tout cas avoir reçu des éloges hors de toute proportion avec leur objet.

Enfin, cet effet rapetissant des idées sur les réalités quotidiennes se montre encore, quand la philosophie construit pour nous le type idéal de la société humaine et de cette confédération des états civilisés, qu'elle a plus d'une fois rêvée. Sous les rayons implacables de ces conceptions idéales, le sens commun lui-même, auquel s'attachent avec tant de ténacité les sociétés avancées, risque de paraître composé d'obscurité plutôt que de lumière.

Une telle situation semble laisser place à quelques-unes de ces transformations dans l'aspect des choses que nous avons rangées parmi les excitants du rire. Si la contemplation philosophique réduit les grandes choses à la petitesse, transforme les substances en des ombres illusoires et les gloires humaines en des distinctions à peine dignes d'être remarquées, on pourrait croire qu'elle favorise le rire. Et cependant, puisque nous ne trouvons au cours des siècles qu'un philosophe à qui le rire ait fait une réputation [1], il est à croire que la gaîté n'a jamais été un des caractères distinctifs de ses confrères en philosophie.

Pour bien comprendre ceci nous devons rappeler un ou deux faits. Tout d'abord, bien que le sérieux puisse se combiner avec le goût du risible, il est et demeure fondamentalement opposé à l'enjouement et à la gaîté. Les philosophes sont des personnes sérieuses. Leur méditation constructive est une des formes les plus laborieuses de l'activité humaine ; elle impose à ceux qui s'y vouent un effort exceptionnel de concentration sérieuse. Dès lors est-il étonnant que nous leur trouvions si peu de goût pour le badinage [2] ? La profonde et indéracinable gravité des philosophes a été suffisamment

1. On a reconnu Démocrite. (*Note du trad.*)

2. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de la philosophie de Montaigne, dont il a dit : « Il n'est rien plus gai, plus gaillard, plus enjoué et à peu que je ne die follastre : elle ne presche que feste et bon temps » : et un peu plus loin : « La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante ; son estat est, comme des choses au-dessus de la lune, toujours serein ». L. X, chap. xxv. Il est vrai que Montaigne parle de la sagesse, non de la philosophie, (*Note du trad.*).

mise en lumière par la façon dont ils ont traité théoriquement notre sujet.

Outre cette raison générale, il y a en a d'autres de nature diverse, qui diffèrent suivant la croyance philosophique adoptée et l'attitude qu'elle fait prendre à chaque individu selon son tempérament personnel. Pour commencer par les différences de croyance, nous devons nous rappeler que la doctrine du philosophe, tandis qu'elle peut donner un aspect méprisable à notre monde ordinaire et à notre vie commune, peut en même temps les réduire à de pures apparences, en les mettant en contraste avec cette région idéale qu'elle regarde comme la sphère des véritables réalités. Nous pouvons voir là, comme dans l'Idéalisme de Platon, une tendance quasi-religieuse à élever les hommes au-dessus des folies, des déceptions et des maux apparents du monde, jusqu'aux sublimes vérités. Une telle doctrine, si l'on est conséquent, ne réserve que peu de place au rire ; si ce n'est peut-être au sourire heureux du soulagement et de la délivrance. Platon, le penseur aux humeurs diverses, savait adapter sa doctrine à des attitudes bien différentes de l'attitude moitié poétique, moitié religieuse, vers laquelle en somme il inclinait ; et quelques-unes étaient compatibles avec une veine délicate de gaîté. Peut-être trouvera-t-on que Platon, dont l'esprit aspire à vivre en communion avec les dieux, reproduit leurs différentes attitudes à l'égard des mortels infortunés et sujets à l'erreur ; par exemple l'indifférence sereine de ceux qui habitent les hauteurs ; un intérêt paisible et bienveillant pour ce qu'ils voient au-dessous d'eux ; une moquerie doucement ironique, qui n'est pas inconciliable avec cet intérêt. Ce qu'on nous dit du rire des divinités est peut-être assez difficile à concilier avec la grandeur qui les élève si fort au-dessus de nous et l'esprit de détachement qui semble en être la conséquence. Ce rire, en effet, soit dans sa virulence moqueuse, soit dans sa familiarité aimable, témoigne d'un attachement un peu trop étroit à notre race. C'est pourquoi les philosophes, soit dit en passant, s'ils veulent prendre leur essor vers les dieux, sans cesser de laisser tomber en riant leurs regards sur les hommes, doivent se garder de planer trop haut.

Combien la spéculation transcendante tend à réduire le rire

au silence en élevant le philosophe trop loin de la scène où s'agitent les hommes, nous pouvons nous en assurer sans peine en jetant un regard sur les écoles dont nous parle l'histoire. Le Stoïcien et l'Épicurien, quelque différence qu'il y eût dans l'idée qu'ils se faisaient du Bien et dans leur tempérament moral, abritaient également dans la retraite la vie philosophique qu'Aristote leur avait recommandé de combiner avec une participation discrète à la vie de la société qui les entourait : ils cherchaient ainsi, chacun à sa façon, à s'assurer les consolations que cette vie suffisait, pensaient-ils, à leur donner. Là sans doute ils méditaient longuement sur les folies des imprudents qui restaient mêlés à la foule. Cependant le Stoïcien, qui s'efforçait d'arriver, en domptant les passions, à l'impassibilité, ne pouvait penser ni à rire des hommes ni à les prendre en pitié. L'épicurien, de son côté, quoique sa théorie de la vie fît ressortir la valeur des plaisirs tranquilles, ne trouvait sans doute pas de coin dans son jardin pour y goûter le paisible amusement d'une contemplation propre à faire naître le rire.

C'est ainsi que la philosophie, en substituant un mode idéal et nouveau de vie et de pensée à celui de la foule, penche à dédaigner celui-ci comme irréel et dépourvu de signification, et par là devient incapable de rire de l'humanité ordinaire à laquelle elle a cessé de s'intéresser. Il n'est pas vrai cependant que toute philosophie rapetisse ainsi le domaine de la réalité tel qu'il apparaît aux yeux du commun des hommes. On a vu des philosophes regarder comme des réalités ces mêmes choses particulières, que Platon méprisait comme de pures ombres, et reconstruire et justifier comme rationnel le monde que l'homme simple accepte comme sien. Quand une doctrine de ce genre va jusqu'à affirmer que les choses humaines sont bonnes, à dire que le monde, dans son ensemble, possède toute la perfection possible, et à s'écarter ainsi, par une voie nouvelle à ce qu'il semble, des idées généralement reçues, elle menace sérieusement de tarir la source même du rire. Il semble en effet qu'aucune théorie de la vie ne peut être plus fatale à la gaîté de l'esprit qu'un optimisme à outrance. C'est tout au plus si, dans une telle doctrine, le rire subsistera sous la forme de la gaîté sereine d'une jeune fille heureuse et insouciante ; et c'est ainsi,

je le crains bien, qu'il se montre chez Abraham Tucker pour qui Sir Leslie Stephen réclame le titre d' « humoriste métaphysique »[1]. Il est vrai, comme je l'ai montré ailleurs[2], qu'un rire aimable et indulgent peut prédisposer un homme, commençât-il à philosopher, à adopter une théorie optimiste du monde. Je pense néanmoins qu'une telle théorie, si l'on s'y attachait fortement, tendrait à restreindre singulièrement le domaine du rire. Peut-être doit-on se féliciter que R. L. Stevenson, qui inclinait si fortement à considérer les choses avec un vif sentiment d'espoir et de satisfaction (ainsi qu'il le montre clairement en admettant que tout homme porte en soi un idéal caché, de même que les petits Écossais portaient leur lanterne avec une joie silencieuse)[3], peut-être, dis-je, doit-on se féliciter qu'il ne soit pas allé plus loin que ses lettres ne nous l'apprennent, dans la voie de la construction philosophique.

Si, d'autre part, la spéculation philosophique est de telle sorte que, tout en acceptant les faits ordinaires de la vie comme réels, elle les tienne pour fondamentalement et irrémédiablement mauvais, elle exclut encore plus complètement le rire. La doctrine du pessimiste peut, il est vrai, laisser quelque place à une ironie farouche, dont nous trouvons en effet des traces assez nombreuses dans les écrits de Schopenhauer et de ceux qui l'ont suivi; mais quant au rire pur et simple, ou même au rire attendri de compassion que le pessimiste nous recommande de cultiver, elle paraît le bannir complètement. L'état des choses est trop tragique pour permettre même un sourire.

Il reste à déterminer jusqu'à quel point un autre grand courant de la haute spéculation peut fournir des ressources au rire. Le scepticisme philosophique, qui insiste sur la relativité de notre connaissance et sur l'impossibilité d'arriver à la certitude rationnelle, paraît être moins une doctrine philosophique particulière que la négation de toute philosophie; cependant, ainsi que le montre son histoire, il est le produit d'une attitude distincte et fréquente de l'esprit philosophique. Pourtant il est

1. *English thought in the Eighteenth Century*, vol. II, p. 110.
2. Voyez mon ouvrage sur *le Pessimisme* (Trad. franc. Paris, F. Alcan).
3. Allusions à un essai de Stevenson, essayiste et romancier mort il y a quelques années.

certain qu'un sourire assez malicieux est familier au sceptique. On peut dire que ce sourire exprime l'amusement causé par le spectacle des illusions qu'il dégonfle, et qu'il est dirigé contre le penseur qui plane, au moins autant que contre l'homme pétri de la commune argile, qui se fie aux intuitions du « sens commun ». En effet l'attitude du sceptique se rapproche plutôt de celle du sens commun, en ce sens que, tout en détruisant l'espoir d'une science absolue, il soutient que les conjectures auxquelles nous sommes capables d'arriver suffisent dans la pratique.

Le scepticisme introduit ainsi pour le rire un nouveau point de vue et ajoute à la somme des choses risibles. Ce point de vue est celui de l'homme pratique et de ce que nous appelons le sens commun, en tant que celui-ci est le genre de connaissance propre à guider les hommes dans les affaires ordinaires de la vie. Ce sens commun, ainsi que son nom le dit assez, est essentiellement un phénomène social. Ici donc, sans sortir du groupe des tendances qui sont à la base de nos réflexions, c'est-à-dire du genre d'activité intellectuelle qui marque le développement le plus élevé du point de vue individuel, nous rencontrons le contraste entre ce point de vue et le point de vue social. En tant que nous sommes capables, dans nos moments philosophiques, de voir le côté plaisant des choses, comme le dit R. L. Stevenson à propos d'un philosophe moderne, nous nous joignons au chœur des rieurs du sens commun, aux rieurs réalistes, par opposition aux rieurs idéalistes[1]. A leur point de vue, comme le prouve abondamment l'histoire de la comédie, toute haute spéculation abstraite paraît plaisante, parce qu'elle est étrangement éloignée des réalités et des intérêts qui leur sont familiers, et en même temps parce qu'ils la soupçonnent fortement d'être un effort ambitieux autant qu'inutile pour planer au-dessus du commun des hommes. Rabattre l'essor spéculatif du penseur, l'obliger à reprendre pied modestement à côté de nous sur la croûte terrestre, est toujours une douce occupation pour les amis de la gaîté. Ceux mêmes qui sont habitués à planer se renvoient volontiers l'un l'autre du pied vers la terre : l'homme de science aime à s'égayer des conceptions invéri-

1. Voyez Dugas, *op. cit.*, p. 109, 110.

fiables du métaphysicien ; et celui-ci a quelquefois la chance de prendre sa revanche, en montrant combien la science physique elle-même peut arriver, par ses méthodes abstraites, à dépouiller les choses matérielles, dont elle se propose d'expliquer les propriétés et les lois, de leurs derniers lambeaux de réalité[1].

Un mot peut suffire à définir les rapports de l'humour philosophique avec les tendances qui viennent d'être indiquées. L'humour, ainsi que nous l'avons reconnu, est caractérisé par un penchant à réfléchir et à jeter sur les choses ce large coup d'œil qui en embrasse les rapports, et qui de plus, par un joyeux caprice d'imagination, choisit pour s'y jouer le voisinage de résultats dont le sérieux ne cesse jamais d'être senti. Il devient nettement philosophique lorsque, comme cela arrive à Jean-Paul Richter ou a son disciple Carlyle, la contemplation des choses franchit les limites qui semblaient devoir enfermer le penseur dans son coin du monde, s'élève au-dessus des points de vue relatifs, et regarde l'humanité comme un tout dans lequel le contemplateur lui-même figure, en gardant autant que possible l'attitude d'un spectateur désintéressé.

Ne cherchons pas l'humoriste philosophique parmi les sectateurs zélés de telle ou telle école. Ici, comme ailleurs, une dévotion fervente tend, en rétrécissant les idées et en fixant rigoureusement le point de vue, à exclure l'humour qui, même dans sa veine la plus sérieuse, aime à voir s'ouvrir devant lui de vastes espaces, pour y errer librement en quête de nouveaux aspects des choses. L'humoriste a bien plus de chances de se rencontrer parmi les philosophes amateurs, qui gardent dans une certaine mesure l'impartialité de l'écolier en présence des doctrines rivales.

Il semble que l'humour ne puisse jamais atteindre chez le philosophe son plein développement, que lorsqu'il reconnaît les aspects amusants de la spéculation transcendante. C'est ce qui peut se produire quand on a étudié l'histoire ; car il est difficile de ne pas sourire au spectacle d'un homme qui fourbit une fois de plus, et peut-être garnit d'une poignée nouvelle, un de

1. Voyez, pour un excellent exemple de ce genre de riposte, *Naturalism and agnosticism*, du Dr James Ward, vol. I, part. I.

ces systèmes qui ont eu leur jour (peut-être même davantage), et qui entreprend une fois de plus d'en faire une arme mortelle contre un adversaire. Un grain de scepticisme, avec une aptitude à voir de temps en temps combien tout cela est illusoire, semble être nécessaire pour une complète jouissance humoristique. Il serait bon aussi de jeter au moins un coup d'œil furtif sur ce qu'il y a de plaisant à voir le pygmée humain tenter l'entreprise gigantesque de nous donner une définition de l'absolu.

Il semblerait donc que le philosophe humoriste doit combiner deux points de vue opposés : celui du penseur qui critique la vie réelle à la lumière des idées, et celui de l'homme pratique qui se place sur le terrain des besoins humains primitifs et cherche une interprétation des choses qui donne satisfaction à ces besoins. Il doit être capable de s'envoler avec Platon vers la région des idées, de manière à jouir de l'aspect ridicule que prend la conduite des hommes, dès qu'on fait tomber sur elle un rayon de la lumière qui émane des Formes universelles; il doit être tout aussi capable de s'appuyer sur le terrain de la réalité quotidienne et du sens commun, de manière à discerner l'élément d'irrationalité pratique qui se cache dans toute insistance exagérée sur ces idées.

Cette association de deux tendances opposées dans l'humour philosophique, nous la voyons dans l'attitude qu'il prend en face de cette question : Quelle est la valeur de la vie ? Puisque l'humoriste est caractérisé par une certaine profondeur et une certaine étendue de sympathies, il n'acceptera probablement pas la manière trop aisée de se débarrasser des souffrances de l'humanité, qui est celle de l'optimiste. Sur ce point tout au moins il sera sensible à la réalité obstinée, invincible, de nos expériences concrètes. Cependant, comme il tient à n'être jamais privé de son rire bienfaisant, il ne se plongera pas dans la plainte amère et sans fond du pessimiste. Il verra que le grand spectacle même de la bataille humaine, où tant de choses peuvent attrister un cœur compatissant, commence à s'éclairer d'une lueur de sourire, dès que nous l'envisageons comme une sorte de jeu que la destinée joue contre notre race. De même qu'un regard rapide jeté sur les côtés contrariants,

presque malicieux, des circonstances qui nous irritent dans notre petit monde, peut étouffer l'imprécation naissante, en nous arrachant un sourire et même un rire contenu, de même, quand un philosophe humoriste considère la vaste scène de l'humanité, il sentira peut-être le soupir qui allait s'exhaler arrêté par la vue soudaine de la plaisante ironie des choses. L'esprit accoutumé à la réflexion reconnaîtra en effet sans peine dans le plan du monde des traces de je ne sais quel lutin qui, coûte que coûte, doit jouer ses tours. Sous les belles apparences d'un sage dessein, les destinées se sont arrangées de manière à combiner tout juste la somme de balourdise nécessaire pour nous faire croire à une taquinerie enjouée, quoique légèrement maligne.

Ainsi, dans l'estimation définitive du monde, l'humour peut trouver sa place. Peut-être n'est-il pas téméraire de dire que le dernier mot sur l'homme et sa destinée n'exclut pas la possibilité d'un sourire humoristique. Les éléments rationnels et irrationnels semblent si curieusement entrelacés dans la structure de notre monde, qu'un humoriste pour qui, ainsi que nous l'avons vu, le spectacle doit toujours garder sa valeur, pourrait presque construire une théodicée nouvelle et dire : « Le monde est du moins le meilleur possible pour l'amusement de celui qui le contemple »[1].

Nous avons montré la philosophie planant pour ainsi dire au-dessus de la vie commune ; et l'on pourrait conclure de là qu'il est impossible que l'exercice d'un humour philosophique ait la moindre utilité. Cependant, même quand les hommes se mettent à philosopher et semblent ainsi construire autour d'eux un monde nouveau, ils restent dans leur monde humain et ne négligent pas de régler leurs rapports avec lui ; de sorte que, après tout, nous pouvons assez raisonnablement nous attendre à trouver que le rire, ici encore, a une certaine fonction correctrice ; qu'il aide en quelque sorte le moi à s'adapter à son milieu, adaptation qui nous est imposée à tous,

1. Peut-être M. Scherer veut-il exprimer une pensée analogue, quand il dit que le point de vue de l'humoriste est le plus juste où l'on puisse se placer pour juger le monde de l'homme (*Essais sur la Littérature anglaise*, p. 148).

et tout aussi bien, disons-le, au penseur sublime qu'à son humble serviteur à quatre pattes, autour duquel le monde est si étrangement compliqué par les habitudes étranges de son maître.

Le premier service que rende un humour philosophique de ce genre, c'est de fournir à l'homme des moyens plus complets de se corriger par le rire. C'est seulement quand nous parvenons au point de vue élevé de la réflexion philosophique, et que nous voyons notre propre personnalité projetée dans l'immensité du tout, que nous sommes capables de nous estimer, nous et ce qui nous touche, avec un peu d'exactitude. Si nous jetons les yeux sur la vaste perspective du temps, alors, pour la première fois, nous sentons pleinement que nous ne figurons qu'un instant dans le monde. Et quand nous nous voyons si petits dans l'assemblage infini des choses, quand la réflexion nous montre ensuite combien il importe peu à l'univers, pour travailler à son dessein caché, que nous paraissions ou non sur la scène, en faut-il davantage pour faire éclater à nos propres yeux toute l'absurdité de l'idée si naïvement exagérée que nous nous faisions de notre dignité, de notre utilité, de nos peines; pour amener le sourire de la résipiscence sur nos lèvres; pour en faire jaillir peut-être, leçon plus efficace encore pour notre amour-propre, un rire purifiant?

L'humour philosophique ne nous rend pas un service moins signalé quand nous contemplons le sort commun de l'humanité. Lorsque nous voyons dans notre univers la demeure de l'homme, nous risquons certainement de tomber dans des exagérations amenées par une indignation naturelle contre ce qui nous blesse, ou par une impatience naturelle, à la pensée que nous pouvons si peu pour améliorer notre état. Il en est de même quand nous essayons de nous prononcer sur la valeur morale de notre espèce. Ce monde est, après tout, le nôtre; il n'en est point pour nous d'autre, que nous sachions, et un coup d'œil jeté sur les exigences de la sagesse pratique suffit à éveiller le sourire qui nous arrêterait sur le champ si nous étions disposés à le rabaisser trop. Un coup d'œil aussi rapide nous préserverait également de la sensiblerie de celui qui cultive en lui le *weltschmerz*, de l'amertume déraisonnable du

misanthrope, et de la vanité tristement déplacée du « philosophe » qui enseigne que le monde et les institutions de la société ont, pour unique raison d'être, l'homme de génie. Un ami de Carlyle me dit que parfois ce sage morose, après avoir débité une de ses longues et féroces tirades contre les choses en général, s'arrêtait tout à coup, puis se laissait descendre rapidement à des niveaux plus familiers, sur le courant d'un rire énorme, aussi débordant peut-être que celui qu'il a décrit avec tant de verve chez son Teufelsdröck. C'est qu'alors, à ce qu'il semble, dans un moment de lucidité parfaite, il voyait l'absurdité de l'attitude singulièrement outrée qui devait résulter d'une émotion dont rien ne justifiait la violence et que secondait un penchant irrésistible à prêcher ses semblables; et peut-être, pendant ce moment, ces réalités obstinées qu'il avait fait mine d'abattre sous une grêle de mots, lui apparaissaient tranquillement assises sur leur base et souriant ironiquement à sa rage impuissante.

Dans l'étude que nous avons faite du rire et de son utilité, nous avons nettement distingué le point de vue individuel du point de vue social. Il y a cinquante ans une telle distinction n'aurait pas eu besoin d'être justifiée. Cependant il semble que ce soit la mode aujourd'hui de regarder l'individu comme un simple détail anatomique, trop petit pour être réellement perçu, de « l'organisme social »; et l'on dirait qu'il n'a point d'autre rôle sur la terre que de contribuer, dans une si faible proportion qu'il reste toujours une quantité négligeable, au fonctionnement régulier de cet organisme.

Ce n'est pas le moment de discuter un sujet si sérieux. Au risque de paraître en retard sur la mode, on peut rester attaché à l'ancienne opinion qui veut que, en en estimant la valeur des choses humaines, nous en assignions une considérable à l'individualité; que, dans l'intérêt de la communauté même, une juste liberté soit accordée, dût-il en coûter beaucoup, au plein développement de l'esprit, des goûts, du caractère de chaque homme; opinion selon laquelle, en tout cas, les droits de la société sur l'individu ont des limites bien définies, au delà desquelles tout homme a le droit et, en face de lui-même, le devoir impérieux, de se développer dans la direction que lui

indiquent ses inclinations naturelles éclairées par la réflexion. Insister davantage sur ce point ce serait presque faire injure à notre littérature, qui possède quelques-uns des plaidoyers les plus éloquents en faveur de la liberté individuelle.

Cette liberté de développement individuel implique évidemment pour chacun le droit de se faire une idée personelle du monde où il vit et de prendre à le contempler en humoriste tout le plaisir possible. Un esprit de plate servilité pourrait seul ici causer quelque hésitation. Celui qui a développé en lui-même, en compagnie d'un ou deux amis de même trempe, les qualités requises d'observation et de goût, trouve à suivre les mouvements tortueux du risible dans tous les domaines de l'activité humaine et de l'humaine indolence, un des suprêmes bonheurs de la vie. Le comique est toujours ancien dans son essence, et c'est pourquoi nous y répondons si promptement; il est toujours nouveau dans ses manifestations, et c'est pourquoi nous ne cessons pas de le savourer avec ferveur.

En se livrant à ce genre de contemplation amusante le rieur se met en un sens, j'en conviens volontiers, en opposition avec sa communauté, c'est-à-dire avec ce qu'elle tient actuellement pour convenable et pour bon. Lorqu'un observateur de sang-froid rit des déguisements, de la frivolité, peut-être même des caprices des hauts dignitaires du monde où il vit, il est probablement à demi effrayé en entendant son propre rire; tant est forte la tendance qu'a mise en nous notre éducation première, et qui nous porte à regarder comme des parvenus insolents tous les faibles qui défient les puissants; soit qu'à l'école un bambin téméraire s'attaque au grand qui le dépasse de toute la tête; soit qu'un petit pays affronte une nation puissante; soit qu'une chétive minorité, contraire à la guerre, tienne tête à un peuple presque unanime à la désirer. C'est de l'insolence, soit; mais peut-être n'est-elle pas plus méprisable aux yeux de la raison que cette véritable ὕβρις, cette violence orgueilleuse à laquelle les puissants ont l'habitude de se laisser entraîner dans l'exercice de leur droit. Il est incontestable, et nous y avons insisté plus haut, que les jugements de la foule, quands ils semblent donner satisfaction aux exigences permanentes de la vie sociale, ou mettre en sûreté quelques-uns de ces fruits précieux de l'expérience

qui mûrissent au cours des siècles, ont droit à notre respect ; et l'homme sage ne repoussera jamais à la légère une opinion populaire qui promet de durer. D'autre part, il est clair aussi que les opinions des minorités, qu'il s'agisse d'une seule personne ou de plusieurs, sont exposées à des risques particuliers. Cela n'empêche pas, malgré tout, que l'opinion populaire, par cela même qu'elle est populaire, est presque complètement affranchie de cette nécessité de s'appuyer sur des raisons, qui s'impose impérieusement aux minorités ; et, chose plus sérieuse, elle est soumise à des influences variées et puissantes, qui peuvent tout aussi bien la conduire à l'erreur qu'à la vérité. Une opinion qui résulte d'un processus mental évidemment faussé par le préjugé, ne devient pas respectable par cette seule raison que le nombre de ceux qui l'adoptent s'accroît ; car cet accroissement peut facilement être le résultat, soit de l'action qu'un même préjugé exerce en même temps sur une foule de gens, soit de la contagion qui propage les désordres psychiques, aussi bien que les désordres physiques, parmi les membres parfaitement passifs d'une multitude.

Au risque donc de paraître téméraire, on peut soutenir que l'individu et la société ont leurs droits réciproques. Le flatteur le plus extravagant de la communauté à laquelle il appartient accordera peut-être qu'elle a ses favoris, et que quelques-uns des obscurs *Judes*[1] n'ont pas de raison particulière pour lui porter beaucoup d'affection. Peut-être pardonnera-t-on aux membres du corps politique qui se trouvent émaciés par une nourriture insuffisante, tandis que le ventre est gonflé par l'excès de nourriture, de ne pas se joindre aux hymnes qu'on entonne à la gloire de l'organisme social. Cependant n'insistons pas trop sur des remarques de ce genre. Il y a peu de chances, hélas ! pour que nos Judes et nos meurt-de-faim se livrent à un rire qui approche seulement de celui dont nous nous occupons en ce moment. Ceux qui veulent franchir le seuil de ce séjour de la gaîté paisible doivent laisser à la porte tout ressentiment, tout souvenir amer d'un échec. Heureux celui qui, après avoir joué sa partie dans la société et l'avoir perdue, peut, en haussant gaîment les

1. Jude est le héros d'un roman sombre et amer (*Jude the Obscure*) de Thomas Hardy.

épaules et en riant au moins à demi, s'enfermer dans une retraite paisible ! Il en trouvera une où l'on peut dire que le jardin d'Epicure est ouvert, où il peut assembler autour de lui, en tous cas, ces amis fidèles qui sont toujours prêts à l'admettre, grâce à leurs écrits, dans leurs entretiens charmants ; amis patients qu'il ne peut offenser par une interruption malavisée, mais qui malheureusement ne jouissent pas de la gratitude qu'il voudrait bien leur témoigner. De là il peut de temps en temps jeter un coup d'œil par les meurtrières, et voir chaque fois, sur la scène du monde, assez de bouffonneries pour que son contentement en devienne plus profond.

L'évolutionnisme nous a familiarisés avec l'idée de la survivance des individus adaptés à la société et de l'élimination de ceux qui ne s'y adaptent pas. Mais il y a plus de forces en œuvre dans le monde que ne le rêvent nos hommes de science. Il y a, chose assez étrange, une force qui favorise la survivance des non-adaptés, et qui diffère profondément de celle que nous trouvons dans la bienveillance d'autrui : c'est la tendance à adapter le milieu qui nous environne aux particularités de notre propre organisme, en faisant du monde pour nous une sorte de jeu. Combien d'hommes, dans une des sociétés les plus civilisées d'aujourd'hui, ont appris à tenir leur tête au-dessus de l'eau en pratiquant un rire aimable, c'est ce que personne ne sait ni peut-être ne saura jamais. Il suffit de dire qu'il est de tels hommes, et qu'après avoir complètement développé en eux le don de l'humour, ils ont trouvé un monde qui mérite qu'on revienne à lui, et qu'ils y jouent un rôle dont ils sont parfaitement contents. J'en ai connu quelques-uns qui probablement auraient été traités de ratés par les fidèles partisans des conventions que la société impose ; et je les ai comptés parmi les plus charmants de mes compagnons et les plus précieux de mes amis. Le dédain de la société à leur égard, ou leur dédain pour la société, leur a du moins permis de développer le don d'une conversation aussi profonde que divertissante.

Je suis loin de penser, cependant, que cette gaie solitude « *à deux*, ou à *peu de gens*[1] » ne convienne qu'à ceux qui n'ont

1. En français dans le texte : c'est sans doute du Montaigne.

pas réussi dans la société. Même en notre siècle tant vanté, on trouvera parfois un philosophe assez pervers pour soutenir avec Platon que la masse des hommes a l'esprit mal fait, et pour consulter avant tout son bien-être, en cherchant un mur qui l'abritera contre les trombes de vent et de poussière. Le philosophe pourra faire plus mal que de se réfugier dans notre retraite. Et le sage qui, comme Montaigne, sentant qu'il a vécu « assez pour les autres », désire vivre pour lui-même « le peu qui lui reste à vivre », peut à bon droit en prendre le chemin sans faire attention aux cris de « vieil encroûté ! » qui s'élèvent derrière lui. Bien plus, comme on l'a déjà laissé entendre, on peut recommander à l'homme qui sent que sa place est dans le monde, de chercher de temps en temps la retraite, si par aventure il peut y être admis à titre d'hôte.

On peut cependant objecter que celui même qui se détache ainsi, pour la considérer en spectateur, de la société à laquelle il appartient, reste nécessairement au point de vue social, en ce sens que l'observation critique qui amène le rire désiré, implique chez lui la pensée d'une société idéale. Et l'auteur de cette objection pourrait lui donner une apparence de raison en faisant remarquer que ce sont des Français, c'est-à-dire des membres de la plus sociable des nations modernes, qui ont surtout vanté les délices de la retraite. Je ne me soucie guère de discuter avec un tel contradicteur : il suffit, pour mon dessein, de dire que le point de vue de notre contemplateur supposé est bien éloigné de celui qui est d'ordinaire adopté dans toutes les sociétés qu'on pourrait citer. A ce titre il est clairement marqué à l'empreinte de l'individualisme. On peut ajouter que, dans ce genre de rire provoqué par le spectacle social, rire qui présuppose la réflexion philosophique, le point de vue n'est plus du tout, dans aucun sens, celui d'une société particulière : il est devenu celui d'un être humain, c'est-à-dire d'un citoyen de ce système de sociétés qui compose le monde civilisé.

Je ne doute pas que l'individu, pendant cette contemplation amusée de l'ensemble social, dans un moment où il n'est pas assez sérieux pour penser qu'il en fait partie lui-même, ne sente la société le tirer par les talons. Cette façon de se détacher de la communauté à laquelle on appartient, quoiqu'elle soit bien

loin de la séparation complète du reclus, sera, nous l'avons déjà fait entendre, regardée comme une révolte. Lorsque, jetant derrière lui les yeux sur la foule qui s'enveloppe d'un nuage de poussière, il rit de son bon rire exempt de rancune, il peut entrevoir ce qu'il y a d'absurde aussi dans son propre rôle de critique. Ici encore nous rencontrons la contradiction finale entre les conceptions idéales et l'obstination invincible des réalités quotidiennes. Plaisante rencontre quand le pied de l'intelligence pure, juste au moment où il quitte la terre, se heurte à la robuste structure du « sens commun » bourgeois, « de ce qui nous maîtrise tous », sans excepter les philosophes ! L'individualisme du point de vue, dans une contemplation amusée de notre propre monde social, n'est surmonté, que lorsqu'un large humour philosophique amène ainsi la personnalité même du rieur sur la scène comique.

Nous pouvons maintenant définir mieux l'attitude de l'humoriste dans ses rapports avec celle du comédien et du satirique. L'esprit comique, en se plaçant au point de vue social, expose à nos yeux, comme spectacle risible, l'excentricité d'un individu ou d'un groupe. On peut dire de la satire, quand elle attaque les mœurs d'une époque, qu'elle expose à nos regards la société dont elle fait un objet de dérision. L'humour, comme nous l'avons vu, fait quelquefois de même, bien qu'il ne soit, en riant de la comédie sociale, ni passionnément vindicatif, ni sérieusement préoccupé de la tâche pratique de réformer le monde. Nous pouvons maintenant ajouter que ce sentiment, nourri de sympathie, tend, lorsqu'il atteint à une certaine largeur de contemplation philosophique, à combiner la peinture de la société et celle des individus, en comprenant dans l'ensemble du spectateur le moi de l'observateur.

Peut-être en a-t-on dit assez sur les développements du rire individuel. Il nous semble, après enquête, que son point de vue doit être tenu comme distinct et légitime. Après nous en être fait une idée, aussi bien que du rire plus général des sociétés et des groupes, nous devrions être en état d'apprécier la signification et la valeur finale de l'impulsion au rire.

Né du jeu, le rire possède, comme nous l'avons vu, un caractère social. Au cours de l'évolution des sociétés, en remontant

jusqu'aux premières tribus sauvages, nous avons observé le rôle considérable qu'il joue dans la vie ordinaire, aidant à aplanir les difficultés dans les relations, à maintenir ce qu'on tient pour bon, et à corriger les défauts. Il reste à nous demander, sur ce chapitre, quelle valeur il possède aujourd'hui comme force sociale, et quelles indications on peut découvrir pour son avenir dans les tendances que nous montrent ses développements sociaux les plus récents.

Le meilleur moyen d'aborder ces questions paraît être de nous reporter aux résultats de notre étude sur la comédie. Cet art, sous ses formes les plus élevées, nous est apparu comme l'expression claire de l'attitude d'une société quand elle est disposée à débarrasser par la raillerie ses membres d'une chose qu'elle regarde comme incommode, bien qu'elle ne la trouve pas assez sérieuse pour s'en délivrer par des moyens plus énergiques. Ce dont on se débarrasse ainsi gaîment est toujours une chose qui paraît anti-sociale, qu'elle prenne ou ne prenne pas l'aspect d'un vice aux yeux de la morale.

Une tendance commune à ceux qui écrivent sur la comédie est de revendiquer pour elle une valeur de purification morale, de lui attribuer le pouvoir d'amener directement le spectateur à se corriger lui-même. Congreve et Vanbrugh eux-mêmes, en défendant leurs pièces contre Jeremy Collier, se posaient en réformateurs du monde.

Cette supposition flatteuse ne résistera pas, je le crains, à un examen attentif. Une objection qui vient d'être indiquée, c'est que la comédie ne porte pas de coups directs à l'immoralité, ainsi que le ferait croire le langage d'Aristote et de ceux qui le citent. Ce fait s'oppose sérieusement, semble-t-il, à ce qu'elle soit une purification morale. Ce n'est pas non plus dans la gaîté moqueuse avec laquelle elle observe la tendance des hommes à s'écarter trop du type social ordinaire que nous verrons une intention sérieuse de correction. La Muse Comique, bien qu'elle puisse prendre la mine revêche d'un censeur, est au fond du cœur trop gaie pour s'obstiner à instruire directement son auditoire. Il suffit, pour nous en convaincre, de jeter les yeux sur la Satire, sa sœur au front sévère. Nous rencontrons d'un autre côté une objection plus décisive : si nous considérons l'attitude

mentale de celui qui assiste à la comédie, nous trouverons bien invraisemblable qu'il puisse sur le moment s'appliquer cette leçon de choses jusqu'à discerner le côté risible de ses propres défauts. L'homme, ne l'oublions pas, n'est que trop lent à se faire à lui-même de telles applications, même dans le milieu sévère d'une église ; et quand une remarque du prédicateur, précisée peut-être par la direction d'un doigt accusateur (je parle de temps moins polis que le nôtre) vise, sans que personne s'y trompe, un des assistants, il est le seul à ne pas s'en apercevoir. S'il en est ainsi, comment pouvons-nous penser que le spectateur d'une comédie, dans cette joyeuse disposition qui ne laisse de place à aucune pensée sérieuse, ira s'appliquer à lui-même le médicament moral qui lui est offert.

Si une correction est possible, elle ne peut évidemment être qu'indirecte. Quand Lessing écrit : « dans toute la morale il n'est pas de *préservatif* plus puissant et plus efficace que le rire », il semble admettre ce caractère indirect. Contre la séduction secrète de l'immoral nous pouvons dire que notre rire en présence du spectacle étalé par la comédie nous sert utilement de prophylactique. Quand nous suivons, guidés par le poète comique, les développements jusque-là non soupçonnés par nous de quelque défaut, nous pouvons travailler à notre préservation morale en établissant en nous une nouvelle sauvegarde. Si plus tard les tendances mauvaises dressent dans notre âme leurs formes déplaisantes, le fait que nous en avons ri peut produire une différence considérable dans la rapidité et l'énergie du mouvement de répression. La crainte du ridicule, qui devient plus prononcée, et par conséquent plus efficace, chez celui qui a fait connaissance avec la comédie, est un appui sérieux pour ce que nous appelons chez les hommes raison et modération ; et la comédie mérite qu'on lui reconnaisse son modeste mérite de contribuer à notre hygiène morale.

Cependant nous pourrions ici aller trop loin et offenser notre joyeuse enchanteresse en prenant ses paroles trop au sérieux. Elle semble, en tous cas, tenir bien plus à nous plaire qu'à nous rendre meilleurs. Quand on voit où elle vise, on se rappelle, par voie de contraste, ce que disait Aristote sur les rapports du plaisir et de la vertu. L'homme de bien, écrivait le philosophe,

quoiqu'il ait pour but la vertu, sera d'autant plus satisfait si le plaisir se rencontre sur sa route, donnant ainsi une sorte de fini qu'il n'attendait point à l'acte vertueux. Seulement la comédie renverse l'ordre des choses : elle vise directement au plaisir ; mais elle a trop de bonté et trop de sagesse pour refuser son aide à la vertu, quand celle-ci se présente comme compagne du plaisir[1].

La comédie d'autrefois, en même temps sage et gaie, semble nous avoir quittés ; et l'on chercherait en vain de nouveaux développements de cet art, qui puissent instruire avec quelque efficacité les hommes de leurs obligations sociales de second ordre. Il n'est pas probable non plus que la fonction corrective du grand rire des foules soit remplie désormais par de nouvelles formes d'art telles que notre « satire sociale, » en tant qu'on peut dire d'elles qu'elles restent placées au point de vue du bon sens d'une communauté. La tendance aujourd'hui paraît être plutôt de nous faire rire, comme malgré nous, de quelque bizarre extravagance de manières, dont nous ne pouvons pas même admettre la possibilité pour nous-même ; ou, au contraire, de nous rapprocher d'un point de vue cynique, où le courant de notre rire devient superficiel et légèrement acidulé, point de vue qui ne promet guère ou ne promet point du tout de fortifier la personnalité morale contre les attaques insidieuses.

Quoi qu'il en soit, le rire, ou la possibilité du rire, reste une force sociale. On peut admettre sans trop de crédulité qu'un leader politique lui-même est quelquefois arrêté par la crainte du rire ; je parle, bien entendu, du rire du parti adverse. Il est probable que, dans toute société, les hommes de bon sens sont maintenus dans la droite voie, plus qu'ils ne le pensent eux-mêmes, par l'écho lointain du rire redoutable. Si l'on a lieu de craindre, en ce moment même, qu'une conspiration se forme entre un excès de sérieux à demi affecté d'une part, et une ignorance prétentieuse de l'autre, pour bannir le plein et franc rire d'autrefois, qu'on nous permette de faire une prière fervente pour qu'elle échoue.

1. Sur la fonction morale de la comédie, voyez Bergson, *op. cit.*, p. 201, 202, et Dugas, *op. cit.*, p. 149, 159.

Nous avons vu qu'on est porté à revendiquer pour le rire de la comédie une portée trop sérieuse. Ce désir d'en faire ressortir l'utilité pratique, facile d'ailleurs à comprendre chez un peuple trop pratique pour saisir la valeur des choses légères, se manifesta dans une dispute curieuse, mais depuis longtemps oubliée, sur la valeur du ridicule comme pierre de touche de la vérité. Shaftesbury ouvrit le débat en soutenant qu'on pouvait se fier à la valeur de ce contrôle ; Warburton, Kames et d'autres continuèrent. Tout cela nous paraît singulièrement naïf aujourd'hui. Le paradoxe de Shaftesbury a presque l'air d'être une charge malicieuse de la théorie du professeur W. James, dont il a été parlé dans un des premiers chapitres de cet ouvrage. Avancer que nous reconnaissons une folie comme telle, celle de Malvolio, par exemple, parce que nous en rions, c'est attribuer à notre rire une dignité tout à fait imméritée et qui, on peut l'ajouter, ne lui sied pas. La discussion ne porta pas longtemps sur ce point et devient bientôt, comme je l'ai montré ailleurs, un débat sur les droits du rire et leurs limites [1].

On risque également d'exagérer l'utilité de la fonction du rire en évaluant les services qu'il rend à l'individu. Il n'est pas besoin d'avoir l'esprit bien pénétrant pour reconnaître qu'une sensibilité trop vive aux excitations du plaisant doit exposer un homme à de graves inconvénients. Pour nous tous, en tant que nous avons à vivre dans le monde et à fréquenter des personnages qui, solennels et ennuyeux en même temps, sont prompts à s'offenser, ou même des personnes qui, comme les dames si amusantes de M. Meredith, cherchent les nuances délicates des choses, un œil trop prompt à saisir le ridicule risque de nous mettre dans des situations dangereuses. Cet inconvénient doit entrer en ligne de compte, quand on veut évaluer exactement ce que vaut en somme le rire pour l'individu.

Quant à la fonction qu'il remplit en l'aidant à se corriger et à se guérir lui-même, nous en avons dit assez à ce sujet. Ce n'est assurément pas un mince avantage que de pouvoir dis-

1. On rappelle ici un article, « *Le Ridicule et la vérité,* » de *Cornhill Magazine*, 1877, p. 580-95. La thèse de Lessing, dans sa *Hamb. Dramaturgie* (chap. 28 et 29), relative à une vertu corrective du rire dans la comédie, était inspirée en partie, je le crois bien, par la lecture de Shaftesbury et d'autres écrivains anglais.

siper par une bonne explosion de gaîté un souci qui nous ronge. Si le monde tient une grande place dans notre vie, nous aurons sans doute besoin de rire, pour nous préserver de la contagion de beaucoup de choses sottes et de beaucoup de choses malsaines. Cependant, en ce cas aussi, la principale valeur du rire paraît résider dans son résultat immédiat, dans le pouvoir qu'il a de réjouir et de délasser le rieur, par une vertu à la fois apaisante et consolatrice. C'est ce qui fait qu'il est si bon de sortir assez souvent de la multitude, dans laquelle nous devons, nous aussi, « peiner et suer », pour nous assurer ainsi le joyeux passe-temps de transformer à l'occasion les ennuis de ce monde en un spectacle divertissant; pour nous amuser, non seulement afin de pouvoir être sérieux, comme le recommande Aristote[1], mais parce que le genre d'amusement que nous choisissons a sa valeur et son excellence propres.

C'est une chose d'assigner au rire une fonction éthique ou logique définie, une autre chose de demander s'il a sa place parmi les qualités vraiment estimables de l'homme. Nous avons vu que quelques-uns l'ont dénoncé, d'une façon assez irréfléchie à ce qu'il semble, comme une chose irrespectueuse, sinon impure. Cette opinion ne nous arrêtera pas davantage dans la présente discussion. Nous avons seulement à nous demander quelle sorte de dignité il possède.

On suppose ici que nous excluons les sortes de rire qui sont particulièrement méchantes et grossières. Une aptitude bien prononcée à goûter cette joie franche que l'enfant aime, et que la comédie procure, on peut bien le dire, à l'homme qui garde en lui quelque chose de l'enfant, jointe au don de contempler les choses en humoristes, est, je me permets de le croire, non seulement compatible avec les vertus reconnues, mais compte, par elle-même et par les tendances qu'elle implique, parmi les qualités excellentes de l'homme. C'est assurément ce que veut dire ce mot de Carlyle : « Quand un homme a une fois ri de toutes ses forces et de tout son cœur, il ne peut être complètement et irrémissiblement mauvais[2]. » Nous n'irons peut-être

1. *Ethique*, Livre X, 6.
2. *Sartor Resartus, loc. cit.*

pas jusqu'à dire avec R.-L. Stevenson : « comme travailler, de même plaisanter c'est prier »[1] ; mais nous penchons à croire qu'il est impossible de concevoir un homme qu'on puisse déclarer suffisamment complet sans le doter d'une certaine somme d'humour. Quelle que soit notre opinion du « Bon » (bonum), les hommes raisonnables de toutes les écoles paraissent accorder quelque prix à une certaine capacité pour le plaisir, et surtout pour les plaisirs sociaux, parmi lesquels le rire, même quand il semble se retirer dans la solitude, garde toujours un rang élevé. D'autre part, au point de vue intellectuel, la disposition à la gaîté étant le jeu de l'esprit, elle est dans un rapport étroit avec des qualités précieuses telles que la promptitude et la souplesse de l'intelligence[2]. Sous la forme légère et charmante d'une causerie spirituelle, elle devient une qualité sociale qui n'est pas certes à dédaigner.

Ce qui vaut mieux que tout le reste, le rire cordial apporte avec lui et aide à se développer des sentiments bienveillants et le désir de plaire. On oublie trop souvent qu'un esprit joyeux, quoiqu'il puisse blesser parfois, est une source abondante de joie pour autrui. Celui qui fait éclater un rire de pure gaîté rend pour ceux qui l'entendent l'atmosphère plus brillante. Un esprit fertile en plaisanteries peut placer son possesseur au nombre des bienfaiteurs de l'humanité ; et l'on a dit de Falstaff, avec quelque raison, « qu'il a contribué prodigieusement à soulager la souffrance des hommes et à augmenter leur bonheur »[3]. C'est surtout ce désir implicite de divertir qui fait que le rire a tant de valeur pour nous enseigner la sympathie. Rien, en effet, ne semble favoriser les sympathies plus que l'habitude de rire ensemble. Les affections de famille prennent un développement nouveau, quand on s'accorde mutuellement une liberté raisonnable de rire des mésaventures et des bévues les uns des autres. En voici peut-être la raison : la conscience d'avoir un peu ri de nos amis et d'avoir subi leur rire, sans

1. *Letters*, vol. II, p. 302.

2. Voyez ce qu'Aristote dit des hommes d'esprit (εὐτράπελοι, littéralement ceux dont l'esprit évolue facilement, avec agilité), *Ethique*, L. IV, 8.

3. M. Radford, dans un article sur Falstaff, dans les *Obiter dicta* de M. Birrell (première série).

que l'amitié en ait souffert, nous rassure au plus haut point sur la solidité de notre attachement. Lorsqu'un ami rit « comme l'amour sait rire », pour citer la Rosamonde de M. Meredith, c'est-à-dire de ce rire qui ne cache qu'à demi un sentiment bienveillant, par exemple le désir de vous faire oublier en riant ce qui peut vous tourmenter ou vous nuire, il s'attache encore plus sûrement votre cœur. Ce rire même, relativement solitaire, qu'éveillent en nous les choses, quand nul auditeur capable de l'apprécier n'est là pour le partager, se rattache, pour peu qu'il ait un ton d'indulgence et de bonne humeur, au côté sympathique de notre nature, et peut le mettre en jeu.

Si le rire est capable de rendre ainsi plus profond le sentiment de l'humanité, nous ferons bien de surveiller d'un œil jaloux toutes les entraves inutiles qu'on voudrait lui imposer. L'histoire de la gaîté populaire nous montre qu'il y a là un danger.

Que l'instinct du rire doive être réglé, à la fois du dehors par une pression sociale et du dedans par l'empire qu'un homme exerce sur lui-même, cela n'a pas besoin d'être discuté. Il lui est arrivé, quand il n'était pas tenu en respect, de prendre des formes odieuses et meurtrières. Si les hommes ont attribué la gaîté à leurs dieux, ils l'ont attribuée aussi aux démons. Un sentiment intuitif, mais juste, avertit la société qu'un rire effréné menace son ordre et ses lois. Des insultes d'un certain genre, dirigées par de basses plaisanteries contre les convictions religieuses, par exemple, ont pu appeler l'intervention des magistrats. Tout le monde le sait, et l'on sait aussi que la société agit sagement, quand elle cherche à conserver la dignité des rapports sociaux en réprimant avec douceur tout rire indigne et inconvenant, quand elle surveille attentivement l' « hypergélaste » (et l'espèce ne comprend pas seulement ceux qu'Aristote appelle βωμόλοχοι-bouffons); car si ce rieur intempérant ne va pas toujours, soit par malice, soit par pure sottise et par maladresse, jusqu'à blesser au vif quelque endroit sensible, du moins il fatigue les honnêtes gens, les importune, et fait pis encore.

On fera bien cependant de ne pas oublier que l'autorité extérieure, en imposant une contrainte au rire, doit se modérer elle-même. Si le rire a son utilité, non seulement pour le

rieur, mais aussi pour celui dont il rit, il faut tenir compte de cela quand on détermine dans quelle mesure il doit être réprimé. Cette sage circonspection est surtout nécessaire quand l'autorité cherche à réprimer le rire qu'elle craint de voir diriger contre elle. Il serait très fâcheux, par exemple, que le monde élégant fût libre de supprimer toute satire de ce qu'il y a de vulnérable dans ses manières. Des prédicateurs solennels, comme Barrow et Warburton, pourraient faire beaucoup de mal, s'ils réussissaient à réduire au silence la raillerie des demi-croyants ou des sceptiques. Ceux qui possèdent l'autorité ont des raisons particulières de se rappeler ici la devise « Noblesse oblige »[1], et quand même ils n'obéiraient pas à une sage sollicitude pour le bien-être de la communauté, un peu de sagacité suffirait à les avertir qu'ils feront bien de montrer dans leurs ordonnances quelque modération. Que le rire ne les effraye pas plus que leurs prédécesseurs ; qu'il soit même plutôt pour eux bienvenu, non seulement parce qu'il atteste la vitalité de ceux qui s'y livrent, mais parce qu'il prouve la vigilance des citoyens contre le mal qui s'avance à pas furtifs. Peut-être, quand on écrira l'histoire de « l'émancipation des femmes » dans les temps modernes, on reconnaîtra que ce qui a le plus contribué à favoriser ce mouvement, ce sont les critiques plaisantes qu'on lui a prodiguées ; et ces critiques semblent assez naturelles, quand on se rappelle combien, en d'autres temps, les hommes ont ri d'entreprises du même genre ; on ne les trouve pas si déraisonnables non plus, quand on sait voir tout ce qu'il y a de comique dans le spectacle d'un sexe qui travaille à s'affirmer en singeant de son mieux tout ce que fait le sexe rival. Ce qu'un homme d'état à la tête d'une minorité considérable aurait de plus sage à faire, ce serait probablement de décourager les rires de son propre parti et de lui recommander de faire bon accueil à ceux de la majorité dédaignée. Mais une telle politique paraîtrait bien bizarre, ce qui montre que l'idée d'unir la sagesse à la politique est aussi loin de sa réalisation aujourd'hui que du temps des philosophes grecs.

1. En français dans le texte.

J'ai parlé de la mesure qu'une société doit s'imposer à l'égard du rire des individus dont elle se compose. Quant au devoir qu'elle a de maîtriser son propre rire, par égard pour les sentiments des autres peuples qui paraissent avoir des droits sur leur propre tranche de la planète, il ne devrait pas être nécessaire d'en parler. Peut-être suffira-t-il de dire en passant, qu'un journal comique, quand il touche à des questions internationales un peu délicates, ferait bien d'exclure de ses dessins certains détails irritants, la figure d'un singe, par exemple, non seulement de peur que l'étranger ne se considère comme insulté, mais de peur qu'un des honnêtes gens pour lesquels il écrit, poussé par quelque vieil instinct de chevalerie, ne soit tenté de donner à son indignation une expression trop véhémente.

Il est inutile de parler longuement du contrôle qu'un homme sage doit exercer sur son propre rire : c'est une partie de l'empire qu'on doit exercer sur soi-même. Un goût trop vif pour les plaisanteries et surtout pour celles qu'on fait soi-même, peut entraîner, même pour l'homme le meilleur du monde, toute une série de conséquences embarrassantes et cruelles. On a vu des hommes d'esprit à charge à leurs familles, tant l'appétit de l'esprit est exigeant, tant il a de peine à interrompre la régularité de ses repas. Le rire a aussi sa duplicité qui parfois impose, à celui même dont la plaisanterie est en général bienveillante, une note de méchanceté qui s'introduit furtivement sans être aperçue. C'est seulement quand la tendance prononcée aux manifestations extérieures de la gaîté se trouve dans une nature affectueuse, côte à côte avec une sensibilité bien cultivée, pour qui c'est une peine de causer de la peine, qu'on peut compter que le rieur saura se régler parfaitement lui-même. Il n'est peut-être personne parmi nous qui n'ait connu un homme au moins à qui on pouvait appliquer l'épithète de rieur, sans qu'on pût trouver dans toutes ses gaîtés aucune trace de malignité, sans qu'il parût jamais avoir cédé, même par suprise, à la tentation d'effleurer des parties douloureuses. Je ne puis que rappeler ici un homme à qui j'ai déjà fait allusion : il semblait incarner l'idéal d'Aristote son maître, parce qu'on trouvait en lui non

seulement l'homme juste qui, de propos délibéré, conforme ses actes à la justice, mais aussi l'homme poli, l'honnête homme accompli, qui est pour ainsi dire sa loi à lui-même et sait régler son esprit; en même temps, derrière ses yeux pensifs, on croyait deviner le rire toujours prêt à jaillir. Si l'on ne connaît aucun rieur aimable de la même classe, on peut étudier dans les *Essais d'Elia* les caractères qui la distinguent.

Pour être parfaitement maître de votre rire il ne suffit pas, à beaucoup près, que vous craigniez d'affliger l'auditeur, soit que le rire s'adresse à lui ou que vous le sachiez prêt à s'identifier avec celui qui en est l'objet. Il y faut un sens délicat de ce qui est à propos, de ce qui est juste. Ce n'est pas trop demander à celui dont le rôle est de découvrir l'inconvenance chez les autres, que de vouloir qu'il sache lui-même l'éviter. Il fera bien de se rappeler qu'il n'est rien de pire qu'une raillerie déplacée :

Risu inepto res ineptior nulla est.

Quand on discute sur des choses sérieuses, si l'on essaie de cacher la pauvreté de l'argumentation sous ce qu'on pourrait appeler, pour user d'un terme flatteur, « argumentum ad risum », on se permet une de ces choses qui rapetissent les hommes.

La circonspection qui convient au porteur d'une arme si tranchante ne s'arrêtera pas là : il devra encore se demander si la chose qui égaie son regard mérite qu'on en rie. Par exemple, notre langage étant aussi pauvre qu'il l'est, l'emploi de certains mots où une interprétation subtile peut faire voir, outre le sens naturel, un second sens fâcheux pour celui qui vient de parler, ne nous autorise pas à diriger contre celui-ci la flèche du ridicule. Il faut un sens bien délicat de la justice pour découvrir en pareil cas la ligne qui sépare ce qu'on peut se permettre de ce qu'on doit s'interdire.

Pour faire du rire un emploi irréprochable, d'autres distinctions délicates sont nécessaires. Tel mot, telle action, fournissent peut-être au plaisant la proie la plus légitime, quand ils sentent la vanité, mais autrement doivent passer sans être inquiétés. La vanité exerce en effet une telle tyrannie parmi les hommes; elle est si malfaisante; elle dénote un si faible degré

de sensibilité dans l'épiderme moral, que le rieur même le plus discret peut tout se permettre, quand il est sûr de se trouver en présence d'une de ses explosions. D'autre part un sens juste de la véritable valeur des choses avertira le sage que ce n'est pas le moment de rire, quand quelque manifestation de la bête dans l'homme se produit effrontément et appelle un mode de répression plus énergique.

Même en l'absence de témoins, l'honnête homme ne cessera pas de se surveiller à cet égard. Il saura voir comment l'habitude d'une gaîté inconsidérée peut avoir sur sa propre nature une influence réflexe fâcheuse; comment, par exemple, elle peut lui enlever en un moment le mérite exquis d'un respect ancien pour une chose belle; comment, au lieu de donner plus de douceur encore à nos affections, elle y peut jeter une goutte d'amertume; comment elle peut introduire en fraude dans nos relations quelque chose de cet orgueil et de ce mépris qui désunissent les hommes.

Je viens d'insister sur les hautes raisons morales qui commandent à l'honnête homme de modérer son rire. On peut y ajouter certaines raisons de prudence. Si, comme on l'a soutenu ici, nous échappons par le rire à l'attitude normale sérieuse qui s'impose à quiconque veut bien vivre (bene vivere), cela veut dire que, pour en user sagement, nous devons le retenir dans de certaines limites. Dans le cas seulement où il y aura au fond de notre gaîté un sentiment vraiment sérieux et bon, notre rire sera, au plein sens de l'expression, celui de l'esprit et du cœur. Rire ainsi, de ce rire complet, en présence d'une dignité qui déroge, c'est montrer que nous gardons le respect des véritables dignités. Si le rire devient fréquent et passe en habitude, il ruinera ce respect, et, par suite de cette diminution morale, il finira même par devenir quelque chose d'insipide et de mécanique. Jamais l'éternel ricaneur, pour qui rien n'est sacré, ne connaîtra la saveur d'un bon rire.

L'impulsion au rire tirera toujours les éléments divers qui viennent s'y adjoindre du nid moral où elle grandit; et l'homme bon, affectueux, qui n'oublie pas ce qu'on doit aux choses respectables, ennoblit la gaîté. Elle semble en effet, dans une pareille nature, devenir une expression de la bonté même, et

l'une des plus belles. Elle nous garantit en quelque sorte que la vertu y est naturelle et sincère ; elle la rapproche de nous comme quelque chose de bien humain, qu'il faut aimer. Exempte de tout alliage d'orgueil et de malignité, elle ressemble à l'allégresse de l'enfant, élargie et rendue bienfaisance par d'expansives sympathies.

Il faut donc soutenir, non seulement que le rire, dans toute sa plénitude et sa richesse, peut trouver dans l'âme de l'homme de bien le terrain qui lui convient, mais que, sans le rire, il manquera quelque chose à cette âme. Cette doctrine paraît contredire nettement de grandes autorités et entre autres Pascal; cependant on peut montrer qu'il n'y a ici en réalité aucune contradiction. Le rire qu'accusent Pascal, Addison et les autres, n'est pas le rire bienfaisant et humoristique, mais celui qui dénote la grossièreté et la brutalité ou, ce qui n'est guère moins intolérable, l'absence de tout sérieux et le vide de l'esprit.

Le rire est donc, on peut l'affirmer, un des biens que les hommes doivent conserver avec un soin jaloux. Il apporte la gaîté dans ce monde que l'ennui est toujours prêt à envahir, et dont le spectateur est parfois disposé à dire ce que Walpole disait des esthètes élégants de Bath : « il n'y eut jamais rien de si divertissant ou de si ennuyeux. » Il fournit des distractions à la jeunesse et plus encore à l'âge mûr; et quelques hommes, comme Heine et Stevenson, peuvent trouver en lui un compagnon qui égaie leur lit de douleur. Il est l'âme des joyeuses réunions. On peut aussi, tant il a de faces diverses, le recommander comme capable d'aplanir les rugosités du caractère, et il peut donner le dernier coup de pinceau à cette figure morale que tout homme travaille à peindre dans le cadre de sa propre vie. Il nous accompagne gracieusement quand nous visitons la *nursery* et que notre main maladroite s'essaie dans l'art d'amuser l'enfance ; il ne nous abandonne pas, pour peu que nous tenions à sa compagnie, quand nous nous livrons à des occupations sérieuses.

S'il en est ainsi, il semble qu'au lieu d'essayer de détruire l'habitude du rire, nous devrions la favoriser en nous-même et chez les autres. Cependant ici il faut prendre garde. On ne peut guère s'attendre à ce que l'homme qui voit dans le rire un pré-

cieux élément de bonheur s'associe à l'effort qui serait fait pour rendre tous les hommes également prompts à répondre à l'appel de la gaîté; et cela pour une bonne raison. Mieux que tout autre, il sait que ce spectacle de sottise, de duperie, de vanité, dont son rire est nourri, prouve que la grande majorité de ses semblables est incapable de connaître le rire délicat de l'intelligence. Il commettrait donc un acte de folie, une sorte de suicide, s'il essayait de transformer le monde qui l'entoure en une société d'hommes et de femmes amis du rire. Heureusement pour le « Gélaste », une telle transformation dépasse le pouvoir de toute association qui pourrait se former pour l'encouragement du rire. Que les humoristes continuent donc à se résigner, avec une parfaite sérénité d'esprit, à n'être qu'une « insignifiante minorité ».

Ce n'est pas seulement dans les intérêts des amis du rire qu'il est bon qu'ils ne puissent imposer leur tempérament joyeux à tous les hommes également. Le sage se souviendra qu'il faut, pour composer notre monde social, des gens de toute sorte et que, selon les dispositions d'un homme, ses habitudes d'esprit, sa position, il y a plus ou moins de raisons de souhaiter qu'il ait le rire facile. Pour ceux, par exemple, dont la sensibilité est vive et la perception prompte, surtout s'ils sont appelés à mener une vie monotone et déprimante, ou, comme Goldsmith, à lutter contre les circonstances, le don de saisir promptement tous les côtés risibles des choses peut être une véritable nécessité. Certains cœurs sont comme de riches claviers où la musique de la vie fait résonner toutes ses notes : ils se briseraient peut-être, si la fée du rire ne venait à propos les visiter avec sa baguette magique. D'autre part beaucoup de gens très estimables se passent fort bien du rire; bien mieux, ils perdraient peut-être quelque chose à le pratiquer. Ceci paraît être vrai d'une foule d'excellentes personnes de l'un et de l'autre sexe, qui sont particulièrement douées pour appliquer à quelque mission une concentration rigoureuse de pensée et d'énergie morale. Les personnes de ce caractère semblent passer toute leur vie dans l'ombre austère de leur cause; elles portent partout avec elles une conscience d'elles-mêmes et de leurs devoirs d'un genre tout particulier : on les sent convaincues que le monde ne peut

se passer d'elles. Le rire n'est pas fait pour elles ; disons-le en étouffant un soupir. Il ne saurait non plus, semble-t-il, trouver l'atmosphère libre et ensoleillée dont il a besoin, chez les personnages imposants par leur rang ou leur fonction qui travaillent sans cesse à entretenir chez les autres une crainte nécessaire ; ni chez ceux qui vivent dans un contentement d'eux-mêmes imperturbable et profondément enraciné ; ni chez ceux qu'absorbe la préoccupation solennelle, le grave souci d'accroître leur dignité sociale. Personne, sans doute, si ce n'est peut-être quelque grave maître d'hôtel, n'a besoin d'être plus sûrement au-dessus de toute tentation de rire, que l'homme qui se prépare à ses premiers grands dîners.

La cause de ces « agélastes » endurcis est très forte. Ceux d'entre nous qui aiment que le rire, comme une brise marine, circule librement, et à qui déplaît cette atmosphère étouffante où semblent se confiner les personnes vouées au sérieux, feront bien de se rappeler tout ce que le monde doit au manque d'humour de ses citoyens. Si Rousseau avait beaucoup aimé le rire, certainement nous n'aurions jamais eu cette attaque pittoresque et instructive qu'il a dirigée contre la civilisation et tout ce qui est sorti d'elle. Dante, Milton et les autres poètes qui ont élevé dans leurs vers des monuments sombres et grandioses, auraient-ils achevé leur tâche, si le lutin rieur les avait tirés vigoureusement par le pan de leurs habits ? Combien d'institutions sociales, fort utiles cependant, ne se seraient jamais établies, si ceux qui en ont d'abord pris l'initiative avaient été trop sensibles à l'aspect bizarre et ridicule des bévues qui caractérisent d'ordinaire en toute chose les premiers essais ! Que ceux qui rient soient donc prêts, non seulement par un intérêt personnel bien entendu, mais parce qu'il convient de rendre justice aux vertus qui nous sont étrangères, à laisser aux « agélastes » leur place dans ce monde.

Les considérations précédentes montrent que, dans tout effort pour encourager le rire, nous devons procéder avec prudence. Un père perdrait peut-être beaucoup de temps, et d'un temps précieux, à tenter l'expérience sur un membre de sa famille. Un instituteur facétieux (et, ceci soit dit à l'honneur

de la profession, on peut en trouver de tels) fera peut-être des expériences du même genre sans rien obtenir que des désappointements. Peut-être quelques épreuves sûres pour reconnaître l'humour rendraient ici des services; mais les journaux ne sont pas encore parvenus à en inventer une qui soit satisfaisante, et les laboratoires psychologiques ont, sagement sans doute, évité le problème. En outre, au cours de l'épreuve, il serait nécessaire d'examiner la qualité de l'humour obtenu; autrement le pédagogue pourrait fort bien développer chez l'enfant des dispositions que, dans son intérêt même, il vaudrait beaucoup mieux étouffer. Peut-être, en effet, cet examen de la qualité du rire, s'il était possible, devrait être entrepris pour un objet plus sérieux ; car cette remarque de Gœthe, que les directions prises par le rire d'une personne sont une des choses qui nous renseignent le mieux sur son caractère, peut s'appliquer aussi, en tenant compte des différences d'âge, au jouvenceau tout neuf encore. L'investigateur, quand il entreprendra de soumettre à une pareille analyse la gaîté d'un jeune homme, devra noter la qualité des sons expressifs eux-mêmes; car à notre époque, où le talent de la sophistication est si précoce, un rire vraiment jeune, dont le ton est aussi clair qu'il est plein et libre, est une rareté. Pour mesurer une première fois les dispositions de l'élève à la gaîté, le maître ferait peut-être bien de lui poser la question suivante, dont l'idée m'a été suggérée par un des plus savants et des plus respectables d'entre nos amis, qui m'assure que, pour son compte, la situation à laquelle il va être fait allusion lui cause la plus franche gaîté : « Supposez que vous fassiez une visite, et que, après avoir posé votre chapeau sur une chaise, vous veniez à vous asseoir dessus par inadvertance : qu'est-ce que vous éprouveriez ? » Une épreuve plus facile pour le maître serait sans doute de relâcher de temps à autre les rigueurs de la discipline, et d'inviter avec précaution l'enfant à la plaisanterie. On a plaisir à voir que ce moyen a été recommandé récemment par un journal spécial des plus estimés, qui s'exprime ainsi : « Ce n'est pas une aversion naturelle pour le travail ou pour le professeur, c'est l'absolue nécessité pour l'enfant de se délasser d'une leçon fatigante par un moment de

gaîté, qui explique bien souvent les difficultés de la discipline[1]. Après cela il faudrait encourager les enfants à supporter la discipline du rire de leurs camarades, afin qu'ils ne restent pas à cet égard au-dessous du niveau moral du sauvage estimable. Cette partie des fonctions du maître n'est certainement pas négligée dans notre pays; peut-être même a-t-on un peu exagéré dans ce sens.

Le don de l'humour préservera un homme de beaucoup de sottises, et entre autres de la tentation de faire le prophète. La prophétie a son domaine spécial, par exemple dans l'astronomie; mais déjà, dans certaines branches ambitieuses des sciences physiques, elle commence à prendre un air de présomption. La transporter dans la région des affaires humaines, c'est montrer une confiance juvénile qui ne sait pas encore reconnaître les limites imposées par la logique. Aussi ne risquerai-je pas d'en fournir un exemple en prédisant ce qu'il adviendra du rire.

Peut-être suffit-il de dire que, dans la fraction de seconde de l'horloge cosmique où notre existence se trouve comprise, certaines tendances peuvent être observées, qui paraissent avoir quelque rapport avec cette question. Le plus gai des hommes hésiterait sans doute beaucoup à dire que notre époque est une époque de gaîté. Depuis un siècle et davantage nous paraissons nous être singulièrement éloignés de cet optimisme serein qui avait une foi attendrie dans la perfectibilité du genre humain. Si l'avenir de l'homme nous inspire quelque enthousiasme, c'est sur la perfectibilité de nos machines que nous laissons notre esprit se donner carrière. Ce fait seul donne lieu de croire que nous ne trouverons pas de notre temps une exubérance exceptionnelle de l'esprit joyeux. Les écrivains aussi ont insisté sur ce fait que notre siècle, s'il n'est pas ennuyeux, est certainement loin d'être gai. Un essayiste, qui nous a été récemment enlevé, a laissé des pages attristées sur la décadence du rire franc et communicatif d'autrefois[2]. Un autre, en parlant de Falstaff, dit que si

1. *The Journal of Education*, novembre 1901, p. 687.
2. Traill, *loc. cit.*, p. 147.

l'homme se distingue de la bête par le rire, les soucis et les chagrins de la vie l'ont presque dépouillé « de ce gracieux privilège, en le rabaissant à une brutale solennité »[1].

On a remarqué plus haut que le joyeux rire populaire d'autrefois a perdu la plénitude de sa sonorité ; et l'on pourrait peut-être, sans tomber dans un dogmatisme juvénile, expliquer jusqu'à un certain point comment a eu lieu cette perte.

Tout d'abord il paraît assez certain que le déclin de la gaîté populaire n'est qu'une partie d'un changement plus considérable : par là j'entends la disparition graduelle de l'esprit de jeu, de cette disposition de l'homme à s'abandonner complètement à un plaisir facile et léger. C'est ce que nous pouvons voir ailleurs encore que dans la gaîté plutôt forcée de la foule en présence des pantomimes et autres spectacles somptueux à la dernière mode. Nous le voyons dans le changement qui s'est produit dans nos jeux de plein air. Où est l'amusement, où est la gaîté dans le foot-ball et dans les parties de cricket d'aujourd'hui ? Est-il rien qui ressemble moins à un divertissement qu'un match sur les terrains de Lord's[2], excepté quand pour un moment une équipe d'Australiens, oubliant tout ce qui l'entoure, s'élance en bondissant dans l'enceinte ? Les applaudissements même que font entendre les spectateurs sans quitter leur mine solennelle, ont quelque chose de raide et de mécanique.

Si le large courant du rire choral d'autrefois a été réduit ainsi à un maigre ruisselet, on supposera tout d'abord que cet effet est entièrement dû à un raffinement croissant dans les manières de toutes les classes. Les représentants attitrés de la « Société » nous disent, comme nous l'avons vu, que le rire bruyant est interdit par le code des convenances. La classe moyenne, pour qui l'imitation des rangs supérieurs devient un culte solennel, a naturellement emprunté cette idée à la classe la plus élevée ; et les classes inférieures peuvent être disposées dans les occasions publiques à respecter Mother Grundy[3] au point d'imposer un

1. M. Radford, *loc. cit.*

2. Terrain de jeu bien connu situé au nord de Londres.

3. On pourrait presque traduire Mother Grundy par Mme l'Etiquette, ou Mme Qu'en-dira-t-on. Cette respectable dame est un personnage dont on

frein à l'esprit rétif de la gaîté. Cependant le déclin paraît beaucoup trop marqué pour qu'aucune contrainte artificielle de ce genre puisse l'expliquer. Des raisons sérieuses nous amènent certainement à conclure que le peuple, même quand aucune contrainte ne le gène, ne rit plus ni aussi longtemps ni aussi fort qu'autrefois.

Ce n'est pas ici qu'on peut expliquer un changement trop récent peut-être pour que l'explication en soit facile. Nous pouvons cependant nous hasarder à supposer qu'il est lié avec d'autres tendances sociales qui paraissent être encore à l'œuvre. Nous sommes probablement dans une phase de transformation générale du tempérament pour la masse entière du peuple. On dirait que maintenant les intérêts matériels peuvent seuls toucher les esprits, que le jeu tire aujourd'hui son principal attrait des sommes pariées, tandis que la comédie, de son côté, est obligée d'amorcer la foule par des splendeurs de mise en scène qui coûtent évidemment beaucoup d'argent. D'autres forces également profondes agissent probablement dans le même sens. La gaîté de la joyeuse Angleterre était celle d'un peuple fraternellement uni. C'est que, lorsqu'on échappa au prêtre, et plus tard à l'Espagnol son champion, la délivrance fit éclater un sentiment commun de soulagement et d'expansion joyeuse. Les violents antagonismes de classes d'aujourd'hui, surtout celui qui existe entre employeurs et employés, laissent peu d'espoir qu'on puisse voir renaître ce rire où tout un peuple s'unissait en chœur.

Ce déclin du large rire choral, qu'on remarque aussi dans le rire qui s'échange d'un groupe social à l'autre, paraît avoir amené, entre autres conséquences, une diminution du rôle que jouait la gaîté comme élément de modération et de conciliation dans l'exercice de l'autorité. Tout ce que nous avons pu gagner à l'introduction d'un esprit conciliant dans le gouvernement de

parle beaucoup, mais qu'on ne voit jamais, dans une pièce de Morton (XVIIIe siècle, un siècle avant Mme Benoîton). Certaine dame Ashfield, chaque fois qu'elle voit ou craint de voir les convenances violées, s'écrie : « Qu'en dirait Mme Grundy ? » De là une sorte de dicton populaire :

Beaucoup de gens craignent Dieu,
Beaucoup plus craignent Mme Grundy.

(*Note du Trad.*)

la jeunesse est, je le crains bien, plus que compensé par ce qu'on a perdu en bannissant des relations entre le patron et l'ouvrier, entre la maîtresse et la domestique, le rire de bonne humeur qui adoucissait les frottements. Peut-être aussi, dans notre dessein terriblement sérieux de faire malgré eux le bonheur d'une foule de peuples placés à tous les degrés d'infériorité, en les incorporant dans un empire qui est un monde, nous allons perdant de vue les vertus conciliantes de cet esprit d'enjouement amical dont la valeur a été reconnue, nous avons pu le voir, par quelques-uns de ceux qui avaient affaire à des peuples sauvages.

Le sérieux d'aujourd'hui, qui a bien l'air de s'être installé chez nous pour longtemps, a peut-être ses racines dans un effort plus obstiné des hommes pour se pousser dans le monde; dans un désir plus passionné, plus âpre, de s'élever sur l'échelle de la fortune et du bien-être; et en même temps dans l'état d'esprit qui en résulte; dans le mécontentement,

« La lassitude, la fièvre, l'irritation »,

qui tuent chez l'homme la possibilité de s'abandonner de tout son cœur à des plaisirs simples.

S'il en est ainsi, on peut s'attendre à voir ce qui survit du rire prendre un ton faux et forcé dissimulant mal comme un soupir de fatigue. On dirait que les hommes n'ont plus le temps de rire. Même dans une réunion de fête vous trouvez des personnes qui ne répondent à l'appel de votre enjouement que par un petit rire aussitôt étouffé, pauvres êtres toujours affolés, incapables de se délivrer pour un instant du chaos d'exigences sociales où ils sont plongés.

Ce rire social de notre temps présente une caractéristique encore plus inquiétante, qui se reflète plus ou moins clairement dans une foule de pièces qui passent maintenant pour des comédies : c'est son cynisme. Il y a là quelque chose de plus grave que le rire creux et affecté de gens que le monde fatigue : c'est une disposition à rire d'une nouvelle sorte de choses, ou plutôt des choses d'autrefois d'une manière nouvelle. Ainsi il nous arrive d'entendre un membre peu scrupuleux de telle ou

telle profession railler quelque trait « amusant » de conscience chez un de ses confrères. Ce rire a des tons particuliers faciles à distinguer : c'est tantôt la note aiguë et grêle où la supériorité exprime son dédain, tantôt le son rude et insolent que roulent les lèvres plus hardies du roué. Un tel rire, qu'il vienne d'un individu, d'une classe ou d'une nation, révèle l'état d'un esprit qui n'est pas encore arrivé à se défaire complètement des scrupules auxquels il obéissait autrefois.

Les tendances que nous venons d'indiquer montrent combien notre rire dépend étroitement des forces morales, avec quelle sûreté elles en déterminent le ton, l'accent de sincérité. Elles nous apprennent aussi que les inclinations mauvaises sont bien plus dangereuses pour notre saine et robuste gaîté que ne le sont les bonnes, même quand ces dernières vont jusqu'aux confins de la sainteté.

Il y a dans ces symptômes de quoi attrister l'ami du rire. On peut, sans être déraisonnable, craindre que la gaîté vraiment joyeuse et bienfaisante ne périsse. Les avantages de l'instinct de la joie, sur lesquels j'ai peut-être trop insisté, ne nous assurent en aucune façon qu'il subsistera toujours. Quelques services qu'il rende à une société, nous avons des exemples de sociétés puissantes qui paraissent s'en passer à merveille. Il en est de même probablement du rire individuel. Un petit nombre de personnes lui doivent, comme je l'ai fait entendre, de se maintenir sur la scène du monde; mais cet avantage dans la lutte de la vie n'a probablement qu'une efficacité très limitée.

En dépit de ces symptômes inquiétants, on peut, par une recherche patiente, en découvrir d'autres qui feraient espérer la persistance d'un rire bienfaisant. Si la comédie et la satire paraissent fatiguées et assoupies, l'humour veille et ne perd rien de son activité. La littérature de plusieurs pays nous fait espérer que nous verrons se développer avec des tons nouveaux le rire tranquille et réfléchi. Au fur et à mesure qu'on sait mieux, en général, rendre justice aux littératures étrangères, on voit s'abaisser les obstacles, indiqués par nous ailleurs, que les frontières politiques imposaient au goût; et l'on peut espérer, du moins entre les bons et libres esprits des différentes nations civilisées, un rapprochement qui leur permettra de

jouir par réciprocité des écrits humoristiques des unes et des autres.

Pour le reste nous pouvons mettre notre confiance dans l'importance croissante de ce que j'ai appelé le rire individuel. Il est à croire que, dans l'avenir, les hommes qui pensent, en même temps qu'ils s'attacheront davantage à leur idéal, sentiront aussi plus vivement le comique qu'il fait naître par contraste autour d'eux. S'il en est ainsi, ils ressembleront moins qu'aujourd'hui à des enfants au cœur gai; ils devront faire briller dans la chambre de la vie, à mesure que s'en éloigne la riante lumière du matin, les chaudes et bienfaisantes clartés de l'humour; et ils pourront en entretenir la flamme avec les aliments inépuisables que fournit la littérature. Ce sera ainsi leur œuvre de conserver le rire humain; et ils feront bien, tout en développant la méditation de l'humoriste, de rester en contact avec les types les plus sains du rire social, avec la gaîté simple du peuple telle qu'elle nous est conservée dans les *contes*[1], les œuvres du même genre et les comédies faites pour durer. Si quelques hommes cultivent de cette façon leur propre rire et s'efforcent d'en partager la jouissance avec un groupe intime d'amis, nous pouvons espérer qu'il ne périra pas (quoiqu'il soit après tout moins douloureux d'assister à la mort qu'à l'avilissement de ce qu'on aime), et qu'il sera conservé par quelques amis fidèles pour un siècle plus heureux. Ils seront récompensés d'avance; car le rire pur et honnête, comme la clémence, est une bénédiction pour celui qui donne et pour celui qui reçoit[2].

1. En français dans le texte.

2. Shakespeare, *Le Marchand de Venise :* « It is twice blest ; It blesses him that gives and hùm that takes ».

« Elle (la clémence) est deux fois bénie ; elle bénit celui qui la donne et celui qui la reçoit. » Trad. d'Emile Montégut, T. I, p. 206. (*Note du trad.*)

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE I

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Objections contre une étude sérieuse du rire. — Comment le sujet a été traité par les philosophes. — Ce qu'ils font des faits. — Examen d'un exemple donné par le Dr Lipps. — Défauts communs des théories. — Difficultés qu'on rencontre pour traiter le sujet scientifiquement. — Etendue et plan de notre enquête 1

CHAPITRE II

LE SOURIRE ET LE RIRE

Nécessité d'étudier le processus physique du rire. — Mouvements caractéristiques du sourire. — Fonction expressive du sourire. — Continuité entre les processus du sourire et du rire. — Mouvements caractéristiques du rire. — Modifications organiques qui se produisent pendant le rire. — Bienfaits physiologiques du rire. — Effets du rire excessif. — Le rire comme expression. — Rapports de l'expression et du sentiment dans le rire. — Action réciproque du sentiment joyeux et des concomitants organiques. — Déviations du type normal du rire 23

CHAPITRE III

OCCASIONS ET CAUSES DU RIRE

1. — *Du rire provoqué par un stimulant sensible : Chatouillement.* — Régions chatouilleuses. — Sensations caractéristiques du chatouillement. — Réactions motrices provoquées par le chatouillement. — Dans quelle mesure les attributs de la sensation déterminent le rire du chatouillement. — Le facteur mental dans l'effet du chatouillement. — Conditions objectives du succès du chatouillement selon les dispositions particulières qu'il rencontre dans le sujet. . . 46

2. — *Autres formes quasi-réflexes du rire.* — Variétés du rire automatique et nerveux. — Elément commun dans ces variétés : détente et soulagement. 60

3. — Variétés du rire joyeux. — Accès de rire prolongé. — L'élément essentiel du rire joyeux. — Occasions du rire joyeux. — *a*) Le jeu. — *b*) La taquinerie comme excitant du rire. — *c*) La plaisanterie en action et le rire. — *d*) Le rire accompagnement d'une lutte. — *e*) Occasions d'une solennité inusitée provoquant le rire. — Bases physiologiques de l'habitude du rire 65

CHAPITRE IV

VARIÉTÉS DU RISIBLE

Causes objectives du rire. — Y a-t-il dans le risible un élément universel ? — Groupes de choses risibles. — 1. Nouveauté et étrangeté. — 2. Difformités physiques. — 3. Difformités morales et vices. — 4. Infractions à l'ordre et la règle. — 5. Petites mésaventures. — 6. Indécence. — 7. Faux-semblants. — 8. Ignorance ou maladresse. —9. Rapports de contrariété ou de disconvenance. —10. Jeux de mots et traits d'esprit. — Coopération de différents traits risibles. — 11. Manifestation d'enjouement dans les objets. — 12. Spectacle du succès dans un combat 75

CHAPITRE V

LES THÉORIES DU PLAISANT

1. — *La théorie de la dégradation.* — Théorie d'Aristote. — Théorie de Hobbes. — Théorie du Professeur Bain. — Critique de la théorie de la dégradation 110

2. — *Théorie de la contrariété ou de la disconvenance.* — Théorie de Kant ; l'attente frustrée. — Critique de la théorie de Kant. — Fonction de la surprise dans l'effet du plaisant. — Théorie de Schopenhauer : la disconvenance. — Critique de la théorie de Schopenhauer. — Différentes formes de disconvenance. — Résumé de la critique des théories. — Essai d'unification des deux principes. — Le risible dans le désaccord avec une exigence sociale. — Part du rire primitif dans l'effet du plaisant. — Rapport d'une joie soudaine avec la détente après l'effort. — Elément de mépris dans l'effet du plaisant. — Le rire et la disposition au jeu. — La disposition au jeu dans les effets du plaisant. 115

Résumé des résultats de l'enquête sur les théories. 142

CHAPITRE VI

LES ORIGINES DU RIRE

Problème des origines du rire dans la race. — Rudiments de gaîté supposés chez l'animal. — Manifestations d'un sens de la plaisanterie chez le chien. — Manifestations de gaîté chez le singe. — Première

apparition du rire chez l'enfant : date du premier sourire. — Date du premier rire. — Du rire comme suivant le sourire. — Ordre de l'un et de l'autre dans l'évolution de la race. — Conjecture sur la genèse du sourire humain. — Comment du sourire primitif peut être sorti le rire. — Problème de l'évolution du rire et du chatouillement. Effets du chatouillement sur les animaux. — Date de la première réaction au chatouillement chez l'enfant. — Le chatouillement comme héritage d'ancêtres éloignés. — Valeur des théories évolutionnistes du chatouillement. — Comment le rire peut s'être adjoint au chatouillement 144

CHAPITRE VII

DÉVELOPPEMENT DU RIRE PENDANT LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES DE LA VIE

Problème du premier développement du rire chez l'individu. — Développement des mouvements du sourire et du rire. — Processus général du développement émotionnel. — Rapport du rire de joie et du rire de jeu. — Développement du rire de joie. — Apparition du rire de surprise. — Premier rire de détente après un effort. — Première forme du rire de jubilation. — Développement du rire comme accompagnement du jeu. — Formes primitives du rire malin. — Premières manifestations du rire turbulent. — Germes du rire fripon. — Premières perceptions rudimentaires du risible. — Gaîté causée par les sons. — Premier sentiment du plaisant dans le monde visible. — Premier plaisir pris aux faux semblants. — Premier rire causé par l'incorrect. — Perceptions confuses de l'incongru et de l'absurde. — Premier sentiment du plaisant dans les mots. — Résumé des résultats obtenus 172

CHAPITRE VIII

LE RIRE DES SAUVAGES

Sources de notre connaissance du rire des sauvages. — Opinions différentes des voyageurs à ce sujet. — Du rire comme trait caractéristique marqué des sauvages. — Description des mouvements qui manifestent leur gaîté. — Leur entrain et leur bonne humeur. — Du rire comme accompagnement de la timidité. — Leur goût pour la taquinerie. — Rudes plaisanteries. — Manière dont ils acceptent la plaisanterie. — Rire de supériorité et de mépris. — Leur jovialité indécente. — Sentiment de la bizarrerie risible. — Ils se moquent des façons de l'étranger. — Comment ils rient de ce que fait l'homme blanc. — Ils rient de celui qui ne sait pas ce qu'ils savent. — La société sauvage et la gaucherie du blanc. — Germes du sentiment de l'absurde. — Moqueries entre membres de la même tribu. — Entre hommes et femmes. — Le pince-sans-rire. — Organisation de divertissements joyeux. — Germes de la mimique. — Différenciation des plaisants de profession, etc. — Chansons et histoires amusantes. — Coexistence de niveaux différents de rire. — Comment on mène le sauvage par le rire 203

Utilité sociale du sourire

CHAPITRE IX

LE RIRE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALE

Rapports entre le rire et la vie sociale. — La gaîté contagieuse envisagée comme qualité sociale. — Utilité sociale du rire. — De la différenciation des classes comme condition du rire. — Comment le groupement social élargit le champ du rire. — Utilité du rire réciproque entre groupes sociaux. — Resserrement des groupes par le rire. — Les supérieurs riant des inférieurs. — Les inférieurs raillant les autorités. — Les ouvriers riant de leurs surveillants. — Revanche de la femme par le rire. — Fonction corrective du rire des inférieurs. — Le rire des groupes contribuant à les concilier. — Résumé des services sociaux du rire. — La vanité d'un groupe corrigée par le rire des autres. — De l'influence des mouvements sociaux sur le rire. — Changements de la mode. — La mode et la coutume. — Côtés plaisants des mouvements de la mode. — Descente plaisante de la mode de rang en rang. — Rire qu'excite le démodé. — Le mouvement du progrès. — Accueil fait aux idées et aux pratiques nouvelles. — Les vieilles coutumes éliminées par le rire. — Influence de l'esprit de gaîté sur les changements sociaux. — Effet de l'évolution des groupes de culture. — Effet de la subdivision en petites coteries. — Le progrès brisant les barrières des groupes. — Aspects coniques de la société passant à une forme ploutocratique. — Le progrès de la culture rendant la gaîté plus délicate. — Diminution dans l'intensité de la gaîté d'autrefois. — Conflit entre la gaîté populaire et l'autorité. — Plusieurs points de vue combinés dans l'idée que le peuple se fait du risible. — Préparation au rire individuel. 234

CHAPITRE X

LE RIRE DE L'INDIVIDU : L'HUMOUR

Définition de l'humour. — Traits caractéristiques de l'humour. — Base intellectuelle du sentiment humoristique. — La contemplation humoristique est binoculaire. — Le champ du risible pour l'humoriste. — Modification de l'attitude d'effort dans l'humour. — Complexité de l'humour comme sentiment. — Problème de la fusion de sentiments dissimilaires. — Faits expliqués par notre analyse de l'humour. — Variations de l'humour selon la race et la nationalité. — Le tempérament et l'individualité dans l'humour. — L'humour élargissant le champ d'action du rire. — Sens plus délicat de ce qu'il y a d'amusant dans les caractères. — Appréciation du défaut de convenance entre les hommes et les situations. — De l'étude des caractères comme divertissement. — Le rire pénétrant dans la sphère du sérieux. — Effet de la bienveillance pour étendre le domaine du rire. — De l'amusement qu'on trouve à s'examiner soi-même. — De l'autocorrection par le rire. — Comment l'humour sert un homme dans ses relations avec les autres. — Les petites peines dissipées par le rire. — Utilité de l'humour dans les grandes peines. — Contemplation humoristique de la scène sociale. — Aspects amusants du grand monde. — La vanité s'étalant plaisamment dans la presse. — Le

spectacle social dans le passé et dans le présent. — L'humour contemplant la scène sociale dans les époques critiques. — L'humour devant les manifestations de l'esprit belliqueux. 274

CHAPITRE XI

LE RISIBLE DANS L'ART : LA COMÉDIE

Sources naturelles de l'art comique. — Ressources que l'art en général offre au rire. — Origines de la littérature plaisante. — Les débuts de la comédie. — Les incidents de la comédie sont un développement du jeu de l'enfant. — Valeur comique des répétitions. — La ruse et la duperie. — La comédie réfléchissant les mouvements du rire social. — L'esprit dans le dialogue comique. — Théories de l'esprit. — L'esprit jeu de l'intelligence. — L'esprit et les jeux de mots. — Des caractères comme éléments de la comédie. — Comment la comédie représente les caractères. — Le type dans les caractères comiques. — Développement de la peinture des caractères dans la comédie classique. — Les caractères dans la comédie anglaise primitive. — Molière peintre de portraits comiques. — Son art dans la composition des caractères. — Contraste de la personne anti-sociale et du monde social. — L'abstrait et le concret dans les caractères de Molière. — Le point de vue de Molière. — La comédie de la Restauration en Angleterre. — Lamb et Macaulay sur le côté moral de la comédie. — Justification de l'opinion de Lamb sur la comédie de la Restauration. — Distinction entre le point de vue social et le point de vue moral. — La contrainte sociale relâchée par la comédie. — Limites qui s'imposent à la représentation comique des choses. — Le point de vue comique dans la fiction en prose. — Le rire de ton mixte dans la littérature : Satire. — Différents degrés de sérieux dans la satire. — Contraste entre la littérature satirique et la littérature humoristique. — Rapports de l'esprit et de l'humour. — Frontières communes de la satire et de la littérature humoristique. — L'humour comme ingrédient de la fiction en prose. — Frontières communes de l'humour du roman et de la philosophie. — L'humour dans d'autres genres littéraires 317

CHAPITRE XII

VALEUR DÉFINITIVE ET LIMITATIONS DU RIRE

Nécessité d'un point de vue philosophique. — La philosophie complétant le jugement individuel sur la vie. — Place pour le rire dans la contemplation philosophique. — La philosophie rapetissant notre monde de tous les jours. — Pourquoi les philosophes ne sont pas d'ordinaire des humoristes. — L'idéalisme spéculatif dépouillant notre monde ordinaire de son intérêt. — De l'Optimisme et du Pessimisme dans leurs rapports avec le rire. — Ressources qu'offre au rire le Scepticisme philosophique. — Conditions du développement de l'humour philosophique. — L'humour dans l'estimation définitive de la vie. — Services rendus par l'humour philosophique. — Justification du point de vue individuel. — La contemplation amu-

sée favorisant la survivance de l'individu non adapté. — Préférence du philosophe pour la retraite. — Point de vue de l'humoriste philosophique dans la contemplation des choses. — Influence du milieu social sur le contemplateur. — Points de vue de l'humoriste, de l'auteur comique, du satirique. — Ce que vaut en somme le rire. — Prétendue fonction purifiante de la comédie. — Fonction corrective du rire social d'aujourd'hui. — Du ridicule comme épreuve de la vérité. — Utilité du rire individuel. — Place du rire parmi les qualités humaines. — Rapports du rire et des affections sociales. — Contrainte imposée au rire par la société. — Nécessité morale de maîtriser notre propre rire. — Raisons de prudence de maîtriser notre propre rire. — Encourager l'amour du rire chez les autres. — On doit laisser tranquille l'agélaste. — La culture du rire chez les enfants. — Où en est aujourd'ui le rire. — Causes du déclin de la gaîté populaire. — Caractères du rire actuel. — Possibilité de l'extinction du rire. — Comment il peut être conservé. 363

EVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

The Library
University of Ottawa
Date Due

Réseau de bibliothèques Université d'Ottawa Échéance	Library Network University of Ottawa Date Due
NOV 0 2 2004	
U O OCT 2 6 2004	

CE

BF 575 .L3S814 1904

a39003 000356112b

U D / UP OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 02 23 20 1